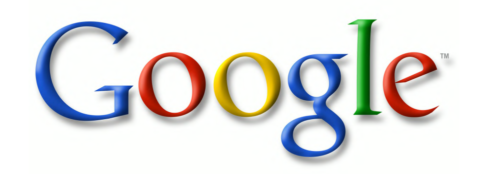


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google

#49

84. c. 18.





Digitized by Google

Schnitzler

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE

DE

J. F. OBERLIN,

PASTEUR A WALDBACH,

AU BAN-DE-LA-ROCHE,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR;

PAR

D. E. STŒBER, L'AINÉ,

AVOCAT, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES ET PHILANTHROPIQUES.

(ORNÉE DE NEUF LITHOGRAPHIES.)

PARIS, STRASBOURG ET LONDRES,

CHEZ

TREUTTEL ET WÜRTZ.

STRASBOURG,

De l'imprimerie de PH.-H. DANNBACH, rue St.e-Hélène N.° 7.

1831.

34.5.13

Digitized by Google

L'antiquité lui eût élevé des autels.

JOUY.

Pour le pleurer est-il assez de larmes?
Est-il marbre assez pur pour orner son tombeau?

DELAVIGNE.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 MAR. 1940
OF OXFORD

Digitized by Google

A LA FAMILLE OBERLIN,

AUX BAN-DE-LA-ROCHOIS,

A TOUS

LES PHILANTHROPES RELIGIEUX.

Enfans d'Oberlin! Depuis ma jeunesse vous m'avez accordé le titre de frère. J'ai osé retracer le portrait de votre père, qui fut aussi le mien : ce portrait, puissiez-vous le trouver ressemblant ; ce sera là ma plus douce récompense.

Ban-de-la-Rochois! Chers amis! Je vous présente la biographie de votre bienfaiteur, de celui que vous aimiez tant nommer votre cher Papa, celle de l'illustre Oberlin, dont les œuvres sont impérissables, dont les anges gardent la gloire. Ban-de-la-Rochois! Soyez toujours dignes d'avoir eu un tel pasteur! Conservez moi votre amitié! Le bonheur qui m'a souvent fui dans les villes, je l'ai toujours

Digitized by Google

rencontré dans vos chaumières. Ah! si j'avais quelque vœu à former, le cimetière de Waldbach serait un jour mon dernier champ d'asile.

Philanthropes religieux! A quelque croyance, à quelque secte que vous puissiez appartenir, si vous adorez Dieu en esprit et en vérité, approchez! contemplez la vie d'Oberlin, cette vie consacrée toute entière à la piété, à la charité, aux arts utiles, aux sciences et au plus noble patriotisme.

D. E. Stoeber.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Parmi les pertes d'hommes remarquables que la France a faites dans ces derniers lustres, celle d'Oberlin n'a pas été une des moins senties. Les éloges, les regrets n'ont point expiré sur sa tombe; la France les a répétés, ils ont retenti au-delà des mers. Différentes notices sur la vie d'Oberlin ont paru, elles n'ont cependant pû embrasser que quelques détails, elles ne sont pas toutes exemptes d'erreurs. On a pensé qu'un cadre plus étendu convenait à la biographie d'un homme dont la mémoire vivra toujours dans les annales de l'humanité et de la religion. Ce sont les prodiges de charité et de philanthropie opérés par Oberlin, qui ont provoqué ces paroles si vraies. «Voulez-vous connaître un modèle de ce qu'on pourrait faire dans toutes les campagnes pour le bien de l'agriculture et celui de l'humanité? Permettez que je vous transporte sur l'un des sommets les plus âpres des montagnes des Vôges. Amis de la charrue, amis du bien public, venez voir le Ban-de-la-Roche!» *) Les travaux d'Oberlin pour

*) Rapport fait à la Société royale et centrale d'agriculture, par M.r François de Neufchateau. (Séance du 29 Mars 1818.)

Digitized by Google

améliorer l'agriculture, favoriser l'industrie, perfectionner l'instruction, créer des établissemens de charité et d'utilité publique ont placé son nom à côté de celui des plus généreux bienfaiteurs de l'humanité. Ses services rendus à la religion ne sont pas moins éclatans; jamais l'évangile n'eut d'interprête plus digne que lui; jamais le maître divin n'eut de serviteur plus fidèle et plus zèlé. Enseigner et propager la parole de Dieu était pour lui le premier des devoirs et la plus douce des jouissances; l'ardeur avec laquelle il exerça le ministère de pasteur, son concours aux travaux des sociétés bibliques et aux missions évangéliques en font foi. *Fénélon*, *Lavater* et *Oberlin* ont appartenu à des communions différentes; la réunion de leurs noms suffit peut-être pour faire sentir tout ce que le christianisme a de grand et de sublime. Il y a entre ces trois hommes une affinité bien remarquable; tous trois ont eu des idées particulières, des idées hardies : c'est le privilège des hommes supérieurs. L'ame céleste d'Oberlin aimait à se rapprocher de ce monde mystérieux qui nous attend au-delà du tombeau, mais Oberlin ne fut l'homme d'aucune secte, il fut toujours lui. Sa foi fut inébranlable, c'est elle qui le soutenait au milieu des privations, des souffrances, des dangers, des obstacles de tout genre. La prière, ce noble élan de l'ame vers Dieu, était pour lui une source inépuisable de force et de courage. Fidèle aux préceptes de

Digitized by Google

l'évangile, il dédaignait les vaines pratiques, les prétentions de l'ambition, les intrigues et l'hypocrisie. Faire la volonté du Seigneur, telle était sa tâche sublime, qui pendant sa longue carrière ranimait tous les jours son inépuisable activité. Le commerce d'Oberlin était plein de charme: „Il y a des justes, a dit l'auteur du génie du christianisme, dont la conscience est si tranquille qu'on ne peut approcher d'eux, sans participer à la paix qui s'exhale pour ainsi dire de leur cœur et de leur pensée." *) Ce sentiment délicieux on l'éprouvait auprès d'Oberlin; auprès de lui on se croyait dans une sphère plus élevée, on tenait moins à la terre. L'influence du vertueux pasteur se fit sentir sur tout ce qui l'entourait; le Ban-de-la-Roche, pays pauvre, devint la terre classique de la charité. Oberlin enseigna à l'indigence le secret de soulager la détresse. Son hospitalité rappelait le temps des patriarches. Oberlin était époux et père tendre, ami dévoué, citoyen excellent.

C'est là une légère esquisse du portrait du vénérable pasteur dont je vais retracer la vie avec simplicité et vérité. La famille d'Oberlin, avec laquelle je suis lié par une amitié fraternelle depuis près de quarante ans, a bien voulu me confier les manuscrits nombreux de l'illustre défunt; d'autres amis m'ont fourni des notes; mes propres souvenirs ont fait le reste.

*) Oeuvres de Chataubriand. T. 16, p. 75.

Digitized by Google

La publication de cet ouvrage a été retardée par des causes fortuites, j'ose espérer cependant qu'il a gagné par ce retard ; on lira avec plaisir les chapitres intitulés : *Oberlin, pasteur-citoyen;* chapitres qui n'auraient pas pû être publiés sous le gouvernement déchu.

Je demande pardon au lecteur pour tout ce que cet ouvrage peut présenter de défectueux sous le rapport du style ; j'ose espérer qu'on ne lui appliquera pas la maxime de droit : *la forme emporte le fond ;* j'aime à croire au contraire qu'en raison du fond, du noble sujet que j'ai traité, on aura plus d'indulgence pour tout ce qui tient à la forme ; ce n'est d'ailleurs pas un titre littéraire que je cherche à acquérir ; c'est un hommage de piété filiale, une couronne de lauriers et de cyprès que je dépose sur la tombe d'un homme qui m'aimait, comme on aime un fils, et que je chérissais comme on chérit un père.

Strasbourg, ce 24 Octobre 1831.

L'Auteur.

Digitized by Google

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

ARAU : M. le conseiller Zschokké.

BALE : M. Ebray, pasteur.

BAN-DE-LA-ROCHE :

BELLEFOSSE : Veuve Banzet. MM. Banzet, Moïse. Bernard, J. Salomon. Claude, J. George. Mme Claude, Louise-Paisible. Claude, Joseph-Célestin, instituteur. Marchal, Jean-André. Scheidecker, Théophile, ancien maire.

BELMONT : MM. Bernard, J. George. Morel, J. David, cultivateur.

FOUDAY : MM. Oberlin, fils, ministre de la parole de Dieu et docteur en médecine. Emmanuël Bernard. Jean-Fréd. Claude. Charles-Sincère Scheidecker. Caspar Gontard. Trois anonymes (3 ex.) La famille Legrand (3 ex.)

LA HUTTE : MM. Bloum, Jean. Morel, Crains-Dieu-Joseph. Scheppler, Joseph-Emmanuël. Waser, Charles-Louis.

NEUVILLERS : M. Gédéon Ahné, instituteur.

WILDERSBACH : MM. Jean-Michel Malaisé, ancien. Jean-Fréderic Marchal. Jean Loux.

WALDBACH : MM. Banzet, Jonathan, membre du consistoire de Barr. Caquelin, Philippe. Caquelin, Marie-Jeanne, née Scheidecker. Claude, J. Nicolas. Claude, Jean-Désiré. Claude, Jean-George, ancien maire. Claude, Crains-Dieu. Claude, Jean-Frédéric. Femme Kommer. J. G. Loux, ancien. Marchal, George-Désiré. Marchal, Samuël. Marchal, Catherine-Sionite. Louis Rochel. Scheidecker, Sara-Louise. J. H. Steiner. Tissler, Jean-George.

BARR : M. Dietz, maire.

FORÊT DE STRASBOURG PRÈS BARR : M. Meckert, Michel, garde-forestier.

BÆRSTETT : M. J. J. Gœpp, pasteur.

BERLIN : M. le conseiller Rosenstiel.

BISCHHEIM : M. Th. Fuchs, pasteur.

BISCHWILLER : MM. Born, receveur municipal. G. Cunier, notaire. Goulden, pére, notaire. Stempel, secrétaire à la mairie.

BONN : M. le conseiller Jacobi.

BOUXVILLER : M. Reichardt, pasteur, inspecteur ecclésiastique.

Digitized by Google

BREITENBACH : M. Spenlé, Jean.

BRUMATH : MM. Blæsius, pasteur-président. Coulmann, membre de la chambre des députés. Englert, pasteur. Moitier, huissier. Spitz, percepteur. Stœber, notaire. Trautmann, notaire. Zill, Charles, instituteur.

CARLSROUHE : S. A. Royale Mme la grand'-duchesse Stéphanie. M. le baron de Berckheim, ministre de Baden. M. le baron François de Berckheim, conseiller de S. M. l'empéreur de Russie (2 ex.) S. Exc. Mgr. le baron de Wessenberg.

COLMAR : MM. André, conseiller à la cour royale et député du Haut-Rhin. Dietz, pharmacien. Faudel, docteur en médecine. Feyhl, propriétaire. Goll, colonel. Graff, ancien adjoint de la mairie. Gretscher, pasteur. Hausmann, frères, fabricants au Logelbach (2 ex.) Metzger, père, ancien législateur, membre du directoire de la confession d'Augsbourg. Metzger, fils. Sandherr, négociant, chez Kühner, frères. Sandherr, receveur municipal. Sitter, négociant. Witz, pasteur (4 ex.)

DETTWEILER : M. Schnitzler, Jean-Jacques.

ECKBOLSHEIM : M. Schott, Jean, aubergiste.

FLORENCE : Le consistoire évangélique réformé de l'église de Florence. MM. Gonain, Jean, président du consistoire de l'église évangélique réformée. Recordon, pasteur. Schaller, Auguste, candidat en théologie.

FURDENHEIM : MM. J. Strohl. Jacques Schott. Michel Moser. Brumpter, Jean.

GENÈVE : M. le comte Sellon, membre du conseil souverain, et président de la société de paix à Genève.

ITTENHEIM : Ammel, Ch. Fréderic, maire. Lurtzing, Jean-Jacques, pasteur.

LATTENBBACH : M. Kiener, Jean-Daniel.

LONDRES : M. Philippe Heisch, négociant.

MARLENHEIM : M. Derrues, Jean, aubergiste.

MARMOUTIER : Mme de St. Quentin.

MITTELWIHR : M. Bentz, pasteur.

MIETERSHOLTZ : M. Keller, pasteur.

MUNSTER : M. Bartholdi. Mlle Billing, Léonce. MM. Courvoisier, Auguste. Didio, notaire. Hartmann, père (2 ex.) Hartmann, Henri (2 ex.) Hartmann, Jacques. Mme Hartmann-Metzger, Élise, (3 ex.) MM. Kamm, Fréderic. Kiener, Gustave. Klimmrath, Gustave. Kœchlin, Jacques. Lardy, Adolphe. Lebert, Henri. Lestage, Louis. Linck, Daniel. Lœvel, Henri. Stutz.

MUHLBACH : M. Schillinger, Jean, pasteur.

Digitized by Google

MUHLHOUSE : MM. Graff, pasteur. Joseph, pasteur. Spœrlin, pasteur.

NANCY : MM. Gœtzmann, cafetier. Vidart, médecin.

OBERNAY : Apprédéris (Henri), garde-général des eaux et forêts.

PARIS : MM. Benjamin Constant, député du Bas-Rhin. Gœpp, pasteur-président. M. le comte Grégoire, ancien évêque de Blois. Mme Jung (4 ex.) M. le général Lafayette, député. M. Hyde de Neuville, ancien député. Mme Rœderer. Mme veuve Treuttel (6 ex.) La même pour une Anonyme. Mme Würtz (4 ex.)

PFAFFENHOFEN : M. Schaller, pasteur-président.

POTSDAM : M. le conseiller de Türck.

ST. QUIRIN (*près Sarrebourg*) : M. Læmmermann, chef de bureau aux verreries de St. Quirin.

RIGA : M. Frantzen, libraire.

RIQUEWYHR : M. Herrenschneider, B. Philippe, pasteur.

RIXHEIM : M. Zuber, Jean, père, manufacturier.

SARREGUEMINES : Théodore Fabry.

SCHIRMECK : M. Kleinmann, Adolphe.

SÉLÉSTADT : M. le baron Amey, ancien maire. MM. A. Dispot, jeune, avocat. Dispot, aîné, maire. A. de Kentzinger, ancien sous-préfet. Th. Kühlmann, architecte-voyer. Munschina, inspecteur des forêts. Piquet, ex-chanoine.

ST.-DIÉ : MM. Claus, Fréderic. Lehr, Gustave. Lehr, Paul. Lung. Sprunglin. Zetter-Tessier. Rauscher, pasteur.

ST^e^.-MARIE-AUX-MINES : MM. Mæder, père, pasteur. Paira, Michel. Schmidt, pasteur-inspecteur. Tutey, pasteur.

STRASBOURG : MM. P. C. Achard, ancien notaire. Adam, Félix, juge. J. Fr. Ammel, négociant. A. Arnold, architecte. Fr. Arnold, architecte. Ph. Artzner, pâtissier. Aufschlager, professeur au gymnase. H. J. Baltz, négociant. J. Baltzinger, boulanger. Mlle Barbenès, institutrice. MM. Barthélemy, avocat. Baur, employé à la mairie. Mme veuve Beck. MM. G. Bein, négociant. Belot, maître-clerc. Ch. Berg, professeur de musique. Fr. Berger, avocat. Blanck, Architecte. Blœchel, professeur à l'académie. J. Bœckel, pasteur-président. Bœrsch, meunier. Bohn, capitaine retiré. Brackenhoffer, père, propriétaire. Mme veuve Bramberger, négociant. MM. Bronner, étudiant. Bruch, docteur et professeur en théologie. Le lieutenant-colonel Braun. Emmanuël Braunwald, pasteur. Brunner, pasteur. Busch, propriétaire, chevalier de la légion d'honneur. P. Champy, rentier. Cuntz, médecin. Cuvier, professeur à l'académie. Dahler, docteur et professeur en théologie. Danner, greffier.

Digitized by Google

Detroyes, avoué. Désiré-Ordinaire, ancien recteur de l'académie. Dietz, Benjamin, aumônier au collége royal. J. Ph. Dürr, aubergiste. Dürrbach, pasteur. G. L. Duvernoi, professeur à l'académie. Em. Eckel, négociant. Edel, pasteur au temple neuf. Louis Edel, fondeur de cloches. Louis Ehrmann, négociant. Ehrmann, professeur au séminaire protestant. A. Eissen, avoué-licencié. Ch. M. Engelhardt, chef de bureau à la mairie. J. G. Fahlmer, pharmacien. Fargès-Mericourt, avocat. Ch. Ferber, professeur à l'école normale. J. Finck, facteur d'instrumens de musique. Fischbach, rentier. Fr. Fischer, cafetier et conseiller municipal. H. L. Fischer, brasseur. F. Ch. Flaxland, homme de loi. Follenius, étudiant en théologie. Frantz, propriétaire. Mlle Caroline Fritsch. MM. Th. Fritz, docteur et professeur en théologie. Frohnhæuser, vérificateur de l'enrégistrement. Ch. J. Fuchs, fabricant d'huiles (2 ex.) Gebhardt, avoué. Gerhard, pasteur à St. Guillaume. Gœnner, employé au bureau de la fondation de St. Thomas. Grauel, chef de bureau à la mairie. Griesinger, droguiste. G. L. Fr. Grimmer, notaire. Gutmann, sacristain à St. Thomas. Haag, clerc de notaire. Fr. Hærter, pasteur au temple neuf. Isaac Haffner, docteur et professeur en théologie, doyen de la faculté de théologie, membre du directoire du consistoire général de la confession d'Augsbourg, inspecteur ecclésiastique, pasteur à l'église St. Nicolas, président du consistoire de St. Thomas et St. Nicolas, chevalier de la légion d'honneur. Hatt, notaire. Hatt, brasseur au géant. Hatt, brasseur à l'espérance. Louis Hecht, pharmacien. Heiemann, brigadier des gendarmes. Heinemann, instituteur primaire. Mme veuve Heim, brasseur au griffon. MM. H. Th. Helck, brasseur. G. P. Hepp, professeur à l'académie. Herrenschneider, professeur à l'académie et au séminaire. Herrenschmidt, tanneur au Wacken. Hickel, notaire. J. G. Hickel, fils. A. Hickel, propriétaire. Himly, professeur au gymnase et pasteur à St. Nicolas. Hornus, bijoutier. Jæger, pasteur à St. Pierre le vieux. Fr. Jæger. Jæglé, pasteur à St. Guillaume. Jordy, avocat. Jundt, propriétaire. Jung, professeur au séminaire protestant et supérieur au collége de St. Guillaume. Mme veuve Jung, libraire. MM. Kampmann, receveur municipal. Keller, facteur d'instrumens. De Kentzinger, ancien maire de la ville de Strasbourg, officier de la légion d'honneur. De Kentzinger, président au tribunal civil, chevalier de la légion d'honneur. Ph. J. Keck, négociant. P. J. Kern, négociant. Klauhold, avoué. J. Ch. Klein, clerc de notaire. J. Fr. Klinck, maître-maçon. Klinck, maître-

Digitized by Google

maçon. G. Knoderer, fabricant de cuirs. Henri Knoderer, marchand-tanneur, rue des dentelles. Mme veuve Kob née Herrmann. MM. Kœnig, négociant. Ch. Fr. Kolb, marchand de vin. Kohler, boulanger. Th. Kopp, pasteur à St^e^-Aurélie. Kræuter, étudiant en théologie. Ch. G. Krafft, supérieur au collège de St. Thomas. E. Kratz, propriétaire. Krieger, étudiant en philologie. Kreiss, pasteur à St. Pierre le jeune. A. Krœner, charcutier. Ch. Kuhn, chirurgien. Küss, pasteur à St. Pierre le vieux. Küss, négociant (2 ex.) Læmmermann, avoué. Laib, pasteur. Lambs, instituteur primaire. Lamey, juge. Le baron Alexandre de Landsperg. Mme veuve Lauth. MM. J. J. Lauth. Ph. Fr. Lauth, employé aux archives de la préfecture. Charles Lauth, juge de paix. Mme Levrault, imprimeur-libraire. MM. Lichtenberger, coutelier. Liechtenberger, avocat. Lombart, étudiant en théologie. Mæder, pasteur-président de l'église réformée. Molck, docteur en médecine. Mathis, candidat en théologie. Matter, docteur et professeur en théologie, inspecteur de l'académie, correspondant de l'institut. Matter, avocat. D. Mayer, avocat. Maud'heux, avocat. Menoth, étudiant en théologie. Mœrlen, juge. Müller, pasteur à St. Thomas. Nestler, Auguste, pharmacien. J. Ch. Oppermann, négociant. Ott, brasseur. Ch. Perrin, maître-charpentier. Fr. A. Plarr, teinturier. Rauter, professeur à l'académie. Rau, avocat. Redslob, docteur et professeur en théologie, inspecteur ecclésiastique. Redslob, employé au bureau de la recette de la fondation de St. Thomas. J. H. Redslob, négociant. Ed. Reuss, candidat en theologie. Reibel, jardinier-cultivateur. Rieder, pasteur au temple neuf. Ch. Rollé, fabricant. Roser, fabricant. J. J. Roth, étudiant en théologie. Schæffer, brasseur. Schahl, médecin. Jules Schaller, élève en médecine. Schaumas, receveur à l'Œuvre Notre-Dame. J. L. Schæntzlen, maître d'écriture. Scherz, Louis, négociant. Schneegans, avoué. Schneider, avocat. Fr. Schmidt, brasseur. J. Schœttel, négociant. D. Schott, brasseur. Schreider, notaire. Fr. Schützenberger, avocat. Schuler, pasteur à St. Nicolas. Schuler, imprimeur-libraire (3 ex.) Schuré, fils. Mme Schwartz. MM. Schwester, négociant. G. Schweighæuser, professeur au gymnase. Fr. Schweighæuser, négociant. Ph. Seyboth, marchand de houblon. Seux, rentier. Ch. Sohn, pasteur. Speisser, étudiant en théologie. J. G. Stammler, négociant. Victor Stœber, médecin. Gustave Stœber, avoué. J. J. Stotz, architecte. Ch. Striedbeck, brasseur. Striffler, négociant. A. W. Strobel, professeur au gymnase. Strohl,

Digitized by Google

clerc de notaire. Stromeyer, fabricant de draps. Stropeno, conducteur des ponts et chaussées. Traut, charcutier. Traut, fils. M. le baron de Türckheim, père, président du directoire du consistoire général de la confession d'Augsbourg. M. de Türckheim, maire de Strasbourg. Vierling, pasteur à Ste-Aurélie. Ph. J. Wabnitz, instituteur primaire. Wachter, droguiste. Weber, receveur-général des hospices civils. Ph. Weber, propriétaire. C. Wegelin, propriétaire. G. Wein, couvreur en ardoise. Weiler, avocat. Weissert, étudiant en théologie. J. Willm, professeur au gymnase et au séminaire protestant. Winckler, étudiant en théologie. C. Winter, boucher. Wiss, horloger. Wurtz, pasteur à St. Pierre le jeune. L. Zeyssolff, propriétaire. J. Fr. Zeyssolff, marchand de vins. Ch. L. Ziegenhagen, commissionnaire de roulage. Zimmer, notaire (2 ex.)

VERSAILLES : M. Ch. Hausmann, rentier.

WANGEN : MM. Rauch, huissier. Fuchs, maire. Kampmann, pasteur-président. Moll, percepteur. Moll. Ostermann. Simon.

WASSELONNE : Mme Parmentier. MM. Rœderer, chef de bataillon en retraite. Rommenvain. Rothenbach, fils. Mme Rothenbach.

WISSEMBOURG : M. Amsler, Louis.

ZURICH : M. Usteri, chanoine.

Digitized by Google

VIE DE J. F. OBERLIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

La célébrité d'Oberlin doit nécessairement rejaillir sur le pays qui fut le théâtre de sa vie toute pieuse, toute philanthropique, sur le Ban-de-la-Roche, ce repli des Voges, jadis si obscur, et dont le nom, désormais inséparable de celui de son bienfaiteur, est répété dans les différentes parties du globe. C'est pour cette raison qu'il nous paraît convenable de faire précéder la biographie d'Oberlin d'une notice topographique et historique sur ce pays. Nous espérons d'ailleurs que les détails dans lesquels nous allons entrer ne seront pas dépourvus de tout intérêt.

L'heureuse civilisation des habitans du Ban-de-la-Roche, presque sauvage, il y a un siècle, et aujourd'hui si intéressant, a été commencée par le vénérable pasteur Stuber, qu'Oberlin se plaisait à appeler son excellent devancier. Cette introduction devra renfermer une notice sur cet homme de bien, afin d'établir exactement la situation dans laquelle se trouvait le pays, au moment où son sort temporel et spirituel fut confié par la providence aux soins généreux et paternels d'Oberlin.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LE BAN-DE-LA-ROCHE.

Lieux charmans, doux asiles,
Où la vie est plus pure, où les cœurs plus tranquilles
Ne se reprochent point les plaisirs qu'ils ont eus.
DELILLE.

Le Ban-de-la-Roche*), qui tire son nom du vieux château de-la-Roche, a environ six lieues de circonférence; ses limites sont: 1.° en tirant du Nord à l'Est le ban de Pass, ci-devant dépendant de l'évêché de Strasbourg; 2.° de l'Est au Sud, les forêts de la commune d'Oberehnheim et de celle de Barr; enfin la forêt dite *Streitwald*, (forêt en litige) ainsi nommée parce que la propriété en est contestée à la ville de Strasbourg, par la ville de Barr et par quelques villages des environs; 3.° du Sud à l'Ouest, le ban de Breitenbach, celui de Steig, celui de Colleroy-la-Roche, tous trois

*) V. sur la partie géologique et physique de ce pays l'ouvrage de feu M. Henri Oberlin, intitulé: *Propositions géologiques pour servir d'introduction à un ouvrage sur les élémens de la chorographie, avec l'exposé de leur plan et leur application à la description du Ban-de-la-Roche.* Strasbourg, chez Levrault, 1806. Sur la partie historique l'*Alsatia illustrata* de *Schœpflin;* la Chronique de *Specklé;* le Dictionnaire d'Alsace de *Horrer;* l'Histoire et description de l'Alsace, (*Geschichte und Beschreibung des Elsasses*) par *Billing.* Sur la partie géographique et historique le manuscrit de M. *Stuber,* transcrit en français et en allemand dans le manuscrit in-fol.° d'Oberlin, intitulé: *Annales,* (page 84 — 107).

Digitized by Google

dans le Val-du-Villé et le ban de St. Blaise; 4.° de l'Orient au Nord la ci-devant principauté de Salm, réunie à la France au commencement de la révolution, séparée du Ban-de-la-Roche par la Bruche, qui autrefois servait de frontière sur ce point, aux provinces d'Alsace et de Lorraine.

Le Ban-de-la-Roche est divisé en deux paroisses, celle de Rothau et celle de Waldbach (vulgairement Waldersbach).

Nous devons faire observer dès à présent que nous nous occuperons plus spécialement de celle de Waldbach parce que c'est elle qui s'est trouvée sous la direction immédiate d'Oberlin, tandis que l'influence de ce digne pasteur sur l'autre paroisse et notamment sur son chef-lieu, où il y a des forges et des manufactures et dont la population est nécessairement variable, n'a pu être qu'accessoire et a dépendu en même tems de la bonne volonté des différens pasteurs qui se sont successivement trouvés à la tête de cette cure.

Les deux paroisses sont séparées par un enchaînement de montagnes, parmi lesquelles nous nommons la Bærhœh, (*Bärenhöhe*, hauteur aux ours,) le Solomont, (*mons solus*) et le Mont-St.Jean.

La paroisse de Rothau est composée de trois villages et de deux hameaux, savoir: Rothau même, endroit assez considérable, ci-devant chef-lieu du Ban-de-la-Roche, où se trouve l'ancienne maison seigneuriale, que l'on appelle encore le château, Neuwillers, Wildersbach, Haute-goutte (Haute-côte) en allemand *Oberrothau*, Riante-goutte (Riante-côte) en allemand *Ringelsbach*.

La paroisse de Waldbach est composée de cinq

Digitized by Google

villages et de trois hameaux, savoir : Waldbach, Belmont (*Schönberg*), Bellefosse, Sollbach ou Zollbach, Fouday (*Urbach*), la Hutte, le Pendbois (*Hangholz, Freudeneck*), Trouchy.

Lors qu'on va de Strasbourg au Ban-de-la-Roche, par la vallée de la Bruche, on passe par Mutzig et par Schirmeck, dont le site est extrêmement pittoresque. Un peu plus loin est Rothau, où se trouvent des forges et des filatures, et qui est le premier endroit du Ban-de-la-Roche. Ce dernier est séparé du Ban de Russ par la petite rivière de Rothaine. La nature s'y montre sous des formes austères et agrestes. Une partie des terres est cultivée, l'autre est couverte de genêts ou de forêts. Le pays présente une réunion de vallons étroits, sur tous les points desquels jaillissent des sources limpides, qui fertilisent les prairies et vont grossir les torrens dont les eaux roulent dans le fond, sur des quartiers de rochers. Des hameaux et des chaumières isolées, sont jetées comme au hazard et dispersés sur des groupes de montagnes charmantes ; tandis que d'autres sont comme ensevelis dans les intervalles qui séparent ces sommets ombragés de sapins. Enfin, les ruines mystérieuses du château de la roche dominent sur une hauteur escarpée, rappellent les terreurs du moyen âge, et ajoutent un charme de plus à l'aspect général de la contrée, qui est comme une miniature de la Suisse.

Le Ban-de-la-Roche fait partie des contrepentes et des ramifications occidentales de l'embranchement du Haut-champ, improprement appelé Champ du feu, du mot patois *Champ de fé*, en allemand *Viehfeld, Hochfeld*. De ce Champ du feu la vue embrasse un horizon

Digitized by Google



Lith. de Simon P. et F. à Strasbourg.

VUE DE LA VALLÉE DE SCHIRMECK

Digitized by Google

Digitized by Google

immense, elle domine sur une grande partie de l'Alsace et du pays de Baden, elle pénètre jusqu'aux glaciers de la Suisse : le Rhin semble baigner la montagne. Le Champ du feu lui-même fait partie d'une large montagne placée entre Obernai (*OberEhnheim*) et Barr et entre le Ban-de-la-Roche.

Le climat du Ban-de-la-Roche est très-varié : la température change avec la hauteur où l'on se trouve, on y distingue une région chaude, une région tempérée, une région froide ; des observateurs judicieux ont cru y trouver à la fois le climat de Genève, celui de Warsowie, celui de Stockholm et celui de St. Pétersbourg. Les pluies et les neiges commencent au mois de Septembre, les neiges ne fondent qu'au mois de Mai ; un proverbe du pays dit, que la neige d'Avril est un engrais et celle de Mars un poison ; le vent du Nord-Est, que les habitans appelent la bise ou le Ross-Schinder ramène le beau tems ; il est en hiver d'un froid perçant et semble déchirer le visage quand il apporte de la pluie. Les vents violents et surtout les vents brisés arrachent souvent les toitures, déracinent les arbres, renversent les passans ; des tourbillons ont soulevés des hommes ; des trombes d'eau se forment quelquefois sur la Bruche, qui prend sa source non loin du Ban-de-la-Roche dont elle traverse une partie ; des nues orageuses ont causé des incendies. La rupture des nues orageuses dans ce pays y produit des ravines qui déchirent les gorges et les vallées et ruinent les demeures des habitans. Il convient toutefois d'observer que depuis que la population s'est augmentée et qu'une partie des forêts a fait place à la culture, les saisons ne sont plus aussi marquées et les ravages dont

Digitized by Google

nous venons de parler en général sont moins fréquens. Les brouillards des vallons éclairés par le soleil à leur surface présentent au spectateur, placé au-dessus de leur niveau, un coup-d'œil aussi ravissant que majestueux, par leur étendue, leur éclat, leur calme ou leur ondoiement varié. Ce fut, sur le plan incliné d'une pareille onde de brume, qui atteignait la hauteur de la Bærhœh, qu'une belle matinée d'automne le pasteur Oberlin, qui y passait, vit son ombre entourée d'un nimbe ou d'un cercle embelli des couleurs de l'iris, tel qu'on en avait vu dans les nues sur les hauteurs; l'ombre de son cheval présentait le même aspect. Les météores ignés, connus sous le nom d'étoiles tombantes sont très-communs dans ce pays, les globes lumineux de différentes couleurs n'y sont pas rares. Parmi les phénomènes du Ban-de-la-Roche on a toujours cité un lac ou étang qui se trouvait au Champ-du-feu au-dessous de la Hutte, dont les eaux ne croissant ni ne diminuant jamais, n'avaient aucun écoulement apparent. On soutenait que cet étang était sans fond. Le terrain d'alentour était mouvant, ce n'était que de la mousse. Il y avait au milieu de cet étang une île qui augmenta sensiblement et finit par faire disparaître l'étang en l'occupant tout entier. L'étang n'existe plus; mais on retire du terrain qu'il occupait, de la tourbe, ressource précieuse pour le pays. Parmi les beautés de la nature, dignes du pinceau des paysagistes, il faut citer la belle cascade, qu'on appele le Servat.

La végétation du Ban-de-la-Roche est très-variée, on y compte à-peu-près 470 plantes diverses. On cultive dans ce pays le seigle, le treffle, le chanvre, mais surtout les pommes de terre; le froment et la vigne n'y

Digitized by Google

prospèrent pas. On n'y rencontre plus d'animaux féroces, le loup se présente rarement. On se sert pour l'agriculture de petits chevaux, semblables aux chevaux cosaques. L'exploitation du fer est en usage depuis des siècles.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur ce pays, parlons de ses habitans.

DES HABITANS DU BAN-DE-LA-ROCHE.

Du langage des anciens Ban-de-la-Rochois (*).

Le langage qui fut exclusivement celui des anciens Ban-de-la-Rochois tient à l'idiôme Roman, c'est un patois lorrain. Les patois en général méritent toute l'attention non-seulement des philologues, mais aussi de tous ceux qui aiment à étudier le caractère distinctif des peuples. Tandis que le langage des livres est façonné de mille manières et varié au moins de demi-siècle à demi-siècle, la langue vivante dont se sert le peuple reste à-peu-près la même et n'en est pas moins intéressante sous le rapport de l'énergie et de la naïveté des expressions. Nous rappellerons à cet égard les poésies des anciens troubadours, celles des chantres d'amour (*Minnesinger*), les poésies allémanniques de Hebel et quelques autres productions modernes.

---

*) V. Essai sur le Patois Lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche, fief royal d'Alsace, par le S.r Oberlin, (le philologue, frère du défunt). Strasbourg, chez Stein, 1775. L'ouvrage est dédié au célèbre Schlœtzer.

Digitized by Google

Le patois du Ban-de-la-Roche et la manière de le prononcer différent éminemment du français; il a quelque chose de l'italien et l'on y rencontre aussi les sons gutturaux de la Suisse. En voici un dialogue pour échantillon: *Bonon djo Monsieu — Dj'vos lo soite de to mo Kieuah* (*cœur*) — *Comme a ce qué vo vo pouté? — Bin, Diu merci, è vote service. E vos, Monsieu, comme à ce qui vo vé? — Comme vo lo vèyes. — Comment que vôte père é vot mère se portont? — I's poutont bin, achtant qu' dj'en sais — é les effans, é vo touto lé monason* (*maison*), — *Il so toutes é bononne santé, grèce é Diu.*

CHANSON.

Caresses d'une mère qui tient son fils entre ses bras et le fait sauter.

Hay drelo! mo petit colo!
T' ersenne mon bin to père,
Te mendgy lé dché do pot
Et lés laichi lé fèves.

TRADUCTION.

Hai derlon! mon petit pigeon!
Tu ressembles bien à ton père,
Tu as mangé la viande du pot,
Et tu as laissé les fèves.

Digitized by Google

Des anciens Seigneurs du Ban-de-la-Roche.

Le Ban-de-la-Roche, ainsi que nous l'avons dit, doit son nom à l'ancien château de la-Roche, en allemand *Schloss Stein*, de là *Steinthal*. L'on sait que dans les premiers siècles du moyen âge tous ceux qui n'étaient ni seigneurs ni prêtres étaient peu considérés: la féodalité pesait dédaigneusement sur les classes inférieures de la société, qui n'avaient guère qu'une existence matérielle; l'épée et la croix pouvaient seuls donner quelqu'importance, le tems où de la charrue on passait au consulat et au commandement des armées était déjà loin. Dans les anciens baux et cessions du Ban-de-la-Roche on ne relate pas même les noms des villages qu'on loue ou qu'on vend, on se borne à dire: le château la-Roche avec ses villages, forêts, etc. Les Seigneurs de la-Roche (*die Herren zum Stein*) furent de ces chevaliers-brigands (*Raubritter*) qui étaient l'effroi de leurs cantons et fournissent encore aujourd'hui une ample matière à nos romanciers et à nos auteurs de mélodrames. Suivant la tradition, le château de la-Roche fut pendant quelque tems habité par trois sœurs qu'on appelait les trois princesses et qui vivaient de brigandage. Pour mettre fin à ces désordres, les Seigneurs de Schirmeck et de Colleroy-la-Roche, résolurent d'attaquer le château, qui était très-fort; ils parvinrent à l'aide d'un brouillard très-épais à y pénétrer clandestinement et à s'en emparer; on y était à célébrer les fiançailles d'une des princesses avec un Seigneur. Les trois princesses furent chargées de fers: on les voyait ainsi peintes *al fresco* sur le mur de la vieille église de Fouday,

Digitized by Google

encore au milieu du dernier siècle. Le château fut détruit en 1099, il fut cependant rebâti plus tard. D'après la chronique manuscrite de Specklé (conservée à la bibliothèque publique de Strasbourg), le Ban-de-la-Roche appartenait au 13.me siècle à la maison de Rappolstein; il passa ensuite par échange à la famille de Girsberg, famille pacifique, et enfin en 1303 par vente à celle d'une branche de Rathsamhausen, qui prit le titre *zum Stein.* D'après le même Specklé, autorité respectable, ce fut en 1467 qu'Ulric de Rathsamhausen donna cette seigneurie à son fils Gérothé. Celui-ci imita l'exemple d'un grand nombre de ses devanciers, il se fit chevalier de la grande route, il prit à ses gages des assassins fameux, appelés Henri Mai, Stoffel le jeune, et Affé. Tous trois furent pris et deux furent exécutés à Strasbourg; le troisième fut longtems rétenu en captivité. On trouve dans Specklé des détails sur cette exécution, nous pensons que nos lecteurs nous dispenseront facilement de les reproduire. Strasbourg alors ville libre impériale, ville indépendante et souveraine, dont les habitans ont de tous tems consacré un vrai culte à la liberté, Strasbourg dont les citoyens ont plus d'une fois purgé les Vosges et les rives du Rhin de ces petits tyrans féodaux qui s'y étaient établi, Strasbourg dont le commerce alors très-étendu souffrait considérablement des rapines du seigneur Gérothé, se ligua avec son évêque et le duc de Lorraine pour détruire ce repaire. Les forces réunies de ces alliés en commencèrent le siège le jour de St. George en 1469, et le bombardèrent pendant huit jours; forcé de se rendre le château fut définitivement démoli. Heureuse con-

Digitized by Google

quête ! heureux changement des tems ! aux pieds des débris du château la-Roche, de ce repaire tant et si longtems redouté, l'on rencontre aujourd'hui une métairie où demeurent en paix un vieux anabaptiste et sa compagne qui, modernes Philémon et Baucis, accordent l'hospitalité avec autant de cordialité que de désintéressement ; les chaumières de Bellefosse couvrent la pente de la montagne ; des sillons décèlent partout les travaux de l'agriculture et quelques modestes ateliers de filature annoncent l'industrie.

Gérothé de Rathsamhausen a été enterré à l'église de Fouday, ainsi qu'on le voit encore par une inscription sépulcrale. Les Rathsamhausen conservèrent cependant leur seigneurie, mais seulement à titre de fief relevant de l'évêque de Strasbourg. Du tems de ce dernier des Rathsamhausen, le Ban-de-la-Roche était composé de dix villages, dont plusieurs nommément St. Blaise et Bläinchinrupt (en allemand *Blensbach*), en ont été détachés depuis.

Le Ban-de-la-Roche resta en la possession des Rathsamhausen jusqu'en 1570, époque à laquelle il passa par vente au prince Palatin de Veldence. Lors de l'extinction des Veldence en 1723, le roi de France, devenu maître de l'Alsace par la paix de Westphalie, donna cette seigneurie, à titre de fief royal,, à M.r d'Argenvillers, alors intendant de la province d'Alsace. Cet intendant eut des liaisons particulières avec le professeur et docteur en droit Felz, grand-père d'Oberlin, liaisons qui devinrent utiles au Ban-de-la-Roche. Ce pays passa ensuite successivement au président du parlement de Maison et au marquis de Ruffeck. En 1762 cette sei-

Digitized by Google

gneurie fut érigée en comté et donnée par le roi au marquis de Paulmy Voyer d'Argenson; ce fut ce seigneur qui pourvut Oberlin de la cure de Waldbach et devint ainsi indirectement l'auteur d'immenses bienfaits; plus tard ce pays échut à M.r le baron de Dietrich, Stædtmeister de Strasbourg, qui fut seigneur du Ban-de-la-Roche jusqu'au commencement de la révolution. Monsieur de Dietrich a laissé dans ce pays des souvenirs fort honorables, il y jouit encore de la réputation d'un homme d'esprit et d'un homme de bien.

Passons des hauts et puissants seigneurs, à leurs modestes sujets.

Des anciens montagnards du Ban-de-la-Roche.

La guerre et les persécutions religieuses, selon qu'elles se sont rapprochées ou éloignées du Ban-de-la-Roche ont continué tour à tour à augmenter ou à diminuer sa population. Il est probable, et les noms de famille (*) l'indiquent, que les Ban-de-la-Rochois sont originaires de différens pays, de l'Italie, de la Suisse, de la France et de l'Allemagne, leur idiôme même en dépose.

La guerre de trente ans eut les effets les plus funestes pour le Ban-de-la-Roche On parle encore dans les familles de ces tems de calamité, où les habitans de ces montagnes étaient obligés de se cacher des semaines

*) Parmi ces anciens noms de famille qui se sont conservés dans le pays nous citons les suivans : Claude, Bernard, Christmann, Loux, Caquelain, Marchal, Scheidecker, Vonnié, Ganière, Banzet, Krieger, Hazemann, Bohy.



Digitized by Google

entières dans le sein des forêts. Souvent des bandes de marodeurs attaquèrent à main armée la maison curiale ou d'autres qui semblaient leur promettre quelque butin; ils tuaient les hommes qu'ils pouvaient atteindre et mettaient le feu aux habitations. La paix dite de Westphalie (1648), réunit l'Alsace à la France, évènement qui ne fut pas sans influence pour le Ban-de-la-Roche (*). Ce mémorable traité ne put cependant cicatricer que lentement les plaies qu'avaient faites tant de farouches guerriers. La peste, qui n'est que trop souvent l'affreuse auxiliaire de la guerre, ravagea ce pays depuis 1645 jusqu'à 1650. A cette époque la population du Ban-de-la-Roche avait été à-peu-près anéantie. Vers 1660 une femme appelée Catherine Milan, originaire de Milan (**), demeurait seule à Fouday avec un petit enfant de sept ans, elle fauchait jusqu'à trois fois l'année les prés environnant le village et y mettait le feu pour que les serpens ne s'augmentassent pas trop. Et comme si la guerre et la peste n'avaient pas suffi pour dépeupler

*) Par ce traité la liberté religieuse fut garantie aux protestans de l'Alsace, et par là aux Ban-de-la-Rochois ; il leur fut permis de louer publiquement Dieu dans leurs temples, tandis que leurs coreligionnaires du Languedoc, du Poitou et d'autres parties de la France furent si cruellement persécutés. V. sur ces persécutions un petit livre fort intéressant, intitulé : *Journal de Jean Migault, ou malheurs d'une famille protestante du Poitou à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Paris, chez Février* 1825.

(**) Elle se remaria plus tard avec un nommé Jean Bernard de Sollbach, grand-père d'un nommé Claude Bernard, (né en 1694) qu'on appelait dans le pays la chronique vivante à cause de son excellente mémoire. Oberlin dans un de ses manuscrits l'appele aussi son dictionnaire historique. Ce sont les souvenirs de ce Claude Bernard que le pasteur Stuber a recueilli et qui se trouvent consignés dans les *Annales* déjà citées.

Digitized by Google

ce malheureux pays, la sottise aussi exigea ses victimes. On sévit vers ce tems contre une foule de prétendus sorciers, auxquels on trancha la tête sur la Bærhœh, entre Waldbach et Wildersbach, pour les punir de leurs méfaits magiques: la malveillance et l'ignorance se constituèrent accusatrices; les tourmens de la question firent le reste. On en décapita un si grand nombre, que le prince de Veldence eut de la peine à croire que, parmi ses pauvres Ban-de-la-Rochois, il pouvait y avoir tant de sorciers. Le prince, qui alors résidait à Rothau, se servit, pour découvrir la vérité, d'un expédient qui ne caractérise que trop l'esprit barbare du tems. Un jour il entre à l'écurie, casse la jambe d'un de ses chevaux et prétend ensuite que c'est l'œuvre du sortilège d'un de ses valets. On donne au valet la question, il se reconnait sorcier; le prince fait connaître la vérité. On avait soupçonné le bourreau d'être d'intelligence avec des dénonciateurs malveillans, le prince lui fait donner la question et il confesse avoir exécuté 70 innocens. Depuis il n'y eut plus dans ce pays de procès pour sortilège.

En 1700 il y avait 4 habitans à Sollbach, 9 à Fouday, 9 à Waldbach et 9 à Belmont (*). En 1709 un hiver des plus rigoureux amena de nouveaux malheurs. Cette année fut cependant marquée par un événement fort heureux, par l'introduction des pommes de terre, subsistance précieuse, nourriture presqu'unique des pauvres Ban-de-la-Rochois. Ce fut le docteur Felz, dont

*) A la fin du 17.eme siècle la population de tout le Ban-de-la-Roche ne s'élevait qu'à 400 ames; la population de la seule paroisse de Waldbach était d'après un recensement fait en 1818 d'environ 5000 ames; elle a depuis encore augmenté.

Digitized by Google

nous avons déjà parlé, qui le premier en fit venir du Ban-de-la-Roche à Strasbourg; tous les ans il demanda de nouveaux envois et procura ainsi aux Ban-de-la-Rochois une branche de commerce, qu'ils exercent encore aujourd'hui. Avant l'introduction des pommes de terre la nourriture des habitans consistait en pommes et poires sauvages, dont on faisait des récoltes abondantes: tout le pays n'était alors qu'une vaste forêt. En 1744 le passage d'une armée autrichienne en Alsace fut encore fatale au Ban-de-la-Roche.

Dans les tems d'horreur et de tribulation, dont nous avons parlé, le charme consolateur des sentimens religieux devait exercer un grand empire: le culte public, souvent confié à des hommes indignes d'une aussi belle mission, ne suffissait pas; nos bons montagnards eurent recours dans des cercles plus intimes à ces exhortations chaleureuses, à ces prières ferventes, à ces hymnes qui expriment avec une simplicité si sublime le néant des choses humaines, on éprouva cet amour saint, vague, mais ardent, qui place l'objet de ses affections bien au-delà du tombeau. Déjà au commencement du dernier siècle se formèrent au Ban-de-la-Roche des associations pieuses dont les membres s'appelaient les *réveillés*, réunions qui furent dirigées par M.[r] Pelletier, pasteur (*). Ces associations, quoiqu'empruntant des formes diverses, se sont maintenues dans ce pays jusqu'à ce jour et ont toujours été une source de piété et de charité.

---

*) Il se trouve à cet égard une note dans les Annales, qui a été communiquée à Oberlin par une de ses paroissiennes.

Digitized by Google

Des anciens pasteurs du Ban-de-la-Roche et principalement de ceux de Waldbach.

Arrêtons-nous quelques instans auprès des anciens pasteurs du Ban-de-la-Roche; ils ne doivent pas avoir été sans une grande influence sur une population isolée, simple, crédule, ignorante, mais remplie des plus belles dispositions. Les vertus, les vices, les travers, la force ou la faiblesse intellectuelle d'un pasteur de ce tems devaient exercer beaucoup d'empire sur l'esprit de ses ouailles.

Quant aux affaires religieuses du Ban-de-la-Roche, les traditions et les documens ne remontent que jusque vers l'époque de l'heureuse réforme du 16.[eme] siècle. C'est un des princes de Veldence qui introduisit dans ce pays la réforme d'après le système de la confession d'Augsbourg. Plus tard en 1725 le grand nombre d'ouvriers catholiques employés aux forges de Rothau qui avaient été rétablies par M.[r] d'Angervillers fit sentir la nécessité de construire une église à leur usage.

L'écclésiastique qui était curé du Ban-de-la-Roche lors de l'introduction de la réforme s'appellait Papellier. Lorsque le prince lui intima l'ordre de se conformer pour le service divin à la nouvelle doctrine, il s'y prêta de bonne grâce, il changea de costume et prêcha dans le sens des réformateurs aussi bien qu'il l'entendait. Papellier était fort jovial : aux fêtes patronales il se mettait tout naïvement au milieu de la troupe joyeuse, ôtait veste et habit et dansait franchement avec ses pa-

Digitized by Google

roissiennes. Autres tems, autres mœurs! on doit croire d'ailleurs que le respect que commandait M.r le curé-pasteur n'allait pas jusqu'à l'excès.

En 1618 la chapelle de Waldbach fut créée église-mère; il y eut un vicaire à Rothau.

En 1632 les registres de l'église font connaître le pasteur Nicolas Marmet; il paraît avoir été un homme éclairé, mais il faillit devenir la victime des idées saines qu'il cherchait à répandre. Quoique le protestantisme exclut le culte des images, on avait néanmoins conservé sur l'autel de l'ancienne petite église de Fouday une tête de St. Jean-Baptiste en bois, et d'après un usage consacré depuis un tems immémorial, les femmes en entrant dans l'église donnaient ou envoyaient du moins de la main un baiser à cette tête de bois: Marmet lassé de cette idolâtrie fit ôter la tête de bois. A peine les femmes remarquèrent-elles que l'objet de leur sainte affection avait disparu, qu'elles soupçonnèrent le pasteur de l'avoir fait enlever. Animées par tous les sentimens de la superstition et de la vengeance, elles se portèrent dans la maison curiale, en arrachèrent Marmet et se disposèrent à le jeter dans la Bruche; heureusement les hommes survinrent et le délivrèrent de ces furies: la tête de bois ne reparut point. Nous ajouterons ici un fait qui peut faire sentir combien il est difficile de donner une nouvelle direction aux idées populaires: Oberlin raconte dans un de ses manuscrits, que non-seulement du tems de son prédécesseur Stuber, mais que même encore dans les premières années de son propre ministère, il est souvent arrivé que de ses paroissiens ont payé des catholiques pour faire des péleri-

Digitized by Google

nages au mont St. Jean, fameux pour la guérison des yeux. Marmet fut entièrement dévoué à l'exercice de son saint ministère, malgré les dangers de tout genre qui l'environnaient : plus d'une fois il se vit exposé à périr dans les neiges, plus d'une fois il fut pillé par des marodeurs qui lui enlevèrent jusqu'à sa propre nourriture. C'est pendant son ministère, en 1661, que le prince palatin Léopold-Louis, comte de Veldence, fit faire par le bailli de la Petite-pierre et l'ecclésiastique supérieur, qui y demeurait, la première inspection ecclésiastique qui eut lieu au Ban-de-la-Roche : nous en avons eu le procès-verbal en main; il entre dans beaucoup de détails sur les affaires du culte et de l'instruction publique. Les réponses de Marmet aux questions qui lui furent posées sont pleines de sens : il se plaint beaucoup du peu de culture d'esprit des habitans, de ce qu'ils dorment à l'église, de ce qu'il n'y a pas de maître d'école, c'est lui qui tient l'école tous les jours, les enfans font de fréquentes absences, il n'a jamais pu porter les parens à procurer à leurs enfans du papier, de l'encre et des plumes. Lorsque les infirmités de l'âge ne lui permirent plus de quitter son village et que la guerre, les maladies et la famine eurent moissonné la plus grande partie des habitans, sa vie devint tellement solitaire qu'il ne savait plus même à quel jour de la semaine il vivait. Il apprend enfin par hasard que c'est dimanche et de suite il invente un calendrier d'une façon peu commune: il fait un balai et le place contre le mur, le second jour encore un balai et ainsi de suite jusqu'au nombre de sept, et puis il recommence et connaît du moins à l'aide de cet expédient les jours de la semaine. Il at-

Digitized by Google

teignit l'âge de 85 ans et mourut en 1675. Marmet demeurait à Wildersbach.

Pendant longtems le Ban-de-la-Roche ne formait qu'une seule paroisse : la séparation en deux paroisses, celle de Waldbach et celle de Rothau, ne paraît avoir eu lieu qu'en 1685 ; c'est un nommé Nigrin qui a été le premier pasteur à Waldbach.

En 1708 commença le ministère du pasteur Pelletier, de Montbéliard, dont nous avons déjà parlé à l'occasion des réveillés. Ce fut un homme d'une piété aussi fervente que sincère, il a laissé de très-beaux souvenirs; son nom est toujours prononcé avec respect et reconnaissance par les bons Ban-de-la-Rochois; on chante encore un cantique qu'il a composé. En 1721 on vit paraître le pasteur Rayot qui n'a échappé à l'oubli que parcequ'il persécuta les familles les plus attachées au vertueux Pelletier, qui par suite des plus viles intrigues avait été obligé de quitter sa cure; dans son zèle fougueux Rayot vit sans doute dans ces familles estimables et si justement dévouées à leur pasteur persécuté des dissidens, et pour les punir de leur défaut d'orthodoxie, il prit le parti de ne pas enregistrer les noms de leurs enfans dans le livre des baptêmes, ce qui entraîna de graves désordres.

Jusqu'en 1726 les pasteurs de Waldbach étaient presque tous originaires de Montbéliard, ville alors soumise au duc de Würtemberg. Ces pasteurs offraient l'avantage de pouvoir se rendre assez facilement intelligibles aux Ban-de-la-Rochois, le peuple de Montbéliard parlant un patois semblable à celui du Ban-de-la-Roche. Une ordonnance royale vint exclure les Montbéliards, en préscrivant que ce ne seraient que des sujets du

Digitized by Google

royaume qui pourraient être revêtus des charges ecclésiastiques : il fallut donc prendre les pasteurs en Alsace, seule province de France où se formassent des théologiens protestans de la confession d'Augsbourg. Mais quiconque sait combien la langue française était peu répandue en Alsace avant la révolution, et jusqu'à quel point un accent détestable y a presque toujours dénaturé le véritable sens des mots, ne sera pas surpris d'apprendre que plus d'un pasteur alsacien demeura longtems parmi ces montagnards, avant de pouvoir s'en faire comprendre.

C'est en 1726 que le premier pasteur strasbourgeois fut installé à Waldbach; le docteur Felz *), grand-père d'Oberlin, fut délégué pour procéder à cette installation.

En 1744 la construction de l'église actuelle de Waldbach fut achevée.

L'extrême modicité du traitement attaché aux cures du Ban-de-la-Roche, l'isolement de ce pays, les privations de tous genres qu'il imposait, le firent longtems regarder comme une terre d'exil, comme une Sibérie où l'on envoyait les pasteurs qu'on avait de la répugnance à placer ailleurs. Aussi sur une longue série de pasteurs ne rencontrons-nous que quelques noms recommandables parmi beaucoup d'autres ou obscurs ou flétris. L'aurore de plus beaux jours vint enfin luire pour le Ban-de-la-Roche. Deux hommes à jamais dignes

*) Oberlin se plaisait à raconter du docteur Felz, décédé le 30 Septembre 1727, à l'âge de 63 ans, qu'il avait prédit depuis longtems l'année et le jour de sa mort; le jour arrivé il en prédit encore l'heure. Des traditions de pareils faits existent dans beaucoup de familles.

Digitized by Google

d'éloges, de gloire et de reconnaissance se présentèrent successivement; l'un jeta les fondemens sur lesquels l'autre devait édifier; l'un commença, l'autre acheva la civilisation du Ban-de-la-Roche. Ces heureux évènemens, cette mémorable régénération d'un pays qui semblait se perdre dans son obscurité, cette suite de bienfaits, ces miracles de charité, opérés par des hommes de Dieu, commencèrent en 1750; époque de laquelle date une ère nouvelle pour le Ban-de-la-Roche.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LE PASTEUR STUBER.

Un jeune candidat en théologie, âgé de 28 ans, possédant des connaissances variées et solides, joignant à une imagination embellie par les beaux-arts un esprit d'ordre et de méthode, un coup-d'œil plein de justesse et de discernement, doué d'un excellent cœur, modeste et simple dans ses manières, ayant le regard doux et spirituel, Jean-George Stuber accepta par dévouement la cure de Waldbach. Chargé d'une mission évangélique qui exigeait tant de lumières, de courage et de résignation, il se proposa de faire beaucoup de bien et il le fit. Avant d'entrer dans les détails de son pastorat au Ban-de-la-Roche, communiquons à nos lecteurs quelques données biographiques sur cet homme de bien, qu'Oberlin appellait, ainsi que nous l'avons déjà dit, son excellent dévancier.

Stuber naquit à Strasbourg le 23 Avril 1722. Ses parens étaient originaires de Calw, pays de Würtemberg, mais ils étaient déjà établis à Strasbourg lorsque cette ville fut réunie à la France. Il entra au gymnase de sa ville natale le 13 Mars 1730, il fréquenta plus tard les cours de l'université de la même ville.

Stuber, ainsi que nous l'avons dit, fut nommé à la cure de Waldbach en 1750, il la quitta cependant

Digitized by Google



Lith. de Simon P. et F. à Strasbg

J. G. STUBER

Pasteur au Ban de la roche,

Dévancier de Mr. Oberlin.

Digitized by Google

déjà en 1754 ayant reçu une vocation pour Barr, petite ville située à six lieues de Strasbourg, dont autrefois elle dépendait. Le successeur de Stuber fut malheureusement un homme indigne du saint ministère, qui négligeait entièrement de développer le bien que Stuber avait commencé, il fut destitué en 1760. Stuber, quoiqu'alors pourvu d'une des cures les plus lucratives de l'Alsace, ne put résister aux instances de ses anciennes ouailles, il renonça à tous les avantages de sa position et s'en retourna au Ban-de-la-Roche; les Ban-de-la-Rochois allèrent au-devant de lui jusqu'au Champ-du-feu. C'est lors de son premier séjour (en 1751) que Stuber s'était marié avec la fille du docteur Reuchlin, jeune personne pleine de douceur et de grace. Il eut la douleur de la perdre le 9 Août 1754. Elle est enterrée à l'église de Waldbach. Voici l'épitaphe touchante qu'il a fait dresser à sa mémoire: *Marguerite-Salomé, fille de M.r F. J. Reuchlin, docteur et professeur en théologie, chanoine de St. Thomas à Strasbourg, épouse de Jean-George Stuber, ministre de cette paroisse, trouva au Ban-de-la-Roche dans l'heureuse simplicité d'une vie paisible et innocente pendant trois ans de mariage les délices de son cœur vertueux et dans ses premières couches le tombeau de sa belle jeunesse, à l'âge de* 20 *ans, le* 9 *Août* 1754. *Son veuf sema ici pour l'immortalité ce qu'elle avait eu de mortel, incertain s'il est plus sensible à la douleur de l'avoir perdue qu'à la gloire de l'avoir possédée.* *)

---

*) M.r l'abbé Grégoire, ancien évêque de Blois, relate cette belle inscription dans son voyage dans les Vosges (1787.)

Digitized by Google

Voici une esquisse du tableau des travaux de Stuber, de ses efforts généreux pour jeter les bases de la civilisation physique, intellectuelle, morale et religieuse du Ban-de-la-Roche.

Stuber commença par reconnaître le terrain sur lequel il se trouvait placé; il leva et traça à la plume une carte géographique du Ban-de-la-Roche. Il fit de nombreuses recherches historiques sur ce pays.

Ce qui avait principalement retardé la civilisation du Ban-de-la-Roche, c'est le triste état dans lequel se trouvait l'enseignement public. Stuber y mit tous ses soins. En été il n'y avait pas d'école; en hiver on mettait la place de maître d'école à l'encan au rabais, et il arrivait souvent que cette charge rapportait un peu moins que celle du pâtre. Les titulaires éphémères n'en avaient pas moins de présomption, Stuber parvint toutefois à leur faire comprendre leur ignorance. Il institua des maîtres d'école permanens, auquel il donna le titre de régent; il se chargea lui-même de leur enseigner les connaissances nécessaires et forma quelques bons sujets. Ainsi que son successeur, Stuber possédait à un haut degré le talent d'inspirer de l'intérêt en faveur de ses paroissiens. En 1760 il reçut d'un inconnu *) la somme de 2000 francs, pour servir à faire prospérer l'instruction publique au Ban-de-la-Roche; voici l'emploi qu'il en fit: il plaça la somme en capital et en fit annuellement la distribution des intérêts, à titre d'encouragement, parmi les régens, en ayant égard au nombre d'enfans

---

*) On a su depuis que c'était un professeur du gymnase, feu M.r Ott.



bien instruits que chacun d'eux était à même de pouvoir présenter. Il y eut alors au Ban-de-la-Roche six maîtres d'école, deux dans la paroisse de Rothau et quatre dans celle de Waldbach, qui partagèrent annuellement la totalité des intérêts de ce capital : ils reçurent plus pour les enfans en bas âge que pour les adolescens; ils obtinrent le double pour des enfans de peu de capacité lorsque ceux-ci avaient pourtant fait des progrès. Cette disposition indépendamment de l'avantage qu'elle offrait à des hommes pauvres stimula leur émulation, car le résultat de la distribution des intérêts fut publié à l'église et tout le monde fut ainsi mis à portée de pouvoir juger du mérite de l'instruction qui se donnait à chaque école. Depuis cette époque les régens qui au commencement s'étaient prêtés d'assez mauvaise grace à l'instruction que Stuber prenait à tache de leur donner jour par jour, témoignèrent beaucoup d'empressement à profiter des leçons de leur bon pasteur.

Stuber composa pour l'instruction primaire des enfans des deux paroisses un petit livre aussi utile qu'ingénieux, intitulé : *Alphabet méthodique pour faciliter l'art d'épeler et de lire en français.* Il le fit imprimer pour la première fois en 1762 *). Cet opuscule est toujours en usage dans les écoles de ce pays, aussi mérite-il encore aujourd'hui de fixer l'attention des amis de la jeunesse, aujourd'hui où l'enseignement primaire a retrouvé à si bon droit tant de zélés protecteurs Le but de cet *alphabet méthodique* est principalement de surmonter les difficultés que présentent la prononciation et

*) Strasbourg, chez G. L. Schuler, imprimeur.

Digitized by Google

l'orthographe de la langue française. A la fin du livret on en trouve le plan, nous y renvoyons le lecteur. Anciennement chaque enfant apportait un livre différent, et tandis qu'il lisait, les autres ne prenaient aucune part à l'instruction. Stuber partagea les enfans en classes ce qui n'avait pas encore eu lieu. Tous les mois un des régens fit à tour de rôle une récitation publique à l'église; les enfans rangés autour de l'autel récitèrent en chœur, ce qui les encouragea à bien prononcer et les habitua à la cadence et à la mesure. «Nous nous agenouillions ensuite tous ensemble, dit le pieux Stuber dans l'un de ses manuscrits, nous avions toujours quelque prière à adresser à Dieu, soit pour notre pays, soit pour nos supérieurs, soit pour nos bienfaiteurs, soit pour les églises et les écoles, soit pour les instituteurs, soit pour les parens, soit enfin pour les enfans eux-mêmes, afin que le Père céleste daignât leur accorder sa bénédiction.»

Stuber rédigea aussi un cathéchisme qu'il mit à la portée des plus faibles intelligences. C'est un modèle de ce qu'on appelle méthode socratique.

Pendant quelques tems les méthodes nouvelles de Stuber eurent pour antagonistes la paresse, la méfiance et la superstition. En voyant dans l'alphabet méthodique des syllabes sans liaison, dont ils ne comprenaient pas le but, il y eut des Ban-de-la-Rochois qui crurent au sortilège et se débattirent pour s'opposer à l'introduction de ce livre. Un jour un maître d'école demanda à son digne pasteur ce qu'il devait répondre à un homme, qui, après avoir fait la remarque qu'on apprenait aux

Digitized by Google

enfans les choses d'une toute autre manière qu'autre fois, lui avait demandé : est-ce que nous avons donc un autre Dieu que du tems passé? « Répondez-lui, dit aussitôt Stuber, oui autrefois c'était le Dieu des ténèbres et nous tachons d'avoir à présent le Dieu de la lumière. » Les progrès marquans que firent les enfans, grace au nouveau mode d'enseignement, ne tardèrent cependant pas à produire une vive sensation : les personnes adultes, les parens eux-mêmes commencèrent à avoir honte de savoir moins que des enfans en bas âge; leur ignorance leur pesait, ils demandèrent à être aussi admis à l'instruction. Stuber établit des écoles particulières, uniquement destinées aux personnes adultes; on y compta bientôt 150 à 200 personnes de 20 ans, de 30 ans et plus, réunies pour apprendre l'alphabet, pour épeler et pour lire. Les Ban-de-la-Rochois, dont le cœur est naturellement bon et le sens droit, eurent soif d'instruction. Stuber rencontra une fois à l'école de Belmont une mère et ses deux filles, dont l'une était nubile et l'autre mariée. Les leçons extraordinaires avaient lieu en été les Dimanches et les jours de fête pendant le jour, en hiver pendant la soirée, les hommes et les femmes alternaient d'un jour à l'autre. Stuber fut cependant obligé de faire face à toutes les dépenses que cet enseignement exigea; quelques amis vinrent à son secours, il paya les maîtres d'école, acheta les livres, l'encre, les plumes, les chandelles, etc. Cet enseignement pour les adultes eut lieu pendant deux ans.

Nous avons vu Stuber à la tête des écoles, accompagnons le dans le temple du Seigneur. C'est lui-même qui nous fera connaître son genre de *prédication*.

Digitized by Google

«J'ai expliqué à mes paroissiens, dit-il,*) la bible (le vieux et le nouveau testament) d'un bout à l'autre. Je leur ai expliqué chaque phrase et leur ai fait sentir le sens qu'ils doivent y attacher; le point sur lequel j'ai toujours fortement insisté, c'était de leur dire: *Nous voulons devenir le peuple de Dieu.* Dieu, leur ai-je dit, nous manifeste clairement qu'il nous veut du bien, rien ne nous empêche d'être heureux dans ces lieux de silence, de solitude et de simplicité, pourvu que nous marchions devant Dieu. Son bras n'est pas raccourci à notre égard; notre pauvreté ne l'empêche pas de venir à notre secours et de nous bénir. Que chacun pour sa part contribue à ce que nous réglions notre vie de manière à plaire à Dieu, et à imiter les exemples que nous fournit la Sainte-Écriture.».... «Je renonçai à la manière ordinaire de prêcher, je m'abstins surtout de toute fleur de rhétorique, je pris, en leur adressant la parole, le ton d'une conversation amicale **). Je leur fis sentir quel bonheur serait le leur s'ils étaient un peuple innocent; consciencieux et plein de foi, des ames achetées par notre Seigneur Jésus-Christ. Je changeais souvent les formules usitées du culte, je ne laissais pas s'enraciner des habitudes routinières, je cherchais toujours à faire en sorte que le service divin fut toujours animé, plein de simplicité, de candeur et d'ingénuité! Je parlais à mes auditeurs comme un père parle à ses enfans, comme un frère parle à ses frères.»

L'antiquité nous a transmis ses belles fictions sur les miracles opérés par la musique. Dans les siècles les plus

*) V. Annales p. 74.

**) On verra plus tard qu'Oberlin en fit de même.

Digitized by Google

reculés elle nous la représente comme la créatrice de la civilisation. Certes de tous les arts qui charment la vie, celui de l'harmonie exerce le plus d'entrainement, sa puissance est irrésistible. Stuber, et plus tard son successeur, en ont tiré un parti très-avantageux pour la civilisation du Ban-de-la-Roche. Stuber jouait du violon, il apprit cet instrument, si propre à guider le chant, à ses maîtres d'école, entr'autres à ce Sébastien Scheidecker, dont il sera question plus d'une fois dans notre ouvrage. Pour faire apprendre les notes, tant aux régens qu'aux enfans, il se servit assez ingénieusement de ses doigts qui représentèrent momentanément les différentes parties de la gamme. Stuber cultiva surtout le chant; qui, parlant à l'ame, fait si facilement partager à d'autres les émotions qu'on éprouve soi-même. Il est ici principalement question du chant d'église. Le zélé pasteur parvint bientôt à faire chanter en chœur 20, 30 et même un plus grand nombre d'enfans, les maîtres d'école chantèrent la basse. Servons-nous encore des paroles mêmes de Stuber. «Les enfans témoignèrent tant de docilité et de bonne volonté qu'il fallait les aimer. Notre chant fit beaucoup de plaisir aux Ban-de-la-Rochois, il émut souvent nos protecteurs de Strasbourg, qui vinrent nous voir; il nous édifiait, nous fortifiait. Bientôt l'assemblée entière réussit à y prendre part pendant le service divin. Je fis apprendre à quelques hommes la basse d'une mélodie, ils suivaient le chant dans cette voix, après que les maîtres d'école l'avait entonné; bientôt les femmes y mélèrent aussi leur chant, guidées par des voix exercées. C'était toujours une grande jouissance pour moi lorsqu'allant à cheval d'un village à l'autre, j'entendais dans

Digitized by Google

les prés et sur les hauteurs, ces chants que je leur avais appris; je distinguais souvent des voix très-belles et très-harmonieuses.»

Stuber composa un recueil de cantiques à l'usage de ses paroissiens.

Après avoir obtenu de tels résultats, Stuber fit plus particulièrement connaître la bible à cette population maintenant en état de la lire. Il en fit venir des exemplaires français de Bâle, il en distribua à titre de prix, et en vendit d'autres au-dessous du prix coutant; de plus il eut l'idée de diviser les exemplaires en plusieurs parties, qu'il fit relier en parchemin. Il les plaça dans les écoles en permettant aux élèves de les emporter chez eux, et c'est ainsi que la bible a commencée à être lue dans les familles. Quelques-uns de ces petits volumes paraissent même s'être frayé un chemin dans les villages catholiques des environs. Les prêtres en défendaient, il est vrai, sévèrement la lecture, mais cette défense n'était pour bien des personnes qu'un stimulant de plus pour jouir de ce fruit défendu et pourtant si salutaire. On se procurait la bible en secret et souvent à un prix très-élevé. On en cite l'exemple suivant: un catholique entra sous quelque prétexte dans une maison du Ban-de-la-Roche, il parla de différentes choses et promena ses regards dans toute la chambre jusqu'à ce qu'il apperçut sur une planche un gros volume, qu'il prit et dont il examina le titre. Ainsi qu'il l'avait supposé, c'était une bible. Il demanda alors si l'on pouvait s'en procurer une pour un écu, et comme on lui répondit que oui, il tira de sa poche un écu qu'il jetta sur la table et se sauva à toutes jambes en emportant la bible.

Digitized by Google

Ce fut en 1751, un an après l'arrivée de Stuber, que l'église actuelle de Waldbach fut achevée. Ce fut en 1762, un an après le retour de Stuber, que l'église de Belmont fut aggrandie pour la seconde fois.

Stuber avait fondé une bibliothèque à l'usage des paroissiens. Elle était composée d'environ 100 volumes Oberlin l'augmenta considérablement. Ainsi que son successeur, Stuber était inspiré et guidé à la fois par le génie du bien et par le génie du beau. Les noms de baptême barbares et insignifians qu'on rencontre dans la plupart des calendriers le choquaient, il sentit ce qu'un nom si souvent répété pouvait exercer d'empire sur celui à qui il s'adressait, il emprunta donc aux vertus chrétiennes et sociales des noms qu'il sut introduire. Il fit baptiser l'une de ses filles sous le nom de Concorde, l'autre sous celui de Charité. Cela nous rappelle une anecdote. La fille qui portait le nom de Charité mourut. Peu de semaines après un mendiant du dehors se présente à la maison curiale et demande la charité. Ah, dit Concorde encore attristée, mon bon homme, la Charité est morte : mot douloureux que le froid égoisme ne cherche que trop souvent à réaliser. Oberlin a donné un grand développement à l'heureuse idée de ces noms de baptême, nous en parlerons plus tard.

Stuber fit aussi des essais en faveur de l'agriculture, il fit semer du sainfoin et du treffle.

Le respectable pasteur quitta définitivement le Ban-de-la-Roche en 1766. La faiblesse de sa santé lui fit un devoir d'accepter la vocation qu'il reçut pour la cure de St.-Thomas à Strasbourg. Nous verrons bientôt avec quels soins et avec quel bonheur il a su trouver un suc-

Digitized by Google

cesseur dans la personne d'Oberlin, qu'il appelle à juste titre, dans les Annales, un ami ardent de l'humanité et surtout de la jeunesse. Il ne borna cependant pas là sa sollicitude pour ses chères ouailles, il saisit toujours toutes les occasions pour leur être utile, il fut jusqu'à sa mort l'ami et le conseiller intime d'Oberlin.

Une suite de lettres, qu'il adressa à ce dernier, déposent de sa sollicitude. Voici p. e. un extrait d'une lettre qui renferme plusieurs projets philantropiques qu'il soumit à Oberlin.

« 3 Février 1768.

.... « La construction d'une maison d'éducation pour des enfans du Ban-de-la-Roche étant encore ajournée indéfiniment, j'ai pensé qu'on pourrait quelquefois placer l'enfant de mauvais parens chez des gens estimables. Si l'idée vous plait, demandés aux anciens combien il faudrait donner pour un tel enfant. Le père nourricier pourrait bien l'employer pour son service, mais cependant de manière à ce que l'instruction de l'enfant n'en souffrit jamais.»

« Autre projet. Si on pouvait parvenir à faire suivre aux enfans l'école sans interruption, on aurait obtenu un grand avantage. Mais jusqu'à présent tout ce qu'on a fait pécuniairement en faveur des écoles n'a profité qu'aux maîtres d'école. Inventons quelque moyen pour que même les enfans, pour que même les parens, qui déjà sont jaloux du sort qu'on a fait aux instituteurs, y trouvent aussi leur profit. Tachons de les aider à payer leur cote-part pour l'école, qui est pour eux une véritable charge. Je proposerais qu'un enfant qui pendant un mois n'a pas manqué une seule fois d'aller à l'école

Digitized by Google

reçoive à la fin du mois, en hiver deux sols, en été quatre sols. On donnerait aux parens le montant en billets qui ne pourraient être employés qu'au payement du maître d'école ou à l'achat d'un livre, de plumes, de papier, etc. Si plusieurs enfans des mêmes parens fréquentent l'école on donnerait un peu moins à chacun. Je sens bien que cela pourrait aller à d'assez fortes sommes, mais si l'idée vous convient et que vous désiriez de la voir réalisée j'aviserai aux moyens nécessaires pour que nous puissions en faire l'essai pendant au moins un ou deux ans. »

« Encore un projet. Etablissons dans chaque village une maîtresse pour le tricotage et payons-la en raison du nombre de bas qu'auront tricoté ses élèves. »

Stuber eut aussi l'idée de créer plusieurs prix pour des objets d'utilité publique, ce projet ne fut cependant exécuté que par son successeur. Nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de parler des généreux efforts du pasteur Stuber, pour le bien-être de ses anciens paroissiens.

Stuber était d'une petite taille, mais il avait la tête très-forte : les Ban-de-la-Rochois, qui l'aimaient beaucoup, l'appelaient leur petit prédicant.

Chef d'une famille nombreuse, au milieu de laquelle aimaient à se rencontrer les personnes les plus distinguées, par les qualités du cœur et de l'esprit, Stuber fit briller tour à tour toutes les qualités de bon époux, de père tendre, de fidèle ami. Il conserva toujours le goût des sciences et des arts qu'il ne cessa de cultiver ; observateur judicieux il apprécia facilement le fort et le faible des opinions les plus diverses, mais il fut éminemment tolérant. Stuber était excellent citoyen ; aussi sa popularité,

Digitized by Google

acquise à juste titre, le fit élire en 1790 membre de cette municipalité, qui se distingua à la fois par son amour pour la liberté et par sa haine contre l'anarchie. Stuber exerça ses fonctions pastorales à Strasbourg pendant 30 ans; il décéda en 1797 à l'âge de 75 ans.

Souvent en m'arrêtant sous les voûtes gothiques du temple de St.-Thomas, et en jetant un regard sur les monumens des Schœpflin, des Koch, des Oberlin, des Emmerich et des Reisseissen, je me suis demandé si les traits de Stuber, philosophe chrétien, bienfaiteur du Ban-de-la-Roche, ne mériteraient pas d'être reproduits dans ce panthéon alsacien, par le ciseau d'un Ohmacht ou d'un Friderich.

Digitized by Google

VIE D'OBERLIN.

LIVRE PREMIER.

Ancêtres, enfance et jeunesse d'Oberlin, sa nomination de pasteur à Waldbach au Ban-de-la-Roche.

(1740 — 1767.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Ancètres et parens d'Oberlin. — Son enfance. — Anecdotes. — Ses études au Gymnase.

(1740 — 1755.)

JEAN-FRÉDÉRIC OBERLIN, naquit à Strasbourg le 31 Août 1740.*) Il fut baptisé à l'église protestante de St.-Thomas, le 1.er Septembre. Parmi les papiers d'Oberlin se trouve une liasse intitulée : *Reliques des ancètres ;* il résulte de ces documens que depuis plus d'un siècle l'esprit, la science et la piété sont devenus héréditaires dans cette respectable famille. Une tante d'Oberlin, Mad.e Linck, née Felz, traduisit en vers allemands les sonnets chrétiens de Drélincourt et le Polieucte de Corneille ; un autre parent, le professeur Witter, publia une traduction de Mithridate, du même auteur. Ces ouvrages parurent vers l'époque de la naissance du bon pasteur. Le père et la mère de notre Oberlin furent : Jean-George Oberlin, professeur au gymnase

*) On a remarqué que dans les mêmes douze mois naquirent aussi Lavater et Jung-Stilling, amis de cœur et de pensée d'Oberlin.

Digitized by Google

de Strasbourg et Marie-Madeleine Felz. Sept fils, dont l'aîné, Jérémie-Jacques, acquit tant de célébrité comme philologue et comme antiquaire, et deux filles furent les fruits de leur union. Ces estimables époux offrirent à leur nombreuse famille des modèles de toutes les vertus. Oberlin, le père, homme d'un extérieur imposant, était plein d'instruction, éclairé, vif, consciencieux, ferme, d'un caractère prononcé. Mad.e Oberlin, femme d'une figure agréable, était un ange de douceur et de bonté, elle était très-spirituelle, elle aimait et cultivait la poésie*). Le père se fit respecter et la mère se fit presqu'adorer: tous deux cherchèrent de bonne heure à faire connaître à leurs enfans les principes de l'évangile et à inspirer à leurs jeunes cœurs ces sentimens religieux dont ils étaient eux-mêmes pénétrés. Voici quelques particularités qui pourront faire connaître l'excellent esprit qui règnait dans la maison paternelle d'Oberlin. Les appointemens du père étaient très-modiques, sa fortune, ainsi que celle de sa femme, était peu considérable, il avait presque toujours à lutter contre le besoin. Cependant lorsqu'on lui présentait quelque mémoire à acquitter, il ne marchandait jamais et poussait même le scrupule jusqu'à ne pas déduire les fractions de sols et de deniers, ce qui pourtant était d'usage**). «Vous êtes un honnête homme, disait-il à l'artisan,

*) Il existe encore une pièce de vers qu'elle a adressée à sa sœur aînée, la traductrice de Polyeucte, femme d'un esprit supérieur, qu'Oberlin, le philologue, appelle dans une de ses dissertations académiques: *Femina scientiis et morum elegantia conspicua.*

**) Le pasteur Oberlin a suivi très-rigoureusement le même principe.

Digitized by Google

vous n'avez compté que ce qu'il faut, il serait donc injuste de vous retrancher une obole.» Oberlin avait l'habitude de faire cadeau à chacun de ses enfans, à la fin de la semaine, de deux pfennings (3 centimes), ce qui, à cause de la modicité du prix des denrées et d'autres objets, en comparaison de ce qu'ils valent aujourd'hui, les mettait à même non-seulement de se procurer quelquefois des fruits oudu pain blanc, mais d'avoir presque toujours un petit fonds en réserve pour l'achat d'un livre ou de quelqu'autre objet utile. Quelquefois l'impossibilité dans laquelle se trouvait le chef de la famille d'acquitter des notes qu'on lui avait envoyées ou de faire face à une dépense indispensable, troublait sa sérénité, alors les enfans, à peine avaient-ils deviné la cause de son chagrin, couraient d'un mouvement spontané à leurs cassettes pour lui en offrir le montant; le père n'acceptait que rarement et jamais sans une émotion aussi douce que vive.

Un jour la mère fait un tableau touchant des malheurs d'une famille indigente et ajoute qu'elle lui enverrait des secours; aussitôt les enfans s'écrient: bonne maman, bonne maman! envoie leur aussi nos épargnes; et la vieille domestique, attachée au service de la maison depuis nombre d'années, supplie sa maîtresse d'accepter une part des économies qu'elle avait faites sur son salaire. Si le vice est contagieux, la vertu aussi, grâce à l'être infini qui forma le cœur de l'homme, la vertu aussi se communique.

Oberlin, le père de notre pasteur, aimait ses enfans et ne se sentait nulle part plus heureux qu'au milieu d'eux. La famille étant un jour à dîner, un voisin

Digitized by Google

entre et le colloque suivant s'établit entre-eux : « Ah, mon cher, mon cher M.r Oberlin, que je vous plains! — Eh pourquoi donc? — Hélas, vous avez là sept garçons turbulens dont les yeux étincellent de vivacité! je n'en ai que deux et leur desobéissance me tuera. — Oh, dit le père, les miens ne sont pas de cette trempe, n'est-ce pas mes garçons, vous savez que vous devez obéir et vous aimez à obéir? — Oui papa! oui, cher pápa, s'écrièrent-t-ils tous, et le père continue : Voyez-vous, mon bon voisin, si à l'heure qu'il est, la mort entrait ici pour m'enlever un de mes neuf enfans (à ces mots il ote brusquement son bonnet *) et le jette contre la porte), je lui dirais : insolente, qui t'a donc dit que j'en ai un de trop.»

Le soir on se réunissait encore autour d'une grande table, le père dessinait souvent des figures, des paysages que les enfans cherchaient à copier ou qu'ils enluminaient. La mère se chargeait presque toujours de la lecture à haute voix. C'était l'époque de la restauration de la litérature allemande. Les poésies religieuses de Gellert paraissent avoir surtout été en faveur au sein de cette intéressante famille. Mad.e Oberlin aimait à lire et les enfans, qui dès l'âge le plus tendre avaient annoncé d'heureuses dispositions, ne se lassaient pas d'entendre; ces lectures se prolongeaient quelquefois fort avant dans la nuit. Le père de notre Oberlin possédait à Schiltigheim, village près de Strasbourg, une petite maison de campagne; c'est là que pendant la belle saison il aimait à passer ses loisirs; c'est là que le régent

*) Ce mouvement de vivacité est devenu plus tard assez familier à notre Oberlin.

Digitized by Google

du gymnase, oubliant syntaxe et grammaire, se plaisait à se mêler aux divertissemens de ses enfans; leur jeu favori était l'exercice militaire. Le père faisait prendre à ses sept garçons leur rang de taille et marchait lui-même à la tête de la colonne, en battant le pas accéléré ou le pas ordinaire sur une vieille caisse de tambour.

Fritz, c'est ainsi qu'on nommait notre Oberlin pendant son enfance, prenait un goût très-vif à ce jeu, il faisait plus, il recherchait avec avidité l'occasion d'assister aux manœuvres de la garnison, il aimait à se glisser dans les rangs; les officiers, les soldats souriaient à son ardeur martiale. Oberlin avait d'ailleurs toutes les qualités pour devenir un bon militaire; nul doute, que s'il était entré dans la carrière des armes, il aurait bravé la mort sur un champ de bataille tout comme il la bravait mille fois dans les neiges et sur les montagnes glacées du Ban-de-la-Roche, pour porter des secours à l'indigence et au malheur et répandre les consolations de l'évangile. Dès sa tendre enfance Oberlin se fit remarquer, autant par son caractère prononcé, que par une touchante sensibilité.

Voici quelques anecdotes à l'appui de ce que nous venons d'avancer.

Un jour notre Fritz traverse le marché, il remarque que quelques garçons poussent méchamment une paysanne et lui font tomber la corbeille pleine d'œufs qu'elle portait sur sa tête; la paysanne est désolée. Fritz lance à ces pétulans un regard foudroyant, leur adresse de rigoureux reproches sans se laisser intimider par leur nombre, prie la femme d'attendre, court chez lui, prend sa cassette, s'en retourne rapidement, et verse tout son avoir dans les mains de la villageoise étonnée.

Digitized by Google

Une autre fois, passant près de la boutique d'une revendeuse, il voit une pauvre femme marchander une vieille robe; la revendeuse persiste à exiger deux sols de plus que celle-ci ne peut donner; l'indigente s'en va toute triste. Oberlin remet ces deux sols à l'inexorable mercière, rappelle la femme, lui dit à l'oreille que l'excédant est payé; rayonnante de joie, la femme donne son argent, prend l'habit, Oberlin disparaît.

Encore un trait qui fera plaisir à nos lecteurs! Près de la demeure d'Oberlin un garde de police maltraite un mendiant estropié; Fritz survient, il prend fait et cause pour l'opprimé, se place entre lui et l'oppresseur et témoigne à celui-ci toute l'indignation que sa barbarie lui inspire, le garde sent sa dignité compromise, il veut arrêter le jeune téméraire, mais à l'instant les voisins accourent et en imposent au sbirre, qui est obligé de lacher le mendiant et son protecteur. Quelques jours après notre Fritz rencontre le garde dans une petite rue, il l'apperçoit de loin: fuiras-tu? se dit-il, non! non! se répond-il à l'instant, tu es venu au secours d'un malheureux, Dieu sera ton aide et il passe hardiment à côté de l'homme dela police, qui ne peut s'empêcher de sourire à l'héroïque enfant.

Plaçons à côté de ce trait un autre d'un genre différent. Passant par une rue, un petit méchant lui jette à bas son chapeau, en lui donnant un vilain sobriquet. Les spectateurs, dont il était connu et aimé, lui font comprendre qu'il n'aurait qu'à faire unsigne pour les trouver tous prêts à punir cette injure. Mais Oberlin, se rappelant les paroles de notre Sauveur: « Ne vous vengez point! » alla tranquillement ramasser son chapeau

Digitized by Google

et le mettre sur sa tête. Il ne tarda pas à voir combien il avait lieu de se louer de cette modération, car ayant à passer, peu de tems après, par la rue habitée par le petit méchant et ses camarades, il aurait sans doute essuyé leur courroux, s'il se fût vengé! Il rencontra en effet l'agresseur, mais celui-ci fit voir par son humble contenance combien le procédé d'Oberlin avait fait d'impression sur lui.

Fritz fit ses premières études au gymnase *) de Strasbourg. Déjà comme enfant son zèle à remplir ses devoirs et son application pouvaient servir de modèle. Ayant la mémoire très-ingrate, surtout pour retenir les règles de grammaire et la nomenclature, et s'étant aperçu qu'il apprenait plus facilement de grand matin, il cachait des buches de bois dans son lit pour que la dureté de sa couche interrompit son sommeil et le réveillat même avant le jour. Il se levait toujours avec l'aurore, pénétré de la vérité de l'adage si connu: *Aurora musis amica.*

---

*) Le gymnase, aujourd'hui une école ecclésiastique secondaire pour les protestans, est l'établissement littéraire le plus ancien de la ville de Strasbourg; il fut fondé au commencement du 16.e siècle.



CHAPITRE II.

Ses études académiques. — Son attachement à un Professeur disgracié. — Fermeté de caractère.

(1755 — 1760.)

Oberlin quitta le gymnase et fut, le 30 Septembre 1755, reçu au nombre des étudians de l'université protestante de Strasbourg, alors une des plus célèbres. Parmi les professeurs de cette époque nous citerons : *Schœpflin*, historiographe de France, auteur de l'*Alsatia illustrata*; *J.-M. Lorenz*, historien profond, auteur d'une histoire de France écrite en latin; *Brackenhoffer*, savant mathématicien; *Spielmann*, auteur d'un ouvrage encore estimé sur la matière médicale; *Silberrad*, qui enrichit l'histoire du droit civil de Heineccius, de notes précieuses; *Lorenz*, théologien, prédicateur éloquent; et *Elie Stœber*, théologien éclairé et philologue distingué, éditeur des Antiquités de Nieuport, de l'astronomicon de Manilius, etc. L'instruction donnée par cette haute école était établie sur une base large. On sait combien la réforme du 16.e siècle fût favorable aux lettres, elle aggrandit le cercle des études en conquérant aux esprits la liberté religieuse, ce droit

Digitized by Google

de libre examen, qui fait la base du protestantisme et qui est si intimement lié au progrès des lumières.

Le 6 Avril 1758 Oberlin devint bachelier; il fut créé docteur en philosophie en 1763. A cette occasion il soutint une thèse: *de virium vivarum atque mortuarum mensuris*, (du dégré des forces vivantes et des forces mortes), d'après le système de Leibnitz.

Oberlin ne resta pas longtems indécis sur le choix de sa carrière: ayant terminé ses études préparatoires, il se voua à la théologie *). La piété avait jetté dans son ame des racines profondes. Pour donner à nos lecteurs une idée sur l'ensemble des études universitaires d'Oberlin nous allons transcrire ici une de ses lettres qui est insérée dans les *Annales* (p. 270).

«Réponse à un étudiant de théologie catholique romaine à Nancy, au séminaire, où il y a quelquefois jusqu'à 300 élèves, renfermés dans un même bâtiment.

«Waldbach, ce 15 Juillet 1820.

«Monsieur, vous me demandez: si l'étude de la langue grecque et hebraïque faisaient, après le latin, nos principales études?

«Non, Monsieur. Il me fallait étudier toutes les sciences suivantes, dans l'espace de plusieurs années; mais pendant lesquelles je n'étais pas enfermé dans un séminaire ou maison quelconque; mais en instruisant et donnant leçon à d'autres, petits et grands, je gagnais de quoi payer mes professeurs.

*) C'est très-à-tort que plusieurs auteurs ont voulu insinuer que la jeunesse d'Oberlin a été orageuse et qu'en se décidant pour la carrière ecclésiastique il n'a fait que céder aux instances de ses parens.


Digitized by Google

« Voici, Monsieur, la liste de mes études sauf omission par faiblesse de ma mémoire octogénaire.

ETUDES PRÉPARATOIRES.

« *Latin ; Grec ; Hébreu ; Logique ; Rhétorique ; Métaphysique ; Arithmétique ; Géométrie ; Trigonométrie* et *Astronomie ; Géographie ancienne et moderne ; Histoire universelle ; Physique ; Histoire naturelle ; Histoire de la Philosophie* ou étude des principaux systèmes des philosophes anciens et modernes ; *droit naturel ; antiquités égyptiennes, grecques, romaines et hébreues.*

ÉTUDES THÉOLOGIQUES.

« *Dogmatique ; Exégèse ; Histoire ecclésiastique*, toujours accompagnée de la *Géographie y relative ; Étude de la doctrine des différentes églises ou communions, comparée avec la doctrine de la St.e Bible ; Étude pastorale ; Étude journalière de la St.e Bible, depuis le commencement jusqu'à la fin.* Tout comme le pain accompagne tous nos autres alimens jusqu'à la fin de notre vie sur terre, de même l'étude de la parole de *Dieu* doit accompagner toutes nos autres études ; elle doit nous guider jusqu'au bout de notre carrière ici-bas ; supplions le *Seigneur*, qui en est l'auteur, de nous faire connaître le vrai sens, et de nous donner les forces pour nous y conformer fidèlement. »

C'est le 2 Août 1757, à l'âge de 17 ans, que, comme représentant de son père, il tint pour la première fois un enfant sur les fonts de baptême. Il fut depuis appelé souvent à remplir cette sainte cérémonie et voua à ses nombreux filleuls et filleules les sentimens les plus affectueux.

Digitized by Google

Oberlin se distingua parmi la jeunesse académique par son assiduité à suivre les cours, par son intelligence et par des mœurs irréprochables. Il fut toujours vivement pénétré du sentiment de ses devoirs, il mit à les remplir toute la fidélité de son excellent cœur, il embrassa l'étude des sciences avec toute l'ardeur qui lui était propre. La fermeté, l'indépendance, l'originalité de son caractère s'annoncèrent de bonne heure. Plaçons ici quelques anecdotes.

La mère d'Oberlin aimait beaucoup à suivre les sermons du professeur Lorenz, dont nous avons parlé; ce prédicateur était d'une orthodoxie plus que régide, mais plein de zèle pour le salut des ames; sa polémique véhémente lui avait cependant suscité des antagonistes. Madame Oberlin parvint non sans quelque peine à engager Fritz à assister à un des sermons du professeur. Il en fut tellement ému que par la suite il ne négligeait aucune occasion d'entendre l'éloquent orateur. Plus tard il suivit aussi les cours de Lorenz. L'autorité ecclésiastique supérieure ayant jugé à-propos de suspendre ponr quelque tems ce professeur, la foule des étudians évita de rencontrer le maître disgracié. Oberlin, au contraire, en disciple dévoué, imagina un moyen assez original pour témoigner publiquement à Lorenz les sentimens de vénération qu'il lui portait : il se rendit pendant tout le tems de sa suspension à l'heure où avait eu lieu le cours, à la maison du professeur; il sonnait fortement pour se faire remarquer des voisins, faisait une profonde révérence à la personne qui était descende pour ouvrir et se retirait ensuite. Lorenz blessa cependant vivement quelques années après

Digitized by Google

la sensibilité de son disciple. La mort venait d'enlever le père de notre Oberlin, Lorenz le rencontre et lui dit : « La mort de votre père, mon cher Oberlin, doit vous faire bien de la peine, d'autant plus que, quoiqu'il ait été un parfait honnête homme, il n'y a cependant aucun espoir que jamais les portes du ciel puissent s'ouvrir pour lui, car il n'était pas du nombre des *régénérés !!* » *).

Oberlin repliqua de suite avec chaleur : « Monsieur le professeur ! je suis très-tranquille à cet égard ; car autant que je suis sûr Dieu a promis à tous ceux qui croient en lui qu'il exaucera leur prière, autant je suis sûr aussi que mon excellent père est au ciel. »

Le dogme des peines éternelles n'a jamais pû être accueilli par l'ame aimante d'Oberlin ; toutes les fois qu'en sa présence on mit cette proposition en avant, il la repoussa énergiquement en disant : « Si Dieu pouvait damner éternellement une de ses créatures, il cesserait d'être Dieu, il deviendrait diable. »

Les ressources pécuniaires de notre jeune étudiant étaient toujours fort modiques, cependant la bienfaisance était pour lui un véritable besoin ; pour pouvoir y satisfaire il fallait économiser ; c'est ce qui le fit passer pour avare aux yeux de quelques étourdis. Un jour il traverse un pont avec un autre étudiant ; celui-ci croyant donner une leçon de désintéressement à son camarade, tire de sa poche une petite pièce de monnoie

*) Je dois cette anecdote et beaucoup d'autres, concernant l'enfance et la jeunesse d'Oberlin, à la bonté de M.r Legrand, père, vieillard vénérable, qui a vécu longtems dans l'intimité d'Oberlin.

Digitized by Google

d'argent et la lui fait voir, puis il la jette dans la rivière, en disant du ton d'un fanfaron: «Vois-tu, Fritz! » Oberlin ne dit mot; bientôt ils rencontrent un pauvre aveugle, aussitôt Oberlin tire de sa poche une pièce de la même valeur que celle qu'avait jetée son camarade et la remet à l'aveugle, en disant à son tour au camarade : «Vois-tu? » De pareils traits et son courage bien connu en imposèrent à une jeunesse turbulente qui n'ayant pas eu assez d'énergie pour imiter son exemple aurait voulu faire de lui l'objet de ses railleries.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Oberlin par un acte solennel se voue au Seigneur.

(1760.)

OBERLIN, ainsi qu'il l'a dit lui-même dans la lettre que nous avons relatée, se livrait tous les jours à la lecture et à l'étude de quelques passages de la bible. « Tout comme le pain accompagne tous nos autres alimens jusqu'à la fin de notre vie sur terre, de même l'étude de la parole de Dieu doit accompagner toutes nos autres études. » . . . Langage simple et sublime! Oui, l'écriture sainte fut la nourriture journalière de l'ame d'Oberlin, c'est elle qui alimenta, c'est elle qui fit éclore en lui tant d'idées généreuses, tant de nobles sentimens. A vingt ans, âge des plaisirs et des passions, Oberlin rédigea un acte solennel par lequel il consacra son ame à Dieu et se voua de la manière la plus expressive au service de son Seigneur *Jésus-Christ*. — Voici cette pièce remarquable : elle est écrite avec une grande élégance calligraphique; elle est rédigée en allemand, langue maternelle d'Oberlin; nous en communiquons à nos lecteurs la traduction qu'en a faite M.r Luthrot, de Paris, traduction insérée dans sa *Notice sur J. F. Oberlin*.

Digitized by Google

ACTE SOLENNEL

de Consécration de soi-même à Dieu, écrit par Oberlin, le 1.er Janvier 1760, et renouvelé par lui le 1.er Janvier 1770.

« Dieu éternel et d'une sainteté infinie ! je désire ardemment de pouvoir me présenter devant toi, dans le sentiment d'une profonde humilité et avec confusion de cœur. Je sais combien un ver de terre tel que moi est indigne de paraître devant ta divine majesté, devant le roi des rois et le seigneur des seigneurs, surtout dans une occasion comme celle-ci, où il s'agit de former alliance avec toi.

Mais c'est toi, ô Dieu de miséricorde, qui as dressé le plan de cette alliance, qui me l'as fait offrir par ton fils dans ta grace infinie. C'est toi qui as disposé mon cœur. Je viens donc à toi, et je confesse que je suis un grand pécheur ; je me frappe la poitrine et je dis avec le péager repentant : « O Dieu sois appaisé envers moi qui suis pécheur ! » Je viens, parce que j'ai été invité au nom de ton fils, et je me repose entièrement sur sa justice accomplie, mais je te supplie de vouloir à cause de lui me pardonner mon injustice, et ne plus te souvenir de mes péchés. Oh ! oui, je t'en supplie, reconcilie-toi avec la créature infidèle. Je suis maintenant convaincu de tes droits sur moi, et je ne désire rien plus que de t'appartenir. Dieu saint ! je me donne aujourd'hui à toi de la manière la plus solennelle.

Cieux, écoutez ; et toi, terre, prête l'oreille. Je confesse aujourd'hui que le seigneur est mon Dieu ! Je

Digitized by Google

déclare aujourd'hui que je suis du nombre de ses enfans et que je fais partie de son peuple. Entends mes paroles, ô mon Dieu, et écris dans ton livre que je veux désormais être entièrement à toi. Au nom du Seigneur et du Dieu des armées, je renonce aujourd'hui à tous les maîtres qui ont autrefois dominé sur moi, aux joies du monde auxquelles je m'étais donné et aux désirs charnels qui étaient en moi. Je renonce à tout ce qui est périssable, afin que mon Dieu soit mon tout. Je te consacre tout ce que je suis et tout ce que j'ai : les facultés de mon ame, les membres de mon corps, ma fortune et mon tems. Aide-moi toi-même, ô Père de miséricorde, à n'employer tout qu'à ta gloire, à toi sera mon humble et ardent désir durant tous les âges de la bienheureuse éternité. Si tu me charges dans cette vie d'en conduire d'autres à toi, donne-moi le courage et la force de me déclarer ouvertement pour toi. Fais-moi la grace de ne pas me dévouer seul à ton service, mais que je puisse aussi persuader mes frères de s'y consacrer.

J'ai la volonté, Esprit saint, de te demeurer fidèle jusqu'à la fin de ma vie, si je suis soutenu par ta grace. Permets-moi de pouvoir, durant les jours qui me seront encore accordés, acquérir ce qui me manque et améliorer mes voies. Que les choses de la terre n'exercent pas sur moi leur pouvoir, mais que, pendant le tems si court de la vie, je ne vive que pour toi. Que ta grace me rende capable, non-seulement de suivre cette route que j'ai reconnue être la meilleure, mais encore d'être toujours plus actif en y marchant. Je remets à ta direction ma personne et tout ce qui m'appar-

Digitized by Google

tient. Conduis toutes choses selon que ton infinie sagesse le trouvera bon. Je m'en remets sur toi pour la disposition de tous les événemens, et je dis sans aucune restriction : « Que ta volonté soit faite et non la mienne! » Emploie-moi, Seigneur, comme un instrument destiné à ton service! Regarde-moi comme faisant partie de ton peuple; lave-moi dans le sang de ton fils bien-aimé; revêts-moi de sa justice; sanctifie-moi par son esprit; rends-moi de plus en plus conforme à son image; viens avec lui purifier et fortifier mon cœur; donne-moi la consolation et accorde-moi que je passe ainsi ma vie dans le sentiment continuel de ta présence, ô mon Père et mon Dieu! Et qu'après avoir cherché à t'obéir et à me soumettre à tes volontés, tu me retires d'ici, à l'heure et de la manière dont tu le trouveras bon. Permets qu'à l'instant de ma mort et aux portes de l'éternité, je me souvienne de ces engagemens et emploie encore mon dernier soupir à ton service. Et alors, Seigneur, rappelle-toi aussi cette alliance, quand tu verras toute l'angoisse que mon cœur éprouvera dans ces derniers instants, où je n'aurai peut-être pas la force de m'en souvenir. O mon Père céleste, abaisse alors un regard de miséricorde sur ton enfant affaibli et se débattant avec la mort. Je ne veux pas te prescrire, ô mon Père, de quelle manière tu dois me prendre à toi. Je ne veux pas te demander de me préserver alors de cruelles douleurs. Non, rien de tout cela ne sera l'objet de mes prières. Ce que je te demande avec instance, au nom de mon Jésus, c'est de pouvoir encore te glorifier dans les derniers jours de ma vie, de ne témoigner, au milieu de mes souffrances, que ta sage providence trouvera

Digitized by Google

peut-être bon de m'envoyer, que de la patience et de la soumission à ta sainte volonté. Fortifie mon ame, donne lui de la confiance, quand tu l'appelleras, et reçois-la dans le sein de ton éternel amour; admets-la dans les séjours de ceux qui sont morts en Jésus-Christ, dans ces séjours, où des joies qui ne peuvent s'exprimer, sont le partage d'une jeunesse qui ne finira point. Donne-lui une abondance de paix et de bonheur, tandis qu'elle attendra l'accomplissement des promesses que tu as faites à ceux qui sont tiens, qu'ils ressusciteraient dans la gloire et jouiraient éternellement dans le ciel de ton adorable présence.

Et quand je serai descendu au sépulcre, si ces pages viennent à tomber entre les mains des amis que j'aurai laissés sur la terre, ô! permets que leurs cœurs en soient vivement touchés, accorde leur la grace, non-seulement de les lire comme exprimant mes propres sentimens, mais de sentir eux-mêmes ce qui y est exprimé. Enseigne-leur à craindre le Seigneur mon Dieu, et à venir se refugier avec moi, à l'ombre de ses ailes pour le tems et pour l'éternité; qu'ils aient part à tous les biens et à tous les avantages de l'alliance que l'on forme avec toi par Jésus-Christ, le grand médiateur. A lui et à toi, ô Père, et au Saint-Esprit, soient rendues des louanges éternelles par les millions de tes rachetés et par les esprits célestes, au travail et au bonheur desquels tu les associeras!

Mon Dieu, le Dieu de mes pères! toi qui maintiens ton alliance et qui répands tes bénédictions jusqu'à mille générations, je te supplie humblement, puisque tu sais combien le cœur de l'homme est trompeur, de vouloir

Digitized by Google

me faire la grace d'entrer dans cette alliance avec toute sincérité de cœur et de demeurer fidèle à cette consécration qui a eu lieu de moi dans mon baptême. Que le nom du Seigneur me soit en témoignage éternel que je lui en ai signé la promesse avec la ferme et bonne volonté de la tenir.»

Strasbourg, le 1.er Janvier 1760.

Renouvelé à Waldbach, le 1.er Janvier 1770.

JEAN-FRÉDERIC OBERLIN.

Sur une des marges se trouvent les mots : *Seigneur! aie pitié de moi*, 1822.

Et cette effusion d'une ame chrétienne, cet épanchement du cœur d'un jeune homme de vingt ans, si noble et si touchant, ne fut point l'inspiration passagère du moment, Oberlin persévera dans ses vœux; ces sentimens l'avaient d'ailleurs animé depuis sa plus tendre enfance et s'il se reproche des désordres, des infidélités, qu'on ne croie pas que jamais il ait été capable d'une action honteuse; mais tous les sentimens, toutes les pensées qui ne furent pas tournées vers Dieu étaient à ses yeux des péchés, il fut d'ailleurs toujours plein d'indulgence envers les autres, et ne fut sévère qu'envers lui-même. «*Marcher devant Dieu!*» Telle était sa devise. Le Seigneur était son maître, et il aimait à suivre ses commandemens avec cette soumission avec laquelle le guerrier suit les ordres de son chef. Si les croisés en arrachant la cité sainte aux farouches Musulmans eurent pour cri de guerre: «Dieu le veut!» ces mots étaient

Digitized by Google

la règle de toutes les actions d'Oberlin, c'est toujours en portant ses regards vers le ciel qu'il fit du bien sur la terre; la parole de Dieu était son fanal, l'étoile polaire qui le guidait. Nous reviendrons souvent sur cette idée, elle doit prédominer dans cet ouvrage, car elle a prédominé dans la vie d'Oberlin.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Exorcisme bienfaisant. — Séjour d'Oberlin dans la maison de Ziegenhagen.

(1760 — 1765.)

La piété du jeune Oberlin, devenu candidat en théologie lui acquit l'estime et l'amour de tous les hommes vertueux qui apprirent à le connaître : quelques personnes plus dévotes que raisonnables dépassèrent même les limites d'une juste admiration. Il paraît que déjà alors le regard d'Oberlin brillait de ce feu divin qui jaillissait d'une ame toujours inspirée par des idées célestes. Un jour un honnête artisan lui confie ses peines. Il est tourmenté, dit-il, par une apparition nocturne : souvent à minuit un spectre sous la figure d'un vieux chevalier se présente devant lui et l'invite à le suivre dans la cave pour y déterrer un trésor. J'ai eu, ajoute l'artisan, plusieurs fois le courage de suivre le spectre, mais chaque fois un bruit terrible et l'aspect d'un grand chien noir, que j'ai cru appercevoir en arrivant à la cave, m'effrayèrent et je m'en fuis. Cette frayeur d'un côté et de l'autre l'espérance de m'enrichir par un trésor, m'obsèdent à tel point qu'il ne m'est plus possible de

Digitized by Google

remplir les devoirs de ma profession, mes chalands me quittent et je vais m'appauvrir; je vous prie donc de venir chez moi et de conjurer l'esprit pour qu'il renonce à ses visites qui me causent tant d'effroi ou qu'il me rende le trésor accessible; rien ne saurait résister à votre foi.

Oberlin lui répond qu'il ne se mêlait pas d'exorcisme, que ce spectre n'était qu'un fantôme, créé par son imagination; il lui conseille de chercher ses moyens de prospérité dans le travail et dans la prière. C'est envain, l'artisan n'entend rien au refus, Oberlin voyant enfin que son homme est tourmenté par une idée fixe, se propose de s'y prendre comme un médecin habile, qui aurait une maladie mentale à guérir, il promet de se rendre chez-lui à l'heure indiquée: minuit sonne, Oberlin arrive. L'assemblée était composée de l'artisan, de sa femme et de quelques unes de ses amies; tous étaient curieux de voir le spectre. On était assis en cercle: tout à coup les visages palissent, «le voyez-vous à-présent» dit le maître de la maison; «voyez-vous le chevalier?» — «Je ne vois rien du tout.» — «Mais, Monsieur le candidat, il s'approche de vous.» — «Je ne le vois pas.» — «Le voilà devant votre chaise.» — «Je ne le vois pourtant pas, mais puisqu'il est si près de moi, je vais lui adresser la parole.» . . . Il se lève et harangue ainsi l'esprit: «On me dit, Monsieur le chevalier, que vous êtes devant moi quoique je ne vous voie pas; cela ne m'empêchera pas de vous dire que c'est une action honteuse de votre part de causer par les promesses d'un trésor la ruine d'un honnête homme, qui jusqu'à présent avait exercé son état avec zèle et fidélité

Digitized by Google

et d'en faire un mauvais père de famille; c'est vous qui le jettez dans la misère, avec sa femme et son enfant; c'est vous qui faites péser sur lui une responsabilité terrible; éloignez-vous de ces lieux et ne bercez plus cet homme d'espérances chimériques.» A ces mots, prononcés du ton le plus pathétique, les assistans ont cru voir disparaître le spectre. Oberlin s'apperçut de l'effet salutaire qu'avait produit son discours et se retira plein de satisfaction: l'artisan vivement ému de l'admiration du jeune théologien dans un moment aussi solennel, ne se plaignit plus de visites nocturnes et redevint, ce qu'il avait été au-paravant, un ouvrier utile et laborieux.

Oberlin, étant encore étudiant, employa une partie de ses loisirs à donner des leçons particulières: ce fut autant pour être moins à charge à ses parens que pour se conformer à cet adage si connu *docendo discimus, nous apprenons en enseignant.* Le jeune précepteur n'eut d'abord pour disciples que des enfans de personnes peu aisées, il ne toucha donc que des honoraires fort modestes, mais peu à peu sa réputation s'accrût, il fut recherché et on lui fit des offres plus considérables. Jamais on ne put cependant le décider à renoncer à l'instruction d'un enfant qui payait moins, pour se charger de celle d'un autre qui payait plus. Il donna ses leçons avec une exactitude scrupuleuse, il fut ardent à hâter les progrès de ses élèves, il devint leur ami, il leur voua toute sa tendresse. Leur développement intellectuel, moral et religieux était pour lui l'objet d'une telle sollicitude que souvent dans le silence de la nuit elle l'empêcha de goûter les douceurs du sommeil. Si l'un d'entr'eux tombait malade, il en éprouvait

Digitized by Google

une véritable souffrance, quelquefois même sa santé en fut altérée.

En 1762, Oberlin obtint la place de gouverneur des enfans de M.r Ziegenhagen, alors le premier chirurgien de Strasbourg. Cet homme qui jouissait d'une considération générale et méritée, était aussi savant et habile que consciencieux à remplir les devoirs d'un vrai chrétien. Il était très-charitable et d'une piété sincère, il aimait à retremper son ame par la prière, il s'enfermait souvent pour se livrer à ce sublime épanchement; jamais il n'entreprit une opération difficile sans avoir invoqué d'abord l'assistance du Très-haut. Fils d'un pauvre mais vertueux pasteur de Steinwerth, pays de Brandebourg, il parvint successivement, grâces à la protection d'hommes généreux et aux privations les plus rigides qu'il savait s'imposer, à suivre les écoles préparatoires, à faire ses années d'apprentissage chez un chirurgien, à séjourner à Kœnigsberg, à Berlin, à Breslau, à voyager en Hollande et à se fixer enfin à Strasbourg, où des personnes très-respectables conservent de lui encore aujourd'hui d'honorables souvenirs. Sa vie fut un enchaînement d'évènemens souvent presque miraculeux; il eut le bonheur d'y voir toujours le doigt de la providence, non de cette providence vague, qui n'est qu'une idée abstraite, mais de cette providence toute spéciale qui intervient directement dans les actes journaliers de l'homme. On pense bien qu'Oberlin devait se plaire auprès d'un tel homme, qui ne pouvait exercer qu'une heureuse influence sur le futur pasteur du Ban-de-la-Roche. La manière dont Oberlin, avant d'entrer dans la maison de son nouveau patron, s'y prit pour s'assurer une position

Digitized by Google

honorable et autant que possible indépendante, est caractéristique : Ziegenhagen avait chargé un de ses amis qui connaissait Oberlin d'entrer en négociation avec lui; l'ami s'y prit d'une manière mal-adroite et en fut puni par la franchise du jeune pédagogue. Voici quelques-unes des conditions stipulées par le négociateur avec les réponses d'Oberlin :

Condition. Les enfans seront toujours proprement habillés, lavés, etc.

Réponse. Je recommanderai à mes élèves la propreté, je leur ferai sentir tout ce qu'elle a de bienfaisant, mais je ne me chargerai pas de soins domestiques, qui me feraient perdre un tems précieux pour leur instruction et pour mes propres études, que, dans tous les cas, je n'entends pas négliger.

Condition. Le gouverneur se promenera avec ses élèves trois fois par semaine.

Réponse. Cela se fera plus souvent ou moins souvent, selon le tems et les occasions.

Condition. Pendant la promenade le gouverneur entamera avec les élèves une conversation sur des choses utiles.

Réponse. C'est ce que j'ai l'habitude de faire toujours, autant que les circonstances le permettent.

Condition. A table le gouverneur tranchera la viande.

Réponse. Je n'en ferai rien.

Le séjour d'Oberlin dans la maison de Ziegenhagen fut pour lui fort instructif. Oberlin résolu de devenir pasteur à la campagne, sentit le besoin d'avoir quelques connaissances médicales, et de se familiariser avec le maniement des instrumens de chirurgie les plus en usage.

Digitized by Google

Ce besoin était réel, car alors il n'y avait pas de médecins cantonnaux, il y avait des districts considérables qui étaient privés du secours des gens de l'art et Oberlin pouvait être placé dans une paroisse isolée, ce qui précisément arriva. Ziegenhagen se fit un plaisir de donner à Oberlin les instructions nécessaires à cet égard. Mais la théorie ne suffisait pas, il fallait y joindre la pratique : Un jour, après une conversation scientifique, Ziegenhagen tout à coup ote son habit, redresse la manche de sa chemise et dit en souriant à notre gouverneur étonné : Je sens que j'ai besoin d'une saignée et ce sera vous qui me la ferez ; allons, préparez vous pour votre premier exploit chirurgical. Oberlin hésite, il craint de blesser un maître chéri, Ziegenhagen insiste, alors Oberlin se met à l'œuvre, il place le bandage rouge, et la saignée improvisée se fait. On apprendra plus tard l'usage philanthropique qu'Oberlin fit de ses connaissances médicales et chirurgicales.

Notre jeune gouverneur remplit ses devoirs pédagogiques avec tout le zèle, avec toute la fidélité qui le distinguaient. Il ne donnait pas seulement ses leçons avec une régularité ponctuelle, mais il cherchait à étudier le caractère particulier de chacun de ses élèves, leurs penchans, leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, et rédigeait des notes détaillées à cet égard. Il désirait surtout les rendre indépendants des sens et de tant de besoins factices, qui sont autant de fléaux. Il recherchaït néanmoins les occasions de procurer à ses élèves des plaisirs innocens et souvent instructifs, tels que les promenades lointaines, les petits voyages, etc. Il faillit un jour en être la victime. Accompagné de

Digitized by Google

deux de ses élèves, il alla par Kehl à Auenheim, village de l'autre côté du Rhin, et s'en revint avec eux en bateau; un orage survint, peu s'en fallut que le fleuve aurait n'engloutit l'homme appelé à d'aussi nobles destinées.

Oberlin sentait parfaitement toute la dignité de sa position; voici une note qui se trouve parmi ses papiers: «On ne saurait avoir assez d'obligation à un gouverneur qui connaît et suit l'étendue de ses devoirs: il fait plus que les parens, il prend soin des ames, tandis qu'eux n'ont soin que des corps et de ce qui les regarde; ils lui doivent autant de considération qu'il leur en doit à eux; la loyauté et l'assiduité avec lesquelles il s'acquittera de sa tâche vaudront toujours plus que leurs honoraires.»

Quelqu'instructif que fut pour Oberlin son séjour dans la maison Ziegenhagen, il ne fut pourtant pas sans nuage; Oberlin dans des confessions écrites s'accuse fréquemment d'un excès de vivacité, d'impatience, d'emportement; d'un autre côté des influences étrangères mirent quelquefois de la discordance entre lui et l'épouse de Ziegenhagen, mère trop indulgente. Oberlin voulut enfin recouvrer son indépendance, d'autant plus, il faut le dire, qu'il lui était toujours extrêmement difficile de ne pas dépasser les limites tracées par une position subalterne: il était fait pour commander et non pour obéir.

Oberlin quitta la maison Ziegenhagen au mois de Juin 1765, il emporta l'estime de son principal et l'amour de ses élèves: Ziegenhagen ne cessa pas d'être son ami et son protecteur.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Journal d'Oberlin. — Idées sur la mort. — Stoïcisme. — Cabinet d'histoire naturelle.

(1766.)

Oberlin ne rentra pas dans la maison paternelle, il loua une chambre et partagea son tems entre l'étude et des leçons qu'il donnait. Il chercha de bonne heure à suivre le précepte d'un des sages de la Grèce: *Connais-toi toi-même;* précepte mis en pratique par le plus vertueux des empereurs romains. Si Marc-Aurèle dans son livre *des réflexions sur soi-même* (εις ἑαυτον), a déposé un trésor d'idées justes, de vérités utiles, Oberlin commença dès l'âge de vingt ans à consigner dans un *Journal* (*Tagbuch*) ses pensées les plus secrètes, il s'y rend compte de ses actions, il y scrute tous les mouvemens de son cœur: pages sublimes où l'ame d'Oberlin se peint elle-même, toute entière! Le célèbre Lavater, lié d'amitié avec Oberlin, rédigea un semblable journal qui fut livré à l'impression. Qui ne connaît pas l'ouvrage fameux d'un des plus beaux génies de la France, mais qui ne regrette pas non plus que l'homme auquel l'aspect d'une pervanche arracha des larmes de joie, que l'ami de la nature, que Jean-Jacques

Digitized by Google

dans ses confessions ait cru devoir divulguer des indignités qui outrageant les mœurs, auraient dû rester ensevélies dans la nuit du mystère. Le journal d'Oberlin au contraire est un véritable sanctuaire: quelle pureté! quelle candeur! quelle lutte courageuse contre le péché! quel ardent désir de remplir ce commandement du Seigneur: *Soyez parfait, ainsi que votre père céleste est parfait.* *)

En 1765, Oberlin eut le malheur de perdre un frère chéri; cet évènement douloureux l'affecta vivement, un désir ardent de mourir aussi s'empara de son ame, la mort eut pour lui mille charmes. Le journal dont nous venons de parler, renferme à cette époque de ferventes prières qu'il adressa à son *bon père céleste*, pour que celui-ci voulut bien lui permettre de quitter cette terre, séjour de l'erreur et de l'imperfection, et le recevoir dans les demeures des bienheureux. Déjà alors Oberlin avait pour ainsi dire une idée si positive de l'autre vie que nul doute, nulle incertitude ne pouvait trouver accès dans son esprit; l'idée de quitter son père et sa mère et tous ceux qu'il chérissait, ne l'arrêta pas dans ses vœux, car à ses yeux la mort n'était pas une séparation véritable. Voici ce qu'il dit à cet égard **): « Il ne me semble nullement qu'en mourant je serai séparé d'eux; je n'y vois autre chose, si ce n'est que le maître de la maison m'indique un autre logement, un peu plus éloigné de celui de mes parens; d'où il résultera que notre commerce visible sera interrompu pendant quelque

*) St. Mathieu, chap. 5, v. 48.

**) Le journal dont nous communiquons ces lignes est rédigé en allemand.

tems. En attendant nous serons toujours dans la même maison, je logerai plus près du Seigneur dont la présence se répandra dans toute la maison.» ... Plus loin, on lit le passage suivant, qui porte l'empreinte d'une simplicité, d'une naïveté touchante : «Ah, Seigneur Jésus, quand arrivera-t-elle l'heure où tu viendras reprendre ton enfant. Ah, dis-tu en souriant aux habitans des cieux, comment mes chers, n'irons nous pas bientôt chercher mon Fritz Oberlin, ah je ne veux pas le laisser plus longtems livré au désir ardent qui le consume; voyez ses angoisses, écoutez, comme il m'implore! »

On peut dire que ce désir de mourir ressemblait en quelque sorte au mal du pays qu'on éprouve facilement loin de sa patrie. Oberlin ne s'abandonnait cependant pas à une lâche apathie, il persistait au contraire à dompter ses sens, à avoir de l'empire sur son imagination, il cherchait à s'approprier ce qu'on peut appeler un stoïcisme chrétien. Voici quelques règles de conduite qu'il s'est tracées dans les années, dont nous parlons :

«*Je veux m'efforcer de faire toujours le contraire de ce qu'un penchant sensuel pourraît exiger de moi. Je ne mangerai et ne boirai donc que peu, et jamais plus qu'il ne faut pour la conservation de ma santé. Quant aux mets que j'affectionne le plus, j'en prendrai moins que de tous autres.*

Je veux chercher à dompter la colère, qui souvent s'empare de moi.

Je veux m'abstenir de tous termes injurieux.

Je veux exercer les devoirs de mon état avec la dernière exactitude et la plus grande ponctualité; autant que possible je commencerai mes leçons à

Digitized by Google

l'heure sonnante, et si cela ne se peut, je resterai d'autant plus longtems l'heure écoulée.

Je veux consacrer tous les momens disponibles aux études, pour me rendre le plutôt possible, apte aux fonctions de prédicateur.

Je veux me contenter du moins qu'il faut en fait de garde-robe et de mobilier, pour que je n'aie pas besoin de donner un grand nombre de leçons : je pourrai alors vaquer d'autant mieux à celles que j'aurai, et mes études seront moins interrompues.»

Il ajoute en marge de cet article : «*Détache toujours quelque partie de tes revenus pour les pauvres et administre ce fonds en bon gérant : quant au reste, sois aussi économe que possible, paie ceux qui te servent de manière à ce qu'ils puissent être contens, tâche néanmoins de te passer de secours inutiles, mets y la main toi-même, que ton habillement soit propre mais simple, qu'il en soit autant de tes meubles ; si tu dépenses peu, il ne te faut pas une grande recette.»*

Au reste, Oberlin s'imposait réellement toutes les privations dont nous venons de parler : il soupait rarement, pour gagner, disait-il, du tems pour l'étude ; du pain et de l'eau lui suffissait ; il s'interdisait fréquemment l'usage de la viande et du vin ; il n'accordait que peu d'heures au sommeil. Tous ceux qui ont connu Oberlin aux différentes époques de sa vie, ne douteront pas que s'il avait pu croire rendre par là service à son Dieu, il se serait volontiers imposé toutes les rigueurs qui ont signalé la vie austère des Anachorètes de la Thébaïde. Il savait maîtriser la douleur. Vers la fin du mois de Décembre 1766 un abcès se forma sur sa joue droite,

Digitized by Google

il grossit rapidement et le fit beaucoup souffrir; cependant il avait promis pour le 28 de ce mois de prononcer dans une église de Strasbourg le sermon du matin, qui alors était prêché de six à sept heures: malgré la rigueur de la saison et son état souffrant, il monte en chaire, s'acquitte de sa prédication avec ce feu et cette onction qui lui étaient propres, s'en retourne à la maison, fait lui-même l'opération de son abcès et se remet à l'étude.

C'est au printems de l'an 1766 qu'Oberlin parvint à faire l'achat d'une collection d'objets d'histoire naturelle et à fonder ainsi son cabinet, auquel il donna plus tard une extension considérable. Il a consigné dans son journal toute la joie que cet achat lui a causée et toute sa reconnaissance envers Dieu, source de tous biens. La double révélation de la nature et de la religion fut dès sa tendre jeunesse l'objet principal de ses méditations.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

On propose à Oberlin une place d'aumônier dans un régiment français. — Stuber l'engage à devenir son successeur comme pasteur à Waldbach au Ban-de-la-Roche; il accepte sa nomination à cette cure.

(1767.)

Ce fut au commencement de 1767 qu'on proposa à Oberlin la charge d'aumonier dans un régiment français; cette proposition réveilla en lui le penchant pour l'état militaire, qu'il avait eu dans son enfance, ainsi que nous l'avons dit. Nous ajouterons ici, à ce que nous avons dit plus haut, que son excellent père s'étant apperçu du goût prononcé de son fils pour la carrière des armes, lui offrit de lui faire donner l'instruction nécessaire pour pouvoir y entrer honorablement. Mais notre Oberlin lui répondit qu'il croyait ne devoir embrasser cet état qu'autant que Dieu lui en manifesterait sa volonté d'une manière indubitable. Si p. e. il apprenait qu'on veuille arracher à une veuve son fils unique, son seul soutien, c'est alors qu'avec joie il prendrait le fusil et qu'il marcherait à la place de ce fils. Notre Oberlin n'ignorait pas qu'alors, (c'était le tems de l'ancien régime), les

Digitized by Google

jeunes officiers se piquaient d'être des esprits forts, et que, grace à l'ignorance et à la corruption d'une grande partie du clergé, ils se faisaient un cruel plaisir d'embarrasser les ecclésiastiques et surtout les aumoniers par des attaques contre la religion. Oberlin crut donc devoir apprendre à connaître ces ouvrages anti-chrétiens, ces productions du sophisme, dont ces preux étaient les stupides échos, productions qui n'eurent de vogue que parce qu'on les honorait d'une sainte persécution. Il voulait apprendre à connaître les armes de l'ennemi, pour pouvoir mieux le combattre. Il lut les ouvrages de Voltaire, de ce génie brillant et colossal, qui aigri par la mauvaise foi de certaines gens, a dans sa polémique sur des matières religieuses, sans cesse confondu le fanatisme et l'évangile, deux doctrines diamétralement opposées. Oberlin a dit de cet homme célèbre un mot qui certes ne manque pas de justesse, il a dit de Voltaire ! « Il a écrasé la superstition et le fanatisme par l'incrédulité. » . . . . . Oberlin prit aussi connaissance des tristes conceptions des Didérot, des d'Holbach, des Laméttrie, *de ces homme-plante, homme-machine, etc. !!*

Sur ces entrefaites Oberlin reçut une visite qui décida de son sort et de celui d'une nombreuse population, ce fut celle de Stuber, pasteur à Waldbach au Ban-de-la-Roche. Cet homme respectable qui, ainsi que nous l'avons dit, avait reçu vocation pour une paroisse de Strasbourg, ne voulait point quitter ses ouailles avant de s'être assuré d'un successeur digne et capable de remplir la haute mission qui est imposé à un ministre de Dieu. Il avait senti de plus qu'il fallait à son pays d'af-

Digitized by Google

fection un homme doué d'une abnégation vraiment apostolique, de beaucoup d'énergie, de lumières et d'intelligence pour continuer l'œuvre de civilisation qu'il avait si heureusement commencée.

Stuber entend parler d'Oberlin et un pressentiment des plus justes lui dit que ce jeune théologien est le successeur qu'il lui faudrait. Il va le trouver. Il monte quelques escaliers et entre dans une mansarde. En ouvrant la porte il apperçoit au fond de la chambre un lit caché derrière des rideaux de papier. « Voilà du Ban-de-la-Roche », se dit Stuber tout bas. Il s'approche du lit, il plaisante avec Oberlin sur les rideaux. « Et que veut donc dire, lui dit Stuber, ce poëlon de fer, suspendu au-dessus de la table? » « C'est ma cuisine, répond Oberlin; je dîne avec mes parens, ceux-ci me permettent d'emporter chaque fois un morceau de pain; à huit heures du soir, je mets le pain dans ce poëlon, j'y ajoute du sel et j'y verse de l'eau, alors je place ma lampe dessous et je continue à étudier. Si vers 10 ou 11 heures la faim se fait sentir, je mange la soupe que j'ai faite moi-même, et certes elle me fait plus de plaisir que les mets les plus délicieux ne peuvent en causer aux riches. » . . . Stuber sourit et lui dit: « Vous êtes l'homme que je cherche »; il lui fait ensuite connaître le but de sa visite, le désir de l'avoir pour successeur. Oberlin reçoit cette proposition avec joie, mais toujours consciencieux, à un degré auquel peut-être tout le monde ne parvient pas, il exige qu'on lui accorde d'abord volontairement sa démission d'aumônier, charge qu'il avait acceptée, et qu'il soit pourvu à son remplacement; en second lieu il demande que

Digitized by Google

tous les candidats en théologie qui le primaient sous le rapport de la promotion universitaire déclarent ne pas vouloir de la cure en question. Il se trouva de suite un remplaçant pour la charge d'aumônier, quant à la seconde condition elle fut aisément remplie, vû la modicité des émolumens attachés à la cure de Waldbach.

Oberlin fit avec Stuber un voyage au Ban-de-la-Roche. L'air de candeur et d'innocence des habitans surtout de la jeunesse, le bien déjà fait et l'immensité du bien qui restait à faire, le touchèrent vivement et l'animèrent des plus généreuses résolutions; il déclara formellement vouloir accepter cette nouvelle vocation. *)

Par ordonnançe de M.r de Voyer d'Argenson, alors Seigneur du comté du Ban-de-la-Roche, en date du 1.er Avril 1767, Oberlin fut pourvu de la cure de Waldbach.

---

*) Je dois beaucoup des détails que je viens de donner au respectable M.r Legrand, père, de Fouday, qui a vécu pendant 14 années dans l'intimité avec le défunt; et qui après des conversations, où le cœur d'Oberlin s'était épanché, en a couché le contenu par écrit.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

Arrivée.—Installation.—Fonctions pastorales.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée. — Installation. — Entrée en fonctions. — Développement de son activité. — Traits de pauvreté des Ban-de-la-Rochois, racontés par Oberlin.

«Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hymenée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence :
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.

Digitized by Google

Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.»

Delille, homme des champs, (chap. 1.)

Quelque belle que soit cette image d'un bon pasteur de la campagne, tracée par la main habile du premier poëte descriptif de la France, il n'est personne qui ait plus particulièrement connu Oberlin et ses œuvres, qui ne sente combien elle est au-dessous du portrait de cet *homme presque divin.* *) Non, Delille n'offrit point un pareil modèle, on l'aurait accusé d'exagération; ces prodiges de charité que le poëte n'osait imaginer, l'excellent pasteur a cependant su les réaliser.

Oberlin ne tarda pas à se rendre au lieu de sa destination. Nous regrettons, que malgré toutes nos recherches, nous n'ayons pu trouver quelques détails sur son *installation;* une lettre, que nous avons sous nos yeux et qui est du 19 Avril 1767 (dix-huit jours après le décret de sa nomination), nous fait voir toutefois, qu'alors il était déjà en plein exercice de ses nouvelles fonctions. Quelles douces, quelles nobles émotions dût éprouver Oberlin en portant ses pas sur ces hauteurs agrestes, dans ces paisibles et solitaires vallons; en visitant ces villages, ces hameaux; en saluant du regard de la bénédiction, de la foi et de la charité cette population intéressante, toutes ces familles chrétiennes dont, avec l'aide du Très-haut, il se proposait de devenir le père et le bienfaiteur!

*) Expression de feu M. Lezay-Marnésia, Préfet du Bas-Rhin.

Jeune homme de 27 ans, il avait toute l'ardeur, tout le feu de son âge, mais il y savait allier cette dignité, cette onction vraiment pastorale qui commande le respect et qui n'est souvent que le fruit d'un âge plus avancé.

Oberlin fut à peine installé dans son *modeste presbytère*, maison à un étage, de trois à quatre pièces, avec un jardin, et de quelques pieds de longueur sur quelques pieds de largeur *), qu'il développa de suite sa prodigieuse activité. Si un empereur romain témoigna le généreux regret d'avoir laissé écouler une journée sans avoir fait une bonne action, nous ne croyons pas que ce sentiment ait jamais pu attrister notre vénérable pasteur. Il repoussa l'idée de se borner aux travaux d'un ecclésiastique vulgaire; ah, que la sphère d'activité qu'il se traça fut immense! Il ressemblait à un prince pieux et généreux, qui, ayant pris possession de son pays, travaille jour et nuit au bonheur de ses sujets; il consacrait à ses paroissiens tous ses soins et pour le spirituel et pour le temporel.

Avant de dérouler le tableau des bienfaits d'Oberlin, qu'il nous soit permis de citer quelques traits, consignés par lui-même dans ses annales, et qui peignent d'une manière bien éloquente la misère qui pesait encore sur un grand nombre des habitans du Ban-de-la-Roche, pendant les premières années du ministère d'Oberlin. Ces traits feront sentir d'autant plus vivement tout le prix et tout le mérite des généreux efforts de cet apôtre de l'humanité.

---

*) Nous parlerons plus tard du presbytère actuel.

Digitized by Google

Un pauvre bourgeois avait dix enfans, presque tous en bas âge; il n'avait pas de quoi acheter des sabots tous, et deux des enfans étaent tour-à-tour obligés de marcher pieds nus, malgré le froid et la pluie. — On voyait des gens manger de l'herbe, cuite dans du lait. — Un jour Oberlin rencontra une veuve, assise devant la porte de sa maison; il s'entretint avec elle, au moment où il s'apprêtait à la quitter, il tira un sol de sa poche et lui demanda en hésitant si elle accepterait ce sol de lui. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit les yeux de cette veuve étinceler de joie; quoique presque paralytique, elle se lèva subitement et lui serra les mains. «Ah, dit-elle, voilà de quoi acheter du pain pendant une semaine entière; mon estomac ne peut plus supporter les pommes de terre, et je n'ai pas de quoi acheter du pain.» Cette veuve n'éait cependant pas comptée parmi les plus pauvres de l'endroit. Voici une observation qu'Oberlin ajoute au récit de cette anecdote: «O que ceux, dit-il, qui ne savent pas économiser, se contenter de peu, se borner à une nourriture, à des vêtemens simples, se refuser les choses frivoles, que ceux qui ne savent pas consacrer tous leurs instans au travail et aux bonnes œuvres, que ceux-là, dis-je, apprennent à connaître nos pauvres Ban-de-la-Rochois.»

Citons encore une anecdote plus caractéristique qui a trait à l'état de misère dans lequel se trouvaient les Ban-de-la-Rochois d'alors, et dont Oberlin les a tirés. Oberlin passant un jour près d'un verger, une femme lui montra une plante et lui dit en riant, «voici mon maître, monsieur le pasteur.» — Comment cela,

Digitized by Google

lui repliqua Oberlin, une plante votre maître? «Oui, dit-elle, j'ai déjà goûté de toutes, elles me servent de nourriture, mais quant à celle-là, elle est mon maître, je ne saurais l'avaler.»

On sent qu'alors la culture des pommes de terre n'était point encore généralement répandue.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Enseignement. — Instruction publique.

(Construction des Maisons d'école.)

L'enseignement, l'instruction publique et surtout l'instruction primaire étant la base de toute civilisation, Oberlin y mit tous ses soins. Il était d'ailleurs loin de penser, que le peuple n'avait pas besoin de lumières, il croyait au contraire que plus il serait véritablement éclairé et instruit, plus il serait soumis aux commandemens de Dieu et aux lois de l'état. Aussi tandis que certaines contrées ne sont pas sans quelque célébrité dans nos annales criminelles et correctionnelles, le Ban-de-la-Roche jouit à ce titre d'une heureuse obscurité.

Il n'y avait dans la paroisse de Waldbach aucune *maison d'école;* car on ne pouvait donner ce nom à une misérable baraque, où logeait tantôt le maître d'école tantôt le pâtre, et qui menaçait de s'écrouler. Oberlin conçut le noble projet de construire des *maisons d'école.* Quels furent ces moyens d'exécution? ses ressources au moment où il mit la main à l'entreprise? La foi: ce bouclier des chrétiens, cette source de forces

Digitized by Google

irrésistibles. Il savait bien qu'en travaillant pour le règne de Dieu, il réussirait; il savait *qu'à Dieu toute chose est possible:* être sûr de vaincre, c'est avoir déjà vaincu. Misérablement logé lui-même, dans une hutte qu'un paysan un peu aisé de nos plaines d'Alsace aurait dédaigné d'habiter, il acheta en face de cette chétive maison curiale un terrain convenable, et traça avec beaucoup d'intelligence le plan d'une belle maison d'école. Il adressa des missives touchantes à des personnes généreuses qui s'intéressaient pour la civilisation du Ban-de-la-Roche, et obtint un plein succès; Strasbourg surtout, ville dont la bienfaisance n'a jamais été trouvée en défaut, devint pour lui un point d'appui : il fut vivement secondé par son prédécesseur le pasteur Stuber. Une dame de Strasbourg avait fait au profit des écoles du Ban-de-la-Roche un legs de 1000 florins (environ 2000 francs), lorsqu'elle eut connaissance de l'entreprise d'Oberlin; elle en fit la confidence à ce digne pasteur et à son ami Stuber. Elle fit plus, elle réalisa de suite 300 écus de cette somme et les fit passer à Oberlin, pour être employés à la construction de la maison d'école de Waldbach; elle s'engagea même très-formellement à ne jamais revoquer ce legs. Fort de cet engagement, Stuber parvint à obtenir de plusieurs personnes bien pensantes une somme de 800 florins (environ 1600 francs), à titre d'emprunt, qu'Oberlin cautionna et promit de rembourser lors de l'échéance du legs. Une collecte ouverte à Strasbourg produisait aussi différentes sommes, on y voit figurer avec plaisir les Ott, les Ehrmann, les Ziegenhagen et tant d'autres dont la mémoire vit encore aujourd'hui en bénédiction.

Digitized by Google

Voici une anecdote qui fera plaisir à nos lecteurs, nous la puisons dans les Annales (p. 66.) Oberlin pour faire avancer l'ouvrage avait pris des engagemens personnels; un terme de 500 francs allait écheoir, Oberlin ne sait où prendre l'argent; au moment même de ses embarras, Stuber lui envoie 500 francs qu'un anonyme venait de lui faire remettre pour la construction de la *maison d'école de Waldbach*. Ne pas vouloir reconnaître dans de pareils traits le doigt de la providence, c'est fermer les yeux à la lumière; c'est repousser d'une manière peu généreuse les sentimens de gratitude et de piété qui doivent nous animer envers notre Père céleste, c'est en même tems se refuser une bien douce jouissance.

Tandis que les obstacles s'applanissaient ainsi au dehors, Oberlin en vit naître au sein même de sa paroisse, à ce même Waldbach, auquel cette construction devait tant profiter. Les bourgeois de ce village craignirent qu'on ne les forçât à supporter du moins une partie de la charge de cette bâtise, et ils mirent tout en œuvre pour s'y opposer. Pour les rassurer il ne falloit rien moins que l'acte suivant, que nous allons communiquer à nos lecteurs.

« Nous soussignés, l'ancien ministre de la paroisse de Waldersbach, et le ministre actuel, assurons avoir trouvé, pour la reconstruction nécessaire et l'aggrandissement de la maison d'école de Waldersbach, dans la charité de quelques bienfaiteurs, les fonds suffisans qui nous permettent de nous engager envers ladite paroisse, et particulièrement envers la communauté de Waldersbach, à entreprendre ladite reconstruction, sans qu'il en coûte rien aux habitans, ni en contributions de deniers,

Digitized by Google

ni en corvées. En foi de quoi, nous avons signé ce présent acte. A Strasbourg, ce 25 Novembre 1768. Signé: Jean-George Stuber, ci-devant ministre de la paroisse de Waldersbach au comté de la Roche, présentement diacre de l'église St. Thomas à Strasbourg; Jean-Fréderic Oberlin, ministre actuel de la paroisse de Waldbach.» Touchante solidarité, bien digne de servir de modèle aux ecclésiastiques de tous les cultes!

Les fondemens de la maison d'école de Waldbach avaient été jetés le 31 Mai 1769. Oberlin mit tant d'ardeur à l'accomplissement de cette bonne œuvre, que déjà le 14 Août suivant, après deux mois et demi, la carcasse fut dressée et la maison bénie. Cette belle maison d'école dominait pour ainsi dire sur l'humble demeure du bon pasteur. Oberlin dit dans une notice que nous avons sous les yeux: «Je demeurais dans une vieille maison où j'endurai des incommodités et pertes continuelles par les rats et la pluie qui perçoit partout, ne voulant point qu'on m'en donnât une neuve, aussi longtems que les écoles ne seraient pas convenablement logées.» Ce n'est toutefois qu'au commencement de 1771 qu'Oberlin put faire faire les bancs et les tables, faute d'ouvriers. Lorsque le tout fut fini, il resta à la charge d'Oberlin une dette de 1000 francs, dont il parvint cependant à se libérer en peu d'années, tant il est vrai que *pas un de ceux qui se confient en l'Éternel, ne sera confus*. (Psaume XXIV.) — Ajoutons que le respectable fondateur a encore supporté seul les frais de réparation pendant plus de trente années.

A *Bellefosse* l'école se tenait à tour de rôle dans la chambre plus ou moins petite des paysans; parmi des in-

Digitized by Google

convéniens de tous genres, se rencontrait aussi l'inconvénient très-grave, que seulement un petit nombre d'enfans pouvait assister à l'instruction. Oberlin vint encore au secours de ses paroissiens. Il fut longtems sans pouvoir trouver un local convenable. Voici ce qu'il nous apprend dans ses Annales : «Le 21 Août 1773 fut l'heureux jour où j'ai trouvé, entre le Haut- et le Bas-Bellefosse, une partie de prairie qu'on m'a cédée pour 26 florins (environ 52 francs), pour y bâtir une maison d'école.»... Les Ban-de-la-Rochois revenus de leur erreur, s'empressèrent de contribuer à cette construction en amenant les pierres et le bois nécessaires que les cinq villages de la paroisse fournirent en grande partie. On était obligé de chercher les pierres de taille dans le pays de Senonne, à travers les chemins les plus mauvais et qui n'étaient pas sans danger, les Bellefossiens s'y dévouèrent avec la meilleure volonté.

Déjà en 1772 une veuve de Bellefosse avait remis spontanément à son pasteur six Schellings (1 fr. 20 c.) pour cette bonne œuvre ; ce denier de la veuve a causé la plus grande joie à Oberlin. Il évalue à mille francs le montant de la somme que cette construction lui a coûtée. C'est le 11 Août 1774 que cette maison d'école a été dressée et bénie.

La maison d'école de Belmont fut bâtie en 1779. Ce fut encore Oberlin qui la fit construire ; le Seigneur fournit le bois, mais elle coûta néanmoins au bienfaisant pasteur la somme de 1500 florins (environ 3000 francs). Nous avons eu en mains le plan de cette maison, dessiné et peint par Oberlin.

L'excellent Préfet du Bas-Rhin, feu M.r de Lezay-

Digitized by Google

Marnésia, qui aimait tant à seconder les vues paternelles de son ami Oberlin, avait mis à la disposition de l'administration locale de *Fouday*, les sommes nécessaires pour la construction d'une maison d'école. *) La maison d'école de *Sollbach* a été bâtie aux frais de feu Martin Bernard, Maire de cette commune. Bernard n'avait pas d'enfans; par cette bonne œuvre il s'est acquis un titre à la reconnaissance de ses concitoyens.

---

*) Elle a réellement été bâtie; il en sera question ainsi que celle de la recette dans une notice fournie par M.r Legrand, qui sera insérée dans l'appendice de cet ouvrage.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Enseignement. — Instruction publique.

(Des Maîtres d'école.)

Oberlin exerça une surveillance toute spéciale sur les maîtres d'école. Dans une lettre à son ami *Ott*, (annales 67), devenu un des bienfaiteurs du Ban-de-la-Roche par sa fondation pieuse et par de nombreux secours, lettre écrite en 1772, Oberlin donne des notes spéciales sur chacun des régens ; il distingue surtout l'estimable Sébastien Scheidecker, que nous avons déjà cité, ainsi que J. David Bohy, le régent de Sollbach. Il chercha aussi à éloigner les sujets paresseux, ignorans et de peu de capacité, et à les remplacer par des hommes dignes et capables d'assurer à des générations entières les bienfaits d'une instruction solide. Indépendamment des récitations à l'église, instituées par Stuber, il créa des *écoles générales*. C'est ainsi qu'il appella les réunions qui ont lieu une fois par semaine dans l'école de Waldbach ; tous les écoliers des cinq villages de la paroisse s'y rendent et sont alternativement instruits par chacun des maîtres d'école, en présence du pasteur ;

Digitized by Google

moyen d'émulation pour les instituteurs comme pour les disciples.

Lors de l'arrivée d'Oberlin le traitement des maîtres d'école était le suivant :.

Celui de Belmont avait 54 livres et 4 sacs de seigle.

Celui de Bellefosse avait 60 livres et 5 sacs de seigle.

Celui de Waldbach avait 60 livres et 5 sacs de seigle.

Celui de Sollbach avait 60 livres et 5 sacs de seigle.

Oberlin fit tous ses efforts pour améliorer leur sort. Pour pouvoir offrir un parallèle, communiquons de suite les données suivantes.

En 1813 les régens recevaient pour traitement, savoir :

Celui de Belmont . . 300 francs.

Celui de Bellefosse . 144 francs, et 6 sacs de seigle.

Celui de Waldbach . 144 francs, et 8 sacs de seigle.

Celui de Fouday . . . 96 francs, et 4 sacs de seigle.

Celui de Sollbach . . 48 francs, et 3 sacs de seigle.

Auxquels traitemens il faut ajouter la jouissance des maisons d'école.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Enseignement. — Instruction publique.

(Des Écoles et des objets d'enseignement.)

Voici d'abord un extrait d'un *règlement de police et de discipline pour les écoles*, qu'Oberlin a fait en 1778.

« Les premiers du catalogue de la grande école s'appellèrent *Empereurs*, ceux de la moyenne *Princes*, ceux de la petite *Chevaliers*. *) Et cela principalement pour être entendu et compris, quand on demande après eux, le terme de *Premier* étant trop équivoque, et Premier du catalogue des braves de la grande école, étant trop long. »

« Chaque maître d'école tiendra une *liste de conduite*, où il marquera les bonnes et mauvaises actions de ses élèves : les mauvaises avec de l'encre noire, les bonnes avec de la rouge ; les excellentes avec de la verte. »

« Les *fautes légères* seront marquées par un point (.) ; comme : inadvertence, négligence, grossièreté, patois à l'école, pétulance un peu blâmable. »

*) Oberlin a senti plus tard les inconvéniens de ces dénominations, et y a renoncé. Nous les avons cité à cause de leur originalité.

Digitized by Google

« Les *fautes graves* seront marquées d'un trait (—), comme : impertinence, négligence, désobéissance, mensonge, négligence criminelle de la garde à faire sa commission, malice. »

« De même, *chaque bonne action* sera marquée d'un point (.) ou d'un trait (—), selon sa valeur, avec de l'encre rouge ou verte, selon sa moralité et comme elle le semblera mériter au maître d'école. Ainsi diligence, conduite réglée, douceur, politesse, vîtesse en faisant sa commission, générosité, obéissance exacte et distinguée, etc. »

« On commettra parmi des écoliers de chaque village des préposés, un juré, un ancien, des pelotonniers, des gardes. »

« Les *gardes* seront relevées de huit à huit jours; ils auront un œil attentif sur tout ce qui se passe, en avertiront, selon qu'il leur aura été commandé, soit les pelotonniers, soit les anciens ou jurés, soit le maître d'école lui-même; ils ne manqueront pas de se trouver à l'église aux bancs de leur village, ils se trouveront aux enterremens dans leurs villages; on les employera à l'école même à faire la revue des livres, des mains, etc. »

« Les *pelotonniers* sont les subdélégués de l'ancien et du juré, établis sur une demi-douzaine ou environ, choisis ou confirmés au commencement de chaque quartier, veilleront sur la conduite de leur peloton, les corrigeront, les exhorteront; s'ils ne sont pas écoutés, ils avertiront les anciens ou les maîtres d'école, ils commanderont sous le juré, rangeront les leurs aux convois funèbres. Les écoliers qui ne peuvent se trouver, soit à l'école, soit à l'examen, en avertiront leur pelotonnier. »

Digitized by Google

«Le *juré* sera élu ou confirmé après chaque promotion, ou de six en six mois, il commandera les gardes, veillera sur eux, commandera les écoliers au sortir de l'école, aux enterremens, corvées d'écoliers, bref, toutes les fois qu'ils doivent comparaître en corps, les pelotonniers sont ses subdélégués, ses sergens et caporaux.»

«*L'ancien* est élu ou confirmé de six en six mois, il veillera sur la conduite en tant que morale des jurés, pelotonniers, gardes et de tous les particuliers; lorsque ses avertissemens et exhortations ne seront pas écoutés, il en avertira le maître d'école; c'est à lui que doivent s'adresser les pelotonniers, lorsqu'ils ont des plaintes contre quelqu'un de leur peloton, etc.»

Le catalogue eut pour titre : *Catalogue des braves*. Ceux qui y furent les plus marqués, reçurent des prix à la fin de l'année. Ces prix consistaient en crayons, règles, cartes géographiques, couleurs, pinceaux, livres et autres objets utils à la jeunesse.

Quant aux *objets d'enseignement*, voici ce que nous trouvons dans un in-folio manuscrit d'Oberlin, intitulé: *Écoles*.

I. *Écoles des plus jeunes ou commençans.*

1.re Classe. — Apprendre aux enfans, 1) à déposer les mauvaises habitudes; 2) à acquérir l'habitude de l'obéissance, de la sincérité, de la débonnaireté, du bon ordre, de la bienfaisance, de la bonne tenue, etc.; 3) à connaître les lettres minuscules; 4) à épeler sans livre; 5) à bien prononcer les syllabes et mots difficiles, et à bien poser le ton en récitant; 6) la dénomination

française juste des choses qu'on leur montre; 7) les premières notions de la morale et de la religion.

2.me Classe. — 1) Répéter et porter plus loin les connaissances acquises; 2) apprendre à épeler dans le livre et à connaître les lettres majuscules; 3) à connaître les facultés de l'ame; 4) à saisir les idées des saisons et du tems, des productions de la terre, des animaux, des hommes, de leur nourriture, habillemens, logemens, des ouvriers, de leur salaire, de la propriété, donation, échange, héritage, de l'argent, de l'achat, des emprunts, des dettes, des intérêts, des familles, villages, bourgs, villes, des procès et contestations, des magistrats, des états et du bien public *), — des pays et peuples voisins et éloignés, du cours de la nature, de la puissance, bonté et sagesse de Dieu, de l'immortalité de l'ame, des vertus et vices, du chemin du bonheur par l'imitation de Dieu et suivant les mouvemens de notre conscience et d'après l'exemple de Jésus-Christ; 5) à compter jusqu'à 1000 et à réculons, et à se servir du livre d'arithmétique à faire l'addition et la soustraction jusqu'à 100.

3.me Classe. — 1) Entretenir les connaissances acquises jusques-là; apprendre à 2) lire un livre qu'on a fait connaître et entendre par partie aux écoliers, et cela jusqu'à ce qu'ils puissent le lire coulamment; 3) écrire lisiblement, nettement et avec symétrie les lettres minuscules; 4) écrire les dix chiffres par lignes et par

---

*) Comme cette pièce n'est pas écrite de la main d'Oberlin, le copiste s'est peut-être trompé; il nous semble que les objets que nous venons de désigner, auront été enseignés dans l'école des adultes, dont il va être parlé.

Digitized by Google

colonnes différemment rangées; 5) additionner, soustraire, multiplier, diviser des quantités abstraites, et cela sur la table noire.

II. *Écoles moyennes.*

4.me Classe. — 1) Entretenir les notions acquises et répéter les exercices précédens; 2) exercice de lecture; 3) expliquer les préliminaires de la géographie, ce que c'est qu'île, détrois, ports de mer, promontoire, etc. forteresse, château, péages, la différence des gouvernemens, des langues, des religions; 4) expliquer les cartes géographiques sans texte; 5) donner le deuxième cours d'arithmétique par les fractions jusqu'à la règle de trois pour les quantités abstraites; 6) calligraphie, second degré; 7) enseigner les lettres allemandes; 8) le chant d'après les notes.

5.me Classe. — 1) Répéter le précédent; 2) exercice de lecture et d'écriture; 3) lire l'écriture ou des manuscrit; 4) le chant.

6.me Classe. — 1) Répétition du précédent; 2) traiter les quatre règles du calcul par quantités positives; 3) traiter les cartes géographiques avec le texte; 4) lire l'allemand sans épeler; 5) continuer le chant.

III. *Écoles des adultes.*

7.me Classe. — 1) Répétition des exercices des classes précédentes; 2) l'histoire naturelle, surtout la botanique; 3) apprendre à écrire des obligations, quittances, comptes, etc.; 4) continuer le chant.

Digitized by Google

8.me Classe. — 1) Répétition comme ci-dessus; 2) l'arithmétique pratique jusqu'à la règle de trois; 3) la géographie plus détaillée; 4) les époques les plus remarquables de l'histoire universelle; 5) traduire de bouche de l'allemand en français; 6) continuer le chant.

9.me Classe. — 1) Répétition; 2) les principes de l'agriculture, de la greffe et les règles de santé; 3) les premières notions de la géométrie, de la physique, de l'astronomie; 4) faire des traductions par écrit du français en allemand en caractères français; 5) composer des lettres, des quittances, comptes ou mémoires d'ouvriers; 6) la religion avec ses preuves; 7) une idée générale et succinte des sciences et des arts; 8) le chant; 9) la taille des plumes.

Des leçons particulières furent consacrées au dessin et à la peinture, surtout pendant les longues soirées d'hiver. Oberlin fournissait le luminaire, le bois de chauffage et tous les ustensiles. Il avait commencé à donner lui-même des lettres sur cette partie à trois de ses maîtres d'école. Quant à la peinture nous avons sous nos yeux une lettre adressée par Oberlin aux maîtres d'écoles, que nous allons communiquer à nos lecteurs; la voici :

« *Messieurs les Régents,*

« Presque tous les écoliers ne veulent peindre qu'avec des couleurs brillantes. Cependant il y a peu de couleurs brillantes dans la nature : les rochers, les troncs des arbres, les maisons, les terres, les meubles et ustensils, etc. n'ont point de couleurs brillantes. S'il y a des écoliers qui sont assez sages pour prendre la nature pour

Digitized by Google

modèle et d'employer les couleurs mattes et non brillantes, conformément à la nature — je prie Messieurs les régents, de me faire parvenir leurs cahiers de dessin et de peinture, etc.» Sans doute Oberlin s'était proposé de donner quelques récompenses à ces écoliers sages.

Parmi les livres réimprimés à l'usage du Ban-de-la-Roche, nous citons le *Coup-d'œil sur la nature* et *l'Ami des enfans par Rochow*.

Qu'on jette encore un coup-d'œil sur le vaste tableau que nous venons de présenter. C'est Oberlin qui fut l'ame de toutes ces branches d'instruction, c'est lui qui les vivifiait; c'est lui qui avait prescrit le plan de ces excellentes institutions; c'est lui enfin qui en guidait l'exécution depuis la première trace d'une lettre jusqu'à cette science sublime qui s'occupe

Du spectacle imposant de ces globes divers,
Égarés dans le vide et peuplant l'univers;
Des soleils que Dieu même a placés sur nos têtes,
Pour inviter la terre à l'éclat de ses fêtes.

MONTÈMONT, *Lettres sur l'astronomie*, lettre 1.ère

Nous allons placer ici un tableau d'enseignement, suivi de quelques notes qui nous ont été communiquées par Monsieur le régent de Waldbach.

Digitized by Google

Enseignement dans les écoles de la Paroisse de Waldbach.

Objets d'enseignement jour par jour, heure par heure.

LUNDI.	MARDI.	MERCREDI.	JEUDI.	VENDREDI.	SAMEDI.
1) Calcul.	1) Calcul.	1) Calcul.	1) Calcul.	1) Calcul.	1) Lire et traduire de l'allemand en français.
2) Grammaire française.	2) Composition d'un conte moral.	2) Lecture française et analyse d'un passage.	2) Grammaire française.	2) Lecture française.	2) Grammaire
3) Lecture française.	3) Grammaire française.	3) Dicter et corriger le passage analysé.	3) Dicter un chapitre de mots allemands.	3) Analyse grammaticale.	3) Notes et chant.
4) Géographie.	4) Lecture française.	4) Catéchisme	4) Notes et chant.	4) Géographie.	4) Catéchisme

Digitized by Google

La méthode est celle de l'enseignement simultané.

Les livres dont on se sert sont pour la lecture. 1) Ami des enfans, par *Rockow*, t. 1 et 2. 2) Coup-d'œil sur la nature. 3) L'ordre de la grace évangélique, par *Hollaz*. 4) Simon de Nantua, ou le Marchand-forain, par *M. de Jussieu*. 5) Histoire de la bible, par *Hübner*. Ces livres sont échangés tous les trois mois entre les cinq écoles.

Pour la traduction de l'allemand en français, on se sert d'un petit livre, intitulé: *Unterricht in der Religion*, par M.r Witz, pasteur à Colmar.

Pour le chant on solfie les airs de nos cantiques spirituels, cinq par leçon, pendant trois mois, après quoi on prend les cinq suivans. Après avoir solfié, on chante quelques couplets d'un cantique, qu'on change aussi tous les trois mois.

La prière se fait à la fin de l'école par un des élèves.

Le nombre des enfans qui fréquentent l'école dans les cinq communes, s'élève à environ 400.

Nous devons à la complaisance du vénérable M.r Legrand, père, une esquisse détaillée sur l'organisation actuelle des écoles primaires de Waldbach. Nos lecteurs la trouveront parmi les pièces communiquées à la fin de l'ouvrage.

Oberlin rédigeait, pour l'enseignement des classes supérieures, des cahiers, qui sont à la fois des documens de son vaste savoir et de la clarté de ses méthodes.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Enseignement. — Instruction publique.

(Fondation Fritsch en faveur des écoles.)

Sur la sollicitation de M.r Ott, auquel le Ban-de-la-Roche était déjà redevable d'une fondation pieuse, un riche particulier de Strasbourg, nommé Fritsch, légua 1200 francs aux écoles des deux paroisses. Cette somme fut placée sur hypothèque. Le débiteur jugea à-propos de rembourser le capital en assignats, à une époque où ces papiers étaient à-peu-près sans valeur, et se rendit ainsi coupable d'une action qui quoique légale n'en était pas moins injuste : il le sentit lui-même et consentit plus tard un nouveau titre. Honneur à un repentir aussi noble ! puisse-t-il encore aujourd'hui trouver de nombreux imitateurs ! Les remboursemens en assignats étaient de véritables vols : les héritiers mêmes des débiteurs, qui se sont libérés d'une manière aussi honteuse, devraient s'empresser de restituer à qui de droit le fruit de pareilles rapines.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Enseignement. — Instruction publique.

(Des Conductrices.)

Les institutions pour l'instruction, que nous avons rapportées, ne suffirent pas encore à l'amour ardent que le bon pasteur portait à sa paroisse. Voici ce qu'il dit lui-même dans un in-folio, intitulé : *Réglemens* (n° 61 b). « Depuis les deux années que j'exerce mes fonctions, l'éducation négligée de tant d'enfans dans ma vaste paroisse, m'a toujours causé bien du chagrin, c'est un fardeau qui pesait sur mon cœur. Je fis toujours des tentatives pour acheter ou pour bâtir une maison, afin d'en faire une maison d'éducation, mais tout fut en-vain. J'apprends enfin, c'était en hiver 1769, que Sara Banzet de Belmont, qui avait été en condition chez mon devancier Stuber, y avait appris à tricoter très-proprement (chose alors rare au Ban-de-la-Roche), que de son propre mouvement elle l'enseignait aux enfans de son village, mais que son père le voyait de mauvais œil, à cause du sacrifice de tems. Cette nou-

Digitized by Google

velle me causa un véritable ravissement. *) J'allais de suite trouver le père, et je fis un accord avec lui pour que sa fille entrât à mon service comme institutrice.»

Tel fut l'origine des *conductrices de la tendre jeunesse;* c'est le nom qu'Oberlin donna à ces institutrices. Pour faire connaître à nos lecteurs cette utile institution, nous ne croyons pouvoir mieux faire, qu'en nous servant des paroles de M.r Legrand. Voici ce qu'il en dit **). «Oberlin sentit bientôt que, pour la jeunesse, il existait un besoin encore plus pressant. Les enfans ne pouvant passer que peu d'heures à l'école, les jeunes filles surtout n'y trouvant aucune ressource pour être instruites dans les ouvrages de leur sexe, la jeunesse courait le reste du tems désœuvrée dans les villages; le patois continuait à être le seul dialecte qu'ils comprissent. C'était ces défauts, ces maux, ces abus qu'il fallait déraciner. Oberlin n'hésita pas un seul instant; il ne calculait jamais avec ses moyens pécuniaires; toujours exposant sa petite fortune, prêt à en faire le sacrifice à Dieu, il mettait toute sa confiance dans la providence, qui aussi lui a toujours été fidèle, en lui faisant trouver souvent à point nommé les fonds nécessaires pour le bien qu'il entreprenait de faire. Conjointement avec son épouse, il forma des *conductrices* pour chaque commune. Il loua pour elles, ou leur fit arranger des chambres spacieuses ***), et les salaria à ses frais. C'est

*) La pièce que nous citons est écrite en allemand, le texte original porte » *Dies war mir eine entzückende Nachricht.*

**) Lettre de M.r Legrand à M.r le Baron de Gérando. (p. 23 - 25.)

***) M.r le Baron Cuvier, dans son rapport fait à l'occasion du prix de vertu décerné à Louise Scheppler, rapport dont il sera parlé

Digitized by Google

dans ces poëles qu'il voulut que les enfans des villages de tout âge s'amusassent entr'eux, sous une surveillance douce et maternelle; les petits jouaient, les plus grands apprenaient à filer, à tricoter, à coudre; on n'osait pas y parler un mot de patois. A chaque conductrice Oberlin fournit des estampes enluminées sur l'histoire sainte, sur l'histoire naturelle; elles en reçurent les instructions par lui-même, pour les communiquer ensuite à leurs jeunes élèves. Ici le chant accompagne le travail; quelquefois on épèle par cœur; on raconte des histoires instructives à la portée de l'enfance; en été on cueille des plantes, dont on apprend les noms, les caractères distinctifs, les vertus. Le dessin, l'enluminure des cartes géographiques, en petit format, savoir: celles du Ban-de-la-Roche, de la France, de l'Europe, du Planisphère, ont passé de ces écoles dans les familles, et font encore aujourd'hui l'amusement aux jours de dimanche.»

«C'est avec de tels sentimens, inspirés à leurs tendres ames et avec de telles habitudes, que les enfans viennent ensuite recevoir les instructions dans les écoles publiques proprement dites.» Nous ajouterons à ces intéressans détails le dernier passage d'une notice qu'a bien voulu nous remettre notre respectable amie *Louise Scheppler*, donte il sera encore souvent question dans le cours de cet ouvrage. Voici ce passage. «On tache de faire com-

---

plus bas, observe que «c'est delà qu'est venu en Angleterre et en France l'institution de ces salles d'asyle, où l'on reçoit et où l'on garde les enfans des ouvriers si souvent abandonnés dans les villes aux vices et aux accidens.» C'est donc au génie philanthropique d'Oberlin que tant de milliers d'enfans sont redevables de ce bienfait.

Digitized by Google

prendre aux enfans la présence de Dieu en tout tems et en tous lieux, on les exhorte à s'en souvenir partout où ils se trouvent et dans tout ce qu'ils font; on leur expose ce qui fait plaisir à ce bon Dieu tout sachant, et d'un autre côté ce qui lui déplait; on tache de leur donner de l'horreur pour le mensonge, le jurement, la désobéissance, *le manque de respect aux pauvres*, la malpropreté, la paresse, etc. Et enfin, on tache de leur donner une idée de la prière du cœur, en priant avec eux à genoux et de manière qu'ils puissent le comprendre.»

C'est principalement aux conductrices qu'on est redevable de cette politesse des enfans du Ban-de-la-Roche qui fait tant de plaisir aux voyageurs. Les garçons, les petites filles de l'âge le plus tendre, vous saluent avec une aimable ingénuité et vous tendent affectueusement leurs mains innocentes.

La conductrice Sara Banzet, celle qui la première était entrée dans cette noble carrière, mourut déjà en 1774, à l'âge de 29 ans. Oberlin honora sa mémoire par une oraison funèbre sur le texte: «Me voici moi et les enfans que Dieu m'a donnés.» Parmi ces femmes respectables qu'on peut appeler aussi à juste titre des sœurs de la charité, des sœurs de la providence, il convient de citer encore Marie Müller, Catherine Scheidecker, Catherine Gagnière, Madeleine Bernard, née Banzet, et surtout Louise Scheppler, à laquelle nous consacrerons plus tard un chapitre particulier. Nous terminerons celui-ci par la lettre d'Oberlin, qui suit et qui paraît avoir été adressée aux conductrices; elle fait voir qu'elle étendue il avait donné à cette institution.

Digitized by Google

Waldbach, ce 26 Frimaire IX.
17 Décembre 1800.

«Je souhaiterais que les chères Personnes qui travaillent à l'Instruction de notre Jeunesse, voulussent de Tems à autre entretenir une Conférence ensemble. Au moins une tous les quarts d'an, ou trois Mois.»

«Dans cette Conférence on examinerait, s'il n'y a pas des Élèves qui soient parvenues à la Perfection de l'Art, que leurs Maîtresses se donnent la Peine de leur apprendre.»

«Que se soit dans le Tricotage ordinaire, Cousage, Tricotage à Aiguilles de Bois, Gants à Doigts, Gants de Pêcheurs, ou quelqu'autre Art utile.»

«S'il y a quelqu'Élève, qui soit parvenue à la Perfection absolue en quelque Chose, on lui expédiera là-dessus un Témoignage, signé de tous les Membres de la Conférence, et je lui donnerai une Récompense.»

«Vous concevez bien qu'il ne faut pas être indulgente et faible dans cet Examen. Il n'arrive point de tort à l'Enfant qui n'est pas approuvé. Au contraire, il apprendra mieux et pourra mériter l'Approbation une autre fois.»

«Mais si on approuvait l'Imparfait par Indulgence, ou Faveur, ou Bonté faible et malplacée, ou Faiblesse, on tromperait l'Enfant, le Public et moi-même, on ferait manquer toute la Chose, et une telle Approbation serait un Mensonge, par conséquent criminelle. La charité de Dieu veut, que nous tachions de nous rendre parfaits, et elle ne couronne que ceux qui y sont parvenus. Or, nous sommes appelés à être les Imitateurs de Dieu.»

Digitized by Google

Cette lettre à la fois touchante et judicieuse n'a pas besoin de commentaire; nous en avons conservé l'orthographe : nous observerons à cet égard que pour les lettres initiales des substantifs, Oberlin se servait toujours de lettres majuscules.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Du Culte.

Des églises de la paroisse de Waldbach. — Du service divin du Dimanche : chant, prédication, prières, intercession, quête, collecte.

La paroisse de Waldbach possède trois églises : celle de Waldbach même, celle de Belmont et celle de Fouday. Nous avons déjà parlé de l'agrandissement des deux premières. L'ancienne église de Fouday était tellement petite, eu égard à l'accroissement de la population, qu'elle pouvait à peine recevoir le quart des paroissiens : il était donc indispensable d'en faire construire une nouvelle, plus spacieuse. Oberlin s'intéressa vivement à cette bonne œuvre. Déjà en 1773 des quêteurs, porteurs d'un livret contenant un exposé de sa main et contresigné par le Baron de Dietrich, alors Seigneur du Ban-de-la-Roche, se mirent en route ; ils poussèrent jusqu'à Montbéliard et en Suisse ; mais le résultat de leur collecte, déduction faite des frais de voyage, fut à-peu-près nul ; alors M.r de Dietrich y pourvut, c'est à sa munificence qu'on doit l'église actuelle de Fouday : elle fut bâtie en 1777.

Digitized by Google

Les églises de la paroisse dont nous entretenons nos lecteurs, sont d'une simplicité extrême ; on n'y voit ni or, ni argent, quelques passages de la bible, écrits à la main en grands caractères, et quelques tableaux dont les sujets sont tirés de l'histoire sacrée, en font tout l'ornement. Dans la belle saison, j'ai vu souvent l'autel orné de fleurs que des femmes ou de jeunes filles y déposèrent avant d'entrer dans leurs bancs. Le service divin alterne parmi les villages que nous venons d'indiquer ; un dimanche il se fait à Waldbach, l'autre dimanche à Fouday, puis encore à Waldbach, puis à Belmont, et ainsi de suite. A Waldbach et à Fouday le service se fait en français, à Belmont il se fait en allemand, à cause des garçons-ouvriers et des censiers allemands, qui habitent ces contrées.

Rien de si vraiment édifiant que le service divin au Ban-de-la-Roche. Cher lecteur ! quitte les lieux que tu habites, fuis le tourbillon des affaires et des jouissances vaines, la vie orageuse des villes. C'est dimanche, viens retremper ton ame dans ce pays pauvre mais pieux. C'est dimanche, le soleil se lève, il paraît plus rayonnant que les jours de la semaine, le silence règne partout, les champs n'appellent point le cultivateur pour y travailler à la sueur de son front, ce jour est consacré au repos et à l'édification.

Préparons nous à la parole de Dieu en contemplant quelques instans ses œuvres si pleines de charme : ces montagnes qui s'élèvent comme les colonnes d'un temple, ces vallons qui paraissent être autant de sanctuaires. Le service divin se fait à Waldbach ; la cloche sonne une première fois, c'est un avertissement pour les fidèles.

Digitized by Google

Déjà je vois des grouppes de villageois et de villageoises descendre les hauteurs escarpées de Belmont et de Bellefosse, d'autres traverser la vallée de Fouday, d'autres sortir des bocages de Sollbach; des étrangers venant de Rothau descendent la Bærhœh. Tout ce peuple de chrétiens s'achemine vers la maison de Dieu: l'église est remplie. Le luxe corrupteur est banni de ces lieux, on n'aperçoit que des costumes simples et décens. L'on remarque un grand nombre de vieillards et de matrones, leur air a quelque chose de patriarchal; les hommes, les femmes d'un âge moindre ont de la fraîcheur; les jeunes gens de la candeur; les enfans se distinguent par une aimable ingénuité. Un saint recueillement est peint dans les traits et dans la tenue de tous. Oberlin entre, tout le monde se lève avec respect devant le digne pasteur: le ciel semble réjaillir de ses yeux, son regard est une bénédiction. Le service divin commence, il se compose du *chant*, de la *prédication* et de la *prière*.

Nous avons déjà dit, que c'était Stuber qui avait pour ainsi dire créé au Ban-de-la-Roche le *chant-sacré*. Oberlin améliora encore sensiblement cette partie de l'édification chrétienne. Possédant à un haut degré le sentiment du beau et du gracieux, il s'empara de tous les moyens pour entourer de charmes une religion qui lui était si chère. Il s'empressa d'obéir au commandement de St. Paul: « que la parole du Christ habite en vous abondamment en toute sagesse, vous enseignant et vous exhortant les uns les autres par des pseaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, avec actions de grâces, chantant de votre cœur au Seigneur. » (Épitre aux Colossiens III, 16.) Il n'y a point d'orgues dans les églises du Ban-de-la-

Roche, cependant le chant y est exécuté avec une grande précision et d'une manière fort touchante. *) Un des maîtres d'école annonce à haute voix le cantique qu'on va chanter, les chanteuses les plus exercées commencent, les maîtres d'écoles les accompagnent en chantant la basse, et bientôt toute l'assemblée ne forme plus qu'un chœur mélodieux. Nous avons dit que Stuber avait rédigé un cantique, Oberlin en fit paraître plusieurs éditions; il en publia un appendice, sous le titre: *Cantiques sur des airs choisis, rangés par ordre alphabétique.* (*Strasbourg chez Schuler*); recueil qui eut également plusieurs éditions. C'est surtout dans ce dernier recueil qu'on rencontre des morceaux de poésie qui, portant l'empreinte d'une piété vraiment évangélique, tantôt reveillent l'ame endormie du pécheur, tantôt animent le cœur du chrétien dévoué, des plus douces émotions; plusieurs de ces airs sont d'une composition fort agréable. L'on pourrait dire que cette collection est comme une émanation de l'esprit religieux du Ban-de-la-Roche: c'est sous ce rapport que nous croyons devoir en communiquer quelques-uns à nos lecteurs, à la fin de cet ouvrage.

La *prédication* d'Oberlin se modifiait d'après le sujet qu'il traitait. Célébrait-il les merveilles de la nature, sa brillante imagination les retraçait avec cette fraîcheur de coloris qui distinguait ses descriptions. Oberlin aimait à invoquer la bénédiction du ciel pour les travaux de l'agriculture, sa mémoire richement ornée, lui fournissait souvent d'heureuses citations. C'est ainsi que nous

*) Depuis quelques années le chant est accompagné de clarinettes.

Digitized by Google

trouvons parmi ses notes pour la composition des sermons, les beaux vers suivans de St.-Lambert:

«Ah l'astre bienfaisant qui roule sur nos têtes,
A noirci les épis, courbés sur les sillons;
La cigale a donné le signal des moissons.
O Dieu puissant et bon, père de la nature!
Achève tes bienfaits; que la nielle impure,
Les insectes, l'orage et les vents ennemis
Respectent les présens que tu nous a promis.» *)

Oberlin parlait-il à ses auditeurs des mystères de notre sainte religion, son regard d'inspiration faisait éclatre le feu céleste dont son ame était enflammée, il semblait pénétrer, vous entraîner dans ces demeures des bienheureux, promises aux enfans de Dieu. Sion, la cité sainte, les anges se rapprochaient de la terre. Fallait-il reprimer le vice corrupteur, la débauche, la séduction, l'égoïsme, l'avarice, les dérèglemens, les péchés de tous genres,... ses discours étaient tantôt animés d'une sainte indignation, qui imposait aux plus audacieux; tantôt ils étaient pleins de ce ton de persuasion, de cette tendresse paternelle, de cet entraînement irrésistible qui font couler les larmes du repentir. Alors chacune des paroles *d'Oberlin* semblait dire: «Je prends aujourd'hui à témoin les cieux et la terre contre toi, que j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, choisis donc la vie, afin que tu vives toi et ta postérité.» (Deutéronome XXX, 19.) Souvent du haut de la chaire Oberlin parlait à ses paroissiens comme un bon père de famille parle à ses enfans; il leur donnait de sages conseils sur leurs divers intérêts. Nous allons commu-

*) Les Saisons, poëme; édition d'Amsterdam. 1769. p. 61.

Digitized by Google

niquer à nos lecteurs à la fin de cet ouvrage une suite de sermons, où ces différens genres de prédication se feront remarquer. Nous tacherons aussi dans la suite de ce travail, de donner une juste idée du système religieux d'Oberlin.

La *prière*, cette source de force, d'encouragement, de soulagement, d'espérance et de foi; la prière, ce premier besoin du chrétien dans les momens heureux, comme dans les momens malheureux, dans les jours d'allégresse, comme dans les jours de tribulation, la prière, ce transport de l'ame vers l'Éternel dont elle est une émanation, se fait ici avec cette onction, avec cette humilité qui doivent toujours la caractériser; ce ne sont pas de vains formulaires que l'on psalmodie; c'est le cœur qui parle. Dans toutes les églises protestantes de la France, autant que nous croyons, la prière se fait debout, au Ban-de-la-Roche elle se fait à genoux. (ainsi que dans toutes les églises ...)

Jean-Jacques Rousseau dit quelque part, en parlant de la prosternation : «Reste debout, faible mortel, tu seras toujours assez près de la terre.» Cette phrase a l'avantage d'être sonore, mais elle a le malheur de ne rien dire. Qui ne se sentirait pas ému au spectacle d'une assemblée de chrétiens de tous les âges, de tous les rangs, de sexes différens, qui tous s'humilient devant le Dieu tout-puissant, lui avouent leurs égaremens et leurs péchés, lui témoignent leur repentir, sollicitent son pardon et invoquent sa bénédiction. Malheur à l'homme qui a de l'orgueil en présence de son Dieu!

Pendant l'oraison dominicale on sonne la cloche. A la prière finale, que fait le pasteur, il joint souvent des intercessions en faveur de personnes malades, d'ab-

Digitized by Google

sens, même de morts. Il arrive fréquemment que quelque parent recommande un défunt chéri à la prière de la paroisse et joint à cette recommandation un don, pour faire en son nom le bien qu'il ne peut plus faire lui-même ici-bas. Ces envois, d'ordinaire anonymes, sont quelquefois accompagnés de lettres touchantes; en voici une que nous trouvons parmi les papiers d'Oberlin, nous la rapportons textuellement.

« Cher pasteur,

Veuillez avoir la bonté d'employer ces onze francs, destinés à acheter des livres à des enfans pauvres de la paroisse, au nom d'une personne défunte, qui regrette de n'avoir pas fréquenté plus régulièrement les instructions, de n'avoir pas préféré les biens célestes aux biens terrestres, et que la prière peut beaucoup l'aider. Veuille donc le Dieu de miséricorde et de toute grace, avoir pitié de tous les défunts malheureux, et leur pardonner à tous leurs péchés et infidélités passés. Et veuille l'esprit saint éclairer tous ceux qui sont encore dans ce monde de grace, que chacun puisse connaître l'état dans lequel il se trouve, pour qu'aucun ne se fasse illusion à soi-même, mais que plutôt nous cherchions tous notre salut avec crainte et tremblement. Ne vous abusés point, nous dit St.-Paul, ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi, et que celui qui sème sur la chair, moissonnera de la chair la corruption, et que celui qui sème sur l'esprit, moissonnera de l'esprit la vie éternelle. »

L'on pourrait dire, qu'au Ban-de-la-Roche les morts sont plus près des vivans que partout ailleurs, on ne les

Digitized by Google

perd pas de vue ; il y a ici un commerce très-actif entre le monde visible et le monde invisible.

Oberlin savait imprimer à la *Sainte-Cène*, la plus auguste cérémonie du christianisme, un caractère vraiment divin. C'était chaque fois, et surtout pour les catéchumènes qui faisaient leur première communion et pour leurs parens, un jour de bénédiction ; de douces larmes s'échappaient de tous les yeux. Plus d'une fois des catholiques ont pris part à ces agapes. Doux effet de cet esprit de tolérance et de charité évangélique, dont Oberlin fut animé et qu'il savait inspirer à tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher.

Les quêtes, les collectes faites à l'église offrent souvent un produit qui étonne, lorsqu'on considère la pauvreté du pays. Les malheurs les plus lointains, reçoivent souvent des soulagemens du fond de ces vallons solitaires. Nous citerons plus tard des faits recens, qui attestent sous ce rapport la bienfaisance des Ban-de-la-Rochois.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Du Culte.

Continuation du service divin du Dimanche : catéchisme. — Jour du Seigneur consaeré à des œuvres de charité. — Instructions religieuses pendant la semaine.

Le dimanche après-midi on enseigne le catéchisme; comme cette instruction religieuse est particulièrement destinée aux enfans, Oberlin s'attachait à la mettre entièrement à leur portée. Citons un exemple. Dans une de ces instructions, le bon pasteur cherchait à faire comprendre à ses jeunes auditeurs combien on serait aveugle de ne pas consentir à quelques années de peines et de combats, pour obtenir ensuite de la miséricorde de Dieu un bonheur éternel; à cet effet, il essaya de leur donner autant que possible une idée de l'éternité: «Mes amis, leur dit-il, si l'on apportait tous les cent ans dans cette chambre un seul grain de sable, il faudrait bien des centaines d'années pour couvrir le plancher d'une seule couche. Ce moment arriverait cependant; mais

Digitized by Google

alors même qu'il serait venu, les bienheureux ne cesseraient pas de moissonner et de jouir, car ils sont immortels; et si l'on continuait à porter un grain de sable aux mêmes intervalles, après beaucoup de milliers de siècles, la chambre serait enfin remplie, mais les bienheureux continueraient à être immortels, et l'éternité serait encore aussi immense que quand on apporta le premier grain! » *) . . . . Paroles à la fois simples et sublimes!

Le dimanche, après que toute fois on a assisté au service divin, est consacré au Ban-de-la-Roche à des œuvres de charité: on y tricote pour les indigens. La maison d'un pauvre menace-t-elle ruine, une nouvelle construction devient-elle indispensable, on profite du dimanche pour lui amener gratuitement les bois et les pierres nécessaires; un pauvre tombe-t-il malade ou les infirmités de l'âge l'empêchent-il à labourer son champ, on le cultive à sa place. Aussi est-ce dans le même esprit, que dans les récoltes on s'impose après le service divin, le devoir de venir au secours des veuves et des orphelins, pour leur aider à ramasser dans leurs greniers les dons qu'ils tiennent de la main bienfaisante de la providence.

Oberlin a cru nécessaire de prohiber la danse qui d'ordinaire termine dans les villages les soirées du dimanche. Il a su inspirer à ses paroissiens le goût de plaisirs plus réels: la lecture, le chant, la peinture, l'étude de la botanique, etc. Il y a indépendamment des examens pour les catéchumènes tous les jeudis une

---

*) V. Notice sur Oberlin, par M. Luthrot, p. 40.

Digitized by Google

instruction religieuse à l'église, une semaine pour les hommes, l'autre semaine pour les femmes. Ces dernières y apportent leur tricotage, dont le produit est encore destiné aux pauvres. De plus, il y a tous les vendredis service allemand dans la salle du rez-de-chaussée de la maison curiale. *) Nous empruntons à cet égard à M.r Merlin, un des auteurs qui ont le mieux saisi l'esprit d'Oberlin et du Ban-de-la-Roche, le récit suivant **): « Les femmes sont assises d'un côté de la salle, et les hommes de l'autre. Les premières s'occupent de différens ouvrages. En attendant l'arrivée du ministre, on cause avec liberté, mais sans élever la voix. Il entre, tout le monde se lève à-la-fois; il salue d'un air rempli de bienveillance, et va se placer devant une table où ses livres sont déposés. Le service commence par un pseaume, dont le pasteur récite chaque verset, et qui est ensuite chanté par l'auditoire; la lecture de la bible succède au chant; le pasteur en donne des explications qu'il accompagne de figures communes, pour les mettre à la portée des assistans. Chacun écoute avec attention; quelquefois le sourire paraît sur tous les visages, le pasteur en a donné l'exemple. Les femmes écoutent sans interrompre leur ouvrage; de tems en tems le pasteur ouvre sa tabatière, et après y avoir prisé, la fait circuler dans l'auditoire; il n'a rien à lui seul, tout ce qu'il possède, il le partage avec ses paroissiens. Après une

*) Il est ici question de la maison curiale actuelle, car dans l'ancienne il ne se trouvait aucune pièce convenable à cet usage.

**) V. Promenade au Ban-de-la-Roche dans ses Promenades alsaciennes, p. 109 et 110.

Digitized by Google

demi-heure de commentaires sur la bible, il dit : « Mes chers enfans, n'êtes vous pas fatigués ? » Chacun assure que non, et il contenue. La lecture de la bible terminée, on chante un second psaume, auquel succède une prière, pendant laquelle tous les assistans montrent le plus grand recueillement, et qui termine ce service. »

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

D'autres fonctions pastorales : Visite chez les paroissiens, en particulier chez les malades. Danger dans la mauvaise saison. Caisse des pauvres.

Oberlin était bon pasteur dans toute la force du terme, le troupeau que Dieu lui avait confié fut toujours l'objet de toute sa sollicitude. Voici un passage que nous tirons d'un manuscrit que nous a confié un septuagénaire de Waldbach, qui, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'introduction de sa notice, a été témoin oculaire de la majeure partie des actions remarquables d'Oberlin : « Voulant connaître tous les gens eux-mêmes, leurs actions et manières, il fit très-souvent des visites dans leurs domiciles et s'assura de tout, il trouva partout à rémédier, à soulager les souffrances, à abaisser l'orgueil, à éclairer les ignorans, à donner de l'émulation aux négligens, à redresser et perfectionner l'éducation de la jeunesse, à rétablir la paix dans les familles et entre les voisins, à faire éviter ou finir les procès ruineux et les dépenses inutiles, à encourager le zèle et la diligence. »... Oui Oberlin fut en tout

Digitized by Google

et partout l'ami, le conseil, l'ange tutélaire de ses paroissiens.

La visite des malades et des moribonds est une des parties les plus pénibles des fonctions d'un pasteur de Waldbach, à cause de l'étendue de la paroisse à laquelle appartiennent encore des métairies et la scierie de Barr, éloignées à près de quatre lieux du domicile du pasteur. Les visites sont souvent, surtout dans la mauvaise saison, fort dangereuses. Oberlin, dans ses Annales, (p. 130.) donne une description très-pitoresque d'un voyage qu'il fit à la scierie de Barr, en hiver 1775, pour y voir un jeune malade. Nous allons traduire quelques passages de cette relation, écrite en allemand. « Au haut du Champ-du-feu la nature fut d'une beauté incomparable, un silence solennel règnait partout, aucun vent, chose rare, ne se fit sentir, les vallées et les montagnes étaient comme couvertes d'une robe d'une blancheur éclatante, les forêts de sapins semblaient être poudrées de frimas, la neige glacée rejettait partout avec vigueur les rayons du soleil. »... « La proximité apparente du ciel anima toute mon ame de force et d'encouragement, plus que jamais je pris la résolution de consacrer toute ma vie au bien-être de mon prochain, pour remplir les vues de mon créateur et obéir ainsi, autant qu'il me sera possible, aux préceptes de notre Sauveur.... Partout la nature fit voir des beautés que n'offre point l'été, mais la fatigue pesait sur tous mes membres, les dangers renaissaient à chaque pas. Tantôt c'était de vieux troncs d'arbres moitié pourris, qui, cachés sous la neige, vous faisaient renverser, tantôt il fallait descendre des rochers couverts de glace, à côté d'affreux précipices. » Le len-

Digitized by Google

demain Oberlin voulut s'en retourner, mais pendant la nuit le tems était devenu tel, que cela fut de toute impossibilité. Il fut pendant plusieurs jours, comme il s'exprime lui-même, «le prisonnier de la neige et des vents.» ... Oberlin courut souvent risque de perdre la vie dans ces excursions que lui imposaient les devoirs de son état. Voici, entr'autres ce que je trouve dans ses tablettes historiques: «15 Février 1782. Moi en danger de périr dans les neiges avec deux pensionnaires en voulant revenir de Rothau et le lendemain sur le pont de deux poutres par-dessus la Bruche, *où je fus remis en équilibre par une main invisible.*» ... «19 Mai 1785. Je fus jetté en bas et traîné par terre par mon cheval effrayé dans le chemin de Rothau.» ... Nous avons déjà vu ci-dessus qu'Oberlin, jeune encore, avait failli d'être englouti, pendant un orage, dans les flots du Rhin. La divine providence sut toujours conserver cet excellent homme, qui fut un de ses serviteurs les plus dévoués. «L'ange de l'Eternel, dit la sainte écriture, campe autour de ceux qui le craignent et les garantit.»

Oberlin avait fondé une *caisse des pauvres;* il l'administra avec autant d'exactitude que de discernement. Sans cesse occupé du bien de ses paroissiens, non-seulement pour le spirituel, mais aussi pour le temporel, ainsi qu'on va le voir, il avait certainement le droit d'exiger de la condescendance de la part de ceux qui avaient recours à ses bontés. Voici une espèce de circulaire qu'Oberlin adressa aux pauvres de sa paroisse; elle fera voir que les moindres détails n'ont pu échapper à la perspicacité du bon pasteur, dès qu'il était question du bien-être de ses ouailles.

Digitized by Google

« *A mes chers paroissiens qui desirent être portés sur la liste des pauvres.*

« Non-seulement ceux que Dieu a mis au rang des pauvres, mais chaque homme sensé parmi nous, qui veut avoir une espérance fondée du salut, doit prendre ses mesures pour pouvoir répondre affirmativement *aux questions suivantes* :

« 1.° Fréquentez-vous les *instructions réligieuses* avec toute votre famille?

« 2.° Ne laissez-vous point passer de Dimanche sans l'employer à quelque *œuvre de charité?*

« 3.° N'êtes-vous pas allés, vous, ou votre femme, ou vos enfans, *en négligeant l'église*, aux fraises, framboises, myrtilles, mûres, noisettes. Ou si cela vous est arrivé, promettez-vous devant Dieu, que cela n'arrivera plus?

« 4.° Avez-vous soin et soucis pour vous procurer *les habits indispensables pour venir entendre la parole de Dieu le Dimanche?*

« 5.° Et ceux qui en ont, employent-ils *une partie fixe* de leur revenu et de leur travail, pour en procurer à ceux qui n'en ont pas, ou pour subvenir à d'autres besoins pressans de leur prochain?

« 6.° Tous vos *préposés tant civils qu'ecclésiastiques* ont-ils sujet d'être contents de vous et des vôtres?

« 7.° Avez-vous assez d'égard et d'amour pour votre Sauveur, le Seigneur J. C., pour travailler à la réunion des esprits et des cœurs des bourgeois entr'eux, pour qu'ils ne fassent qu'un troupeau uni et vertueux dont notre Sauveur puisse être le pasteur?

« 8.° *Vos bêtes ne font-elles aucun dommage*, aucun chagrin, aucune incommodité à d'autres? Ce serait

Digitized by Google

comme du feu dans les étoupes et une source de malédiction, maladies et malheurs pour vous.

»9.° *Tous ceux à qui vous devez quelque chose*, ont-ils sujet d'être contents de votre exactitude et honnêteté. N'est-on pas plus pressé chez vous à avoir de beaux habits superflus qu'à payer ce que l'on doit?

« 10.° *Avez-vous payé tous les quartiers échus* au marguillier, maître d'école, pâtre, fabricien, etc.

« 11.° Contribuez-vous avec plaisir et fidélité *au bon état des chemins?*

« 12.° *Avez-vous planté des arbres sur le communal*, au moins deux fois autant qu'il y a des têtes dans votre famille, pour contribuer par là aussi au bien public?

« 13.° Les avez-vous plantés *selon les règles de l'art*, ou comme des gâte-métiers paresseux et ignorants?

14.° *Quand le maire veut assembler la commune*, ne manquez-vous jamais d'y assister ou de le faire avertir, et de vous faire excuser, quand il vous est impossible d'y assister?

« 15.° *Vos enfans fréquentent-ils avec diligence toutes les écoles?*

« 16.° *Les surveillez-vous comme Dieu le veut.* Faites-vous de façon, que vous en puissiez être aimés, respectés et obéis, vous et votre femme?

« 17.° Avez-vous pris des précautions et fait des arrangemens *pour ménager le bois et la chaleur?*

« 18.° *Ne tenez-vous pas de chien* sans une nécessité absolue?

« 19.° Le père et le fils savent-ils et pratiquent-ils *des métiers de loisir* pour mettre à profit tous les momens perdus?

Digitized by Google

« 20.° Avez-vous *une caisse d'évier* où au moins un trou rempli de litière, sur laquelle vous jettez toute eau qui a servi à laver les pots, ou autres choses? »

Voici maintenant comment Oberlin tacha de faire sentir à ses paroissiens la nécessité de remplir toutes ces conditions.

EXHORTATION AUX PAROISSIENS.

« Chers amis! Une partie de mes paroissiens, qui sont inscrits sur la liste des pauvres, trouvent trop dures les conditions, que je leur ai proposées à remplir, avant de pouvoir recevoir la portion, qui leur est destinée.

« Nous voulons passer ensemble ces conditions, — non à la fois, mais peu à peu — et vous verrez, si je peux en bonne conscience, et sans me rendre coupable devant Dieu, en retrancher quelqu'une.

« Si tous les chrétiens doivent être les imitateurs de Dieu, combien plus ceux, qu'il a établi pour être les pasteurs et conducteurs de son peuple doivent-ils suivre en tout son exemple, autant que la faiblesse humaine peut le permettre.

1) Or si Dieu veut, que tous les momens de tems soient employés, et que non seulement les femmes, mais aussi les hommes et les garçons soient toujours occupés utilement, soit pour apprendre, soit pour faire quelque chose de bon; — il ne faut pas me prendre en mauvaise part, si je réserve la portion d'aumônes de tous les ménages, où les hommes et les garçons ne me donnent pas des échantillons et preuves de leurs métiers de loisir.

2) Si Dieu veut que nous soyons toujours prêts à la

mort — oserais-je délivrer la portion d'aumônes à ceux qui au mépris de l'ordre de Dieu, ne paient pas ce qu'ils doivent, ét ne donnent pas même des promesses pour l'assurance de leur honnêteté?

St. Matth. xxiv, 42. Veillez (dit le S. J. C. — Tenez-vous prêts à la mort,) car vous ne savez point, à quelle heure votre seigneur doit venir.

«Et v. 44. Il dit encore: Tenez-vous prêts; car le fils de l'homme viendra à l'heure, que vous n'y penserez point.

«Et xxv, 13. Veillez donc; car vous ne savez ni le jour, ni l'heure, en laquelle le fils de l'homme viendra.

«Lévit. xix, 13. Le salaire de celui, qui te travaille, ne demeurera point par devers toi jusqu'au matin, et tu ne pillera point ton prochain.

«Et St. Jacques (v. 4.) donne à entendre, qu'un salaire non payé crie à Dieu contre celui, qui le doit.

«3) C'est Dieu, qui a dit, que la 1.ere dîme de tout revenu doit être une sainteté à l'éternel. Or cette 1.ere dîme de la plupart des pauvres même fera incomparablement plus, qu'il n'en faudrait pour bien payer les maîtres d'écoles, marguilliers, et tous les objets ecclésiastiques, et qui ont rapport au service divin. *)

«Tous ceux donc, qui sont en arrière pour ces objets montrent et prouvent qu'à cet égard aussi ils n'ont point de respect ni d'égard pour les ordres de Dieu. Et il faut par conséquent, que je leur réserve leur portion, jusqu'à ce qu'ils se soient humiliés devant Dieu.

«Mais s'il y a quelqu'un, dont la 1.ere dîme de son revenu, soit de ce qu'il gagne, ou cueille, ou mois-

---

*) Nous expliquerons plus tard ce qu'Oberlin entendait par dîmes.

Digitized by Google

sonne, — ne monte pas aussi haut que ce qu'il devrait payer pour les objets susdits; il n'a qu'à avertir son diacre, et on y suppléera très-volontiers par l'aumône de l'église. Ce qui est juste aussi, car Dieu ne demande pour ces objets que la 1.ère dîme.

«Mais ne vous en dispensez plus, je vous en prie, riches et pauvres. Ne vous en dispensez plus — pourquoi voulez-vous toujours être frappés de Dieu et châtiés? Ouvrez donc les yeux et voyez comme tout ce que quelqu'un avait épargné en refusant d'obéir à ces ordres de Dieu, s'en va alors subitement par un malheur, que Dieu lui envoie. Et si Dieu fait cela même à ceux, qui d'ailleurs font leur salut avec crainte et tremblement, comment les autres peuvent-ils espérer d'échapper à ses justes châtimens!

O combien de dissentions et de disputes et de haînes y aurait-il de moins, si les riches et les pauvres voulaient avoir un peu d'égard à Dieu et employer au payement des instituteurs la portion, que Dieu a ordonnée.

«Ah si l'incrédulité et le manque de foi en Dieu n'avait pas bandé vos yeux, vous verriez que c'est là le crible, ou ce van dans la main de J. C., ce van, dont parle St. Jean-Baptiste, et au moyen duquel la bale se sépare du froment!

«O combien de bales dans la paroisse! Combien peu de froment! Qui est-ce qui m'a obligé à me charger seul du salaire des conductrices et de plusieurs autres choses? Qui a obligé quelquesuns de mes paroissiens à me décharger d'une partie du salaire des conductrices? Aucune loi humaine n'a fait cela. Mais la loi de la charité et de la foi en Dieu nous y a obligés.

Digitized by Google

« Et si Dieu voulait nous mettre en état de nous charger aussi du salaire des instituteurs, les disputes à cet égard seraient bien vites terminées. — Mais seriez-vous alors moins bale, seriez-vous bon froment alors, vous qui à cet égard n'agissez pas selon le vœu de Dieu et le commandement de J. C ?

« *Question* 6. *Instructions fréquentées.*

« C'est l'ordre de Dieu, qui oblige toutes les créatures douées de raison à chercher l'instruction, et les sciences et la connaissance de sa parole, et de ses œuvres et de tout ce qui est utile. Cet ordre existe dans l'ancien et dans le nouveau testament.

Dites, chers amis, dites, si d'après cela j'ose délivrer la portion d'aumône à ceux, qui à cet égard méprisent l'ordre de Dieu, et au lieu de fréquenter habituellement les instructions, préfèrent la stupide ignorance, la honteuse mal-adresse, l'orgueilleuse présomption, et la bestiale indocilité.

« Il faut donc que je réserve les portions de tous ceux, qui ne fréquentent pas les instructions habituellement, lorsque devant Dieu ils le pourraient. »

Digitized by Google

CHAPITRE X.

De quelques faits particuliers qui se rattachent aux fonctions pastorales d'Oberlin. — Menaces contre Oberlin. — Du prédicant Nicolas. — Fermeté et prudence d'Oberlin.

Il y avait pendant les premières années du ministère d'Oberlin dans la paroisse de Waldbach une véritable lutte entre le génie du bien et le génie du mal. Des jeunes gens turbulens et quelques mauvaises têtes parmi les hommes d'un certain âge se liguèrent contre le zélé pasteur. Ses principes rigides de morale et ses nombreuses améliorations n'étaient pas de leur gout; ils auraient préféré de rester dans cet état de sauvages, dans lequel avaient vécu leurs pères; ils entravaient ses efforts par une opposition formelle et y joignirent même des menaces. Mais Oberlin qui craignait Dieu et n'avait point d'autre crainte, sut leur en imposer et faire échouer leurs plans. Il leur disait avec St. Paul: « La nuit est passée et le jour est approché, rejetons donc les œuvres des ténèbres, et soyons revêtus des armes de lumière. » (Epitre aux Romains XIII, 12.) Oberlin savait d'ailleurs allier beaucoup de prudence et de finesse à une grande

Digitized by Google

fermeté. Voici un récit composé par lui, qui ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs. C'est Oberlin qui parle:

«J'avais à Waldbach un excellent ancien, nommé George Claude, *) qui non-seulement était très en souci pour son salut, mais encore pour celui de toute la paroisse, et qui travaillait de tout son pouvoir à diminuer le mal et à augmenter le bien. A l'approche d'une des fêtes d'église, qui donnent lieu à tant de desordres et où les jeunes gens se croient tout permis, il vint me trouver et me pria de parler de l'enfer à mes gens, et pour me servir de l'expression allemande, *ihnen die Hölle recht heiss zu machen,* (leur bien chauffer l'enfer). Je le lui promis et je tins parole, leur démontrant tout ce qu'un pareil séjour aurait d'affreux et de terrible, d'autant plus qu'il ne devait jamais finir.....

«C'était un Dimanche, et cette nuit là je m'attendais à ce que tout fut tranquille; car vous savez que l'ancienne coutume du pays est que les jeunes garçons rodent toute la nuit du Samedi au Dimanche et du Dimanche au Lundi. A mon arrivée ici, ils allaient d'une montagne à l'autre, poussant des hurlemens et des cris comme la troupe furibonde; moi travaillant à faire cesser une coutume si abominable, je montais à cheval et j'allais après eux. Quand je réussissais à en aborder je leur parlais avec bonté, et sans leur faire de long sermon je leur disais: mes amis il est tard, il est tems de se coucher etc. Car le fond du caractère de mes chers Ban-de la-Rochois

*) Voici comment Oberlin a marqué dans ses tablettes la mort de cet homme de mérite. «2 Avril 1782. J. G. Claude, ancien de Waldbach, mourut âgé de 60 ans, mon aide dans toute bonne entreprise.»

est français et demande par conséquent à être traité avec une sorte de noblesse et de générosité, à laquelle ils sont très-sensibles.

« J'appris une fois qu'ils disaient entre-eux : notre ministre a trop de feu, quand il viendra nous le tremperons dans une auge, (comme il y en a partout sur les paturages). Là-dessus je leur dis en chaire : Mes chers amis, j'ai appris que vous aviez envie de me tremper dans une auge; mais vous ne connaissez pas mon cheval, si vous croyez qu'il vous serait possible de me prendre; mais savez-vous quoi, pour vous rendre la chose plus facile je laisserai mon cheval chez moi; alors vous aurez gagné, car vous savez que je ne sais pas aussi bien courir que vous. En effet je laissai désormais mon cheval et je marchai a pied. Peu à peu cette coutume finit et à présent il n'y en a plus qui rodent ailleurs que dans le village et il n'arrive plus que rarement qu'ils poussent des cris.

« Pour en revenir à mon histoire, cette nuit que je croyais être si tranquille fut une des plus affreuses et les garçons firent un vacarme doublement aussi fort que jamais. Le lendemain le bon ancien vint me trouver. Hé bien Monsieur, me dit-il, avez-vous entendu le vacarme de cette nuit? Oui, mon cher George, lui dis-je, vous avez cependant entendu hier que ce n'est pas de ma faute. Non, me reprit-il, c'est un nouveau ministre qui est cause de tout cela. — Un nouveau ministre? contez-moi donc l'affaire! — « Hier au soir les jeunes garçons entrèrent dans l'auberge et y trouvèrent ce Nicolas, que vous connaissez, Monsieur, comme un homme qui jamais n'entre dans aucune église et qui est presque toujours ivre. — Bon soir Nicolas! hé bien tu es

Digitized by Google

toujours dans l'auberge? ne veux-tu donc pas enfin cesser? n'as-tu pas entendu aujourd'hui ce que notre ministre nous a dit de l'enfer? Il faudra aussi que tu y brûles une fois. — Moi? entendu, ce que notre ministre a dit? vais-je donc à l'église? comment accordez-vous l'église et Nicolas, m'y avez-jamais vu? l'auberge, voilà mon église et un vaurien comme moi n'entre dans aucune autre. — Eh oui! tu as raison Nicolas, nous ne t'y avons jamais vu, hé bien écoute ce que notre ministre a dit.

« Là-dessus ils lui racontèrent mot à mot tout le sermon. (Car j'ai des gens dans ma paroisse qui peuvent ainsi raconter mot à mot un sermon qu'ils ont entendu). Nicolas les laisse achever. Quand ils eurent fini il les regarda d'un air moqueur et leur dit: Et vous êtes assez simples pour croire cela? Comment donc vous êtes si stupides? Ecoutez-moi: vous savez que je suis un vaurien du premier ordre, que je n'ai jamais été à l'église, que je ne me soucie point de bien faire, et qu'enfin j'ai dépensé tout mon bien et l'ai fait passer par ma gorge. Vous savez tout cela? Bon; vous savez aussi que j'ai un fils unique, un brave garçon, qui m'obéit et dont je suis fort content; mais supposez qu'il fut méchant et ne voulut point m'obéir, et que, l'ayant souvent averti de se corriger, il ne le fit pas et me forçat enfin à le chasser de ma maison, en protestant qu'il n'y rentrerait plus et que je ne le regardais plus comme mon fils. Bon. Au bout de quelque tems j'apprendrais qu'il se répent, qu'il pleure, qu'il demande pardon, l'un de mes amis viendrait de sa part me prier de le recevoir en grâce et de lui pardonner le passé, il

Digitized by Google

viendrait lui-même. Croyez-vous que je continuerais à le repousser? Est-ce que je ne lui pardonnerais pas? est-ce que je ne dirais pas: « Viens mon fils, je te pardonne, j'ai bien juré que tu ne reviendrais plus auprès de moi, mais c'était du méchant fils que je parlais. Eh bien si moi, qui suis un vaurien reconnu pour tel, j'étais capable de faire cela, est-ce que le bon Dieu ferait moins? est-ce qu'il nous laisserait toujours en enfer? Vous voyez bien que cela n'est pas possible. — Tu as raison, Nicolas, certes tu as raison, allons, cabaretier, du vin! tringons à la santé du ministre Nicolas! allons, vive le ministre Nicolas! Là-dessus ils se mirent à boire, à s'enivrer, ils sortirent enfin de l'auberge et firent le vacarme que vous avez entendu.»

«Je vis bien que ce n'était pas là le vrai moyen de les convertir et que, nos docteurs en théologie en diront ce qu'ils voudront, le prédicant Nicolas, comme l'appelaient nos paysans, avait bien raison. Je me promis bien de ne plus prêcher sur l'éternité des peines de l'enfer, je ne prononçai même plus ce nom jusqu'à ce qu'un évènement, arrivé dans le ...., m'en fournit l'occasion. Quelques villages s'y étaient révoltés et avaient refusé d'obéir à l'intendant. Celui-ci leur avait envoyé des soldats dans toutes les maisons, qu'ils étaient obligés de bien nourrir et de leur mettre encore tous les jours une pièce de monnaie sous leur assiette. Peu-à-peu les plus pauvres ne pouvant plus y suffire, se rendirent et signèrent ce qu'ils auraient dû signer d'abord. A présent les soldats de ceux-ci furent repartis entre les autres. Bientôt il y en eut de nouveaux qui signèrent, et leurs soldats furent de nouveau repartis entre les autres. Les plus

Digitized by Google

riches, s'obstinant toujours dans leur desobéissance, vendirent un bien après l'autre et furent à la fin pourtant bien aise de finir par où ils auraient du commencer. Ils n'eurent en récompense de leur opiniâtreté que la perte de leur bien. Je me servis fort à propos de cet exemple, leur faisant voir, qu'ayant cependant été forcé à ce qu'il avaient refusé d'abord, ils auraient bien mieux trouvé leur compte à ne pas se révolter; qu'ils devaient appliquer cela à Dieu et se demander si Dieu recevra dans son ciel des désobéissans. Si donc il fallait pourtant une fois obéir, ne vaut-il pas mieux le faire avant d'avoir été en enfer?»

«D'ailleurs, leur dis-je les gouts sont différens et je vois bien que le vôtre ne ressemble du tout au mien. Moi je préfère d'obéir avant d'avoir été en enfer, et vous, vous préférez d'être d'abord brûlé. Allons, oh je ne disputerai pas sur les gouts, supposez le tems que vous passerez en enfer aussi court que vous voulez, moi je le trouve toujours trop long. Mais écoutez! puisque tel est votre gout, accoutumez-vous peu à peu à supporter ces terribles douleurs, et comme vous voulez un jour que votre corps entier brûle, accoutumez-vous au feu, tenez, vous pouvez pourtant vivre et pourtant travailler, quoique n'ayant plut le petit doigt. Commencez par la première phalange, et quand celle-là sera consumée, prenez la seconde. — Là-dessus je les regardai en souriant et je vis qu'ils étaient honteux et baissaient les yeux.

«Quand dans la suite j'en trouvais à l'auberge ou que j'en rencontrais qui étaient ivres, je n'avais qu'à leur montrer la première phalange du petit doigt, ils baissaient d'abord les yeux et me comprenaient.»

Digitized by Google

« Je fus dans la suite cité devant le président du consistoire à Strasbourg, *pour avoir prêché contre l'éternité des peines des damnés;* mais dès que je lui eus raconté ce que je viens d'écrire, certes, Monsieur, me dit-il, vous ne pouviez pas faire autrement. Mon Dieu, avez-vous de tels gens dans votre paroisse! Ah vous avez très-bien fait! »

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Des revenus de la cure de Waldbach en 1779.

Nous avons fait connaître ci-dessus à nos lecteurs le montant des traitemens qu'avaient à cette époque les maîtres d'école de la paroisse de Waldbach; leur modicité a dû les frapper. Nous allons à présent traduire des annales (p. 135.) le passage qui suit, sur les revenus du pasteur à l'époque indiquée: c'est Oberlin qui parle;

Recette. En comptant, et l'argent et le produit de la vente des grains et d'autres denrées mon traitement monte à 320 florins, environ . . . 640 fr. — C.

Dépense. Sans compter ce que j'emploie quelquefois à l'amélioration des biens de la cure, ma dépense annuelle est souvent de 800 florins, chaque année au moins de 600 florins, environ . . 1200 fr. — C.

Oberlin dépensait donc annuellement de sa propre fortune au moins . . . 560 fr. — C.

Et la fortune d'Oberlin fut modique, et le bien qu'il fit fut immense. Ce sont là les miracles de la foi, ou elle n'en opéra jamais.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

Travaux philantropiques et religieux jusqu'en 1789.

«Pendant qu'il est jour, il me faut faire les «œuvres de celui qui m'a envoyé, la nuit vient «dans laquelle personne ne peut travailler.»
ÉVANGILE selon ST. JEAN, IX, 4.

Déroulons devant nos lecteurs le tableau de la prodigieuse activité d'Oberlin, portée sur tant d'objets divers et qui tendait constamment à assurer et à augmenter le bien-être physique et moral de ses paroissiens chéris.

CHAPITRE PREMIER.

Efforts pour répandre la langue française et extirper le patois.

On sait combien la langue influe sur le caractère et les facultés intellectuelles d'un peuple. Un idiome informe retient l'ame dans un cercle étroit d'idées vulgaires. Nous avons déjà parlé du patois qui formait le langage exclusif du Ban-de-la-Roche. Un voyageur,

Digitized by Google

français qui aurait abordé dans ce pays, n'aurait été compris par personne, il aurait pu dire ce qu'Ovide a écrit de son exil : *Barbarus hic ego sum quia intelligor nullo.* *)

Aujourd'hui non-seulement le voyageur est compris, mais il entend la plus grande partie des habitans s'énoncer avec facilité et plusieurs d'entr'eux, surtout des femmes, avec élégance. On doit cet heureux changement aux instructions et aux pressantes sollicitations d'Oberlin : à cet égard on peut dire qu'il a conquis le Ban-de-la-Roche à la France, acte civique qui à lui seul est digne des plus grands éloges. Oberlin est en quelque sorte devenu le législateur du Ban-de-la-Roche et nouveau Moïse, nouveau Numa, il a toujours su faire intervenir la religion en faveur de ses améliorations comme renfermant les motifs qui devaient être les plus impérieux, les plus décisifs pour ses paroissiens. Dans différentes exhortations pastorales Oberlin leur a fait sentir l'importance, l'obligation d'apprendre une langue à l'aide de laquelle ils jouiraient des bienfaits de l'instruction et surtout de cette source de vie, de bonheur et de salut que nous offre la Sainte-écriture. **)

*) Je passe ici pour un barbare, puisque personne ne me comprend.

**) L'introduction d'une langue nouvelle présente nécessairement beaucoup de difficultés, le sens des mots est souvent mal saisi, les expressions sont confondues. Le professeur Oberlin rapporte dans l'ouvrage ci-dessus cité qu'il a entendu dire *infirmer* au lieu *d'affirmer*, *inviter* au lieu *d'éviter*, *allumer toute la compagnie* au lieu *d'éclairer toute la compagnie*. Les pasteurs Stuber et Oberlin ont recueilli dans leur manuscrit beaucoup de ces locutions vicieuses qui ont successivement disparu.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Construction de chemins vicinaux et de ponts.

Chemins de traverse dans l'intérieur de la paroisse. — Communication avec la grande route. — Petits ponts. — Pont de la charité.

Les moyens de communication dans l'intérieur même du Ban-de-la-Roche étaient souvent presque nuls ; les chemins d'un village à l'autre étaient détestables ; pendant la mauvaise saison les habitans étaient souvent emprisonnés chez eux des mois entiers ; les villages, les hameaux étaient inabordables. La fonte des neiges causa l'écroulement du terrain et encombra les chemins et les sentiers. Oberlin les fit déblayer et élever des murailles de pierres de rochers qui empêchaient cet écroulement. Oberlin enseigna à ses paroissiens une meilleure méthode pour construire les chemins en les haussant vers le milieu. Il donna des récompenses pécuniaires aux communes dont les chemins étaient les meilleurs. Ceux qui traversaient les champs étaient presque tous rétrécis par la cupidité des riverains : Oberlin tâcha de faire revenir ceux-ci à de meilleurs sentimens et lorsqu'il ne pouvait y réussir il achetait d'eux le terrain nécessaire

Digitized by Google

pour l'élargissement des chemins. Oberlin prit souvent lui-même une part active à la confection des chemins; on vit le digne pasteur, pour prêcher d'exemple, manier lui-même la pioche, au milieu de ses paroissiens, choisir à dessein les endroits les plus difficiles, se souciant peu d'avoir les mains déchirées par les broussailles ou écrasées par les pierres. Bientôt il excita l'enthousiasme général; comme tous les hommes supérieurs, il savait électriser tout ceux qui l'approchaient. Quelquefois il faisait travailler sur différens points à la fois; alors, cavalier aussi habile que courageux, il montait à cheval, volait d'un endroit à l'autre et donnait partout les conseils et les ordres les plus sages.

Le plus difficile restait encore à faire. Il fallait procurer au Ban-de-la-Roche des moyens de communication au-dehors, il fallait ouvrir ce désert: condition indispensable pour y introduire la civilisation et de nouveaux moyens de subsistance. Oberlin médita le plan d'une communication avec la grande route de Strasbourg. Les difficultés, les obstacles étaient sans nombre, Oberlin n'en fut pas rebuté. *) Il fallait commencer par négocier avec le prince de Salm, afin d'obtenir la permission d'un passage à travers une partie de son pays, permission qui ne s'obtint qu'après beaucoup de démarches et de frais. Il fallait ensuite faire sauter à poudre des rochers immenses, en descendre d'autres pour en border la route du côté de la Bruche, à cause du passage des voitures; il fallait enfin établir des aqueducs pour préserver le chemin d'eau et de glace. Les Ban-

*) Il fut secondé par des souscriptions, surtout à Strasbourg.

Digitized by Google

de-la-Rochois sentaient l'utilité de l'entreprise; tous y travaillaient avec joie et assiduité, ayant leur bienfaiteur à leur tête. Le succès couronna bientôt cette belle œuvre: la communication fut ouverte aux acclamations de tout le pays et des environs ; ce chemin est d'une demi-lieue et se trouve entre Fouday et Rothau. Oberlin avait payé les salaires d'une partie des ouvriers, il avait acheté tous les outils nécessaires, fait face à toutes les dépenses: c'est ainsi que *la foi*, comme dit l'Écriture, *sait transplanter des montagnes*.

Il résulta de suite de cette communication un avantage notable pour les Ban-de-la-Rochois; ce fut l'exportation de leurs pommes de terre, auxquelles leur qualité supérieure fit obtenir dès lors une vente productive sur différens marchés, principalement sur ceux de Strasbourg. Plus tard cette communication facilita l'introduction de quelques branches d'industrie.

Oberlin entretint tous ces chemins pendant près de trente à quarante ans.

Quant aux *ponts*, voici ce qu'Oberlin dit lui-même dans une note que j'ai devant moi: «Ce fut à mes prières et instances que mes bons paroissiens firent des ponts par-dessus nos ruisseaux. Il n'y avait qu'un méchant arbre pour les passer.» Il entreprit et exécuta de plus un ouvrage plus important dans ce genre. A une lieue du nouveau chemin de communication, dont nous venons de parler, la route passait par-dessus une hauteur, très-pénible à monter et à descendre; pour plus de commodité on avait pratiqué un mauvais chemin qui, de la route, traversait la rivière de la Bruche et le village de Rothau, pour rejoindre la route plus bas.

Digitized by Google

Passer la rivière avec les voitures était très-dangereux et même impossible pendant les grandes eaux et les glaces d'hiver; les piétons passaient sur un pont élevé sur de hauts rochers et d'une seule pièce de bois, souvent mouillé et glissant; des accidens nombreux y eurent lieu, surtout la nuit; plusieurs personnes tombèrent dans la rivière et se noyèrent ou s'estropièrent. Oberlin, véritable providence du Ban-de-la-Roche, porta encore remède à cette source de malheurs et d'accidens fâcheux; il fit bâtir un pont également à l'usage des voitures et des piétons; pour y parvenir il fut obligé de faire l'achat d'un pré; il en loua une partie pour subvenir aux frais d'entretien. Ce pont, sur lequel on traverse la Bruche près de Rothau, pour aller à Fouday, reçut à juste titre le nom de *pont de la charité.* Le gouvernement ne s'est chargé des frais d'entretien de ce pont, que depuis qu'il y a dirigé une route nouvelle.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Couches de grès.

Oberlin ayant souvent entendu dire par ses vieillards que sur les montagnes voisines on avait trouvé, il y a une cinquantaine d'années, des couches de grès, chargea Sébastien Scheidecker, alors maître d'école à Bellefosse, homme qui se plut toujours à l'assister dans ses bonnes œuvres, à faire des perquisitions à cet égard; ce fut en 1775. Scheidecker parvint effectivement à découvrir ces couches; elles se trouvent dans les banlieues de Colleroy-la-Roche et de deux communes voisines; découverte qui est devenue utile au pays.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Agriculture.

Instruction spécialement relative à l'agriculture. — Préparation des moyens propres à faciliter et à étendre la pratique de l'agriculture. — Pratique de l'agriculture. — Société d'agriculture.

Quand l'homme cultiva pour la première fois,
De ce premier des arts il ignorait les lois;
Sans distinguer le sol et les monts et les plaines,
Son imprudente main leur confia ses graines:
Mais bientôt, plus instruit, il connut les terrains;
Chaque arbre eut sa patrie, et chaque sol ses grains.

DELILLE.

LE terrain pierreux du Ban-de-la-Roche et la longue durée de la mauvaise saison se refusent à un grand développement de l'agriculture. Oberlin fit cependant des tentatives soutenues pour améliorer le sol de sa paroisse et le rendre plus productif. Pour faire connaître à nos lecteurs ses efforts à cet égard, nous allons leur donner un extrait de la lettre du respectable M.r Legrand, père, de Fouday, adressée à M.r Treuttel, libraire à Paris et annexée au rapport fait à la société royale d'agriculture de Paris par feu M.r le comte François de Neufchateau.

Digitized by Google

Nous nous tenons, quant à notre présent chapitre, aux trois premières parties du travail de M.r Legrand, en en retranchant toutefois les passages qui concernent des matières dont nous avons traité et dont nous traiterons dans d'autres chapitres.

PREMIÈRE PARTIE.

Institution spécialement relative à l'agriculture.

« Pendant que sous la direction des conductrices, les enfans tricotent, cousent et épeluchent du coton cru, elles leur présentent les herbes indigènes les plus utiles, soit pour la nourriture de l'homme, soit pour celle des animaux, et leur en font répéter les noms en patois et en français pur. Elles leur enseignent ensuite à reconnaître les plantes nuisibles et vénimeuses, pour les éviter ou pour les extirper peu à peu; se promenant avec eux au printems et en été, elles leur font trouver le long des haies ou dans les bois voisins, les herbes qu'on leur a décrites. Cette connaissance généralement répandue par une instruction première, a préservé de grandes maladies les habitans du Ban-de-la-Roche en 1817, année si désastreuse par le manque des recoltes céréales et par le peu d'abondance de pommes de terre. *)

Pour faire trouver du plaisir aux enfans à s'exercer à de petits travaux rustiques, les conductrices leur inspirent le gout des fleurs. En leur enseignant à les dessiner, elles provoquent le désir d'en cultiver eux-mêmes dans

*) Dans nos plaines de l'Alsace des villageois sont morts empoisonnés, pour avoir mangé des plantes vénimeuses pendant la disette de 1817.

Digitized by Google

leurs jardins, où leurs parens leur accordent volontiers quelque petit parterre pour y exercer leur industrie enfantine.

Passant des conductrices aux écoles publiques, les écoliers de la haute classe, de l'âge de douze à quinze ans, y écrivent, sous la dictée de l'instituteur, des cahiers sur l'agriculture et sur la plantation des arbres, qu'Oberlin a tirés des meilleurs auteurs; ils les apprennent par cœur, et à l'examen général de chaque année, ils répondent par écrit aux questions qui leur sont proposées.

Avant de reeevoir la confirmation chrétienne, c'est une des lois qu'il leur a imposées, de lui apporter un certificat de leurs parens, qu'ils ont planté deux jeunes arbres dans un endroit désigné. Le jour où ils peuvent apporter les premiers fruits à leur cher pasteur, est pour eux un jour de fête.

DEUXIÈME PARTIE.

Préparation des vergers, moyens propres à faciliter et à étendre la pratique de l'agriculture.

Parmi ces moyens préparatoires, il faut placer les instrumens aratoires. Oberlin voyait avec peine la détresse de ses pauvres paroissiens: toutes les fois qu'un de leurs outils venait de casser, il fallait avoir de l'argent en main pour en acheter, et perdre une journée pour les chercher au loin. Afin de les tirer de ce cruel embarras, il établit un magasin, où on pouvait en acheter au prix coutant et à crédit, jusqu'à ce que l'argent ren-

Digitized by Google

trât, soit aux bûcherons qui ne tiraient leur payement qu'à la fin de l'exploitation de la coupe, soit aux cultivateurs en vendant leurs bestiaux, leurs pommes de terre et leur lin: car c'est à ces trois ressources que les habitans étaient réduits. *)

TROISIÈME PARTIE.

Pratique d'agriculture.

Les soins d'Oberlin se sont portés principalement sur la plantation des arbres fruitiers, sur l'amélioration de la race des bestiaux, sur le traitement et l'augmentation du fumier, sur les prés tant naturels qu'artificiels, sur la culture des pommes de terre et sur le lin, qui sont les deux produits qui réussissent le mieux dans le terrain sablonneux du Ban-de-la-Roche.

Plantation d'arbres fruitiers.

Lorsqu'Oberlin arriva à la paroisse de Waldbach, il n'y trouva d'autres fruits que des pommes sauvages. J'ai déjà indiqué plus haut de quel moyen il se servit pour persuader à la jeunesse de se livrer avec plaisir à la plantation des arbres fruitiers; mais il lui importait d'y engager aussi les personnes adultes. Connaissant la répugnance des campagnards à se laisser endoctriner par

*) Oberlin appelait cela *le trafic de charité*; il embrassait, indépendamment des instrumens aratoires, d'autres objets d'utilité publique. Ainsi qu'Oberlin nous l'apprend dans une notice sur ses travaux pendant les 27 premières années de son ministère, Stuber avait déjà exercé ce noble trafic. Un objet essentiel de ce commerce généreux était de donner *des grains à crédit*, ce qui surtout du tems des semailles était un grand avantage pour les pauvres cultivateurs.

Note de l'auteur.

Digitized by Google

des gens de la ville, sur des choses qu'ils croient devoir mieux connaître qu'eux, il sut tirer parti de leur curiosité. Deux champs appartiennent à sa cure, que des sentiers très-fréquentés traversent. C'est là qu'il se mit à manœuvrer avec son valet, à creuser des fosses de quatre à cinq pieds de profondeur, à y descendre de jeunes arbres et à mêler et presser légèrément autour les terres qu'il connaissait les plus propres à en avancer l'accroissement. Il s'était procuré des tiges de toutes sortes d'arbres à fruits, tels que pommiers, poiriers, cerisiers, pruniers et noyers; il en fit une grande pépinière qu'il arrangea dans son jardin; il attendit avec patience l'époque où ses paroissiens, voyant le succès des arbres journellement exposés à leurs yeux, viendraient lui en demander d'eux-mêmes. Son attente ne fut pas trompée, le gout de la plantation des arbres se répandit, et l'art de greffer, qu'il avait enseigné lui-même à plusieurs de ses paroissiens, fut généralement pratiqué.

Amélioration des bestiaux.

Pour cet objet il engagea la société d'agriculture, qu'il avait fondée,*) à former par souscription volontaire, un fonds qui servirait à décerner un prix au cultivateur de chaque commune qui entretiendrait le plus beau taureau.

C'est surtout en engageant ses paroissiens à faire le partage des paturages communaux de moindre rapport, pour les convertir en terres labourables, et à fourrager leurs bêtes à l'étable, qu'il a influé sur le produit

*) Il en sera question ci-après.

Digitized by Google

des vaches, en lait et en beurre qui, avec les pommes de terre, font la principale nourriture des habitans et un objet de leur commerce.*)

Cette conversion de mauvais paturages en terres labourables, et plus tard en prés, présenta cependant des difficultés presqu'insurmontables. Dans un pays où les rochers sont entassés sur les rochers, il faut se résoudre à les faire sauter là où ils tiennent au sol, ou à les enlever avec de grands efforts là où ils ne touchent qu'à la surface; d'autres, il faut les couvrir avec de la bonne terre, et faire ramasser les pierres par les enfans avant qu'on puisse penser à y passer la charrue. Mais rien ne pouvait résister à des exhortations appuyées de l'exemple d'Oberlin. Les terres labourables et les prés ont augmenté au moins d'un tiers de ce qu'ils valaient avant lui.

Augmentation du fumier.

Le traitement du fumier et les moyens de mettre à profit toutes sortes de matières qui, par leur fermentation, puissent être converties en engrais, a été un objet principal sur lequel il a tourné l'attention de ses paroissiens. Il a fait creuser, dans la cour de sa maison, des fosses, et y a pratiqué des coffres ou des espèces de citernes pour contenir les écoulemens de l'évier, et du tas de fumier établi dans un enfoncement sous les gouttières; il a pu tirer de fréquens arrosemens de ces réservoirs; il a montré que tous les végétaux, mêlés avec le fumier provenant des bestiaux, pouvaient être convertis

---

*) Ce qui contribua aussi beaucoup à la conservation et à l'amélioration des bestiaux, c'est qu'Oberlin étudia les principes de la *médecine vétérinaire*, et les communiqua à ses paroissiens.


Digitized by Google

en engrais propre à fertiliser, tels que feuilles d'arbres, tiges de joncs, mousses, piquans de sapin, etc. Il en est de même des rebuts du régne animal, vieux haillons de laine déchirés en petites pièces, vieux restes de souliers hachés, pour lesquels il payait aux enfans un sol par petite mesure, et seize sols par boisseau. Connaissant les vertus productives de la marne, il fit l'acquisition d'une tarière allant à une grande profondeur, pour en découvrir; mais ses essais, continués plusieurs années, et portés sur tous les points, et particulièrement sur les marais desséchés *), n'ont pas eu le succès si désiré; on n'en a pas trouvé jusqu'à ce jour; mais en revanche on est parvenu, par ce moyen, à découvrir la tourbe qui supplée déjà, par-ci par-là, au bois qui, par la consommation des usines du voisinage, commence malheureusement à manquer. **)

Prés naturels et artificiels.

La mauvaise qualité des paturages et le manque de prés suffisans pour l'entretien des bêtes, proportionnés à la population qui doit en tirer sa subsistance, semblaient provoquer le changement périodique des champs en prés, dont il devait résulter les effets qu'on attendait d'une

*) A l'occasion des marais nous dirons qu'Oberlin fit aussi tous ses efforts pour parvenir à leur défrichement. Il y avait entr'autres un pareil marais près de Sollbach; Oberlin n'y passa jamais sans remplir ses mains de pierres et les y jetter. Je me rappelle avec plaisir qu'âgé alors de 12 à 15 ans, j'y jettai plus d'une fois ma portion avec les enfans et les pensionnaires d'Oberlin. Cela se fit pendant plus de dix ans et le marais disparut. *Note de l'auteur.*

**) L'on peut dire que dans ce pays le fer mange le bois. En voyant tant de montagnes nues et non-productives, qui étaient autrefois couvertes de belles forêts, on éprouve de vives alarmes pour l'avenir.

Digitized by Google

année de jachère, pendant laquelle la terre reste sans rapport pour le cultivateur. Oberlin en donna l'exemple avec succès. Cette méthode, ajoutée à celle du mélange d'une terre sablonneuse avec de la terre argileuse, a considérablement augmenté le produit pour tous les propriétaires qui ont commencé par s'en moquer et ont sagement fini par suivre les conseils et l'exemple de leur pasteur.

L'abondance des eaux de source, et des rigoles destinées à les conduire sur les prés, fournissent à leur ouverture annuelle abondance de terre fangeuse et de gazon; Oberlin ne cessa d'insister sur leur emploi pour égaliser les enfoncemens, et empêcher par là les herbes de croupir; c'était là le grand dommage qu'entrainait l'usage du droit de vaine pature, abus désastreux, auquel il a déterminé ses paroissiens à renoncer. Cette renonciation a été reconnue si utile par l'expérience, que les habitans en ont demandé eux-mêmes et obtenu la confirmation de l'autorité supérieure.

Les herbes artificielles étant entièrement inconnues à son arrivée au Ban-de-la-Roche, Oberlin a commencé à en faire les premiers essais. Le sainfoin pivotant trop profondément, le sol du Ban-de-la-Roche, qui ne couvre qu'à une profondeur de deux pieds au plus des rochers ou du tuf, s'y est refusé; mais le trefle de la Hollande y a parfaitement réussi. C'est à cette culture qu'Oberlin ne cessa d'exhorter ses paroissiens.

Culture des pommes de terre.

Nous avons déjà dit que les pommes de terre font aujourd'hui la nourriture principale, souvent unique des Ban-de-la-Rochois, et en même temps un objet d'ex-

Digitized by Google

portation avantageux. Avant l'arrivée d'Oberlin au Ban-de-la-Roche, on n'en cultivait qu'une seule sorte, qui suffisait à peine à nourrir les habitans pendant l'hiver; les herbes sauvages y suppléaient en été. Attachés à leur routine, ils se souciaient peu d'en varier les espèces; mais le terrain avait fini par s'épuiser, ou la plante par abâtarder; et un champ qui autrefois avait rapporté 120 à 150 boisseaux, n'en produisait plus que 30 à 40. Cette diminution leur ouvrit les yeux; Oberlin leur indiqua le moyen d'en remonter le produit, en les engageant à tirer de nouvelles semences de la Suisse, de la Hollande, de la Lorraine. Le succès fut complet; l'abondance revint, et aujourd'hui celles de la Suisse, rouges, d'une forme ronde, sont préférées pour le goût, les grises de la Lorraine pour la quantité de leur produit, et les rouges longues réunissent à-peu-près les avantages des deux. Le terrain sablonneux de ces montagnes étant extrêmement favorable à leur végétation, le goût savoureux et la qualité distinctive de se conserver avec facilité d'une recolte à l'autre leur accordent une supériorité décidée sur celles de la plaine.

L'épargne de la semence, en coupant les pommes de terre en autant de pièces que le nombre des yeux le permet, est en usage depuis longtems dans cette vallée, et rien ne s'y fait qu'Oberlin n'en ait été le premier auteur. On y a aussi appris par lui, surtout à l'avantage des pauvres, à ménager le fumier, en n'en mettant qu'au fond du trou destiné à recevoir la semence, et en l'en séparant par un peu de terre dont on le recouvre. *)

*) Un des meilleurs traités sur la culture des pommes de terre est, selon les agronomes, celui de *Parmentier*.

Digitized by Google

Culture du lin.

Oberlin ayant attiré l'attention des habitans sur tous les objets qui peuvent servir d'engrais, ils font succéder ordinairement la culture du lin à celle des pommes de terre, laissant pourrir, pendant l'hiver, les feuilles des tiges sur le champ qu'on se propose d'ensemencer en lin; on secoue fortement au printemps les racines et les tiges sèches, et la fine terre qui en tombe, mêlée avec les cendres produites par la brûlure des tiges, donne un engrais singulièrement favorable à la culture du lin. Oberlin désirant donner à cette plante la plus grande perfection, fit venir de Riga, en Livonie, des semences qui réussirent et poussèrent des tiges de quatre à cinq pieds de hauteur.

Après avoir donné cet extrait de la lettre de M.r Legrand, nous allons ajouter à cette partie de notre travail une exhortation particulière qu'Oberlin adressa à ses paroissiens, concernant *l'arrosement des prés.* Voici ce qu'il leur dit :

« Je prie les personnes, qui ne contribuent pas de toutes leurs forces, de tout leur pouvoir et crédit à faire les arrangemens nécessaires pour l'arrosement équitable et fraternel des prés — je les prie de considérer que

« 1) L'amour de Dieu et du prochain est le premier et principal de tous les commandemens.

« 2) Dieu veut de la règle en tout, du bon ordre, bonne intelligence, équité, amour fraternel.

« 3) C'est pour établir le règne de ces vertus sur la terre, et nous délivrer de pouvoir de satan, qui veut et qui soutient le désordre, la haîne, l'oisiveté, la ruse,

Digitized by Google

la querelle, les injustices — c'est pour nous racheter de son pouvoir, que N. S. J. C. a souffert si cruellement.

« 4) Que nous devons l'aider dans ses desseins de tous nos forces.

« 5) Que lorsque nous ne le faisons pas dans l'occasion, — lorsqu'on reste froid et indifférent maintenant et toutes les fois qu'il s'agit de se prêter à un arrangement fraternel et équitable, d'abolir une coutume de l'enfer et d'établir une règle céleste — c'est — chers amis! — c'est se mettre (pour l'amour d'un peu de profit momentané, passager et terrestre) plutôt du côté de satan que du côté de J. C.

« Ne l'a-t-il pas déclaré lui-même, le Seigneur, qu'il regarde comme contre lui ceux qui ne sont pas pour lui, et comme détruisant son règne ceux qui ne bâtissent pas avec lui.

« Ainsi, chers amis! point de froideur, point d'indifférence, de lenteur ni de lâcheté dans son service. Il est mort pour nous — vivons au moins pour lui. »

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.

Voici un extrait de l'organisation de la Société d'agriculture qu'Oberlin créa pour le Ban-de-la-Roche, et dont il fut l'ame.

On verra avec quel soin Oberlin a tâché d'adapter cette institution aux localités, et à la modicité des ressources qui étaient à sa disposition. On y verra aussi comment Oberlin a toujours su donner une direction morale et réligieuse, même aux entreprises qui tiennent plus particulièrement aux intérets temporels. Voici ce qu'Oberlin dit :

Digitized by Google

« De tout tems j'ai applaudi aux associations patriotiques qui existent en Suisse,*) principalement à celles qui ont pour but les progrès de l'agriculture, véritable source de la prospérité physique d'un pays. Et sous le rapport de sa situation montueuse et sous celui de sa pauvreté, le Ban-de-la-Roche a une grande ressemblance avec la Suisse: il serait à désirer qu'il lui ressemblât aussi sous le rapport de ses institutions économiques. La Suisse fait voir, par toutes sortes d'exemples, combien un terrain disgracié par la nature, peut être amélioré à force de travail et d'intelligence. Pour moi j'ai été jusqu'àprésent toujours un imitateur des Suisses et de leurs frères affiliés au-dehors. Encouragé par un ami zélé du Ban-de-la-Roche, je pris la résolution de former une société économique et de la composer des hommes les plus instruits, les plus éclairés et les plus patriotiques de ma paroisse.

« Je m'en abouchai en particulier avec Jean-David Bohy, maître d'école à Zollbach et Sébastien Scheidecker: ainsi que je m'y attendais, connaissant leurs sentimens patriotiques et chrétiens, ils entrèrent avec joie dans mes idées. Je pris en conséquence les arrangemens nécessaires pour des réunions qui auraient lieu chaque Dimanche dans le village où se fait le service divin. Voici les statuts que j'arrêtai:

« Le président de la société lira à chaque séance huit à dix pages d'un bon ouvrage d'économie rurale: chaque membre est invité d'être bien attentif à cette lecture, en cas de besoin d'en prendre des notes, et de faire pen-

*) Il est sans doute question ici des associations de Zofingue, d'Olten, etc.

Digitized by Google

dant la semaine et dans des momens de loisir les essais proposés.

« Ceux qui ont fait des essais communiquent leurs expériences à la société et chacun, à commencer par le président, fait à tour de rôle ses observations à cet égard.

« Le résultat de la discussion sera transcrit par le secrétaire*) dans un registre que je leur ai fourni. Le même registre servira aussi à la recette et à la dépense; on y consignera aussi les réglemens et les noms des membres de la société.

« Toutes les lectures et communications se feront en langue française.

« On discutera ensuite sur les moyens d'améliorer l'agriculture; on échangera fraternellement ses opinions.

« Tout individu qui voudra être reçu membre de la société s'adressera au président et au secrétaire; ceux-là délibèrent conjointement avec M.r le pasteur sur le candidat et s'ils le reconnaissent pour un homme honnête, vertueux et propre à concourir au but patriotique de la société, sa réception aura lieu quelque soit sa religion, son état ou son origine; il prendra toutefois l'engagement d'être fidèle aux lois de la société, à Dieu, au seigneur du comté et à la patrie.

« M.r le pasteur présentera le récipiendaire à la société à sa plus prochaine séance; comme signe de son admission, on mettra dans son cantique la devise de la société, que voici: *Vivons pour Dieu et la patrie.*

« Chaque sociétaire payera lors de sa réception 10 sols.

« M.r le pasteur promet d'assister au moins une fois

*) Le premier président était Jean-David Bohy, le premier secrétaire Sébastien Scheidecker.

Digitized by Google

par mois aux séances de la société; il se fera rendre compte de ses travaux et secondera ses efforts par ses conseils.

« A ce jour il y aura toujours une collecte volontaire pour subvenir aux besoins de la société.

« Tous les trois ou tous les six mois M.r le pasteur inspecte plus particulièrement la société, et tâche de distinguer les membres les plus habiles.

« Comme quelques protecteurs généreux du Ban-de-la-Roche ont fait des fonds en faveur de cette entreprise, les trois membres qui seront reconnus être les plus instruits et les plus habiles, recevront publiquement des prix en livres.

« Chaque sociétaire tâchera de se distinguer par une conduite vraiment chrétienne et par des manières fraternelles, prévenantes et complaisantes envers son prochain.

« Au commencement de chaque année les régistres sont communiqués au Seigneur du comté, etc. »

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Métiers.

A l'arrivée d'Oberlin, il n'y avait dans les endroits qui dépendaient de sa cure pas un seul artisan; les habitans, lorsqu'ils en avaient besoin, et cela arrivait souvent, surtout pour la réparation des voitures, harnais et instrumens aratoires, étaient obligés de faire un voyage de plusieurs lieues, ce qui était pour eux, vu surtout leur pauvreté, l'objet d'une dépense onéreuse et entraînait de plus une perte de temps notable. Oberlin sonda les dispositions des jeunes gens, il choisit ceux qu'il reconnut propres à la profession à laquelle il les destinait, les habilla et les mit en apprentissage hors de la vallée. En quelques années la paroisse de Waldbach eut ses charrons, ses maréchaux-ferrants, ses cordonniers, ses maçons, ses menuisiers, ses vitriers, etc. Cette œuvre philanthropique eut les résultats les plus heureux : elle procura à un grand nombre d'individus une existence honnête; elle répandit le goût d'un travail mécanique et sédentaire, qui tient si intimement à la civilisation d'un pays ; chaque habitant en profita lorsqu'il avait besoin des secours d'un artisan, et finalement l'argent au lieu de s'écouler de la vallée, y circula au profit de tous.

Digitized by Google

Oberlin possédait beaucoup d'habileté pour l'exercice des arts mécaniques, il maniait avec adresse les différens outils et instrumens propres aux divers métiers. Il avait établi dans sa maison un atelier complet, où, en variant le travail, il se délassait des fatigues de la méditation et de l'étude.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Industrie.

Oberlin en ouvrant les portes du Ban-de-la-Roche y attira quelques branches d'industrie : ce fut principalement celle de la filature du coton et du tissage. M.r Reber de St.e-Marie-aux-mines, qui avait des établissemens dans cet endroit même, ainsi qu'à Munster et à Orbé au val de Villé, organisa dans la paroisse de Waldbach des filatures. Des vieillards, des enfans en bas âge, des hommes, des femmes condamnés à la misère et à la fainéantise pendant la mauvaise saison trouvèrent par cette ressource du travail et de la subsistance. Nous trouvons dans les Annales (p. 183), que du mois de Mai de 1785, jusqu'à pareille époque de 1786, M.r Reber a payé pour salaire de filature et de tissage 32,000 francs, somme qui devait considérablement améliorer la position des pauvres Ban-de-la-Rochois. M.r Reber se lia bientôt d'amité avec Oberlin et, dans sa correspondance dont une partie est sous nos yeux, il se loue beaucoup de l'appui que le bon pasteur a accordé à son entreprise. Les Ban-de-la-Rochois voyaient l'introduction de la filature de mauvais œil ; la vie agricole et pastorale leur semblait seule honorable ; ils étaient d'ailleurs assez portés à mépriser

Digitized by Google

tout ce qui venait des villes et lorsqu'on leur proposait de faire filer du coton par leurs filles, ils répondaient dédaigneusement: « En veut-on faire des demoiselles? » Pour déraciner ces funestes préjugés et prêcher d'exemple, Mad.e Oberlin, dont nous parlerons plus tard plus spécialement, consacra elle-même une partie de son tems à cette filature.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Constructions des maisons.

Pompes à feu.

Les maisons étaient ordinairement enfermées dans les pentes des montagnes, et par là malsaines, manquant de caves assez profondes pour garantir les pommes de terre contre la gelée. Mais grâce aux pressantes sollicitations d'Oberlin, les chaumières du Ban-de-la-Roche offrent aujourd'hui un extérieur propre, qui n'est point démenti par l'intérieur où les buffets sont garnis d'une vaisselle simple mais bien entretenue et les caves mises à l'abri du froid.

Dans un pays où toutes les habitations sont construites en bois et généralement couvertes de chaume, les incendies sont des plus redoutables, cependant il n'y avait pas de pompes à feu. Oberlin fit acheter une pompe en bois pour chaque commune. Nous verrons plus tard, comment on en a eu une plus efficace.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Moyens sanitaires.

Indication et application de bons remèdes. — Un jeune Ban-de-la-Rochois apprend la médecine et la chirurgie. — Sages-femmes. — Garde-malade. — Instruction relativement aux noyés, gelés, asphyxiés. — Mise en pratique de ces institutions.

Homo sum et nihil humanum me alienum a puto *): Ce beau vers de Térence fut une des devises de notre Oberlin, de ce chrétien par excellence, de ce véritable ami des hommes, qui, autant qu'il dépendait de lui, cherchait à soulager toutes les misères, à tarir toutes les larmes.

Nous avons déjà vu ci-dessus comment Oberlin a su s'acquerir des connaissances médicales et chirurgicales, il en fit l'emploi le plus généreux. A son arrivée il n'y avait dans cette vallée délaissée ni médecin, ni chirurgien, ni sage-femme, ni pharmacien. L'eau-de-vie, mêlée d'huile d'olives était le remède universel qui devait guérir tous les maux. On pense bien que si le re-

*) Je suis homme et rien de ce qui concerne l'humanité, ne m'est étranger.

Digitized by Google

mède n'emportait point la maladie, il emportait du moins le malade. Oberlin fit connaître de meilleurs procédés, il établit dans sa maison curiale une pharmacie à l'usage de ses paroissiens et distribua tous les remèdes gratuitement. Surmontant le dégout et poussant le dévouement jusqu'à son comble, il administra lui-même des saignées et des lavemens. Ses propres notions ne lui paraissant toute fois pas suffisantes, il envoya un de ses jeunes maîtres d'école, Sébastien Scheidecker, qui était plein de dispositions et toujours prêt à seconder les généreux efforts d'Oberlin, tout comme il avait déjà secondé ceux de son devancier Stuber, il envoya dis-je, Scheidecker à Strasbourg chez son ami et ancien principal Ziegenhagen, sous les auspices duquel le jeune Ban-de-la-Rochois étudia avec succès la médecine et la chirurgie, fréquentant en même temps quelques cours, surtout celui de l'anatomie. Il fit instruire de même plusieurs personnes du sexe qui se vouèrent à l'état de sage-femme. Il donna à une personne d'un âge déjà un peu avancé, mais, comme il le dit lui-même, d'une charité accomplie, les instructions nécessaires pour être garde-malade; il l'envoya ensuite, à ses frais, dans tous les villages pour y « soigner les malades et abolir peu-à-peu les traitemens meurtriers. »

Oberlin publia des instructions sur les secours à administrer aux noyés, aux gelés et aux asphyxiés, et eut le bonheur de rendre lui-même la vie à trois enfans, jeunes filles de sa paroisse, dont deux étaient tombées dans l'eau et l'autre faillit périr dans la neige; toutes trois ne donnaient déjà plus aucun signe de vie. Les annales renferment sur le traitement d'une d'elles une lettre

Digitized by Google

qu'Oberlin adressa à sa digne mère ; la joie de l'excellent philanthrope d'avoir réussi dans cette bonne œuvre, perce à chaque ligne. Il fut assisté de son cher Sébastien Scheidecker, qui alors était déjà de retour de Strasbourg. Sur la demande du docteur Ehrmann de cette ville, Oberlin lui adressa le détail de son traitement dans ces trois cures ; il est inséré dans les Annales sous le titre : *Les trois prétendus morts ressuscités.*

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Conseils et Prix.

Oberlin ne se lassait point de porter son attention sur tout ce qui pouvait améliorer le sort de ses paroissiens; il entrait dans les plus petits détails de leurs soins domestiques; il ne se bornait pas à leur donner d'utiles et sages conseils, il institua et distribua même des prix, pour mieux les engager à servir leur prochain. Voici quelques uns de ses *Conseils* et *Prix*.

SOCIÉTÉ DE FOURS.

A mes paroissiens.

Mes chers amis!

« Le bois devenant plus rare de jour en jour, chaque chrétien doit s'appliquer à le ménager de son mieux, quand même il en aurait abondance? Mais vous, mes chers, en ayant vous-mêmes grand défaut combien plus devez-vous essayer tous les moyens raisonnables pour le ménager.

« Un des articles qui demande plus de bois qu'il n'en faudrait est la pratique usitée de chauffer les fours.

« 1.° Les fours sont trop grands. On n'y peut encore guère rémédier par rapport au chanvre.

« 2.° Chacun chauffe un four froid, parce que chacun

Digitized by Google

a le sien propre, au lieu que dans tous les endroits, où les choses sont mieux arrangées, un seul four sert à plusieurs; quand il est une fois chaud, on entretient sa chaleur avec peu de bois.

« Essayez d'introduire cette bonne méthode parmi vous. Au commencement vous rencontrerez des difficultés, mais peu à peu, avec de la constance vous en viendrez à bout.

« Associez-vous à six ou à huit ménages. Arrangez-vous de façon que tous cuisent leur pain de suite, l'un après l'autre, dans un même four.

« Chacun chauffera le four pour son pain, de son propre bois. Mais comme celui qui le chauffera le premier consumera beaucoup plus de bois que les suivans, il faut que la deuxième fois un des autres cuise le premier, et ainsi chacun à son tour.

« Par rapport au chanvre, on pourra peut-être établir que personne n'en mette jusqu'à ce que tous les six, tous les membres de la société auront cuit leur pain. Et alors, quand tous auront cuit, celui à qui sera le tour y mettra son chanvre.

S'il y en a quatre, qui s'associent à cet effet pour un an, j'offre à chacun une livre de laine.

S'il y en a six dans la société, chacun en aura une livre et demie.

« S'il y en a huit, chacun en aura deux livres.

« Cette laine leur sera donnée après le premier quartier de l'association écoulé, sous condition que les membres promettent comme d'honnètes gens de continuer au moins un an.

« Mes chers! Si vous trouvez la chose bonne — que

Digitized by Google

les rancunes, les jalousies qui desunissent tant de ménages, tant de familles, ne vous en empèchent pas. Sacrifiez ces jalousies, soyez chrétiens.

« Quand vous serez associés, soyez constans, doux, prompts à céder. Vainquez la grossièreté, l'insolence, la piquanterie des autres par la patience, la douceur, la complaisance.

Prix proposés aux bourgeois de la paroisse de Waldbach pour l'année 1778.

« 1.° Quiconque, lorsqu'il bâtit, donne la même hauteur à la *chambre en haut* qu'au poële en bas, aura 12 livres, argent comptant.

« 2.° Le *tisserand* qui jusqu'à la St. Jean aura fait la toile la plus serrée, aura 4 livres de laine.

« 3.° Quatre prix sont destinés à ceux qui jusqu'au printems auront fait les meilleures *pépinières* ou places garnies de petits arbres, qu'on y cultive jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour être transportés. Pour chacune des deux meilleures pépinières on recevra une livre de laine et une serpe pliante ou un couteau de jardin; pour les deux suivantes chacune une livre de laine.

« 4.° Un cheval mène ce que 5 à 6 peuvent porter, tout le monde le sait. Ceux qui, au lieu de faire porter leurs marchandises à Barr par des chevaux, les y mèneront sur des voitures, auront pour chaque voiture une livre de laine; et chacun qui confiera à ces voituriers la charge d'un cheval, pour la faire vendre à Barr, aura six sols.

Prix pour 1781.

« 1.° Il y aura pour chaque *paire de bas*, tricotée dans ma paroisse, et qu'on me montrera depuis le pre-

Digitized by Google

mier Janvier 1781 jusqu'au dernier Décembre de la même année, un prix qui consiste en

Un sou, pour les bas au-dessous d'un pied de longueur;

Deux sous, pour les bas d'un pied et plus;

Trois sous, pour les bas d'un pied et demi et plus;

Quatre sous, pour les bas de deux pieds.

« 2.° Le premier de ma paroisse qui apprendra le métier de *sellier*, chez des protestans, aura pour chaque année d'apprentissage *un écu de six livres*, à charge de me présenter chaque fois un certificat de bonne conduite; il aura en outre un même écu, dès que l'accord sera fait avec un maître, et qu'on me le montrera, soit en original, soit en copie.

« 3.° Tout apprentif de *maçon*, de *serrurier*, de *menuisier*, ou d'autre métier rare ici que j'approuverai, aura, au bout de chaque année d'apprentissage, un petit écu de présent, dès qu'il me présentera le certificat de bonne conduite.

« 4.° Un petit écu de présent par an, à la St. Michel, sera donné à la communauté qui se sera distinguée par le bon *entretien des chemins* de son ban.»

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Bibliothèque à l'usage de la paroisse et communication des feuilles publiques.

Nous avons dit ci-dessus que Stuber avait formé une bibliothèque à l'usage des paroissiens et qu'Oberlin l'augmenta considérablement. Il ne nous reste qu'à dire que cette bibliothèque est aujourd'hui composée de près de 500 volumes tant français qu'allemands: ce sont des livres moraux, religieux, de physique etc., économiques, géographiques, historiques, etc. Cette collection est très-propre à cultiver l'esprit et le cœur. On y distingue les ouvrages de Mad.e de Beaumont, de Berquin et de Campé, auteur de Robinson Crusoé.

Oberlin se plaisait aussi à faire l'achat d'un grand nombre d'exemplaires de livres utiles, qu'il aimait plus particulièrement à répandre. Nous citerons *le coup-d'œil sur la nature; l'ami des enfans, de Rochow*, et *l'imitation de Jésus-Christ, de Thomas à Kempis;* ce dernier ouvrage, dont la touchante simplicité est si conforme à l'esprit du véritable christianisme, était toujours une des lectures favorites d'Oberlin.

Le bon pasteur qui se faisait un plaisir et un devoir de mettre tout en commun avec ses paroissiens, et qui

Digitized by Google

sentait le besoin d'avancer constamment avec les lumières du siècle, s'abonna aussi pour les journaux les plus intéressans, sous le rapport de la politique, des sciences, de l'agriculture, de l'industrie et des arts. Il les faisait circuler parmi ses paroissiens les plus instruits, en faisait des extraits, et communiquait tantôt dans les conversations particulières, tantôt dans les instructions hebdomadaires, qu'il donnait chez lui, tantôt même en chaire, les découvertes importantes et les grands évènemens du tems; il accompagnait ces communications d'observations judicieuses, et tendait toujours au grand but de tout ramener à un point de vue religieux: c'est ainsi qu'il forma des chrétiens et des citoyens.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Cabinet d'histoire naturelle et de physique.

Nous avons vu ci-dessus qu'Oberlin jeune encore avait formé un cabinet d'histoire naturelle; il l'augmenta considérablement; on y remarque des échantillons fort intéressans, tirés des trois règnes de la nature, arrangés avec une parfaite connaissance de cause, avec goût et netteté. Il se procura aussi les appareils les plus indispensables pour faire connaître les résultats de la physique expérimentale, de l'électricité, du galvanisme, etc. Ce cabinet fut pour ses paroissiens une source d'instruction et de jouissance.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Extinction, amortissement des dettes. — Caisse d'emprunt. — Point de mendicité.

Oberlin qui avait reçu d'en haut la noble mission de devenir le bienfaiteur d'un pays pauvre, fut toujours fidèle à son mandat. Les dettes, cette vermine des fortunes les plus brillantes comme des plus chetives, avaient souvent achevé la ruine des pauvres Ban-de-la-Rochois. Oberlin leur dit avec l'Écriture-Sainte : « Ne devez rien à personne, si non que vous vous aimiez l'un l'autre. » (St. Paul aux Romains, XIII, 8.) Il avisa aux moyens d'extirper un fléau qui traine dans sa suite le découragement, les angoisses et souvent le désespoir. Il créa une *caisse d'emprunt*, dont lui et ses amis firent les fonds. A la fin de la période qui nous occupe, c'est-à-dire vers 1789, le capital de cette caisse fut de 800 francs. Avec ces modestes fonds Oberlin fit un bien infini. Il prêta de petites sommes de 5, 10, 15, 20, tout au plus 50 francs, sans intérêts, sans gages ni caution, et remboursables à termes. Il y eut rarement de l'argent comptant en caisse : Oberlin tenait registre de chaque nécessiteux, qui se présentait, et aussitôt qu'il y eut une rentrée, il s'empressa de l'assister; il aimait à faire rouler, à faire circuler les écus, « à les faire travailler pour

Digitized by Google

les pauvres» comme il se plaisait à dire. Les efforts d'Oberlin portèrent leurs fruits. Jamais on ne verra un Ban-de-la Rochois se livrer à la mendicité, tandis qu'on voit de tous côtés arriver des malheureux qui demandent la charité devant les chaumières de ces bons montagnards. Il n'y a au Ban-de-la-Roche ni hôpital pour les malades et les infirmes, ni hospices pour les enfans qui n'ont plus ni père ni mère, mais les adoptions sont très-communes et la bienfaisance pourvoit à tout. Aussi est-il vrai de dire que le Ban-de-la-Roche est devenu la terre classique de la charité et qu'Oberlin est parvenu à faire connaître à l'indigence le talent de soulager la détresse.

Il inspira d'ailleurs à ses paroissiens un respect religieux pour l'acquittement d'une parole donnée, d'un engagement contracté. Le non-remboursement volontaire d'une somme empruntée était à ses yeux et devenait à ceux de ses ouailles un véritable délit, un péché que le délinquant devait expier tôt ou tard, même au-delà du tombeau.

Lorsqu'un Ban-de-la-Rochois, laborieux et honnète homme, se trouvait par suite de malheurs dans l'impossibilité de s'acquitter de ses dettes, il en faisait la confidence à son pasteur et celui-ci savait toujours le sauver d'une perte, sans lui inévitable. Il faisait lui-même le bilan, le libérait envers ses créanciers, souvent pauvres eux-mêmes, et gratifiait encore d'une petite somme le malheureux, ainsi échappé au déshonneur, pour remonter son ménage et son agriculture.

Oberlin n'avait-il pas les sommes nécessaires, tandis que d'onéreuses poursuites étaient déjà faites et que la ruine du débiteur était imminente, on le vit plus d'une

Digitized by Google

fois s'arracher des bras des siens, s'élancer sur son cheval, se mettre en route malgré la nuit et l'intempérie des saisons, aller trouver ses amis de Strasbourg, solliciter leurs secours et retourner de suite dans sa vallée, apporter la consolation et la paix à une famille éplorée et recevoir ses bénédictions.

Je vais ici transcrire un manuscrit d'Oberlin qui fait connaître comment il s'en expliquait lui-même envers ses paroissiens, relativement au système de *liquidation des dettes* qu'il avait introduit. Voici ce qu'il dit:

« Plusieurs personnes désapprouvent les liquidations des dettes que nous avons entreprises. Ils les désapprouvent par différens motifs. Mais je les prie de refléchir entr'autres à la somme considérable, dont la masse des dettes liquidées de la paroisse est diminuée.

« Ici Oberlin cite le produit de l'année écoulée, pendant laquelle on avait liquidé pour 1975 livres de dettes, et il continue

« Que ces personnes considèrent comment, si Dieu n'avait pas signalé sa grace sur cette entreprise, nous aurions pu faire une somme aussi forte. Mais si Dieu l'approuve, la seconde et la favorise comment voudriez-vous continuer à la désapprouver?

« Voudrait-on désapprouver ce que Dieu aime? Voudrait-on être plus sage que Dieu, dont je vous prèche la volonté et dans la pratique des commandemens duquel je voudrais vous conduire?

« Dieu aime la liquidation et le quittement des dettes; c'est dans ce but entr'autres qu'il avait ordonné aux Israélites de célébrer tous les sept ans une année de Sabbath, une année de relâche, dans laquelle ils devraient

Digitized by Google

quitter aux pauvres d'entre leurs compatriotes les dettes que ceux-ci n'auraient pu acquitter auparavant, *afin que ton frère puisse vivre devant toi et afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans tout ce où tu mettras ta main et afin que tu prospères, toi et tes enfans et que vous prolongiez vos jours sur la terre.*

« Dans le Nouveau testament notre Sauveur n'a pas prétendu changer quelquechose à cet égard, si ce n'est qu'il demande de ses disciples encore plus de générosité et de charité. La froideur, l'indifférence sont des vices incompatibles avec l'esprit de charité dont ses disciples et tous les anges et les bien-heureux sont animés. C'est dans cette intention aussi qu'il vous apprend à prier. (St. Mathieu vi, 12.) *Et quitte-nous nos dettes, comme nous quittons aussi les dettes à nos débiteurs.*

« Mais si tout cela est la parole et l'ordre et la promesse et l'intention de Dieu, et si ma vocation est de vous conduire à la connaissance et à la pratique des ordres de Dieu, pourquoi tant de personnes restent-elles opiniâtrement en arrière et diffèrent-elles constamment de s'y prêter ?

« Considérez, je vous prie, si je fais tout mon possible pour vous instruire, vous et vos enfans et pour vous conduire au bien; et que vous ne vous y prètez point, mais que vous voulez toujours aller votre propre chemin : ceux qui demeurent indociles ne parviendront pas au salut; je sauverai mon ame et eux moissonneront dans les ténèbres et dans les froides contrées de la mort les fruits de leur éternelle indocilité.

« *Considérez encore que la préparation à la mort ne consiste pas dans quelques prières ni la Sainte-Cène avant de mourir, mais dans une vie passée avec zèle*

Digitized by Google

dans les bonnes œuvres. Considérez que si l'on disait mille prières près de votre lit d'agonie et si on vous présentait douze fois la Sainte-Cène, cela ne pourrait pas augmenter la masse des bonnes œuvres que vous auriez faites, ni diminuer la masse des négligences, résistances et indocilités.

« Ah, ouvrez les yeux! Comprenez que votre salut dépend de vous, c'est de marcher dans le chemin que je ne cesse de vous montrer dans la sainte parole de Dieu.

« Le tems est court et le terme de la vie incertain, et l'éternité sans fin — hâtons-nous. »

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Société chrétienne.

Le 30 Janvier 1780, Oberlin fonda une association pieuse sous le nom de Société chrétienne. Il en rédigea les statuts; chaque article était basé sur un passage de la bible. Voici un sommaire de ces articles, tel qu'on nous le communique, il est écrit de la main d'Oberlin: Régénération — Sanctification — L'un et l'autre en Jésus-Christ — Demeurez en moi — Portez beaucoup de fruits — Lui, notre Tout en Tout — Pas suivre le monde, pas le présent siècle mauvais, mais Jésus — Nous sommes sa propriété — Nourrir l'homme intérieur par la parole de Dieu, par la prière continuelle, par le fréquent usage de la Sainte-Cène — Pelotonniers, sont les surveillans que les membres choisissent entr'eux. Outre les pelotonniers, tous les membres doivent s'entreveiller, exhorter, avertir — avec douceur, charité, humilité, patience. — Vis-à-vis des incorrigibles, il faut se régler sur l'ordre de Jésus-Christ à cet égard — réunion au même sujet de prière — obéissance envers les supérieurs — tous les membres sont co-ouvriers de leur pasteur et de Jésus-Christ — bon ménage — bonne

Digitized by Google

éducation — femmes soumises aux maris — étude assidue de l'évangile — diligence avec application et esprit, c'est-à-dire, industrie — point de soucis pour le temporel — point perdre de tems — point de marques de négligence ou de paresse dans ce qui leur est confié — paiement honnête et exact, point de malhonnête traînerie — amour fraternel et tendre envers to● — empressement mutuel au bonheur de tous — empressement aux bonnes œuvres — jour de la confession, si faire se peut offrir à Dieu une partie de son travail pour le bien public. — —

Cette association avait aussi sa *caisse d'amortissement* pour acquitter peu à peu les dettes des membres de la société. Voici quelques articles à cet égard.

Chaque membre qui souhaitera avoir part en sou tems au secours que fournira la caisse, s'il plait à Dieu, se soumettra aux articles suivans : 1) il s'annoncera pour cet effet au pasteur ; 2) il paiera pour l'entrée douze sols pour être mis en caisse ; 3) il donnera au pasteur un état exact de toutes ses dettes actuelles ; 4) il n'en fera plus de nouvelles sans le sçu et l'approbation du ministre ; 5) il ne fera plus de dépenses qui ne soient tout, indispensablement et absolument nécessaires.

Cette association reveilla les haines et les jalousies ; la calomnie chercha à événimer les intentions des sociétaires, en sorte que les clameurs réitérées causèrent même des inquiétudes au Seigneur du comté : Oberlin qui était inébranlable, lorsqu'il croyait qu'une entreprise était absolument nécessaire pour le salut de ses paroissiens, ne vit pas cette nécessité indispensable au cas particulier, il crut donc pouvoir céder et la société chrétienne fut dé-

Digitized by Google

clarée dissoute par lui le 11 Mai 1783. Voici un fragment du discours qu'Oberlin prononça à cette occasion.

Abrogation du Nom et de la Forme extérieure de la Société chrétienne.

« St. Jean XVII. 20. 21. Or, je ne prie point seulement pour mes disciples, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole, *afin qu'ils soient un*, ainsi que toi père es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi *soient un* en nous et que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé.

« 22. Et je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée afin *qu'ils soient un*, comme nous sommes un.

« 23. Je suis en eux et toi en moi afin qu'ils soient *consommés en un*.

« Voilà, pour ainsi dire, le testament de notre auguste redempteur — son dernier souhait — son dernier désir et vif désir — puisqu'il le répéte quatre fois — l'union de ses chers disciples entr'eux et avec lui comme lui et le père sont un.

« Comme pasteur de votre paroisse, ministre de l'évangile, valet de J. C., mon but doit être le souhait de J. C., par conséquent de lui amener des ames et de les unir entr'elles et avec lui.

« Tel fut mon but en établissant, il y a deux ans, la société chrétienne; chaque but demande des moyens; j'aurais souhaité que tous mes paroissiens s'y fussent, peu à peu, associés. Je les ai souvent invités publiquement. Plusieurs l'ont fait. — Plus de 130 en ont été les amis et sont volontiers venus nous tenir compagnie et

Digitized by Google

écouter. Quelques-uns s'en sont déclarés les ennemis — quelques-uns l'ont calomniée.

« Votre gracieux Seigneur souhaite ardemment que vous fussiez tous de vrais chrétiens — comme l'évangile vous les dépeint et comme j'ai taché de vous faire devenir soit par cette société, soit par d'autres moyens.

« Mais à cause des calomnies atroces, il m'a prié d'en abroger le nom et la forme extérieure — choses qui peuvent se faire d'autant plus aisément, *que le vrai christianisme ne consiste pas dans les noms ni dans les formes extérieures.*

« Je l'abroge donc aujourd'hui et je l'abroge, assuré de la direction de Dieu en ceci, comme je me suis assuré de sa direction, lors de son établissement. Et cela en partie pour les raisons suivantes :

« 1.° J'ai atteint mon but en très-grande partie.

« 2.° Les noms et les formes extérieures ne sont pas essentiels, mais sujets à des changemens.

« 3.° Lors de ma mort ou de mon départ, cette forme extérieure aurait pourtant soufferte des changemens, alors les membres surpris auraient été, en quelque façon, comme des brebis sans pasteur et n'auraient su que faire. Il vaut mieux que cela se fasse pendant ma présence.

« J'ai dit que j'ai obtenu mon but en très-grande partie, car

« A l'égard de ceux qui ont bien voulu en devenir les membres.

« 1.° Ils ont eu l'occasion de se déclarer pour leur sauveur et seigneur J. C. de le confesser, ce qui n'est pas peu de chose, quand on pense au passage : quiconque

Digitized by Google

me confesse devant les hommes, je le confesserai devant mon père qui est aux cieux.

« 2.° Ils ont mieux appris à connaître leur misère spirituelle et combien il leur manque encore pour être une épouse à J. C. sans tache et irréprochable et des fidèles accomplis.

« 3.° Ils ont été éveillés et exercés à la prière plus que jamais auparavant, plusieurs n'avaient pas même une idée de la prière continuelle du cœur, que J. C. recommande tant aux siens.

« 4.° Ils ont appris à connaître bien des amis en soucis pour leur salut. Ils savent maintenant où chercher des amis de Dieu et de J. C. pour s'édifier par un entretien chrétien.

« 5.° Ils ont appris plus de cordialité, plus de franchise, plus de hardiesse fraternelle et plus de confiance, l'un vis-à-vis de l'autre.

« II. A l'égard de ceux qui n'en ont point été membres, une quantité de bonnes ames ont été éveillées de leur sommeil, et quoiqu'elles n'aient pas pu encore se résoudre à s'annoncer pour en être les membres, sont pourtant devenus beaucoup plus attentifs à leur état, ont appris à connaître leurs péchés, ont été pénétrés d'une salutaire crainte et tremblement pour leur salut, sont devenus tout autrement ardens pour la prière.

« 1.° Oh je ne saurai assez remercier Dieu le père, et notre Seigneur J. C., de tout le bien qu'il a fait à ma chère paroisse, par le moyen de la visible et grande bénédiction qu'il a daigné y répandre.

« Qu'il en veuille conserver les fruits, les rendre per-

Digitized by Google

manens et augmenter et avancer le règne de J. C. par d'autres moyens dont il connait un grand nombre.

« Qu'il veuille soutenir son église selon sa promesse, de sorte que les portes et les forces de l'enfer ne puissent prévaloir contre elle.

« 2.° Pour les personnes qui ont bien voulu s'en faire les membres, je leur rends grâces de cette preuve de leur confiance en moi.

« Que celui qui a dit à ses valets: Celui qui vous écoute m'écoute moi-même — les tienne enregistrés dans son livre de vie, qu'il répande sur eux abondamment son St. Esprit, qu'il les tienne gravés en sa main, pour que personne ne puisse les arracher ni les détourner de lui, qu'il les protège, les sanctifie, les purifie et les accomplisse pour la grande, o pour la grande journée du Seigneur J. C.

« 3.° Je remercie de même tous ceux qui se sont montrés amis de la société — que Dieu vous récompense de la joie, que vous avez faite par-là à votre pasteur affligé et tourmenté.

« Puisse Dieu vous amener de plus en plus vers J. C. jusqu'à ce que vous soyez sa chère propriété, son peuple acquis, adonné aux bonnes œuvres, les brebis de son petit et cher troupeau.

« Je remercie les hommes qui ont permis à leurs femmes et à leurs enfans d'en être et de se déclarer ouvertement.

« Que celui, qui récompensera tout ce qu'on aura fait au moindre de ses frères — les récompense aussi richement et éternellement du bien qu'ils ont fait à leurs femmes ou enfans, en leur permettant de participer au

Digitized by Google

mépris que souffre J. C. et de porter sa croix, et d'avoir une part à la promesse que J. C. a faite à ceux qui le confessent ici.»

Ces belles paroles : *Le vrai christianisme ne consiste ni dans les noms, ni dans les formes extérieures!...* partirent du fond de l'ame de notre bon pasteur, qui ne s'est jamais laissé subjuguer par de vaines pratiques et qui, aimant tant à marcher dans les voies lumineuses tracées par l'évangile, adorait son Dieu *en esprit et en vérité.*

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Impression et distribution de passages de la Bible.

La bible était pour Oberlin une source inépuisable, dont il cherchait à diriger les eaux en tous sens et par mille filets pour féconder et faire fructifier le terrain aride de la vie. Entre autres moyens, pour parvenir à ce but, se trouva aussi le suivant. Il s'était procuré à son usage une petite imprimerie, à l'aide de laquelle il imprimait lui-même sur des feuilles volantes de papier carré de beaux passages de la Sainte-Écriture, soit du vieux, soit du nouveau testament, feuillets qu'il distribuait tant à ses paroissiens qu'à d'autres personnes qui venaient le voir. Il écrivit successivement des milliers de pareils feuillets. Nous allons en communiquer à nos lecteurs un échantillon en conservant la dimension de l'original.

DEMEURE TRANQUILLE
EN REGARDANT
A L'ÉTERNEL,
ET
ATTENDS-LE.

PSAUME XXXVII.

Digitized by Google

Oberlin se servait aussi de ces feuillets pour sa correspondance en mettant au dos quelques paroles affectueuses qu'il adressait ainsi à ses nombreux amis et connaissances, ses occupations multipliées ne lui permettant que rarement d'écrire des lettres étendues et de se livrer à ces épanchemens, auxquels son cœur aimant mettait cependant tant de prix.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

Évènemens divers de la vie d'Oberlin de
1767 — 1789.

CHAPITRE PREMIER.

Mariage d'Oberlin. — Belles qualités de Mad.e Oberlin. — Son concours aux bonnes œuvres de son mari. — Prière commune. — Tendresse réciproque.

Après avoir fait connaître à nos lecteurs une grande partie des belles actions d'Oberlin, d'actes d'un dévouement philanthropique, bien rare sans doute, tous inspirés, provoqués par le désir ardent de faire en toute chose la volonté de Dieu, nous ne saurions résister plus longtemps au plaisir de les initier dans les relations les plus intimes de cet homme extraordinaire, de les conduire au sein de sa famille : approchons de ce sanctuaire.

Oberlin dont le cœur animé des sentimens les plus tendres devait rechercher les jouissances si pures de la vie domestique, n'avait pas encore choisi de compagne lors de son arrivée au Ban-de-la-Roche, malgré les pressantes sollicitations de sa mère. Il avait souvent

Digitized by Google

adressé des prières à son Dieu pour que lui-même lui fit connaître le choix qu'il devait faire. Une sœur s'était chargée de soigner le ménage du bon pasteur; une année s'était écoulée ainsi, lorsqu'on lui annonça la visite d'une cousine, amie de sa sœur, à laquelle les médecins avaient ordonné l'air des montagnes; elle avait fait une maladie grave. Cette annonce n'était pas agréable à notre Oberlin, car tout en rendant justice aux qualités estimables de sa parente il avait toujours éprouvé pour elle une espèce d'antipathie; et tous deux, pleins d'esprit, avaient souvent ensemble des discussions assez animées. Cette parente, *Marie-Salomé Witter*, fille d'un professeur de l'université de Strasbourg, orpheline depuis nombre d'années, devint cependant l'épouse chérie, presqu'adorée d'Oberlin. Son séjour au Ban-de-la-Roche avait duré quelque temps, son retour est fixé, elle n'a plus que deux jours à passer à Waldbach; tout-à-coup une voix se fait entendre dans le cœur d'Oberlin: « Prends ta cousine pour épouse, » lui dit cette voix; « impossible! » s'écria Oberlin; mais la voix intérieure ne cessa de se faire entendre, elle devint toujours plus impérieuse, alors Oberlin comprit que c'était la volonté de Dieu qui s'annonçait à lui; il rechercha la main de sa cousine, qui la lui accorda, en lui avouant qu'elle l'aimait sincèrement. Cette union, hélas trop courte, mais une des plus heureuses, fut ainsi conclue le 5 Juin 1768; le mariage fut contracté le 6 Juillet de la même année.

L'épouse d'Oberlin devait lui apporter pour dot d'éminentes qualités. Pour être de niveau avec celui qui allait l'appeler sa moitié, il fallait beaucoup d'esprit, un cœur excellent, une foi éprouvée; Mad.ᵉ Oberlin avait

Digitized by Google

toutes ces qualités. Elle fut épouse et mère tendre et soigneuse, elle administrait son ménage avec ordre et intelligence; elle mettait de l'économie en tout pour pouvoir exercer la charité partout, sa conversation était pleine de charmes, elle était instruite et cultivait les lettres, elle savait s'identifier avec l'originalité de son époux, elle entrait dans tous ses projets généreux et en partageait l'exécution, elle fut chrétienne dévouée, elle aurait consenti à suivre son mari à travers l'Océan, ainsi que nous le verrons plus tard, pour obéir à une vocation divine. Oberlin et son épouse étaient créés l'un pour l'autre: heureux accord! heureuse affinité d'ames! Ils furent uns en Jésus-Christ, la piété sanctifiait et rechauffait leur amour. Oberlin avait composé une prière particulière pour sa femme et pour lui, prière que ce couple chrétien se plaisait à adresser conjointement à son créateur divin, à ce Dieu de bonté qui avait uni leurs cœurs et pour ce monde et pour l'éternité. Cette prière est écrite en allemand, nous allons la communiquer à nos lecteurs, d'après la traduction de M.r Luthrot.

Prière d'Oberlin et de sa femme pour demander à Dieu sa bénédiction et sa grâce.

« Esprit saint, descends dans nos cœurs; aide-nous à prier avec ferveur et du fond de notre ame; permets à tes enfans, o notre bon père, de se présenter devant ta face pour te demander ce qui leur est nécessaire.

Que nous nous aimions seulement en toi et notre Sauveur Jésus-Christ, comme étant des membres de son corps.

Sois nous en aide, afin que durant tout le jour,

Digitized by Google

nous ayons les yeux fixés sur toi, nous marchions devant toi, et nous recueillions en toi; en sorte que, de jour en jour, notre vie devienne plus spirituelle!

Permets que nous te soyons fidèles, dans l'exercice de nos devoirs, que nous nous excitions l'un l'autre, nous découvrant réciproquement nos fautes, et en cherchant ensemble le pardon dans le sang de Jésus-Christ!

Quand nous prierons ensemble, et puissions-nous prier souvent et beaucoup! sois, o Seigneur Jésus, le troisième au milieu de nous; et toi, père céleste, rends-nous bien fervens; exauce, à cause de Jésus-Christ, ce que tu nous auras enseignés, par ton Saint-Esprit, à te demander!

Puisque, dans cette vie, tu as mis sous notre direction ceux de notre maison, donne-nous de la sagesse et de la force pour les conduire d'une manière qui te soit agréable. Que nous leur soyons toujours un bon exemple, et fassions ce que tu nous dis d'Abraham, qui commandait à ses enfans et à sa maison après lui, de garder la voie de l'Éternel pour faire ce qui est juste et droit. Si tu nous donnes des enfans et que tu nous les conserves, oh fais-nous la grace de les élever pour toi, de leur apprendre de bonne heure à connaître, à craindre, à aimer et à invoquer le Dieu qui a fait alliance avec eux, afin que, conformément à l'engagement qui sera pris pour eux dans le baptême, ils te demeurent fidèles, depuis le berceau jusqu'à la mort. O notre père céleste, que nous leur inculquions ta parole, toute notre vie, avec douceur, amour et patience, à leur lever et à leur coucher, à la maison et hors de la maison, et dans toutes les circonstances ou ce sera possible, ainsi que tu l'aimes, Seigneur, et que

Digitized by Google

cela convient pour des enfans auxquels tu n'as donné la vie que comme un moyen d'aller vers toi.

Lorsque nous irons ensemble à la Sainte-Cène, oh! donne-nous toujours de nouvelles grâces, de nouvelles forces, un nouveau courage pour continuer à marcher dans le chemin du ciel, et puisque nous ne pouvons nous en approcher dans l'année que quatre fois, que nous y prenions part d'autant plus souvent, oui, chaque jour et chaque heure, par la foi! que nous ayons toujours la mort devant les yeux et nous y préparions toujours; et, s'il est une chose que nous puissions solliciter de toi, oh! accorde que nous ne soyons pas longtems séparés l'un de l'autre, mais que la mort de l'un suive de près et de bien près celle de l'autre.

Exauce-nous, notre tendre père, au nom de Jésus-Christ, ton fils bien aimé. Amen.

Et toi, o notre époux, que tous deux nous t'aimions d'un ardent amour, étant toujours en rapport et en communion avec toi! Ne permets pas que nous mettions notre confiance en notre propre justice et en nos œuvres, mais seulement en ton sang et en tes mérites. Sois avec nous, maintiens-nous fidèles, et accorde-nous, Seigneur Jésus, que nous te voyions bientôt.

Esprit saint, notre Dieu, demeure toujours dans nos cœurs, enseigne-nous à élever à chaque instant nos soupirs vers notre bon père; donne-nous selon nos besoins ta force ou ta consolation. Et à toi, au Père et au Fils soient la louange, l'honneur et la gloire, d'éternité en éternité. Amen.»

Si Oberlin est devenu le père de ses paroissiens, Mad.[e] Oberlin en devint la mère. Elle aussi portait dans

Digitized by Google

les humbles cabanes des Ban-de-la-Rochois des paroles de paix, de consolation et de généreux secours. Elle guidait les conductrices par ses conseils et ses instructions, c'est elle principalement qui avait formé la garde-malade, dont nous avons parlé. Pour faire sentir aux Ban-de-la-Rochois que l'occupation de la filature de coton n'a rien d'humiliant, Oberlin et sa femme s'y exerçaient eux-mêmes.

Oberlin eut de son épouse chérie neuf enfans, dont voici les noms et les dates de naissance:

1. *Emmanuel-Fréderic*, né le 24 Décembre 1769. Ce premier né décéda déjà le 6 Février 1771.

2. *Fréderic-Jérémie*, né le 2 Janvier 1772;

3. *Fréderique-Salomé*, née le 6 Février 1773, décédée le 6 Novembre 1776;

4. *Fidélité-Caroline*, née le 11 Septembre 1775;

5. *Charles-Conservé*; né le 27 Décembre 1776;

6. *Henri-Geofroi*, né le 11 Mai 1778;

7. *Henriette-Charité*, née le 27 Octobre 1779;

8. *Louise-Charité*, née le 5 Avril 1781;

9. *Fréderique-Bienvenue*, née le 14 Novembre 1782.

Nous donnerons par la suite quelques détails sur les enfans d'Oberlin, dont la carrière offre des circonstances remarquables.

La tendresse paternelle d'Oberlin était aussi soigneuse que vive: former des chrétiens, tel était le but principal de l'éducation qu'il donnait à ses enfans; tous lui portaient l'attachement le plus tendre et la vénération la plus profonde, heureux d'avoir un tel père! C'est lui-même d'ailleurs qui se chargeait de leur éducation, il se traça un plan d'enseignement à leur usage et tenait même une espèce de journal sur leurs progrès successifs.

Digitized by Google

L'amour conjugal d'Oberlin loin de diminuer par le tems, ne fit qu'augmenter. Son épouse devint à ses yeux un trésor inappréciable; trésor qu'il environnait de toutes ses affections et dont un triste pressentiment, que l'avenir n'a que trop justifié, lui faisait redouter la perte. Plus d'une fois il s'écria, les yeux baignés de larmes: « Ah, mon Dieu, ne me donne pour nourriture que des pelures de pommes de terre, mais conserve-moi ma femme! »

Ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'y avait, lors de l'arrivée d'Oberlin point de sage-femme au Ban-de-la-Roche; Mad.e Oberlin faisait donc ordinairement ses couches à Strasbourg, elle était aussi obligée de fréquenter plusieurs fois les eaux de Niederbronn. Oh que ces absences paraissaient longues et pénibles à Oberlin; la tristesse la plus profonde s'appesantissait alors sur son ame vigoureuse, sentiment d'autant plus douloureux qu'il s'en accusait comme n'étant pas conforme à cette résignation absolue qui doit caractériser le chrétien. Nous allons traduire à nos lecteurs un article de son journal, qu'il composa dans un de ces momens d'angoisse et de tourmente. Le voici :

16 Janvier 1770.

« Ah Seigneur Jésus, que cette semaine est d'une longueur effroyable! Je devrais me résigner, je devrais remercier le bon Dieu de ce qu'il m'est permis de chercher ma chère femme la semaine prochaine, et cependant je n'ai pas un moment de tranquillité, sans savoir d'où me vient cette inquiétude. C'est envain que je demande à mon cœur ce qu'il me veut, il ne me répond pas: je lui dis qu'il doit s'en rapporter à la volonté clémente de Dieu, qui jusqu'à présent nous a traité avec tant de

Digitized by Google

tendresse; je lui dis que c'est une offense condamnable envers Dieu d'avoir un désir aussi ardent après un être humain quelqu'aimable qu'il soit; que si on ne veut pas se rendre coupable d'idolatrie, il faut porter vers Dieu ses affections et ses penchans les plus vifs... Voilà ce que j'ai dit entr'autres à ce cœur inquiet, mais sans que cela ait pu lui donner la moindre tranquillité; il me répond: je sais tout cela, et aussi j'implore Dieu constamment pour qu'il fasse en sorte que je le choisisse pour premier et principal objet de mon amour, de mes penchans et de mes désirs; mais je ne puis me tranquilliser et je ne sais d'où vient cette inquiétude croissante... Ah mon Dieu, quels sont tes desseins? quelles que soient mes occupations, quelque chose que j'entreprenne, que je lise, que je prie, que je soupire, que je pleure, hélas! il en est toujours de même. Ma chère femme serait-elle morte? ainsi que je l'ai cru Samedi; m'a-t-elle devancée dans le séjour des bien-heureux, pour y embrasser son époux céleste? oh qu'elle serait digne d'un pareil sort; mais alors, o mon cher Dieu, s'il est possible, fais que je la suive bientôt.»... Oberlin s'accusait de cette inquiétude si douloureuse, de cet amour si passionné, il aspirait à cette hauteur religieuse que Fénélon, avec les opinions religieuses duquel Oberlin sympathisait beaucoup, indique dans le passage suivant: « Quand on a trouvé Dieu, dit Fénélon, il n'y a plus rien à chercher dans les hommes: il faut faire le sacrifice de ses meilleurs amis: le bon ami est au dedans du cœur; c'est l'époux qui est jaloux, et qui écarte le reste.» *)

*) Œuvres spirituelles de Fénélon. T. 2. p. 73.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Mort du père d'Oberlin.

Le 6 Mars 1770, le respectable père de notre Oberlin décéda. Ce bon vieillard devait s'endormir en paix en contemplant les fruits de l'éducation soignée qu'il avait donnée à ses enfans et surtout à ses fils. Son fils aîné s'était déjà signalé par des succès littéraires et avait été agrégé à l'université de Strasbourg; une plus belle gloire encore était reservée à son Fritz, le pieux et infatigable bienfaiteur du Ban-de-la-Roche.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Voyage à Strasbourg. — Confiance en Dieu.

LORSQU'OBERLIN quitta sa ville natale pour entrer dans ses nouvelles fonctions il n'avait pas encore reçu l'ordination; mais le président ecclésiastique, (*Präsident des Kirchen-Convents*) lui mit la main sur le cœur en lui disant: Je vous donne par les présentes plein pouvoir d'exercer tous les actes du saint ministère; vous reviendrez et le reste se trouvera. Oberlin revint en effet pour recevoir l'ordination, soutenir une thèse et remplir les formalités prescrites. A cette occasion sa mère lui dit: Eh bien Fritz, as-tu apporté une bourse bien remplie? car tu sais que ce que tu vas entreprendre coûte beaucoup d'argent. Chère maman, lui repliqua Oberlin en souriant, j'ai eu Dieu merci autant d'argent qu'il m'en fallait pour faire le voyage, et voilà tout. Ah, lui répond sa mère tout effrayée, comment cela ira-t-il? et comment peux-tu encore être de bonne humeur? Mais Oberlin lui dit avec assurance: Je n'ai pas à m'en inquiéter. Je suis soldat. Dieu, mon Seigneur, m'ordonna par mes supérieurs de travailler pour lui dans le pauvre Ban-de-la-Roche. C'est ce que j'ai fait et j'ai été tellement surchargé d'occupations, que je n'ai pu, ni voulu

Digitized by Google

songer à autre chose; j'en abandonne le soin à celui dans le service duquel je me trouve.*) Oberlin qui raconte lui-même cette conversation dans une lettre écrite en allemand à son ami, M.r *Blumhard* de Bâle, ajoute: « Et le Seigneur qui guide les cœurs comme les sources des eaux,**) » arrangea tout si bien, qu'à mon départ je me trouvai, au grand étonnement de ma chère mère, en possession de plusieurs écus de six livres.

---

*) *Ich bin Soldat. Gott, mein Herr, befahl mir durch meine Obern zu marschiren und in dem armen Steinthal für ihn zu arbeiten. Das that ich, und hatte bisher so schrecklich viele Arbeit, dass ich ganz an nichts denken konnte, noch denken wollte als an das, was mir befohlen war; für das Uebrige mag und wird Der sorgen, in dessen Dienst ich stehe....*

**) *Der Herr, der treue, der die Herzen lenket wie Wasserbäche.*

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Detournement de malheurs.

OBERLIN était pénétré d'une gratitude toute filiale non-seulement pour le bien que Dieu lui faisait, mais aussi pour le mal dont il le préservait. Il aimait à consigner dans ses tablettes chronologiques tous les faits qui s'y rapportaient. Voici entr'autres ce que je trouve à cet égard:

15 *Octobre* 1770.

Dieu nous a miséricordieusement garanti d'un incendie.

28 *Octobre* 1773.

Depuis presqu'une semaine entière Dieu a détourné journellement un malheur dont nous étions ménacés, tantôt moi, tantôt les miens.

9 *Juillet* 1787.

Le bon Dieu a si bien dirigé la chûte d'un bloc de rocher, qui tomba d'une haute montagne, qu'il a passé entre mes pensionnaires, mes enfans et moi, sans blesser aucun de nous.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Prise de posession du Ban-de-la-Roche par M.[r] de Dietrich.

Les seigneurs catholiques attachés à la cour, visitaient rarement le Ban-de-la-Roche, leurs officiers se permettaient souvent des vexations dont la religion était le prétexte. La joie des Ban-de-la-Rochois fut bien vive lorsqu'ils apprirent que M.[r] *le baron de Dietrich*, d'une famille protestante de Strasbourg, était devenu leur seigneur. A son arrivée les cris de: Vive le Roi! vive notre Seigneur! retentirent dans les airs. La prise de possession eut lieu le 15 Juillet 1771; plusieurs jours furent consacrés aux réjouissances; celles de la paroisse de Waldbach, qu'Oberlin avait su diriger, eurent à la fois le caractère d'une fête de famille et d'une fête religieuse. Oberlin, à la tête de ses paroissiens, reçut le nouveau seigneur au haut de la Bærhœh, de jeunes filles cachées dans des bocages de genêts chantèrent le couplet suivant:

Grand Dieu! ta sage providence
Nous donne un Seigneur généreux,
Dont le pouvoir et la clémence
S'accordent à nous rendre heureux.
Que ta faveur céleste éclaire
Ce jour aimable et salutaire,
Où nous lui consacrons nos vœux;
Remplis son cœur de ta sagesse,
Rends-nous dignes de sa tendresse
Et bénis ses jours précieux.

Digitized by Google

L'effet de ces chœurs invisibles eut quelque chose de magique. A Belmont on présenta à M.r de Dietrich une vieille paysanne de la Hutte qui comptait 129 descendans. La candeur, l'innocence, la naïveté, l'air de décence, les bonnes manières de ces montagnards, firent la plus vive impression sur le nouveau seigneur et les personnes qui l'avaient accompagné. M.r de Dietrich sut aussi bientôt apprécier tout le mérite du bon pasteur, qui travaillait si généreusement et si efficacement au bien-être de ses nouveaux sujets; il encouragea et seconda en toute occasion ses nobles efforts. Il augmenta bientôt de deux cents livres le traitement des deux pasteurs du Ban-de-la-Roche.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Vocation pour Ebénézer en Amérique. — Foi héroïque. — Refus de cures lucratives.

Oberlin avait été depuis sept ans le bienfaiteur spirituel et temporel du Ban-de-la-Roche, le bon pasteur d'un troupeau si souvent délaissé, ou confié à des gardiens peu consciencieux, lorsqu'un événement inattendu menaça sa paroisse de sa perte: il reçut en 1774 une vocation pour *Ebénézer* dans l'Amérique septentrionale. Ebénézer est une colonie fondée par des Allemands, des émigrés de Salzbourg,*) elle était desservie par des pasteurs-missionnaires, envoyés principalement d'Augsbourg et de Halle. La cure principale de cette colonie devint vacante, par le decès du pasteur *Bolzius* (Bolz), qui avait été un homme de mérite; on s'adressa à M.r *Urlsperger*, théologien distingué, ministre évangélique à Augsbourg, pour obtenir un successeur. Urlsperger jetta les yeux sur Oberlin qu'il avait appris à connaître par un article sur le Ban-de-la-Roche qui se trouvait dans une feuille littéraire de Leipsic;*) tant la rénommée d'Ober-

*) C'est en 1731 que le prince-archevêque de Salzbourg sévit de la manière la plus barbare contre ses sujets protestans qui formèrent une population de 19,000 individus. Il leur enjoignit d'embrasser la religion catholique ou de quitter le pays dans le plus bref délai: l'émigration de ces malheureux s'ensuivit.

**) *Leipziger Intelligenzblatt N.° 48.*

Digitized by Google

lin était déjà répandue alors. Ce fut par l'entremise du pieux M.r *Hebeisen* de Strasbourg, que la proposition d'accepter cette place, fut faite à notre pasteur.

Oberlin tendrement attaché à sa paroisse, à sa mère, à ses frères et sœurs et surtout à son frère aîné, le célèbre philologue, crût devoir faire taire ses affections les plus chères pour ne suivre que la volonté de son Dieu; il adressait, conjointement avec son excellente épouse, de ferventes prières *à son bon père céleste,* pour qu'il leur fit connaître le parti qu'ils devaient prendre, et bieutôt tous deux acquirent la conviction que Dieu les appelait dans ces régions lointaines, comme au poste le plus dangereux et le plus pénible. Ebénézer offrait une population de 20,000 ames menacées de rester sans pasteur, car ce ne fut jamais sans une grande difficulté qu'on en trouvait pour ces pays, placés presque hors de la civilisation, au milieu des sauvages. La résolution de Mad.e Oberlin fut des plus courageuses; enceinte depuis plusieurs mois elle ne balança point à suivre son mari à travers l'Océan. Une foi héroïque animait d'un saint enthousiasme ce couple chrétien. Oberlin composa à cette occasion, le quatrain allemand qui suit:

AN GOTT.

Ich will dir einen Altar bauen
Der Ebenetzer heissen soll,
Drauf soll man diese Worte schauen:
Gott führet seine Kinder wohl.

C'est-à-dire:

A DIEU.

Je veux t'élever un autel qui s'appellera Ebénézer et on y lira ces mots: Dieu conduit ses enfans à bon port.

Digitized by Google

Oberlin, ce zélé serviteur de Dieu, se prépara avec soin à sa vocation d'outre-mer, il compulsa des géographies, des relations de voyages, il prit des notes nombreuses et se traça un plan d'activité pour sa nouvelle sphère. Il se promettait bien de l'étendre autant que possible, il se voyait même déjà au milieu de ces Indiens qui ne connaissent pas encore le Dieu vivant. Nouveau Lascases, Oberlin aurait été dans les cabanes de l'Amérique septentrionale, ce qu'il fut dans les chaumières du Ban-de-la-Roche, une seconde providence. Oberlin sut faire à une vocation qu'il regardait comme toute divine le sacrifice de ses affections les plus chères. Nous allons donner la traduction de deux lettres, dont il adressa l'une à son frère aîné, l'autre à sa mère, tous deux cherchèrent à le détourner de son projet d'aller à Ebénézer. Ces lettres sont à la fois des monumens de piété et d'amour fraternel et filial.

Lettre d'Oberlin à son frère aîné.

« O toi, le meilleur et le plus chéri des frères!

« Quelque peine que j'éprouve à l'idée de me séparer de toi et de notre chère mère, je n'en puis pas moins persister dans ma résolution, à laquelle ni ma femme, ni moi n'avons été porté par quelqu'influence humaine. Que tout le monde soit pour ou contre, cela ne peut point décider dans une affaire de conscieuce. Par le baptême j'ai contracté une alliance avec un maître qui sait et peut plus que moi, et plus que tous les hommes, qui m'a adopté pour son fils, qui veut être mon père, mais qui exige un amour filial, une obéissance, un dévouement et une soumission sans réserve; il n'admet pas de vains

raisonnemens, ni des discussions minutieuses. *Retournez et redevenez enfans, ou vous ne pourrez entrer dans le royaume des cieux;* a-t-il dit. Pénétré de l'importance d'un tel privilège, j'ai prié Dieu dès ma tendre jeunesse d'être toujours mon guide, de me recevoir pour son serviteur et instrument, de me faire toujours voir sa volonté et de m'y rendre toujours docile et fidèle. Il l'a fait et je n'ai point été déçu dans mon attente. Même dans le choix des cours que j'ai suivi, dans celui des leçons que j'ai données moi-même et dans une foule de circonstances, j'ai été à même de remarquer sa providence toute spéciale.

« Chaque fois que j'étais incertain sur la décision que je devais prendre, j'invoquais son conseil, et il me l'accordait toujours d'une manière ou de l'autre, en sorte que je serais l'être le plus ingrat, le plus insensible et le plus déhonté, si, malgré les innombrables accomplissemens de ses promesses, je voulais tout à coup m'en détourner et me décider d'après des intérêts purement temporels, d'après ma commodité ou d'après le seul avis des hommes. On exige d'un homme de probité qu'il agisse d'après sa propre et intime conviction. A mes yeux je serais donc indigne d'avoir le plaisir d'être ton frère, si je voulais agir autrement, lors même que les personnes, dont on croit à tort qu'elles ont provoqué ma résolution, seraient d'un tout autre avis.

« Je me suis bien dit d'abord que Dieu bénit mes travaux dans ce pays, et que le bien que je pourrai faire à Ebénézer est incertain. Mais que suis-je donc pour avoir le droit d'argumenter ainsi? Suis-je le pas-

Digitized by Google

teur en chef ou ne suis-je qu'un pasteur subalterne? Le Seigneur ne sait-il donc pas où il doit placer ses serviteurs pour le plus grand bien de son service? Ne dois-je donc adorer Dieu que de ma bouche, en grossissant le nombre de ceux qui ne savent que dire: Seigneur! Seigneur! Mais si je veux l'adorer en faisant sa volonté, pourquoi ne marcherais-je pas à sa voix?

«Dès que j'eus reçu la lettre où il était question de cette vocation, je fis ce que je fais toujours dans des cas douteux: plein de confiance dans ses promesses, je m'adressai à Dieu, au nom de Jésus-Christ, pour le prier ardemment, lui, le Dieu des esprits, de faire ce qu'il avait déjà fait tant de fois pour moi, de me faire savoir si je dois dire *oui* ou *non*; ma femme, à laquelle j'avais remis la lettre de vocation, me retirant de suite sans ajouter un mot, en fit autant; et tous deux, à notre surprise commune, nous acquîmes bientôt l'intime conviction que nous devions dire: Oui, Seigneur, nous voici. Je ne sais que trop que beaucoup de personnes ne connaissent pas la puissance de la prière; mais je sais aussi que ce n'est ni la faute de la précision et de la clarté des promesses, ni celle de la loyauté de Dieu. Mais si c'est la volonté de Dieu, notre père et Seigneur, ainsi que nous en avons la conviction, toutes les autres considérations doivent disparaître. Jésus est et sera toujours le souverain pasteur de son troupeau au Ban-de-la-Roche, et saura lui donner chaque fois, comme pasteur subalterne, celui qui lui convient. S'il veut que nous le servions à Ebénézer, il faut bien que lui, qui tient le monde dans sa main, nous y fasse parvenir; si nous devons y

Digitized by Google

mourir, il saura bien retrouver, au jour de la résurrection, la place où il nous a livrés au sommeil de la mort. *)

« Je sais très-bien que par beaucoup de personnes notre résolution et nos intentions sont taxées d'enthousiasme phantastique, qu'elles voient cela dans toute notre conduite; qu'importe! Il me suffit de savoir que je cherche ardemment à conformer mes pensées et mes actions à cette parole divine que je prêche.

« Si on se permet quelques railleries envers nous, nous sommes rassurés par ces paroles de l'Écriture-Sainte : Celui qui m'avouera devant les hommes, je l'avouerai aussi devant mon père céleste. Au reste nous nous sentons fortifiés par les passages suivans et autres semblables : Pas tous ceux qui me disent Seigneur! Seigneur! ne viendront dans le royaume des cieux; mais seulement ceux qui font la volonté de mon père céleste... Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi... Le disciple n'est pas au-dessus du maître... Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu... N'ayez pas de soucis; mais qu'en toutes choses vos prières, vos invocations et vos actions de grâce se fassent entendre à Dieu...

« Il faut que je termine. Me demanderais-tu pourquoi je suis entré dans tant de détails? Certes, c'est plutôt à cause de moi qu'à cause de toi, cher frère, dont je connais la justesse; car je sais que tu aimes à m'être utile, et c'est ce que tu peux dans cette circonstance, en

*) *Wo er uns schlafen gelegt.*

Digitized by Google

communiquant cette lettre à tous ceux qui regardent ma résolution sous un faux point de vue. Adieu, et ne t'avise jamais d'aimer moins, que tu n'as fais toute ta vie, celui qui, avec l'amour le plus ardent et le plus invariable, lorsqu'il sera aussi, quand même sur l'autre hémisphère, ton antipode, néanmoins

(Autômne 1774.) ton fidèle frère cadet,

Jean Fréderic Oberlin, pasteur.»

Lettre d'Oberlin à sa mère.

Ma chère mère!

«Plusieurs chers amis prétendent que dans ma lettre à mon cher frère je n'avais pas prouvé qu'il est conforme à la volonté de Dieu que j'aille à Ebénézer. En cela ils ont raison; car comment aurais-je prouvé cela, n'ayant pas même encore reçu de vocation officielle. Tout ce que je voulais prouver dans la lettre dont il s'agit, c'est que dans ma position comme honnête homme et comme chrétien, je ne pouvais répondre qu'affirmativement, lorsqu'on me demanda, si j'étais disposé à accepter une vocation. De ce qu'on est disposé, il ne s'en suit pas qu'on est appelé; il n'en suit pas non plus que Dieu veut qu'on aille. Avant que je fus appelé au Ban-de-la-Roche, on m'offrit une place d'aumônier. Quoique j'aie eu depuis mon enfance beaucoup de goût pour l'état militaire, ma situation intérieure et extérieure était alors telle que l'offre me causa un véritable effroi. Je refusai, mais mon ame n'était pas tranquille. On revint à la charge; je consultais Dieu, je le priais de m'inspirer une soumission pleine et entière dans sa volonté, et je sentis

Digitized by Google

le courage de me dévouer à lui sans restriction. Je tombai d'accord avec la personne qui avait été chargée de me faire des ouvertures sur les émolumens et autres accessoires; il ne manquait plus que l'approbation du chef du régiment. Je consacrai tout mon tems et tous mes efforts, que n'absorbaient pas mes occupations indispensables, aux préparatifs pour ma nouvelle carrière. L'étude particulière que je fis à cet égard me reconcilia tellement avec l'état d'aumônier, que j'attendais avec un véritable plaisir, nn sincère désir l'ordre de mon départ. Cependant l'approbation dont j'ai parlé n'arriva pas, et au lieu de me faire entrer dans un corps de soldat, Dieu m'envoya aux paysans du Ban-de-la-Roche. Pareille chose peut arriver à l'égard d'Ebénézer. Voilà pourquoi je ne puis pas prouver que c'est la volonté de Dieu que j'y aille; je ne le puis que lorsque j'y serai ou que du moins je serai en route. Dieu est mon père et mon maître; tout ce que j'ai à faire, c'est de me rendre là où il me dit d'aller en enfant soumis, en serviteur obéissant.

« C'est ce que j'ai tâché d'effectuer jusqu'à présent, et ma réponse affirmative a été une suite de ces dispositions de mon âme. Mais à présent il s'agit de savoir quelle doit être ma conduite, si, au lieu d'une demande préliminaire, la vocation officielle me parvenait : si je dois y voir une vocation divine, ou, en d'autres termes, si, pour agir raisonnablement et chrétiennement, je dois persister dans ma résolution, je crois encore devoir répondre affirmativement, et cela pour les motifs suivans :

« 1.° Depuis mon enfance j'ai eu un penchant inexprimable pour les voyages, penchant qui m'a procuré d'in-

Digitized by Google

nombrables occasions de m'exercer dans la patience et la soumission; car jusqu'à présent il n'a jamais été satisfait. Mais que prouve ce penchant, dira-t-on? Je ne le donne pas pour une preuve; mais on me permettra d'y voir du moins une présomption. Car, si l'on admet que Dieu, comme créateur, a pu donner à tous les êtres vivans tel instinct et telle disposition qu'il lui plaisait, qu'à chacune de ses créatures, il pouvait donner telle distinction qui convenait à ses vues, il est naturel aussi de croire qu'il a donné à chaque être des dispositions en rapport avec cette distinction. Je sais très-bien que le penchant, inné à beaucoup d'hommes, ne paraît pas avoir atteint son but pendant toute leur vie; mais les voies de Dieu sont couvertes d'obscurités pour notre raison, jeune encore à l'âge de 90 ans... notre destination se porte bien au-delà de cette vie temporelle; il fallait nous donner non-seulement les dispositions qui conviennent à notre destination terrestre et passagère, mais bien plutôt celles dont nous avions besoin pour la vie proprement dite, pour la vie à venir, pour toute l'éternité. Voilà aussi pourquoi je n'ai pas voulu donner pour une preuve mon penchant pour les voyages. Mais si tant d'hommes n'ont pas atteint le but auquel leurs dispositions semblaient les porter, la cause de cette contrariété apparente ne sera pas difficile à prouver. Combien d'hommes y a-t-il donc qui, comme créatures de leur créateur, comme enfans de leur père céleste, comme disciples de leur maître, comme brebis de leur pasteur, se laissent guider et conduire? N'est-il donc pas vrai que la plupart d'entr'eux, au lieu de chercher à apprendre par la prière et la soumission leur destination et celle de leurs enfans, ne demandent

Digitized by Google

qu'après coup l'approbation et la bénédiction de leur créateur? Une telle conduite est cependant, pour des créatures raisonnables et chrétiennes, une véritable contradiction; les suites n'en peuvent donc être que contradictoires et confuses.

« 2.° Depuis que Dieu a tiré mon cœur vers lui, et que j'ai pris une part plus directe dans les affaires du royaume de Jésus-Christ; depuis aussi que j'ai acquis une connaissance plus spéciale du genre humain; depuis ce tems mon cœur était oppressé, pénétré de pitié pour tant de peuplades d'aveugles payens qui ont couté à notre seigneur le même sang que vous autres Strasbourgeois, et auxquels il n'est pas donné de goûter une seule des miettes qui tombent si abondamment de votre table. Ces sentimens ont dû m'inspirer le désir de secourir, autant qu'il dépend de moi, leur détresse. Strasbourg offre une pépinière d'ecclésiastiques, parmi lesquels il y a beaucoup d'hommes respectables; ah qu'il en est autrement en Asie, en Afrique, en Amérique! Souvent sur 20,000 ames on n'en compte pas un seul... Des payens ont dit que le monde entier, aussi loin que s'étend le ciel, est la patrie du sage. Jésus-Christ a confirmé cette maxime; il a appris à ses disciples de considérer le genre humain entier comme une moisson pour son père céleste. Ses doctrines forment notre croyance; mais nos actions y répondent-elles? Travaillons-nous avec autant d'ardeur que nous le commande la raison, l'humanité et le christianisme, et que nous le permet la faiblesse de nos moyens au bien-être de toute notre patrie terrestre? Que d'excellentes choses on pourrait faire? que de milliers d'ames pourraient jouir

Digitized by Google

de la félicité en Jésus-Christ, qui nous est échue en partage, si nous étions moins égoïstes, si, imitant notre divin Sauveur, nous embrassions une sphère plus vaste avec de généreux efforts... Ne pas faire le bien qu'on peut faire, c'est commettre un péché. Les mille et mille ames, abandonnées par notre égoïsme, ne tomberaient-elles pas à notre charge? Ces considérations m'ont engagé à prier Dieu souvent et ardemment pour qu'il me préserve de ce patriotisme anti-patriotique, de ce sentiment si peu élevé, si peu conforme à la dignité humaine, à celle d'un enfant de Dieu, qui ne voit que dans notre petit pays l'objet de nos soins et de notre dévouement. Combien de fois n'ai-je pas prié le Seigneur de disposer de moi et des enfans qu'il me donnerait, et de nous employer là où, d'après son plan, nous serions le plus utils. Il est vrai qu'Ebénézer est une paroisse allemande et luthérienne; mais il y dans sa proximité quatre peuplades d'Indiens qui sont en rapport journalier avec elle. On y rencontre d'ailleurs un grand nombre de malheureux Africains qui servent comme esclaves.

« 3.° Pour apprendre les langues, il faut une bonne mémoire; la mienne a toujours été faible, et j'ai eu beaucoup de peine à apprendre les langues qui n'ont pas d'analogie avec l'allemand ou le latin; je trouverais donc de grandes difficultés pour apprendre l'indien au point de pouvoir donner l'instruction dans cette langue; mais je pourrais faire beaucoup de bien indirectement, en formant des institutions, en créant des écoles pour les jeunes nègres.

« 4.° Le triste état de la paroisse d'Ebénézer m'a vivement touché. Les fonctions d'un pasteur y sont très-péni-

Digitized by Google

bles; les plantations sont étloignées les unes des autres à des distances considérables... Les chemins sont mauvais et souvent dangereux... La paroisse est comme une orpheline depuis la mort du digne pasteur Bolzius... Les écoles ont besoin de réforme, et le Ban-de-la-Roche m'a mis à même d'acquérir des connaissances à ce sujet; je pourrais aussi mettre à profit l'expérience que j'ai acquise ici pour fonder à Ebénétzer différens établissemens, qui seraient avantageux pour le temporel et le spirituel de ce pays.

« 5.° La paroisse de Waldbach se trouve dans une position beaucoup plus heureuse que celle d'Ebénézer : elle a à sa tête un seigneur protestant qui approuve et encourage les améliorations faites. Ces améliorations ont déjà assez de consistance pour qu'un successeur consciencieux, lors même qu'il n'aurait que des talens médiocres, puisse continuer l'œuvre commencée. D'ailleurs le Ban-de-la-Roche conserve toujours un conseiller et un aide précieux dans la personne de M. *Stuber*, son premier et principal réformateur, et qui ne cesse pas de donner à ce pays des preuves de son attachement paternel. » ...

Je fais observer que j'ai cru devoir abréger quelques passages de cette lettre, pour éviter des répétitions.

Voici comment Oberlin termine :

« Ma conscience me dit que je ne prie Dieu, ni pour qu'il me laisse ici, ni pour qu'il me fasse partir; mais uniquement pour que sa volonté soit faite, pour que son règne vienne et pour que je me soumette entièrement à ses ordres.

« Je suis et demeure jusqu'à ma mort et ensuite encore, chère maman,

(Commencement de 1775.) Votre obéissant

Jean Fredéric.

Digitized by Google

Oberlin, décidé de partir, avait déjà préparé une lettre d'adieux à sa paroisse; nous allons la transcrire ici :

A la paroisse de Waldbach, au comté du Ban-de-la-Roche.

Mes très-chers frères, mes bien-aimés paroissiens!

« Les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, aux soins gé-« néreux desquels nous devons la traduction et l'impres-« sion de ce beau livret, m'ont invité à vous le dédier « et vous dire mes derniers adieux. Quelle satisfaction « pour moi d'oser encore vous entretenir par écrit, « maintenant que je ne peux plus le faire de bouche! « Voici donc enfin le jour dont je vous ai tant de fois « parlé, pour vous rendre plus attentifs à ce que je vous « prêchais au nom de mon maître, notre divin sau-« veur!

« Le jour de notre séparation! Avec quelle tranquil-« lité d'esprit ne vous quitterais-je, si je vous savais « tous dans les tendres mains de ce fidèle sauveur, dont « je sais que ni le monde, ni l'enfer, ne serait capable « de vous arracher, à moins que vous ne vous en sépa-« rassiez vous-mêmes.

« O hâtez-vous encore, vous qui avez négligé jus-« qu'ici de le faire; hâtez-vous encore pendant que vos « cœurs sont touchés; hâtez-vous de vous prosterner « aux pieds de Jésus, votre rédempteur, de lui deman-« der humblement pardon de votre criminelle légèreté et « négligence; présentez-lui vos ames telles qu'elles sont; « suppliez-le de les changer et de les faire telles qu'il les « souhaite; n'oubliez jamais ce qu'il a dit lui-même et « a fait dire par ses fidèles apôtres, et que je vous ai

Digitized by Google

« si souvent répété : Qu'on ne saurait être sauvé à moins
« qu'on ne soit régénéré ou né de nouveau, selon St.-
« Jean III, qu'il faut être animé de son esprit, Rom. VIII,
« 9 et 14; que nous devons être unis à lui comme la
« branche à l'arbre, et tirer continuellement de lui les
« forces pour une sainte vie; que tout ce que nous fai-
« sons hors de l'union avec lui, quelque beau et noble
« qu'il puisse paraître aux yeux du monde honnête à la
« payenne, n'est d'aucune valeur à ses yeux, parce que
« le motif en est frivole, au moins n'est-il pas l'amour
« et la reconnaissance envers celui qui a tout fait pour
« notre salut, et qui a certes mérité que nous fassions
« tout pour lui, et pour l'avancement de son règne. St.
« Jean XV.

« O mon cher troupeau, vous que le souverain pasteur
« avait daigné me confier pendant huit ans! Je vous
« conjure, attachez-vous à ce pasteur divin et jamais aux
« hommes. Les hommes sont en sa main, et il est tou-
« jours en état de vous fournir des ouvriers fidèles, si,
« par le défaut de votre foi et de votre obéissance en-
« vers lui, vous ne vous en rendez indignes.

« Le seigneur de la moisson m'appelle maintenant,
« contre toute mon attente, loin de vous pour paître un
« autre de ses troupeaux, qui lui a coûté le même prix
« que vous; mais qui est infiniment moins à portée d'a-
« voir ce que plusieurs d'entre vous n'ont que trop peu
« estimé.

« Nous serons séparés quant au corps; mais j'espère
« que nous ne le serons pas quant à l'esprit. Je vous ai
« toujours aimés tendrement; je vous aime encore, et
« tous les trésors du monde n'auraient pu faire ce que

Digitized by Google

« l'ordre de mon divin maître et Seigneur a fait ; je veux
« dire de me porter à vous quitter ; mais je ne vous
« oublierai toute ma vie, et, oh ! ne m'oubliez pas non
« plus ; n'oubliez pas les exhortations et les règles du
« Saint-Évangile que je n'ai cessé de vous répéter ; n'ou-
« bliez pas d'implorer la bénédiction de Dieu sur celles
« que j'adresserai à mon nouveau troupeau de l'autre
« côté de la mer, et sachez que tout ce que vous de-
« manderez au père au nom et pour le règne de Jésus,
« il vous l'accordera, et que toutes les bénédictions qu'il
« accordera à mon troupeau américain en faveur de vos
« prières pour lui, ajouteront à l'éclat des couronnes
« qui seront destinées à votre zèle.

« Adieu donc, ma très-chère paroisse ! Nous ne nous
« verrons plus apparemment jusqu'à ce que nous nous
« reverrons devant le trône de Dieu et de l'agneau,
« où, ravis et extasiés de toutes ses généreuses et di-
« vines bontés, nous lui en rendrons éternellement des
« louanges, honneurs et actions de grâce. Amen.

« Écrit ce .... 177..
« à V.....

J. F. Oberlin. »

Oberlin s'était probablement proposé de dater cette lettre du jour et de l'endroit de son embarquement. Le voyage n'eut cependant pas lieu : la guerre d'Amérique, illustrée par les exploits de Washington, de Lafayette, ce qui est le drapeau de la liberté des deux mondes, et de tant d'autres héros-citoyens, éclata. Oberlin ne put se rendre à Ébénétzer ; il fut conservé au Ban-de-la-Roche, pour ajouter de nouveaux bienfaits à ceux dont il avait déjà comblé ce pays.

Digitized by Google

Plus tard on lui proposa souvent des cures lucratives; mais il n'en accepta aucune, semblable à cet autre pasteur *), qui refusa de se charger de la direction d'une paroisse, parce qu'on lui offrait des émolumens trop forts et qu'on lui imposait des obligations trop faibles. Oberlin dit lui-même dans une lettre à son ami, M. *Blumhardt*: «Le meilleur emploi est celui où l'on fait le plus de bien et qui est le moins récompensé.»

*) *Jean-Guillaume de la Flèchère*. V. la notice de M. *Luthrot*, pag. 12.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Relations d'Oberlin avec l'institut d'éducation de Basédow. — Beau trait de Mad.^e Oberlin.

Une ardeur généreuse venait de se signaler en Allemagne pour l'amélioration de l'éducation de la jeunesse. On avait senti les défauts d'un système routinier, qui souvent ne tendait qu'à surcharger la mémoire au lieu de développer l'intelligence ; on essaya de nouvelles méthodes. Parmi les hommes dont les efforts ont excité à cette époque un véritable enthousiasme, il faut citer *Basédow*, qui établit à Dessau son institut d'éducation, destiné à servir d'école-modèle à toute l'Allemagne. Cet établissement, créé sur une base très-large, exigea des sacrifices au-dessus des ressources d'un particulier : de toutes parts des dons volontaires affluèrent à son secours. Oberlin, cet ardent ami de la jeunesse, ne tarda pas à se mettre en rapport avec l'institut d'éducation de Dessau. Un de ses anciens disciples y était attaché comme professeur ; Oberlin entra en correspondance avec lui. Nous allons communiquer à nos lecteurs la lettre suivante ; elle fut insérée dans les *Traités pédagogiques* (*pædagogische Unterhandlungen*), journal publié par l'institut. Le rédacteur observe qu'elle mérite les honneurs de l'impression, comme concourant puissamment à l'apologie de l'humanité. Le pieux *Feddersen* l'a inséré dans son ouvrage, intitulé : *Nachrichten von dem Leben und Ende gutgesinnter Menschen, mit pracktischen Anmerkungen*, etc.

Digitized by Google

(*Notice sur la vie et la mort d'hommes bien pensans, avec des observations pratiques*. Halle 1784, 4.ᵉ recueil, pag. 254—256). Voici la traduction de cettepièce intéressante, dont l'original est écrit en allemand *); elle aussi nous ouvre le cœur d'Oberlin, et nous fait voir en même tems la belle ame de son épouse.

« Mon cher Fritz! **)

« Tu désires être aimé de moi autant que je t'aime; très-bien; voilà ce qui fait plaisir d'entendre. Puisses-tu te dire à toi-même combien je te suis attaché! Je porte votre institution d'éducation dans mon cœur. Ah que j'aimerais pouvoir m'y consacrer tout entier! mais c'est ici que Dieu veut que je lui porte mes sacrifices. Ah que je désire vivement pouvoir être auprès de vous au moins quelques mois, quelques semaines, pour tout voir, tout apprendre, m'en retourner ensuite au Ban-de-la-Roche, enrichi de vos lumières et les faire fructifier ici. Mais Dieu me l'interdit absolument, et mon vœu seul répond à mon vœu. Sous le rapport financier j'étais toujours très-gêné, et dans ce moment je le suis plus que jamais. Ah que n'avons-nous de l'argent, de cet argent si inutile en tant de mains! Voilà ce que je me suis dit mille fois depuis que je connais l'institution de Dessau, c'est ce que ma femme et moi nous nous sommes redit en lisant le troisième cahier de vos *Archives*. Nous tournions nos regards de tout côté pour voir si nous n'avions rien dont nous pourrions tirer quelqu'argent. Je fus tout

---

*) V. cet original parmi les pièces justificatives.

**) On voit que le correspondant d'Oberlin portait le même prénom que lui.

triste ; car rien ne se présentait. Tout à coup ma femme, qui était sortie, rentre dans ma chambre toute rayonnante de joie, et m'apporte une paire de boucles d'oreille, avec prière de les envoyer à votre institution philantropique ou de vous en adresser la valeur. Elles lui avaient coûté, il y a dix à douze ans, 30 florins. Je les envoyai donc à M. ** à Strasbourg, sans lui nommer la donatrice. J'ignore si les boucles d'oreille ou leur produit en argent accompagneront cette lettre. Tu peux bien t'imaginer le plaisir que m'ont causé ces boucles d'oreille. J'embrassai tendrement ma bonne petite femme. Elle me dit toutefois, que si elle venait à mourir avant moi, je serais obligé d'en faire le remploi, puisqu'elles étaient portées dans notre inventaire. Sois tranquille, mon bijou, lui répliquai-je ; ah que n'ai-je à ce prix encore beaucoup de pareilles marchandises ! Je ne puis pas souffrir des choses aussi inutiles, tandis qu'avec leur produit on pourrait faire tant de bien. Dieu me donne du pain aujourd'hui, et pour l'avenir il m'en a encore promis. Quoique, mon cher ami, à l'exception de Dieu et de nous, personne ne sache qui a donné cette bagatelle, ce secret est cependant à votre disposition. Si la publication du nom de ma bonne petite femme peut contribuer à engager d'autres à suivre son exemple, nous y consentons volontiers, quoique nous sachions bien que certaines personnes ouvriront de grands yeux. Peut-être cela porterait-il pourtant quelques-unes d'entre-elles à faire des recherches dans leur écrin.

« Je ne crois pas qu'aucun autre cadeau ne m'eut fait plus de plaisir que les trois exemplaires de l'*Ouvrage*

Digitized by Google

élémentaire (*Elementarwerk* *). Je ne me possédais pas de joie; car j'avais presque porté envie à ceux qui étaient à même de pouvoir l'acheter; moi, je ne voyais pas de loin la possibilité de me le procurer, ma caisse étant absolument aux abois.

« Je cherche à répandre cet excellent livre partout où je puis, surtout à Strasbourg. Cher ami, je te l'avouerai, tant d'exemplaires ont effrayé ma femme et moi. Je n'y tenais plus : je cherchais la solitude pour donner un libre cours à mes larmes. La reconnaissance, la joie, la confusion, le chagrin de ne pouvoir rendre des services, à vous et à votre institut, m'accablèrent. Mes amis, je ne puis vous offrir que des vœux, des vœux bien ardens pour vous, pour votre noble entreprise, avec laquelle j'aime tant à m'identifier; vœux que j'adresse à ce Dieu qui m'accorde si peu de moyens pécuniaires. Salue et embrasse tous nos chers amis. Oui, mes amis, votre vocation et votre travail sont dignes d'envie. Que Dieu vous fortifie, vous bénisse, vous encourage, qu'il vous accorde ce que je désire toujours pour moi-même : un amour tendre et toujours plus tendre pour Jésus-Christ et pour ces enfans qui lui sont si chers et qu'il a rachetés par son sang. Adieu, mon cher, et vous tous, mes amis! je suis jusqu'à la mort, et puis de nouveau

votre dévoué et tendre ami,

Oberlin. »

Waldbach, au Ban-de-la-Roche, sur la frontière de l'Alsace et de la Lorraine, ce 16 Mars 1777.

(*) C'est un ouvrage encyclopédique sur les sciences, arts et métiers, avec des estampes, publié par Basédow.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Hospitalité généreuse envers le poëte Lenz.

En 1770 et années suivantes, l'université de Strasbourg compta, au nombre de ses étudians, plusieurs jeunes Allemands, qui plus tard ont occupé un rang distingué parmi les littérateurs de leur pays. Conjointement avec quelques Strasbourgeois, ils formèrent une espèce d'association, consacrée par les muses et par l'amitié. A leur tête se trouva un fonctionnaire, ami des lettres, M. *Salzmann*, que *Gœthé* appelle dans plusieurs lettres qui se trouvent à la Bibliothèque de l'université, « son cher Socrate ». Les membres les plus distingués de cette confédération littéraire et surtout poétique, furent *Gœthé*, *Jung*, dit *Stilling*, et *Lenz*. Les poésies de Lenz tiennent principalement du genre dramatique. Le célèbre *Tieck* en a donné récemment une édition complète en 3 volumes*). L'infortuné Lenz eut le sort du Tasse: une passion malheureuse pour une jeune Allemande le jeta dans une mélancolie profonde, qui éclatait souvent en accès de fureur. C'est dans cet état de dérangement mental qu'il arriva au Ban-de-la-Roche, le 20 Janvier 1778,

*) *Gesammelte Schriften von J. M. R. Lenz, herausgegeben von Ludwig Tieck. Berlin, bei Reimer*, 1828; 3 *Thl.*

Digitized by Google

guidé sans doute par l'espoir, qu'auprès d'Oberlin il pourrait recouvrer la paix et le bonheur. Sa maladie avait cependant jeté de trop profondes racines; il eut, à la vérité, non-seulement des momens, il eut même des jours lucides. Étant candidat en théologie, il pria Oberlin de lui permettre de prêcher pour lui, ce qui lui fut accordé, et il s'en acquitta bien; mais bientôt ses idées sombres s'emparèrent de son ame avec une force nouvelle. Il passa plusieurs semaines à Waldbach, et faisait à tout instant de nouvelles tentatives pour se suicider; ce furent là des jours de terreur et d'angoisse pour le bon pasteur, et sa digne épouse. Oberlin, auquel le caractère, naturellement bon, le génie qui étincelait à travers les nuages de la folie, l'état de souffrance du malheureux jeune homme, avaient inspiré le plus vif intérêt, le traita, pendant plusieurs semaines, avec une bonté angélique, le surveilla avec autant d'attention que de délicatesse; et ce ne fut que lorsqu'il avait acquis la certitude qu'il ne pourrait garantir les jours de ce malheureux, qu'il l'adressa à un ami de Strasbourg, accompagné de deux hommes sûrs. Nous avons trouvé parmi les papiers d'Oberlin une relation détaillée à ce sujet.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Voyage en Allemagne.

Au mois d'Août 1780, Oberlin fit un voyage dans la haute Alsace et dans le pays de Bade. Il aimait à rechercher les hommes qui, comme lui, consacraient leur existence au bien-être de leurs semblables. A Colmar il s'arrêta auprès du célèbre *Pfeffel*, qu'on a appelé le *Lafontaine* allemand, et qui, quoiqu'aveugle depuis l'âge de vingt ans, dirigeait avec le plus grand succès une école militaire, où affluaient des jeunes gens de familles distinguées, tant de la France que de l'étranger. Oberlin et Pfeffel étaient faits pour s'apprécier; aussi trouvons-nous dans une lettre, que ce dernier avait déjà adressée à notre pasteur en 1778, après une première visite, le passage suivant, que nous allons traduire de l'allemand.

« Je ne vous dirai plus que je vous estime et vous aime ; les expressions me manquent pour vous faire connaître toute l'ardeur des sentimens qui m'animent à votre égard. Depuis votre départ il ne s'est pas écoulé de jour que je n'aie pensé à vous ou que je n'aie parlé de vous. Un homme comme vous est un phénomène bien rare, et j'ai tant besoin d'un ange consolateur, que je dois comp-

Digitized by Google

ter votre visite et votre amitié parmi les plus beaux présens que m'ait faits la providence. »

A Kondringen, Oberlin se lia avec *Sander*, auteur de plusieurs ouvrages de dévotion et d'histoire naturelle, ainsi que d'un voyage en France; à Emmendingen il fit la connaissance de *Schlosser*, qui s'était, à cette époque, acquis une réputation littéraire par ses ouvrages sur des questions d'économie politique et par sa traduction et sa réfutation de l'*Essai sur l'homme*, par Pope. Oberlin s'était proposé de voir en même tems la Suisse; mais des nouvelles qu'il avait reçues de son épouse, le firent renoncer à ce projet, et il ne poussa pas plus loin que jusqu'à Fribourg en Brisgau.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Excursions à cheval.

Le bon pasteur ne quittait son troupeau que fort rarement, et lorsqu'il le faisait, c'était presque toujours pour lui procurer quelque nouveau bienfait. Il entretenait avec ses amis de Strasbourg une correspondance très-active, dont les intérêts du Ban-de-la-Roche étaient presque toujours le sujet. Il les consultait sur les améliorations qu'il projetait, leur annonçait les progrès de celles qu'il avait réalisées ou bien leur indiquait les obstacles qu'il avait rencontrés. Il entretenait leurs bonnes dispositions en faveur de ses paroissiens, auxquels il cherchait sans relâche à acquérir de nouveaux protecteurs. Pour parvenir à ce dernier but, sa présence devenait souvent nécessaire. Ses nombreuses occupations au sein de sa paroisse ne lui permettaient cependant que de courtes absences. Habitué à tous les genres de privations, il employait à ses œuvres de charité jusqu'au tems consacré au sommeil. On le voyait souvent le soir s'élancer sur son cheval, parcourir, pendant lu nuit, la distance de Waldbach à Strasbourg, utiliser la journée au profit de son cher Ban-de-la-Roche et y retourner le soir avec la même rapidité, en y apportant de nouveaux bienfaits, de nouvelles consolations.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Mort de Mad.e Oberlin.

Nous avons parlé dans le chapitre premier de ce livre de la tendresse d'Oberlin pour son épouse, et des douloureux pressentimens qui lui firent craindre de la perdre par une mort prématurée. Ce triste pressentiment n'était que trop fondé; celle qui était l'objet de son amour, aussi constant que vif, sa fidèle compagne, qui non-seulement présidait aux soins du ménage et prodiguait sa sollicitude à ses nombreux enfans, mais qui était encore son aide infatigable dans beaucoup de ses entreprises philantropiques, elle, qui était la mère des pauvres et se plaisait tant à diriger l'instruction de la tendre jeunesse; cette épouse chérie, qui répandait tant de charmes sur l'existence du bon pasteur, qui sympathisait tant avec lui par ses sentimens généreux et chrétiens, lui fut enlevée par une mort subite et inattendue; Mad.e Oberlin décéda le 17 Janvier 1783.

Voici comment Oberlin raconte lui-même ce douloureux événement.

« La veille de la mort de ma femme, tout le monde s'étant retiré et me trouvant seul avec elle, elle me dit: Le Seigneur, mon Dieu, m'a tenu parole en toi, cher

Digitized by Google

époux; il m'avait promis qu'il me ferait voir son salut, et vraiment il me l'a fait voir en toi; c'est à toi que je dois les connaissances que je tiens du Ciel et de ce qui nous attend après notre mort. Je t'en remercie, cher époux, et je reconnais en toi la fidélité de mon Dieu. Sur cela il sonna dix heures, et, selon notre coutume, nous nous embrassâmes en nous souhaitant le bon soir. Je me retirai dans ma chambre, et ma femme dans une chambre en bas avec son petit nourrisson, âgé de 8 semaines, et une servante. Vers les six heures du matin, une servante vint m'éveiller, disant: Monsieur, Madame est malade. J'étais extrêmement accablé de sommeil, et, étant habitué à la savoir plus souvent indisposée que bien portante, je me rendormis. La servante vint une seconde fois, me disant: Madame est fort mal. Pour le coup je me précipitai du lit et la trouvai assise sur le sien, ayant les jambes dans un bain de pied et la tête appuyée sur une servante. En entrant dans la chambre, je lui entendis dire ces paroles: Seigneur Jésus! tire-moi de cette affreuse extrémité. Je m'approchai et je passai le bras autour de son corps pour la soutenir. Dans ce moment je sentis un mouvement convulsif dans son bras et j'entendis un craquement dans sa poitrine, après quoi elle fut si tranquille que, ne pouvant plus supporter la situation gênante dans laquelle j'étais, ainsi que la servante, nous la couchâmes tout doucement, la croyant endormie. Mais que devins-je lorsque, tâtant son pouls, je ne lui en trouvai plus, et, mettant la main sur son cœur, je ne le sentis plus battre. Je l'abandonnai aux soins de *Sébastien Scheidecker*, que l'on avait appelé, et je montai avec précipitation sur le grenier. Là, me

Digitized by Google

jetant à genoux, je m'efforçai de prier Dieu que cet évanouissement ne durât pas long-tems; je dis que je m'efforçai; car, quelque ardent que fut mon désir d'être exaucé, ma prière semblait être de plomb et ne voulait pas monter vers le ciel. Je fus forcé à dire : « Louez le Seigneur, vous toutes les nations; car sa grâce veille sur toi dès maintenant et à perpétuité!» Ah! dis-je, qu'as tu fait, ô mon Dieu! tu m'as pris ma femme et je dois t'en louer! Je descendis. Sébastien m'entendant descendre, voulut me prévenir de ma perte; mais je lui dis que j'en étais instruit. Je me couchai sur ma chère défunte; je collai ma bouche sur la sienne; je l'arrosai de mes larmes. Hélas! c'était un corps inanimé. J'eus assez de force ce jour-là pour écrire les lettres nécessaires et ranger les choses qu'il fallait ranger, après quoi je m'abandonnai entièrement à ma douleur. Elle fut si vive que je priai sans cesse le Seigneur de me faire mourir, et que c'eût été un délice pour moi de me faire enterrer avec cette chère moitié de moi-même. Dieu qui avait frappé ce coup terrible, me traita ensuite avec la plus grande bonté, comme un malade en délire que l'on tâche de rappeler peu-à-peu à la raison.»

La servante dont nous avons dit qu'elle appela Oberlin auprès du lit de mort de son épouse, était *Louise Scheppler*, alors encore fort jeune. Elle m'a raconté que Mad.e Oberlin, avant de se coucher, s'était approchée de chacun de ses enfans et avait mis la main sur leurs têtes, comme pour leur donner sa bénédiction, ce qu'elle ne lui avait jamais vu faire. Mad.e Oberlin fut enterrée le 21 Janvier, devant l'église de Waldbach, à main droite.

Digitized by Google

« L'or est épuré dans le feu, et les hommes agréables sont épurés dans la fournaise de l'affliction » (Ecclésiastique II, 5). Oberlin était un de ces hommes *agréables à Dieu:* la mort de sa femme, le coup le plus douloureux qui eût pu le frapper, le rendait, pour ainsi dire, inaccessible à toute autre douleur, invulnérable pour les souffrances de la terre; il comprit et méprisa plus que jamais le néant des choses de ce monde. *Sa force fut en Dieu;* il *lutta le bon combat;* il opposa à toutes les adversités de cette vie le courage qui vient d'en haut.

Oberlin, telle fut sa conviction intime, ne fut cependant pas séparé entièrement de son épouse chérie, semblable à un ange tutelaire, elle venait le voir, elle était près de lui dans cette vallée des larmes. C'est dans des *rêves* qu'elle communiquait avec son époux, que, selon lui, elle se rendait sensible, visible à son ami; elle lui apportait des nouvelles de l'autre monde, elle le préservait de danger; lorsqu'il méditait quelque bienfait nouveau, dont le résultat n'était pas évident, sa femme sut l'arrêter ou l'encourager dans ses projets. Ces rêves étaient pour lui tellement intuitifs, que lorsqu'on lui demandait comment il les distinguait des rêves ordinaires, sa réponse fut : « Comment distinguez-vous les couleurs les unes des autres? » Il les consigna dans une suite de cahiers, qui, n'appartenant qu'à l'intimité, ne sont pas susceptibles de publication. L'épouse d'Oberlin fut pour lui ce que le génie de Socrate avait été pour ce sage de la Grèce.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Pensionnat.

La réputation d'Oberlin s'était répandue au dehors; ses ennemis les plus passionnés étaient obligés de reconnaître son talent supérieur pour l'instruction : les écoles du Ban-de-la-Roche en déposaient d'une manière évidente. Oberlin créa un pensionnat, qui devint pour lui une seconde famille. Ses jeunes élèves des deux sexes recevaient auprès de lui une éducation éminemment religieuse; il leur inspirait l'amour du travail, la simplicité des mœurs; il les habituait à vivre en bonne intelligence avec leurs camarades, au respect qu'on doit à ses supérieurs, à la modestie, à l'esprit d'ordre, à une exactitude rigoureuse, au langage de la vérité, à l'emploi consciencieux du tems, à l'économie et à la bienfaisance. Il veillait à leur innocence, et nourrissait en eux cette touchante pudeur qui fait le charme de la jeunesse; ils recevaient une instruction variée et solide. Leur physique se développait et se fortifiait au milieu de ces montagnes qui séparent le Ban-de-la-Roche, retraite paisible, port tutélaire, de la frivolité, des orages et de la corruption du monde.

Oberlin, quoiqu'animé par une piété vive, était loin d'exiger de ses jeunes amis cette dévotion ténébreuse qui est l'ennemie des plaisirs innocens; l'exhortation suivante qu'Oberlin adressa à ses élèves, fera connaître à cet égard les vues saines et éclairées qui le guidaient.

Digitized by Google

Waldbach, le 6 Janvier 1782.

Mes chers élèves!

Je crois que vous ne me comprenez pas. Vous pensez que vous ne devez plus rire, plus badiner ensemble, et pourtant il n'y a personne qui ait tant de droit à la gaîté que les enfans de Dieu; et St.-Paul nous crie: réjouissez, réjouissez-vous!

Vous n'y êtes donc pas et vous vous trompez encore. Chaque chose a son tems, et la prière et le chant à l'honneur de Dieu, pourraient devenir désagréables à Dieu, et même des péchés, si elles nous empêchaient de l'application nécessaire au travail et à l'ouvrage qui nous est confié.

L'application au travail demande

1.° que je regarde bien ce que j'ai à faire et comment je le dois faire;

2.° que je m'étudie et m'efforce à ces deux choses:

1) à le faire du mieux;

2) à le faire dans le plus court tems que peut se faire.

Tout ce qui vous empêche de cela est mal, que ce soit badinage ou chant, ris ou prières, gaîté ou tristesse.

Et quiconque tombe dans ce désordre, dans ce manque d'application au travail, que Dieu et le même Dieu a ordonné, qui a commandé la prière; quiconque y tombe, par quelque raison que ce soit, par légèreté ou par dévotion mal entendue, est châtié de Dieu par pauvreté, misère, etc.

Car toutes, toutes les paroles de Dieu doivent être exécutées avec crainte et tremblement.

Concluez de là et comparez que

Digitized by Google

1.° La prière, la dévotion qui nous distrairait de l'application nécessaire à l'ouvrage confié, pourrait être mauvaise,

2.° Et le badinage, le rire en présence de Dieu et conduit d'une manière à ne point nous distraire de l'application nécessaire à l'ouvrage confié, peut être agréable à Dieu.

Ce pensionnat devint une pépinière de chrétiens. Dispersés aujourd'hui sur la surface de la terre, en *Alsace*, à *Paris*, à *Londres*, à *Pétersbourg*, les disciples d'Oberlin forment une sorte de confraternité, d'association pieuse, dont le lien sacré est le souvenir des jours précieux qu'ils ont passés au Ban-de-la-Roche auprès de l'homme vénérable qu'ils regarderont toujours comme leur père commun.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Persécutions contre Oberlin, sous prétexte qu'il favorisait des émigrations pour la Pologne.

A l'époque dont nous nous occupons, beaucoup d'habitans de l'Alsace et de la Lorraine quittèrent clandestinement le pays pour s'établir en Pologne où les appelaient des promesses fallacieuses. Le gouvernement ayant prononcé des peines sévères contre les instigateurs de ces émigrations, quelques malveillans cherchaient à compromettre notre bon pasteur. La liasse, qui renferme les pièces qui ont trait à cet événement, porte pour suscription les mots : *Il vaut mieux souffrir du tort que d'en faire.* Une enquête fut ordonnée par le conseil souverain d'Alsace; l'innocence d'Oberlin ne pouvait manquer d'être reconnue. Nous croyons pouvoir placer ici la justification qu'il avait rédigée par écrit; elle fait connaître ses idées sur la manière de combattre les écarts populaires et sur la franchisse qu'on doit y mettre.

« Il y a quelques semaines, dit-il, (je ne sais plus combien) que deux bourgeois du voisinage, je ne sais s'ils étaient de Colroi ou de Renvest, vinrent me trouver avec une affiche allemande, me priant de la leur traduire en français.

« Je le leur refusai absolument. Ils insistèrent. Je leur dis, ce que j'ai dit mille fois à mes paroissiens, que :

Digitized by Google

« Quiconque veut travailler, trouve du pain chez lui aussi bien qu'ailleurs.

« Quiconque ne veut pas travailler d'abord, ne doit point manger non plus; ensuite il sera pire ailleurs qu'ici, puisqu'ici on ne s'abandonne point, on s'entr'assiste; au lieu que dans un pays rempli d'aventuriers, on sera au besoin pire que dans un désert.

« Que la Pologne est un pays fertile, mais habité par des gens barbares, rudes, voisins des Tartares et des Turcs, et trop souvent menacés de leurs brigandages et de leurs meurtres.

« Que la parole de Dieu, Ps. 37, 3, nous dit, selon notre traduction allemande: « Reste au pays te nourris-toi honnêtement. » Que par conséquent les colons n'ont d'abord ni l'agrément ni le consentement de Dieu pour eux, etc.

« C'est sans doute à de pareilles exhortations et raisonnemens qu'il faut attribuer que, dans ma grande et pauvre paroisse, écrasée de dettes et de misère, où, parmi trois cents ménages, il y a peut-être à peine cinquante qui aient encore des pommes de terre, que dans cette paroisse il n'y a que deux bourgeois qu'on ait pu soupçonner avoir quelqu'envie de s'expatrier.

« Les hommes voisins me répondirent, qu'ils n'avaient pas justement le dessein de partir; mais que ces affiches allemandes avaient fait tant de bruit chez eux, qu'ils désireraient savoir au juste ce qu'elles portaient.

« Je parcourus l'affiche allemande; je vis qu'elle *ne s'adressait qu'aux sujets de l'empire, et qu'elle exige absolument des certificats du seigneur et magistrat supérieur du pays.*

« J'eus une extrême joie en découvrant ces deux articles,

Digitized by Google

et en voyant que la traduction de cette pièce peut être bien plus favorable que nuisible à mon but, parce qu'elle s'accorde avec l'ordre du roi et la volonté de Dieu, puisque tous les trois, Dieu, le roi et l'empereur, disent aux Français : « Reste au pays; » et qu'en outre l'affiche de l'empereur exige une condition que des sujets français ne peuvent absolument pas remplir, ou qu'il faut une permission ou certificat du seigneur, ou régence ou magistrat supérieur. Je promis de traduire l'affiche, croyant être de *mon devoir d'empêcher qu'aucun pauvre séduit ne se rendît malheureux par l'ignorance des conditions à remplir.*

Je traduisis l'affiche; je fis copier la traduction par mon jeune pensionnaire; la copie et l'affiche allemande, je la donnai au jeune homme étranger et voisin, qui vint les chercher quelques jours après; et l'original, je le communiquai à nos quatre maîtres d'école, en leur faisant remarquer les deux articles nommés ci-dessus, et puis, quand il me fut rendu, je le brûlai.

Dans le cours de mon ministère pendant dix-neuf ans, j'ai toujours trouvé, qu'en fait de séduction, le plus sûr moyen de préserver le peuple, c'est de ne rien cacher, de ne pas paraître despote, ni trop réservé; mais d'accompagner les imitations séduisantes de réflexions qui éclaircissent; et c'est par ce moyen que jusqu'ici aucun de mes paroissiens n'a été tenté d'émigrer.

Waldbach, ce 23 Avril 1786.

Oberlin, ministre.

Digitized by Google

CHAPITHE XIII.

Nouvelle maison curiale. — Mort de la mère d'Oberlin.

Ce fut en 1787 que le baron de Dietrich fit construire la maison curiale actuelle. Une grille en bois forme à gauche la clôture de la cour; à droite, attenant à la maison, s'élève le bâtiment de la grange et de l'étable; une fontaine, une table en pierre adossées à la maison, s'aperçoivent en entrant. Deux jolis jardins entourent la plus grande partie de cette habitation. Nous parlerons plus tard plus particulièrement de la manière dont Oberlin orna successivement sa demeure et surtout son cabinet. Ce presbytère devint le temple de la piété, de la bienfaisance, de l'hospitalité et de toutes les vertus chrétiennes.

Cette année fut marquée par un événement douloureux pour Oberlin : le 16 Novembre son excellente mère décéda.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Visite de M.r l'abbé Grégoire.

Le Ban-de-la-Roche était devenu un pélérinage, où aimaient surtout à se rendre les hommes qui se vouaient à des travaux philantropiques. Oberlin d'ailleurs jouissait non-seulement de l'amour et de l'estime de ses coréligionnaires, mais il sut aussi s'acquérir l'amitié de plusieurs curés catholiques des environs. Parmi ceux-ci nous devons distinguer M.r l'abbé *Grégoire*, alors curé d'Embermenil. Lui aussi travaillait indépendamment de ses fonctions pastorales, avec un zèle ardent au perfectionnement moral et intellectuel de ses ouailles; il avait formé une bibliothèque à l'usage de ses paroissiens, et créé d'autres établissemeus utiles. Il fit la connaissance de notre Oberlin et lui rendit une entière justice. Voici ce qu'il en dit dans son voyage dans les Vosges, fait en 1787.

«Salut à M.r Oberlin, le savant et brave ministre; on a calomnié ses mœurs; l'estime, l'attachement, le respect, la confiance de ses paroissiens, et même des catholiques voisins le vengent des noirceurs de l'imposture. S'il fallait juger les hommes sur des imputations dénuées de preuves, trouverait-on un innocent? Soyons justes et

Digitized by Google

disons (nous ecclésiastiques catholiques zélés pour le bien) que la conduite du ministre de Waldersbach (Waldbach) est une leçon et un reproche à beaucoup de curés catholiques, ainsi qu'à beaucoup de ministres protestans de l'Alsace. Il a poussé l'éducation des campagnes fort loin, et on est surpris dans cette contrée sauvage du Ban-de-la-Roche de trouver parmi les paysans un bon sens si développé, une délicatesse de sentimens, une politesse aimable, des mœurs pures, dont on trouverait peu de modèles dans quelques villes. M.r Oberlin a porté surtout une attention paternelle dans sa paroisse : la plupart des enfans ont des principes de dessin, ce qui leur facilite l'apprentissage des métiers ; ils savent peindre des fleurs, et cet amusement honnête n'empiète pas sur le travail dans une paroisse où la fainéantise est bannie ; il sert de délassement le dimanche et remplit les intervalles des exercices pieux ; on enseigne même un peu de botanique, c'est-à-dire ce qui est nécessaire pour les remèdes usités parmi les campagnards. Le ministre est très-laborieux, très-actif, très-instruit : il a dressé, gravé et imprimé la carte de son petit canton ; rien n'échappe à ses yeux ; rien ne l'arrête quand il s'agit d'opérer le bien. Les chemins de communication dans ces lieux sauvages étaient en très-mauvais état ; le premier, il a mis la main au travail, et ses soins infatigables ont procuré des chemins praticables. On ne tarirait pas sur le compte de cet homme estimable.«

M.r Grégoire se lia d'amitié avec Oberlin, et lui donna des preuves de son affection même dans les tems les plus orageux. La religion était souvent l'objet de la conversation de ces deux ecclésiastiques de

Digitized by Google

communions différentes. M.r Grégoire, catholique zélé, mettait beaucoup de chaleur à faire partager sa doctrine à notre pasteur; celui-ci répondait par des argumens qu'il puisait dans une conviction non moins intime. Cette controverse n'altéra cependant jamais la bonne intelligence entre les dissidens.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Papa.

Les générations se suivirent; la masse des bienfaits d'Oberlin s'augmentait avec elles d'année en année; les soins touchans qu'il ne cessait de rendre à ses paroissiens, les pénétraient des sentimens les plus vifs d'affection et de vénération. Si l'adulation a décerné aux princes des titres pompeux, la reconnaissance du peuple est plus simple dans ses expressions et surtout plus véridique. Les Ban-de-la-Rochois étaient habitués d'avoir recours en toute chose, pour le spirituel comme pour le temporel, dans les tems d'affliction, comme dans ceux de prospérité, à leur bon pasteur; ils voyaient en lui un conseiller intelligent, un consolateur affectueux, un guide fidèle, un protecteur actif et généreux et presqu'une providence visible. Une piété toute filiale, tel est le sentiment dominant que ces bons montagnards éprouvaient pour leur excellent pasteur; ils cherchaient à l'exprimer en adoptant généralement pour lui le doux nom de Papa. *Le bon Papa a fait cela, le cher Papa le veut ainsi;* telles sont les espressions dont ils se servaient à son égard. Leur confiance était entière; elle était devenue pour la plus part une foi véritable. Les mots : *le maître l'a dit,* n'avaient pas plus d'autorité sur les élèves de Pythagore, que ceux de *Papa la dit,* sur les bons Ban-de-la-Rochois.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

Oberlin, pasteur-citoyen. — Sa conduite politique. — Ses œuvres patriotiques. — Ses rapports avec les autorités.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
VOLTAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Fête civique en 1791.

LA révolution éclata; les principes de cette régénération politique, qui tendaient à relever la dignité de l'homme, à briser les chaînes de la féodalité, à émanciper l'agriculture et l'industrie, à consacrer les droits de terre, en remplaçant les priviléges par l'égalité devant la loi et l'arbitraire par la liberté constitutionnelle; de tels principes devaient trouver de l'écho dans le cœur généreux d'un homme qui s'était fait une douce habitude d'être le bienfaiteur du peuple. Oberlin applaudit avec transport au nouvel ordre des choses; mais il eut constamment en horreur les excès de tous les genres. Dans les paisibles

Digitized by Google

vallons du Ban-de-la-Roche la liberté conserva toute sa pureté. Chrétien zélé, citoyen dévoué, Oberlin savait rattacher les intérêts de notre patrie terrestre aux hautes destinées de la patrie céleste; il inculquait à la fois à ses paroissiens devenus ses concitoyens, les sentimens religieux et les sentimens patriotiques; le patriotisme devint une sorte de culte pour ces bons montagnards: il portait des fruits qui n'étaient jamais empoisonnés par l'anarchie. Habitués de voir dans la personne de leur bon pasteur leur conseil et leur guide, ce fut encore lui qu'ils sollicitaient de se mettre à la tête de leurs fêtes et de leurs réunions populaires. L'auteur de cet ouvrage assista, en 1791, à la fête de la confédération du 14 Juillet. Oberlin sut donner à cette cérémonie un caractère à la fois touchant et imposant. Elle fut célébrée sur la hauteur de la Bærhœh, où avait été dressé l'autel de la patrie; de ferventes prières furent adressees au Dieu des peuples et des rois pour le bonheur de la France et celui de son vertueux monarque. Voici un discours prononcé par Oberlin à l'occasion d'une autre fête civique.

Fête de la constitution et cérémonie des écharpes à Fouday,

le 13 Novembre 1791.

Mes chers auditeurs!

Depuis la chûte d'Adam le mal prenait insensiblement le dessus sur le bien par toute la terre, à mesure qu'elle se peuplait, et tous les pays gémissaient sous le sceptre de fer des vices et des passions, à mesure qu'ils furent remplis d'habitans. Tous les royaumes, tous les établis-

Digitized by Google

semens humains portaient l'empreinte de la corruption générale et de l'empire du mal.

En France, comme dans le reste de l'Europe, surtout là où les principes aristocrates et antichrétiens de la cour de Rome avaient prévalu, deux classes d'hommes privilégiés s'étaient appropriées toutes les richesses, tous les honneurs, tous les pouvoirs, et sans être eux-mêmes heureux (car on ne saurait l'être sans vertu), ils se sont rendus malheureux et ont opprimé les autres classes.

Les rois de France eux-mêmes étaient opprimés sous leur pouvoir, et, malgré l'expression singulière que portaient leurs ordonnances, *car tel est notre plaisir*, ils n'osaient ordonner, ni vouloir même que ce qu'il plut à ces deux classes de vouloir.

Lour pouvoir était formidable et invincible, et cependant les voilà vaincus; à l'étonnement de toutes les nations leur pouvoir est rompu et rentré dans le éant.

C'est par la constitution française, faite les années 1789, 1790 et 1791, que ce miracle s'est opéré. O Dieu! qui n'y reconnaîtrait et n'y adorerait ta main merveilleuse et toute puissante.

C'est aujourd'hui que nous célébrons la mémoire et la fête de cette constitution. Nous allons en offrir à Dieu le sacrifice de nos hommages et actions de grâce.

MM.rs les Maires, accompagnés des membres des municipalités et des commandans de la garde nationale, iront premièrement chercher l'acte de la constitution, déposé chez M.e l'Ancien.

Mais auparavaut revêtons-les des marques distinctives que cette même constitution leur a décernées.

Digitized by Google

Avancez, Messieurs les Maires, je vous prie, devant l'autel, et souffrez que je vous les offre, ces marques de votre dignité au nom de la constitution.

(Après leur avoir mis les écharpes, je continue en m'adressant à eux.)

Ces écharpes, Messieurs, sont les respectables marques de la dignité et de l'autorité dont vous êtes revêtus. Elles sont légères, mais le fardeau qu'elles couvrent est pesant; et il était pour vous d'autant plus pesant, que vous étiez les premiers dans cette carrière. Mais vous l'avez porté avec courage et fidélité; recevez-en par ma bouche les remercimens de vos concitoyens reconnaissans. Vos successeurs, profitant de vos travaux, seront par-là un peu soulagés. Bientôt vous les ferez choisir; alors, Messieurs, vous leur mettrez vous-mêmes ces écharpes; car, comme par vos travaux vous leur avez applani le chemin, il convient que ce soit vous aussi qui les revêtez des ornemens.

Recommandez-leur de les respecter eux-mêmes; elles appartiennent aux communautés, auxquelles appartiennent l'autorité et le pouvoir dont la loi et leur choix les sont pourvus. Recommaudez-leur de les préserver des teignes et des taches morales et physiques. La négligence et la mal-propreté physique salirait et détruirait les écharpes, et la négligence et la nonchalance dans leur administration souillerait la dignité dont les écharpes ne sont que l'emblême et la marque distinctive.

(Je vous prie maintenant d'aller chercher l'acte de la constitution. Le plus ancien d'âge, au milieu des quatorze autres, le portera.

Les tambours battent au champ et on sonne les cloches

Digitized by Google

jusqu'à ce que tout le cortége avec les drapeaux soient rentrés à l'église.

Lorsqu'ils viennent, je vais au devant d'eux, je prends l'acte en main, je le porte à l'autel et je dis:)

O Dieu! que tu es merveilleux et immensement grand! Par les petits tu as renversé les grands; par les faibles tu as désarmé les puissans. Voilà, voilà la petite pierre détachée de la montagne, sans main, dont Daniel, ton serviteur, parle au chapitre 2, et nous dit qu'au dernier temps, au temps où la monarchie romaine se sera divisée en une multitude de monarchies, cette pierre sera détachée de la montagne, et que, roulant en bas, elle écrasera et anéantira le colosse immense de l'aristocratie et de l'antéchrist, de sorte qu'ils deviendront comme la paille de l'aire d'été que le vent transporte çà et là, et il ne sera plus trouvé aucun lieu pour eux; mais cette pierre deviendra une grande montagne et remplira toute la terre. Car l'éternel suscitera un royaume qui ne sera jamais dissipé. Il établira son propre royaume, qui brisera et consumera tous les royaumes qui ne seront pas conformes aux royaumes célestes.

O Dieu! change nos cœurs, et, en nous donnant de nouveaux, dispose-nous et rends-nous dignes du nouvel ordre des choses que tu vas établir. O Dieu! que ton règne vienne au dedans et au dehors de nous.— Amen!

Notre père, etc.

Chantez, nations, louez le Seigneur, etc.

Bénédiction : Le Seigneur bénisse tous ceux qui aiment l'établissement de son règne et mette fin à celui du satan.

Digitized by Google

Le Seigneur fasse luire sa face sur les amis de la constitution et du bien public, et qu'il humilie et convertisse ceux qui n'aiment que soi et leur famille.

Le Seigneur tourne sa face sur la France et sur toute la terre et y établisse la paix, et qu'il réunisse tous les peuples sous le sceptre de Jésus-Christ, l'auguste chef de tout l'univers. Amen!

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Départ des volontaires Ban-de-la-Rochois.

La guerre ayant été déclarée, un appel fut fait au courage et au patriotisme de la jeunesse française; les jeunes Ban-de-la-Rochois ne tardèrent point à entrer dans les rangs des défenseurs de la patrie. Oberlin, tout en applaudissant à leur zèle, n'en fut pas moins affecté de leur départ. C'étaient pour lui autant d'enfans qui s'arrachaient de ses bras. La plupart de ces jeunes gens n'avaient encore jamais quitté leur heureuse vallée, où leurs jours avaient coulé au sein de l'innocence. Tout à coup ils devaient être transportés sur le théâtre du monde, où la séduction leur tendait partout des piéges; ils devaient entrer dans une carrière où les doux sentimens de l'humanité s'éteignent si souvent au milieu de la licence des camps et des horreurs de la guerre. Oberlin éprouva le besoin de leur parler encore une fois le langage d'un père, de les éclairer sur leurs devoirs nouveaux, sur ceux du guèrrier chrétien, de leur adresser ses dernières exhortations, de les bénir, d'invoquer pour eux ce Dieu auquel il leur avait recommandé si souvent de se confier dans toutes les circonstances de la vie. Un service solennel eût donc lieu à l'église de Waldbach le 5 Août 1792; Oberlin adressa à cette jeunesse patriotique le discours qu'on va lire.

Digitized by Google

Chers amis!

« Je suis réjoui de ce que je puis encore me présenter devant Dieu dans cette maison de prière avec vous avant que vous partiez.

« Vous partez; mais nos vœux et nos prières vous accompagneront; puissent-elles ne pas être repoussées! puisse-t-il se faire qu'aucun d'entre vous ne s'en rende indigne, ni incapable de la conduite, de la bénédiction, protection et délivrance de l'Eternel, notre Dieu et Père céleste! Faites, chers amis, faites tous en sorte que nos prières et la grâce de Dieu puisse reposer sur vous. Pour cet effet:

« Marchez devant la face de Dieu; soyez toujours comme en sa présence.

« Que sa parole vous soit une chose précieuse et la nourriture journalière de votre cœur; tâchez de vous en pourvoir chaque jour; chaque matin remplissez votre esprit d'un passage qui vous fournisse de quoi vous entretenir avec Dieu dans le secret de votre cœur.

« Supportez-vous l'un l'autre, et traitez-vous avec ménagement et des égards.

« Gardez-vous de l'excès du vin.

« Gardez-vous des disputes; retirez-vous en; le plus sage cède le premier.

« Cherchez votre honneur dans ce qui est vraiment louable, dans ce que Dieu peut approuver.

« Vous avez reçu des instructions et une éducation que plusieurs de vos futurs camarades et frères d'armes n'auront pas reçues. Soyez donc leur lumière, un exemple, un modèle de conduite. Qu'on voie en vous que,

Digitized by Google

dans toutes les situations de la vie, il n'y a pas d'hommes plus excellens que ceux qui connaissent et suivent les préceptes de l'évangile.

«Fuyez l'oisiveté; cherchez à vous rendre utiles à d'autres et à tout le monde. Soyez serviables, prévenans. Recherchez les occasions pour les bonnes œuvres; n'ayez honte d'aucun travail honnête et utile; souvenez-vous que Dieu, notre Dieu, le Dieu de la constitution de la France, le Dieu des armées et des victoires, est un Dieu de charité.

«Et il sera avec vous, comme il a été avec David. Il combattra pour vous; il vous protégera et vous garantira comme lui, et comme lui il vous animera de courage, de hardiesse, de fermeté, d'assurance et de paix de l'ame, si, comme David, vous vous laissez conduire par l'esprit de Dieu.

«Lorsqu'il y aura quelque chose à souffrir, souffrez sans murmures; les murmures ne soulagent pas le mal, mais l'aigrissent. La patience, au contraire, et la résignation courageuse le soulagent.

«Recevez tout comme de la main de Dieu, qui a tout pesé et compté tout le bien et le mal, tous les plaisirs et les afflictions, qui nous doivent accompagner et conduire au ciel.

«Si vous deviez entrer en pays ennemi, souvenez-vous que nous ne sommes pas ennemis des peuples; nous l'avons juré. Les princes français, les transfuges, les émigrés, le roi de Prusse, l'empereur sont nos ennemis; mais leurs sujets ne le sont pas. Ces derniers sont à plaindre, comme nous, de ce que la tyrannie de leurs princes les a enveloppés des malheurs de la guerre.

Digitized by Google

Soyez donc compatissans envers eux, équitables et secourables envers tout le monde.

Enfin que Dieu vous soit tout et plus que tout. Obtenez à force de prières que vous puissiez l'aimer de tout votre cœur, de toute votre ame et de toutes vos pensées, et Dieu sera avec vous dans l'étranger et vous ramenera dans les bras de vos familles avec honneur et prospérité, et *si quelqu'un devait trouver son tombeau loin d'ici, il trouvera que les pays où Dieu et notre devoir nous mènent, sont toujours le plus près du ciel.*

Prosternons-nous maintenant et prions :

O Dieu! nous voici prêts à partir là où la défense de la patrie nous appelle. Daigne-nous accompagner et nous conduire comme tu as fait avec ton peuple d'Israël. Sois notre avant- et arrière-garde.

Et pour nos amis qui restent ici, sois aussi avec eux et garantis-les des malheurs que nos ennemis voudraient amener sur eux. Protège-les et inspire-les de ton esprit, afin que leurs prières et leurs soupirs nous accompagnent aussi et attirent sur nous des bénédictions.

O Dieu! Dieu des armées! pourquoi faut-il que des hommes combattent contre des hommes! C'est contre des bêtes féroces et contre des scélérats qu'on devrait s'armer pour en purger la terre, ou les empêcher au moins de nuire. Mais les pauvres gens que les rois et les princes, nos ennemis, ont envoyés contre nous, ne sont pas ces scélérats, ces bêtes féroces; non, c'est plutôt leurs chefs sanguinaires qui mériteraient ce nom. O Dieu miséricordieux! aie donc pitié du peuple innocent et foulé, garantis-le, protège-le. Ouvre les yeux aux princes inhumains qui allument cette guerre, et fais leur apercevoir

Digitized by Google

avec horreur le crime dont ils se rendent coupables. Convertis-les, convertis tous les pécheurs! Ramène les égarés, que tous retournent à toi, que la piété, la crainte de Dieu, la justice, la clémence, l'amour paternel retournent sur la terre, et que tous les peuples puissent bientôt être bienheureux sous le sceptre de notre auguste sauveur, le roi des rois. O Éternel! établis ton règne, et que toutes les nations te célèbrent, te louent et te bénissent en se rejouissant de leur délivrance. Amen!»

Ce discours, qui porte l'empreinte d'une éloquence mâle et entraînante, ne pouvait manquer de faire une profonde impression sur les cœurs des jeunes auditeurs, de leurs parens et amis. C'est bien à l'homme qui était résigné à traverser l'océan, à se fixer dans les déserts de l'Amérique pour suivre la voix de son Dieu, qu'il appartenait de prononcer ces sublimes paroles, ce touchant mot d'adieu: «Si quelqu'un devait trouver son tombeau loin d'ici, il trouvera que les pays, où Dieu et notre devoir nous mènent, sont toujours le plus près du Ciel.»

La sollicitude d'Oberlin pour les jeunes Ban-de-la-Rochois, qui successivement firent partie de nos armées, ne se ralentissait jamais; dans les temps difficiles, où nos troupes manquaient de tout, il provoquait des collectes en leur faveur, ou leur adressait des vêtemens et des denrées.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Mort héroïque du fils aîné d'Oberlin.

UN événement bien triste se rattache en quelque sorte au départ des volontaires, dont nous venons de parler. Frédéric-Jérémie Oberlin, le fils aîné de notre pasteur, jeune homme doué d'un cœur excellent et des plus heureuses dispositions, étudiait la médecine à Strasbourg, où il vivait dans la maison de son oncle, le philologue. Ce brave jeune homme ne put résister à l'enthousiasme, qui animait le feu sacré de l'amour de la patrie, qui enfantait tant de héros, et qui agitait aussi son noble cœur; il sollicita et obtint facilement de son père la permission de suivre les drapeaux de la liberté. Il fit partie du troisième bataillon du Bas-Rhin. Par le choix de ses camarades, il fut nommé caporal-fourrier. Le jeune sous-officier se voua tout entier à ses nouveaux devoirs; sa bonne conduite, son zèle, son intelligence, son courage lui acquirent l'estime de ses chefs et l'amitié de ses frères d'armes. Mais, hélas! il devait être bien court, le terme de sa nouvelle carrière, où l'avait appelé le patriotisme le plus pur. Une mort prématurée devait trancher le fil d'une vie qui avait fait naître tant d'espérances. Notre jeune guerrier tomba malade; il obtint un congé et retourna auprès de son père. Son ardeur patriotique, l'empressement de partager les périls de ses compagnons d'armes, ne lui per

Digitized by Google

mirent cependant pas d'attendre le terme de sa convalescence. Se soutenant à peine, il part pour rejoindre l'armée. A Wissembourg, M. le pasteur *Kreiss**) fait de vains efforts pour le retenir: «Non, dit-il, mon devoir m'apelle». A la bataille de Bergzabern, (27 Août 1793) le jeune Oberlin se trouve près du drapeau de son corps; on demande un sous-officier de bonne volonté pour faire une distribution de cartouches dans un lieu très-exposé au feu de l'ennemi; Oberlin n'hésite pas: il se présente; mais bientôt il est atteint par le plomb meurtrier : blessé par une balle qui lui traversa le bas-ventre, de la hanche droite à la hanche gauche. Il fut transporté à Wissembourg chez le digne pasteur Kreiss, que nous venons de nommer. Là il reçut les soins les plus touchans; mais les efforts réunis de l'art et de l'amitié furent sans succès ; l'intéressant jeune homme expira le lendemain; il avait atteint l'âge de vingt-un ans, sept mois. Bientôt notre vénérable pasteur fut instruit de la mort de son fils, et quoique son cœur paternel fut navré de douleur, sa foi l'emporta cependant sur tout autre sentiment. Voici ce que mon respectable ami, M. *Philippe Heisch*, Strasbourgeois établi à Londres, lié, ainsi que moi, de la manière la plus intime avec la famille Oberlin, m'écrivit à ce sujet :

«Ich kam kurz darauf nach Waldbach, und musste natürlich einen Schleier von Wehmuth über dem Pfarrhause erwarten; aber statt dessen fand ich blos eine ernste Stille; der gewöhnliche sich wechselseitig mittheilende Ton in der Familie war nicht unterbrochen.

---

*) Aujourd'hui pasteur à Strasbourg à l'église de St.-Pierre le jeune.

Digitized by Google

Man sprach von Fritz nicht als dem Todten, sondern als von dem Verklärten, den man gewiss hoffte, etwas früher oder später, wiederzusehen. So unterredetè man sich von ihm; alles ging seinen Gang, nur mit etwas Ernst fort; man spürte überall den unbegränzten Glauben an Vorsehung.»

Voici la traduction de ce passage: «Je vins peu après à Waldbach; je devais m'attendre à trouver toute la maison dans les pleurs, il n'en fut pourtant pas ainsi: je ne remarquai qu'une douce et sainte mélancolie. On parlait de ce Fritz chéri non comme d'un mort, dont on regrette la perte, mais comme d'un ami qui avait passé de cette vie à l'autre, que l'on croyait pour ainsi dire voir et entendre, et qu'on retrouverait immanquablement tôt ou tard. On sentait vivement la douleur de la perte; mais on se consolait en pensant au revoir. Un silence religieux dominait dans cette sainte maison plus que jamais; mais ce qui prédominait, c'était la foi d'une famille chrétienne.» *)

---

*) J'avais prié M. Heisch, de vouloir bien recueillir ses souvenirs concernant le pasteur Oberlin et me les communiquer, ce qu'il a bien voulu faire dans une lettre fort intéressante qu'il m'adressa de Londres sous la date du 5 septembre 1826. *Note de l'auteur.*

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Fête patriotique.

Je dois à la complaisance de M. *Théophile Scheidecker*, Maire de Bellefosse, le fragment d'un procès-verbal, rédigé sur une fête patriotique, qui a eû lieu au Ban-de-la-Roche du temps de l'assemblée constituante ou législative. Voici ce fragment:

O! ajoute aux grâces signalées que tu viens répandre sur la France, à l'étonnement de tous les peuples de l'Europe ajoute celle d'inspirer à cet empire la gratitude et l'amour filial envers son Dieu. Les Français sont chrétiens; o fais que de cœurs et d'ames ils aiment le Seigneur Jésus-Christ, qu'ils suivent son modèle, ses traces, qu'ils mettent toute leur gloire à étudier son évangile et à en garder et pratiquer les règles divines, et à devenir par là la lumière et le soleil de tous les peuples de l'univers.

Qui sommes-nous, Seigneur, pour oser présenter nos souhaits au grand Dieu; nous qui ne sommes que poudre et cendre? Mais tu nous avais créés à ton image, et c'est cette image que l'Éternel souhaite de voir rétablie en nous, et que nous lui ressemblions comme des enfans au père.

O Dieu, fléchis nos cœurs, et porte-les à rechercher cette ressemblance! Alors tous seront vraiment ce que la

Digitized by Google

nature, notre sainte religion, et l'intention de l'assemblée nationale, inspirée par la sagesse, veulent que nous soyons: des frères ensemble, unis par les liens les plus serrés, les plus intimes, les plus sacrés, les plus indissolubles.

O Dieu! que ton règne vienne, ce règne de charité, d'union, de fraternité, dans lequel chacun ne se plaît à ses talens, propriétés et possessions, qu'autant qu'ils peuvent lui servir de moyens pour contribuer au service et au bonheur des autres, où chacun regarde sur ce qui profite à autrui; où chacun ne vit, ne respire, ne médite que pour se rendre utile, que pour contribuer au solide et vrai bonheur de tous. Amen!

1) La prière finie, on continua à chanter en chœur:

Nations! louez le Seigneur! Peuples! chantez à son honneur:
Pour nous ses soins et son amour se renouvellent chaque jour,
Et sa constante vérité demeure à perpétuité.

2) Le ministre prononça la bénédiction.

3) Ensuite des chanteuses choisies chantèrent:

Triomphant désormais du joug de l'esclavage,
La liberté s'élève un trône glorieux;
Français! promettons-nous l'union, le courage,
Et que le ciel réponde à nos sermens pieux.

4) On battit aux champs. — La garde présenta les armes. — Les maires, les municipalités, les drapeaux, les commandans et les capitaines de tous les villages assemblés se saluèrent. Les jeunes gens, les femmes, firent la même chose; et on cria: *Vive l'union!*

5) Le quarré se rompit; les gardes nationales firent

Digitized by Google

des manœuvrés, et enfin une décharge vis-à-vis de l'autel. Tout le monde se rangea dans le même ordre dans lequel on était venu, et dans cet ordre on défila devant l'autel, et chacun retourna dans son village. En rentrant dans les villages, les cloches sonnèrent. Le cortège de chaque communauté ramena la municipalité chez le Maire. Les drapeaux la saluèrent. On rapporta les drapeaux chez le commandant et chacun retourna chez lui.

Et ont signé les maires et officiers municipaux de chaque communauté, les officiers de la garde nationale avec le ministre desservant la cérémonie; savoir:

Jean-Frederic Oberlin, ministre; Jean-George Bernard; Nicolas Scheidecker; Sébastien Bernard, maire; Didier Scheidecker; Jean-George Bancet; Fifier Marchal, maire; Jean-Nicolas Marchal; Jean-Daniel Caquelin; George Verlymaire; Jean-George Banzet; Joseph Müller, membre; Jean-George Bernard, commandant; J.D. Bohy, maire; Henri Christmann, commandant; Nicolas Caquelin, commandant; Nicolas Christmann, commandant; Sébastien Scheidecker, maire; Jean-Henri Schneider; Jean-Henri Schneider, fils, commandant.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Le gouvernement républicain est introduit en France. — Lettre de M. l'abbé Grégoire à Oberlin. — Société populaire à Waldbach.

La révolution française, dont Mirabeau a dit ce mot si prophétique et si vrai, *qu'elle ferait le tour du monde,* marcha à pas de géant. Le trône fut renversé : le bon, mais faible, Louis XVI expia les crimes de ses devanciers; sa conduite politique peu franche, les intrigues et l'immoralité de ses courtisans; enfin les torts et les crimes de l'émigration, sur un échaffaud. La convention nationale succéda à l'assemblée législative; sa première séance eut lieu le 20 Septembre 1792; elle fut présidée par le doyen d'âge, par *Ruhl* (de Strasbourg). Déjà dans sa seconde séance, la royauté abolie de fait, le fut de droit par un décret solennel, rendu sur la proposition du vénérable abbé Grégoire, ami de notre Oberlin, qui s'exprima ainsi qu'il suit :

« Certes personne de nous ne proposera jamais de conserver en France l'institution funeste des rois. Nous savons trop bien que toutes les dynasties n'ont jamais été que des races dévorantes, qui ne vivaient que du sang des peuples; mais il faut pleinement rassurer les amis de

Digitized by Google

la liberté. Le mot de *roi* est encore un talisman, dont la force magique serait propre à stupéfier bien des hommes et à devenir le principe de beaucoup de désordres. Je demande donc par une loi solennelle que vous consacriez l'abolition de la royauté.»

Nous allons ici communiquer à nos lecteurs une lettre que Grégoire écrivit à son ami Oberlin à cet époque; elle caractérise l'esprit du temps d'alors.

Paris, 21 Août 1793, l'an II de la république francaise.

Mon cher et ancien ami!

J'ai goûté délicieusement le plaisir de recevoir de vos nouvelles, vous futes toujours présent à mon cœur; je n'oublierai jamais les momens que nous avons passés ensemble, et j'espère qu'ils renaîtront. Tant que je serai utile dans les divers postes où la providence m'a conduit, j'y resterai. Je vous avoue cependant que j'envisage avec désir, avec intérêt le moment où je pourrai retourner vers les lieux qui m'ont vu naître, me concentrer dans quelque solitude, ayant Dieu pour témoin, pour confident, et vivant avec quelques amis ou du moins à portée de les voir. Le brave Oberlin est bien du nombre. J'ai été bien flatté de revoir votre paroissien; quel dommage que l'immensité des affaires ne m'ait permis qu'une courte entrevue avec lui. Oh, quand pourrai-je sortir du tourbillon des affaires! J'aurai du moins vu extirper dans ma patrie la race infâme des rois. Haïssez-les bien, mon ami; car ils n'ont fait, ils ne font, ils ne feront que du mal au monde; je vous déclare que j'aimerais mieux les dix plaies d'Égypte qu'un roi. Mon

Digitized by Google

cœur frissonne quand je pense à cette horde de scélérats couronnés.

Salut à tout le Ban-de-la-Roche ! Écrivez-moi quelquefois, donnez-moi des détails de vos écoles, des progrès des mœurs, des lumières et de l'industrie dans votre canton, et soyez sûr que je vous aime, autant que je haïs les rois ; c'est-à-dire que mon amitié pour vous est au feu du reverbère.*)

Grégoire.

*) Cette lettre peint d'une manière énergique la noble indignation que la conduite infâme de la cour d'alors devait inspirer à un des meilleurs patriotes. Il est inutile de faire observer à nos lecteurs qu'il ne peut être question ici que d'un roi absolu ; le bienfait d'une monarchie constitutionelle ne nous ayant été révélé que plus tard. D'ailleurs n'est-il donc pas vrai que sur six rois de France il y en avait cinq de mauvais ? Ne remontons pas jusqu'aux *Mérovingiens* ou *rois fainéans*, comme les appelle l'histoire. Mais prenons notre point de départ depuis Charles IX. Eh bien ce Charles IX fit la Saint-Barthélemi ; vient Henri III, homme nul, qui avait ses mignons ; puis Henri IV, roi excellent, véritable chevalier français, père du peuple ; puis Louis XIII, esclave sur le trône, qui se laissa subjuguer par le cardinal Richelieu, qui, à son tour, subjugua la France ; Louis XIV, tyran superbe, qui disait : *L'état, c'est moi ;* bourreau d'une grande partie de ses sujets par les dragonades, libertin-cagot ; Louis XV, roi infâme, qui fit enlever des jeunes filles de dix ans pour les élever dans son parc aux cerfs dans toutes les raffineries de la plus sale volupté, afin de les faire contribuer plus tard à ses royales jouissances ; Louis XVI, prince vertueux et faible ; Louis XVIII, roi qui avait de l'esprit et des connaissances ; mais qui était hypocrite dans l'ame, qui donnait une charte pour avoir une carte d'entrée, qui faisait des concessions apparentes à la liberté, tout en la détruisant tant en France qu'au-delà des Pyrénées. Et puis Charles X ! ! ! L'abbé Grégoire n'avait donc pas tort s'il disait ailleurs : *L'histoire des rois est la martyrologie des peuples.* Mais ce qui est une véritable infamie, c'est d'avoir repoussé ce digne prélat de la chambre des députés comme régicide ; tandis qu'il est certain qu'il n'a pas voté dans le malheureux procès de Louis XVI, ayant été en mission et qu'il a même demandé l'abolition de la peine de mort dans le dessein de sauver le roi. Mais qu'importe aux congréganistes une imposture de plus ! nous savons tous ce que valent nos tartuffes modernes.

Digitized by Google

Oberlin, véritable pasteur-citoyen, fut républicain chaud et sincère. L'horizon politique se chargea de plus en plus de nuages. La foudre éclata de tous côtés. Les prêtres avaient discrédité la religion : les temples furent fermés. Oberlin, ne voulant pas priver ses paroissiens des fruits salutaires d'une instruction morale et religieuse, créa une société populaire, qui tint ses séances à l'église. La première séance eut lieu le 30 Germinal de l'an II de la république. Le bureau fut composé de villageois *), et après la lecture du procès-verbal et quelques motions dont aucune ne fut ni anarchique ni sanguinaire, le président invita le citoyen Oberlin à tenir un discours sur quelque sujet moral et patriotique; alors le pasteur citoyen monta à la tribune, c'est-à-dire il monta en chair et édifia de nouveau ses paroissiens. Voici l'un des discours qu'il prononça dans cette société populaire.

DISCOURS SUR LA FÊTE DE LA JEUNESSE.

Dimanche, 21 Germinal an IV.

Le voici donc, le beau jour, beau par sa destination; jour consacré à la jeunesse, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus précieux aux yeux de Dieu et des vrais hommes, quand elle est véritablement ce qu'elle doit être : une jeunesse brave, courageuse, diligente, robuste et entretenant ses forces par l'amour du travail; puis modeste, humble, docile, pleine de respect pour l'âge, pour la sagesse et pour la loi.

---

*) Les présidens étaient alternativement Sébastien Scheidecker et David Bohi. Le secrétaire d'habitude était Jacques Claude, frère du régent actuel de Waldbach. (*Note pour les Ban-de-la-Rochois.*)

Digitized by Google

Nous célébrons donc aujourd'hui la fête de la jeunesse. Tout homme sensé comprend qu'une pareille fête ne sera célébrée dignement et convenablement que quand la pluralité des membres de la république française seront animés des sentimens vraiment républicains; c'est-à-dire:

1) Quand ils comprennent que le bonheur public fait le bonheur des particuliers; que chaque particulier ne doit vivre que pour le public; que Dieu ne peut nous approuver ni nous aimer qu'autant que nous pensons et agissons en conséquence.

2) Alors donc on est républicain quand on ne vit, ne subsiste, n'entreprend, ne se choisit une profession ou genre de vie, ne se marie, n'engendre ni n'élève des enfans que pour l'utilité publique.

3) Alors on est républicain, quand pour l'amour du public, on s'efforce à donner aux enfans l'exemple d'une vie généreuse, utile à d'autres, pleine de bonnes œuvres, c'est-à-dire remplie d'occupations, dont le but est la prospérité publique.

4) Alors on est républicain, quand on élève ainsi ses enfans et qu'on leur inspire de pareils sentimens, et qu'on les dresse de plus en plus à l'utilité publique, en leur inspirant le goût des sciences et l'amour du prochain. Enfin

5) On est républicain alors quand on les préserve de cet esprit égoïste, qui, aujourd'hui plus que jamais, semble dominer une nation, qui cependant a fait serment de s'entreregarder et de s'aimer comme des frères, dont la plus grande partie n'ont soin que d'eux-mêmes et ne font rien pour le public que là où ils sont forcés. Oh, loin de nous cet esprit infernal antirépublicain, en même temps qu'antichrétien.

Digitized by Google

O vous, mes jeunes concitoyens, qui, depuis aujourd'hui, êtes comptés parmi les citoyens actifs! o puissiez-vous vous rendre dignes de cet honorable titre, en vous efforçant à consacrer à la chose publique et au bonheur général vos forces, votre esprit, votre loisir et vos talens, et à acquérir dans ce but des lumières et du savoir, de l'adresse et de la science et un cœur généreux, cèleste et divin.

C'est alors que vous serez chers et précieux à tout homme de bien et à Dieu, qui vous protégera, vous chérira, et fera prospérer vos entreprises et récompensera un jour votre fidélité, en vous comblant éternellement de gloire et d'honneur, de puissance, de richesses et de délices, en vous disant à la face de l'univers: « Viens mon fils, tu m'as été fidèle dans le peu; viens mon fils, je t'établirai sur beaucoup; viens entrer dans la joie de ton Dieu. O Dieu! fais prospérer la république et bénis tous les vrais républicains. Amen!

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Cessation du culte au Ban-de-la-Roche. — Oberlin devant le comité de sûreté publique à Strasbourg. — Profession de foi politique. — Autre déclaration dans le même sens.

C'EST le 9 Avril 1794 que cessa le culte au Ban-de-la-Roche. Voici ce que, sous cette date, je trouve dans les tablettes chronologiques d'Oberlin: « Je fus interdit de toute fonction ministérielle quelconque par le gouvernement révolutionnaire de Robespierre et des Jacobins, et j'établis un club à la place du service divin, pour, sous ce nom, continuer nos assemblées.» Oberlin reçut la lettre suivante:

Barr, le 21 Frimaire, an II.

En conséquence de l'invitation à nous adressée par le citoyen Martin, commissaire du comité de sûreté générale du département du Bas-Rhin, nous requérons le citoyen Oberlin à Waldersbach de se rendre, quintidi 25 Frimaire courant, à Strasbourg, audit comité de sûreté générale, pour y faire sa profession de foi et pour s'expliquer sur sa manière de penser, d'agir en fait de révolution politique et religieuse.

Les administrateurs du
Directoire du district de Barr:
Gottekien,
Mœrlen. V. P.

D'après cette invitation, Oberlin rédigea et présenta la profession de foi politique, dont la teneur suit:

Digitized by Google

PROFESSION DE FOI POLITIQUE.

Par les administrateurs du Directoire du district de Barr, j'ai reçu l'ordre du comité de sûreté générale de faire ma profession de foi et de m'expliquer sur ma manière de penser et d'agir en fait de révolution politique et religieuse.

Je ne sais pas bien sur quels articles on demande mon explication. J'approuve souverainement les mesures rigoureuses par lesquelles on a mis fin à l'infame agiotage qu'on fit sur les assignats. Ces assignats je les respectais et chérissais dès le commencement comme un heureux moyen de sauver la patrie. J'approuve souverainement qu'on abolit les cérémonies vaines, et qu'on bannit tout dogme de religion qui est stérile, infructueux, et qui ne sert qu'à exciter des querelles. Je me retranchai toujours dans mes instructions à ce qui sert à rendre mes frères éclairés, braves, diligens, bons patriotes, bons pères, bons soldats, républicains zélés, fidèles et recommandables en chaque situation. Le rabbat et le manteau que je portais ci-devant, je les ai déposés en pleine assemblée, il y a déjà quelque temps; j'avais toujours de la répugnance à porter ces vaines distinctions. Pour ce qui regarde la royauté, je suis d'avis qu'elle devait absolument être abolie; il y a plusieurs années que j'ai commencé à inspirer à mes auditeurs des sentimens républicains.

Waldersbach, ce tridi, 23 Frimaire, l'an II de la République Une et Indivisible.

Jean-Frédéric Oberlin,

citoyen de Waldbach au Ban-de-là-Roche, district de Barr.

Digitized by Google

Et plus tard sur une nouvelle sommation, Oberlin fit la déclaration qu'on va lire.

Le 12 Brumaire de l'an IV. de la République Une et Indivisible, devant nous-Maire et Officiers municipaux de Foudai-est comparu Jean-Frédéric Oberlin, habitant à Waldersbach, lequel a fait la déclaration, dont la teneur suit;

Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, et je promets soumission et obéissance aux lois de la République.

Nous lui avons donné acte de cette déclaration, et il a signé avec nous.

Jean-Frédéric Oberlin.

Je trouve sur une feuille détachée parmi les papiers d'Oberlin le passage suivant: «Je n'étais jamais *Pfaff* *) J'étais soldat dès mon enfance; mon goût me portait aux armes et à l'art de la guerre. Si je n'ai pas embrassé ce métier, c'est qu'on ne combattait pas alors contre la tyrannie, et que je vis au contraire que dans l'état de pasteur à la campagne, je pouvais faire infiniment de bien.»

Honneur et gloire au pasteur-citoyen! Oui, tel fut le langage et la manière d'agir d'Oberlin; tandis que des hordes de prêtres incorrigibles, refusant de prêter le serment civique qu'on demandait d'eux, repoussaient avec un insolent et stupide dédain le plus beau titre, celui de citoyen; tandis, dis-je, que ces prêtres réfractaires, au lieu de rester en bons pasteurs auprès de leurs ouailles, guidant le troupeau, à la garde duquel les avaient engagés leurs

*) Mot allemand qui veut dire mauvais prêtre. (*Note de l'auteur.*)

vœux écclésiastiques et leurs institutions canoniques, désertaient en traîtres leur poste sacré, traversaient l'Europe pour susciter des ennemis à leur pays, ou parcouraient la torche à la main les bocages de la Vendée et les forêts du Midi, pour y allumer la guerre civile et incendier leur patrie.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Arrestation d'Oberlin. — Il est transféré à Sélestadt. — Son courage. — Sa mise en liberté.

Oberlin, pour prix de son civisme, fut arrêté par ordre du gouvernement révolutionnaire, par ordre de ces misérables niveleurs, de ces tailleurs-administrateurs et savetiers-magistrats, qui, sous le nom de *Jacobins*, méritent la réprobation des siècles. Que cette époque de notre révolution, que ce *tems de la terreur* offre d'intérêt, quelle riche mine à exploiter pour l'ami de l'histoire! Les noms de *Robespierre* et de *Marat* sont voués, à juste titre, à l'exécration de tous les tems, et cependant il est possible que les intentions des Robespierre et des Marat aient été pures; alors, où peut aller la raison en délire! Patriotes, méfions-nous des excès et des exagérations!

Oberlin fut arrêté le 28 Juillet 1794, conjointement avec son ami et collègue M. *Bœckel*, alors pasteur à Rothau *). M. Bœckel a bien voulu nous donner une notice sur cette arrestation et sur la conduite courageuse qu'Oberlin tint dans cette circonstance. Voici quelques-

*) Aujourd'hui pasteur à Saint-Thomas à Strasbourg.

Digitized by Google

uns de ces détails qui nous ont paru mériter de fixer l'attention du lecteur.

Les deux pasteurs se trouvaient à un repas très-frugal, ainsi qu'ils ont lieu au Ban-de-la-Roche, où les pommes de terre et le laitage sont toujours les mêts favoris. Ce repas eut lieu à la suite du baptême de l'enfant d'un des plus estimables habitans de Waldbach *). Le commissaire révolutionnaire chargé de cette arrestation, fut visiblement embarrassé, soit que les vertus d'Oberlin lui imposassent, soit que cet intrépide républicain ne fut pas dans cette circonstance sans quelqu'accès de peur, sachant bien qu'en cas de besoin, les Ban-de-la-Rochois défendraient leur digne pasteur au péril même de leur vie. Le commissaire sans-culotte (il était de Rosheim) ordonna d'abord le départ immédiat des deux pasteurs; ils obtinrent cependant un délai de vingt-quatre heures pour faire les dispositions nécessaires pour le voyage. Ils partirent le lendemain, accompagnés du maire et des officiers municipaux, qui leur servaient, pour ainsi dire, de garde d'honneur. Les prisonniers passèrent par le Val-de-Villé et arrivèrent à Sélestadt, lieu de leur destination. Là Oberlin et Bœckel furent consignés dans une auberge, tandis que tous les autres curés et pasteurs qu'on avait fait arrêter par une mesure générale, furent détenus dans une prison. Oberlin et Bœckel dînaient à la même table d'hôte avec les administrateurs du district, jacobins enragés. Ces fonctionnaires à bonnet rouge ne cessaient de leur adresser des paroles injurieuses, et d'exiger une abjuration des principes de l'évangile. Oberlin et Bœckel ripostaient avec vivacité: une scène eut lieu.

*) Jonathan Bauzel.

Digitized by Google

Il fut question de les faire transporter de suite, avec les autres prisonniers, à Béfort ou à Besançon; mais leur fermeté imposa à tel point, que les administrateurs changèrent bientôt de ton, et les traitèrent avec estime et considération. L'administration jacobine reçut la nouvelle de la chûte de Robespierre. Ce fut un coup de foudre pour elle. Le 9 Thermidor, l'un des plus beaux jours de la révolution, brisa les chaînes de plus d'une noble victime de la plus stupide tyrannie. L'agent du district, *Stamm*, ordonna la mise en liberté d'Oberlin et de Bœckel, et leur enjoignit de retourner dans leurs foyers. Voici le texte même de cet ordre, auquel ils se soumirent sans répugnance.

RÉQUISITION DE L'AGENT NATIONAL.

Les citoyens Oberlin, de Waldbach, et Bœckel, de Rothau, retourneront dans leurs foyers, tant et jusqu'à ce que les représentans du peuple auront donné une décision sur leur sort, charge les municipalités des deux endroits de ne point inquieter lesdits deux citoyens sous leur responsabilité personnelle.

Fait au cabinet de l'agent national, le 14 Thermidor l'an II de la République Une et Indivisible.

Signé : Stamm.

Pour copie conforme à l'original,

Th. Wevay,

Secrétaire.

L'arrestation d'Oberlin me rappelle une scène touchante: J'arrivai à Waldbach le jour même où le bon pasteur avait été enlevé à son troupeau; c'était le soir; j'entre dans le presbytère, dans cette maison chérie, dont

Digitized by Google

je n'ai jamais franchi le seuil sans avoir senti battre mon cœur d'une émotion aussi douce que vive. Je traverse la cour et le vestibule; je n'y rencontre personne; je frappe à la porte du grand poële au rez-de-chaussée; j'entre : je trouve tous les enfans d'Oberlin, l'excellente Louise Scheppler, la bonne Catherine Gagnière et quelques autres personnes, à genoux et priant avec ferveur. Un mot me met au fait. Je me joins au groupe pieux, mes prières, mes larmes se confondent avec celles de ces chères personues; nous invoquons tous le père céleste de nous rendre bientôt notre bon Papa.

Oberlin, au plus fort de la terreur, au milieu de ce torrent révolutionnaire, qui menaçait de tout briser, de tout engloutir dans sa course fougueuse, ne perdit jamais cette tranquillité d'ame, cette noble sérénité qui est le type des grandes ames, au milieu des vicissitudes de ce monde. *Sa force était en Dieu.* Qui mieux que lui pouvait s'approprier ces beaux vers de Racine :

«Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots;
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.»

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Oberlin se fait délivrer une patente d'artisan. — Certificat de civisme délivré à Oberlin par le comité de surveillance de Waldbach. — Lettre adressée à Oberlin par l'agent national Stamm. — Déclaration de la municipalité de Waldbach en faveur d'Oberlin.

Soit qu'Oberlin ait prévu la chûte du clergé, et qu'il ait voulu se procurer une nouvelle source d'existence pour lui et sa famille et faire du bien à ses paroissiens, soit qu'étant éminemment consciencieux, et ayant crû que faisant fabriquer chez lui et fabriquant lui-même, ainsi que nous l'avons dit à nos lecteurs, différens outils et instrumens aratoires, qu'il donnait gratuitement ou du moins à très-bas prix aux Ban-de-la-Rochois, il devait se soumettre à la législation sur l'exercice des différens métiers et professions, quelle que soit enfin la cause, Oberlin se fit patenter. Sa patente lui fut délivrée par les administrateurs du directoire de Benfeld, dont alors le Ban-de-la-Roche dépendait: elle est en date du 11 Mai 1792. Le dispositif de cet arrêté porte:

« Nous lui avons délivré la patente, au moyen de laquelle il est loisible audit Oberlin d'exercer, pendant le cours de l'année 1792, telle profession qu'il lui plaira. »

Digitized by Google

Nous communiquerons cette pièce en entier parmi les pièces justificatives.

Deux des fils d'Oberlin, qui plus tard devinrent pasteurs, avaient d'abord appris un métier. Mon célèbre ami, M.r Zschokké, a fait apprendre à chacun de ses fils un métier, quoique leurs talents et leur goût les aient fait entrer dans la carrière littéraire. Une de nos constitutions républicaines avait stipulé parmi les conditions exigées pour être citoyen actif, celle d'avoir appris un métier. Certes, le principe est excellent en lui-même: savoir pratiquer un métier, une profession, c'est un moyen puissant pour maintenir son indépendance et se garantir contre l'adversité du sort.

Voici un certificat de civisme que le comité de surveillance de Waldbach (on était bien obligé d'y créer un) a délivré à Oberlin. Ils ont dû être fiers, ces bons fonctionnaires, de pouvoir apposer leurs signatures à une telle pièce, qui fut ensuite revêtue de celles de l'autorité supérieure. Voici en quels termes ce certificat fut rédigé.

« Nous, les membres composant le comité de surveillance de la commune de Waldbach, district de Barr, département du Bas-Rhin, certifions par le présent, que le citoyen Jean Frédéric Oberlin, âgé de cinquante-trois ans, natif de Strasbourg, est ministre du saint Évangile dans notre paroisse depuis vingt-six ans; que pendant tout ce temps il a été un homme rare, dévoué lui-même, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, pour le soulagement des indigens, nous prêchant, autant par ses propres exemples que par ses sermons, les vrais maximes de l'être suprême, et que depuis notre heureuse constitution, il l'a acceptée à cœur-

Digitized by Google

joie, a fait tout son possible pour encourager notre jeunesse à aller pour la défendre, pour nous l'expliquer et nous la faire accepter et aimer, et a professé constamment les sentimens qui caractérisent un vrai républicain.

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat.

A Waldbach, le 28 Frimaire, l'an second de la République Une et Indivisible.

Signé : Nicolas Loux, président ; Jean-Nicolas André, membre ; Jean-George Marcbal ; Jean-Nicolas Christmann ; J. George Loux, secrétaire.

Vu, vérifié et approuvé par Nous Président et Membres de l'Administration du Directoire du district de Barr.

Fait au Directoire, le 1.er Nivose de l'an second de la République française Une et Indivisible.

Signé : Gottekien, v. p.

Depinay, Mœrlen, Grœlle secretaire. »

C'était une véritable privation, un tourment pour Oberlin de ne pas pouvoir continuer, comme par le passé, à donner des instructions religieuses à ses paroissiens et surtout à la jeunesse ; d'un autre côté il avait poussé jusqu'au scrupule l'obéissance à la législation existante et aux gouvernemens, sous l'empire desquels il se trouvait placé. La bible lui avait aussi tracé sa règle de conduite à cet égard. Dans les momens les plus difficiles et les plus orageux de notre révolution, il aimait à se rappeler le précepte de l'apôtre : « Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et les puissances

Digitized by Google

qui subsistent sont ordonnées de Dieu. C'est pourquoi celui qui résiste à la puissance, résiste à l'ordonnance de Dieu; et ceux qui y résistent feront venir la condamnation sur eux-mêmes.» (St.-Paul aux Romains XIII, 1 et 2.) C'est à de pareils traits qu'on reconnaît le pasteur-citoyen, tandis que tant d'indignes prêtres ne cherchent qu'à créer un état dans l'état, et ne sont autre chose que des soldats mercenaires de la milice du pontife de Rome. Oberlin cherchait à trouver un moyen pour concilier les différens sentimens qui l'agitaient; il s'adressait à *Stamm*, agent national de son district, jeune homme de talens, qui, quoique adonné à toutes les exagérations de cette affreuse époque, avait cependant toujours témoigné du respect et de l'affection à notre Oberlin. Il demanda l'avis de cet administrateur révolutionnaire : voici la réponse qu'il en reçut.

Sélestadt, le 27 Floréal de l'an 2 de la République Une et Indivisible.

L'agent national près le district de Benfeld, séant à Sélestadt, au citoyen Oberlin à Waldbach.

J'ai pris connaissance, citoyen, de la lettre que tu as écrite à l'administration, et dans laquelle se manifeste d'une manière si louable et la crainte de ne point suivre l'esprit de la loi et le desir de continuer à instruire la jeunesse : il serait dommage, en effet, qu'elle perdit un instituteur tel que toi.

Voici, en mon particulier, la conduite que je crois te convenir le plus en ce moment-ci : c'est celle d'attendre que l'explication que j'ai demandée au comité de

Digitized by Google

salut public sur le contenu des lois du 19 Frimaire et 8 Pluviose, me soit parvenue, pour alors, en cas qu'elle soit favorable à tes désirs, reprendre des leçons, dont ceux qui les reçoivent, retireront des avantages proportionnés à tes connaissances, à ton mérite, et toi le plaisir le plus pur, celui d'avoir formé des cœurs dignes de la liberté et de la vertu.

Salut et fraternité,

Stamm.

Le 25 Prairial, an II de la République, le district demande à la municipalité de Waldbach :

1.° Quel est l'âge du citoyen J.-Fréd. Oberlin, ministre luthérien?

2.° A-t-il abdiqué son état?

3.° A qui a-t-il présenté son abdication et de quelle date est-elle?

Voici la réponse que fit la municipalité :

1.° Le citoyen J.-Fréd. Oberlin, ministre du culte est âgé de 54 ans.

2.° Nous ne savons rien d'une abdication; nous savons seulement qu'avant sa grande maladie, ayant été sommé par vous, citoyens administrateurs, de faire sa déclaration au comité de sûreté public à Strasbourg, il y est tout de suite allé, et que là il a parlé au citoyen Mainoni, qui était président dudit comité; mais il ne fut pas question d'abdication. Cela se fit le 25 Frimaire.

Nous savons encore, que quelque tems déjà avant son dit voyage de Strasbourg, il a déposé publiquement à l'église son rabbat et son manteau, *et que de*

Digitized by Google

ce dernier il a fait faire des corselets à de pauvres femmes. Ayant ensuite été malàde pendant plus de 6 décades, il a recommencé ses fonctions aussitôt qu'il a pu se traîner; mais dès que vos ordres lui sont parvenus, de cesser toutes fonctions et instructions, il s'y est conformé.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Bienfaits accordés aux Ban-de-la-Rochois par une Société populaire et par l'Administration, sur la sollicitation d'Oberlin.

Une liasse des papiers d'Oberlin est intitulée : *Les bienfaits des amis de la constitution.* Il s'y trouve plusieurs lettres dont nous allons communiquer la suivante.

Strasbourg, ce 20 Février 1792.

Frère et ami!

Frédéric Burger, votre correspondant, a rapporté hier à notre société des amis de la constitution, séant à l'auditoire du Temple-neuf, *) que les habitans de

*) Au commencement de la révolution le Club patriotique ou la Société populaire de Strasbourg tenait ses séances au café du Miroir. Après le 10 Août il y eut une scission. Le parti *Jacobin* ou républicain resta au miroir, et les partisans de la monarchie constitutionnelle qu'on appelait *feuillans*, se retirèrent à l'auditoire du Temple-Neuf. A la tête de ce parti se trouvait *Frédéric de Dietrich*, le premier Maire de la ville de Strasbourg, le chef de cette municipalité si éclairée et si patriotique qui succéda à notre ancien magistrat, qui avait à-peu-près conservé les mêmes formes, la même organisation qu'il avait lorsque Strasbourg était encore ville libre impériale. Frédéric de Dietrich, le fils de l'ancien seigneur du Ban-de-la-Roche, était une des plus intéressantes victimes de la révolution, vrai martyr de la liberté! Il fut l'ami des Bailly et des Lafayette. Voici comment notre illustre général, l'homme des deux mondes, et qui honore deux

Digitized by Google

votre paroisse réclamaient nos secours. Aussitôt il a été fait une quête qui a produit 125 livres 13 sols. Le comité de bienfaisance m'a chargé de vous les transmettre, en vous invitant à la distribuer à ceux de vos paroissiens qui sont les plus nécessiteux. Je m'acquitte de cette commission avec d'autant plus de plaisir, qu'elle me procure l'occasion de vous témoigner les sentimens de

---

siècles, s'exprima à son égard, dans une lettre datée de La Grange, du 13 octobre 1829, que ce grand citoyen a bien voulu m'adresser, il y dit : « Mon attachement à la mémoire de Frédéric de Dietrich durera autant que ma vie. » Oberlin était pénétré d'estime et d'amitié pour ce digne Maire. Dans un discours que notre pasteur prononça sur la tombe de M.me Kautz, personne attachée à la famille Dietrich, et qui trouva un asile au Ban-de-la-Roche, nous remarquons le passage suivant : « Lorsque cet homme vraiment excellent, « tant pour ses talens que pour la noblesse de ses sentimens, fut per-« sécuté par des scélérats devenus puissans pendant le règne de la « terreur, et qu'il fut traîné avec son épouse d'une prison à l'autre, et « que tous les bons et vertueux citoyens de Strasbourg étaient dispersés « et cachés ; le petit enfant de M. le Maire Dietrich était délaissé et « abandonné avec sa servante et en danger de périr. Alors M.me Kautz « l'accueillit, s'en chargea et entretint à ses propres frais l'enfant et la « servante. Il n'en fallait pas d'avantage pour exciter contre elle-même « la fureur aveugle des ennemis de M. le Maire Dietrich, dont les deux « principaux étaient les conventionnels Rühl et Laurent. » Nous rapporterons ce discours en entier à la fin de l'ouvrage. Plaçons ici encore un mot de notre bon pasteur concernant Dietrich. Il ne l'avait pas perdu de vue dans les momens les plus désastreux. Dietrich, conduit de Strasbourg à Besançon et ensuite à Paris, y fut condamné par le tribunal révolutionnaire, et subit la mort sous la hache du fanatisme politique le plus effréné. Un ami d'Oberlin (M. Saum, Strasbourgeois établi à Lyon) se trouvant momentanément à Paris, satisfit la douloureuse sollicitude d'Oberlin pour le fils de son ancien seigneur, et il lui adressa des détails sur ses derniers momens, et lui parla surtout de son héroïque résignation. Oberlin en répondant à son ami se servait des expressions qui suivent : « M. de Dietrich était un homme excellent, d'un cœur « noble et généreux ; c'était le meilleur de sa famille. »

Digitized by Google

fraternité que vous inspirez par votre civisme.

Signé : *Christiani.* *)

Une autre lettre d'une maison de commerce, du 26 Février 1792, annonce un secours de cinquante livres *en sols de nouvelle fabrication*, de la part du directoire du département du Bas-Rhin.

C'est à la réputation de patriotisme et aux sollicitations pressantes de notre digne pasteur que ses paroissiens étaient redevables de ces secours qui leur arrivaient au fort de l'hiver, et devaient subvenir à leur indigence.

---

*) M. *Christiani* fut plus tard membre de la Convention nationale ; il s'y distinguait par la modération de ses principes ; dans le procès de Louis XVI il vota pour la détention et le bannissement à la paix.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Le Ban-de-la-Roche terre d'asile pendant la terreur; Oberlin le protecteur des proscrits; Inscription de M. Augustin Perrier dans le livre d'amitié d'Oberlin.

Les victimes de la terreur affluaient au Ban-de-la-Roche qui devint une terre d'asile, un lieu de refuge pour les opprimés et les persécutés de tous les partis. Des patriotes constitutionnels cherchaient à se dérober dans ces lieux solitaires à la rage des anarchistes; d'un autre côté on vit s'y former une colonie composée des plus anciennes familles nobles ou patriciennes de l'Alsace. On y rencontra les *Berckheim*, les *Landsperg*, les *Debeyer*, les *Franck* et autres. Oberlin fut pour tous une providence visible. Il avait soin de leur sûreté avec un courage et une présence d'esprit dignes des plus grands éloges. Je me rappelle d'avoir été auprès d'Oberlin lorsqu'on annonçait un gendarme qui devait faire une visite domiciliaire. Oberlin le conduisit avec politesse, d'une chambre à l'autre. Arrivé à sa chambre à coucher, il lui dit avec ce sourire qui commandait à la fois l'amour et le respect : Veux-tu aussi entrer ici, citoyen gendarme, il n'y a de suspect que moi. Le gen-

Digitized by Google

darme se retire confus, s'excusant sur la rigueur de sa mission. Un proscrit, dont la tête était mise à prix, fut cependant caché dans l'alcove d'Oberlin, et le proscrit fut sauvé!

Parmi les personnes qui dans cet affreux naufrage trouvèrent une planche de salut auprès d'Oberlin, je citerai mon amie *Marianne Helfrich*, jeune allemande, devenue l'épouse de *Louis Edelmann*, officier municipal à Strasbourg, qui, conjointement avec son frère, *Frédéric Edelmann*, le compositeur de l'opéra d'*Arianne à Naxos*, expia à Paris, sous la hache révolutionnaire, un patriotisme trop ardent.

Oberlin était l'ange consolateur de tous les malheurs qui l'approchaient. Partant toujours d'un point de vue élevé, aimant à rapprocher la terre du ciel, ami des hommes, serviteur dévoué de Dieu, que de larmes n'a-t-il pas séchées dans ces tems de calamité publique! Oberlin a conservé une collection de lettres qui attestent ce fait. Elles contiennent les sentimens les plus nobles, exprimés avec une grâce et une chaleur qui doivent exciter de la sympathie dans tous les cœurs bien nés. Je vais en communiquer plusieurs, à la fin de ce volume, bien persuadé qu'on ne m'accusera pas d'indiscrétion : qui est-ce qui voudrait désavouer un hommage offert à Oberliu. C'est par ses liaisons avec les familles que nous avons nommées, qu'un député, dont le nom est devenu cher à la France, que M. *Augustin Perrier*, est venu visiter le Ban-de-la-Roche; voici ce que nous lisons dans le *livre d'Amitié* de notre pasteur-citoyen :

« Je n'oublierai jamais l'homme trois fois bon, trois fois religieux, que j'admirai dans ces paisibles mon-

Digitized by Google

tagnes. Je me souviendrai jusqu'au tombeau et au-delà du tombeau du jour fortuné, où ce sanctuaire de la vertu devint pour moi celui de l'amitié. Toutes les ames bonnes et aimantes, avec qui je partageai le spectacle délicieux d'un homme heureux par la religion et la bienfaisance, ont senti, comme moi, qu'elle est la véritable route du bonheur, elles se sont promis d'y diriger leurs pas, elles ont éprouvé le besoin et formé la résolution de devenir meilleures. Le souvenir d'Oberlin nous servira d'encouragement pour le bien et de protection contre le mal. Son image, toujours placée à l'entrée de notre cœur, repoussera, pétrifiera les vains fantômes des plaisirs factices et des passions funestes; il élèvera nos pensées, il aggrandira nos espérances! O vénérable Oberlin, toi que je chéris comme un ami et que je respecte comme un père, je bénis le ciel en ta présence, de m'avoir précisement rapproché de toi, au moment où je vais me lancer sur une mer fertile en naufrages. Oh, daigne me suivre par tes prières et tes conseils au milieu des dangers qui m'attendent, conjure le bon cher Seigneur, le Papa céleste de conserver dans les voies de la religion, de la morale et de l'honneur un de ses enfans, qui désire le bien, mais qui est souvent enclin au mal, et qui doit craindre à juste titre de faire de nouvelles fautes en se rappellant toutes celles qu'il a commises.

Adieu, ô mon ami, ô mon père, que la bénédiction du ciel soit sur ta maison, que la paix soit dans ton cœur, et si je ne dois jamais te revoir ici bas, accepte le rendez-vous que je te donne au sein de cette seconde

Digitized by Google

existence qui doit réunir pour le bonheur tous les disciples du maître bon et éternel que nous adorons.

Si quelqu'une des personnes chéries avec qui je passai dans ces lieux deux journées embellies par tout ce que l'amitié et la vertu ont de charmes, revenaient avant moi auprès du bon Oberlin, puissent-elles en parcourant ces lignes se rappeller avec quelque intérêt d'un jeune homme qui ne les oubliera jamais; et qui du sein de l'absence tourne souvent ses pensées et son cœur vers les lieux qu'elles habitent.»

3. Décembre, 1794. *Augustin Perrier.* *)
13. Frimaire de l'an 3.

---

*) Nous aurons occasion de communiquer à nos lecteurs encore une lettre de M. Perrier, adressée à M. Oberlin.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Franchise d'Oberlin envers la Société populaire de Waldbach.

Quelques personnes égarées ont voulu profiter des circonstances pour empiéter sur les droits d'Oberlin. Une motion qui peinait notre bon pasteur, ennemi de toute injustice, fut faite par un membre de la Société populaire de Waldbach et appuyée par d'autres. Oberlin ne fit pas attendre ses observations; voici la lettre qu'il adressa à ce club :

Frédéric Oberlin à la Société populaire de Waldbach.

Waldbach, ce 14 Messidor an 3. de la République une et indivisible.

« Citoyens !

Je suis tombé des nues, quand j'ai entendu, que vous alliez mettre en vente la vieille cure ! Cette nouvelle m'était si inattendue, elle me fit naître une si grande quantité de réflexions, que j'en fus comme étourdi, et stupéfait. Et j'ai beau vouloir me recueillir, je ne peux pas revenir de mon étonnement. Voici deux ou trois seulement des réflexions, qui se présentent par troupe.

Digitized by Google

1. Qui est-ce qui garantira cette vente? Si aujourd'hui ou demain la Convention nationale est encore mieux convaincue, que la source de l'anarchie, de la révolte, de l'agiotage, de la barbarie sanguinaire et de toutes les horreurs qui ont inondé la France, et qui dans aucun temps de l'histoire n'ont eu leur semblable — si elle est un jour convaincue, que la source de ces horreurs était principalement le défaut de bons pasteurs éclairés et généreux, et l'irréligion mise à l'ordre du jour par Robespierre et ses partisans — si alors elle rétablit la crainte du nom de Dieu, et l'obéissance à ses loix pour base de la prospérité de la république; si elle tâche alors de réparer les torts, que les Robespierriens ont fait aux Pasteurs: — — Quel ne sera pas alors votre regret d'avoir à réparer, à remplacer ce que vous aurez rogné des revenus et aisances d'une cure, qui n'a jamais été ni recherchée, ni estimée. C'est le généreux Stuber et moi, qui avons mis la paroisse en honneur, elle avait été méprisée au-de-là de ce que vous pouvez vous imaginer.

2. A-t-on le droit actuellement de vendre cette cure, ou quelque portion que ce soit des biens curiaux? *Vous ignorez, ce me semble, ou vous avez oublié ce qui a été communiqué l'autre fois à la séance de la société à l'église de Foudai.* Voici le fait: Quelques administrateurs qui ne voulaient pas du bien aux évangéliques, avaient proposé de faire à-peu-près ce que l'on vous a proposé; alors la Convention nationale par son Comité de législation leur a fait savoir, que les lois du 17 Août 1790 et du 12 Mars 1793, en faveur des églises, consistoires, universités, collèges, fondations,

Digitized by Google

fabriques et autres objets relatifs au culte protestant doivent rester dans toute leur force.

Si le total doit être hors d'atteinte, quel droit a-t-on d'atteindre à une partie ? Et si on atteint à *une* partie, qui empêchera d'atteindre à une autre partie ? Et où restera le total, qui n'est que l'assemblage des parties?

Vous voyez, que votre proposition de vente est contre la loi subsistante, et contre l'intention expresse de la Convention nationale !

3. Que veut-on vendre ? La maison ne peut pas se soutenir — c'est donc la place et les matériaux. D'après le plan fait lors de la bâtisse de la nouvelle cure, la place est destinée pour un jardin et les matériaux pour bâtir écurie, grange et les remises avec l'enclos. Tout cela serait fait il y a longtemps, si je n'avais pas toujours soutenu au ci-devant Seigneur, qu'avant de penser à me loger à mon aise, il fallait penser à loger les écoles. — Est-ce à votre honneur présentement, que je suis la victime de mes soins paternels pour ma paroisse, et que non seulement vous me laissez si longtemps sans remise, etc. etc., et qu'on ne sait pas même où loger les grands chevaux de la plaine, quand il en vient ici au sein d'une si grande paroisse — mais que maintenant vous voulez même rendre cette bâtisse quasi impossible par la vente des matériaux ? *Ah, quand vous étiez esclaves, vous aviez soin de mes biens et aisances, et maintenant que vous êtes libres, et que vous pouvez agir d'après la propre générosité de vos cœurs — — Ah, comment vous montrez vous? comme vous restez en arrière ! — — — Voilà ce qui m'étouffe !* Mes paroissiens ont mieux écouté le pasteur Ro-

Digitized by Google

bespierre, que leur vieux pasteur Oberlin. — On jase de la république, mais on est égoïste.

Ce n'est pas un pareil exemple, que je vous ai donné. Quand j'avais de l'argent, je ne l'ai pas employé pour détériorer la situation des autres, mais pour l'améliorer — je l'ai employé pour bâtir et pour entretenir des maisons d'école et de commune, pour fournir des remèdes et quantité d'instrumens pour la culture de la terre, entretenir et faire réparer les églises — faire des chemins partout — ouvrir l'entrée du Ban-de-la-Roche, — partager les frais de toute bonne entreprise, — encourager les écoliers par des prix innombrables, — leur donner et entretenir des conductrices, — fournir des livres de lecture aux écoles et aux familles, — combattre la mendicité, — aider les pauvres, — rétablir le crédit; — payer les dettes, etc.

Ah, épargnez-vous des regrets. Aucun homme ne peut vous dispenser des devoirs de gratitude et d'honnêteté.

Salut et Fraternité.

OBERLIN.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Oberlin est désigné comme Juré.

Une des plus belles institutions de l'immortelle révolution de 1789 est celle du Jury. L'on sait que nous la devons à l'Angleterre. Une législation d'humanité, d'impartialité et d'égalité remplaça ces codes barbares de l'ancien régime, sous l'empire desquels tant d'innocentes victimes ont expiré dans les tourmens de l'échafaud. D'après les principes de cette révolution le clergé ne pouvait plus former un état dans l'état, les écclésiastiques aussi devaient être citoyens et prendre, comme tous les autres membres de la grande famille, leur part dans les droits et charges civiques ; ils ne furent donc pas exempts du Jury. Voici le commencement d'une des notifications qu'Oberlin reçut à cet égard.

Strasbourg, le 25 Mars 1793,
l'an 2 de la République.

« Je vous préviens, citoyen, qu'en exécution de la loi, le Directoire du département vous a nommé pour remplir, pendant le second trimestre de cette année, les fonctions de juré de jugement au tribunal criminel du département. Le Président du tribunal criminel aver-

Digitized by Google

tira, d'ici au 5 du mois prochain, ceux des jurés qui seront appelés pour le 15 à en exercer les fonctions. La loi ne laisse à personne la faculté de se soustraire à ce devoir de citoyen... » Signé : Le Procureur-général-syndic du département du Bas-Rhin, *André.* *)

Oberlin exerça plusieurs fois ces nobles fonctions, et nul doute qu'il n'ait mis à les remplir ce zèle consciencieux qui l'animait dans toutes ses actions. Il aimait à se confondre dans les rangs de ses concitoyens. La société et l'accusé devaient d'ailleurs s'applaudir à voir siéger sur le banc du jury un homme, tel que notre pasteur, qui était si éminemment l'ami du peuple.

---

*) M. André (du Bas-Rhin), plus tard membre du Conseil des Cinq-cents, aujourd'hui Conseiller à la cour royale de Colmar et membre de la Chambre des députés.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Reprise du Culte. — Déclaration. — Conditions.

Le 22 Mars 1795 (an III), fut sans contredit pour Oberlin l'un des plus beaux jours de sa vie. Après une année d'interruption il lui fut enfin permis de redevenir l'orateur du Christ, de proclamer de nouveau du haut de sa chaire les maximes de l'évangile, de cette religion sublime, qui purifie les jouissances de la vie et qui nous soutient dans les tribulations et dans l'adversité, de ce Christianisme qui inspire le véritable courage, en enflammant le guerrier dans les combats du champ de bataille et le citoyen dans les crises politiques, offrant pour récompense de la victoire à l'un et à l'autre la palme de l'immortalité. Oberlin devait cependant se soumettre à la législation ombrageuse sur le culte qui venait d'être établie sous le Directoire, par suite de la Constitution de l'an III, il s'y soumit en pasteur-citoyen.

Voici la déclaration qu'Oberlin fut obligé de faire devant la Municipalité de sa commune.

«Aujourd'hui, le 18 Messidor de l'an III de la République une et indivisible, est comparu Jean-Frédéric

Digitized by Google

Oberlin, lequel a déclaré qu'il se propose d'exercer le ministère d'un culte connu sous la dénomination de religion évangélique ou protestante de la Confession d'Augsbourg, dans l'étendue de cette commune de Waldbach, et a requis qu'il lui soit donné acte de sa soumission aux loix de la république; de laquelle déclaration il lui a été décerné acte, conformément à la loi du 11 Prairial an III.

Signé: Jean-Frédéric Oberlin.»

Plus tard, après la découverte d'une conspiration royaliste, le Commissaire du Directoire exécutif du canton de Rothau, le nommé *Bénay*, intima à Oberlin l'ordre, par forme de mesures du salut public, de se conformer dans les vingt-quatre heures aux dispositions suivantes:

1.° «La loi du 7 Vendémiaire an IV, sur la Police des cultes, continuera d'être exécutée à l'égard des ecclésiastiques autorisés à demeurer dans le territoire de la république, sauf qu'au lieu de la déclaration prescrite par l'article IV de ladite loi, ils seront tenus de prêter le serment de haîne à la royauté et à l'anarchie, d'attachement et de fidélité à la République et à la Constitution de l'an III.»

2.° Arrêté de l'Administration centrale du département des Vosges, relatif à l'exécution de la loi du 19 Fructidor v, art. 6. «Pour l'exécution de l'art. 25, les Agents ou Adjoints municipaux, et les Commissaires des cantons seront tenus de dénoncer au Tribunal correctionnel de l'arrondissement, les individus qui, vingt-quatre heures après la publication du présent arrêté,

Digitized by Google

se permettraient d'exercer les fonctions de Ministres de culte, sans avoir fait préalablement, entre les mains de l'Adjoint municipal, la déclaration prescrite par cet article, et sans l'avoir fait afficher dans le lieu le plus apparent de l'édifice choisi pour les cérémonies religieuses.»

Et art. IX. L'administration leur recommande aussi de veiller à la stricte exécution de la loi du 22 Germinal an IV, qui interdit l'usage des cloches, et de toute autre espèce de convocation publique pour l'exercice d'un culte. En conséquence, ils feront traduire au même tribunal tout individu, qui se permettrait de faire une convocation de cette espèce, et même tout ministre du culte qui, instruit de la publicité de la convocation d'une assemblée, *y exercerait quelqu'acte relatif au culte.*

Art. 12. L'administration centrale observe à ses administrés, que les art. 6. 7. 8. 9. du présent arrêté n'ont pas pour objet de limiter le libre exercice du culte, mais seulement d'assurer l'exécution des lois, qui, en reconnaissant le droit qu'a chaque citoyen de rendre à la divinité le culte qu'il juge convenable, ont néanmoins voulu, que les exercices de ce culte ne pussent troubler l'ordre et la tranquillité publique. Elle leur rappelle, que nul ne doit se prétendre plus sage que la loi, et qu'il n'est aucun bon citoyen qui ne doive, surtout dans les circonstances difficiles, se faire gloire de lui obéir.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Efforts d'Oberlin en faveur des Assignats.

Oberlin, dont l'activité prodigieuse était constamment alimentée par de nouveaux projets, tantôt dans l'intérêt de la religion, tantôt en faveur de quelqu'objet d'utilité publique ou privée, ne voyait pas sans un vif chagrin la baisse des assignats et les torts qui en résultaient pour le crédit public et pour la fortune des particuliers. Il croyait qu'il était du devoir d'un bon citoyen de chercher à remédier à ces maux. Nous allons consigner ici plusieurs manuscrits d'Oberlin, relatifs à cet objet important.

Invitation pastorale à ses Paroissiens de Waldbach, par leur très-dévoué ministre Oberlin.

Ce 15 Février 1792.

« Chers amis, écoutez quelques thèses constitutionnelles et anticonstitutionnelles :

Thèses anticonstitutionnelles.

1.° Si la Nation française fait banqueroute, la contre-révolution est immanquable.

2.° Si les assignats ou les obligations nationales conservent leur crédit et leur pleine valeur dans le

Digitized by Google

cours et commerce; la banqueroute de la Nation ne peut pas se faire.

3.° Il faut donc dépriser les assignats, il ne faut les recevoir qu'avec perte de celui qui les donne, pas seulement pour gagner dessus; mais principalement pour faire croire à tout le monde, autant qu'il dépend de nous, que le crédit de la Nation est chancelant.

Thèses constitutionnelles.

1.° La Nation c'est nous-mêmes — c'est tous les braves gens, honnêtes et fidèles, d'un bout de l'empire français à l'autre.

2.° Cette Nation a assez de propriétés et assez de vertu et de loyauté, pour payer toutes ses dettes, et pour ne pas faire perdre un seul denier à qui que ce soit de ses créanciers.

3.° Les assignats sont les obligations ou les lettres de change de la Nation, où elle a engagé non-seulement ses propriétés, mais encore sa foi, sa loyauté, sa vertu.

4.° Par conséquent, recevoir les assignats dans une valeur moindre que celle que porte leur empreinte — c'est porter atteinte à la réputation, au crédit, à la foi et à la vertu de la Nation.

5.° Et ceux qui le font, sont donc ou eux-mêmes des comploteurs contre-révolutionnaires, ennemis de la Nation, de la divine Constitution, du règne de Dieu et de Dieu même, — ou par ignorance ils sont les complices de ces malheureux. Dans l'un et l'autre cas, ils dévoilent par leur procédé leur manque et défaut absolu de charité, des sentimens détestables, et une infernale

Digitized by Google

noirceur de l'ame, un dégré effroyable d'avarice, parce qu'elle est assez forte pour les pousser à sacrifier le salut de tout l'empire, et même de tout le genre humain, au gain de quelques sols ou de quelques livres.

6.° *Tous les vrais chrétiens sont patriotes.* Le Seigneur, l'auteur et le consommateur de notre salut s'est donné, s'est sacrifié pour tous; afin que tous, suivant son exemple, se donnent, se sacrifient dans toutes les situations, où sa providence les place pour le salut des autres — qu'aucun ne regarde sur son intérêt particulier, mais sur le bien public.

Pour ces causes, j'invite les chrétiens et chrétiennes de ma paroisse, à accéder avec moi à l'acte suivant:

« Nous les soussignés, chrétiens et chrétiennes, protestons à la face du Dieu de charité que nous adorons, que dorénavant nous prendrons les assignats dans leur pleine et entière valeur qui est imprimée dessus, et sans aucune perte de celui qui les donne, pourvû qu'il ne faille pas rendre dessus ou guères — et dans ce cas et tous les autres, *nous ferons fidèlement et devant Dieu tous nos efforts pour favoriser le cours des assignats ou obligations nationales, et pour les soutenir et les conserver dans leur pleine et entière valeur* — pour preuve que nous nous regardons nous-mêmes comme une partie de la grande, loyale et généreuse Nation française et toutes les autres personnes comme nos frères, dont le bonheur nous est aussi cher que le notre. »

P. S. Les citoyens et les citoyennes ayant conféré ensemble, sont tombés d'accord de ne point signer; mais que chaque homme de Dieu en fera vœu à Dieu dans son cœur.

Digitized by Google

ADRESSE

A tous les vrais Patriotes, de leur très-humble et très-dévoué serviteur et confrère Oberlin.

« Chers Frères !

1.° C'est par les assignats que l'empire français a été sauvé d'une banqueroute honteuse et désastreuse.

2.° Ces assignats sont les obligations de la nation entière.

3.° Ils sont appuyés sur une hypothèque sûre, et tout autrement et incomparablement plus sûre, que les papiers pareils de toutes les autres nations ; jamais ils n'auraient perdu de leur valeur déterminée, si les aristocrates, tant découverts que cachés, n'avaient complotté contre le bien de l'état, et trouvé dans l'avarice des autres des aides pour leur dessein criminel.

4.° Quoique les possessions immenses et la loyauté de la nation garantissent la valeur déterminée des assignats ; cependant comme ils sont des obligations, ils ne doivent point subsister toujours, mais être détruits à mesure que les dettes de l'empire se paient.

5.° Cela se fait par le brûlement successif des assignats rentrés ; mais cela ne se peut faire qu'infiniment plus lentement que chaque cœur sensible et humain ne le désire, qui voit combien les pauvres et honnêtes citoyens perdent et souffrent tous les jours par la manœuvre scélérate de ceux qui en font un trafic et s'enrichissent.

6.° Les citoyens de Paris et des environs, de tout sexe et de tout âge, continuent toujours encore à présenter leurs offrandes à la nation, en les déposant entre les mains de l'Assemblée nationale.

Digitized by Google

7.° Nous sommes trop loin pour le faire de la même manière.

8.° Mais en voici une autre qui réunit deux buts ensemble. Quelques citoyens dont le cœur saigne de la misère publique, causée par le trafic des assignats, sont convenus qu'ils perdront chacun deux sols par assignats de 5 livres toutes les fois qu'ils débiteront un assignat. Je veux dire, qu'ils le donneront toujours pour deux sols meilleur marché qu'ils ne l'auront reçu, et qu'ils le marqueront chaque fois sur le dos de l'assignat d'une manière lisible, mais en caractères assez petits, pour que l'on puisse continuer à marquer le baissement successif de sa valeur jusqu'à la fin.

Lorsqu'un assignat sera passé 50 fois par de pareilles mains, sa valeur est réduite à rien; c'est une obligation acquittée, et elle est brûlée.

9.° Comme par ce moyen les plus pauvres citoyens peuvent concourir à l'anéantissement successif des assignats et à la rédemption du citoyen honnête de dessous les griffes infernales des ames noires des trafiqueurs en assignats, — je fus ravi de la communication de cette convention, et j'y accédai le moment. J'invite tous les patriotes de tout sexe et de tout âge à y accéder aussi, et à vouloir bien perdre un ou deux sols sur chaque assignat de 5 livres, qu'ils débiteront, et à marquer cela en petits caractères et proprement sur le dos de l'assignat jusqu'à ce que sa valeur se trouve réduite à rien, et que le dernier possesseur le puisse brûler avec les formalités constitutionnelles.

10.° J'offre le service de ma plume à quiconque voudra l'honnorer de sa confiance.

Digitized by Google

En même temps j'invite toutes les personnes honnêtes de ma paroisse, qui ont reçu des assignats pour moins que la valeur de 5 livres, à me les apporter, afin que j'écrive sur le dos la valeur, pour laquelle ils les ont reçus, pour empêcher que ceux à qui ils les redonnent pour la même valeur ne les remettent dans le cours pour la valeur entière de 5 livres.

11.° Par ce moyen chaque pauvre et honnête citoyen est dans le cas de pouvoir faire une offrande à la Nation et un sacrifice à la Constitution de deux sols chaque fois qu'il donne un assignat pour deux sols meilleur marché qu'il ne l'avait reçu.

12.° Or, la Constitution venant évidemment de Dieu, c'est donc à Dieu qu'il a l'honneur de faire cette offrande, outre qu'il y fait une œuvre de charité à tous les pauvres de la nation, et qu'il contribue à détruire l'empire du diable et des complotteurs, et des vils et détestables trafiqueurs d'assignats, trafiqueurs de la sueur du pauvre et du sang de la veuve et de l'orphelin.

Waldbach, ce 30 Mai 1792.

Signé: Oberlin, ministre.»

Voici une autre pièce rédigée dans le même sens, elle est du 22 Vendémiaire de l'an III.

LES ASSIGNATS

«Quelque précieux qu'ils soient aux yeux de tout patriote éclairé, ne veulent pas prendre faveur parmi une certaine partie du peuple. Les uns, qui ont beaucoup à vendre, les entassent en les méprisant, d'autres les reçoivent en payement de leur travail, ou pour leur salaire

Digitized by Google

et languissent dans la disette. On ne peut actuellement avoir dans nos montagnes ni œufs, ni beurre, si on n'a du sonnant, pas par mépris pour les assignats, (car nous avons ici une quantité de patriotes aussi éclairés, qu'ardents), mais parce qu'on n'en peut pas faire usage pour acheter le grain qui nous manque.

La guillotine et d'autres mesures de rigueur ont engagé les agioteurs et possesseurs des denrées les plus indispensables à augmenter de ruse; mais elles n'ont pu changer le discrédit de la monnaie républicaine, qui cependant nous a sauvé d'une banqueroute désastreuse.

J'ose proposer un autre moyen. La sagesse de nos représentans décidera, s'il convient au salut de la République ou non. Ce qui m'en a fait naître l'idée, est le fait suivant:

Quelques amis patriotes ayant lû dans les feuilles publiques les offrandes nombreuses, que plusieurs bons républicains mettaient sur l'autel de la patrie au sein de la Convention nationale, chagrinés de ce que leur situation serrée ne leur permît pas d'en faire autant, convinrent de perdre deux sols pour chaque assignat de 5 livres, qu'ils recevraient, et cela en offrande à la Nation, et de le marquer sur un pareil assignat en le rabbaissant successivement jusqu'à ce qu'il fût anéanti, et la Nation déchargée de cette portion de son obligation. Ils ont continué ces offrandes secrètes jusqu'à ce jour, où elles font la valeur de 143 livres 10 sols. Quoique cette somme soit très-considérable pour eux, ils ne s'en sont jamais trouvés gênés, puisque ces offrandes se faisaient par de fort petites portions et successivement.

Je pense qu'il y aurait encore beaucoup de bons

Digitized by Google

citoyens, qui en feraient autant, s'ils le savaient, et plus encore s'ils y étaient animés par nos représentants, de sorte que, non seulement la masse de l'obligation nationale serait considérablement diminuée par l'anéantissement étendu et multiplié des assignats, mais les assignats eux-mêmes prendraient faveur, le peuple ayant devant les yeux l'anéantissement successif des assignats; les agioteurs malhonnêtes ne pourraient plus faire craindre aux idiots ignorants, qu'ils allaient bientôt perdre tout ce qu'ils possèdent en assignats; car il y a à cet égard une crainte singulière parmi le peuple, que les sangsues de la nation savent si bien entretenir par l'explication maligne des mesures très-rigoureuses, qu'on employe pour les soutenir.

Voici *le moyen* que nous prenons la hardiesse de proposer. Nous disons hardiesse, parce que nous sentons la faiblesse de nos lumières.

1.° Comme les assignats sont des obligations nationales, et que chaque bon patriote en est chargé pour sa quotepart, on inviterait les bons citoyens à faire là-dessus à la République de petites offrandes successives, en rabaissant chacun en son particulier quelqu'assignat, et de marquer ce rabaissement sur le dos de l'assignat jusqu'à son entier anéantissement.

2.° Tous les ans chacun présenterait ses assignats anéantis à la municipalité de son domicile ou à sa section.

3.° Là, par le moyen d'un ciseau arrondi et appliqué par le milieu de ces assignats, on en emporterait une pièce ronde, pour pouvoir rendre les assignats même à leur propriétaire, et aiguillonner par-là l'émulation sans avoir à craindre qu'un malhonnête trouvât le moyen de

les faire rentrer en circulation. Les pièces emportées on les brûlerait dans la même assemblée.

4.° On dresserait une liste à trois colonnes. La première contiendrait les noms des citoyens qui auraient présenté ces assignats anéantis en offrande à la république. La seconde le montant de leur contribution; et la troisième le montant des assignats anéantis qu'ils ont présentés.

5.° Cette liste serait affichée aux yeux du public.

6.° On en tirerait par extrait les noms des trois citoyens qui à proportion de leur contribution auraient anéanti le plus d'assignats. Cet extrait serait envoyé au district ou au canton. Là, on ferait un nouveau pareil extrait qu'on enverrait au département.

7.° Le département ferait de même encore un nouvel extrait de tous les extraits de son arrondissement, et on l'enverrait à la Convention nationale, qui voudrait bien faire publier le résultat des extraits de tous les départemens de la vaste république. *Vive la République !* »

Voici un extrait de la séance de la Convention nationale, du 19 Frimaire de l'an III, qui a trait au projet ci-dessus communiqué.

MENTION HONORABLE ET RENVOI AU COMITÉ DES FINANCES.

Séance du 19 *Frimaire de l'an* III.

« Un membre fait part à la Convention du trait suivant :

Plusieurs habitans de la vallée, dite *le Ban-de-la-Roche*, département du Bas-Rhin, trop pauvres pour

Digitized by Google

faire des dons patriotiques considérables, ont imaginé un moyen nouveau pour témoigner à la République leur reconnaissance pour le bienfait de la liberté ; ce moyen prouve en même temps la pureté de leurs mœurs, l'attachement à la patrie, et la politique éclairée de cette petite section du Peuple français, à laquelle la bêche et la charrue ont conservé un corps sain, tandis qu'une instruction pareille à celle, que vous venez de décréter pour toute la République, a cultivé son esprit.

Ces citoyens sont convenus, sous la simple garantie de leur parole et de leur bonne foi, qu'ils perdront chacun deux sols par assignat de cinq livres, toutes les fois qu'il changerait de main ; qu'ils marqueront chaque diminution sur le dos de l'assignat, d'une manière lisible, mais en caractères assez petits pour que l'on puisse continuer à marquer le baissement successif de sa valeur jusqu'à son entière extinction.

Par ce moyen la valeur d'un assignat de cinq livres devient nulle, quand il a changé cinquante fois de main, et on le met hors de circulation, pour être anéanti au profit de la Nation.

Cette opération simple a déjà produit un anéantissement successif d'assignats, dont le total se monte actuellement à la somme de 143 livres 10 sols. La somme véritable des assignats, mis hors de circulation, est dans le fait plus considérable ; mais on n'en connaît pas au juste le montant ; ces hommes de la nature n'en ayant pas tenu registre, parce qu'ils sont plus accoutumés à faire le bien, que d'en parler.

Ledit membre demande la mention honorable de l'offrande civique, l'insertion au bulletin de correspon-

Digitized by Google

dance, et le renvoi de cette invention ingénieuse au comité des finances, comme du denier du pauvre apporté à la masse générale des moyens proposés pour la diminution des assignats en circulation. — Décrété.»

Voici finalement une autre note d'Oberlin intéressante, surtout par le bordereau des assignats retirés par lui de la circulation.

«*Les Assignats* ayant été créés par nos représentans sous la garantie de la loyauté du Peuple français, tous les Français honnêtes et loyaux sont intéressés à favoriser et à aider l'amortissement de cette dette nationale, et à avancer le rachat des assignats, autant qu'il est en leur pouvoir.

Les assignats ci-dessous mentionnés ont été retirés hors de cours, d'abord 1) au commencement en sacrifiant pour leur amortissement deux sols par cinq francs, et en rabaissant ainsi les assignats de cinq livres successivement à la valeur de 4, de 3, de deux livres; pour pouvoir rendre par exemple deux livres à ceux qui, pour rembourser l'écu de trois livres à la caisse d'emprunt, n'avaient à présenter qu'un assignat de cinq livres qui alors étaient les plus bas.

Ensuite 2) en en rachetant une partie livre par livre.

Et enfin 3) en exposant en enchère publique contre des assignats — des outils ruraux et autres choses nécessaires et utiles.

Ces outils, livres d'école et de piété et autres choses furent achetés 1) en y employant une portion de mes trois dîmes. *)

*) A l'égard de ces dîmes, qui ne sont nullement à confondre avec les dîmes féodales, nous sommes obligés de renvoyer le lecteur au livre qui traitera du système religieux d'Oberlin.


Digitized by Google

2) En continuant toujours à y consacrer deux centimes par franc, ce qui fait les deux sols par cinq francs.»

Valeur nominale des Assignats retirés hors de cours, depuis leur création jusqu'au 1er Septembre 1818.

Espèces d'Assignats.		Valeur retirée.
De 10	sols	175
15	—	300
25	—	237
50	—	1,480
5	fr.	4,500
10	—	3,480
25	—	4,975
50	—	3,630
100	—	8,800
125	—	6,875
250	—	4,000
400	—	1,200
500	—	28,000
1,000	—	9,000
2,000	—	2,000
		78,652.

Ces rachats ont continué jusqu'à la fin de la vie d'Oberlin; j'ai sous mes yeux un cahier assez volumineux, contenant une foule d'objets tels que bibles, cantiques, outils et instrumens aratoires, vêtemens, meubles, etc. qu'Oberlin a mis à l'adjudication, et dont le prix a été payé en assignats hors de cours.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Almanach populaire publié par Oberlin.

L'infatigable Oberlin publia pour l'an deux de la République un almanach populaire fort intéressant à l'usage de ses paroissiens. Voici d'abord une circulaire qu'il fit imprimer et qu'il joignait aux exemplaires de cet annuaire :

AVIS

A mes concitoyens du Ban-de-la-Roche sur almanach.

1.° On a en allemand des almanachs de cabinet, ou de paroi — où il y a au bout de chaque nom un peu de place blanche, afin d'y marquer les jours où on a fait, ou a à faire quelque chose qu'il importe de ne pas oublier. Il y a longtemps que j'en souhaitais pour vous — en voici enfin un.

2.° Nos enfans de Strasbourg sont accoutumés de trouver chacun son nom de baptême dans l'almanach, et de célébrer le jour de son nom. Cela se peut actuellement aussi pour les vôtres, et même pour tous les jolis noms, que mon prédécesseur a intoduits chez vous. Ils se trouveront tous dans cet almanach.

Digitized by Google

3.° Souvent les pères et mères de grandes et nombreuses familles sont embarrassés de trouver des noms de baptême, qui puissent distinguer leurs enfans de tous ceux qui portent le même nom de famille. Dorénavant ils n'ont qu'à consulter ce nouvel almanach, et ils auront bientôt trouvé à se décider.

4.° Dans vos almanachs ordinaires vous trouvez et payez une quantité de choses incompréhensibles, d'autres absolument inutiles, d'autres contraires aux ordres de Dieu, tels que les pronostics des temps, les horoscopes ou prédictions d'après la planète de la naissance, les jours heureux ou malheureux, ou de bonne et mauvaise augure. Ce nouvel almanach est purifié et dépouillé de tout cela.

5.° Mais les changemens de lune, les éclipses, même quelque chose du cours des planètes, les noms et figures des douze signes du zodiaque, le lever et le coucher du soleil, puis le nombre des mois et celui des semaines — vous les trouverez ici.

6.° Très souvent on me demande la signification des noms d'une origine étrangère. Par le moyen de cet almanach je peux donner la réponse à tous mes paroissiens, pour tous les noms, dont on peut savoir la signification soit avec sûreté, soit avec quelque vraisemblance.

7.° Dommage, direz-vous, qu'il est venu si tard! Je dis de même. Il aurait dû être achevé et arriver avant la fin de Janvier. Mais où sera la bonne chose, qui n'éprouvera pas des obstacles ou des retards? Pour moi, j'y suis si accoutumé dans tout le bien que je vous souhaite, que je bénis Dieu de plein cœur, de ce qu'il est venu déjà maintenant, et pas plus tard.

Digitized by Google

8.° *Ce qu'il coûte, demanderez-vous? — Chers amis, cet almanach est le fruit d'un long souhait, d'un ancien vœu, il est l'enfant de la prière — il est un présent de Dieu. Acceptez-le comme tel. Et s'il pourra quelques fois vous donner un moment de plaisir, regardez vers le père céleste, et dites-lui: c'est de ta bonté, ô père, que je le tiens, reçois-en mes actions de grâce, et fortifie par-là aussi la faible foi de ton trop faible enfant.*

Oberlin.

Cet almanach avait la forme d'un almanach de cabinet; il était composé de quatre feuilles, dont chacune comprenait un trimestre; en marge se trouvait la mention des éclipses etc., des règles de santé d'après *Tissot.* Oberlin avait totalement refait l'almanach sous le rapport des *noms de baptême;* les voici, d'après un cahier que nous avons devant nous.

NOMS DE BAPTÊME.

Garçons.

Aaron, (homme fort et valeureux.)
Abiel, Dieu est mon père.
Abraham, père d'une grande famille.
Absalom, père de la paix.
Actif,
Adam, fait de terre.
Aimable,
Aimé,

Filles.

Abigaël, la joie de son père.
Abondance.
Adélaïde, Adelheit, noblesse.
Adelphine, chère sœur.
Agathe, bonne.
Agnès, pure et chaste.
Aimable.
Aimée.
Agar.

Digitized by Google

Alexandre, homme secourable.
Ambroise, céleste, immortel.
Ami,
Amos, chargé.
Amour,
André, fort, vigoureux.
Antoine,
Athanase, immortel.
Auguste, Augustin, } qui augmente.

Alexandrine, Alexandrette, } fille ou femme secourable.
Alliance.
Amalie, laborieuse.
Ambroisine, céleste, immortelle.
Amélie, sans-souci.
Amère.
Améthiste, sobre.
Amitié.
Anémone.
Angélique.
Anne, pleine de grâce, exaucée.
Antoinette.
Augustine.
Aurélie, belle comme de l'or.

Barnabas, fils de consolation.
Barthélemi, fils vaillant.
Benjamin, fils bien-aimé.
Bénoit, béni.
Bien-Aimé,
Bienfaisant,
Bienvenu,
Blaise, luisant.
Blandin, affable, caressant.
Boniface, bienfaisant.

Béatrice, qui cherche à sauver les autres.
Bénigne.
Bien-Aimée.
Bienvenue.
Bienveillance.
Blandine, affable, caressante.
Bonne.
Bonne-Foi.
Brebis.

Candide, sincère, loyal, ouverte,
Caspar,
Céleste,
Célestin,
Charles, brave, hardi, vaillant.

Candide.
Caroline, brave, droite, ouverte.
Catherine, pure et chaste.
Célestine.
Charité, Charlotte, Caroline.
Chaste, Chrétienne.

Digitized by Google

Chrétien, appartenant au Seigneur Jésus-Christ.
Christmann, homme chrét.[n]
Christophe, qui porte le Seigneur Jésus-Christ.
Chrysolithe, pierre pécieuse de couleur d'or.
Chrysostome, bouche d'or.
Claude,
Clément,
Cléophé, honneur du père.
Conservé,
Corneille, homme fort et courageux.
Constant, Constantin.
Crains-Dieu,
Cyprien, homme bon et loyal.
Cyrille, excellent, petit Seigneur.

Christine.
Claire.
Cité, Céleste.
Chrysolithe.
Claudine.
Clémence, Clémentine.
Cléophée.
Conservée.
Colombe, Colombine.
Constance, Constantine.
Concorde.
Conversion.
Couronne.

Daniel, c'est Dieu qui me juge.
David, bien-aimé.
Débonnaire, doux, patient, paisible.
Désiré,
Didier-Désiré,
Dieudonné,
Dimanche, appartenant au Seigneur Jésus-Christ.
Dominic, appartenant au Seigneur Jésus-Christ.
Doux.

Délivrance.
Dorothée, don de Dieu.
Débonnaire.
Désirée.
Douleur.
Dieudonnée.
Dimanchette.
Dominique.
Débora, une abeille.

Digitized by Google

Ehrhardt, cœur d'honneur.	Eléonore, miséricordieuse.
Eléazar, secours de Dieu.	Elisabeth, la promesse de mon Dieu.
Elidad, Aimé-Dieu, Théophile.	Eméraude, ein Smaragd.
Elie, mon Dieu est le Seigneur.	Emérence, une personne de mérite.
Edouard,	Espérance.
Eliéser, mon Dieu est mon secours.	Esther, étoile.
	Eternité, heureuse.
Elisée, le salut de Dieu.	Euphémie, de bonne réputation.
Emile,	
Emmanuël, Dieu avec nous.	Emilie.
Engelhardt, cœur d'ange.	Eve, mère des vivants.
Ephraïm, fertile.	
Erasme, aimant, aimable.	
Erneste, sérieux, solide, rassis.	Ernestine.
Esaïe, salut de Dieu.	
Etienne, couronne.	Etiennette.
Eugène, de bonne naissance.	Eugénie.
Euphrosyn, de bons sentimens.	Euphrosine.
Ezéchiel, force de Dieu.	
Félix, heureux.	Félicité.
Ferdinand.	
Fidèle,	Fidélité.
Florent, Florian, fleurissant.	Foi-Chrétienne.
Florentin, fleurissant.	Florentine.
Fortuné,	Fortunée.
Franc-Cœur,	Fraternité.
François,	Françoise.
Frédéric, riche en paix.	Frédérique.
Fridolin, fils de la paix.	Fridoline.
Franc,	Franche.

Digitized by Google

Gabriël, homme fortifié par Dieu.	Giroflée.
	Grâce.
Gédéon, vainqueur.	Généreuse.
Généreux,	Georgette.
George, laboureur, cultivat.[r]	Gracieuse.
Gracieux,	
Grand-Cœur.	
Gratien.	
Grégoire, vigilant.	
Gottfrid, Godefroï, paix de Dieu.	
Gotthardt, cœur divin.	
Gottlieb, aimé de Dieu.	
Guillaume, valeureux.	
Gustave, Dieu mon aide.	
Hénoc, homme consacré à Dieu.	Hélène, lampe, claire.
Henri, riche en salut, en prospérité.	Henriette, Heilreich.
Héros,	Héroïne.
Heureux,	Héureuse.
Honoré,	Honorée.
Hugo, Hugues.	
Humble,	Humilité.
	Hyacinthe.
Immortel,	Immortelle.
Indulgent,	Indulgence.
Ingénu,	Ingénue.
Innocent,	Innocence.
Isaac, fils de joie.	Industrie.
Israël, luttant avec Dieu.	Irène, Irénée, } paisible, pacifique.
	Isabelle, une demeure sûre.

Digitized by Google

Jacques, } qui foule aux pieds	Jacinthe.
Jacob, } le vieil homme.	Jacobée, Jacobine.
Jasmin,	Jérusalem, céleste.
Jean, gracieux.	Jeanne.
Jérémie, l'Éternel l'élèvera.	Jonquille.
Jérome, nom sacré.	
Jéthro, élevé, considéré.	
Job, portant le deuil.	
Joël, l'Éternel est Dieu.	
Jonas, un pigeon.	
Jonathan, le Seigneur l'a donné.	
Josaphat, Dieu jugera.	
Joseph, Dieu y ajoutera.	Josephine.
Josias, don de Dieu.	
Josué, Dieu est notre salût.	
Jude, louange, loué, célébré.	
Julien, jeune swelte.	Julie, Julienne.
Juste, Justin.	Justine.
Laurent, florissant comme un laurier.	Léa, diligente.
Lazare, le secours de Dieu.	
Léon, lion.	
Léonhardt, cœur de lion, magnanime.	
Léopolde, Liebhold, aimable.	Léopoldine.
Loue-Dieu,	
Louis, (Ludwig) conducteur, Leutweg.	Louise, conductrice.
Loth, couvert, caché.	Lydie.
Luc, luisant.	
Malachie, Dieu est mon roi, mon ange.	Madelène, de Magdala.

Digitized by Google

Martin, vaillant, valeureux.	Marguerite, une perle.
Mathias, } don ou présent	Marie, amère.
Mathieu, } de Dieu.	Marthe, affligée, triste.
Maurice, noir.	Miséricorde.
Melchisédec, roi de justice.	Monica.
Micaël (Michel), qui est comme Dieu.	
Modeste,	Modeste, Modestie.
Moyse, tiré de l'eau, conservé	
Narcisse,	Narcisse.
Nathan, donné en présent.	
Nathanaël, donné de Dieu, et donné à Dieu.	
Nicodème, vainqueur des peuples.	
Nicolas, vainqueur du peuple.	
Noé, repos et consolation.	
Obéissant,	Obéissante, Obéissance.
Osée, libérateur.	Odile.
Paisible,	Paisible.
Patient,	Patience.
Paul, petit.	Pauline.
Philadelphe, qui aime les frères.	Philadelphie, amour des frères.
Philémon, cher ami.	Piété.
Philippe, amateur de chevaux.	Philippine.
Polycarpe, qui porte beaucoup de fruits.	Philomèle, amatrice du chant mélodieux.
Placide, doux, prévenant.	Placide.
Pierre, ferme comme un rocher.	Pétronelle, Pierrette.

Digitized by Google

Pérégrin, étranger, en voyage
Prosper, heureux.

Quirin (ne signifie rien chez nous.)

Raphaël, Dieu guérira.
Reinhardt, cœur sincère, pur.
Reinhold, qui aime la pureté.
René, régénéré.
Robert, fort.
Rodolphe, secourable, de bon conseil.
Rubis.

Salomon, paisible, pacifique.
Samuël, obtenu de Dieu par la providence.
Saphir,
Sauvé,
Sébastien, vénérable.
Sérein, clair comme le beau ciel.
Sigfride, victoire et paix.
Sigismond, bouche victorieuse.
Simon, } exaucé, obtenu
Siméon, } par la prière.
Simple, droit, loyal, franc.
Sincère,
Sion,
Stanislas, soutien de la gloire.
Seth, règle, bon ordre, loi.

Pérégrine.
Prospérité.

Rachel, brebis.
Rébecca, pierre précieuse, rayonnante.
Régine, Reine.
Renée.
Repentance.
Rose, Rosette, Rosine, Rosalie.
Ruth, regard gracieux.

Salomé.
Sabine.
Sagesse, Sapience.
Sauvée.
Sara, princesse, maîtresse.
Sérénité.
Simonette.
Simplicité.
Sincère (simplicité) sincérité.
Sionite, de la montagne de Sion.
Sophie, sagesse, patience.
Souffrance.
Stéphanie, couronne.
Sulamite, pacifique, paisible.
Susanne, fleur de lis.

Digitized by Google

Tempérant,	Tempérance.
Théodore, } don ou présent	Thérèse, ardente, fervente.
Théodose, } de Dieu.	Topase.
Théophile, Aimé-Dieu.	Tulipe.
Tite, protecteur.	
Tobie, la bonté de Dieu.	
Thomas, jumeau.	
Timothée, qui révère Dieu.	
Tolérant,	Tolérance.
Tranquille,	Tranquille, Tranquillité.
Ulric, riche en grâce.	Ulrique.
Uriel, Dieu est ma lumière.	Union.
	Uranie, céleste.
Vaillant,	Vaillance.
Valentin, fort, vaillant.	Valériane.
Vernier.	Vérène, respectueuse.
	Véronique.
Victor, vainqueur.	Victoire, Victorine.
	Violette.
	Virginie, jeune vierge.
Zacharie, l'Éternel se souvient de nous.	
Zachée, pur, purifiant.	Zéphora, couronne.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

La Convention nationale reconnaît le civisme d'Oberlin.

La tyrannie la plus stupide et la plus sanglante, celle des Robespierre et des Marat fut enfin renversée. Au 9 Thermidor (an II. 27 Juillet 1794.) un nouveau pacte fut conclu entre l'humanité et la liberté. Assez de sang avait été versé, la France couverte de débris chercha à rebâtir son édifice politique ; les vertus, les mœurs, les sciences et les arts ne furent plus des titres de proscription; le vandalisme recula devant une civilisation nouvelle, une régénération sociale s'opéra. Les *Lanjuinais*, les *Boissy-d'Anglas*, les *Grégoire*, les *Lakanal* et leurs amis se trouvaient à la tête du gouvernement; ils signalèrent leur victoire sur la fougueuse anarchie par des mesures reparatrices; ils cherchaient à s'attacher sur le vaste sol de la France tous les hommes d'un mérite distingué, *Oberlin* ne pouvait pas rester inapperçu à des patriotes philanthropiques.

Voici comment la Convention nationale sut honorer le civisme *d'Oberlin* et de *Stuber*.

EXTRAIT

Du Procès-verbal de la Convention nationale, du 16.e jour de Fructidor, l'an 2.e de la République une et indivisible.

Un membre, en parlant sur les moyens de propager

Digitized by Google

l'instruction publique par *l'universalisation* de la langue française rend compte à l'assemblée d'un fait intéressant:

Dans le département du Bas-Rhin il y a une vallée dite le Ban-de-la-Roche, composée de plusieurs communes dans lesquelles on ne parlait qu'un patois que l'on ne comprenait plus hors de la vallée. Un vieillard respectable, père d'une nombreuse famille, nommé Stuber, s'est dévoué à donner à ces citoyens les moyens de communiquer avec les autres hommes. Pour arriver à ce but, il créa une école d'instituteurs destinés à apprendre le français aux bons habitans de cette vallée: les soins de Stuber n'ont pas été infructueux, il est parvenu à faire apprendre à la jeunesse à lire et à écrire en français: Stuber, avec son successeur et ami *Oberlin*, ont porté leurs soins beaucoup plus loin, ils ont montré aux jeunes gens du Ban-de-la-Roche les élémens de la physique, de l'astronomie, de la botanique, de la musique et de beaucoup d'autres connaissances utiles à l'homme social.

Et ce brave homme, quoique pauvre, se croirait offensé si on lui offrait une récompense pécuniaire: mais le récit de ce fait inséré au procès-verbal et la mention honorable sont les seules récompenses qui puissent plaire à de véritables amis de l'humanité qui, comme *Stuber* et son ami, se sont dévoués à la servir.

Sur cette proposition *la Convention nationale* décrète que le récit qui vient de lui être fait, sera inséré hono-

Digitized by Google

rablement au procès-verbal et au bulletin, et que copie par extrait sera adressée à *Stuber* et à *Oberlin*.

Visé par le Représentant du peuple, Inspecteur aux procès-verbaux. MONUEL.

Collationné à l'original par nous Représentans du peuple, Secrétaires de la Convention à Paris, le 20 Fructidor, l'an 2 de la République.
Signés : BENTABOLE et GUFFROY.

M. *Ehrmann*, alors membre de la Convention et plus tard juge à la cour royale de Colmar, etc. s'empressa de faire passer copie de ce décret à son ami Oberlin. Voici la lettre d'envoi qu'il lui adressa à cet égard.

Paris, ce 19 Fructidor, l'an 2 de la République une et indivisible.

Je m'empresse, cher frère et ami, de te faire parvenir le décret de la Convention nationale, qui te prouvera, qu'elle sait honorer le mérite partout, où elle le rencontre.

L'insertion du décret au bulletin te prouve également que la Convention est convaincue, que la vertu et les lumières font la base du bonheur public ; que celui qui les met en circulation mérite d'être proposé comme modèle à tout républicain.

Je sais qu'il ne faut ni décret, ni insertion au bulletin, ni les applaudissemens réitérés du peuple, qui ont couvert la voix du président, lorsqu'il prononçait le décret, pour t'encourager à continuer de faire le bien; le contentement du cœur accompagne en secret les bonnes

Digitized by Google

actions, comme les remords suivent les mauvaises; mais l'éstime de ses concitoyens, le regard des représentants d'un grand peuple, et la conscience de les avoir mérités, sont un fruit bien doux de notre zèle, les désirer, c'est l'ambition sublime du sage, la seule, qui n'a jamais tourné qu'au profit de l'humanité.

Je t'embrasse fraternellement, et je fais des vœux bien sincères pour la conservation d'un membre aussi utile à la république triomphante.

Ehrmann, représentant du peuple.

P. S. J'ai fait passer le duplicata du décret au citoyen Stuber.

Voici à-présent la lettre de remerciment qu'Oberlin adressa à la Convention.

Jean-Frédéric Oberlin, de Waldbach, au Ban-de-la-Roche, à la Convention nationale.

Citoyen Président!

Je reçus, il y a quelques jours, un extrait du procès-verbal de la Convention nationale, du 16 Fructidor de l'an 2 de la République, etc. où il fut fait mention honorable de mon bon et loyal prédécesseur Stuber et de moi, pour nos efforts à francésiser, cultiver, civiliser les habitans des cinq villages et trois hameaux sur lesquels nous osions travailler au Ban-de-la-Roche.

Je fus extrêmement surpris de cet *honneur inattendu*, et encore ne sais-je trouver des expressions pour vous témoigner la vive reconnaissance, dont je suis

Digitized by Google

pénétré. Mon embarras est d'autant plus grand, que ma langue maternelle étant l'allemande, sachant à force de lecture assez de français pour ma chère vallée, je reste court vis-à-vis des Français nés Français. Agréez, citoyen Président, l'assurance *que je suis de cœur et d'ame, de talens et de toutes mes forces pour la république française.*

La Convention nationale me témoigne son approbation sur mes soins pour introduire ici la langue française. Peut-être j'oserai lui présenter une petite description de la méthode dont je me suis principalement servi.

Il y a environ vingt-sept ans que j'établis huit institutrices pour les huit villages et hameaux. Ces bonnes filles, instruites par feue ma femme et moi, montraient à leurs jeunes élèves par des figures d'histoire, d'animaux et de plantes, où j'avais écrit les noms français et patois, avec une courte description. Elles les leur enseignaient d'abord en patois, puis elles les leur disaient et faisaient répéter à tous en français. Pour occuper en même temps les mains, elles leur apprenaient *le tricotage, inconnu jusqu'alors dans cette contrée.* Puis elles les amusaient par des jeux qui donnaient de l'exercice au corps, dégourdissaient les membres, contribuaient à leur santé, et leur apprenaient à jouer honnêtement et sans se quereller. Dans les beaux jours on les menait à la promenade, là les enfans cueillaient des plantes, et les conductrices les leur nommaient, et leur faisaient répéter les noms. — Toutes ces instructions avaient l'air d'un jeu, d'un amusement continuel.

Digitized by Google

J'ai une petite collection d'histoire naturelle, de productions de l'art, d'instrumens de joueur de gobelets, le tout au service de nos institutrices. Quand le zèle des élèves commençait un peu à se ralentir, un nouveau miracle de notre façon les excitait de nouveau et ranimait leur goût à apprendre. J'ai oublié de parler des petites cartes géographiques que j'ai taillées en bois, par le moyen desquelles mes chers petits élèves se familiarisaient peu à peu avec tous les pays du monde.

Quand une institutrice m'avertit que ses élèves avaient bien saisi les cahiers d'histoire, plantes, animaux, cartes géographiques — il lui fut permis de produire ses élèves à l'église assemblée, et les enfans montraient les progrès avec une gaîté, avec une extase qui fit pleurer les vieux, de plus par cette répétition ou récitation publique je réussis à enseigner aux vieux, ce qui leur était utile, mais que je n'avais pas eu occasion de leur apprendre.

Par ces moyens cette petite peuplade, jadis parfaitement ignorante, est toute métamorphosée, et *le français est quasi la langue maternelle de toutes les familles qui ont bien voulu se laisser civiliser;* quoique les leçons de ces institutrices, pour éviter le dégoût des maîtresses et des élèves, ne se donnassent qu'un ou deux jours par semaine — et qu'elles ne se donnent aujourd'hui qu'autant par décade.

Je suis avec le zèle et le dévouement le plus vif pour la chère république,

Votre très-touché et confus concitoyen,

J. F. Oberlin.

Digitized by Google

Nous terminerons ce chapitre par la communication de la pièce suivante :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

A Strasbourg, 3 Pluviôse, l'an 3.e de la République une et indivisible. — (1795. le 22 Janvier.)

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

Bailly, représentant du peuple dans les départemens du Haut-et-Bas-Rhin, Mont-Terrible, Jura et des Vôges,

Autorise le citoyen Frédéric Oberlin, à rouvrir son cours de physique, d'astronomie, de botanique, etc.; par là il méritera de plus en plus la mention honorable que vient de lui accorder la Convention nationale pour 27 ans de travaux dans l'instruction publique.

Le représentant du peuple,

BAILLY.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Rapports d'Oberlin avec les Autorités de l'Empire.

Malgré nos recherches les plus scrupuleuses, parmi les papiers du vénérable pasteur dont nous essayons de tracer la vie, nous n'avons trouvé aucun document à même de prouver qu'il eut quelque rapport avec le *gouvernement directorial.* Il est permis d'admettre que le Directoire, partageant avec la Convention cette haîne absolue contre le clergé de tous les cultes, dédaigna de se servir des lumières du patriarche du Ban-de-la-Roche. Il n'en fut pas ainsi sous l'empire.

Napoléon, après avoir enchaîné l'hydre de l'anarchie, cherchait à rétablir les différentes parties de l'édifice social, presque tombées en ruines. Son coup d'œil d'aigle distinguant partout les hommes notables, propres à concourir à ses vues si longtemps utiles, plaçant partout des magistrats et des administrateurs qui à leur tour savaient utiliser les hommes capables dans toutes les parties, Oberlin ne put rester inconnu au gouvernement impérial. Le Ban-de-la-Roche participant aux départemens du Bas-Rhin et des Vôges, nous voyons, pendant toute la durée de l'empire, les autorités de ces deux départemens s'empresser d'avoir recours aux lumières de notre

Digitized by Google

pasteur-citoyen, dont le zèle pour le bien public ne fut jamais trouvé en défaut.

Une lettre du 3 Germinal de l'an IV, écrite par l'épouse de M. *Laumond*, alors Préfet du Bas-Rhin, fait voir qu'il existait entre cette préfecture et le Ban-de-la-Roche des rapports qui avaient presqu'un caractère de famille. Nous communiquerons cette lettre à la fin de l'ouvrage. Par une lettre du 17 Août 1807, le Sous-préfet de St. Dié (Vôges) consulte notre Oberlin, relativement au remplacement du Maire de Waldbach, vieillard, auquel ses infirmités ne permettaient plus de continuer ses fonctions. Voici deux lettres de M. *Cunier*, *) alors Sous-préfet à Séléstadt, que nous croyons pouvoir communiquer à nos lecteurs.

EMPIRE FRANÇAIS.

Séléstadt, le 25 Octobre 1807.

Le Sous-préfet de l'Arrondissement communal de Séléstadt.

Je n'attends, Monsieur et digne Ami, que la proposition de candidats à la place de Maire de la commune de Bellefosse, qui paraît m'avoir été envoyée, mais que je n'ai pas reçue, pour la transmettre à la Préfecture, accompagnée de mon avis. Je croirai remplir un devoir sacré, Monsieur et cher Ami, en recommandant le citoyen qui, par ses connaissances, son esprit d'ordre, son

---

*) Nous donnerons plus tard quelques détails sur les rapports d'amitié qui ont existé entre *Oberlin* et *Cunier*. Ces deux hommes de bien étaient faits pour se comprendre.

Digitized by Google

amour pour la paix et la religion, promettra à la commune le chef le plus capable de l'administrer avec sagesse. Votre suffrage sera toujours auprès de moi du plus grand poids.

Veuillez en agréer l'assurance, ainsi que celle de ma considération et de mon plus sincère attachement.

CUNIER.

Sélestadt, le 17 Octobre 1811.

Le Sous-préfet de l'Arrondissement communal de Sélestadt, à Monsieur Oberlin, très-digne pasteur à Waldbach.

Le Sieur *Bohy*, Adjoint du Maire de Fouday, ayant donné, Monsieur, sa démission de ses fonctions, je vous prie *de me proposer deux candidats*, qui, par leur probité, leurs connaissances et leur fermeté, fussent propres à le remplacer.

Veuillez aussi, Monsieur, m'indiquer pour chacun ses nom et prénoms, son âge, son état avant et depuis 1789; s'il est marié, veuf ou célibataire, le nombre de ses enfans et sa fortune personnelle.

Permettez moi, Monsieur, de saisir cette occasion, pour vous remercier du cadeau que vous avez eu l'attention de me faire de l'intéressant ouvrage de M. votre fils, sur le Ban-de-la-Roche.

Je vous renouvelle, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

CUNIER.

Voici deux lettres du Recteur de l'Académie de Nancy:

Digitized by Google

ACADEMIE DE NANCY.

Nancy, le 19 Septembre 1811.

Le Recteur de l'Académie, à Monsieur Oberlin, Pasteur à Waldbach.

Monsieur le Pasteur,

Son Excellence le Grand-Maître de l'Université Impériale me charge de lui transmettre, dans le plus bref délai, une liste des instituteurs primaires de mon Académie que je jugerai dans le cas d'être maintenus.

Ces états ne peuvent être dressés que d'après des renseignemens fidèles; mais pour les obtenir, à qui puis-je mieux m'adresser qu'à Vous, dont les fonctions sont liées si étroitement avec le bien public, et pour qui le choix d'un bon instituteur est d'un si grand intérêt.

Ce sont ces considérations qui me portent à croire que vous me seconderez volontiers dans cet important travail, en faisant remplir, par chacun des instituteurs des communes protestantes, qui se trouvent dans le canton de Schirmeck, la feuille que vous trouvez ci-jointe.

Vous voudrez bien, Monsieur, inviter de ma part ces instituteurs à se rendre dans le lieu de votre résidence, et à Vous produire les certificats qu'ils auront obtenus, tant de MM. les Maires que de MM. les pasteurs de leurs communes.

Vous ajouterez beaucoup au service que Vous me rendrez et à mes obligations envers Vous, si Vous Vous donnez la peine de remplir la dernière colonne de Vos observations sur les talens et la moralité de chaque instituteur.

Digitized by Google

Recevez d'avance, Monsieur le pasteur, mes remercimens sincères, et l'assurance de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur de Vous saluer.

REGEL.

Nancy, le 9 Novembre 1811.

Monsieur le Pasteur,

J'ai reçu la feuille et les certificats que Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et je ne puis que vous faire tous mes remercimens pour le zèle avec lequel Vous m'avez secondé dans un travail dont tous les bons esprits ne peuvent manquer de sentir l'importance.

Je Vous dois également des remercimens pour le beau cadeau que Vous m'avez fait, et des félicitations sur ce que Vous avez un fils qui Vous met dans le cas d'en faire de pareils.*) Le Haut-Champ n'est pas une des contrées les mieux traitées par la nature, mais puisqu'il est la patrie d'une famille aussi recommandable que la Vôtre, il ne lui reste rien à envier à d'autres qui passent pour bien plus favorisées.

Recevez, Monsieur le pasteur, les assurances de la considération la plus distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur de Vous saluer.

REGEL.

*) Henri Oberlin, auteur de l'ouvrage que nous avons déja cité.

CHAPITRE XVIII.

Rapports particuliers d'Oberlin avec Lezay-Marnésia, Préfet du Bas-Rhin — Transaction sur un procès ruineux pour le Ban-de-la-Roche.

De tous les Préfets qu'a eus le département du Bas-Rhin, *Lezay-Marnésia* est celui qui seul acquit une popularité aussi générale que durable. Sentimens élevés, probité à toute épreuve, génie inventif pour le bien, hardiesse dans les conceptions, persévérance dans l'exécution, de l'esprit et de la franchise, des manières à la fois nobles et simples, telles étaient les qualités qui rendaient ce Préfet cher au Bas-Rhin, c'étaient elles aussi qui firent naître bientôt une heureuse sympathie entre lui et le pasteur du Ban-de-la-Roche. Nous aurons occasion de parler plus particulièrement de l'amitié qui a existé entre ces deux excellens hommes. Nous nous bornerons quant à présent à dire que notre pasteur-citoyen sut en tirer plus d'une fois parti pour procurer à ses paroissiens des avantages réels. Nous ne citerons qu'un fait. Depuis près de cent ans un procès, véritable fléau, désolait ce pays. Il s'agissait d'un droit de propriété et d'usage dans les forêts. La contestation avait pris naissance entre les communes et leurs anciens seigneurs, elle avait traversé la révolution et se continuait entre les Ban-de-la-Rochois et M. *Champy*, qui avait acquis de l'état ces fo-

Digitized by Google

rêts déclarées nationales. Les questions que ce procès fit naître étaient assez compliquées pour offrir à la chicane et à l'acharnement des plaideurs une riche mine à exploiter. On allait d'instance en instance; jugements par défaut, oppositions, aucun moyen ne fut négligé pour traîner ce procès en longueur. En attendant les pauvres Ban-de-la-Rochois étaient presque tous les ans obligés de se cotiser pour subvenir à de nouveaux frais. Oberlin était outré contre l'avidité et le peu de délicatesse de certains procureurs, et il afficha à la porte de son cabinet une prière dans laquelle il invoquait le secours de la *justice divine* contre *l'injuste justice humaine*. D'un autre côté il ne cessait d'exhorter ses paroissiens, soit dans les conversations particulières, soit en chaire, d'entrer dans la voie de la conciliation, de se laisser pénétrer de l'esprit de la paix, de cette *charité qui est patiente, qui ne cherche point son propre intérêt, et qui excuse tout.*

Voici des pièces que nous avons trouvées dans les papiers d'Oberlin (Brouillon V, p. 59. VI, p. 45.):

« Vous m'avez demandé mon avis touchant la menée du procès. Voici comment en Votre place je ferais, et comment je souhaiterais que Vous fissiez.

1.° Prendre Théophile *) avec Vous et aller trouver M. Champy.

2.° Ebaucher avec lui des articles d'accommodement (car jamais on ne pourra finir autrement).

3.° Présenter ces articles à un juge intègre, pas à des avocats, et le consulter là-dessus. *Vouloir finir par les avocats, c'est ne vouloir finir jamais.*

---

*) Théophile Scheidecker.

4.° Si d'après l'avis du juge intègre, il y a des changemens à faire, s'aboucher de nouveau avec M. Champy, toujours accompagné de Théophile.

5.° Continuer ainsi sans désemparer jusqu'à finition, en cédant où il le faut. Celui qui nous l'à ordonné est tout-puissant.

6.° Quand enfin de l'avis du juge intègre on est convenu des articles; alors les faire ratifier, sans consulter davantage qui que ce soit.»

Mon Conseil aux communes après avoir lu la réponse des avocats de M. Champy, du 16 *avril* 1812, *au sujet de la tourbière du Haut-Champ ou Champ-du-Feu.*

«Plus rien attendre de la justice humaine.

Mais implorer le secours, la grâce et la miséricorde de l'avocat des opprimés, le Seigneur Jésus-Christ.

Puis se jeter aux pieds de M. le Préfet du Bas-Rhin, et le supplier au nom de Dieu, de s'intéresser pour le misérable Ban-de-la-Roche. Car si l'avis des avocats de M. Champy doit avoir sa suite, le Ban-de-la-Roche, stérile et misérable en soi-même, sera perdu, et 700 familles de sujets de l'Empereur seront sacrifiées pour ajouter quelque chose a une seule famille, qui non-seulement jouit d'une honnête aisance, mais d'une très-grande opulence.»

Ce 25 Mai 1812.

Les constans efforts d'Oberlin furent enfin couronnés de succès, grâces au généreux concours de son ami Lezay-Marnésia. Sous la présidence même de ce digne Préfet une transaction fut conclue le 17 Juin 1813, entre M.

Digitized by Google

Champy et les Maires des différentes communes du Ban-de-la-Roche. Sur l'invitation de M. de Lezay les Maires présentèrent en députation à notre pasteur-citoyen la plume qui avait servi à signer cet acte bienfaisant auquel il avait tant concouru par ses exhortations, en le priant de la suspendre dans son cabinet comme un trophée de la victoire que l'esprit de la concorde avait remportée sur les haines et sur les passions.

Nous annexerons cette transaction à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Trait patriotique d'Oberlin pendant les dernières campagnes de Napoléon.

Napoléon avait rêvé la monarchie universelle, rêve qui au moment où il paraissait devoir se réaliser, fut dissipé par un triste réveil. La rigueur du climat moscovite, les défections, les trahisons; mais surtout la noble indignation et le désespoir des peuples qu'un guerrier inexorable traînait à son char de triomphe comme de vils esclaves, ébranlèrent dans ses bases l'édifice colossal que le génie avait élevé. Le plus grand capitaine que l'histoire nous présente devait apprendre que la gloire que désavouent la liberté et le bonheur des nations n'est qu'un météore qui brille un instant pour bientôt se perdre dans les ténèbres. La France fut assaillie d'ennemis; dès lors il était du devoir de tout bon citoyen de concourir à la défense du sol sacré et d'en détourner le fléau d'une invasion ennemie. Notre cavalerie avait été presqu'anéantie dans la campagne de Russie, il importait d'en créer une nouvelle et de venir au secours de l'état dont les finances étaient épuisées. Un mouvement électrique de patriotisme se communiquait à toutes les parties de la France.

Digitized by Google

La ville de *Strasbourg* qui ne resta jamais en arrière lorsqu'il était question de signaler ses sentimens français, remit à l'empereur un *don volontaire pour la dépense de cent cavaliers, équipés, habillés et montés.* Oberlin qui aimait toujours à se souvenir de sa ville natale, s'empressa de joindre son offrande à celle de ses anciens concitoyens. Voici la lettre que lui écrivit à cet égard le respectable magistrat, qui se trouvait alors à la tête de cette cité :

Strasbourg, le 12 Février 1813.

Le Maire de la ville de Strasbourg, membre de la Légion d'honneur, à Monsieur Oberlin, Ministre du culte protestant à Waldbach.

Monsieur,

C'est avec le plus grand intérêt que j'ai remarqué le don que Vous avez joint à ceux de Vos compatriotes de Strasbourg pour l'offre des cent cavaliers, déposée par cette ville aux pieds du trône. — Je n'ai pu être que très-sensible qu'en faisant éclater votre attachement au Souverain, vous avez eu l'attention de Vous associer à Vos premiers concitoyens pour présenter Votre offrande. Croyez que les habitans de Strasbourg seront toujours flattés de Votre souvenir, et qu'ils tiennent à honneur d'avoir vu naître parmi eux le bienfaiteur de l'intéressante contrée rurale que vous habitez.

Recevez, monsieur, les assurances de mes sentimens très-distingués.

Brackenhoffer.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Conduite civique d'Oberlin pendant l'invasion des armées ennemies, dites alliées.

L'ENNEMI avait pénétré en France. Mais tandis que dans le midi des Gascons servaient de guides aux Anglais, et que dans l'Ouest des nobles et des prêtres cherchaient à rallumer la guerre civile, l'Alsace et la Lorraine restaient fidèles à la cause nationale et prouvaient que c'est à juste titre qu'on appelle les *Vosges* les Thermopyles de la France. On y disputait aux ennemis, pas-à-pas, le sol sacré de la patrie. Des corps de partisans furent créés; les Ban-de-la-Rochois aussi en formaient un, à la tête duquel se trouvait le courageux colonel *Wolf*, l'un d'eux. Oberlin ne pouvait qu'applaudir au patriotisme de ses braves montagnards; cependant lorsque notre défaite fut consommée et que tout fut perdu *hors l'honneur*, Oberlin fit entendre à ses ouailles la voix de la prudence. Voici ce qu'il leur écrivit concernant les armes des partisans :

A Messieurs les Préposés de Belmont et de Bellefosse.

Ce 4 Juillet 1815.

«S'il existe encore dans vos communes, ou sur le ban de vos communes, quelqu'arme de partisans, il

i.e. dans la Grotte des Partisans près Rothau

Digitized by Google

faudra, d'après l'avis de tous les gens de guerre expérimentés, en faire la déclaration au plutôt et tout de suite, à ces mêmes troupes allemandes, pour lesquels vous préparez et ramassez des contributions ou réquisitions; et il ne faut pas pour cela attendre que les Alliés viennent eux-mêmes dans le pays.

Sans cela, selon l'usage et le droit de la guerre, vous exposez votre communauté au pillage et à l'embrasement.

Ayez soin qu'il ne reste nulle part, absolument nulle part, ni armes, ni poudre. Soyez fermes et sévères comme des lions. Le repentir viendrait trop tard.»

Votre pasteur J.-F. OBERLIN.

«Si à Belmont il y avait des gens qui résistassent et refusassent d'obéir à vos ordres, et de rendre soit arme, soit poudre, il faut les marquer; ce sont des ennemis du pays, et dès que le repos sera rétabli, on les déclarera au gouvernement pour les faire punir. Qui fait grâce aux méchans est ennemi des bons.»

Quelques marodeurs russes ayant été dépouillés dans la banlieue de Neuvillers, Oberlin prescrivit la mesure suivante, ainsi qu'il résulte du passage que nous allons extraire de ses cahiers intitulés : *Broyillon.* (VI. 53.)

Touchant les inhumains dépouilleurs de quelques soldats ou déserteurs russes. Février 1814.

1) Se faire donner le détail de tous les effets pillés. 2) Les estimer, pas bas, mais pleine valeur. — 3) Doubler la somme. — 4) La répartir sur les dépouilleurs en raison de leur contribution. — 5) Pour cette somme acheter des pommes de terre. — 9) Les distribuer aux pauvres de Neuvillers, qui se distinguent le plus par

Digitized by Google

une sage éducation de leurs enfans. — 6) Si parmi les dépouilleurs il y en a qui refusent leur côte-part, et que les autres refusent de même de payer pour eux, on fera une collecte publique pour y suppléer. Le tout afin de délivrer la commune de Neuvillers de la malédiction que ces scélérats ont attirée sur elle.

Voici encore une pièce qui fait connaître le civisme de notre pasteur. Le général *Wrède* avait exigé des différentes autorités un serment d'obéissance. Oberlin, consulté par les Maires et les Adjoints du Ban-de-la-Roche qui lui communiquaient le formulaire envoyé par le général ennemi, modifia ce formulaire de la manière suivante, et mit ainsi ces braves gens à l'abri de tout reproche de trahison et de lâcheté.

Serment modifié, prêté à la réquisition du Général Wrède. *)

«Convaincu que les hautes puissances alliées et chrétiennes ne désirent pas qu'un sujet fidèle devienne infidèle à son souverain, je promets de continuer à remplir avec honneur, zèle et probité les devoirs de la place de Maire (d'Adjoint), que je suis chargé de remplir, et de ne rien faire ni directement, ni indirectement, qui soit contraire aux ordres donnés au nom des hautes puissances alliées, à moins qu'ils ne contrarient le serment que j'ai prêté à mon souverain, *l'Empereur des Français.*»

*) Brouillon VI, 53.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Mot de l'Empereur Alexandre sur Oberlin. — Sauf-Conduit qu'il fit délivrer à Oberlin.

Nous allons citer ici un fait qui se rattache aux événemens dont nous venons de parler. La célébrité d'Oberlin était devenue européenne. Parmi les personnes qui avaient pour lui les plus vifs sentimens de bienveillance il faut compter l'Empereur *Alexandre*. Ce prince, fondateur de la St.ᵉ-Alliance, dont la puissance fut si funeste à la France et à l'Europe, était d'une piété sincère; des intrigans ne parvenaient cependant que trop souvent à le faire agir dans un but opposé à ses propres intentions. Voici toutefois comment Alexandre s'était explique sur le compte d'Oberlin: M. *FrançoisCharles de Berckheim*, gentilhomme alsacien, au service de Russie et élève de notre pasteur, avait demandé à l'Empereur, qui se trouvait alors à Francfort, la permission de faire une visite d'adieu à son ancien instituteur, avant de se rendre au poste où l'appelait la confiance du monarque de la Russie. A cette occasion l'Empereur lui dit: *Monsieur Oberlin m'est connu, c'est un homme que je respecte, je vous charge de lui dire que je l'aime et que je l'estime.* *)

*) Nous communiquerons la lettre d'où ce passage est tiré, à la fin de l'ouvrage. Nous observons que M. de Berckheim est gendre de la célèbre M.ᵐᵉ *de Krudner*, qui s'est fait distinguer dans sa jeunesse par son spirituel roman de *Valérie*, et à un âge plus avancé par sa piété.

Digitized by Google

Voici une autre relation *) faite plus récemment par M. de Berckheim, sur la mission dont il était chargé par l'Empereur Alexandre auprès du patriarche du Ban-de-la-Roche.

« En 1818, dit Monsieur de Berckheim, j'eus l'honneur de voir l'Empereur Alexandre à Francfort. Sire, dis-je à ce souverain, je vais me rendre dans les montagnes de la chaine des Vosges pour y présenter mes hommages au patriarche de ces contrées, au pasteur Oberlin. Votre Majesté, est pénétré d'une haute vérité, que les bases de la civilisation doivent être assises sur le fondement de l'évangile, c'est ce que cet homme de bien a fait dans sa paroisse, en vivifiant l'éducation du cœur et l'instruction de l'esprit par la religion de *Jésus-Christ*. L'Empereur me répondit: M.r Oberlin m'est connu, je sais que c'est un véritable ministre du Seigneur, dites lui que je l'aime, et que je le révère, et que je me recommande à ses prières.

En Mars 1819, je pus m'acquitter de ma commission. La veille de mon départ de Waldbach, Papa Oberlin vint me baiser la main, et me dit avec une profonde émotion, faites cela en mon nom à l'Empereur, et assurez-le de mon respect et de mes vœux pour que la volonté du Seigneur soit accomplie en lui.

En Octobre 1819 j'eus l'honneur de revoir l'empereur à Riga; Sire, lui dis-je, j'ai à m'acquitter d'un devoir sacré, celui de vous exprimer l'hommage du pasteur Oberlin, et je lui fis part de ce qui s'était passé à Waldbach, l'Empereur me répondit: C'est à moi à baiser la main d'un vrai prêtre du Seigneur, Vous savez

*) Nous devons cette relation à M. Daniel Legrand, fils.

que je ne souffre pas que qui que ce soit me baise la main, encore moins un prêtre que tout autre. — Sire, je le sais, mais dis-je, en lui baisaut la main, malgré sa résistance, je ne puis laisser reposer sur ma main la trace des lèvres du Papa Oberlin, l'Empereur m'embrassa trois fois et me dit, c'est pour *Papa Oberlin.*»

Oberlin reçut lors de l'invasion des Alliés un sauf-conduit de la part d'Alexandre, dont voici la traduction que nous devons à la complaisance d'un ami :

SAUF-CONDUIT.

« Au nom de Sa Majesté impériale il est ordonné à tous les corps d'armée et à tous ceux qui ces présentes verront, que la maison du pasteur Oberlin à Waldbach doit être protégée et garantie, que ses habitans ne doivent être aucunément molestés, ni leur être causé le moindre dommage. En vertu de laquelle protection de Sa Majesté impériale le présent sauf-conduit a été expédié, signé par le général en chef et muni de son sceau. Fait au quartier-général à Altkirch, ce 28 Décembre 1813. Le major-général commandant la cinquième division d'infanterie, chef du régiment d'infanterie de Kolivansky, Chevalier de différens ordres »

Signé Audenoul.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Rapports d'Oberlin avec les Autorités royales.

Les Autorités royales suivaient à l'égard d'Oberlin les erremens de celles de l'empire. Dans quelle source plus pure auraient-elles puisé ces renseignemens confidentiels sur les intérêts locaux, si indispensables à tout gouvernement! Heureuse l'administration qui sait mettre dans ses intérêts un homme aussi intelligent, aussi zélé, aussi impartial, aussi consciencieux que le fut Oberlin, auquel aucun effort ne coutait, dès qu'il était question de contribuer au bien de son pays. En parcourant sa correspondance nous avons d'ailleurs été souvent à même de nous appercevoir que ce n'est qu'avec une extrème répugnance qu'il s'exprimait sur les personnes, craignant, sans doute, de se tromper sur l'une ou sur l'autre. Voici les communications que nous croyons pouvoir faire à nos lecteurs.

Messieurs *Boulo de Coulombiers*, Préfet des Vosges; *Decazes*, Préfet du Bas-Rhin, honorable successeur du fougueux Bouthillers; *d'Audrezel*, *Richard*, Sous-Préfets de St.-Dié, et *de Kentzinger*, Sous-Préfet de Sélestadt ont entretenu avec notre Oberlin les rapports les plus affectueux. Voici d'abord une lettre de M. de Coulombiers qui honore autant celui duquel elle émane que celui auquel elle fut adressée :

Digitized by Google

Épinal, le 14 Août 1819.

Le Maître des Requêtes, Préfet du Département des Vosges, à Monsieur le pasteur Oberlin à Waldbach.

Monsieur,

C'est avec une bien vive reconnaissance, que j'ai reçu la lettre, dont vous m'avez honoré le 28 Juillet.

Depuis longtemps, j'ambitionnais le bonheur de visiter le Ban-de-la-Roche. Avec quelle jouissance les instans trop courts se sont écoulés dans votre entretien, et quel plaisir j'ai éprouvé à voir par mes propres yeux tout le bien que vous avez fait autour de vous, et que je ne connaissais encore que par la renommée.

Je conserverai toujours précieusement, Monsieur, le souvenir de l'accueil bienveillant que j'ai trouvé auprès de vous.

Je vous remercie infiniment de l'ouvrage de M. Votre fils, que vous avez bien voulu m'envoyer et du don que vous m'avez fait de ce livre (N. Test. de Sacy) qui, en nous traçant nos devoirs à nous tous chrétiens, nous prêche des principes de tolérance et de conciliation, qui auraient dû nous tenir à jamais unis sous les lois si douces de celui, dont nous portons le nom.

Je Vons adresse, ci-joint, Monsieur, *un mandat de* 400 *fr.*, dont je Vous prie de faire l'usage que Vous croirez convenable en faveur de Vos paroissiens. *Veuillez m'entretenir de leurs besoins.* Je me trouverais bien heureux d'être à portée de les alléger, et de Vous prouver aussi, de la manière qui peut le plus Vous plaire, tout le désir que j'ai de Vous être agréable.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage des sentimens de vénération et de la haute estime avec lesquels j'ai

Digitized by Google

l'honneur d'être Votre très-humble et très-obéissant serviteur, BOULO DE COULOMBIERS.

M. *Decazes* avait reçu une dénonciation contre un des Ban-de-la-Rochois les plus estimables, M. *Théophile Scheidecker*, Maire de Bellefosse, fils de ce *Sébastien Scheidecker* qui avait si long-temps aidé notre excellent pasteur dans ses bonnes œuvres. Cette dénonciation commençait par les mots : *Tous les citoyens qui composent la commune de Bellefosse etc.* M. Decazes n'avait rien de plus empressé que de mettre de sa propre main, en marge de cette pétition l'apostille suivante, signée par lui : *Le Préfet prie M. le pasteur Oberlin de lui fournir des renseignemens et son avis sur cet objet. A Strasbourg, le 5 Novembre* 1819.

RÉPONSE D'OBERLIN.

Waldbach, ce 22 Novembre 1819.

«*Monsieur le Préfet*,

Ce ne fut que le 21, que je reçus la très-honorable Votre du 5 Novembre. Sur la pétition il est dit, que *tous les bourgeois de Bellefosse* demandent la déstitution du S.r Th. Scheidecker. Cela n'est pas; car il y a là aussi quelques bourgeois sensés qui s'entendant mieux au véritable intérêt de leur commune, seraient profondément affligés du remplacement d'un fonctionnaire qui ne peut guère être remplacé, et qui pendant tout le temps de sa gestion a agi en père de sa commune, quoiqu'il ne pût pas toujours agir dans le sens et suivant l'avis de tous ses compatriotes. Ce fut surtout lors du séjour des troupes alliées, et puis lors de la famine,*) qu'il

*) En 1817.

s'est acquis des mérites inestimables, tant auprès de tous les cinq villages de la paroisse, que principalement auprès de sa commune. Mais ses bourgeois ont trop tôt oublié combien ils lui doivent pour ses soins et peines infatigables et les dangers très-réels, auxquels il s'est exposé pour l'amour d'eux.

Quant à son remplacement les gens de bien le lui accorderaient volontiers pour son repos; mais il serait difficile de trouver généralement quelqu'un (surtout dans sa commune) qui réunit tant de talens administratifs avec autant de générosité, serviabilité, courage et dévouement. Et voilà pourquoi M. *de Lezay-Marnésia*, Préfet du Bas-Rhin l'avait honoré de son estime et d'une confiance distinguée.

Tandis que notre Sauveur et Seigneur rassasiait le peuple dans les déserts et guérissait les malades, on voulut le faire Roi, — et lorsqu'il était mécontent de sa doctrine, qui ne s'accordait pas avec ses sentimens, il se laissait entraîner à crier : Crucifiez-le.

J'ai l'honneur de Vous saluer respectueusement,

J.-Fr. Oberlin, pasteur, Chev.

P. S. Monsieur le Sous-Préfet de Sélestadt connait la valeur de ce brave homme et la non-valeur de ses adversaires.»

M. *Théophile Scheidecker* fut maintenu dans ses fonctions. Ce n'est qu'après d'innombrables dégouts, que peu avant notre dernière et glorieuse révolution, il se démit de ses fonctions de Maire et quitta même le Ban-de-la-Roche, au grand regret de tous les hommes sages et éclairés du pays.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Réflexions générales sur la conduite politique et civique d'Oberlin.

OBERLIN savait très-bien conduire les affaires, il aurait été parfaitement à sa place à la tête d'une grande administration, il savait faire naître l'enthousiasme et faire mouvoir les masses, il possédait à un haut dégré la science du pouvoir; il avait rédigé une suite de réglemens de police, qu'il fit adopter par les Maires et Adjoints du Ban-de-la-Roche. S'il avait été prince ou législateur il aurait suivi la voie des Moyse et des Numa: la religion aurait toujours été le grand mobile par lequel il aurait conduit les hommes; sans vouloir établir de théocratie, il aurait cherché à réaliser parmi nous cette *nouvelle Jérusalem*, cette *cité sainte* dont parle la bible; son dévouement patriotique et civique était sans bornes, car peu d'hommes ont eu le cœur aussi noble, aussi généreux qu'Oberlin; sa politique était d'ailleurs tracée par ce beau passage de l'écriture sainte: « *Soyez prudens comme des serpens et simples comme des colombes.* » (Evang. selon St.-Mathieu X, 16.)

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

Travaux divers d'Oberlin depuis 1789: *Ponts et chemins* (Continuation.) — *Prés artificiels.* (Continuation.) — *De la répression et du rachat des délits forestiers.* — *Dévouement pour les intérêts de son Consistoire et pour ceux des Protestans en général.* — *Sociétés bibliques.* — *Missions.* — *Société des traîtés religieux* (Traktatengesellschaft).

CHAPITRE PREMIER.

Ponts et chemins. (Continuation.*)

Oberlin ne renonçait jamais aux bonnes œuvres, qu'il a cru devoir entreprendre. Nous avons fait connaître ci-dessus à nos lecteurs les efforts généreux qu'Oberlin fit pour la construction et la réparation des ponts et chemins du Ban-de-la-Roche. Nous aimons à faire voir que pendant toute sa longue et noble carrière, le

*) Voyez le Livre III de cet ouvrage, p. 133 et suiv.

Digitized by Google

zèle d'Oberlin ne s'est pas ralenti pour ces utiles objets. Voici quelques pièces qui en fournissent la preuve.

Rothau, le 26 Avril 1813.

Le Maire de la Commune de Rothau, à Monsieur Oberlin, Ministre du St.-Évangile à Waldbach.

Monsieur,

D'après les plaintes que me fit hier le brigadier de la Gendarmerie, que la défectuosité du *pont de charité* avait presqu'occasionné des malheurs aux chevaux de ses gendarmes, en passant par-dessus, je m'y suis transporté accompagné par M. le Maire de la *Broque*; nous avons reconnu qu'effectivement ce pont exige des réparations. C'est pourquoi je Vous prie, Monsieur, *si toutefois Vous aviez des fonds pour cet objet*, de vouloir bien les employer à cet effet, et m'en donner avis.

J'ai l'honneur d'être Votre affectionné,

J. Charpentier, Maire.

Waldbach, ce 26 Avril 1813.

Monsieur le Maire,

Le pont en question, le pauvre pont orphelin, s'appelle le pont de charité, parce que après plusieurs malheurs arrivés, la charité l'a enfin bâti et la charité l'a entretenu. *Voila le seul fond qui existe pour cet objet.*

Que Dieu veuille être avec Vous, Monsieur le Maire, Vous inspirer et Vous conduire.

J.-Fr. Oberlin.

Digitized by Google

15 Juin 1821.

M. Champy,

J'ai l'honneur de Vous présenter ma félicitation sur Votre retour de Paris, et je souhaite que le temps rude n'ait pas eu sur Votre santé d'aussi mauvaises suites que sur la mienne.

Mais ce qui m'a fait le plus de peine, c'est qu'il m'a empêché jusqu'ici de faire rémédier à deux endroits du chemin qui présentent du danger en hiver, surtout lorsque les glaces couvrent les chemins.

Pour ce qui est de la partie du chemin du pont de Fouday, nous avons fait des canaux pour donner passage à l'eau lors des inondations; cette partie présente un bien mauvais aspect, des deux côtés nous sommes gênés et resserrés par le même propriétaire, le Sieur Arnould, qui demeure près de Fouday.

A gauche nous lui avons cédé deux pieds de largeur, en lui demandant que plus haut il nous cédât un pied. Il a semblé tomber d'accord avec plaisir; mais lorsque nous sommes venus plus haut il n'en a rien fait, et lorsqu'on a insisté, il a déclaré qu'il ne céderait rien, et qu'il plaiderait plutôt. Ce que nous ne voulons pas faire.

J.-Fr. Oberlin.

SOUS-PRÉFECTURE DE ST.-DIÉ.

St.-Dié, le 9 Juin 1820.

A Monsieur Oberlin, Pasteur à Waldbach.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de Vous mander, que le 10 Mai dernier, les démarches avaient été faites à Paris, pour

Digitized by Google

obtenir la levée des difficultés qui s'opposent à l'extraction des pierres hors des forêts royales.

Les demandes faites à cet égard ont été suivies de succès. L'extraction des pierres hors des forêts royales est permise. Ainsi, si Vous trouvez nécessaire de Vous servir de la carrière de Champenet, pour les réparations de la culée du pont de Fouday, Vous pouvez dès ce moment en faire usage. Je m'empresse de Vous donner cet avis.

Recevez, Monsieur, l'assurance d'une considération distinguée,

Le Sous-Préfet : HAUDRY DE SOUCY.

PRÉFECTURE DES VOSGES.

Epinal, le 11 Septembre 1820.

Monsieur Oberlin, Pasteur à Waldbach,

Monsieur,

J'ai reçu le compte que Vous avez bien voulu m'adresser de l'emploi des 400 fr.*) qui ont été mis cette année à Votre disposition pour réparation aux chemins vicinaux de Votre commune.

Je n'avais pas besoin de ce compte pour être assuré que cette somme avait été employée avec économie et de la manière la plus utile. Je sais tout ce qu'on peut attendre du zèle éclairé avec lequel Vous Vous êtes constamment occupé des intérêts des communes confiées à Vos soins, et je saisirai toujours avec empressement

*) Ce n'est que vers les dernières années de la vie d'Oberlin que le Gouvernement lui a adressé quelques fonds pour soutenir ses généreux efforts.


Digitized by Google

l'occasion de Vous fournir les moyens de leur en donner de nouvelles preuves.

J'ai l'honneur d'être avec une haute considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Maître des Requêtes, Préfet des Vosges,

Boulo de Coulombiers.

---

28 Juillet 1820.

A Joseph Bohy de Fouday, touchant l'allongement du pont. *)

Cher ami,

Jamais, malgré toute explication, je ne pouvais me faire une vraie idée, une idée intuitive du plan qu'on voulait suivre pour notre allongement du pont, ni comment on pouvait se passer de bois, car je croyais qu'on donnerait aux quatre canaux des largeurs convenables pour le passage des glaçons. Hier, hier seulement, en voyant quelle distance le maître-maçon ordonnait de donner aux fondemens à creuser, j'ai vu que ce n'était qu'environ deux pieds. J'en suis effrayé, et plus j'y réfléchis, plus ma frayeur augmente. Jamais, jamais les glaçons ne passeront par-là, ils s'arrêteront contre cette nouvelle digue, s'ammoncelleront successivement et monteront enfin jusqu'à passer par-dessus la digue, et alors outre les autres dommages et ravages, le pont est perdu et perdu sans ressource. L'espace qu'on a laissé pour quatre canaux était trop petit, beaucoup trop étroit; le

*) Brouillon IX, 12.

Digitized by Google

seul moyen d'y remédier est actuellement de n'y mettre que deux canaux, et de les couvrir de bois comme le pont. Les pierres qui présentent leur face à l'eau et aux glaçons doivent être taillées en tranchant, pour en rompre la force.

Le Votre, Oberlin.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Prés artificiels. (Continuation.*)

Oberlin, l'ami de la nature, l'agriculteur et le botaniste instruit, ne cessait pas d'accorder ses soins aux *prés artificiels*. Il tenait même un journal sur ses différens essais. (*Varia*, p. 31.) Nous allons, à titre d'échantillons, en extraire les passages suivans :

TEMS.	LIEU. ÉTENDUE	Nat.re des ensemencemens.	PRODUITS.	DURÉE.
Automne.	Une place longue, mais peu large, derrière la maison d'école.	Treffle.	Il y eut beaucoup de place vide; mais ce qui a levé était admirable, haut et large; deux fois nous en voulions tirer de la graine; mais elle ne mûrit point.	Deux ans aprés il défaillit tant soit peu. Trois ans aprés les plantes qui s'y trouvaient encore étaient belles, mais il n'y en avait plus guères.
Printems.	Une petite place sur le pré de Saint-Jean.	Moitié sainfoin, moitié treffle.	Le sainfoin dépérit; le treffle devint beau.	Quatre années après il y avait encore par-ci par-là des plantes qui se distinguaient par leur hauteur de l'herbe qui d'ailleurs a pris le dessus.
Mois de Mai.	Une petite place de vérger, proche la pallisade contre David Claude.	Lucerne.	Au commencement de Juillet je le fauchai, il y avait beaucoup de mauvaise herbe; mais la lucerne prit le dessus; au milieu du mois d'Août elle passait deux pieds.	Un an aprés il n'y avait plus une seule plante; la terre y est humide.

*) Voyez page 144.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la répression et du rachat des délits forestiers.

Au Ban-de-la-Roche le vol est en horreur, et je ne crois pas que de mémoire d'homme ce crime y ait été commis. Il n'en est cependant pas de même des *délits forestiers*, qui paraissent être envisagés sous un autre point de vue. Oberlin a fait de constans efforts pour réprimer ces délits tout en convenant, ainsi que nous allons le lire, qu'il est cruel de *manquer de bois au milieu des bois*. Oberlin s'est beaucoup occupé de ce qu'il appelait le *rachat* de ces délits, en envoyant des indemnités à M. Champy, auquel appartient la plus grande partie des forêts du Ban-de-la-Roche. Voici quelques lettres qui ont trait à cette matière :

Mars 1819.

A Monsieur Champy.

Monsieur, cher et respectable ami !

Permettez que je me décharge envers vous d'une commission, dont j'ai été chargé successivement et peu-à-peu, jusques vers le tems du dernier flottage.

Différens bourgeois m'ont remis la valeur des délits forestiers, qu'ils avaient commis, et quelques autres qui n'ont rien à se reprocher à cet égard, sachant que

Digitized by Google

tous les crimes et péchés quelconques amassent une nuée de malédiction sur le pays où ils se commettent, laquelle nuée éclate en son tems par des malheurs et calamités publiques, je dis quelques bourgeois sachant cela y ont ajouté du leur, pour diminuer, autant qu'il dépend d'eux, les sources et la masse des fléaux.

Les uns et les autres Vous supplient, Monsieur, de ne pas dédaigner cette petite somme de 56 fr. 50 cent. Ils demandent en même tems à Dieu, qu'il vous bénisse et récompense pour les valeurs et pertes, qu'ils ne sont pas en état de vous bonifier.

En l'acceptant, Monsieur, Vous obligerez celui qui a l'honneur d'être, Monsieur, cher et respectable ami,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J.-Fr. Oberlin.

NB. M. Champy m'a rapporté toute la somme, en me priant de la distribuer à des pauvres dignes. — Je l'ai distribuée entre des personnes qui savent intercéder pour leurs bienfaiteurs.

---

30 Mai 1820.

A M. Antoine Wolf, forestier.

Monsieur,

Voici 52 francs qui m'ont été remis peu-à-peu comme rachat de délits forestaux. Veuillez les faire agréer à M. Champy.

Que le Seigneur soit avec Vous, qu'il Vous conserve et bénisse.

J.-Fr. Oberlin.

Digitized by Google

A Monsieur Champy.

Monsieur et cher bienfaiteur, je ne comprends pas le dessein de MM. les Inspecteurs des forêts, veulent-ils pousser les habitans à des excès de violence, fruits du désespoir? Au milieu des forêts ils n'ont de bois ni pour cuire leurs pommes de terre, ni pour se garantir eux et leur famille contre la cruelle saison.

Certes, si Dieu traitera chacun d'après ce qu'il aura traité les autres, ces MM. qui traitent si cruellement nos habitans, auront à leur tour bien froid après leur mort. Ah, qu'ils apprennent dans le livre divin du Nouv. Test. à exercer la miséricorde, ils ne s'en repentiront pas. Journellement la mort approche d'avantage.

Agréez les assurances de mon respect.

J.-Fr. Oberlin.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Zèle d'Oberlin comme membre d'un Consistoire.

L'ORGANISATION des cultes protestans qui eut lieu par une loi en même tems que Napoléon avait conclu son fameux concordat avec le Pape, créa pour les chrétiens de la confession d'Augsbourg, un Consistoire général, un Directoire et des Consistoires locaux. Les communes du Ban-de-la-Roche furent réunies au ressort du Consistoire local de Barr. Quoique cette ville soit éloignée de cinq lieues de Waldbach, et que pour y parvenir il faille traverser le Champ-du-Feu et passer par des chemins presque toujours mauvais, Oberlin assistait aussi fréquemment que possible aux séances consistoriales. Si des obstacles insurmontables l'en empêchaient, il envoyait son opinion par écrit. Lorsqu'il croyait entrevoir quelqu'empiétement sur les droits des consistoires au sein desquels réside la force vitale de l'égiise protestante, il en défendait la cause avec autant de zèle que de fermeté et de franchise. Nous observons à cette occasion qu'Oberlin a puissamment contribuéàe mpêcher l'alié nation de différens immeubles, appartenant aux protestans, et qu'on voulait vendre au profit de l'état. Un membre de la députation du Bas-Rhin au Conseil des Cinq-Cents avait

Digitized by Google

même provoqué la vente générale de ces biens, à l'instar de la vente des biens du clergé catholique. C'est principalement aux efforts du célèbre publiciste et professeur de l'ancienne université de Strasbourg, M. *Koch*, alors législateur et plus tard tribun, que les protestans doivent la conservation de leurs biens, dont une grande partie profite aux établissemens qui ont pour but de former de jeunes théologiens, appelés à proclamer un jour les principes d'une religion de vérité et de lumière, et de contribuer ainsi à une civilisation à la fois morale et libérale. Oberlin s'était mis en correspondance suivie avec Monsieur Koch.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Concours d'Oberlin aux travaux des Sociétés bibliques.

Puis je vis un ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer à tous les habitans de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue.

Apocal. XIV, 6.

OBERLIN, qui avait dit: « Tout comme le pain accompagne tous nos autres alimens jusqu'à la fin de notre « vie sur terre, de même l'étude de la *parole de Dieu* doit « accompagner toutes nos autres études; » *) Oberlin dont le sentiment religieux avait tant de ferveur, ne pouvait qu'applaudir avec transport à une des institutions qui honorent le plus notre siècle, à la création des *Sociétés bibliques*. C'est l'Angleterre qui prit l'initiative en 1804. *La société biblique anglaise et étrangère* de Londres est la société-mère de toutes les associations de ce genre. Pour faire sentir à nos lecteurs tout ce que cette entreprise a de grand et même, nous osons le dire, de sublime, nous commencerons par dire que depuis 1804 — 1818 cette société a fait imprimer et distribuer 377,529 bibles; elle a fait faire des traduction en anglais, en galois, en irlandais, en manks, en français, en espagnol, en por-

*) V. page 46 ci-dessus.

Digitized by Google

tugais, en italien, en hollandais, en danois, en allemand, en grec ancien et moderne, en arabe, en esquimaux, en mohawk. Voici un extrait d'un rapport fait au sein de cette société déjà en 1814, et qui donnera au lecteur une juste idée de l'étendue de ses travaux.

« Pour toute personne qui s'intéresse véritablement au succès du christianisme, il n'y a rien, dans le siècle où nous sommes, qui puisse fixer plus fortement son attention, et mériter davantage son approbation, que les mouvemens qu'on s'est donnés, et les facilités qu'on a trouvées pour faire circuler les Saintes Écritures. Nos prédécesseurs reçurent dans leur tems le tribut de reconnaissance qu'ils méritaient, pour avoir, à l'époque de la réforme, ouvert ces divins trésors, et les avoir exposés aux yeux de tout le peuple. Ils virent bientôt des sociétés se former, des écoles se fonder, des réglemens s'adopter, pour encourager la lecture des livres saints. Cependant, pour obtenir un but si désirable, on ne fit alors, pour ainsi dire, que les premiers pas, et ce n'est guères que depuis une cinquantaine d'années qu'on a vu la connaissance de la bible devenir plus générale; depuis qu'en apportant des soins plus particuliers à l'éducation des enfans du petit peuple, on a donné à leurs esprits une culture plus étendue, et multiplié le nombre de ceux qui lisent les écritures, à un degré jusqu'à présent sans exemple. C'est à ces soins et à d'autres causes de même nature, qu'il faut attribuer la haute estime qu'on a marquée depuis ces dernières années pour les *saintes écritures*, et la grande disposition qu'on a témoignée de les répandre parmi tous les ordres de la société. A la fin on a imaginé un expédient aussi simple,

Digitized by Google

qu'il est noble et bien vu, pour remplir l'objet qu'on se propose, de manière à comprendre par la suite, non pas seulement tous les habitans de l'empire britannique et de la chrétienneté, mais toute la race humaine. Ce fut de répandre avec profusion le texte sacré, sur lequel les chrétiens en général sont d'accord, et qu'ils regardent tous comme la règle de leur foi, sans y joindre aucune interprétation, aucune note, aucun commentaire, en un mot rien qui tînt de l'homme. Cette proposition fut accueillie et sur le champ mise en pratique par une société respectable, composée de membres des différentes communions qui professent le christianisme; et dans la vue d'obtenir la protection et l'assistance du public, cette société fut annoncée en 1804 sous la désignation de *Société pour l'impression de la bible dans les langues de la Grande-Bretagne et en langues étrangères.*

« Cette institution excita le plus vif intérêt. A la vérité la chose parut si douteuse à quelques personnes, qu'on ne put les engager sur le champ à en faire l'essai, tandis que d'autres, et ceux-là en plus grand nombre, et de quelque communion qu'ils fussent, virent dans cette entreprise le germe de la concorde chrétienne et du bonheur social, et ils s'y joignirent, comme sous l'étendard de la piété, de la paix et de la religion.

« Lord Teignmouth accepta la place de président, de même que les évêques de Londres, de Durham, de Salisbury et de S. David, avec quelques lords laïques, et d'autres personnes de la plus haute réputation, celles de vice-présidens. La société ainsi constituée, ainsi protégée, vu l'approbation générale de son plan, et moyennant le zèle et les efforts de ceux qui en condui-

Digitized by Google

sent les affaires, s'établit avec autant de rapidité que de solidité; de sorte qu'on peut la regarder comme possédant déjà plus de force et plus d'activité, qu'aucune autre institution charitable n'avait jamais pu en acquérir en si peu de tems.

« Dès qu'elle fut annoncée au public, le pays de Galles et l'Ecosse s'empressèrent à l'envi d'aider d'une manière libérale les chrétiens d'Angleterre, leurs frères. L'Irlande ne resta pas non plus en arrière; elle prit parti dans ce combat de charité chrétienne, et autant que les empêchemens locaux purent le permettre, elle contribua à encourager une entreprise si glorieuse. Le continent de l'Europe sentit l'impulsion qu'avait donnée Londres, et l'on en vit les effets dans des associations locales, qui se formèrent pour suivre le même plan, sous les auspices et avec l'aide de la Société-Mère. L'Asie déploya le même zèle, et Calcutta (où des membres de la société des Anabaptistes avaient fait les plus heureux essais dans le travail des traductions), devint le siège d'un comité de correspondance, qui promit au nom, et surtout avec les fonds de la société de Londres, d'aider et d'encourager les traductions des écritures dans tous les dialectes vulgaires des Indes. Cette démarche préliminaire a mené à l'établissement de la Société auxiliaire de la bible à Calcutta. L'Amérique fut de même enflammée d'une sainte ardeur; et une pareille union de chrétiens, ayant la même affinité dans les principes, et le même objet en vue, eut bientôt lieu dans plusieurs grandes villes des États-Unis. Quelques-unes de ces associations ont reçu des secours de la société de Londres.

« Pour se former une juste idée de l'importance de cette

Digitized by Google

institution, et pour pronostiquer les effets qu'elle peut avoir sur le monde civilisé, il faut la considérer d'un peu plus près, et entrer plus particulièrement dans les détails de la vaste étendue qu'elle a, à présent, et qui s'accroît tous les jours.

« Le centre de cette institution est à Londres. Les principales parties qui la composent sont les sociétés auxiliaires, ou d'autres associations, qu'elle a encouragées pour contribuer à ses vues, et qui se sont formées dans plusieurs villes grandes et petites de la Grande-Bretagne, et dans d'autres endroits avantageusement situés, dont on a fait mention plus haut. Les sociétés auxiliaires dans la Grande-Bretagne se montent déjà à plus de 200. Sur le continent de l'Europe elle s'est affilié des institutions qui montrent la plus grande activité, et qui coopèrent avec elle, soutenues par les plus respectables protecteurs, à Stockholm, à Åbo, à Bâle, à St. Petersbourg, à Moscou, etc. La situation de ces villes est des plus favorables, pour fournir les saintes écritures aux habitans du continent, dans leurs différentes langues. En Asie l'institution-mère a de puissantes sociétés auxiliaires à Calcutta et à Colombo. Elles sont composées de membres des différentes dénominations de chrétiens, mais tous également distingués par une piété éminente, par un savoir profond et par les places qu'ils occupent; elles sont de plus soutenues et assistées de leurs gouvernemens respectifs. C'est au moyen de ces associations et des personnes qu'elles emploient, dirigent et encouragent, que la société-mère sera en état de fournir abondamment des bibles aux chrétiens natifs des Indes, dont le nombre se monte à près d'un million, de se procurer des

Digitized by Google

versions correctes des saintes écritures dans chaque dialecte de l'Inde, et d'ouvrir des canaux pour les faire circuler parmi des millions d'habitans, qui autrement n'entendraient peut-être jamais parler de la vie éternelle. En Afrique la société s'est principalement employée à distribuer des exemplaires de l'écriture sainte qu'elle tire de ses propres magasins; mais l'établissement récent d'une Société auxiliaire pour l'isle Maurice, l'isle de Bourbon et leurs dépendances, sous la protection immédiate du gouverneur, fait concevoir l'espérance flatteuse que l'on pourra faire quelque chose de plus considérable et de plus efficace, pour éclairer et christianiser cette portion du globe dégradée et plongée encore dans les ténèbres. En Amérique l'objet de la société se poursuit par les sociétés auxiliaires de Philadelphie, de New-York, d'Albany, etc. au nombre de 24, toutes formées à son exemple, et agissant de concert avec la société-mère, qui en a aidé plusieurs de ses fonds. Outre ces corps réguliers et organisés, la société de Londres à des correspondans ecclésiastiques ou séculiers dans les différentes parties du monde, travaillant avec activité à remplir son but, en répandant, à ses frais, les oracles sacrés de la vérité divine parmi toutes les nations qui sont sous le ciel.

«Dans le court espace de huit ans*) la société a répandu plus de 960,000 exemplaires des saintes écritures, indépendamment de ceux imprimés sous ses auspices dans des pays étrangers. En Angleterre elle les a imprimées, en tout ou en partie, à ses frais, en anglais, en gallois,

*) La société n'a été en état de présenter au public des bibles et des nouveaux testamens que dix huit mois après son institution.

en gaelic, en irlandais, en manks, en français, en espagnol, en portugais, en italien, en hollandais, en danois, en allemand, en grec ancien et moderne, en esquimaux et en mohawk. En Europe elle a dépensé de grosses sommes pour aider à les imprimer en allemand, en bohémien, en polonais, en lithuanien, en islandais, en suédois, en laponais, en turc, en français, en romanese, en italien, en calmouc, en esthonien, et en livonien. En Asie, par des secours considérables et répétés, elle a contribué à les faire traduire en chinois, en perse, en indoustan, en bengale, en mahratte; en malayalim, en sanscrit, en telinga, en tamul, en malay, en orissa, en seik, en burman, en carnatic, et dans plusieurs autres dialectes. Le résultat de ces opérations a été que plusieurs contrées, très-éloignées les unes des autres, et encore plus de la source principale des secours, ont déjà été pourvues d'exemplaires de l'écriture sainte dans leurs langues respectives. Par les mesures qu'on a prises, on s'est assuré les moyens sous les auspices de la divine providence, de répandre le même bienfait sur ces nations pour lesquelles *le soleil de la révélation* ne s'est pas encore levé.»

Différens ouvrages ont paru sur cette société, nous citerons les deux suivans: *An analysis of the system of the bible society* etc. *by C. S. Dudley. London* 1821, et *Histoire de l'origine et des dix premières années de la société biblique anglaise et étrangère, traduite de l'anglais du révérend J. Owen, l'un des secrétaires de cette Société. Paris*, 1823. 2 *vol.*

Oberlin était le premier pasteur en France qui fût entré en relations avec cette société anglaise, auprès de

Digitized by Google

laquelle il avait un digne représentant dans la personne de son ancien ami et vicaire, M. *Philippe Heisch*, de Strasbourg, que nous avons déjà eu occasion de citer. Heureux enchainement de circonstances! celui qui avait été le vicaire du pasteur Oberlin dans les gorges des Vôges, finit par s'établir à Londres et y devint un des membres les plus zélés de la société chrétienne, dont nous parlons. Qui oserait méconnaître ici le doigt miraculeux de la providence! Nous allons transcrire au sujet des rapports d'Oberlin avec cette société la pièce suivante:

EXTRAIT *traduit de l'analyse du système de la société biblique, par C.-S. Dudley*. 1821. *P.* 353 *et suivans*.

« En poursuivant ce fleuve de charité chrétienne jusqu'à sa source, nous le trouvons sortant des montagnes de l'Alsace. S'il existe un homme auquel le mérite d'avoir ouvert cette fontaine, puisse appartenir, c'est bien le pasteur *Oberlin de Waldbach*, dans le *Ban-de-la-Roche*. C'était la lecture d'une lettre de cet homme extraordinaire, dans l'appendice au premier rapport annuel de la société biblique britannique et étrangère, qui fournit à l'auteur de l'ouvrage présent l'idée de la possibilité d'intéresser les femmes de la grande Bretagne à la cause de cette institution, et comme cette communication est animée d'un esprit, qui ne peut être trop répandu, il ne peut être question d'apologie pour l'insertion des extraits suivans. Après avoir exprimé sa reconnaissance pour le don de 30 livres Sterling, fait dans le but d'être employé à l'achat et à la distribution de bibles françaises et allemandes, entre les pauvres habitans d'une contrée isolée, voici comment le vénérable pasteur Oberlin s'explique: « J'ai

Digitized by Google

dressé une liste des personnes que j'estime le mieux mériter un pareil présent. J'ai mis en tête celles qui sont les plus actives à avancer le royaume du sauveur et à faire du bien aux corps et aux âmes de leurs prochains.

1) La première bible sera donnée à *Sophie Bernard*, qui est une des plus excellentes femmes que je connaisse, et assurément un ornement de la paroisse. Encore non-mariée, elle se chargea, avec le consentement de ses parens, de l'entretien et de l'éducation de trois garçons délaissés, que leur père dénaturé avait souvent écrasés sous ses pieds, et traités avec une cruauté trop choquante pour être racontée, quand mourant presque de faim, ils osaient crier après du pain. Peu après elle devint l'heureux moyen de sauver la vie à quatre enfans catholiques romains, qui, sans son secours, seraient tombés victimes de leur dénuement et de leur faim. C'est ainsi qu'elle se trouve chargée de l'entretien de sept enfans auxquels elle ajouta plusieurs autres, appartenant à des membres de trois différentes communions. C'est alors qu'elle loua une maison et prit à son service une servante, et entretint toute la famille par le travail de ses mains, et par le peu d'argent qu'elle tirait de l'industrie des enfans adoptés, auxquels elle apprit à filer du coton. Dans le même tems elle devint la plus grande bénédiction pour le village, qu'elle habitait; car il est impossible d'être plus industrieuse, plus frugale, plus propre, plus gaie et en même tems plus édifiante par toute sa conduite et sa conversation; plus portée à toute bonne parole et à toute bonne œuvre; plus douce, plus affectionnée, plus ferme et plus résolue dans les dangers qu'elle l'était. Satan rendit quelques-uns de ses ennemis si furieux, qu'ils menacèrent de dé-

Digitized by Google

truire sa vieille cabane prête à s'écrouler, mais il plût à Dieu de la prendre en sa garde. Un jeune homme d'une ame noble lui fit l'offre de sa main; d'abord elle le refusa, mais il lui déclara qu'il attendrait même dix ans, alors elle lui répondit, que jamais elle ne se séparerait de ses pauvres orphelins; mais, lui dit-il, qui prend la mère prend aussi ses enfans. C'est ainsi qu'il fit, et tous ces enfans furent élevés par eux avec les plus tendres soins. Encore dernièrement ils ont pris chez eux quelques autres orphelins auxquels ils inspirent la crainte et l'amour de Dieu. Quoique ces excellentes gens passent presque pour riches, en raison du bien qu'ils font, leur revenu est néanmoins si borné, et leur bienveillance si étendue que bien des fois ils sont en peine de trouver de quoi se fournir les habits les plus indispensables. C'est à eux que je me propose de donner une bible, en considérant que le peu d'argent, qui leur reste, est souvent prêté dehors dans différens villages romains-catholiques du voisinage.

2) Je me propose de donner une autre bible à une excellente femme, *Marie Müller*, qui demeure à l'extrémité opposée de ma paroisse, où le froid est plus rigoureux et le sol stérile, de sorte que presque tous les pères de famille sont obligés de se prêter tour-à-tour leurs habits, quand ils se proposent d'aller à la sainte Cène. Cette pauvre femme est également d'un caractère distingué, à la louange de laquelle je pourrais alléguer beaucoup de traits, si je voulais entrer dans des particularités. Quoique malheureuse et sujette à des souffrances de tous genres, elle est néanmoins la mère, la bienfaitrice et l'institutrice de tout le village où elle demeure, et encore de quelques districts

Digitized by Google

du voisinage. Elle prend l'intérêt le plus vif à tout ce qui a rapport au royaume du sauveur sur cette terre, et souvent elle gémit sur les attaques que la puissance des ténèbres ne cesse de lui livrer. Elle aussi a élevé plusieurs orphelins sans en recevoir la moindre récompense, elle tient une école gratuite pour les enfans de son sexe, et se fait un devoir de prêter sa bible à ceux qui en sont entièrement privés.

3) Une troisième bible est destinée pour une excellente veuve, *Catherine Scheidecker*, qui est, comme les deux précédentes, une mère des orphelins et tient également une école gratuite; et ainsi le fait aussi une jeune femme qui instruit les enfans d'un village voisin dans toutes les connaissances, qui puissent en faire des membres utiles de la société humaine et chrétienne. Je pourrais aisément alléguer encore beaucoup d'autres caractères de la même trempe, dont les yeux reconnaissans se mouilleront de larmes, quand ils se verront jugés dignes du présent d'une bible.» — Combien de Sophies anglaises, animées par cet exemple, ont dirigé les faibles pas de l'orphelin vers celui qui est le père de ceux qui manquent de père! Combien de Maries sont devenues la bénédiction des villages où elles demeurent! Combien de Catherines ont mis entre les mains des enfans ce guide sacré, qui leur a montré le chemin dans lequel il faut qu'ils marchent! Puisse la voix des montagnes de l'Alsace retentir toujours jusqu'en Angleterre, et puissent ses filles être excitées à persévérer dans une si sainte cause!

M. Owen, dans l'ouvrage cité, dit de notre Oberlin: « *qu'il réunissait la simplicité du patriarche au zèle d'un apôtre.* »

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Concours d'Oberlin aux travaux des sociétés bibliques.

(Continuation.)

Avant la création de la *société biblique de Paris*, le pasteur Oberlin, son fils, et M. Daniel Legrand, fils, avaient déjà formé un centre pour la propagation des saintes écritures en France, et avaient établi des dépôts de bibles dans tous les départemens habités de protestans; les deux derniers visitaient aussi une partie des communautés évangéliques et leur procuraient le bienfait de la parole divine. Le corps d'armée prussien stationné en France, en 1815, et les régimens suisses reçurent sur leur intercession des Nouveaux-Testamens et les Psaumes, et feu l'archevêque de Bordeaux et l'évêque d'Angoulème les autorisaient à distribuer des Nouveaux-Testamens de la version catholique dans leur diocèse.

Plus de 10,000 exemplaires furent ainsi distribués en France.

Le Ban-de-la-Roche fut aussi le berceau d'une société biblique de femmes.

Digitized by Google

DE LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE PARIS.

Une société biblique fut fondée à Paris, en 1815. Nous allons transcrire ici le *prospectus* qu'elle a fait imprimer dans le tems pour faire connaître le but de ses nobles travaux.

Édition stéréotype du Nouveau Testament de notre Seigneur Jésus-Christ.

Sondez les écritures ; car c'est par elles que vous croyez avoir la vie eternelle, et ce sont elles qui rendent temoignage de moi, — dit Jesus-Christ.
Ev. St.-Jean, V. v. 39.

«La renaissance des lettres et le retour des lumières en Europe, après les siècles d'ignorance et de barbarie, produisirent dans l'esprit humain un impérieux besoin de secouer le joug des idées superstitieuses, et un ardent désir de connaître les vérités sublimes contenues dans les saintes écritures. Aussi les longs loisirs des couvens furent-ils principalement consacrés à la transcription de la Bible et du Nouveau Testament, ou de quelques-unes de ses parties, jusqu'à ce que l'invention de l'imprimerie facilita les moyens d'en multiplier les copies à l'infini.*)

Parmi les établissemens qui, dans l'intention de propager la jouissance des livres sacrés, utilisèrent cette heureuse invention, le premier d'une certaine impor-

*) On comptait déjà en 1487 vingt-deux éditions latines de la Bible, et en 1490 treize éditions en langue allemande. Bientôt ce divin livre parut abondamment même en langue vulgaire, chez toutes les nations européennes.

Digitized by Google

tance est dû au zèle religieux de M. le *Baron de Canstein.**) Son honorable exemple a été suivi depuis par la société biblique nouvellement formée en Angleterre.**)

Un premier essai du même genre vient d'être fait en France, et a été couronné d'un plein succès. M. *Frédéric Léo* a rendu mémorable son séjour passager à Paris en y ouvrant une souscription pour faire stéréotyper, au moyen de dons volontaires, le *Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ,* d'après la version française connue sous le nom d'Osterwald. Adressé à tous les amis de l'évangile, son appel, secondé par les consistoires des deux communions protestantes du département de la Seine, a été accueilli, et le Code des chrétiens se trouve aujourd'hui exécuté, par les soins de M. Firmin Didot, en planches stéréotypes ou soudées, qui pourront fournir jusqu'à 250,000 exemplaires et plus.***)

---

*) Le baron Charles Hildebrand de Canstein fit fondre, en 1712, un nombre de caractères suffisant pour tenir en composition permanente toutes les pages de la Bible. Son *établissement biblique*, formé dans la maison des orphelins, à Halle en Saxe, produisit, dans l'espace de dix ans, jusqu'à 125,000 exemplaires de la Bible, et 130,000 du Nouveau Testament. D'après un calcul exact publié à Halle, en 1812, on avait débité, dans l'espace de cent ans, 1,943,062 exemplaires de la Bible complète, et un nombre proportionné d'exemplaires du Nouveau Testament, avec ou sans Psautier.

**) La société biblique, formée à Londres en 1804, et à la tête de laquelle se trouvent aujourd'hui les hommes les plus distingués de l'Angleterre, a depuis ce tems fait imprimer, en vingt-sept différentes langues vivantes, plus de 1,700,000 exemplaires de la Bible, tant entière qu'en parties détachées, qui ont été distribués sur tous les points du globe.

***) Ces planches qui forment vingt-cinq feuilles grand in-8.° à doubles colonnes, sont composées en gros caractères neufs, et déjà un premier tirage en a été fait et principalement mis à la disposition des

Digitized by Google

Étranger à tout intérêt personnel, M. Léo a transmis aux deux consistoires, par un acte formel, la jouissance et l'administration à perpétuité desdites planches stéréotypes. Ceux-ci l'ont acceptée avec reconnaissance, et pénétrés de l'esprit du fondateur, ils vont désormais, alternativement et de commun accord, travailler à faire prospérer cette œuvre sainte. Au moyen d'un second tirage qui vient d'être achevé, le Nouveau Testament pourra être distribué avec abondance, selon le vœu des souscripteurs. Les personnes qui en désireront des exemplaires voudront bien s'adresser, par lettres affranchies, à l'un ou à l'autre des deux consistoires, dans la personne de leurs présidens respectifs. On pourra s'adresser aussi à MM. les présidens des autres consistoires de France.

Le but de cette pieuse entreprise est, d'une part, de mettre la jeunesse et les classes les moins aisées de la société à portée de se procurer l'évangile au prix le plus modique, ou même de l'obtenir gratuitement; et de l'autre part, de faciliter aux classes plus aisées les moyens de l'acquérir en nombre, et de le répandre pour coopérer à l'édification de leurs frères.

La distribution gratuite, ou la vente au moindre prix possible*), doit procurer, sous la bénédiction du ciel,

---

premiers souscripteurs, qui ont applaudi à la beauté de l'exécution. M. Léo en a publié la liste avec un compte rendu de son entreprise, qui fait également honneur à son désintéressement et à son zèle.

*) Le prix de l'ouvrage a été, pour le moment, fixé à 1 fr. 50 c., afin d'en faciliter l'acquisition le plus possible; mais ce prix compensant à peine les frais de tirage et de papier des exemplaires ainsi vendus, et n'offrant aucune indemnité pour les exemplaires que l'indigence réclame gratuitement, les personnes aisées se feront sans doute un devoir, en acquérant cette édition du Nouveau Testament, de concourir aux frais des tirages ultérieurs, par un don supplémentaire.

Digitized by Google

l'écoulement utile de ce nouveau tirage; cependant une destination permanente demande permanence de secours; les contributions volontaires et les souscriptions annuelles seront toujours reçues avec gratitude par les deux consistoires. Pour chaque don il sera remis un reçu, signé par le trésorier du consistoire gérant. La liste des donateurs sera publiée avec l'état des sommes qu'ils auront versées. Ceux qui ne voudront pas être nommés le donneront à connaître.

Que le Seigneur, qui déjà a béni cette sainte œuvre, veuille continuer à l'accompagner de sa grâce, et répandre ses bénédictions sur tous ceux qui concourront à son succès.

Paris, Juin 1815.

Oberlin s'empressa de se mettre en rapport avec cette société et spécialement avec M. *Léo*, qui ainsi que nous venons de le voir, en a été un des fondateurs. J'ai trouvé parmi les papiers d'Oberlin différentes quittances lithographiées du receveur de la société biblique de Paris, qui justifient des sommes considérables qu'Oberlin lui a envoyées pour l'achat de bibles. Je trouve au dos de chacune de ces quittances les mots suivans:

Voyez la traduction donnée par le Maistre de Sacy: Ev. St.-Matthieu 5, 15. 16; Ev. St.-Jean 13, 17.

« *On n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison; ainsi que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre père, qui est dans les cieux.* »

Digitized by Google

« *Si vous savez ces choses, vous serez heureux, pourvu que vous les pratiquiez.* »

Jésus-Christ, notre Seigneur.

Frédéric Léo.

Voici une lettre que le pasteur Oberlin a adressée à M. Léo. *)

A M. Frédéric Léo, à Paris, éditeur des deux éditions stéréotypes du Nouveau Testament.

Février, 1817.

« Très-cher ami,

Samedi dernier les cinquante exemplaires de votre édition stéréotype du Nouveau Testament, d'après la traduction de M. de Sacy, me sont parvenus. Cet envoi m'a pénétré de joie, d'admiration et de reconnaissance. O quel beau, quel charmant livre! Que les caractères sont bien tracés, que l'encre en est noire! quel bon papier! Puisse Dieu accorder une riche bénédiction à chaque exemplaire de cette édition! J'éprouve toujours un grand chagrin lorsque je vois la sainte, la sublime parole de Dieu, la divine bible dégradée par une mauvaise impression, par du misérable papier, et assimilée ainsi au dernier calendrier. On se sert du pitoyable prétexte, que c'est pour pouvoir le fournir aux pauvres à meilleur compte. Que chacun renonce aux dépenses inutiles, aux futilités du luxe, et l'on aura bientôt trouvé les moyens pour procurer au pauvre des bibles à bon compte, et qui sont en même tems lisibles et dont la forme extérieure

*) L'original de cette lettre est en allemand. V. Brouillon. VII, 18.

Digitized by Google

ne soit pas trop indigne du contenu. Il circule une foule de misérables éditions de la bible qui, malgré les lunettes, gâtent aux pauvres gens d'un certain âge les yeux, les fatiguent, les mécontentent et les forcent enfin de les abandonner à leurs enfans.

Que la bénédiction du Seigneur soit donc avec vous, cher ami, et avec toutes les chères et nobles personnes qui ont contribué à la publication de vos deux éditions stéréotypiques !

Vous me marquez que votre utile entreprise a causé des désagrémens et des soucis, que Vous avez rencontré de l'opposition, je vous en félicite, c'est la preuve la plus sûre que votre travail n'a pas l'approbation de l'enfer.*) Il faut que je termine, car mes yeux me font bien mal, et j'ai encore beaucoup de besogne à faire. Mes complimens à M. le Sénateur *Grégoire*, à MM. *Treuttel* et *Würtz* et à mon neveu *Jérémie Oberlin.***) Que Dieu soit avecVous ! qu'il Vous conserve ! qu'il Vous bénisse ! qu'il Vous guide ! — J'ai encore reçu 55 fr. pour Votre entreprise, je connais des personnes qui ont une petite caisse biblique, à laquelle elles consacrent une portion de toutes les sommes qu'elles reçoivent.»

J. Fr. Oberlin.

Voici comment le respectable M. *Léo* avait annoncé sa noble entreprise :

« Je suis persuadé que les personnes estimables de cette capitale, de qui j'ai l'honneur d'être personnellement connu, ainsi que toutes celles qui s'intéressent avec ar-

---

*) . . . *Dass ihre Arbeit die Approbation der Hœlle nicht hat.*

**) Fils du Philologue, décédé à Paris où il avait été un des sécrétaires du cabinet des médailles, à la bibliothèque royale.

deur à tout ce qui est bon, utile et bienfaisant, apprendront avec plaisir que je suis en ce moment occupé de faire imprimer, en caractères stéréotypes, à Paris, en langue française, le Nouveau-Testament de notre Seigneur Jésus-Christ. Cette entreprise ne repose et ne reposera jamais sur aucune espèce de spéculation: elle n'a d'autre but que de distribuer cet ouvrage gratuitement à des écoliers pauvres et à des chrétiens peu fortunés, ou de le céder à d'autres personnes au prix le plus modique possible. D'après la pureté de mes intentions, je me crois autorisé à pouvoir compter, dans l'entreprise et l'exécution de cette œuvre vraiment évangélique, sur un concours très-actif de la part de tous les amis du christianisme.

Cet ouvrage devra son existence uniquement à des contributions charitables. Chacun sera libre de donner d'après son intention et en proportion des moyens que la Providence lui a accordés. Le Seigneur notre Dieu agréera avec la même satisfaction et le denier du pauvre et la somme que le riche offrira avec reconnaissance du superflu dont il jouit.

M. Sigismond Billing aura la bonté de recevoir les dons, et de délivrer un reçu à chaque donateur.

Je ferai connaître, par la voie de l'impression, les noms des personnes généreuses qui auront contribué à cette œuvre méritoire; et s'il y en a qui veuillent rester inconnues, je ne publierai que les sommes qu'elles auront fournies.

Le Nouveau-Testament sera imprimé avec les mêmes caractères que ceux qui se trouvent dans l'annonce ci-contre, par Firmin Didot.»

Paris, ce 1 Mai 1812. FR. LÉO.

Digitized by Google

Voici deux extraits d'autres lettres d'Oberlin concernant le même sujet :

A M. Treuttel, libraire à Paris.

Ce 9 Décembre 1811.

Les bibles allemandes*) ne sont encore pas arrivées, quoique je les attende avec grand désir; les 150 Nouveaux-Testamens ne sont pas arrivés non plus.

Mais les bibles françaises dont depuis longtems j'avais grand besoin, sont arrivées le 24 Novembre, mais toutes en blanc, je n'en peux donc encore distribuer aucune, et ce ne sera guères avant Nöel, ou peut-être seulement après le Nouvel an, qu'on me renverra reliées celles, que tout de suite le 25 j'ai pû renvoyer en ville.

Quant à l'embarras, que cela me cause, j'en ai bien d'autres, et j'y suis si bien accoutumé que depuis plusieurs années je ne connais ni relâche, ni loisir.

C'est à moi à fournir pas seulement ma paroisse, mais tout à la ronde, souvent bien avant dans la Lorraine tous ceux, qui désirent des bibles françaises et dans le Val-de-Villers des bibles allemandes, catholiques et protestantes.

La distribution de pareilles choses ne se fait jamais en bloc, notre localité exige de tout autres détails et arrangemens qui seraient trop longs à raconter. — Avec une pierre nous sommes forcés de tâcher de faire plusieurs jets.

Quant aux frais, comme je suis accoutumé à mettre de côté une certaine portion de toute espèce de revenu, je trouve toujours moyens de me tirer d'affaire. Quand les dépenses pour le bien public excèdent la provision

*) Brouillon VI, 36.

Digitized by Google

qui est dans mes dîmes, je fais l'avance, je les marque et lui fais crédit.» J. Fr. Oberlin.

A M.r le pasteur Oberlin.

Paris, ce 30 Septembre 1815.

Cher pasteur, mon ancien ami,

«Je suis chargé par la commission administrative des planches stéréotypes du Nouveau Testament, édition de M. Léo, à laquelle Vous avez une part non-modique par Votre *riche contribution*, de Vous expédier 50 exemplaires brochés du second tirage qui vient d'être consommé. Vous en disposerez à Votre gré, et après leur placement Vous demanderez d'autres exemplaires à la commission par mon entremise en étant membre, pour en faire l'usage le plus convenable et le plus fructueux. Le but de la fondation a été de bien répandre la divine doctrine de Jésus-Christ, et pour l'atteindre dans Votre arrondissement, le moyen ne pourrait pas être entre de meilleures mains que les Votres. Que la grâce de Dieu accompagne de ses bénédictions la distribution que Vous en fèrez. Vous lirez, mon cher ami, dans le prospectus, que les deux Consistoires à Paris, à qui le fondateur, M. Léo, a confié et transmis l'administration de cette œuvre pieuse, ont cru entrer dans son sens en fixant un plus bas prix à ce beau livre, que la dépense en tirage et papier ne monte, la planche et sa composition maintenant permanente n'y entrant plus en ligne de compte. Il y aura mainte personne non fortunée, qui par pudeur de demander un don, dépensera volontiers trente sols pour se l'approprier, et parmi celles qui sont fortunées, il y en aura qui, voyant que pour peu d'ar-

Digitized by Google

gent elles pourront faire de beaux et utiles cadeaux, acquerront un nombre d'exemplaires, et avanceront la circulation des vérités évangéliques, principal objet de la fondation. D'autres reconnaissant ce but salutaire, saisiront avec plaisir l'invitation du prospectus, reconnaîtront le motif de la fixation d'un si bas prix et le doubleront ou le multiplieront à l'achat, afin d'alimenter le fond qui doit perpétuer pour toujours l'exercice de cette bonne œuvre. On s'occupe déjà des préparatifs pour un troisième tirage afin de ne pas être en défaut, quand les demandes ou les occasions de donner deviendront abondantes.

La susdite commission, mon cher ami, n'a rien à faire avec l'autre projet d'une édition stéréotype de la versiou faite par Lemaistre de Sacy, qui est maintenant commencée. Notre maison a remis à M. Léo, de retour de son voyage en Angleterre, où il a augmenté sa collecte pour cet objet, le don que Vous avez fait pour cette édition, de 25 francs, et je Vous en remets ici son récépissé. Il est indubitable que celle-ci, en son tems, entre Vos mains aura un bon succès; aimé, comme Vous êtes, parmi Vos voisins de la communion romaine, la distribution que Vous leur ferez de cette édition, les engagera à lire les Saintes Ecritures, et à y puiser le bonheur spirituel. Vous vous efforcerez autant qu'avec vos propres paroissiens à opérer ce bien, et la récompense céleste couronnera l'ouvrier dans l'Éternité. »

Je Vous embrasse, ancien et cher ami, de cœur et d'ame.

Treuttel.

Digitized by Google

La Société connue aujourd'hui sous le titre spécial de *Société biblique protestante de Paris* ne fut fondée que vers la fin de 1818, sous la présidence de M. le Marquis de Jaucourt, pair de France; Oberlin s'associa de suite à ses généreux efforts. Vivement touchée du zèle infatigable avec lequel Oberlin concourait à ses travaux, cette société crut devoir lui adresser des remercimens officiels; ils sont consignés dans la lettre qu'on va lire.

La Société biblique protestante de Paris à M. Oberlin, pasteur à Waldbach, au Ban-de-la-Roche.

Paris, ce 13 Septembre 1823.

Monsieur le Pasteur,

«Les dons multipliés que notre société a reçus de la munificence chrétienne du troupeau, qui a le bonheur d'être confié à votre charge, ont excité notre admiration et notre reconnaissance; à l'occasion du dernier de 40 francs, qui nous a été remis en séance du sous-comité du mardi 9 du courant par notre collègue, M. Kieffer, il fut arrêté qu'il Vous serait adressé une lettre spéciale de remerciment. Notre bulletin, n° 15, pour Juillet dernier, (dont le nombre d'exemplaires accoutumé ne tardera pas à Vous parvenir par la voie ordinaire, avec le suivant n° 16, pour Août, et des exemplaires de notre 4me rapport), contient aux pages 230 et 231 quelques lignes, dans lesquelles nous avons cherché à exprimer nos sentimens pour le vieillard vénérable, chéri de Dieu, qui pendant sa longue carrière, a travaillé avec de si signalés succès à l'amélioration spirituelle et terrestre des bons habitans du Ban-de-la-Roche.

Digitized by Google

Veuillez les agréer, Monsieur le pasteur, comme un hommage que nous sommes heureux de pouvoir vous offrir, et puisse le Seigneur Vous conserver longtems encore pour être ici bas l'instrument de sa miséricorde, et l'ornement de son église.

Vous trouverez dans le paquet, dont il est question plus haut, un exemplaire en langue allemande d'une notice sur les sociétés bibliques, que nous avons fait imprimer à Strasbourg, et dont il nous semble que la distribution parmi les classes ouvrières, qui ont en général peu de tems à consacrer à la lecture, pourrait avoir des résultats avantageux. Si Vous pensiez pouvoir l'utiliser dans celles des communes du Ban-de-la-Roche, qui parlent l'allemand, Vous pourriez en faire demander le nombre d'exemplaires que Vous jugeriez à propos, à M. *Willm*, professeur au gymnase de Strasbourg, qui a le dépôt de toute l'édition tirée à 10,000 exemplaires.

Il Vous sera agréable d'apprendre que le comité de notre société auxiliaire à Mulhouse (Haut-Rhin), se propose de faire paraître des extraits de notre bulletin, traduits en langue allemande, principalement dans le but de faire connaître aux classes ouvrières le système des associations bibliques, et leur en recommander l'adoption. »

Nous Vous prions, Monsieur le Pasteur, d'agréer l'hommage de notre sincère respect.

Pour le Comité,

Signé: BILLING, secrétaire en fonction.

Nous terminerons ce chapitre par un extrait du *Courrier du Bas-Rhin* (2 Mai 1830), dont la teneur suit:

Digitized by Google

Société biblique de Paris du 21 Avril 1830.

D'après un rapport, fait par M. *Lutteroth*, la Société-mère de Londres aurait depuis sa fondation distribué 6 millions de livres. Le Nouveau Testament s'imprime en grec moderne. Quarante presses en Amérique travaillent jour et nuit; la société biblique des États-Unis a pris la résolution de fournir de livres saints à toute la population d'ici à deux ans. En France, à peine un douzième de la population protestante du Gard, possède la Bible; dans la Drôme, et dans d'autres départemens la disette se fait sentir d'avantage. Les protestans comprennent deux millions et demi de Français. *Cent dix mille exemplaires de la Bible et du Nouveau Testament ont été mis en circulation par la société depuis sa fondation.*

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Concours d'Oberlin aux travaux des Sociétés bibliques.
(Continuation.)

D'après une lettre, écrite par mon ami *Charles Oberlin* à son respectable père, une réunion eut lieu à *Strasbourg* déjà en 1804, dont le but était de faire imprimer et répandre la Sainte Écriture. Les fondateurs étaient entr'autres*): MM. de *Turckheim*, père; *Blessig*, *Breu*, *Salzmann*, etc. Cette réunion se mit de suite en rapport avec le pasteur Oberlin. Elle rencontra cependant tant d'obstacles qu'elle fut obligée de renoncer à ses utiles travaux, elle ne put les reprendre que plus tard, et ce n'est qu'au 4 janvier 1815, que suivant un procès-verbal imprimé, la société biblique actuelle s'organisa sous la présidence de feu M. Blessig, docteur et professeur en théologie, et sous la vice-présidence de son respectable ami M. *Haffner*, aussi docteur et professeur en théologie. Le président actuel est M. le *Baron de Turckheim*, père, le vice-président est encore M. Haffner. Cette société a publié une très-belle édition d'une traduction allemande de la Bible d'après la version de Martin Luther; cette édition est sortie des presses de M. *Dannbach*, à l'imprimerie duquel on doit plusieurs chefs-d'œuvre typographiques.

*) M. Oberlin, fils, observe dans cette lettre que cette réunion avait eu lieu dans la maison et dans la chambre même qu'avait occupée feu M. *Hebeisen*, connu dans le tems par sa piété et par ses liaisons avec les frères Moraves.


Digitized by Google

L'on vit bientôt des sociétés auxiliaires s'organiser dans une grande partie des communes rurales protestantes du département du Bas-Rhin, et s'associer à la société de Strasbourg. Plusieurs pasteurs de la campagne se sont distingués par leur zèle à contribuer au succès de cette pieuse entreprise. Parmi ces hommes de bien nous nous faisons un plaisir de citer tout particulièrement feu M. *Langé*, pasteur et professeur du Gymnase de Bouxwiller, qui, quoique ne jouissant que d'une fortune modique, acheta au comptant de la société biblique de Strasbourg, 500 exemplaires du Nouveau Testament, dont il distribua une grande partie gratuitement.*)

En jettant un coup-d'œil sur les rapports annuels de cette société, on verra avec quel zèle généreux Oberlin et ses excellens Ban-de-la-Rochois ont constamment soutenu par leurs dons les efforts de cette société.

A *Colmar*, chef-lieu du Haut-Rhin, une société biblique s'organisa sous la présidence du respectable M. *Metzger*, ancien législateur. La ville de *Mulhouse* si avantageusement connue par son patriotisme et par son industrie, possède aussi une société biblique.

Malgré les clameurs du fanatisme et les dédains de l'incrédulité, ces associations chrétiennes se sont multipliées dans toutes les parties de la France. Il en existe, entr'autres à *Orléans*, à *Nantes*, à *Montauban*, à *Bordeaux*, à *Lyon* et même à *Ferney*,**) petite ville si connue par le long séjour qu'y a fait Voltaire.

---

*) V. *Bericht über die zweite allgemeine Versammlung*, etc. Rapport sur la seconde assemblée générale de la société biblique de Strasbourg, du 17 Mai 1818. P. 21.

**) *Bericht über die siebente etc.* Rapport sur la 7me assemblée générale de la société biblique de Strasbourg. P. 40.

Digitized by Google

Nous avons commencé par parler de la Société-mère de Londres. Il nous serait impossible de faire ici l'énumération de toutes les autres sociétés bibliques de l'étranger, tant en Europe que dans les autres parties du monde.

Nous nous bornerons à dire que dans presque tous les pays civilisés ces sociétés exercent leur activité bienfaisante et concourent puissamment à réaliser ce mot prophétique de notre divin Maître et Seigneur *Jésus-Christ*, qui, en parlant de son église, a dit: « *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* » *)

Indépendamment des sociétés bibliques de *Londres* et de *Strasbourg*, Oberlin fut spécialement lié avec celle de *Bâle*, en Suisse, ville où Oberlin comptait un grand nombre d'amis.

Les succès de ces associations pieuses avaient pour Oberlin un charme tout particulier, ces succès embellissaient sa vie, il y applaudissait avec transport, il y voyait, ainsi qu'il aimait à s'exprimer, le triomphe de *son bon père céleste, du Dieu des lumières contre Satan et ses œuvres.* Oberlin avait l'habitude d'envoyer, à titre de cadeaux, des exemplaires du Nouveau-Testament non-seulement à des protestans, mais aussi à des personnes, tant laïques qu'écclésiastiques, du culte catholique, auxquelles il voulait témoigner son estime particulière. Nous avons sous nos yeux beaucoup de lettres de remercimens qui se rapportent à ces envois, nous en communiquerons quelques-unes à la fin de l'ouvrage, si l'espace nous le permet.

---

*) Évangile selon St.-Mathieu XVI, 18.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

*Concours d'Oberlin aux travaux des Sociétés des Missions Évangéliques chez les peuples non-chrétiens.**)

«Allez-vous-en par tout le monde et prèchez l'Évangile à toute créature humaine.» Evang. selon St.-Marc XVI, 15.

Une institution qui peut être regardée comme le complément et comme l'auxiliaire des sociétés bibliques, est celle des *Sociétés des missions évangéliques chez les peuples non-chrétiens*. L'on se tromperait étrangement si l'on confondait ces apôtres, ces hommes dont la vie entière se consume en actes d'abnégation, en ferveur chrétienne, ces dignes disciples du Christ, qui, nouveaux Lascases, traversent les mers, pour porter à la fois dans les pays les plus lointains les bienfaits de la religion et de la civilisation, on se tromperait, dis-je, si on les confondait avec ces missionnaires de la trop fameuse congrégation, dont le fanatisme, la turbulence et la jonglerie ont si gravement compromis les intérêts du trône et de l'autel, dont ils ont osé se déclarer les champions

*) Nous devons plusieurs notices sur les sociétés bibliques et celles des missions à la complaisance de M. *Krafft*, directeur du Séminaire protestant de St.-Thomas, si honorablement connu par son zèle pour toutes les entreprises utiles et religieuses.

Digitized by Google

privilégiés. L'Angleterre fut encore le berceau de ces *Sociétés des missions.* Leur activité embrasse toutes les parties du globe. Suivre l'itinéraire de ces généreux et vaillans missionnaires, c'est faire, d'après l'expression d'un auteur, le voyage d'un chrétien autour du monde. L'on sait qu'en Angleterre ainsi que dans l'Amérique septentrionale, il y a une foule de sectes chrétiennes, toutes rivalisent de zèle pour répandre la parole de Dieu et porter la lumière évangélique dans les ténèbres du paganisme. Nous allons extraire de l'*Exposé de l'état actuel des missions évangéliques chez les peuples infidèles* *), le passage suivant:

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

« Cette association, qui s'est formée en 1795, et qui, peut-être, après la société de l'église épiscopale, est la plus puissante des sociétés qui s'occupent des missions, n'appartient proprement à aucune église particulière. D'après ses constitutions, elle admet à son travail des ouvriers de toute dénomination, pourvu qu'on voie en eux la connaisance et l'amour de Jésus, seul sauveur.

Voici, d'après ses propres termes, le principe fondamental de la société de Londres:

« Comme il est très-désirable que les chrétiens de « toutes les dénominations unissent leurs efforts pour « remplir la tâche que la société s'est imposée, elle dé- « clare, comme un de ses principes fondamentaux, qu'elle « n'est pas établie pour propager les opinions particu- « lières des presbytériens, des indépendans, des angli-

*) Genève, 1821.

Digitized by Google

« cans, ou toute autre *forme du gouvernement ecclésias-*
« *tique* (sur lesquelles de très-graves personnages diffèrent
« d'opinion), *mais le glorieux Évangile de Jésus-*
« *Christ;* et qu'on laissera les nouveaux chrétiens choi-
« sir par eux-mêmes la *forme de gouvernement* qui leur
« paraîtra la plus conforme à la parole de Dieu. »

« Le champ le plus glorieux des missions de Londres, est sans contredit, dans les *îles* lointaines de l'*Océan pacifique.* — Les quatre *Isles de George*, les quatre *Isles de la Société*, et même un nombre considérable des féroces habitans des *îles Paumotu*, ont abjuré publiquement le paganisme et professent aujourd'hui la religion du Christ. Les écoles s'y multiplient, et l'on y compte déjà plus de quatre-vingt-sept édifices consacrés au culte public. Les Otahitiens ont aussi leur société des missions, qui s'assemble le premier lundi de chaque mois. Pomare, le roi d'Otahiti, pour faire oublier les anciens temples des idoles, a fait construire au Dieu vivant un temple immense, où il a reçu le baptême en la présence de plusieurs milliers de ses sujets. Les missionnaires n'en sont venus à cette cérémonie, qu'après s'être assurés de la sincérité de la foi que le roi Pomare professait depuis long-tems.

« L'on a dirigé l'attention de ces insulaires vers la culture des cannes à sucre, du café, du coton, etc. La population qui diminuait si rapidement, s'accroît sensiblement. Dans le premier rapport de cette mission, on remarquait, qu'il y a vingt-quatre ans, que les vices, les infanticides, les guerres et les sacrifices humains menaçaient les îles d'Otahiti de l'extinction totale de leurs habitans; et le roi Pomare déclare aujourd'hui qu'il doit

Digitized by Google

bénir le Seigneur d'avoir envoyé sa parole dans le tems favorable, pour sauver les *faibles restes de son peuple.* Subversion complète de l'idolâtrie et de ses rites cruels, abolition de l'infanticide et de la coutume d'égorger les prisonniers de guerre, réforme frappante dans les mœurs, profession de la religion chétienne de la part de tous les insulaires, profession sincère de la part d'un très-grand nombre, établissement des rapports domestiques autrefois inconnus, érection des écoles et des temples, observation du sabbat, usage des dévotions domestiques : tel est le tableau raccourci des succès obtenus déjà dans cet Archipel par la société des missions de Londres.

« Les autres opérations de cette grande association se poursuivent :

En Chine, où les savans et zélés missionnaires, MM. *Milne* et *Morrison*, continuent des travaux extraordinaires, qui, nous le disons avec peine, paroissent avoir été au-dessus de leurs forces physiques. — M. *Morrison* réside à Canton ; mais l'intolérance rigide du gouvernement chinois l'empêche d'y prêcher hors de sa propre maison et de quelques autres habitations de son voisinage. Il a cependant traduit en chinois et répandu dans cette ville en 1817, un psautier, une liturgie anglicane, et d'autres ouvrages édifians. Il espère achever bientôt son dictionnaire chinois.

« A Malacca, l'on a, d'après l'avis de M. *Morrison*, établi une mission qui devient chaque jour plus importante par le grand nombre de colons chinois qu'on y peut évangéliser sans opposition. M. *Milne*, qui réside habituellement dans cette station avec MM. *Medhurst, Thomson*, etc., y déploye une grande activité ; et les enfans

Digitized by Google

préfèrent déjà les leçons et les méthodes des Anglais à celles des maîtres d'école Chinois. Ces infatigables Missionnaires y préparaient, en 1818, 30,000 traités en chinois et en malais pour les îles de la Sonde. MM. *Milne* et *Medhurst* étaient en état de prêcher en chinois, et se disposaient à envoyer des Missionnaires à Siam et en Cochinchine. Ils s'occupaient aussi de l'établissement d'un *Collége Anglo-Chinois*, dont le principal objet serait de faire connaître aux jeunes Chinois la langue anglaise et la religion chrétienne, et d'enseigner en même temps aux Missionnaires et à d'autres, la langue et la littérature de la Chine.

A Amboyne, où M.r *Kam*, au commencement de l'année 1818, s'occupait de fonder un Séminaire pour former de jeunes Malais aux fonctions de maîtres d'école.

A Calcutta, où MM. *Townley* et *Keith* trouvent des occasions très-favorables de prêcher l'Évangile, et de répandre un grand nombre de traités qu'ils ont composés en plusieurs langues, et que les Indous lisent avec avidité. — Ils ont eux-mêmes obtenu la formation au Bengale d'une Société auxiliaire des missions; et l'on avait versé dans leurs mains, pour cet objet, plus de 2,300 liv. st. (environ 2,400 louis).

A Chinsurah, où M.r *N. May*, que la Société vient de perdre, est parvenu, en cinq ans, à fonder pour les naturels trente-trois écoles, qui contiennent trois mille enfans.

A Visagapatam, ou M.r *Pritchett* traduit les écritures en *Telinga*.

A Madras, où les Missionnaires tiennent quatre Congrégations très-florissantes, trois en Anglais, et une

Digitized by Google

en Tamul; et où ils ont formé une Société auxiliaire qui a déjà fait passer 1000 pagodes (environ 420 louis) à la Société-Mère. L'on pense à renforcer cette mission.

A Bellary, où quatre-cent soixante-dix enfans suivent les écoles, où il s'est aussi fondé une Société auxiliaire, et où un grand nombre de soldats et d'officiers anglais se montrent disposés à distribuer les écritures chez les païens du voisinage.

Au Travancore méridional, où MM. *Mead* et *Knill* ont de remarquables succès, et où un grand nombre de naturels ont jeté leurs Dieux domestiques pour embrasser le Christianisme.

A Surate, où les espérances s'étendent aussi chaque jour.

Dans l'Afrique méridionale. — Les travaux de la Société de Londres dans cette partie du monde ne sont comparables qu'à ceux qui s'accomplissent dans les îles de l'Océan pacifique. — Les Hottentots, instruits dans la connaissance de Jésus-Christ, deviennent un peuple nouveau, et leur exemple, comme celui des Insulaires d'Otahiti et de la Nouvelle Zélande, démontre avec évidence, que le moyen le plus sûr et le plus prompt de civiliser les nations sauvages, est de leur prêcher l'Évangile. — La Société de Londres a des établissemens au *Cap de Bonne-Espérance*, à *Stellenbosch*, *Caledon*, *Hoogt Kraal*, *Bethelsdorp*, *Théopolis*, *Rivière du Chat* (à 860 milles au N. E. du Cap), *Gracehill*, *Griqua-Town*, *Nouvelle-Latakou*; à *Malaptize*, *Makous-Krall*, *Béthesda*, *Steinkopff*, *Béthanie*, *Village d'Africaner*, *Jérusalem* ou *Warm Bath* et *Pella*. Partout on s'occupe d'établir des écoles.

A l'Ile Maurice (ou Ile de France), où M. *Lebrun* poursuit ses importans travaux, non-seulement sans opposition, mais avec des succès et des secours encourageans.

A Madagascar, dans cette Ile si grande, si belle, si peuplée et si connue, où la Mission s'est établie en Août 1818, sous les plus heureux auspices. — MM. *Bevan* et *Jones*, très-bien accueillis des chefs du pays, s'occupaient d'un vocabulaire de la langue madegasse.

Aux Indes occidentales, surtout parmi les esclaves nègres, à *Démerary*, à *George Town*, au *Ressouvenir*, à *Berbice*, à *la Trinité*.

En Sibérie, à *Irkoutsk*, près des frontières de la Chine, où MM. *Stallybras* et *Rahmen* sont arrivés le 26 Mars, après un voyage de quatre-vingt-trois jours, et à *Sarepta*, chez la tribu des Kalmoucks.

Dans la Mer méditerranée, à *Malte*, où MM. *Lowndes* et *Wilson* ont été successivement envoyés, et dont la situation géographique est si favorable au travail des missions qu'on prépare pour le Levant.

Le *Séminaire de la Société de Londres* est établi à *Gosport*. Vingt-un jeunes gens y sont dignement préparés aux travaux du Missionnaire par le révérend Docteur *Bogue*, assisté de son fils, le révérend *David Bogue*. *)

Pour se faire une idée des progrès de cette Société, il suffira de dire que ses revenus s'élevaient, en 1814, à 16,000 liv. st. (environ 16,500 louis); en 1817,

*) C'est l'auteur d'un excellent petit Traité sur les preuves de la religion chrétienne. On l'a traduit en français.

Digitized by Google

à 21,600 liv. st.; en 1818, à 23,000 liv. st.; en 1819, à 25,409.»

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES A BALE.

A l'égard de cette Société nous allons extraire du même livre le passage suivant :

«Cette respectable Société prit naissance en 1815, dans un moment très-orageux pour l'Europe, pour la Suisse, et pour la ville de Bâle en particulier. *)

«Quelques fidèles du canton, frappés de l'immense disproportion que présente le nombre des peuples idolâtres avec celui des Missionnaires que les églises leur ont envoyés jusqu'à ce jour, résolurent, en se confiant en Dieu, d'établir un institut, où l'on formerait de jeunes évangélistes, pour les présenter ensuite à quelqu'une des Sociétés qui entretiennent aujourd'hui des missions chez les nations infidèles.

«L'école fut placée sous la direction d'un comité composé de quelques pasteurs ou professeurs de l'église de Bâle et de trois membres laïques. On eut le bonheur de pouvoir lui donner pour inspecteur et pour père, M. le pasteur *Blumhardt*, que ses lumières, son zèle et sa charité rendaient éminemment propre à remplir une tâche aussi difficile.

«Ainsi constituée, l'école s'ouvrit, dès l'été de 1818 avec dix élèves, qui n'avaient, il est vrai, que peu

---

*) M. *Spittler* a recueilli les dons pour les frais du premier établissement de cette Société pendant que le canon de Huningue bombardait Bâle.



de connaissances, mais qui manifestaient la piété la plus sincère. Bientôt, leurs succès rapides et leurs heureuses dispositions prouvèrent que la bénédiction de Dieu reposait sur ce pieux Séminaire, et remplirent ses fondateurs de courage et de joie. — La disette qui survint quelques mois après, en mettant l'établissement à deux doigts de sa ruine, fournit une occasion nouvelle de reconnaître à la fois, la piété dont les élèves étaient animés, et la Providence toute paternelle qui veillait sur cette institution naissante.»

La Société des missions de Bâle est une des plus actives, elle a formée de nombreux Missionnaires. Indépendamment des rapports annuels, elle publie aussi un journal mensuel, intitulé : «*Der evangelische Heidenbote,*» c'est-à-dire, *le Messager évangélique près des payens* (Bâle chez Neukirch), et un journal trimestriel, intitulé : *Magasin des missions évangéliques et des sociétés bibliques ;* il est rédigé par le directeur des missions à Bâle, M. *Blumhardt*, l'un des amis d'Oberlin.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES CHEZ LES PEUPLES NON-CHRÉTIENS, ÉTABLIE A PARIS.

Cette Société a été fondée en 1822. Elle est présidée par M. l'Amiral *Ver Huell,* pair de France. Le premier article de son règlement porte : «La Société des missions évangéliques chez les peuples non-chrétiens, établie à Paris, a pour unique but de propager l'évangile parmi les payens et autres peuples non-chrétiens.» Cette Société, dont le cercle d'activité est très-étendue, publie des *rapports annuels*, *un bulletin mensuel*, et

Digitized by Google

une feuille périodique sous le titre du *Journal des missions évangéliques.* (Paris, chez Risler.)

Oberlin qui, ainsi que nous l'avons vû, avait été lui-même décidé de traverser l'Océan pour prêcher la parole de son divin maître, ne pouvait qu'applaudir avec transport aux travaux des sociétés de missions. Il se mit particulièrement en correspondance avec celles de Paris et de Bâle, il leur adressait des dons considérables. Nous terminerons ce chapitre par une lettre qui lui fût adressée à cet égard par la Société de Paris.

La Société des missions évangéliques chez les peuples non-chrétiens, établie à Paris, au pasteur Oberlin.

Paris, le 15 Août 1823.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ FRÈRE EN JÉSUS-CHRIST!

« Dans la dernière réunion de notre Sous-Comité, notre honoré et très-utile collègue, M. *Kieffer*, remit à notre trésorier la somme de 127 francs 65 centimes que lui avaient adressés M. *Daniel Legrand* de Fouday, comme don de Votre part, et de la part des fidèles qui ont le bonheur de Vous avoir pour pasteur, et en faveur de la Société des missions établie à Paris.

« Cette pieuse offrande est un nouveau témoignage de ce zèle éclairé et ardent qui Vous distingue, que Vous savez si bien inspirer à ceux qui Vous entourent et que Dieu ne laissera pas sans récompense.

« Il ne Vous sera pas indifférent, Monsieur et très-honoré frère, d'apprendre que le Seigneur a déjà daigné bénir nos faibles efforts pour l'avancement de son règne

Digitized by Google

sur la terre. A notre appel plusieurs sociétés missionnaires se sont organisées et s'organisent chaque jour dans les départemens. Les Consistoires fixent un jour dans chaque mois pour les réunions de prière en faveur des missions. Notre société a une maison prête à recevoir les élèves que le vénérable institut de Bâle doit nous envoyer pour se perfectionner à Paris dans l'étude des langues qu'ils doivent nécessairement connaître pour prêcher l'évangile à ces milliers de créatures qui sont encore dans les ténèbres de la mort. Bientôt notre établissement, aidé des secours de nos co-religionnaires, soutenu par leurs offrandes, et surtout par la grâce de Dieu, aura la gloire chrétienne de travailler avec succès à l'avancement de ces temps heureux, où *la terre sera remplie de la connaissance du Seigneur comme le fond de la mer l'est des eaux qui le couvrent, où tous les genoux plieront devant celui à qui, pour prix de sa glorieuse rédemption, toute puissance a été donnée ici bas et dans les cieux ;* ces temps où sur toute la surface du globe les hommes de toute langue et de tout climat se cherchant ou se rencontrant fortuitement, ne s'adresseront plus des paroles de méfiance et d'insulte, de vanité et de fraude, de séduction et d'inimitié, mais où ils se salueront chaque fois qu'ils se verront comme aux premiers temps du christianisme, en se serrant la main et se félicitant de ce que *le Christ est ressuscité*, et de ce qu'étant morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, ils ont été rendus à la vie qui est en Dieu et en lui.

« Nous nous recommandons à Vos prières, Vous avez les notres ; unis de foi et d'intention, nous invoquons

mutuellement la protection du Tout-Puissant sur Vos travaux et les notres qui ont le même but, celui de servir ses glorieux desseins en préparant les voies aux messagers de son Christ.

Recevez, Monsieur et très-honoré frère, l'assurance de la haute considération et du respectueux attachement de votre très-dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ.

Soulier, ancien pasteur et secrétaire.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Concours d'Oberlin aux travaux des Sociétés des Traités religieux.

La puissance des brochures n'a jamais été méconnue, non-seulement en matière politique, mais aussi en matière morale et religieuse. Pour propager les bons principes, les maximes vivifiantes de l'évangile, des associations se sont formées dans différentes villes sous le titre de *Sociétés des traités religieux :* nous nous bornerons à citer celles de Paris, de Montpellier, de Strasbourg, de Bâle. Pour donner à nos lecteurs une idée plus détaillée de ces entreprises pieuses, nous allons leur présenter un extrait du Prospectus de la société de Montpellier. Voici comment cette société s'explique :

« Comme on fait paraître depuis quelques mois, à Montpellier, de petits traités religieux, et qu'on se propose, moyennant la grâce de Dieu, d'en publier d'autres encore, successivement, il ne sera peut-être pas inutile de dire quelque chose de leur but et des motifs qui doivent engager à les répandre de plus en plus.

« Tous ces traités ont pour unique but de faire connaître aux hommes le salut qui leur est annoncé par

Digitized by Google

l'évangile, et de leur présenter à cet effet, sous des formes variées, soit des instructions courtes, simples et scripturaires qui leur apprennent à se laisser réconcilier avec Dieu par Jésus-Christ, soit des écrits dignes de foi qui les instruisent des routes infiniment diverses par lesquelles il plaît au grand Pasteur des brebis de ramener au bercail quelques-unes de celles qui sont perdues.

« Cette entreprise ne se rapporte donc qu'à la gloire de Dieu notre Père, et qu'à l'heureux affranchissement de tant d'ames que le Prince de ce monde retient dans ses chaînes, mais que le Sauveur réclame comme un salaire de ses souffrances, pour les introduire dans son repos. Or, exposer le but de ces petits traités religieux, c'est dire assez combien il est à désirer qu'ils soient lus dans toutes les classes de la société, afin de fixer l'attention générale sur un sujet si important.

D'ailleurs, ceux à qui les affaires de cette vie ne laissent que de très-courts instans pour s'occuper de leurs intérêts éternels; les oisifs qu'effraye l'apparence d'un volume; les enfans qui se lassent de tout ce qui est long; les esprits peu exercés qui demandent des leçons claires, positives, faciles à saisir et à conserver dans leur mémoire, ou qui ne sont susceptibles d'instruction, que lorsqu'elle se rattache à des traits historiques, ne verront pas avec peine que ces opuscules répondent à leurs besoins; tandis que les personnes qui veulent une nourriture plus abondante, mais qui sont, comme tous les hommes, dominées par le goût impérieux de la variété, aimeront à le satisfaire par ces courtes lectures d'édification.

« Ajoutez à cela que l'expérience a tellement prouvé

Digitized by Google

le bien que produisent ces sortes d'ouvrages, que malgré le déchaînement des censures mondaines, on ne peut qu'exalter la bénédiction spirituelle que le Père de toute grâce excellente a fait reposer sur cette œuvre, partout où elle a été encouragée et soutenue. Des matelots ont connu, par ce moyen, le Dieu dont ils blasphémaient auparavant le nom saint, ont appris à sonder les écritures, ont renoncé à leurs horribles exécrations, et confirmé par leur exemple, que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. De grands criminels, des gens de la plus extrême corruption, ont été arrachés à leurs vices, conduits à Christ, le Sauveur de l'homme perdu, et sont devenus des témoins vivans de cette grâce qui nous fait naître de nouveau. Le Seigneur a tiré sa louange de la bouche même des enfans qui, racontant à leurs parens ce qui les avait le plus frappés dans les traités religieux qu'ils avaient reçus en récompense de leur application, ont été les premiers instrumens de leur conversion à l'évangile; et maintenant que les écoles d'enseignement mutuel et de Dimanche s'établissant dans toutes nos églises, vont multiplier le nombre des lecteurs, ne convient-il pas, en même temps, de fournir à ces derniers les moyens de faire chaque jour de nouveaux progrès dans les saintes lettres qui peuvent les rendre sages à salut?

« C'est dans ce dessin que nous invitons nos frères en la foi, à seconder cette œuvre de charité, soit par des offrandes qui permettent de distribuer gratuitement ces petits traités religieux aux indigens; soit par des souscriptions individuelles ou collectives pour un nombre quelconque d'exemplaires de chaque traité. »

Digitized by Google

Nous avons sous les yeux deux de ces petits traités publiés par la société de Paris, et qui ont été envoyés à Oberlin; l'un est intitulé: « *Jacques, le Ramoneur,* » avec l'épigraphe: *Or, il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.* (Luc. XVI, 22); l'autre a pour titre: « *La Loterie,* » et porte pour devise ces mots de l'écriture sainte: *Il y en a quelques-uns parmi vous qui mènent une vie déréglée, qui ne travaillent point. Nous recommandons à ces sortes de gens et nous les exhortons, de la part de Notre Seigneur Jésus-Christ, de travailler et de manger leur pain paisiblement.* (Seconde épître de St.-Paul aux Thessaloniciens, chap. 5, v. 11 et 12.) Ces deux opuscules sont ornés chacun d'une jolie vignette. Le style en est simple, populaire, tel qu'il doit être pour ce genre d'écrits, les passages de l'écriture sainte sont heureusement amenés. L'affreux évènement qui fait le fond de la brochure, intitulée: *La Loterie,* est tiré de nos annales criminelles, il est rapporté dans le Journal de l'empire, du 7 Novembre 1813. C'est l'histoire d'un homme du peuple (*Robert*), qui après avoir marché longtems dans la voie de la probité, s'étant laissé aveugler par la fatale passion de mettre à la loterie, a peu-à-peu dévié du chemin de la vertu, a renoncé au travail, s'est jetté dans les bras de la débauche et a fini par devenir criminel. Ayant commis conjointement avec un nommé *Bastien* un vol sur le grand chemin, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Voici la finale de cette intéressante brochure *):

*) *La Loterie*, n.° 4. Publié par la société des traités religieux de Paris, et se trouve à l'Agence de la société, rue de l'Oratoire-Saint-

« Après avoir prononcé la sentence, le juge leur adressa quelques exhortations terminées par ces mots : « Les lois vous condamnent à une longue détention, à de pénibles travaux ; c'est ainsi que vous expierez l'outrage que vous avait fait à la société, et que vous servirez d'exemple et d'avertissement à ceux qui pourraient s'égarer comme vous. Souvenez-vous que ce n'est pas seulement envers les hommes que vous êtes coupables, mais que vous avez aussi offensé le Dieu tout-puissant qui vous avait placés sur la terre, et dont les châtimens s'étendent bien au-delà de notre existence terrestre : consacrez le reste de vos jours au repentir ; implorez avec ferveur la grâce de celui qui a envoyé son fils au monde pour *sauver ce qui était perdu* *), et puisse-t-il avoir pitié de votre ame et vous faire miséricorde ! »

« Robert avait eu le temps de se préparer au terrible châtiment qui lui était réservé ; il ne fut donc pas surpris de la rigueur des lois ; mais sentant combien il était coupable, il voulut au moins que son malheureux exemple ne fût pas perdu pour ceux qui avaient assisté au jugement ; et, se tournant vers l'auditoire, il dit d'une

Honoré n.° 12. 1822. Ce petit écrit a fait un bien immense. Voici un fait à l'appui de cette association ; on pourrait en citer par centaines : un des membres les plus zélés de la société c'était un Américain, M. *Wilder*, ancien banquier à Paris. Afin de pouvoir, sans affectation, porter ces utiles écrits à la connaissance de sa nombreuse clientèle, il en avait toujours un dépôt sur son bureau. Un négociant de Paris, grand joueur, vient le trouver, et voit comme par hazard la *Lotérie*. « Qu'est-ce que c'est ? Vous savez que ces choses m'intéressent. » — Eh bien, empochez cet écrit, répond M. *Wilder*, il vous fera gagner. — Le lendemain notre homme revient : Ah, Monsieur, vous aviez bien raison de dire que cela me ferait gagner, je vous promets de ne plus jamais mettre à la loterie.

*) Saint-Luc. XIX, 10.

Digitized by Google

voix émue: « J'aurais pu vivre utile et estimé, si j'avais su me contenter du produit d'une honnête industrie, et si le désir d'un gain rapide ne se fût emparé de mon cœur. La loterie a été la première cause de ma chûte: *j'ai voulu devenir riche, et je suis tombé dans la tentation* *). Si j'avais opposé à ma passion plus de résistance, ma femme ne resterait pas veuve, et mon fils orphelin au milieu d'un monde qui leur reprochera peut-être mon crime; et moi-même je ne serais pas condamné à passer dans les fers le reste de mon existence. Puissé-je inspirer à tous ceux qui m'écoutent l'horreur de ce jeu, et leur persuader de le fuir, comme une peste qui détruit la paix de la conscience et le bonheur domestique!...»

« Les gendarmes s'approchèrent alors pour le reconduire en prison; les assistans le suivirent des yeux avec intérêt, et plus d'une prière en sa faveur s'éleva vers le ciel.»

Voici comment s'exprime *la société de Bâle,* par l'organe de M. *Spittler*, dans une lettre adressée à Oberlin, en date du 22 Juillet 1808.

« *Très-cher et respectable ami!*

Persuadé que tout ce qui pourra contribuer à faire naître, à faire aimer la piété intéressera Votre cœur, je prends la liberté de Vous donner connaissance d'une entreprise qui tend uniquement à ce but, et qui ne pourra que produire des fruits salutaires.

Plusieurs amis du bien et de la vérité, considérant la grande disette d'ouvrages français écrits dans le style pur de l'évangile, et surtout à la portée des enfans, ont

*) I. Timothée VI, 9.

Digitized by Google

conçu le bienfaisant projet de former un établissement qui fournira de pareils ouvrages au plus bas prix possible. — Animés de ce désir ils viennent de faire un premier essai en faisant imprimer la brochure ci-jointe, intitulée : *Manuel des enfans, etc.* Le prix d'un exemplaire cartonné, comme cet échantillon, ne coûtera que 6 sols, en en prenant une certaine quantité. Veuillez l'examiner et l'accepter avec bonté. L'approbation qu'obtiendra ce petit ouvrage et le nombre de commissions que l'on voudra bien donner pour se le procurer, ne pourront que contribuer à encourager et consolider un établissement formé sans aucune vue intéressée, uniquement pour l'amour du bien.

J'aime à croire, mon cher et respectable ami, que Vous Vous ferez un plaisir de seconder ces intentions pures, et que Vous Vous empresserez de donner de la publication au présent ouvrage. Vous acquerrez par là des droits à notre juste reconnaissance.»

De pareilles sociétés furent crées à Berlin, à Strasbourg et dans d'autres villes. Oberlin et ses excellens paroissiens qu'il avait élevé à la piété et à la bienfaisance, contribuaient puissamment à la réussite des généreux efforts de ces associations par des dons multipliés.

Digitized by Google

LIVRE SEPTIÈME.

Évènemens divers de la vie d'Oberlin depuis 1789. — Des honneurs qui lui furent rendus de son vivant. — De sa famille. — De Louise Scheppler. — Traits de quelques Ban-de-la-Rochois. — Des amis d'Oberlin.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies graves.

Le moral d'Oberlin exerçait une heureuse influence sur son physique : la simplicité, la pureté de ses mœurs, lui conservaient une santé qui fut précieuse, puisque la vie d'Oberlin était consacrée au service de l'humanité; les fatigues fortifiaient son corps. Il fit cependant une maladie grave, une fièvre putride menaçait ses jours en 1794. Cette maladie dura depuis le 20 Janvier jusqu'au 30 Mars de cette année. La consternation régnait au Ban-de-la-Roche, qui craignait de perdre trop tôt son cher papa. A peine retabli, faible de corps, mais fort de ce courage religieux qui vivifie l'ame, Oberlin

Digitized by Google

reprit l'exercice de ses fonctions évangéliques. Il alla à l'église appuyé sur deux de ses Anciens, il fut salué par les larmes de joie de tous ses paroissiens. Oberlin fit une autre maladie grave en 1811. Voici comment il parle à cet égard dans une lettre adressée à M. le pasteur *Risler*, de Muhlhouse. *) « Quant à moi, je me porte beaucoup mieux qu'avant ma grande, subite et dangereuse attaque, dont je fus assailli le 8 Février passé, où l'art des médecins était en défaut, la miséricorde de Dieu voulant quasi agir seule et donner à mes paroissiens allarmés une preuve forte de l'efficacité de la prière fervente.

« Quoique depuis lors je me porte fort bien, autant que les fatigues souvent forcées de bientôt 45 ans de service dans ces rudes montagnes semblent pouvoir permettre; cependant certaines dispositions de mon corps m'avertissent très-souvent que je dois me hâter d'arranger tout, et de me tenir prêt, puisque ma fin pourrait encore venir tout subitement.

« Ce qui me peine le plus, c'est la quantité innombrable de travaux, dont je suis assailli et accablé de toute part, et dont je ne peux jamais expédier la vingtième partie. »

---

*) VI.me Brouillon, p. 38.

CHAPITRE II.

Traits de bienfaisance d'Oberlin envers des juifs. *)

Nous allons encore citer quelques traits de bienfaisance et de piété d'Oberlin. Un colporteur juif, qui fréquentait depuis des années le Ban-de-la-Roche, et qui vendait des marchandises en partie à crédit, décéda et laissa sa femme dans la misère. A peine Oberlin en est-il instruit, qu'il fait demander à la veuve la liste des débiteurs de sa paroisse, il soigne l'encaissement et paie pour ceux qui se trouvent dans l'impossibilité d'acquitter leurs dettes.

Un juif est volé et assassiné sur les hauteurs du Ban-de-la-Roche. Oberlin fait passer à sa veuve cinquante francs pendant plusieurs années de suite. Cette femme étonnée de recevoir des dons si riches du pasteur d'une paroisse si pauvre, lui fait demander ce qui peut l'y engager. Le pieux pasteur répond que sous l'ancienne alliance on tâchait d'ôter la malédiction d'un endroit où s'était commis un meurtre par des peines et des sacrifices, et que dans la nouvelle alliance, il ne se croyait pas dispensé de son intercession pour sa paroisse, où s'était commis le meurtre, et qu'il faisait ses dons à la veuve indigente de la victime, en place de sacrifice.

*) Anecdotes communiquées par M. Daniel Legrand.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Incendie de Belmont.

OBERLIN était toujours une providence visible pour le Ban-de-la-Roche; c'est surtout dans les temps de malheur, au milieu des catastrophes et des calamités publiques, qu'il développait toute l'énergie de sa belle ame, qu'il faisait rejaillir cette philanthropie infatigable et ce dévouement paternel envers ses paroissiens qui le signalaient si éminemment. Telle fut sa conduite lors de l'incendie qui, le 23 Octobre 1810, dévasta la commune de Belmont. Le bon pasteur fut un des premiers sur les lieux, on le vit, au milieu des flammes, lutter avec courage et intelligence contre les progrès du feu. Plus tard il fit valoir toute son influence, toutes ses relations pour procurer des secours aux incendiés. Voici comment il raconte lui-même ce triste évènement dans une lettre adressée à son ami, M.r *Treuttel,* libraire à Paris. *)

Waldbach, ce 26 Novembre 1810.

Mon très-cher Ami,

«Je profite du premier moment de loisir, dont je puisse disposer pour Vous faire part d'un évènement qui nous a saisis d'effroi.

*) Vme Brouillon, p. 5.

Digitized by Google

Le 23 Octobre, entre 6 et 7 heures du soir, pressé d'ouvrage, je travaillai à ma table, lorsqu'il me semble entendre sonner à une heure inattendue. Je me lève pour voir ce que c'est. — Ah, c'était le tocsin, et le ciel du côté de Belmont, tout en feu! — Venu là, je vis le feu dévorer 10 maisons, qui avaient servi de logement à 20 ménages. Le village situé sur la montagne n'a point de ruisseau, les trois fontaines tirant leur eau d'une même source, étaient d'abord à sec, et ce n'était qu'avec de la terre et du fumier, et en partie en arrachant et détruisant, qu'on tâchait d'arrêter les progrès ultérieurs. Et cela encore n'aurait à rien servi, et le village entier aurait été consumé, si le vent violent, qui avec une vitesse effroyable avait communiqué le feu à ces dix maisons, n'avait pas été détourné par *une main plus forte et invisible* dès que celles-là étaient embrasées.

L'église avait commencé à brûler, elle a été garantie, grâces à Dieu; de même la maison d'école.

Comme toutes ces maisons furent embrasées si effroyablement vîte, on ne put rien sauver que les personnes dont, grâces à Dieu, aucune n'a péri.

Ce fut un spectacle attendrissant de voir tous les villages catholiques de quelques lieues à l'entour, voler au secours avec le plus vif empressement. Ils ne s'en tenaient pas là; dès le lendemain, et les jours suivans, ils amenèrent des provisions, pour hommes et bêtes, sur plusieurs voitures attelées de douze à dix-huit chevaux, à cause de la difficulté de la montée.

Et M. Champy, propriétaire des forges de Rothau et de Framont, m'envoya dès le lendemain vingt louis, à

Digitized by Google

distribuer, et Mad.[e] son épouse, une énorme charge d'étoffe pour habit.

Ah, combien de larmes de frayeur, de compassion, puis de gratitude et de doux attendrissement ont coulé!

A Dieu, très-cher ami, je Vous embrasse tendrement avec tous les chers Votres.» Oberlin.

Voici une pièce officielle qui concerne cet évènement:

ARRÉTÉ du Sous-Préfet de l'arrondissement de Séléstatt, en date du 27 Octobre 1810.

«Vû le rapport à nous fait par le Maire de Belmont, sur l'incendie qui a éclaté dans cette commune le 23 du présent mois;

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Séléstatt, considérant que ce fonctionnaire rend le témoignage le plus avantageux au zèle, à l'activité et à l'excellent esprit de bon voisinage, qu'ont montré dans cette circonstance affligeante les bons habitans des communes de Bellefosse, Breitenbach, Fouday, Sollbach, Waldbach, Wildbach, Rothau, Neuviller, Nasviller, Schirmeck, St. Blaise, Colroy-la-Roche, Ranrupt, Sausure, Plaine, Dieschbach et Blancherupt, et plus particulièrement encore MM. *Oberlin, pasteur à Waldbach*, et Wolff, maire de Rothau;

Arrête: Que mention honorable en sera faite au bulletin officiel de correspondance de cette Sous-Préfecture, et que copie du présent sera adressée aux maires des communes susmentionnées, à ceux de toutes les communes de l'arrondissement, et à MM. Oberlin et Wolff.»

Signé à la minute: Cunier.

Digitized by Google

Voici quelques-unes des lettres de remerciment adressées à cette occasion par Oberlin aux personnes généreuses qui sont venues au secours des malheureux incendiés.

A Monsieur Blech, *fabricant de St.e Marie.*

« Généreux collecteur pour les malheureux incendiés de Belmont, mille fervents remercîmens de J. Fr. Oberlin, pasteur de Belmont, etc. Waldbach, le 17 Décembre 1810. »

A Monsieur Chenal, *digne Maire de St.e Marie.*

« Généreux protecteur des malheureux incendiés de Belmont, mille fervents remercîmens de J. Fr. Oberlin, pasteur de Belmont, etc. »

Au dos de chacun de ces billets se trouvait un passage de la bible, ainsi que nous avons dit ci-dessus qu'Oberlin en avait l'usage.

Voici une lettre qu'Oberlin adressa à cette occasion au philanthropique et vénérable abbé Grégoire.

Le 30 *Janvier* 1811.

« Mon ancien cher ami ne cesse de me donner des preuves réitérées de son amitié, si précieuse à mon cœur, tantôt des salutations et tantôt de ses écrits, tels que récemment le traité intéressant des *Ruines de Port-Royal des Champs*, et maintenant 50 francs pour les incendiés de Belmont. Accablé de travaux, et ressentant les infirmités de l'âge, je suis hors d'état de lui exprimer tout ce que mon cœur sent; mais que Dieu veuille y suppléer, et le conduire de plus en plus à sa gloire par et en Jésus-Christ. » Oberlin.

Digitized by Google

Parmi les personnes qui dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, ont secondé le zèle philanthropique d'Oberlin, il convient de nommer : M.r *Treuttel* de Paris, dont l'épouse, ancienne élève du pasteur, conservait à celui qu'elle se plaisait aussi d'appeller son cher Papa, l'attachement le plus tendre; M.r *Champy* et M.r *Reber*, de St.e-Marie-aux-mînes.

Oberlin crut devoir faire connaître par une espèce de circulaire, les règles qu'il suivrait pour la distribution des secours. Voici cette pièce. *)

Distribution aux Incendiés.

« La plûpart des personnes qui m'ont envoyé quelque chose pour les incendiés, m'ont donné à connaître leur vœu, que j'aie surtout égard aux plus-à-plaindre, à ceux qui peuvent le moins se relever.

Or le plus-à-plaindre est celui qui est le plus chargé et qui a le moins de ressources.

Est plus-à-plaindre celui qui à égale portion de biens, a plus d'enfans à entretenir.

Et plus encore, qui avec moins de biens a plus d'enfans.

Est plus-à-plaindre celui qui pour loger sa famille, a été forcé à des dettes, que celui qui n'a pas de dettes.

Est encore moins-à-plaindre celui qui peut prêter à d'autres.

Est le moins-à-plaindre qui, avec le plus de ressources a le moins de charges.

Il faut donc mettre en compte 1) la quantité des en-

---

*) VIme Brouillon, p. 4.

Digitized by Google

fans; 2) le bas âge des enfans; 3) les intérêts à payer pour le logement; 4) le loyer à payer pour les biens loués.

Ceux qui se contentent d'une moitié de maison ont des incommodités à souffrir, que n'ont pas à souffrir ceux qui sont les seuls maîtres chez-eux. Il semble donc que les incommodités des premiers doivent entrer en considération, et être compensées.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Secours portés aux Enfans trouvés de l'hospice de Strasbourg, aux Incendiés du Bas-Rhin, aux Salinois, aux Grecs et à différens établissemens pieux et philanthropiques.

Eh! dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchans.

DELILLE.

LA charité ne reçoit peut-être nulle part un culte plus fervent qu'au Ban-de-la-Roche. Le digne pasteur était sûr d'être écouté chaque fois lorsqu'il indiquait à ses excellens paroissiens une nouvelle occasion de faire le bien et d'adoucir quelque malheur.

Les *enfans trouvés* recueillis dans l'hospice de Strasbourg avaient reçu le titre pompeux d'enfans de la patrie; ils n'avaient guères à s'en louer. Le directoire négligea cet établissement d'une manière révoltante; l'administration locale était sans moyens pour subvenir à ses besoins les plus pressans, elle fit un appel aux ames généreuses; cet appel retentissait à peine dans les vallons du Ban-de-la-Roche que le zélé pasteur parvint à recueillir des dons nombreux. Voici la lettre officielle qui l'atteste.

Digitized by Google

Strasbourg, le 11 Prairial de l'an 6 de la République française, une et indivisible.

L'Administration centrale du département du Bas-Rhin, au citoyen Oberlin, à Waldbach.

« Nous venons de recevoir, citoyen, votre lettre du jour d'hier, par laquelle vous nous prévenez que les communes de Belmont, Belfosse, Fouday, Solbach et Waldbach ont fait une collecte pour les enfans de la patrie, dont le produit sera incessamment versé dans la caisse du receveur de ce département. Veuillez bien recevoir nos remercimens. »

Salut et fraternité.

Kugler, aîné; Bertrand, Christiani, Grimmer.

Ce n'est cependant pas à des dons que se borna dans cette circonstance la générosité des Ban-de-la-Rochois. Beaucoup d'entr'eux s'empressèrent de venir à Strasbourg, un grand nombre de ces enfans fut adopté par eux. Les enfans adoptifs sont nombreux parmi ces bons montaguards: *la miche ne le sent pas*, disent ces braves gens.

Les villages du Bas-Rhin, *Mundolsheim* et *Suffelweyersheim*, incendiés en 1815 par le roi de Würtemberg actuel, les *Salinois*, les *Grecs* reçurent des dons nombreux par l'entremise d'Oberlin. Voici la lettre du Préfet du Bas-Rhin, constatant l'envoi des secours en faveur des Salinois.

Monsieur le Pasteur,

« J'ai reçu la lettre que Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3. de ce mois, pour m'informer du résultat de la collecte que Vous avez faite dans votre paroisse,

Digitized by Google

pour les incendiés de Salins. Le malheur ne pouvait pas rester sans être secouru, lorsque Vous avez parlé pour lui, à des ouailles, à qui Vous donnez journellement l'exemple d'une compatissante charité.

Veuillez donc, Monsieur le pasteur, recevoir, ainsi que Vos estimables paroissiens, l'expression de toute ma reconnaissance pour cette bonne œuvre.

J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée, Monsieur le pasteur, Votre très-humble et très-obéïssant serviteur.»

Le Conseiller d'état, Préfet du Bas-Rhin,
ESMANGART.

Des collectes réitérées furent faites dans les églises du Ban-de-la-Roche pour l'intéressante *institution du Neuhof* *), près de Strasbourg, où des enfans pauvres ou abandonnés reçoivent non-seulement l'instruction élémentaire qu'on donne dans nos écoles, mais où à l'instar des écoles du célèbre *Pestalozzi* on les met à même de se vouer un jour à l'agriculture ou à l'exercice d'une profession utile; de pareilles collectes eurent lieu pour les séminaires protestans de Strasbourg et de Montauban, ainsi que pour d'autres établissemens religieux.

---

*) Cette institution a été fondée et est encore dirigée par une société de philanthropes chrétiens.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Famine en 1817.

Le bien que l'on fait ne reste jamais sans récompense : Oberlin avait organisé au Ban-de-la-Roche un centre de charité dont les rayons s'étendaient au loin et semblaient souvent refluer sur ce pays même. Chaque fois que le Ban-de-la-Roche était affligé de quelque grande calamité, le plus vif intérêt éclatait en sa faveur.

Après une double invasion la disette acheva la ruine des départemens de l'Est : le fléau de la famine se fit sentir surtout dans les villages et hameaux du Ban-de-la-Roche. Déjà au printemps et en été de 1816 la détresse était grande, plusieurs familles ne se nourrissaient plus que d'herbes sauvages et d'un peu de pain noir, ce qui toutefois n'empêchait point cette population charitable de faire une collecte pour la commune voisine de *Ranrupt*, dont la grêle avait dévasté la banlieue. Mais lorsque l'hiver arriva, que les herbes sauvages manquaient, que le prix des denrées haussait rapidement, que par contre le prix de la main-d'œuvre pour le filage du coton subissait une forte baisse, alors la misère était à son comble. On ne voyait plus que des figures pâles, des corps décharnés se traînaient péniblement. Oberlin fit connaître par les feuilles publiques le triste état dans lequel se

Digitized by Google

trouvait le Ban-de-la-Roche et des secours en argent, en denrées, en grains pour ensemencer affluaient de tous côtés. A Strasbourg, deux dépôts pour recevoir ces secours furent organisés l'un chez feu M.r *Saltzmann*, ancien libraire, l'autre chez M.r le professeur *Herrenschneider*, tous deux amis d'Oberlin. Le Directoire de la Confession d'Augsbourg adressa des circulaires aux Consistoires, et un grand nombre de communes rurales de l'Alsace s'acquittèrent d'un devoir d'humanité. A Strasbourg, MM. *Berg* et *Kuttner*, artistes distingués, donnèrent un Concert au profit des malheureux Ban-de-la-Rochois; les élèves des pensionnats et des écoles joignirent leurs offrandes à celles de leurs parens. Des dons arrivaient non-seulement des différens points de l'Alsace, mais successivement aussi de Montbéliard, de Grenoble, de Paris, d'Anduse dans les Cevennes et de Londres.

Oberlin mit dans la distribution de ces secours un zèle et un discernement admirables.

Après que cette calamité eut cessé, le bon pasteur, habitué depuis longtems à ne voir que de ses enfans dans ses paroissiens, s'empressa de remplir un devoir cher à son cœur. Par un article chaleureux, inséré dans différens journaux, il fit connaître aux bienfaiteurs du Ban-de-la-Roche toute sa gratitude. Quoiqu'affecté d'une maladie d'yeux, il ne crut pourtant pas devoir borner à cette démarche l'expression de ses sentimens, il dicta et fit expédier à grand nombre de personnes des lettres individuelles de remerciment. Comme tout ce qui sortait de la plume d'Oberlin, porte l'empreinte de sa belle ame, nous en allons communiquer à nos lecteurs les deux suivantes :

Digitized by Google

A M.r Horst, vice-supérieur du collège de Saint-Guillaume à Strasbourg.

« Monsieur, le don charitable que vos chères élèves ont bien voulu m'adresser par l'entremise du respectable et digne M.r le professeur Herrenschneider, m'est parvenu, et c'est avec la plus vive gratitude envers le Seigneur qui a daigné toucher ces jeunes ames, que je vous en accuse, Monsieur, la réception. Veuille le Seigneur entretenir en leurs cœurs la flamme divine de la charité envers tous leurs frères malheureux, et leur donner pour récompense cette paix de l'ame qui est au-dessus de toute intelligence, et que le monde ne peut donner.

Pardonnez, Monsieur, que ces lignes n'ont pas été tracées par ma main ; mais l'affaiblissement journalier de mes yeux et la surcharge d'affaires ne m'ont pas permis de suivre le vœu de mon cœur. Toutefois elles contiennent les bénédictions et souhaits sincères de celui qui, avec l'estime la plus vraie, a l'honneur de se dire, Monsieur,

Votre dévoué,

Oberlin.

A MM. Berg et Kuttner, maîtres de musique.

« Messieurs, comment vous exprimerai-je la vive reconnaissance dont mon cœur est pénétré envers vous, pour la manière généreuse avec laquelle vous contribuez si puissamment au soulagement de mes pauvres paroissiens ! Que celui en l'honneur duquel vous avez fait servir votre art sublime, vous comble de ses bénédictions les plus précieuses, que moi et ceux dont vous avez adouci la misère, ne cessent d'implorer sur vous. C'est une pri-

Digitized by Google

vation pour moi de n'avoir pas pu écrire moi-même ce peu de lignes ; mais mes occupations qui surpassent mes forces affaiblies par la vieillesse et des souffrances d'yeux continuelles m'en empêchent. Toutefois si la main n'y est pas, le cœur s'y trouve.

J'ai l'honneur d'être avec respect et une intime gratitude, Messieurs, votre très-humble et très-reconnaissant serviteur.

Oberlin.

Parmi les pièces nombreuses que nous avons parcourues, concernant cette époque si funeste pour le Ban-de-la-Roche, nous avons remarqué le billet qu'un anonyme a adressé au bon papa, accompagné d'un don. Oberlin mit au bas de ce billet :

« *Je ne sais de qui? Seigneur! Tu le connais! cher Sauveur veuille le récompenser!* »

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Voyages à Mühlhouse et à St.-Dié.

Oberlin fit en 1804 un voyage à *Mühlhouse*, où vivait alors un de ses enfans chéris Mad.e Witz, ainsi que nous le dirons plus tard. Son entrée dans cette ville patriotique et industrielle fut accompagnée d'une circonstance assez bizarre. On y attendait l'évêque Saurine, la foule va au-devant de lui hors des portes, lorsqu'Oberlin arrive seul et à cheval; son chapeau rond de toile cirée, retroussé des deux côtés, son habit noir et surtout sa figure vénérable frappe la multitude; de suite une même idée s'empare d'elle; c'est l'évêque qui veut entrer en ville *incognito*. C'est envain qu'Oberlin proteste contre des démonstrations et des honneurs qui lui devenaient importuns, une population entière l'accompagne jusqu'à la maison où il s'était proposé de descendre.

Oberlin fit plusieurs voyages à St.-Dié, où il se plaisait de visiter les hôpitaux et les prisons et d'y laisser des traces de son inépuisable charité.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Soixante-dixième Anniversaire de la Naissance d'Oberlin.

Le 31 Août 1810 fut un beau jour pour le Ban-de-la-Roche; le soixante et dixième anniversaire de la naissance d'Oberlin fut célébré par une population reconnaissante. La jeunesse se distinguait surtout par cette allégresse qui lui est propre; des dons, simples comme la nature d'où ils émanaient, et offerts par des cœurs purs comme elle, des fleurs, des guirlandes furent donnés au bon vieillard. Voici la lettre qu'Oberlin adressa à cette occasion à ses jeunes paroissiens :

AUX ÉCOLIERS DE MA PAROISSE.

Waldbach, ce 1er Septembre 1810.

« *Mes chers Écoliers !*

Je suis très-sensible à l'honneur que vous m'avez fait par vos guirlandes en souvenir de ma 70me année écoulée. Mais vous ne pensiez pas, qu'un honneur qu'on ne mérite pas humilie et rend confus.

Si par mes faibles efforts, j'ai pu vous être de quelque utilité, tout l'honneur en appartient à Dieu, qui a allumé dans mon cœur cet amour que je vous porte, et m'a donné

Digitized by Google

et conservé jusqu'ici les forces de travailler d'après le souhait de mon cœur. Ce sont les belles fleurs, que votre propre créateur a données à votre pays, qui vous ont servi de matière et d'étoffe, pour me donner ce témoignage de votre amour. Ces fleurs sont bientôt flétries, mais l'impression qu'elles ont faite sur mon cœur, ne se flétrira jamais; et je demande ardemment à Dieu, que vous puissiez devenir des fleurs non-flétrissables dans le paradis de Dieu. Que Dieu vous bénisse et qu'il bénisse les personnes qui travaillent à votre instruction avec ardeur et fidélité, pour vous faire prospérer pour le service et l'honneur de notre cher et tendre sauveur.

Mais il me reste un souhait : un souhait ancien et toujours nouveau, un souhait qui me domine et ne me quitte pas; c'est, que ma paroisse voulût célébrer une fête; fête générale et universelle, où toutes les personnes sans distinction voulussent prendre part, chacun en son particulier; savoir:

La fête de cœur en l'honneur, en récompense et à la joie de celui, qui pour nous a sué du sang en Gethsémané et s'est laissé flageller, cracher au visage, couronner d'épines et clouer à la croix, pour nous rouvrir le ciel, que nos péchés nous avaient fait perdre.

Voilà la fête que je désirerais tant que toutes les ames de ma paroisse voulussent célébrer, en se donnant à lui, telle que chacune se trouve avec tous ses défauts, tous ses vices, pour chercher en lui pardon, guérison, purification et sanctification.

Voilà une fête qui réjouirait tous vos défunts et à laquelle tout le ciel prendrait part; une fête qui actuellement dans ce monde se célébrerait sans le moindre éclat

Digitized by Google

dans le secret du cœur de chacun; mais que, lorsque la mort nous aura rassemblés tous dans l'autre monde, nous répéterions avec des musiques vocales et instrumentales, qui feraient retentir les airs dans tout le séjour céleste des bien-heureux.

Oberlin, pasteur.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Honneurs publics rendus à Oberlin de son vivant. — Médaille d'or de la Société royale d'agriculture de Paris.

A diverses époques Oberlin reçut des preuves éclatantes de l'estime et de la haute considération dont il a joui à juste titre. Nous avons déjà parlé de la *mention honorable* qui fut faite d'Oberlin au sein de la Convention nationale. En 1818, la *Société royale et centrale d'agriculture de Paris* décerna à Oberlin la grande médaille d'or; elle fut remise au mandataire de notre bon pasteur en séance publique le 29 Mars de cette année. Voici quelques pièces qui ont trait à cet évènement qui a rempli de joie les nombreux amis d'Oberlin.

SOCIÉTÉ ROYALE ET CENTRALE D'AGRICULTURE.

A Paris, le 5 *Mars* 1818.

Monsieur,

« D'après les témoignages multipliés de votre zèle pour le premier des arts, et d'après le souvenir que j'ai moi-même conservé de tout ce que vous avez fait pour la civilisation et la culture d'un coin sauvage de nos Vôges, j'ai proposé aujourd'hui à la Société royale et centrale d'agriculture de Paris, de vous décerner solennellement

Digitized by Google

une de ces distinctions qu'elle accorde, tous les ans, aux amis de la charrue et aux bienfaiteurs de l'humanité. M. Levrault, aîné, célèbre imprimeur à Strasbourg, M. le Baron de Gérando, conseiller d'état, M. Grégoire, ancien évêque de Blois; d'autres personnes, aussi recommandables, m'avaient envoyé, sur ma demande, quelques détails relatifs aux soins que vous vous êtes donnés depuis un demi-siècle pour le bien-être du Ban-de-la-Roche, et à la persévérance louable avec laquelle vous avez suivi les plans d'amélioration que vous aviez trouvés commencés, ou que vous avez conçus vous-même. Sur mon rapport, la Société royale a décidé qu'elle vous offrirait une médaille d'or, dans sa séance publique de cette année, qui doit avoir lieu à l'hôtel-de-ville de Paris, le dimanche de Quasimodo, 29 de ce mois. Je ne perds pas un moment pour vous en prévenir, Monsieur, afin que vous puissiez, ou vous déterminer, si cela est possible, à venir vous-même à Paris recevoir personnellement cette médaille des mains du Président de la société; ou, si ce voyage n'est pas dans vos convenances, donner et envoyer de suite votre procuration à la personne que vous choisirez pour vous remplacer et assister en votre nom à la séance publique, dont cet acte de justice de la société sera sans doute un des plus touchants épisodes et un des plus beaux ornemens. Je me félicite d'en avoir eu l'idée et de l'avoir fait adopter à la Société.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer en particulier l'hommage de ma vénération et de mon respect.»

Le Vice-Président de la Société royale et centrale d'agriculture, membre de l'Académie française, etc.

C.te François de Neufchateau.

Digitized by Google

A Monsieur le Comte François de Neufchateau, *Vice-Président de la Société royale d'agriculture, membre de l'Académie française, etc.*

Monsieur !

« Vous me faites l'honneur par votre lettre du 5 Mars de m'annoncer la distinction infiniment honorable, que la Société royale d'agriculture a voulu me décerner, en décrétant sur votre rapport bienveillant que la médaille d'or, qu'elle a l'usage d'accorder tous les ans à quelqu'un d'entre les amis de la charrue, auquel elle désire de marquer son approbation, me fut remise. Je sens combien je dois au zèle, avec lequel vous avez daigné faire valoir auprès de la société les rapports favorables, que quelques-uns de mes amis ont cru devoir vous faire à mon égard. Recevez en, Monsieur le Comte, mes remercimens respectueux et veuillez être l'interprête de ces mêmes sentimens auprès de la société respectable à laquelle vous présidez. Mon grand âge de 78 ans, m'interdisant l'éloignement de ma paroisse, à laquelle je consacre volontiers le peu de jours que Dieu me laissera encore vivre au milieu d'elle, je prie Monsieur le Baron de Gérando, par une lettre que je prends la liberté de lui adresser, de vouloir bien me représenter à la séance publique du 29 Mars, pour recevoir en mon nom une distinction à laquelle je m'attendais d'autant moins, que caché dans un vallon reculé des Vôges, je n'y ai fait que ce que mon devoir envers Dieu, mon souverain pasteur, et mon attachement à la pauvre paroisse à laquelle il m'avait appelé, exigeaient de moi.

Digitized by Google

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monsieur le Comte,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé : J. Fréd. Oberlin,

pasteur de la paroisse de Waldbach, au Ban-de-la-Roche.

Waldbach, ce 10 Mars 1818.

Monsieur !

« Par le présent plein-pouvoir, j'autorise Monsieur le Baron de Gérando, membre du Conseil d'état à recevoir en mon nom, la médaille qui m'a été annoncée par Monsieur le Comte de Neufchateau, vice-président de la Société d'agriculture.

Je le prie respectueusement de vouloir être auprès d'elle l'interprète de ma profonde gratitude pour une distinction si inattendue, par laquelle la société daigne honorer mes vieux jours.

En foi de quoi, j'ai apposé mon seing à ma signature. »

Waldbach, le 10 Mars 1818.

Signé : J. Fréd. Oberlin,
pasteur de la paroisse de Waldbach,
au Ban-de-la-Roche.

A Monsieur le Baron de Gérando, *membre du Conseil d'état.*

« Par une lettre dont m'a honoré Monsieur le Comte de Neufchateau, j'apprends les démarches que plusieurs de mes amis, auxquels vous avez daigné vous associer, ont faites pour attirer sur moi l'attention de la Société d'agriculture, et me faire décerner la médaille distribuée

annuellement pour l'encouragement de cette partie de l'industrie nationale.

Quelque douceur que je trouve à finir mes jours au milieu de mon troupeau, et à être ignoré hors de ma chère paroisse, je ne puis cependant qu'être touché des sentimens de bienveillance que vous, Monsieur le Baron, Monsieur Levrault et Monsieur l'abbé Grégoire, avez bien voulu me prouver à cette occasion.

J'abuse peut-être de votre amitié pour moi en prenant la liberté de vous charger de mon plein-pouvoir, pour recevoir en mon nom la médaille qui m'est destinée ; mais les assurances réitérées que je ne cesse de recevoir de vos sentimens à mon égard, me donnent la hardiesse de vous demander cette nouvelle preuve de votre bonté pour moi.

Je prie Madame la Baronne, de vouloir bien permettre qu'un vieillard presqu'octogénaire, lui adresse ses bénédictions paternelles.»

J'ai l'honneur d'être avec un dévouement respectueux,
Monsieur le Baron,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé : J. Fréd. Oberlin,

pasteur de la paroisse de Waldbach, au Ban-de-la-Roche.

Waldbach, le 10 Mars 1818.

Paris, le 29 *Mars* 1818.

Monsieur,

« Peu de circonstances m'ont autant touché et ont été plus honorables pour moi que la faveur que vous m'avez accordée, en me chargeant de recevoir pour vous la mé-

Digitized by Google

daille que vous a si justement décernée la Société royale et centrale d'agriculture. Je n'y avais aucun titre. Si j'ai rendu à vos vertus, au bien que vous avez fait, un témoignage bien inférieur encore à la vérité, je n'ai fait que donner un cours naturel au profond sentiment de vénération que je vous porte. Je reviens de la séance solennelle où j'ai eu le bonheur de vous voir décerner une couronne à laquelle tout le public a applaudi. Je laisse à votre digne élève, à Madame Treuttel, la jouissance de vous en donner les détails dont son cœur aura été bien ému. C'est une bonne fortune pour moi que d'avoir connu ce cœur si généreux, si religieux et si pur, et de pouvoir entendre parler quelque fois de vous à la personne qui peut le mieux vous faire connaître et qui vous peint par sa propre vie. Ma femme conserve pour vous non-seulement un souvenir, mais un sentiment dont j'ai été souvent dépositaire, que je partage avec elle. Elle vous en adresse l'hommage, et j'y joins celui de la reconnaissance, du respect et du dévouement avec lequel je suis, Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

BARON DE GÉRANDO.

Le rapport fait à la Société royale d'agriculture, par M.r François de Neufchateau, commence par ces belles paroles :

« Voulez-vous connaître un modèle de ce qu'on pourrait faire dans toutes les campagnes pour le bien de l'agriculture et celui de l'humanité ? Quittez un moment, en idée, les rives de la Seine ! Permettez que je vous transporte sur un des sommets les plus âpres des montagnes

Digitized by Google

des Vôges ! Amis de la charrue, amis du bien public, venez voir le Ban-de-la-Roche ! » Ce rapport fut livré à l'impression *), à sa suite se trouvent deux lettres du respectable M.r Legrand, père, l'une adressée à M.r le *baron de Gérando*, conseiller d'état, président de la société pour l'instruction élémentaire ; l'autre à M.r Treuttel, sur les services rendus plus particulièrement à l'agriculture par Oberlin. Nous avons déjà donné ci-dessus un extrait de cette dernière lettre (v. p. 138 etc.) Ainsi que nos lecteurs ont pu le voir par les pièces que nous venons de leur communiquer, ce fut M.r de Gérando qui reçut la médaille au nom d'Oberlin dans la séance publique de la Société royale d'agriculture dont nous avons parlé. M.r de Gérando l'adressa à M.r Legrand, père, et ce fut au milieu des paroissiens d'Oberlin, ce fut à l'église (le 18 Avril 1818) qu'elle fut remise solennellement au digne pasteur. Voici le discours que M.r *Legrand* prononça à cette occasion.

Monsieur le Pasteur !

« J'ai reçu de vos amis et de vos parens à Paris la médaille d'or, que la Société royale d'agriculture vous a décernée, dans sa séance solennelle, tenue le 29 Mars. C'est d'après leurs désirs que j'aurai l'honneur de vous la présenter ici au milieu de vos chers paroissiens.

---

*) Le frontispice de cette brochure représente le portrait d'Oberlin. En tête de la première page on voit le dessin des deux faces de la médaille ; d'un côté se trouvent les portraits des rois Louis XV, XVI et XVIII, avec la légende : *Instituit*, *Constituit*, *Restituit* ; de l'autre côté est une charrue, au bas de laquelle on lit : *Ex utilitate decus.* La légende porte : *Regia et primaria agriculturae societas Parisiorum.* A. MDCCCXV.

Digitized by Google

Habitans du Ban-de-la-Roche!

Je sais, que vous ressentirez tous la plus vive joie, en apprenant que les mérites de votre cher pasteur et les bienfaits qu'il vous a prodigués, pendant 50 ans, par une vie consacrée entièrement a votre bonheur, seront connus de toute la France, afin qu'ils puissent servir de modèles à tous les serviteurs de Dieu qui désirent d'avancer le salut des ames confiées à leurs soins, avec le même zèle désintéressé, la même sagesse et confiance en Dieu, qui ont dirigé les voies de votre cher pasteur.

Dieu a couronné ses œuvres au milieu de vous. Il a accordé à ses prières toute sorte de bénédictions répandues sur le Ban-de-la-Roche: ses conseils, ses sacrifices, son exemple ont beaucoup contribué, vous le savez, à perfectionner la culture de votre sol d'ailleurs peu fertile:

Il a attiré, dans votre vallon écarté, des branches d'industrie autrefois inconnues; il a été le premier moteur de tant de bien qui s'est fait parmi vous depuis un demi-siècle.

Aussi son nom en est-il béni et chéri de nous tous, comme celui d'un tendre père, et dès aujourd'hui il sera respecté par la France entière; grâces en soient rendues à une société illustre qui, entrant dans les vues paternelles de notre bon roi, a cherché avec empressement le mérite parmi les membres d'une confession différente de celle du culte dominant, et n'a pas craint de le décorer de ses suffrages; puisse cette distinction honorable répandre de la douceur sur les derniers momens de la vie active et bienfaisante de notre cher pasteur!

Digitized by Google

Dieu en soit loué! Dans sa haute vieillesse il jouit encore de toute sa force d'ame pour veiller sur son cher troupeau, tandis qu'il voit avec la sérénité du chrétien, approcher l'heure qui le réunira de plus près au Seigneur, auquel toute sa vie a été consacrée.

Que le Dieu de bonté veuille exaucer nos prières pour sa conservation au milieu de nous aussi longtemps que notre soumission à ses divines volontés nous permettra de le désirer.

J'ai l'honneur, Monsieur le Pasteur, de vous présenter la médaille.»

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Honneurs publics rendus à Oberlin de son vivant: Décoration de la Légion d'honneur.

PENDANT la domination de Napoléon, le Ministre de l'Intérieur demanda à la Société d'agriculture de Strasbourg de lui désigner quelques personnes qui en raison des services rendus au premier et au plus utile des arts se seraient acquis des titres à la reconnaissance publique, assez éminens pour pouvoir être désignées pour la *Légion d'honneur*. Dans une séance de cette société, à laquelle j'assistai comme l'un de ses membres, le choix tomba sur Oberlin, et je me fais un plaisir de le dire, que ce fut d'après la proposition de feu M.r *Loyson*, alors Procureur-impérial-substitut, homme estimable auquel de nombreux amis conservent des souvenirs ineffaçables. Cette proposition n'eut cependant pas de suite. Ce ne fut que sous le gouvernement de Louis XVIII qu'Oberlin reçut une décoration qui lui était due à tant d'égards. En la décernant à Oberlin, le monarque honorait autant la Légion elle-même que notre bon pasteur, qui était loin de se douter d'une pareille faveur à laquelle il n'aurait jamais aspiré, étant placé trop haut par son noble et indépendant caractère, pour pouvoir être atteint par les inspirations de la vanité.

Digitized by Google

Nous allons translater ici quelques pièces qui se rattachent à un évènement auquel ont applaudi tous les amis de la charrue, de l'industrie et de la philanthropie.

Ordonnance royale qui crée Oberlin Chevalier de la Légion d'honneur.

Paris, le 1er Septembre 1819.

ORDONNANCE DU ROI.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

D'après le compte qui nous a été rendu par notre Ministre de l'Intérieur, que le sieur Oberlin, pasteur depuis cinquante-trois ans à Waldbach (Vôges), emploie de constans efforts pour améliorer l'état de ses paroissiens; que l'on doit à son zèle et à ses lumières les établissemens d'instruction primaire formés dans cette commune, ceux de plusieurs branches d'industrie, de meilleurs procédés agricoles et des travaux utiles sur les routes, qu'enfin c'est à ses soins éclairés que cette contrée jadis peu féconde doit son aspect heureux et florissant;

Voulant honorer une conduite si éminemment pastorale,

Vû l'article 20 de l'ordonnance du 26 Mars 1818,

Sur le rapport de notre Ministre secrétaire d'état de l'Intérieur,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

Art. 1er Le sieur Oberlin, pasteur à Waldbach, est nommé Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur.

Art. 2. Notre Ministre secrétaire d'état de l'Intérieur, et notre cousin le Maréchal duc de Tarente, grand-chancelier de l'ordre, sont chargés de l'exécution de la présente ordonnance.

Digitized by Google

Donné en notre Château des Tuileries le 1er Septembre l'an de grâce dix-huit-cent dix-neuf, et de notre règne le vingt-cinquième.

Signé : LOUIS.

PAR LE ROI,

Le Ministre secrétaire d'état au département de l'Intérieur, signé Cte DECAZES.

Pour expédition conforme,

Le Conseiller de Préfecture, Secrétaire-général,

Signé : PIERS.

LETTRE du Ministre de l'Intérieur, relative à la nomination à la Légion d'honneur.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

Paris, le 6 Septembre 1819.

Copie de la lettre de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, à M. le Maître des requêtes, Préfet des Vôges.

« Monsieur le Préfet, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt dans votre lettre du 19 Août dernier, le récit de tout ce que M. le pasteur Oberlin a fait, depuis cinquante-trois ans, pour vivifier la partie du Ban-de-la-Roche qui lui est confiée, et les étonnans succès qu'il a obtenus. J'ai mis ce tableau sous les yeux du roi, et Sa Majesté a bien voulu, selon votre désir, décorer ce digne pasteur.

J'ai l'honneur de vous transmettre une ampliation de l'ordonnance qui le concerne et dont vous voudrez bien lui donner connaissance, afin qu'il se pourvoie auprès le Grand-chancelier de l'ordre. »

Recevez, Monsieur, etc.

Le Ministre de l'intérieur.

Digitized by Google

Pour le Ministre et par son ordre :
Le Maître des requêtes, chef de la 2e Division,
Signé : . . . . . .
Pour copie conforme,
Le Maître des requêtes, Préfet des Vôges,
Boulo de Coulombier.

BREVET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Louis par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, Chef souverain et Grand-maître de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Voulant donner une preuve de notre satisfaction royale au sieur Oberlin (Jean-Fréderic), né le trente-un Août mil sept-cent quarante, à Strasbourg, département du Bas-Rhin, pasteur de Waldbach (Vôges), pour les services qu'il nous a rendus et à l'état,

L'avons nommé et nommons Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, pour prendre rang dans la Légion, à compter du 1er Septembre mil huit-cent et dix-neuf, et jouir du titre de Chevalier et de tous les honneurs et prérogatives qui y sont attachés.

Donné au Château des Tuileries, le neuf Septembre de l'an de grâce mil huit-cent vingt, et de notre règne le vingt-sixième. LOUIS.

Par le Roi, Chef souverain et Grand-maître,
Le Grand-chancelier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur. Macdonald.

Vu, vérifié, scellé et enregistré, registre 9. f.° 122.
Le Secrétaire-général de l'Ordre, J.te de . . . . .

Digitized by Google

LÉGION D'HONNEUR. — PRÉFET DES VOSGES.

CABINET DU PRÉFET. Épinal, le 11 Septembre 1819.

Le Maître des requêtes, Préfet du département des Vôges, à M.r Oberlin, pasteur à Waldbach.

MONSIEUR !

« J'ai chargé M.r le Sous-préfet de St.-Dié, de vous transmettre une ampliation de l'ordonnance du roi, par laquelle Sa Majesté vous a nommé Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur. Je m'empresse de vous en féliciter. Personne plus que moi ne prend part au témoignage flatteur que vous recevez de la satisfaction royale. Plus que tout autre, je puis apprécier combien vous en êtes digne par votre absolu dévouement et votre infatigable persévérance à chercher ce qui peut faire le bien de vos paroissiens.

Vous trouverez, ci-jointe, copie de la lettre que m'a adressée le Ministre de l'Intérieur, en me transmettant l'ordonnance qui vous nomme Chevalier de la Légion d'honneur. Vous y verrez combien S. Exc. sait apprécier les bienfaits que le Ban-de-la-Roche doit à votre longue administration spirituelle.

J'ai reçu votre lettre du 31 Août. J'ai écrit à M.r le Vte Decazes, Préfet du Bas-Rhin, dans le sens de cette lettre, pour la réparation du chemin vicinal qui depuis Fouday aboutit jusqu'à la route au Bourguignon.

Je ne doute pas que M. le Préfet du Bas-Rhin n'employe toute son influence pour faire réparer, par la commune de Fouday, ce chemin si nécessaire à votre contrée. »

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération. BOULO DE COULOMBIER.

Digitized by Google

St.-Dié, le 11 *Septembre* 1819.

Monsieur,

« J'arrive d'Épinal et j'ai trouvé à mon retour les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'y répondrai plus en détail, mais je ne veux pas laisser partir M.r le Maire de Wildersbach sans vous témoigner toute la peine que j'ai éprouvée en apprenant que votre santé avait éprouvé quelque atteinte.

Le Roi instruit de tout ce que vous avez fait pour la contrée que vous habitez, a voulu vous accorder une récompense éclatante, en vous nommant Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur. Quoique je ne sois pas informé officiellement de cette circonstance, je suis autorisé par les feuilles publiques à vous offrir mes félicitations, et j'éprouve une bien vive satisfaction, en pensant que vous recevez la justice qui vous est due. »

J'ai l'honneur d'être avec une haute considération,
Monsieur, *Votre très-humble serviteur,*
Haudry de Soucy, Sous-préfet à St.-Dié.

Voici la réponse qu'Oberlin adressa à M. le Préfet des Vôges et à M. le Sous-préfet de St.-Dié.

LETTRE D'OBERLIN AU PRÉFET DES VOSGES.

Waldbach, ce 23 Septembre 1819.

A M.r Boulo de Coulombier, Maître des requêtes, et Préfet des Vôges.

Monsieur le Préfet!

« J'ai reçu la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer sous la date du onze Septembre. Par la lettre de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, qui s'y trouvait jointe,

j'ai vu que c'est votre rapport bienveillant sur mes faibles efforts pour opérer le bien de mes paroissiens qui m'a attiré la grâce de Sa Majesté, dont la décoration de la croix de Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, m'est une preuve si éclatante.»

Recevez en, Monsieur le Préfet, mes remercimens respectueux, et daignez agréer l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Préfet,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. Fréd. Oberlin, pasteur,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Lettre d'Oberlin à M.r Haudry de Soucy, Sous-Préfet de St.-Dié.

«Monsieur, j'ai été surpris, on ne peut pas plus, à l'ouverture de la chère votre du 12 Septembre, et je suis tout confus des bontés de M.r le Préfet et des votres. Veuille le Dieu tout puissant nous conserver longtemps encore Sa Majesté, notre bon roi, et le combler de ses bénédictions, et faire prospérer les efforts et entreprises de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, de M.r le Préfet et les votres pour le bien des sujets et administrés.

Agréez, Monsieur, les assurances de la haute estime avec laquelle etc.»

Voici quelle fut la formule de serment des récipiendaires:

FORMULE DU SERMENT.

«Je jure d'être fidèle au roi, à l'honneur et à la patrie; de révéler à l'instant tout ce qui pourrait venir à

Digitized by Google

ma connaissance, et qui serait contraire au service de Sa Majesté et au bien de l'état; de ne prendre aucun service, et de ne recevoir aucune pension, ni traitement d'un Prince étranger, sans le consentement exprès de Sa Majesté; — d'observer les lois, ordonnances et réglemens; — et généralement de faire tout ce qui est du devoir d'un brave et loyal Chevalier de la Légion d'honneur.»

Oberlin disait à quelques amis qui le complimentaient à cette occasion : « Le roi a eu la bonté de m'envoyer la décoration de la Légion d'honneur; mais qu'ai-je fait pour la mériter? Qui, dans ma situation, n'aurait pas fait ce que j'ai fait et peut-être mieux? » Ces paroles partaient de l'ame d'Oberlin, car son humilité était quelquefois d'une touchante naïveté.

Oberlin réunit les différens documens que nous venons de relater et mit au dos de la liasse ces mots écrits d'une main ferme : *Chevalier de* 80 *ans.*

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Honneurs publics rendus à Oberlin en son vivant : Société d'émulation du département des Vôges.

Dès la fondation de la *Société des sciences, agriculture et arts de Strasbourg*, Oberlin en fut nommé membre correspondant. Une *Société d'émulation* fut créée pour le *département des Vôges.* Elle s'empressa d'inviter Oberlin à concourir à ses travaux. Voici la lettre de M.r de Meulan, Préfet des Vôges, et la réponse d'Oberlin.

Épinal, le 10 Janvier 1825.

A M.r le pasteur Oberlin.

«Monsieur, la Société d'émulation du département des Vôges, qui vient de s'organiser et qui doit s'occuper de ce qui concerne l'agriculture, l'industrie, les antiquités, les sciences et belles-lettres, s'est empressée de vous comprendre au nombre de ses membres, dans la persuasion que vous voudrez bien vous associer à ses travaux.

Je n'ai pu qu'applaudir à son choix, et j'ai l'honneur de vous adresser l'arrêté qui contient votre nomination.»

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Préfet des Vôges,
M.r de Meulan.

Digitized by Google

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

Le Préfet du departement des Vôges;

Vû les présentations qui lui ont été faites par la Société d'émulation de ce département;

Vû l'article 1er de l'arrêté réglementaire, du 8 du courant, arrête ce qui suit:

Art. 1er M.r Oberlin (Jean-Fréderic), pasteur de l'église de Waldbach, arrondissement de St.-Dié, est nommé membre de la Société d'émulation du département des Vôges, section de l'agriculture.

Art. 2. Une expédition du présent arrêté lui sera adressée avec invitation de concourir aux travaux de la société.

Épinal, le 10 Janvier 1825. M.r de Meulan.

Réponse d'Oberlin.

«Monsieur le Préfet! Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser votre arrêté du 10 Janvier, rendu à Waldbach le 28, qui confirme ma nomination comme membre de la Société d'émulation du département des Vôges, par laquelle j'ai été compris au nombre des présentations sujettes à votre approbation, et invité à m'associer à ses travaux. Plus je suis sensible à cette haute marque de bienveillance, et plus je sens le poids de mon âge de 84 ans, qui voué encore avec le peu de forces qui me restent à une paroisse de près de 2000 ames, disseminées sur nos hautes montagnes, ne me laisse ni la possibilité, ni l'espoir de coopérer à des travaux, dont les succès seront un objet constant des vœux que j'adresserai à Dieu, pour y attirer ses bénédictions; en m'acquittant

Digitized by Google

ainsi de la seule manière, qu'il m'est encore permis de concourir comme membre honoraire aux vues patriotiques, qui animent les fondateurs d'une société vouée au bien public.

Veuillez, M.r le Préfet, agréer vous-même et faire agréer à MM. mes confrères l'expression de ma vive gratitude et du dévouement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. Fréd. Oberlin, pasteur,

Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Des Enfans d'Oberlin.

Nous avons déjà cité (p. 186) les noms des enfans d'Oberlin; nous allons dire un mot à leur égard, en regrettant que la modestie de ceux d'entr'eux qui vivent encore, nous interdise d'en faire l'éloge qu'ils méritent tous à tant de titres. Nous consacrerons toutefois un chapitre particulier à Henri Oberlin.

Emmanuel-Fréderic, et *Fréderique-Salomé* sont morts en bas âge. Nous avons parlé de la mort héroïque de *Fréderic-Jérémie*. *Fidélité-Caroline* devint le 3 Septembre 1795 l'épouse de M.r Wolf, d'abord instituteur et pasteur en second à Mittelbergheim, et puis pasteur à Bischwiller: M.me Wolf, cet ange de bonté quitta cette terre le 15 Mai 1809.

M.r *Charles-Conservé Oberlin* a fait ses études au gymnase et à l'ancienne université de Strasbourg. Il se voua d'abord à la chirurgie, et fit longtemps partie de l'armée du Rhin, où il fut distingué par le célèbre Percy, alors chirurgien-en-chef de cette armée. M.r Oberlin fut nommé docteur en médecine par la faculté de Strasbourg, en présence de laquelle il soutint des thèses sur la vaccine. Cédant à une vocation irrésistible, il embrassa l'étude de la théologie. Le 1.er Octobre 1808 il fut installé

Digitized by Google

par son respectable père comme pasteur à Rothau et sans cesser de venir comme médecin au secours de l'humanité souffrante, il exerça ses fonctions pastorales avec le plus noble zèle. Il y a quelques années qu'il a donné sa démission comme pasteur, et s'est retiré à Fouday, où il continue à exercer l'art de guérir.

Henriette-Charité devint le 26 Mars 1804 l'épouse de M.r Josué Graff, pasteur de Mühlhouse. M.r Graff, animé d'une piété fervente, reçut une vocation pour Uscholicka, dans la Russie asiatique. Son épouse le suivit dans cette contrée lointaine avec cette abnégation chrétienne qui fait la base de son caractère. Après un séjour de 14 ans dans ce pays, la famille Graff revint en Europe, et s'empressa de rejoindre le bon *papa*, auquel, sans vouloir accepter de titre officiel, M.r Graff servait d'aide dans ses fonctions pastorales pendant plusieurs années. Ses infirmités l'obligèrent plus tard de s'établir avec son épouse à Strasbourg.

Louise-Charité se maria en 1802 avec M.r Pierre Witz, de Mühlhouse, où il exerça pendant quelque temps les fonctions de diacre réformé et d'instituteur; en 1808 il reçut une vocation comme pasteur à Bienne en Suisse; depuis 1815 il est pasteur à Colmar. M.r Witz est auteur de plusieurs ouvrages estimables de mathématiques et de grammaire. M.me Witz, cette chère amie de mon enfance, s'est vû enlever par la mort plusieurs de ses enfans. Elle a toujours sû opposer aux adversités de la vie cet héroïsme chrétien qu'elle tient de son père.

Fréderique-Bienvenue se maria en 1806 avec M.r Rauscher, alors pasteur à Roppenheim. En 1809 il reçut une vocation pour Harskirch. Il devint en 1811

Digitized by Google

instituteur et pasteur-adjoint à Barr, où il séjourna pendant 14 ans. Notre vénérable Oberlin sentant défaillir ses forces pria son digne gendre de venir auprès de lui. La famille Rauscher alla s'établir dans la chère maison curiale de Waldbach en 1825.

M.r Rauscher, qui aujourd'hui comme successeur de son illustre beau-père, mérite tous les jours d'avantage la reconnaissance de ses paroissiens par son zèle infatigable; M.r Rauscher se consacra avec un rare dévouement à ses nouvelles fonctions pastorales. Lui et sa digne épouse ne cessaient de donner *au cher papa* les preuves les plus touchantes de leur piété filiale. M.me Rauscher fait partie d'une société biblique de dames. Son fils aîné est pasteur à St.-Dié.

Il est remarquable que les deux fils d'Oberlin qui sont parvenus à un certain âge, se sont voués au saint-ministère, et que toutes ses filles ont épousé des pasteurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Henri Oberlin.

Ce digne fils d'un respectable père mériterait à juste titre une biographie entière, tant sa vie est riche en bonnes œuvres. Nous regrettons de ne pouvoir consacrer à sa mémoire que la notice suivante.

Henri-Geofroi Oberlin fut envoyé de bonne heure à Strasbourg auprès d'un de ses parens. Le jeune Oberlin ne lui cacha pas son désir de se vouer aux sciences, mais le craintif parent redoutant la dépense que cela pourrait occasionner au généreux, mais peu fortuné pasteur du Ban-de-la-Roche en fit l'observation à Henri, et celui-ci, par piété filiale, se résigna à apprendre un métier. Il fut d'abord placé chez un tourneur, et puis chez un relieur. Son penchant pour les lettres fut cependant irrésistible. Oberlin l'apprit indirectement et conjura son fils de ne point se laisser influencer par des conseillers pusillanimes, de s'en rapporter à la providence et d'entrer courageusement dans la carrière pour laquelle il se sentait tant de vocation.

Henri fut au comble du bonheur. Rien n'égalait son ardeur pour l'étude : il ne saisissait pas très-promptement, il avait de la peine à apprendre par cœur, mais son assiduité, son zèle infatigable lui faisaient surmonter

Digitized by Google

tous les obstacles. Il fréquentait plusieurs années le gymnase de Strasbourg; il n'y remportait jamais les premiers prix, mais il y fut toujours un bon élève. Nous étions alors liés d'une étroite amitié, nous avions formé avec plusieurs autres condisciples une société littéraire; jeunes gens de 12 à 14 ans, nous nous croyions des académiciens; heureuse illusion d'un âge dont aucune époque de la vie ne sait reproduire le charme! Les traités, car nous en faisions, les traités de Henri se distinguaient moins par la facilité et l'élégance du style que par le talent de l'observation et de studieuses recherches: l'histoire naturelle devint de bonne heure pour lui une science d'affection, et il y fit plus tard des progrès remarquables. A la suite d'une maladie, il alla au Ban-de-la-Roche pour y hâter son rétablissement; c'était au fort de la terreur, la maison de son père était remplie de proscrits, il m'écrivait alors souvent: enfant de 89, comme tous nos camarades, ah qu'il aimait la liberté! ah qu'il détestait le despotisme et l'anarchie! Mais ce qui le tourmentait surtout, c'était de négliger tant de leçons; pour lui les vacances étaient toujours trop longues, il regardait chaque instant arraché au travail comme un moment perdu. Nous ne pouvions pas lui causer de plus grand plaisir qu'en lui envoyant nos cahiers.

Le sentiment religieux, *inné* pour lui, bonheur trop rare! se développait dans sa belle ame dès sa plus tendre jeunesse. Pour son cœur aimant, l'amitié était toujours d'un grand prix: Henri, un autre ami et moi, nous nous appellions alors le *Trio* (*Kléeblatt*). Pendant quelques semaines le bon *Henri* n'avait pas reçu de nos nouvelles. Voici la réponse à une de mes lettres:

Digitized by Google

Waldbach, ce 30 Germinal, II.
(1794.)

«Es freut mich recht sehr in Dir noch den theilnehmenden Freund zu erkennen, freilich wäre es mir lieb gewesen mit Euch ein glückliches Kleeblatt zu bilden, aber eitel waren Deine und meine Hoffnungen und Ansichten: doch tröste ich mich mit dem: *Wäre es der Wille Gottes gewesen, dann gewiss wären unsre Wünsche eingetroffen; diese sind aber nicht befriedigt worden, so erkenne ich daraus, dass es nicht der Wille unsers Gottes war; und wie könnte es mich freuen, was wider Gottes Begehren zu handeln.* Die Liebe aber gegen einander soll auch nicht einmal mit dem Tode aufhören.» C'est-à-dire, «j'ai été rempli de joie en lisant ta lettre, qui est celle d'un ami qui prend toujours part à tout ce qui m'intéresse. Certes j'aurais aimé à continuer à rester auprès de vous, notre cher Trio; tes espérances et tes vues ont été vaines comme les miennes; je me console toutefois par cette pensée: *Si telle avait été l'intime volonté de Dieu, nos vœux auraient certainement été accomplis; il n'en fut pas ainsi; j'en conclus qu'ils n'étaient pas conformes à la volonté de Dieu; et comment pourrais-je me réjouir de faire quelque chose qui fut contraire aux désirs de mon Dieu!* »

Henri Oberlin fréquentait pendant quelques années les cours de l'ancienne université; il étudiait presqu'en même temps la médecine et la théologie. Il faut le dire, il n'eut guères la patience de scruter les différens systèmes de cette dernière science, il s'attachait presqu'avec ténacité aux idées de son père.

Digitized by Google

La conscription arracha notre excellent ami à ses paisibles travaux; voici ce que je trouve dans les tablettes de Papa : « Le 27 Novembre 1799 mon fils Henri quitte Strasbourg, le havresac sur le dos comme conscrit, mais sous les auspices paternelles de la divine providence. » Et notre bon Henri n'a jamais cessé un instant d'éprouver l'influence protectrice de cette providence à laquelle l'avait recommandé son tendre père. Oui, « l'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent et les garantit; »... Des amis d'Oberlin recommandèrent Henri à M.r Percy, qui avait déjà accordé sa bienveillance à Charles Oberlin, ainsi que nous l'avons dit. Henri fut nommé officier de santé et envoyé comme tel à notre armée en Suisse, commandée alors par l'immortel *Masséna*, dont les brillans succès arrêtèrent l'invasion des farouches Moscovites. Le voyage, pour se rendre à son poste, fut pour lui plein d'agrémens; les nombreux amis de son père s'empressèrent de lui témoigner tout l'intérêt qu'ils lui portaient. A Colmar il fut reçu à bras ouverts par le célèbre *Pfeffel*; à Mühlhouse par les familles *Graff*, *Mæder* et *Witz*. Il fit un plus long séjour à Bâle, où il tomba malade : la famille *Stehlin* le reçut dans son sein comme un des leurs, il obtint les soins généreux de l'habile médecin *Stichelberger*. Mais à Zurich surtout les plus douces jouissances furent réservés à son noble cœur, il devint l'ami du célèbre *Lavater*. Cet homme illustre avait l'habitude d'adresser aux personnes qu'il chérissait des distiques en hexamètres, ils étaient moins remarquables par leur forme métrique que par le fond des idées et des sentimens religieux. En voici un qu'il adressa à Henri Oberlin.

Digitized by Google

⊙ 24. II. 1799. *)

Dich Nathanaëls Sohn; Nathanaël-Oberlin schützet
Wo du immer seyst und welches dein Amt sey des Herrn Hand;
Jeden Gottessucher bewacht ein himmlisches Heer stets,
Und im Menschengedränge verlässt ihn das Auge des Herrn nie.
O der Glaubenswonne: Mich sieht das Auge des Herrn stets,
Jeder Blick auf den Herrn macht freundlicher scheinen des Herrn Aug,
Jedes Gebet des Vertrauens bewegt ihn zu Wundern der Liebe.

Voici une traduction littérale de ce distique:

« Toi, fils de Nathanaël, toi Nathanaël-Oberlin, quelque part que tu puisses être et quel que soit ton emploi, la main du Seigneur te protège; une armée céleste veille sur tous ceux qui recherchent Dieu; au milieu du tumulte des hommes l'œil du Seigneur ne le perd pas de vue. O charme de la foi: l'œil du Seigneur me voit toujours; chaque regard dirigé sur le Seigneur fait briller dans ses yeux des rayons de joie; chaque prière du cœur lui fait faire de nouveaux miracles d'amour. »

L'état maladif de Henri, suite des fatigues de la guerre et des douloureuses sensations que les ravages de ce fléau de l'humanité lui avaient inspirées, lui valurent son congé. Pour rétablir sa santé, il retourna au Ban-de-la-Roche. Son cœur fait pour les émotions les plus douces et les

*) Nous avons conservé cette manière de dater de *Lavater*.

Digitized by Google

plus pures avait conçu un ardent amour pour une jeune personne infiniment estimable, qui avait été en pension chez son père, et qui jusqu'à ce jour n'a pas cessé d'être l'amie de la famille Oberlin; ses sentimens furent partagés, cependant des obstacles insurmontables s'opposaient à une union qui aurait été une des plus assorties. La foi de Henri lui inspira cette résignation qui est un des plus beaux ornemens du véritable chrétien. En communiquant cette lettre à mes lecteurs, je pense faire plaisir au grand nombre des amis de Henri, je ne crois d'ailleurs pas sortir de mon sujet, car les sentimens qui dominent dans cette belle émanation de l'ame du fils furent toujours ceux du père. Voici cétte lettre.

Waldbach, den 28. Vendemiaire, IX.
(1800.)

„*Lieber Ehrenfried! Was machst Du? Bist Du noch unruhig in Deinem Gemüthe? Doch nein, ich will nicht fragen, es ist besser man leeret solche Fragpunkte nur allein in Gottes Schoos aus — wenigstens habe ich gefunden, dass wenn ich bei Menschen Ruhe suchen wollte, ich nur noch unruhiger wurde, denn da sie mir meine Griefs oder wie soll ichs nennen? nicht aufheben konnten, so machten sie mir dieselben dadurch nur wichtiger und im nemlichen Grade mächtiger, und so wurde ich immer mehr derselben ihre unglückliche Beute. — Ich hatte schon verschiedene Arten von Unruhen, worunter die Nahrungs-Sorgen, mit dem was dazu gehört, und die Sorgen wegen den Studien und dem künftigen Stand die unbeträchtlichsten waren; aber diejenigen waren hart, die auf Menschen-Anhänglichkeit sich grün-*

Digitized by Google

deten. — Ich fand keine Ruhe bis ich endlich nach langem Gebet die Kraft bekam dem lieben Gott, wie Abraham, ein Isaacs-Opfer zu thun. — Lieber Gott, nimm Du Sie, diese Person, ich opfere Dir Sie auf; aber mach Du Sie zu Deinem Kind.»

Voici la traduction de cette lettre:

«Mon cher Ehrenfried! Ton ame est-elle inquiète? mais non, je ne t'adresserai plus de semblables questions; il vaut mieux qu'à cet égard on s'épanche dans le sein de Dieu, telle est du moins l'expérience que j'ai faite. Chaque fois que j'ai voulu chercher la tranquillité intérieure auprès des hommes, mon inquiétude ne fit qu'accroître. Comme ils ne pouvaient me débarasser des griefs que je me reproche, ils ne m'en ont fait sentir que d'avantage leur importance, je fus donc alors plus que jamais, en proie à ma douleur. J'ai déjà passé par plus d'une angoisse : soucis pour ma nourriture, soucis pour le succès de mes études, soucis pour le choix d'un état; mais ce qui m'a toujours tourmenté le plus, c'est mon *trop grand attachement aux hommes.* Je n'ai trouvé de repos que jusqu'à ce qu'après une longue et ardente prière, j'ai trouvé assez de force pour offrir à mon cher Dieu, ainsi qu'Abraham, *un sacrifice d'Isaac.* Je lui ai dit: O mon Dieu! prends donc cette chère personne, je te l'abandonne, *fais en ton enfant.*»

A peine sa santé, qui, par des souffrances physiques et morales avait reçu de si rudes atteintes, fut-elle rétablie, qu'il s'en retourna à Strasbourg auprès de son savant oncle, le philologue, et continua, avec une ardeur redoublée, ses études de la médecine et de la théologie.

Henri soutint en 1805 d'une manière brillante sa

Digitized by Google

thèse pour le grade de docteur en médecine; ce n'étaient pas quelques pages improvisées ou dictées par quelque répétiteur, ce fut un ouvrage entier, fruit d'immenses travaux, qu'il soumit à la faculté. Nous avons déjà cité cet ouvrage. V. p. 2. Il serait difficile de dire que dans un travail de ce genre on eût pu désirer plus de clarté et de méthode, mais ce qui est incontestable, c'est que c'est un recueil précieux de recherches géognostiques, économiques et médicales qui prouvent la vaste érudition de l'auteur dans ces différentes parties. Nous ne terminerons pas cet alinéa sans dire que la préface de cet ouvrage témoigne encore du bon cœur de Henri; il paye un large tribut de reconnaissance aux personnes qui lui ont fourni des notes, et qui ont plus ou moins secondé ses efforts; nous nous bornerons à citer MM. *Herrmann* et *Hammer*, M.r *Eckel*, l'un des plus dévoués amis du Ban-de-la-Roche, et *Sébastien Scheïdecker*.

A partir de cette époque, Henri Oberlin se voua plus particulièrement à l'étude de la théologie et aux idées religieuses. Il fut pendant quelque temps Supérieur du Séminaire protestant de St.-Guillaume à Strasbourg.

Plus tard (1808 ou 1809), il reçut une vocation comme gouverneur des enfans de M.r Richter, colonel russe, qui demeurait à Riga. Henri, qui, ainsi que son père, aimait les voyages, et qui surtout ne balançait jamais à se rendre aux volontés de Dieu, dès qu'il crut en entendre la voix, s'empressa de se rendre à son poste. Nous avons peu de données sur son séjour en Russie, nous ne doutons pas qu'il ait fait dans sa nouvelle carrière tout le bien que ses talens, son zèle et son cœur généreux le mettaient à même de répandre. Ses idées

Digitized by Google

religieuses paraissent toutefois y avoir pris une direction plus forte et presque spéciale. Lié avec Mme *de Krüdner*, cette femme supérieure, dont nous parlerons encore plus tard, paraît avoir exercé sur lui beaucoup d'empire. Henri fut de retour au Ban-de-la-Roche le 5 Décembre 1813. *) A son passage par Strasbourg il vint me voir et je fus frappé, je dirai même presque peiné de son austérité. Il m'a paru qu'il prenait presque trop à la lettre le passage de l'évangile: « Travaillez à votre salut *avec crainte et tremblement.* » (St.-Paul aux Philippiens II, 12.)

Henri Oberlin reçut à Strasbourg les ordres sacrés, ce fut, pendant le blocus, le 16 Janvier 1814. Il seconda son père dans ses fonctions pastorales avec ce zèle et cette scrupuleuse fidélité qui ne l'ont pas quitté un instant de sa vie, et qui souvent lui ont fait exécuter des travaux au-dessus de ses forces. Comme un berger qui prend soin de son troupeau, il cherchait chaque brebis égarée pour lui montrer le chemin du bercail. Ses sermons, ses visites dans les maisons et dans les écoles, ses exhortations et ses prières, des réunions pour l'édification et la propagation des Saintes-écritures remplissaient son temps.

Henri, toujours animé par le feu sacré de la foi, prêt même à répandre son sang, s'il le fallait, pour le triomphe des augustes vérités du christianisme, Henri se chargea d'une mission évangélique. De pareilles missions n'ont rien de commun, à ce qu'on pense bien, avec cette dramaturgie de prêtres fanatiques et sanguinaires, qui

*) Nous empruntons cette date à la biographie anglaise du pasteur Oberlin.

Digitized by Google

ont fait tant de mal à la France, et surtout à la cause qu'ils affectaient de vouloir défendre : la religion toute céleste repousse les jongleries et les vaines cérémonies du paganisme. Henri entreprit un voyage biblique, ce fut en 1816, au fort de la terreur royaliste, ce fut à l'époque même où, après le séjour de la Duchesse d'Angoulême, les Trestaillons et d'autres monstres versaient à flots le sang des protestans du midi, que le bon et brave Henri se porta au milieu de ses coréligionnaires persécutés, distribuant des bibles, et portant des paroles de paix et de consolation. Il visita Nismes et Montauban; faisant le trajet de Toulon à Marseille la nuit sur une voiture découverte, il gagna une fièvre catharrale, il se dirigea ensuite vers l'Ouest, ne craignant pas d'aborder le fameux bocage de la Vendée, et s'en retourna par Nantes et Orléans. Il arriva au Ban-de-la-Roche très-malade. Un an après, un violent incendie éclate à Wildersbach; Henri, dont la santé était dans l'état le plus déplorable, s'y transporte toutefois et y prodigue de généreux secours. Son corps, que consumait une ame trop ardente, devait succomber sous le poids de tant de fatigues et de travaux. Il resta pendant quelque temps chez son frère Charles, pasteur et médecin à Rothau, qui lui prodigua, ainsi que son épouse, les soins les plus tendres. Sentant approcher sa fin, il eut le désir de retourner dans sa maison paternelle. La voiture de la famille Legrand, de cette excellente famille si intimement liée avec celle d'Oberlin, alla le prendre, le transport fut des plus difficiles : on attela quatre bœufs et deux chevaux, la voiture était précédée et entourée par des maires et maîtres d'école du Ban-de-la-Roche, qui ôtaient

Digitized by Google

les pierres et soutenaient la voiture contre les chocs, Mme Oberlin se soutenait avec un bras et tenait Henri de l'autre; les bras de Mme Oberlin étaient soutenus par Louise Scheppler; ainsi se fit le trajet d'une distance de deux lieues qui dura toutefois depuis une heure jusqu'à six heures. Quatre jours après, Henri expira; ce fut le 15 Novembre 1817, à deux heures du matin; ses dernières paroles étaient: « *de la mort à la vie!* »

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Henri Oberlin. (Continuation.)

Consacrons encore quelques lignes à la mémoire de notre excellent ami, que *Lavater* avait salué avec tant de raison du beau nom de *Nathanaël.* *)

Voici l'extrait d'une lettre que *Louise Scheppler* adressa à Mme *Wægelin*, une des plus fidèles et des plus tendres amies de la famille Oberlin.

Ce 1er Décembre 1817.

« Ce cher défunt ! Oh qu'il nous laisse un grand vuide et d'un autre côté nous ne pouvons que remercier le Seigneur, tout en versant bien des larmes, de l'avoir délivré de ses amères souffrances ; je voudrais que vous l'eussiez vu, ma chère, on ne peut pas se faire une idée de ses souffrances ; son corps était tout desséché, mais déjà actuellement il bénira le Seigneur . . . Il est heureux, *nous en avons des nouvelles* . . . Ah, que n'étiez vous présente pour être témoin de ses derniers momens, ah, qu'ils étaient édifians et consolans ! jamais, non jamais je ne les oublierai ! ! »

Voici le discours que notre vénérable pasteur, ce héros de la foi, prononça en chaire à l'occasion de la mort d'un fils qu'il avait si tendrement aimé, tel que nous l'avons trouvé parmi ses papiers.

---

*) Ce nom signifie : *Donné de Dieu et donné à Dieu.* V. P. 308.

Digitized by Google

« 1817, *Novembre* 16. *Le lendemain de la mort de mon fils Henri-Geofroi.*

St.-Jean V. 24. *En vérité, en vérité, je vous dis,* que celui qui entend ma parole et qui m'obéit, a la vie éternelle, et il ne sera point exposé *à la condamnation,* mais il est passé de la mort à la vie.

De la mort à la vie! Voilà la devise, le motto, le mot de ralliement des chrétiens, c'est-à-dire, de toutes les personnes qui ont fidèlement gardé leur alliance de baptême et ne l'ont violée par aucun péché volontaire.

Et de toutes les personnes qui étant tombées hors de la grâce de Dieu, s'en repentent sincèrement, se sont souvenues avec douleur de leur alliance de baptême enfreinte, et de la violation de leur alliance renouvellée lors de leur confirmation — qui sont retournées auprès du sauveur de nos ames, et ont aspiré à l'honneur et au bonheur de vivre devant lui, avec lui et pour lui.

De la mort à la vie! Ah, quel aspect et regard serein dans l'avenir, quelle espérance joyeuse, quelle teinture délicieuse que cela donne et répand sur toutes les parties de leur vie ici-bas! Sur tous les travers, sur tous les chemins parsemés de larmes, quand on sent vivement l'effet de cette parole de l'apôtre du Seigneur: *Toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu.*

Toutes, toutes choses tristes et joyeuses, douces ou amères, et les tribulations, même les plus douloureuses, toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu, à leur vrai bien, à leur bonheur et prospérité éternelle; elles sont toutes, et les plus amères principalement, elles sont toutes *des échelons*, qui les font

Digitized by Google

monter d'un degré de vertu divine à l'autre, toujours à plus de perfection dans la foi et confiance en Dieu, dans l'obéissance filiale et joyeuse à ses commandemens, dans l'humilité, la douceur, la débonnaireté, la délicatesse dans les sentimens, le goût de la bienfaisance; dans la charité, la pureté, en un mot dans toutes les vertus célestes. Mais en avançant le chrétien dans la vertu, elle l'avance dans la ressemblance à Dieu, dans le rétablissement de l'image de Dieu, et par conséquent toujours plus haut dans les régions de la lumière, toujours plus près de la résidence de Dieu, notre créateur et notre père. Car à chacun sera assigné une demeure plus ou moins grande en gloire, plus ou moins près de la source inépuisable de toute félicité, suivant sa plus ou moins grande ressemblance intérieure spirituelle et morale avec Dieu.

De la mort à la vie! Ah, que par cette espérance, lorsqu'elle est fondée, l'idée de la mort, d'ailleurs si terrible, perd de sa terreur à proportion que l'on est en droit d'espérer ce changement ravissant! Lorsque nous naissons, nous entrons dans la mort, car c'est ainsi que notre créateur et père a qualifié et nommé notre vie présente, *pauvre vie prétendue*, vie remplie d'épines, de souffrances et de larmes!

Dieu l'a appellée mort et elle l'est depuis que les hommes sont déchus de leur glorieux état primitif, depuis qu'ils ont détaché leurs cœurs de Dieu pour l'attacher à ce qui est terrestre, passager et périssable — depuis qu'ils ont abandonné la source d'eau vive et vivifiante pour se creuser des citernes crevassées, qui ne donnent point d'eau ou une eau sale, puante, infectée

Digitized by Google

et vénimeuse. Mais quand nous ouvrons nos cœurs à la voix du divin pasteur, qui nous appelle si souvent à lui, quand nous aspirons à l'incomparable honneur et bonheur d'être reçus au nombre de ses brebis; ah, quel changement se fait alors en nous! Comme de gens mondains nous devenons célestes! Comme alors l'image de Dieu se rétablit successivement en nous!

Alors le but de nos actions, et le dessein de nos entreprises devient tout autre qu'auparavant. Ah, ce n'est plus alors de devenir riches et de gagner des avantages passagers et périssables que nous désirons, que nous souhaitons, auxquel nous aspirons dans nos travaux et dans nos épargnes!

Oh non! dans l'union de nos cœurs et sentimens avec le Seigneur Jésus-Christ nous épousons ses intérêts, nous cherchons à l'aider dans sa grande œuvre, dans l'affranchissement du pauvre genre humain de tous ses innombrables maux spirituels et corporels, de toute son affreuse corruption morale et de tous ses malheurs et innombrables espèces de souffrance qui en sont la suite.

Voilà le but qui anime les chrétiens, les disciples du Seigneur Jésus-Christ, et pour de pareils la mort serait une épouvante? au contraire, elle perd ce quelle a de plus effroyable; ils déviennent indifférens à certains égards pour la vie et pour la mort.

Demeurent-ils plus longtemps sur la terre, c'est pour glorifier le Seigneur autant qu'ils le peuvent suivant leur vocation, et pour le servir dans sa grande œuvre.

Sont-ils rappellés de cette terre par la mort? Bon, c'est pour continuer à le servir dans sa grande œuvre et à travailler à ce que le nom de Dieu soit glorifié, à ce

Digitized by Google

que son règne trouve entrée partout, et à ce que tout le monde prenne plaisir à faire sa volonté. Car avec lui et sous sa direction, et l'influence de son esprit, ils auront de l'ouvrage pour une longue suite de millions d'années qui s'écouleront, jusqu'à ce que tous les mondains, tous les avares, les impurs, les orgueilleux, les indociles — jusqu'à ce que tous ceux qui sont éloignés de la vie de Dieu, soient ramenés à Dieu par Jésus-Christ, et que toutes les créatures, jadis rebelles, soient ramassées autour du père éternel et universel, leur auguste et cher créateur, et que par conséquent d'après l'expression de St.-Paul : *Dieu soit tout en tous.* 1 Corinth. XV.

C'est pourquoi St.-Paul ne voulut pas se mêler d'opter ou de choisir entre la vie et la mort, entre rester plus longtemps dans ce monde-ci, ou aller dans l'autre. Il dit « *que son désir serait bien de mourir pour venir auprès du Seigneur ; mais que par rapport aux personnes qui par son moyen avaient été converties au Seigneur, il pourrait être plus nécessaire qu'il réstât encore dans cette vie ci-bas.* » Phil. V, 20. 24. *Car son but était que le Seigneur fut glorifié par lui*, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre. Phil. I, 20. 24. Et 2 Corinth. V, 15. il dit : *Le Seigneur Jésus est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux.* Et Rom. XIV, 7. 8. *Nul de nous autres ses disciples ne vit pour soi, ni ne meurt pour soi. Mais soit que nous vivions dans ce monde-ci, c'est pour le Seigneur et dans son service, soit que nous mourions, c'est encore pour aller le servir. Soit donc que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes toujours au service du Seigneur.*

Digitized by Google

Ah, chers amis, que le regard après une telle vie, que le regard dans le pays de l'autre côté du trépas est agréable et attrayant! que l'on peut en mourant chanter dans le cœur ces sonnets de *Drelincourt*:

Le voici le beau jour, le jour tant désiré,
Où mon saint-redempteur veut recevoir mon ame!
Mon cœur s'élève à lui, mon cœur est tout de flamme,
Pour s'élancer au ciel où j'ai tant aspiré.

Doux moment par mes vœux tant de fois attiré!
Tu viens couper enfin de mes malheurs la trame.
Jésus que par la foi j'embrasse et je réclame,
M'enlève d'une terre où j'ai tant soupiré.

Adieu terre couverte et d'horreurs et de charmes,
Terre pleine d'erreurs, d'iniquités, d'alarmes,
Dont même les douceurs excitent ma pitié.

Si du mortel combat passant à la victoire,
Je laisse dans ton sein ma fragile moitié,
Dieu seul sera mon tout dans le sein de la gloire.

NB. «Mon Henri-Geofroi, dans la longuissime agonie de son corps (car quant à l'esprit il en conserva l'usage parfait et intègre jusqu'à ce qu'il eût cessé de respirer), dans sa très-longue agonie, douloureuse, corporelle, il dit souvent: «Ah miséricorde, miséricorde ô Dieu! As-tu donc cessé d'être miséricordieux! Ah, que mourir est une chose dure, dure, dure!»

Puis quelques demi- ou quarts d'heure avant d'expirer, sa mine devint moins souffrante et il dit: (toujours avec beaucoup de peine) «*Maintenant un peu de repos, un peu de consolation, un peu de joie.*» Puis il répéta souvent: «*De la mort à la vie! De la mort à la vie?*» Enfin il présenta sa main tremblante pour y mettre les nôtres, il serra les nôtres très-sensiblement — il les re-

tint — *de la mort à la vie!* — et sans que nous nous en aperçumes il cessa d'être ici-bas. Deux fois Louise Scheppler l'ayant cru mort, lui tint les yeux fermés, mais ils se rouvrirent toujours dressés en haut.»

La mort de Henri Oberlin remplit le Ban-de-la-Roche de deuil; un cortège innombrable suivit ses dépouilles mortelles qui furent enterrées au cimetière de Fouday.

Plusieurs sociétés chrétiennes honorèrent sa mémoire par des discours. Ses amis de Bâle firent imprimer un traité qu'il avait composé et qui est intitulé: *Freundliche Einladung und brüderliche Aufforderung an alle Bibelgesellschaften zum eifrigen und anhaltenden Gebet um segensvolle Verbreitung des Wortes Gottes. Von H. G. Oberlin, gewesenem Pfarr-Vikar im Steinthal.* C'est-à-dire, *Invitation amicale et sollicitation fraternelle à toutes les sociétés bibliques pour qu'elles ne cessent de prier avec ferveur, afin que le Seigneur accorde sa bénédiction pour que sa parole divine soit répandue.»*

L'on peut dire que l'histoire de la vie de Henri Oberlin est la biographie en abrégé de son illustre père.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Louise Scheppler.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage de la respectable *Louise Scheppler*, qui a si puissamment concouru aux bonnes œuvres du pasteur Oberlin. Pour faire connaître à nos lecteurs les hautes vertus de cette excellente personne, qui est au-dessus de tout éloge, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de produire ici un témoignage aussi authentique qu'honorable. C'est un mémoire qui fut adressé à l'Académie française, et par suite duquel Louise Scheppler reçût dans la séance publique de St.-Louis 1829, le *grand prix de vertu*, fondé par M.r de Monthyon, qui est de 5000 francs.

Mémoire sur Louise Scheppler.

«Si, Messieurs, il était dans les intentions du généreux et respectable fondateur, feu Monsieur *de Monthyon*, de faire du bien à l'humanité, même après sa mort, en cherchant à exciter des sentimens nobles par des prix de vertu, distribués par le corps le plus illustre de la France, tout homme de bien sent l'obligation d'y coopérer en vous signalant les personnes qu'il croit les mériter et dont la modestie et la pureté de leurs motifs aimeraient à se soustraire à votre appel; afin que par votre choix ces dons honorables tombent en partage aux plus dignes.

Digitized by Google



M. Legrand père.



Louise Scheppler.

Digitized by Google

En vous nommant, Messieurs, Louise Scheppler de Bellefosse, département du Bas-Rhin, nous n'aurons pas à vous citer des traits détachés, mais bien une vie entière consacrée à l'exercice de toutes les vertus vraiment chrétiennes. Née le 4 Novembre 1763, de parens pauvres, elle annonça de bonne heure d'heureuses dispositions, qui lui procurèrent déjà à l'âge de 15 ans l'entrée dans la maison de feu le vénérable Oberlin, pasteur du Ban-de-la-Roche, sur les confins du Bas-Rhin et des Vôges.

Formée par lui, et dépositaire de ses vertus, elle se chargea après la mort de M.me Oberlin de l'éducation de ses sept enfans et du soin de son ménage, et c'est par cet esprit d'ordre et de sage économie qu'elle y porta jour et nuit, qu'il fut possible à cet homme unique, de faire tout le bien qu'il a fait et qui touche au merveilleux.

Mais l'esprit actif de Louise Scheppler, et son cœur rempli de l'amour de Dieu et de son prochain, ne pouvaient se restreindre à une sphère si étroite. Pendant 47 ans elle partageait toutes les peines et les soucis de son digne maître, et était son plus ferme appui dans toutes ses nobles entreprises, l'assistant avec un dévouement et un désintéressement au-dessus de tout éloge.

Jamais, ni M.r Oberlin, ni ses enfans ne pouvaient parvenir à lui faire accepter le moindre salaire; le premier voulant pourtant y réussir se servit du stratagème, de charger un de ses amis de Strasbourg de lui envoyer par la diligence une somme d'argent à son adresse, mais devinant l'auteur, elle la refusa le cœur profondément blessé. Après la mort de leur père, les enfans renouvelèrent leurs instances d'entrer au moins dans l'héritage pour une part d'enfant; ils ne purent obtenir d'elle que

le consentement de continuer à rester chez eux, sur le même pied dans la maison curiale comme une bonne *maman*, ce que sa profonde humilité envisagea comme une grâce à lui accordée.

C'est surtout par elle, que cet homme de Dieu exécuta cette belle et sublime idée de former par des conductrices des écoles pour les enfans du plus bas âge, dans lesquelles ces petits êtres intéressans reçussent les premières instructions, et qui plus tard servirent de modèle à des nations entières.

Il faut la voir encore aujourd'hui entourée d'une centaine d'enfans dont elle est tendrement aimée, comme elle sait les contenir par une fermeté douce, avec quel talent admirable elle varie les instructions et les occupations pour ôter tout accès à l'ennui ! Comment elle touche les jeunes cœurs par de beaux traits de piété et les rend sensibles aux grandes vérités de la religion.

L'année déplorable de disette 1817, prouva combien la connaissance des plantes salutaires et vénéneuses, qui faisait partie de ses instructions, fut utile aux habitans du pays, en leur indiquant des moyens de subsistance peu connus, sans les exposer par des méprises à de graves maladies.

M.r Oberlin sentant toutes les obligations qu'il avait envers cette excellente personne, laissa à ses enfans une lettre en forme d'acte testamentaire, pour n'être ouverte qu'après sa mort. Ce document précieux, dont l'original se trouve entre les mains du Révérend Consistoire de la Confession d'Augsbourg, qui aura l'honneur de le soumettre à vos yeux, est conçu en ces termes :

« *Mes très-chers enfans !* En vous quittant, je vous

Digitized by Google

lègue ma fidèle garde, celle qui vous a élevés, l'infatigable Louise. Les mérites qu'elle a pour notre famille, sont infinis.

Votre bonne maman la prit auprès d'elle dès avant sa quinzième année; elle se rendit utile par ses talens, son zèle, son application; à la mort prématurée de votre tendre mère, elle fut pour vous à la fois garde fidèle, mère soigneuse, institutrice, — tout absolument.

Son zèle s'étendit plus loin, vraie apôtre du Seigneur, elle alla dans tous les villages où je l'envoyais, assembler les enfans autour d'elle, les instruire dans la volonté de Dieu, leur apprendre à chanter de beaux cantiques, leur montrer les œuvres de ce Dieu paternel et tout-puissant dans la nature, prier avec eux et leur communiquer toutes les instructions, qu'elle avait reçues de moi et de votre bonne maman. Tout ceci n'était pas l'ouvrage d'un instant, et les difficultés innombrables qui s'opposaient à ces saintes occupations en auraient découragé mille autres. D'un côté le caractère sauvage et revêche des enfans, de l'autre leur langage patois, qu'il fallait abolir; pour se faire entendre il fallait leur parler dans cette langue et leur traduire le tout en français. Puis une troisième difficulté, étaient les mauvais chemins et la rude saison, qu'il fallait braver — pierres, eaux, pluies abondantes, vents glaçants, grêles, neiges profondes en bas, neiges tombantes d'en haut — rien ne la retenait, et revenue le soir, essoufflée, mouillée, transie de froid, elle se remit à soigner mes enfans et le ménage. C'est ainsi que pour mon service et pour le service de notre Dieu, elle ne sacrifiait pas seulement son temps et ses talens, mais encore toute sa personne et sa santé. Actuellement et

Digitized by Google

depuis plusieurs années, son corps est absolument ruiné par trop de fatigues et pour avoir passé trop subitement et trop souvent du chaud au froid et du froid au chaud, de la sueur au refroidissement, traversé les neiges, y être enfoncé jusqu'au ventre; la chemise mouillée se gélait, blessait les génoux jusqu'au sang, en s'y frottant sans cesse par le mouvement de ses jambes; sa poitrine, son estomac, tout est ruiné et incapable de plus rien supporter. Vous direz peut-être, qu'elle en fut récompensée par le bon salaire que je lui donnais? Non, chers enfans, non! Apprenez que depuis la mort de votre chère maman, je n'ai jamais pu parvenir à lui faire accepter le moindre salaire; elle employait le louage de ses biens pour faire du bien et pour s'habiller, et ce fut toujours comme une grâce qu'elle reçut quelque morceau d'habillement de moi et de mes provisions, que je dois cependant à son économie et à sa fidélité. Jugez, chers enfans! jugez de la dette que vous avez contractée envers elle en moi, et combien vous serez loin de pouvoir jamais trop faire à son égard. — Dans vos maladies et douleurs, et dans les miennes, combien de veilles, de soins, d'inquiétudes!

Encore une fois je vous la lègue, vous ferez voir par les soins que vous prendrez pour elle, si vous avez du respect pour la dernière volonté d'un père, qui vous a toujours inspiré des sentimens de gratitude et de bienfaisance. — Mais oui, oui vous remplirez mes vœux, vous serez à votre tour tous ensemble et chacun de vous en particulier, ce qu'elle fut pour vous, autant que vos moyens et votre proximité le permettront.

A Dieu mes très-chers enfans.»

Votre Papa, J. F. Oberlin.

Digitized by Google

Quel titre plus précieux pourrait-on présenter à une assemblée réunie pour décorer le mérite, que le témoignage le plus honorable de l'homme le plus vertueux ; mais vous désirez, Messieurs, qu'on place sur le monument de la vertu mise en pratique pendant un demi-siècle, encore une couronne de fleurs fraîches et odoriférantes. Transportons nous au lit de mort du vénérable patriarche; il est entouré de ses proches, ses paupières sont fermées à jamais, le déclin de ses forces et une maladie douloureuse ont précédé sa fin, qu'il avait désirée ardemment. Louise a perdu un père, elle a perdu celui qui depuis sa tendre jeunesse lui tenait lieu de tout, toutes les fibres de son cœur sont déchirées. Au milieu des sanglots une voix douce prononce ces paroles :

O jour bienheureux ! ô jour tant désiré ! c'est elle qui les a prononcées. O triomphe de notre sainte religion ! s'écrierait avec vous, l'auteur du génie du christianisme, si les hautes fonctions dont notre auguste monarque l'a investi, ne le tenaient pas éloigné de cette enceinte.

Quoique déjà d'un âge avancé avec un corps infirme et épuisé de fatigues, elle continue avec le plus grand zèle à se vouer à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse, elle tâche de former une pépinière de futures conductrices, elle administre le mont-de-piété du Ban-de-la-Roche, véritable mont-de-piété, où l'on prête sans intérêts et sans nantissement. Autre Tabita elle fait des vêtemens pour les pauvres, aide de ses bons conseils, porte la consolation dans tous les cœurs affligés, et c'est ainsi que Louise Scheppler ne cesse d'être la bienfaitrice d'une population entière de 2000 habitans, qui la ré-

30

vèrent tous comme une tendre mère. Qu'il serait doux pour cette ame généreuse, qui est certainement la dernière à s'y attendre, et qui vient de se dépouiller encore depuis peu de temps, de la majeure partie de son modique patrimoine en faveur de l'école de son village natal, si au déclin de sa vie, votre suffrage lui procurait le charme de suivre l'exemple du noble donateur du prix de vertu, en le destinant comme lui à une fondation bienfaisante pour son cher Ban-de-la-Roche.»

Signé: OBERLIN, fils, pasteur. LEGRAND, père.
PH. L. RAUSCHER, pasteur.

Nous Maire de la commune de Bellefosse, faisant partie de la paroisse de Waldbach, attestons la vérité des faits exposés en ce mémoire, et confirmons que la vie entière de Louise Scheppler n'est qu'une série de vertus.

Bellefosse, le 16 Mars 1829.

Signé: TH. SCHEIDECKER.

Vu pour légalisation de la signature du S[r] Scheidecker, Maire de Bellefosse. Schlestadt, 17 Mars 1829.

Le Sous-préfet, signé: DE KENTZINGER.

Vu pour légalisation de la signature de M.[r] de Kentzinger, Sous-préfet de Schlestadt. Strasbourg, 18 Mars 1829.

Le Conseiller d'état, Préfet du Bas-Rhin,
Signé: ESMANGARD.

Le Directoire du Consistoire-général de la Confession d'Augsbourg certifie, que les faits allégués dans la notice sur Louise Scheppler, sont de notoriété publique; cette femme rare a déployée dans le cours de quarante-sept ans, voués à l'instruction de la jeunesse et à la consolation des infortunés, des qualités supérieures; sa piété, ses vertus et son zèle infatigable pour le bien de l'hu-

Digitized by Google

manité, laisseront des souvenirs éternels dans le rayon que la Providence avait assigné à son activité.

Strasbourg, le 18 Mars 1829.

Le Président du Consistoire-général et du Directoire, signé: TÜRCKHEIM.

Les Députés du Bas-Rhin attestent l'exacte vérité des faits consignés dans la notice qui précède.

Il n'est aucun Alsacien qui ait traversé le Ban-de-la-Roche sans avoir conservé un profond souvenir des vertus, du sublime dévouement et de l'humble piété de Louise Scheppler.

Associée à tous les efforts du vénérable pasteur Oberlin, elle partage avec lui la reconnaissance et l'admiration de deux générations, qui leur doivent les bienfaits de la civilisation.

Signés: F. DE TÜRCKHEIM; SAGLIO; Vte A. P. RENOUARD DE BUSSIÈRES; B^on DE WANGEN; Bon ZORN DE BULACH.

Les Députés des Vôges joignent avec grand plaisir leur témoignage à celui de leurs collègues du Bas-Rhin, et partagent leur vénération pour les vertus et la conduite exemplaire de Louise Scheppler.

Signé: LE Mis DE MARMIER; F. VAILLOT; CHAMPY.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Louise Scheppler. (Continuation.)

Voici un fragment du rapport fait à l'Académie par M.[r] le Baron Cuvier. Il est beau de voir la science honorer ainsi la vertu.

Messieurs,

« Dans le grand nombre de personnes éclairées qui ont coutume d'assister à nos solennités littéraires, et qui depuis quelques années y voient produire avec éclat aux applaudissemens du public des actions dont le mérite tient si essentiellement à la modeste obscurité qui les a vues naître, il s'en est trouvé sans doute qui se seront demandé si l'institution dont nous sommes les ministres est bien conforme à la nature des sentimens qu'elle a pour but de propager, et s'il est bien moral de promettre des prix pour exciter à des actions qui en deviendraient indignes, par cela seulement qu'elles auraient été faites dans la vue de les obtenir? L'homme généreux qui nous a chargés de l'exécution de ses legs avait trop de pénétration dans l'esprit pour qu'une réflexion si naturelle ait pu lui échapper : il savait aussi bien que personne que la véritable vertu ne peut trouver qu'en elle-même une récompense digne d'elle, et la manière dont l'Académie a jusqu'à présent réparti ses bienfaits prouve bien

Digitized by Google

aussi qu'elle n'a pas eu une pensée différente. Ce n'est point sur des actes isolés, sur ces élans subits auxquels l'homme le plus vicieux ne résiste pas toujours, qu'elle a porté son attention, mais sur l'habitude longue, non interrompue, des sacrifices, de l'abnégation de soi-même: on pourrait dire qu'elle ne s'est point tant occupée de récompenser des actions vertueuses, que d'offrir des moyens de plus d'en faire à des personnes qui déjà y avaient épuisé tous les leurs; et certes, il n'est point de censeur assez difficile pour voir dans une telle destination rien qui ne s'accorde avec la plus pure morale, ni qui puisse effleurer cette modestie sévère, apanage si nécessaire de la vertu.

D'ailleurs, tout nous porte à croire que ce n'était pas seulement dans ses rapports avec ceux auxquels il destinait ses prix, que M. de Monthyon considérait sa fondation. Toujours délicat dans sa philanthropie, peut-être sans vouloir le dire, avait-il autant en vue les classes élevées qu'il appelait à embellir cette fête de leur présence, que les êtres pauvres et vertueux qui devaient en paraître les objets principaux; et pourquoi, en effet, l'idée ne lui serait-elle pas venue de faire pratiquer le culte de la vertu pour inspirer la vertu? La Divinité, qui n'a aucun besoin de nos hommages, nous commande cependant de l'honorer, parce que nous ne pouvons nous approcher d'elle par la pensée sans devenir plus purs. N'en serait-il pas de même de la vertu, de cette céleste empreinte de la Divinité, et pourrions-nous célébrer si solennellement des actions vertueuses sans nous sentir plus vertueux nous-mêmes? On a dit le vice contagieux; la vertu ne serait-elle pas communicative, et comme un

air pur et vif rend souvent l'énergie au corps à demi asphixié par des miasmes pestilentiels, n'existerait-il point une atmosphère morale propre à ranimer la vie de l'ame?

Une autre intention que nous pouvons tout aussi raisonnablement supposer au noble fondateur, c'est celle de convertir ces hommes assez malheureux pour ne pas croire à la vertu. Au milieu des cours où il vécut, et dans des temps qui, en multipliant les chances de l'ambition, avaient fait descendre les vices qu'elle enfante jusque dans les rangs les plus humbles, cet homme si éminemment bon dut voir avec peine se répandre de plus en plus ces funestes doctrines, qui font d'un froid amour-propre le mobile unique des actions humaines. Semblable à ce philosophe qui marchait pour prouver le mouvement, il a voulu montrer tout ce qu'il y a parmi les hommes de vertus désintéressées. En effet, qui pourra désormais jeter les yeux sur nos annales, et y voir tant de malheureux se priver d'une chétive subsistance pour élever des orphelins qui leur sont étrangers, tant de vieux domestiques épuisant ce qu'il leur reste de forces pour soutenir des maîtres devenus indigents et infirmes, tant de pauvres ouvriers hasardant leur vie dans le péril d'autrui, tant de femmes faibles et malades, bravant la mort pour lui arracher quelques victimes, et cela tous les jours, tous les instans de la vie, avec une persévérance qui ne se dément jamais: qui pourra, dis-je, apprendre tant de beaux traits, et ne pas s'écrier que ces désolantes théories ne sont que d'horribles paradoxes, et que cet amour de nos semblables, ce plaisir de leurs plaisirs, cette souffrance de leurs souffrances, que la religion met au premier rang des vertus chrétiennes, est

Digitized by Google

aussi le premier des penchants que la nature imprime en nous : c'est l'instinct du cœur, comme l'abstraction et la parole sont l'instinct de l'esprit ; on l'appelle humanité, et avec grande raison, car c'est le caractère moral de l'espèce humaine, et il ne lui est pas moins inhérent que ses caractères physiques.

Cette année encore, nous n'avons pu écouter sans attendrissement ce grand nombre de rapports, que les autorités civiles et ecclésiastiques ont de toute part adressés à l'Académie, et ces actes innombrables de bienfaisance, parmi lesquels on a choisi ceux dont M. le secrétaire perpétuel vient de vous donner l'énumération. L'exposé touchant et lumineux qu'il en a rédigé sera bientôt rendu public, et il serait inutile d'en reproduire ici la nomenclature ; mais il est de mon devoir de faire remarquer qu'après ceux que l'on a cru devoir préférer, il en resterait encore assez pour former une liste tout aussi nombreuse et tout aussi honorable.

Néanmoins, dans ce grand nombre de personnes, animées en quelque sorte au même degré du sentiment que nous avons à célébrer, il en est qui ont su l'exercer avec plus de bonheur. Si faire le bien est une vertu, savoir tirer un grand bien de moyens faibles est une vertu d'un autre ordre, non moins belle dans celui qui la possède, et infiniment plus précieuse pour la société. La charité a aussi son génie, et alors, comme la foi, elle produit des miracles. Ici encore nous découvrons une utilité nouvelle de la fondation de M. de Monthyon ; l'Académie donnant à ses découvertes de la charité une publicité plus grande, apprend aux personnes charitables tout ce qu'elles peuvent ajouter à leur bienfaisance ; ce ne sont plus de légers

Digitized by Google

secours pécuniaires qu'elle procure à quelques-unes; elle ouvre à toutes des sources intarissables de richesses.

C'est à ce titre, c'est pour avoir conçu et mis en pratique des moyens de donner à leur bienfaisance plus d'extension et d'intensité, que deux grands prix ont été décernés à Reine Françon, de Saint-Etienne, département de la Loire, et à Louise Scheppler, de Bellefosse, département du Bas-Rhin.»

Après avoir parlé de Reine Françon, M.r Cuvier continue ainsi :

«*Louise Scheppler* a peut-être porté encore plus loin cette industrie de la bienfaisance. Ce n'est plus une maison, c'est une contrée tout entière qui jouit de ses bienfaits, une contrée tout entière qui est vivifiée par la charité d'une pauvre servante.

Dans la partie la plus âpre de la chaîne des Vôges, un vallon presque séparé du monde nourrissait chétivement, il y a soixante ans, une population restée à demi-sauvage; quatre-vingts familles réparties dans cinq villages en composaient la totalité; leur misère et leur ignorance étaient également profondes; elles n'entendaient ni l'allemand, ni le français; un patois inintelligible pour tout autre qu'elles faisait leur seul langage, et ce que dans une assemblée comme la nôtre on n'aura pas de peine à croire, ni leur pauvreté, ni leur ignorance n'avaient adouci leurs mœurs; ces paysans se gouvernaient par le droit du plus fort, presque comme des Seigneurs du moyen âge; des haines héréditaires divisaient les familles, et plus d'une fois il en était né des violences coupables.

Un pieux pasteur, Jean-Fréderic Oberlin, devenu depuis si célèbre, entreprit de les civiliser; et pour cet

Digitized by Google

effet, en habile connaisseur des hommes, il s'attaqua d'abord à leur misère; de ses propres mains il leur donna l'exemple de tous les travaux utiles; armé lui-même d'une pioche il les guida dans la construction d'une route; bèchant, labourant avec eux, il leur enseigna la culture de la pomme de terre; il leur fit connaître les bons légumes, les beaux fruits; il leur montra à greffer; il leur donna de bonnes races de bestiaux et de volailles. Leur agriculture une fois perfectionnée, il introduisit différentes industries pour occuper les bras superflus; il leur créa une caisse d'épargnes; et les mit en rapport avec des maisons de commerce des villes voisines. Leur confiance croissant avec leur bien-être, des leçons d'un ordre plus élevé se mêlèrent par degrés à celles-là. Dès l'origine il s'était fait leur maître d'école, en attendant qu'il en eût formé pour le seconder. Une fois qu'ils aimèrent à lire tout devint facile; des ouvrages choisis venant à l'appui des discours et des exemples du pasteur, les sentimens religieux, et avec eux la bienveillance mutuelle, s'insinuèrent dans les cœurs; les querelles, les délits, les procès même disparurent; ou s'il naissait quelque contestation, d'un commun accord on venait prier Oberlin d'y mettre un terme; en un mot, lorsqu'il fut près de sa fin, cet homme vénérable put se dire que, dans ce canton autrefois pauvre et dépeuplé, il laissait trois cents familles réglées dans leurs mœurs, pieuses e éclairées dans leurs sentimens, jouissant d'une aisance remarquable et pourvues de tous les moyens de la perpétuer.

Une jeune paysanne de l'un de ces villages, Louise Scheppler, à peine âgée de quinze ans, fut si vivement

Digitized by Google

frappée des vertus de cet homme de Dieu, que, bien qu'elle jouit d'un petit patrimoine, elle lui demanda d'entrer à son service et de prendre part aux œuvres de sa charité. Dès-lors, sans jamais accepter de salaire, elle ne le quitta plus. Devenue son aide, son messager, l'ange de toutes ses cabanes, elle y porta sans cesse tous les genres de consolation. Dans aucune circonstance on n'a mieux vu à quel point le sentiment peut exalter l'intelligence : cette simple villageoise avait compris son maître et tout ce que ses pensées avaient de plus élevé; souvent même elle l'étonnait par des idées heureuses auxquelles il n'avait point songé, et qu'il s'empressait de faire entrer dans l'ensemble de ses opérations. C'est ainsi que, remarquant la difficulté que ces cultivateurs éprouvaient à se livrer à la fois à leurs travaux champêtres et au soin de veiller sur leurs petits enfans, elle imagina de rassembler ces enfans dès le bas-âge dans des salles spacieuses, où, pendant que les parens vaquaient à leur ouvrage, des conductrices intelligentes les gardaient, les amusaient, et commençaient à leur montrer les lettres et à les exercer à de petits travaux. C'est de là qu'est venue en Angleterre et en France l'institution de ces salles d'asyle où l'on reçoit et où l'on garde les enfans des ouvriers, si souvent abandonnés dans les villes au vice et aux accidens. L'honneur d'une idée qui a déjà tant fructifié, et qui bientôt sera adoptée partout, est entièrement dû à Louise Scheppler, à cette pauvre paysanne de Bellefosse. Elle y a consacré le peu qu'elle possédait, et de plus sa jeunesse et sa santé. Encore aujourd'hui, quoiqu'avancée en âge, elle réunit autour d'elle, sans rétribution, une centaine d'enfans de trois à sept ans,

Digitized by Google

et leur donne une instruction appropriée à leur âge. Les adultes, grâces à M. Oberlin, n'ont plus de besoins moraux ; mais quelques-uns encore, dans la vieillesse et la maladie, éprouvent des besoins physiques. Louise Scheppler y pourvoit ; des bouillons, des remèdes, elle trouve moyen de tout distribuer. Leurs besoins pécuniaires même ne sont pas oubliés ; elle a fondé et elle administre un Mont-de-piété d'une espèce toute particulière, et qui serait bien aussi une invention admirable, s'il était possible de le multiplier comme les salles d'asyle ; car il est du très-petit nombre de ceux qui n'usurpent pas leur nom ; on y prête sans intérêt et sans gages, etc.

Lorsque M. Oberlin mourut, par un testament revers de celui d'Eudamidas, il légua Louise Scheppler à ses enfans.

Les enfans d'Oberlin, fidèles au vœu de leur père, voulurent donner à Louise Scheppler une part d'enfant ; mais rien ne put déterminer cette fille généreuse à réduire le patrimoine déjà si modique laissé par son maître ; elle demanda seulement la permission d'ajouter le nom d'*Oberlin* au sien, et ceux à qui appartient le droit de porter ce nom honorable ont cru l'honorer encore en le partageant ainsi.

Je ne sais si Mademoiselle Scheppler est déjà instruite de la part que l'Académie lui destine dans la succession de M. de Monthyon ; mais pour celle-là il n'y a point à douter qu'elle ne l'accepte, parce que tous ceux qui la connaissent savent d'avance l'usage qu'elle en fera. *)

*) Mr *Cuvier* ne s'est pas trompé dans son attente, Louise a dépensé toute la somme de 5000 francs en œuvres de charité et y a encore ajouté du sien.

Digitized by Google

Tels sont, Messieurs, les deux principaux choix auxquels l'Académie a cru devoir s'arrêter pour cette année. Si l'ame élevée de M. de Monthyon prenait encore quelque connaissance de ce qui se fait sur la terre, il nous semble qu'elle devrait en être particulièrement satisfaite. Nous avons eu le bonheur d'y concilier les deux idées qui l'occupèrent pendant toute sa vie, et auxquelles, en mourant, il a encore consacré sa fortune : faire du bien aux malheureux, et exciter à leur en faire tous ceux qui d'une manière ou d'autre en ont la possibilité.»

Voici deux lettres de Louise Scheppler qui ont trait à un fait indiqué ci-dessus, et que nous avons trouvé parmi les papiers d'Oberlin.

Cher Papa,

«Vous voulez donc me priver tout-à-fait du seul plaisir qui me restait encore à espérer, de pouvoir peu-à-peu parvenir à vous offrir mes faibles services sans en retirer de salaire que le plus nécessaire. Mais me voilà donc bien éloignée de parvenir à mon but, quand je dois accepter pas seulement le gage qui chaque fois me fait saigner le cœur, mais beaucoup au-delà; ô ça me fait de la peine... Mais il me semble, cher Papa, que vous n'avez point d'idée de ce que je sens pour vous, aussi je ne suis pas en état de pouvoir vous l'exprimer. O, il est pourtant dur d'aimer si tendrément, sans oser le montrer ou en domner des preuves.»

Je suis avec le cœur extrêmement serré, votre plus attachée LOUISE.

Nouvel an 1793.

Cher et tendre Papa!

«Permettez qu'avec le commencement de l'année, je

Digitized by Google

vous demande une grâce après laquelle j'aspire depuis longtemps. Comme je suis actuellement libre, c'est-à-dire, que je n'ai plus mon père ni ses dettes à charge, je vous prie, cher papa, ne me refusez plus la grâce de me prendre tout-à-fait pour votre enfant, ne me donnez plus de gages je vous prie; mais comme en toutes choses vous me traitez comme votre enfant, je souhaiterais ardemment de l'être à cet égard aussi, il me faut peu pour l'entretien de mon corps, ce qui pourrait coûter quelques petites dépenses, ce serait des souliers, bas et sabots, et quand j'en aurais à faire, je le dirais comme un enfant à son père. O je vous prie, cher papa, accordez moi cette grâce, et daignez me regarder comme votre enfant le plus tendrement attaché.»

A l'occasion du prix de vertu, décerné à Louise, le *Courrier du Bas-Rhin*, du 6 Septembre 1829, parlant de l'institution des conductrices, disait : « L'honneur d'une idée qui a déjà tant fructifié et qui bientôt sera adoptée partout, est entièrement dû à Louise Scheppler, à cette pauvre paysanne de Bellefosse; elle y a consacré le peu qu'elle possédait et de plus sa jeunesse et sa santé.» Louise avait à peine lû cet article qu'elle attacha à l'exemplaire de ce journal, qui circule à Waldbach, un papier avec les lignes suivantes :

«Je prie les lecteurs de cet article de prendre en considération que c'est Madame la ministre Oberlin défunte, qui a bien voulu jeter les yeux sur moi, et me prendre à son service, que c'est son exemple et ses exhortations qui m'ont inspiré le goût du beau et du bon, l'amour de la vertu, et le dévouement à mon divin sauveur, que c'est notre digne et respectable pasteur et

papa Oberlin, qui a porté longtemps sur son cœur le désir de former des conductrices, afin de faire instruire la jeunesse par elle, et qu'ayant enfin pu le mettre en exécution, je n'ai pas même été une des premières chargée de cette commission si importante et si utile.

Ainsi, honneur et gloire au Seigneur notre Dieu, l'auteur et la source de toutes les vertus, gratitude et reconnaissance à notre cher et vénéré pasteur et papa défunt, et à sa vertueuse épouse. Mais à moi confusion! »

Waldbach, ce 10 Septembre 1829.

Louise Scheppler, conductrice.

Comme je me trouvai alors au Ban-de-la-Roche, elle me pria même d'écrire en son nom à M.r le rédacteur du Courrier du Bas-Rhin, pour rectifier ce fait, tant elle tenait à cœur de ne pas laisser enlever la plus petite portion de gloire à son cher papa Oberlin.

M.r *de Jouy* qui, dans son Hermite en province, a aussi parlé d'Oberlin dit de Louise : « Cette femme, dont la figure paisible annonce la santé et le bonheur, est âgée de plus de soixante ans : libre sans trop de familiarité, elle place son mot dans la conversation.... Ce sont les mœurs patriarchales dans toute leur franchise, dans toute leur pureté. »

Oui, le monde ne compte peut-être que peu de personnes aussi respectables que notre chère Louise: beaucoup d'aménité dans les manières, des connaissances variées, un cœur excellent, des sentimens religieux profonds, une assiduité, un zèle infatigables, telles sont les qualités qui la distinguent; elle est à la fois Marthe et Marie.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Sébastien Scheidecker.

Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler de cet homme de mérite, dont l'activité et l'intelligence furent si utiles au Ban-de-la-Roche. Nous allons transcrire ici une note, qu'on nous a communiquée à son égard, et à laquelle nous ajouterons quelques détails tirés des papiers d'Oberlin.

Sébastien Scheidecker, né le 12 Octobre 1747, fut appellé et formé à l'état d'instituteur ou maître d'école, par l'excellent dévancier d'Oberlin, le digne Stuber ; à dix-sept ans il fut envoyé par celui-ci à la scierie de Strasbourg, dite de Barr, pour instruire les enfans des fermiers pendant l'hiver, mission qu'il remplit pendant deux hivers, après quoi il fut appellé à une école de la paroisse, et comme il était toujours prêt à se prêter avec empressement à tout ce qui entrait dans les vues bienfaisantes de son pasteur, il fut changé de places différentes fois et envoyé là où Stuber le jugeait à propos ; enfin envoyé à Bellefosse pour remplacer un vieux maître d'école qui n'étant plus susceptible de se faire aux nouvelles méthodes qu'introduisait ce réformateur, il lui avait assigné une petite retraite.

M.r Oberlin étant arrivé peu après dans la paroisse,

Digitized by Google

et la chaleur de son zèle lui ayant fait embrasser aussitôt tous les besoins de ses ouailles, il reconnut comme le plus urgent celui de soulager les malades; en conséquence, et en suivant l'impulsion de son naturel, il exerça lui-même la médecine autant que possible, et en attendant qu'il pût satisfaire à son désir de former quelqu'un à l'art de guérir. A cette fin Sébastien Scheidecker fut envoyé à Strasbourg chez un ami de M.r Oberlin le docteur Ziegenhagen, où il suivit l'anatomie et étudia la médecine, qu'il exerça plus tard à la satisfaction de son pasteur, dont il fut toujours l'ami et le collaborateur zèlé dans toutes les occasions où il put seconder ses vues généreuses. Pendant la révolution, tout en continuant ses fonctions d'instituteur qu'il garda jusqu'à un âge avancé, il remplit différentes fonctions publiques, telles qu'électeur, maire, juge de paix, etc.

Ce fut encore sur Sébastien (comme il se plaisait à l'appeller toujours), qu'Oberlin jetta les yeux particulièrement pour le seconder dans les années 1780, à-peu-près, à l'introduction de la filature du coton, qui après avoir rencontré beaucoup d'obstacles devint une partie si essentielle de la subsistance du pays.

Scheidecker fut aussi un des premiers députés envoyés à Colmar pour nommer des députés aux états généraux; il fut membre laïque du Consistoire de Barr; c'est lui qui a le premier introduit la vaccine au Ban-de-la-Roche. *)

---

*) V. Brouillon VI, 28.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Jean-Jacques Neuvillers de Bellefosse.

Trait de probité.

Les généreux efforts d'Oberlin pour le développement religieux, moral et intellectuel de ses ouailles ont été couronnés du plus brillant succès : il n'y a peut-être pas de pays au monde, qui offre tant et de si beaux traits de générosité, de bienfaisance et de probité que le Ban-de-la-Roche. Sous ce dernier rapport nous allons communiquer à nos lecteurs l'extrait suivant tiré des papiers d'Oberlin. *)

« Ce dimanche 15 Mai 1814, Jean-Jacques Neuvillers de Bellefosse, en présence de M.r l'ancien Jean-George Claude, m'a apporté la somme de 300 francs en écus de 5 francs, pour être employée à de bonnes œuvres au nom de feu M.r Reinbold, ancien pasteur de Waldbach, qui a quitté la paroisse à la fin d'Avril 1742, après avoir prêté 5 Louisd'or à Jean-George Neuvillers, grand-père du susdit Jean-Jacques.

« Le même Jean-Jacques se propose de m'apporter encore la somme de 258 francs, pour le même but, afin

*) V. Brouillon VI, 54.

Digitized by Google

que le tout fasse la somme de 558 francs, dont 120 fr. pour le capital prêté, et 438 francs pour les intérêts de 73 ans, à 6 francs par an.

« Dimanche le 29 Mai 1814, le susdit Jean-Jacques Neuvillers, célibataire de Bellefosse, accompagné encore de M.r l'ancien Jean-George Claude, m'apporta la somme de 258 francs, laquelle somme avec celle de 300 fr., qu'il m'avait remise le 15 de Mai, forme le total de 558 francs, qu'il avait destiné de donner pour être employée à de bonnes œuvres, et principalement pour fournir de saintes bibles et autres livres de piété à des familles serrées et nécessiteuses, mais craignant Dieu.

Ainsi la nouvelle somme. . . fr. 258,00
Et le reste, que j'avais encore. « 74,35

Font un total de . . . . . . fr. 332,35, que je suis prié et chargé de rechef à employer devant Dieu et d'après mon meilleur savoir. »

Une pareille anecdote n'a pas besoin de commentaire. Honneur à la mémoire de Jean-Jacques Neuvillers! Honneur et gloire au respectable pasteur, à l'homme de Dieu, qui a sçu inspirer à ses paroissiens de tels sentimens!

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

De quelques amis d'Oberlin.

(Noms divers. — Abbé Grégoire.)

> Après la sagesse je regarde l'amitié comme le plus riche présent que nous fassent les Dieux immortels . . . Quant à ceux qui comptent la vertu pour le bien suprême, ils ont grande raison. Mais la vertu même est ce qui fait naître l'amitié ; elle en est le soutien, et il ne peut y avoir d'amitié sans vertu.
>
> CICÉRON (sur l'amitié.) *)

Si l'auteur payen que nous venons de citer, a cru que l'amitié est la vertu, on peut dire que pour Oberlin l'amitié avait quelque chose de la religion. Le sentiment religieux dominait toutes ses affections, c'était aussi le lien qui l'attachait à ses nombreux amis. Il priait pour leur salut, les épanchemens de son noble cœur étaient à la fois tendres et pieux. Oberlin était ami constant et invariable: voici ce que M.r *Heisch* m'a écrit à cet égard dans sa lettre déjà citée: « *O wer einmal seine Freundschaft gewonnen und sich derselben nicht unwürdig*

*) Qua quidem amicitia haud scio, an, excepta sapientia, nihil quidquam melius homini sit a diis immortalibus datum . . . Qui autem in virtute summum bonum ponunt, præclare illi quidem: sed hæc ipsa virtus amicitiam et giguit et continet: nec sine virtute amicitia esse ullo pacto potest. *Cicero de amicita*, cap. 6.

Digitized by Google

gemacht hat, der durfte an der Fortdauer, bis an den letzten Athemzug nicht zweifeln.» C'est-à-dire : « O celui qui avait acquis son amitié et ne s'en rendait pas indigne, pouvait compter sur sa continuation jusqu'au dernier souffle de sa vie.» Ce que nous avons dit dans notre préface, c'est le cas de le répéter ici. Le commerce d'Oberlin était plein de charmes: « il y a des justes, a dit l'auteur du génie du christianisme, dont la conscience est si tranquille qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leur pensée.» *)

Parmi les amis d'Oberlin nous avons déjà cité la *famille Stuber*, MM. *Ott*, *Ehrmann*, *Pfeffel* (le poète), *Saltzmann*, ancien libraire, avec lequel il entretint pendant de longues années une correspondance sur des matières mystiques, *Heisch*; *Herrenschneider*; *Ziegler*; *Breu*, juge-de-paix; *Cunier*; *Champy*; *Treuttel*; *Blumhardt*; *Spittler*; *Ebray*, (ces trois pasteurs à Bâle;) *Steinkopf*; *Owen*, (pasteurs à Londres), *Reber*, *Saum*; *Abbé Grégoire*. Quant à ce dernier nous avons déjà communiqué à nos lecteurs une lettre qu'Oberlin lui adressa, (v.p. 405); en voici encore une autre qui se rattache à la *mention honorable*, dont nous avons parlé ci-dessus. (v. p. 311, etc.)

Waldbach, le 9 Vendémiaire de l'an 3 de la République française, une et indivisible.

Au citoyen Grégoire, *représentant du peuple à la Convention nationale.*

Citoyen représentant, cher ami!

« Il n'est pas possible d'exprimer mon étonnement

---

*) Oeuvres de Chateaubriand. T. 16, p. 75.

Digitized by Google

lorsque je reçus l'extrait honorable du procès-verbal de la Convention nationale.

C'est sans doute à toi, belle et chère ame, que je dois cette distinction. Elle me vint très-à-propos, car il y a des gens, qui prennent un singulier plaisir à ravaler ceux qui altérés et consumés de la soif du bonheur public leur semblent des fous écervelés. Ils voudraient faire croire, que les sciences les plus essentielles même, et les bonnes mœurs et les vertus ne sont plus de mise aujourd'hui. Je souffris tranquillement ma portion. Mais quelle a été la joie des bons, et la surprise des malveillans, quand par cet extrait mes adversaires ont été convaincus que la Convention nationale veut des lumières et de la vertu, et qu'elle honore et distingue quiconque s'applique à les répandre. Le président de notre société populaire ayant eu des nouvelles de cet extrait, me l'a fait demander et l'a lû à la société au temple de l'Éternel. Ah, citoyen! que tu aurais eu de la satisfaction en voyant couler les larmes de joie et de gratitude des yeux de tous les gens de bien, les seuls vrais républicains d'après le propre sens de ce terme! Comme cela se fit vers la fin de la séance, on se sépara en bénissant la Convention nationale et en faisant des vœux pour sa conservation et celle des personnes qui ont fait naître cet extrait.» A Dieu, cher ami. Salut, fraternité et gratitude de la part de ton très-touché OBERLIN.

P. S. Ce 10, avant d'aller au club, je reçus ton rapport sur le vandalisme. J'en commençai d'abord la lecture et l'explication des termes inconnus à nos montagnards. — Agrée l'expression de la gratitude de mon cœur.

A cette lettre étaient joints les passages de la bible qui suivent.

Digitized by Google

Celui
qui péche contre
SON CRÉATEUR,
tombera entre les mains
du médecin.

Ecclésiastique ou Sirac XXXVIII.

Mon ame s'est attachée
A TOI, SEIGNEUR!
pour te suivre,
et
ta droite me soutient.

Pseaume I. XIII.

Je me réjouis
DE TA PAROLE,
comme ferait celui
qui aurait trouvé un grand trésor.

Pseaume CXIX.

Les commandemens
DE L'ÉTERNEL
sont droits, et réjouissent le cœur.
Ne chercher qu'à lui plaire
Dans tout ce que l'on fait,
C'est le ciel sur la terre,
Et le bonheur parfait.

Os. XIX.

Aux anciens amis d'Oberlin nous ajouterons encore

Digitized by Google

les noms de MM. *Jean Schweighæuser*, le célèbre helléniste; de *Geofroi Schweighæuser*, l'antiquaire, son fils; de *Blessig*, professeur en théologie; de *Hermann*, le naturaliste, qui fit souvent des excursions botaniques dans le Ban-de-la-Roche; de *Türckheim*, père, ancien député et président du Consistoire-général de la confession d'Augsbourg; de M. *François de Berckheim*, ancien élève d'Oberlin et Conseiller d'état de l'Empereur de Russie.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

De quelques amis d'Oberlin.

(Lavater. — Jung-Stilling.)

Oberlin était lié de l'amitié la plus tendre avec deux hommes célèbres, amitié que la mort n'a pu éteindre et qui certes brille d'un nouvel éclat au séjour des bienheureux; ces deux hommes étaient *Lavater* et *Jung-Stilling*.

LAVATER.

Cet homme illustre est principalement connu en France par son grand ouvrage sur la *Physiognomique*, ouvrage riche d'idées neuves, hardies et originales, exprimées dans un style plein de vigueur et de génie. Ses *poésies helvétiques* (*Schweitzergedichte*) font autant d'honneur à son talent poétique qu'à son patriotisme; sa *Messiade* est fort au-dessous de celle de Klopstock, cependant il y a de beaux passages, l'auteur l'a fit orner d'estampes, exécutées par les premiers artistes de son temps, notamment par le célèbre *Chodowieki;* Lavater lui-même avait beaucoup de goût et d'intelligence pour les arts, surtout pour ceux du dessin et de la peinture. L'ouvrage de Lavater qu'Oberlin affectionnait peut-être le plus, est celui qui est intitulé : *Aussichten in die Ewigkeit* (*Vues de l'autre monde*) ; nous y reviendrons lorsque nous don-

Digitized by Google

nerons quelques détails sur le système religieux de notre bon pasteur. Lavater a publié au reste un grand nombre d'ouvrages de dévotion, des sermons, des hymnes sacrés, etc. Il entretenait une correspondance très-étendue et exerçait une grande influence sur son époque. Il avait une imagination brillante et féconde, des connaissances très-variées, un cœur d'une bonté et d'une charité inépuisable, une foi inébranlable dans les doctrines du christianisme et surtout dans celle d'une providence toute spéciale; le célèbre *Jean de Müller* appellait Lavater le père de l'église des théologiens modernes. D'après ce simple exposé nos lecteurs sentiront facilement combien Lavater et Oberlin étaient faits pour s'aimer.

Lavater et Oberlin ne se sont jamais vûs *), cependant leur amitié devint tout fraternelle. Voici ce que je trouve dans une lettre de M.r Philippe Heisch, ami commun de ces deux grands hommes.

Richtersweyl, au bord du lac de Zuric,
20 Juillet 1791.

«Je ne saurais vous dire assez, mon cher ami, jusqu'à quel point vos principes les plus éprouvés en fait de religion et de philosophie pratique sont d'accord avec ceux de Lavater, et combien je désire *que vous puissiez enfin vous voir*, que vous puissiez jouir l'un de l'autre, si toutefois cela ne peut pas se faire dans cette période actuelle de notre existence, ce n'est qu'un simple ajournement; votre réunion s'opérera alors avec moins d'obstacles et plus de rapidité.»

*) On a cru le contraire même au Ban-de-la-Roche, il m'y a été dit que lorsqu'une fois Lavater avait prêché à Strasbourg qu'Oberlin était allé le voir, l'extrait de la lettre qui suit prouve qu'il n'en fut pas ainsi.

Digitized by Google

Voici ce que Lavater écrivait à un ami *) : « Encouragez, mon cher Pfauth, M.r Oberlin, de ne pas succomber sous le fardeau qui pèse sur lui. Nous ne supportons rien d'insupportable. Nous ne portons rien qui pèse éternellement. Nous savons qu'il existe quelqu'un qui porte avec nous, qui nous soulage de notre fardeau, qui nous en délivrera un jour. » **)

Voici une lettre de Lavater à Oberlin :

Lieber Oberlin!

« *Herzbrüderlichen Dank für Dein herzbrüderliches Schreiben vom* 22 *December* 1783. *Ich glaube dem Glauben und liebe die Liebe — aber tausendmal muss ich es sagen — ich bin noch nichts, kann noch nichts, habe noch nichts, weiss noch nichts. O Ihr Lieben! wenn ich einst was habe, dann werdet Ihr sehen, wie nichts das alles war, was Ihr für Etwas hieltet. —*

« *Nur einen Finger Deiner Hand*
« *In diesem Quellenlosen Land!*

« *Ich weiss was Du verloren hast* ***) *und bewundere Deine Ruhe und Geduld — der Allvergüter vergüte! Bete und helfe! Dulde und schaue empor! Neige Dich unter Dein Joch und Er wird's abnehmen oder erleichtern. — Meine Gesundheit ist seither sehr schwan-*

---

*) Feu M.r *Pfauth* était alors gouverneur des enfans de M.r le baron de Dietrich, et en dernier lieu pasteur à l'église de St.-Pierre le vieux, à Strasbourg.

**) Ces deux lettres sont rédigées en allemand.

***) *Anspielung auf den Tod von Oberlins Gattin.*

Digitized by Google

kend. Doch scheint's bisweilen dass Gott in den Schwachen mächtig sey. Vale et ama amantem! »

Richtersweyl, ☉ *den* 21 *März* 1784.

J. C. Lavater.

C'est-à-dire : Mon cher Oberlin !

« Gratitude cordiale et fraternelle pour ta lettre toute cordiale et fraternelle du 22 Décembre 1783. J'ai foi dans la foi et j'aime l'amour — mais il faut bien que je repète mille fois. : Je ne suis encore rien, je ne puis rien, je n'ai encore rien, je ne sais encore rien. O mes chers ! Si un jour j'aurai quelque chose, alors vous verrez comme tout ce que vous preniez pour quelque chose n'était rien du tout. —

« Tends moi seulement un doigt de ta main
« Dans ce pays aride et sans sources ! *)

« Je sais ce que tu as perdu **), et j'admire ta tranquillité et ta résignation — que celui qui indemnise de tout t'indemnise ! Prie et aide ! Souffre et porte ton regard vers le ciel ! Courbe-toi sous ton joug et Lui t'en délivrera ou te l'allégera. — Depuis quelque temps ma santé est très-chancellante. Cependant je m'apperçois que Dieu est fort dans les faibles. *Vale et ama amantem!* ***)

Richtersweyl, ☉ ce 21 Mars 1784.

J. C. Lavater.

L'amitié entre notre bon pasteur et Lavater devint encore plus tendre, lorsque ce dernier fit un accueil si

---

*) Dans l'original allemand ces deux lignes forment deux vers.

**) Allusion à la mort de Mme Oberlin.

***) Porte toi bien et aime celui qui t'aime.

Digitized by Google

paternel à *Henri Oberlin*, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, (v. p. 445 et 446). Nous avons rapporté un distique adressé à Henri, (v. p. 446), nous allons en transcrire un que Lavater consacra au père du jeune conscrit, qui lui était devenu si cher.

«*An Papa Oberlin!* ☉, 24. II. 1799.

Vielgeprüfter, Bewährter in mancher glühenden Prüfung!
Gottes-Bedürfer, Christus-Verehrer, Harrer des Reiches
Welches die Hoffnung ist von allen Gottes-Erwählten,
Freu Dich, spottet die Welt, und frohlocke, sieget das Laster,
Jauchze, herrscht auf der Erde der Seelen-vergiftende Unglaub'!
Muss nicht Alles geschehn? — Ist nicht dies alles Geburtsschmerz
Jenes grossen Tags der tausendjährigen Wonne,
Welche mit Christus bald die Christus-Verehrer geniessen? »

Voici une traduction littérale de ce distique:

A papa Oberlin. ☉, 24. II. 1799. *)

«Homme si souvent éprouvé, et toujours sorti victorieux des plus cuisantes épreuves! Toi, qui as besoin

*) Cette date explique en partie le sens de ce distique : Lavater qui était vivement attaché à l'indépendance de son pays fut indigné de l'invasion de la Suisse ordonnée par le Directoire français ; il eut le courage de faire éclater son indignation dans une brochure qu'il adressa en 1797 à Reubel même, alors président du Directoire,

Digitized by Google

de Dieu, adorateur de Christ, Toi qui attends son règne, en qui tous les élus de Dieu mettent leurs espérances, sois plein de joie lorsque le monde t'accorde son mépris ! Réjouis-toi lorsque le vice triomphe ! Fais entendre tes acclamations lorsque l'incrédulité qui empoisonne les ames domine sur la terre ! Ne faut-il pas que tout cela s'accomplisse ? — Ne sont-ce donc pas là les douleurs de ce grand jour où commence la félicité éternelle, dont bientôt jouiront les adorateurs du Christ avec le Christ.»

JUNG-STILLING.

Jung, dit *Stilling*, peut être regardé comme un des hommes les plus respectables et les plus intéressans que l'Allemagne ait produit dans son temps. Il a donné lui-même l'histoire de sa vie en plusieurs volumes, qui est reconnue par toutes les personnes à même d'en juger pour être un ouvrage sincère et véridique; cependant cette autographie a tout le charme d'un roman, tant les évènemens touchent presqu'au merveilleux, et tant le style en est attrayant. Petit-fils d'un charbonnier, fils d'un tailleur d'habit du pays de Nassau, Jung eût de bonne heure le goût de la lecture, sa pauvreté le força pendant quelques temps et à plusieurs reprises de travailler au métier de son père. Grâces à des efforts inouis il parvint toutefois à devenir maître d'école, précepteur

---

brochure intitulée : *Un mot d'un Suisse libre à la grande nation ;* il signa son écrit. Il eut alors à essuyer les plus grandes persécutions, il fut déporté ; lors de la reprise de Zuric par Masséna, le 26 Septembre 1799, un soldat tira sur lui à bout portant, il fut blessé et c'est par la suite de cette blessure, et après une douloureuse maladie qu'il expira le 2 Janvier 1801, âgé de 60 ans. —

Digitized by Google

dans plusieurs maisons particulières, fit plus tard et à un âge assez avancé ses études à l'ancienne université de Strasbourg, où il se lia intimement avec le célèbre *Gœthé* et le poète *Lenz*, dont nos lecteurs connaissent les infortunes et la généreuse hospitalité que lui avait accordé notre Oberlin. Après avoir terminé ses études académiques et reçu le grade de docteur en médecine, *Jung* pratiqua avec succès l'art de guérir, il devint surtout oculiste fort habile et fort heureux, il rendit la vue à plus de 2000 pauvres aveugles, et cela de la manière la plus généreuse, car non-seulement il n'acceptait aucuns honoraires, mais il se défrayait encore lui-même partout où il fut appellé. Il occupa successivement des chaires de médecine, de médecine vétérinaire, d'économie rurale et politique, de science financière et forestière, etc.; il reçut le titre de conseiller aulique et vécut en dernier lieu à Carlsrouhe auprès du vertueux grand-duc *Charles-Fréderic*, dont il fut l'ami. Il y mourut en 1817.*) Indépendamment de l'autographie déjà citée, Jung-Stilling publia plusieurs romans dans le genre de ceux que Gœthé fit paraître dans sa jeunesse, ils portent cependant tous un cachet particulier: une grande pureté d'ame, le sentiment religieux et l'amour de la nature y dominent. Un penchant irrésistible le porta vers le piétisme et le mysticisme; parmi ses ouvrages de ce genre nous citerons *die Geisterkunde* (*la théorie des esprits*), et *Scenen aus dem Geisterreiche* (*scènes du royaume des esprits*). Jung raconte dans l'histoire de sa vie des exemples nombreux et touchans de la Toute-puissance

*) *Jung-Stilling* naquit en 1740, qui est aussi l'année de la naissance d'Oberlin. V. notre note au bas de la page 37.

Digitized by Google

de la prière. Sa foi aussi fut inébranlable. Lavater, Stilling, Oberlin offraient un trio de chrétiens, dont la religion avait sanctifié l'amitié, amitié digne des anges!

Les premiers rapports entre Stilling et Oberlin paraissent dater de 1801. Stilling se trouvait alors à Stoutgard, il y voyait souvent feu M.r *Reuss*, médecin de la cour, qui était lié avec Oberlin, et il paraît que c'est par son entremise qu'une relation a été établie entre nos deux amis. De Stoutgard Stilling envoya à notre Oberlin une feuille pour son livre d'amitié (*Stammbuch*), dont voici le contenu:

An den Prediger der Gerechtigkeit Oberlin, in der Vogesischen Wüste.

«Leide Du als ein guter Streiter Jesu Christi! Bald kommts zum Siege — dann umarmen wir uns Verklärte in Solyma und freuen uns so viel gelitten zu haben —! freuen uns aber auch, dass uns so viel vergeben ist.»

Von Ihrem Bruder und Mitglied am Leibe Jesu.
Stuttgardt den 2. April 1801. JUNG-STILLING.

Voici la traduction littérale de ces lignes:

«Souffre comme un vaillant guerrier de Jésus-Christ! La victoire approche — Alors nous autres bienheureux nous nous embrasserons à Solyma, et nous nous réjouirons d'avoir tant souffert —! mais nous nous réjouirons aussi qu'il nous a été tant pardonné.»

De votre frère et membre du corps de Jésus.
Stutgard, ce 2 Avril 1801. JUNG-STILLING.

Stilling et Oberlin se sont vûs pour la première fois en 1809, ainsi qu'il résulte d'une lettre sans date, mais

Digitized by Google

dont le numéro ne laisse pas de doute sur l'année. Il paraît que l'entrevue a eu lieu à Strasbourg chez M.r Saltzmann. Le commencement de la lettre dont nous venons de parler porte ce qui suit :

« *Mein theuerster und innigstgeliebter Bruder! Auch mir, meiner Frau und Tochter war es Seelenfreude Dich endlich einmal in der sterblichen Hülle, von Angesicht zu Angesicht, zu sehen; es stärkt sich dann Einer am Andern im Herrn und das Band der Vollkommenheit schlingt sich vester.* »

C'est-à-dire,

« Mon très-cher et très-aimé frère! Pour moi aussi *), pour ma femme et ma fille, ce fut une joie de l'ame, de t'avoir vû enfin, face à face, dans ton *enveloppe* mortelle. Dans de tels momens l'un se fortifie par l'autre en Jésus-Christ et le lien de la perfection se serre d'avantage. »

Stilling et sa famille visitèrent au mois d'Août 1812 le Ban-de-la-Roche et son vénérable patriarche. Quelle douce jouissance pour nos nobles amis! — Dans une lettre de la même année, datée de Rastadt, (8 Sept.) Stilling écrit à *Papa* qu'il se sent une vocation irrésistible pour devenir son biographe; il lui pose diverses questions à cet égard. Quel dommage que ce projet n'ait pas été réalisé!

J'ai lû une suite de lettres que Jung-Stilling a écrites à notre Oberlin. Leur style m'a frappé, il est tout oriental; c'est le style de l'apocalypse : le sens est caché sous des images et des fleurs.

---

*) Il paraît que cette lettre est écrite en réponse à une lettre d'Oberlin.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

De quelques amis d'Oberlin.

(Lezay-Marnésia. — Cunier.)

Nous avons déjà parlé des relations officielles qui ont existé entre M.r de Lezay et Oberlin (v. p. 323.) Ajoutons ici quelques lignes sur l'intimité qui a existé entre ces deux hommes respectables.

M.r de Lezay, parent de l'excellente impératrice Josephine, avait dans sa jeunesse obtenu quelques succès littéraires, on lui doit une très-bonne traduction du *Don Carlos* de Schiller. Il se trouvait pendant quelques années à la tête de la Préfecture de Coblence, de là il fut appellé à celle de Strasbourg, où il succéda à une administration dont la probité fut vivement suspectée. Feu mon ami, le professeur *Arnold*, avec lequel j'ai fait souvent des excursions au Ban-de-la-Roche était lié avec Lezay; il est probable qu'il a été un des premiers qui aient parlé au bon préfet du bon pasteur. Voici une lettre à Oberlin qui peint les sentimens que Papa avait inspiré au Préfet lors de sa première visite.

Lettre de M.r DE LEZAY-MARNÉSIA *au pasteur Oberlin.*

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire du *Rapport sur les vaccinations*, opérées en 1811 dans le Bas-Rhin. Comme tout ce qui est bon et utile, la vac-

cine devait trouver en vous un zèlé défenseur, et elle l'a eu; ce serait ne pas vous connaître que de vous en remercier. J'ai pensé que les Maires du Ban-de-la-Roche recevraient avec plaisir un exemplaire de ce rapport par vos mains, il en aura plus de prix à leurs yeux, et je vous en remets ici cinq pour eux.

Je ne me rappelle point sans attendrissement les momens d'entretien que j'ai eu avec vous; quand je voudrai prendre l'exemple de toutes les vertus, je sais où m'adresser; mon seul regret est de ne pouvoir aller me retremper près de vous aussi souvent que j'en aurais besoin.

Pensez quelquefois à celui qui vous aime avec vénération.» Strasbourg, ce 24 Novembre 1812.

LEZAY-MARNÉSIA.

Je dois à la complaisance de M[lle] *Emilie Cunier* les détails qui suivent et qui ont trait à deux amis d'Oberlin, à MM. *Lezay* et *Cunier;* c'est un extrait de lettre que je communique.

«Il y avait quelques jours que j'étais arrivée à Waldbach pour passer quelque temps auprès du cher et bien aimé Papa Oberlin, que j'ai toujours considéré comme un second père, lorsqu'il m'annonça que le lendemain le Préfet devait arriver; le cher Papa chargea quelqu'un d'aller le matin informer MM. les Maires de la paroisse. Le lendemain tous les Maires accompagnés de jeunes filles portant des fleurs et différentes petites productions du pays, allèrent attendre M. le Préfet sur le pont de Fouday, mais il n'arriva pas, et ne vint que deux jours après quand nous ne l'attendions plus. Je me rappelle encore son arrivée qui nous fit beaucoup rire, c'était à neuf heures du soir, nous avions fini de souper et le jeune

Digitized by Google

baron de Krüdner nous racontait une anecdote; tout-à-coup il fut interrompu par quelqu'un qui heurta avec violence contre la porte, (chose que le cher Papa détestait) entre un postillon en disant: N'est-ce pas ici que demeure le pasteur Oberlin? et sur la réponse affirmative, il ajouta: je lui amène le Préfet de Strasbourg.

Le lendemain de grand matin on fit de nouveau avertir MM. les Maires qui s'empressèrent de venir avec les jeunes filles; Mr et Mme de Lezay parurent touchés de cette attention, et parlèrent à chacun avec bonté. Après leur départ M.r de Lezay alla avec le cher Papa visiter les églises et les maisons d'école; vint l'heure du dîner; quoique bien jeune, c'est à ce dîner que je remarquais l'esprit et le tact qui caractérisaient le cher Papa. Déjà souvent des étrangers très-distingués avaient figuré à sa table sans qu'il songeât a rien changer aux usages de sa maison, et lorsqu'il trouvait que ces personnes avaient besoin d'une petite leçon, il la leur donnait poliment, mais sans détour, ou comme on dit: sans dorer la pilule. Ici cela fut différent et ma raison me dit, que sans doute il voyait dans M.r de Lezay le chef du département qui pouvait faire du bien à sa paroisse, et par conséquent il ne voulait pas le heurter de front. M.r de Lezay avait l'habitude en parlant de broyer le pain entre les doigts et d'éparpiller les miettes; il en tomba beaucoup à terre; le cher Papa qui l'observait recula doucement sa chaise, le pria de continuer son discours et ramassa les miettes, le Préfet s'écria: Pardon M.r le Pasteur, ce ne sont que des miettes de pain — Pardonnez M.r le Préfet, dit en les ramassant le cher Papa, elles n'osent pas se perdre — Mais elles ne

sont pas perdues, vos poules les mangeront — me croyez-vous assez malhonnête, M.r le Préfet, pour vous charger du soin de nourrir mes poules, oh non! j'ai une fille qui les soigne.

Au dessert la bonne Louise me chargea d'offrir du raisin à l'honorable société. M.me de Lezay était assise à côté de M.r Legrand, père, à qui je m'adressais en disant: en mangerez-vous mon cher oncle? Ah, cette Demoiselle est votre nièce, Monsieur? lui dit M.me de Lezay — Pardon Madame, aucun lien de parenté ne nous unit; mais en arrivant dans cette maison où tout respire la paix et la cordialité, je trouvais que le titre de Monsieur était bien froid et sonnait très-mal; celui de père se trouvant pris, je priai M.r le pasteur de permettre à ces demoiselles de me donner celui d'oncle, ce qu'il m'accorda. Ah! MM. les barons, s'écria Mme de Lezay, si le titre de Monsieur est froid, celui de baron doit être choquant; ainsi MM. les barons vous pouvez vous retirer, ici je renonce à mon titre, repondit M.r de Lezay, je me range sous les ordres de M.r le pasteur, et ne veux être que son premier caporal.

Le troisième jour de son arrivée, M.r de Lezay repartit avec son épouse et se rendit directement à Obernai, où mon excellent père présidait au tirage de la conscription. Après une journée remplie de fatigue et de déplaisirs, il fut agréablement surpris de voir paraître au moment où il s'y attendait le moins, son ami M.r de Lezay, qui lui raconta avec le plus vif enthousiasme sa visite au Ban-de-la-Roche; il ne pouvait assez parler des vertus du cher papa, de la vénération et de l'amitié qu'il avait vouées au saint patriarche; il finit en disant:

Digitized by Google

Mon cher Sous-préfet, aujourd'hui bien innocemment, vous avez fait couler beaucoup de larmes, maintenant vous me rendrez un grand service, vous m'aiderez à en essuyer. Le malheureux sort des habitans de Belmont *) me déchire le cœur, il faut les secourir; écrivez une circulaire à tous les Maires de votre arrondissement; priez-les en mon nom de faire tout ce qui dépendra d'eux pour que ces infortunés puissent se reposer sous leur toit aussitôt que possible. Vous avez connu mon père, Monsieur, et vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il oublia sa fatigue, aussitôt qu'il fut question de faire une bonne action; il fit de suite sa circulaire, rassembla autour de lui tout ce qui savait diriger une plume; il eut la satisfaction d'expédier à quatre heures du matin des courriers dans toutes les directions. Le plus beau succès couronna cette œuvre charitable; aussitôt que mon père eut le rapport de tous les Maires, il fit une liste de tous ces dons; comme il attendait le Préfet pour présider au Conseil de révision, il désira lui retracer son séjour au Ban-de-la-Roche et le remercier au nom des habitans de Belmont. J'avais l'habitude de noter tout ce qui m'intéresse, je le fis aussi pendant le séjour de Mr de Lezay à Waldbach; Papa me dit de l'écrire en forme de récit avec lequel il pourrait arranger la scène de famille, dont vous aurez trouvé un exemplaire dans la bibliothèque du cher Papa.

Je dois encore vous raconter deux traits de Mr de Lezay, dont l'un vous peindra la bonté de son cœur, et l'attachement qu'il portait aux habitans du Ban-de-

---

*) V. Incendie de Belmont, p. 402.

la-Roche, l'autre son amour pour la justice. La ville de Barr s'était distinguée dans son offrande pour Belmont; un pauvre homme était déjà venu plusieurs fois implorer la protection de M. le Maire, pour obtenir la place de geolier qui rapporte 300 ou 400 francs, le Maire pensa que le Préfet satisfait de l'offrande de la ville, accorderait la demande au pauvre solliciteur; il termina sa lettre par cette prière, et la fit porter par l'homme en question. Quand le Préfet lut la lettre, il ne se donna pas le temps de l'achever, courut chez sa femme et lui annonça avec des transports de joie le beau don de la ville de Barr. Lorsqu'il revint en son cabinet, il répondit au Maire, et donna la lettre au porteur; mais comme il ne parla pas de la place, cet homme se hazarda de lui demander si à la recommandation du Maire, M.r le Préfet ne lui accorderait pas la petite place; le Préfet acheva la lettre et s'écria, mon Dieu! mon ami cette place est trop peu de chose pour vous, je veux vous témoigner toute ma satisfaction pour la bonne nouvelle que vous m'avez apportée, et obliger M.r le Maire; il lui donna une place de 2000 francs.»

M.r de Lezay aimait notre Oberlin avec tout l'enthousiasme de sa belle ame; il se plaisait à l'appeller *homme presque divin*. Nous allons terminer ce chapitre, par quelques lignes de M.r *Merlin*, que nous avons déjà cité. «Le Ban-de-la-Roche, lui disait Papa, doit surtout beaucoup à M.r de Marnésia.» Le bon pasteur s'attendrissait en prononçant le nom du bon Préfet.— «L'avez vous beaucoup connu? demandai-je. — Oui, et nous avons bien souvent parcouru ensemble ces campagnes. Quelquefois il venait passer plusieurs jours dans mon

Digitized by Google

humble habitation; il m'ouvrait son cœur. Désirant vivement croire, mais ne pouvant toujours accorder ce désir avec les objections que le raisonnement lui présentait malgré lui, il me soumettait ses doutes, nous les discutions ensemble et quand j'avais vaincu les difficultés qu'il m'opposait, il était aussi heureux de sa défaite que je l'étais de ma victoire.» V. *Promenades alsaciennes*, par P. M. p. 105 et 106.

Ces deux hommes vertueux passaient souvent ensemble plusieurs heures de suite, fort avant dans la nuit, assis l'un à côté de l'autre, seuls, sans lumière; la conversation roulait pour la plupart sur des sujets religieux et plus d'une fois on vit le bon Lezay quitter le cabinet de Papa, le visage baigné de larmes d'attendrissement, tant les paroles d'Oberlin exerçaient d'empire sur lui. — Le portrait de Lezay ornait la chambre de ménage et le cabinet d'Oberlin.

M.r *Cunier* était natif de Reaud, dans la Suisse française, il se voua à la théologie et devint en 1784 pasteur à Bischwiller, bourg situé à cinq lieues de Strasbourg. La révolution de 1789 trouva en lui un des plus zélés partisans, l'enthousiasme de la liberté l'engagea à renoncer à la carrière ecclésiastique et à se consacrer aux fonctions civiles. Il fut tour-à-tour, Commissaire pour l'enrôlement des réquisitionnaires, membre de l'administration du District à Haguenau, Commissaire du Directoire à Bischwiller; Président de l'administration départementale du Bas-Rhin; Député au Conseil des cinq-cents; Sous-préfet à Schlestadt; Notaire. Il est mort à Bouxwiller. Homme aimable, spirituel, intègre, il fut digne d'être l'ami d'Oberlin.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

De quelques amis d'Oberlin.

(M.r Legrand père et sa Famille.)

Un des évènemens les plus heureux dans la vie d'Oberlin et qui charma sa vieillesse, fut l'établissement de la famille Legrand au Ban-de-la-Roche, établissement qui ne tarda pas à devenir une source de bienfaits pour ce pays. Nous allons transcrire ici une notice communiquée sur cette intéressante famille et sur son vénérable chef.

«Parvenu à l'âge de 72 ans, isolé et assisté uniquement par la pieuse et dévouée Louise Scheppler, ce zèlé serviteur de Dieu voulait néanmoins continuer avec la même fidélité tous les devoirs de ses fonctions, lorsque cette providence paternelle à la conduite de laquelle il avait toujours abandonné avec une abnégation entière le soin de ses destinées, vint lui porter des soulagemens et des douceurs par l'arrivée de la famille Legrand au Ban-de-la-Roche, qui y fut conduite d'une manière toute spéciale.

En 1798, un officier du génie qui avait découvert un procédé pour filer la bourre de soie, se trouvant dans un café à Prague, capitale de la Bohème, y vit les

Digitized by Google

adresses des fabriques de rubans de Bâle en Suisse; parmi vingt adresses, celle de la maison de M.r Legrand fixa son attention et l'engagea à lui faire ses offres par écrit, et M.r Legrand se décida à établir une filature et une fabrique de rubans à Arlesheim. Peu de temps après, Arlesheim fut déclaré pays étranger sous le rapport mercantile, ce qui l'obligea à transporter sa manufacture de rubans à une plus grande distance des frontières, à St.-Morand, ancien couvent près d'Altkirch, où il se fixa avec une colonie d'ouvriers suisses. Là il devint le père de ses ouvriers ne formant avec eux qu'une seule famille, pourvoyant à leurs besoins et donnant l'instruction à leurs enfans. Il était justement occupé avec sa fille aînée à leur donner des leçons, lorsqu'un jeune conscrit, le havresac sur le dos, entra. C'était *Henri Oberlin* qui fut enchanté de trouver le chef de l'établissement, non dans ses comptoirs ou ateliers, mais entouré de la jeunesse, faisant les fonctions de maître d'école, et il lui parla de son vénérable père.

Les habitans du pays agricole dans lequel est situé St.-Morand, ne prenant aucun goût aux travaux manufacturiers, M.r Legrand prévoyait qu'un établissement exploité par une colonie étrangère ne pourrait soutenir à la longue la concurrence des fabriques indigènes. Les récits du jeune Oberlin sur son père lui avaient laissé une profonde impression, il se décida à visiter ce digne patriarche dont il fut accueilli de la manière la plus affectueuse. Le lendemain en se levant, il vit de sa fenêtre sur la colline voisine un nouveau bâtiment qu'il prit pour une métairie, mais M.r Oberlin lui dit que c'était un atelier de tissage nouvellement construit et

Digitized by Google

sans destination pour le moment, à cause de la maladie du fabricant. Voici donc le local trouvé pour y former une pépinière d'ouvriers et pour transporter ensuite les métiers chez les habitans, qui, aussi bien que les autorités locales l'encouragèrent de tous les moyens qui dépendaient d'eux. Une année après les armées alliées entrèrent en France et firent de St.-Morand, premier grand bâtiment sur la grande route de Paris, un magasin et hôpital militaire, et tout l'établissement fut transféré au Ban-de-la-Roche.

La filature de coton à la main, alors presqu'unique ressource industrielle de ce pays, étant tombée par l'introduction de la filature à la mécanique, on ne peut méconnaître une direction providentielle dans cet enchaînement de circonstances, qui lui procura justement dans ce moment d'abandon, une autre branche d'industrie, qui avait comme la filature à la main, le mérite inappréciable de s'exploiter par les familles dans les habitations mêmes.

Puissent les gouvernemens qui désirent encourager l'industrie ne jamais perdre de vue, qu'elle n'est bienfaisante à la campagne que quand elle est alliée à l'agriculture et exercée dans les habitations des ouvriers mêmes, les membres d'une famille s'entrepartageant le soin des champs, du ménage et de l'industrie d'après les besoins des saisons. L'ouvrier est en même temps cultivateur, fait des épargnes; l'ouvrier de fabrique n'a pas de bourse. La confection de la soie, de la laine, du chanvre et du lin, en produits manufacturés réunit souvent ces avantages; ce qui est très-rarement le cas avec le coton.

Digitized by Google

Les grands ateliers, le plus souvent infectés par la poussière ou par des vapeurs mal-saines et qui rassemblent les deux sexes et tous les âges, ordinairement de cinq heures du matin à dix heures du soir, et alternant quelquefois jour et nuit, des enfans même de sept ans arrivant d'une grande distance dans l'intempérie des saisons, et ne recevant à peu d'exceptions près aucune instruction quelconque que celle du vice, sont un cancer qui ronge le moral et le physique, et par conséquent le bien-être du peuple, et qui provoquera sans doute des mesures législatives et la sollicitude des fabricans portant sur le cœur le salut temporel et éternel de leurs ouvriers, avant que le mal soit sans remède.

Le partage de la terre en petites propriétés, et l'alliance de l'industrie à l'agriculture, là où cette dernière, la plus salutaire des vocations tant pour le corps que pour l'ame, ne suffit pas aux besoins d'une famille, joints au développement religieux, moral et intellectuel, est ce qui constitue la richesse et le bonheur d'une nation et garantit son dévouement au gouvernement, à la loi et à l'ordre public.

Revenons maintenant à M.r Legrand. Né à Bâle, en Suisse, le 30 Mai 1755, disciple du professeur *Nésémann*, auquel il confia dans la suite deux de ses fils, à l'institut de Reichenau, remarquable par le séjour du duc de Chartres (le digne Roi que la France s'est donné depuis), qui y honora l'état d'instituteur; il avait fait ses études à Leipsic et à Gœttingue, visité l'Angleterre et la France, et s'était ensuite voué à la magistrature et au commerce. *Basedow* et *Campé* auraient désiré qu'il s'accociât à leurs institutions. Patriote et philanthrope

Digitized by Google

de cœur et d'ame, il ne cessa de coopérer au perfectionnement de l'instruction publique comme principal moyen pour rendre un peuple digne de ses droits en lui faisant connaître et chérir ses devoirs. L'échange de Sémonville, Bournonville, Maret, Camus, Drouet, etc. contre la duchesse d'Angoulême, qui descendit chez un autre particulier, eût lieu chez lui. Les amis de la liberté et de l'ordre, persécutés par les Jacobins et obligés de s'expatrier pendant le règne de la terreur, trouvèrent toujours dans sa maison un accueil fraternel. Membre du gouvernement de Bâle, il s'était chargé de la direction gratuite de l'instruction publique de sa ville natale, seule fonction qu'il se réserva lors de la révolution suisse, mais il fut appelé par le vœu de la nation à la première présidence du Directoire de la République helvétique.

La Suisse succombant sous les charges et les vexations d'une intervention étrangère armée, calamité qu'un patriote n'appellera jamais sur son pays, il empêcha le mal autant que cela dépendait de lui, et protégea le culte et l'instruction. C'est sur ses instances que *Pestalozzi* se chargea à Stanz, canton d'Unterwald, de l'éducation des pauvres orphelins dont les pères avaient succombé dans la défense de leur liberté, conquise déjà depuis l'année 1308, contre celle que le Directoire français voulait leur imposer.

Voici l'homme qu'il fallait à Oberlin pour l'assister dans ses travaux et ses soins pour les écoles. Aussi M.r Legrand, déjà vieillard lui-même, mais ayant conservé toute son énergie, du moment que ses fils arrivèrent au Ban-de-la-Roche, se voua exclusivement à des occupations conformes aux besoins de son cœur.»

Digitized by Google

J'ai eu moi-même plus d'une fois l'honneur de m'asseoir au foyer de cette famille patriarchale ; pour en tracer un tableau, je ne crois pouvoir mieux faire que d'emprunter à l'auteur des *Promenades alsaciennes* (p. 89, etc.) les lignes qui suivent :

« M.r Legrand, comme on l'a vu plus haut, a établi à Fouday une fabrique de cordons de filoselle ; mais la plus grande partie des ouvriers qu'il emploie, travaillent dans leurs propres maisons ; la sienne ne contient que ses bureaux, des magasins et le logement de sa famille. Elle n'est pas beaucoup plus grande que celle des autres habitans du village, cependant il s'y trouve encore assez de place pour y donner l'hospitalité. Pendant le souper, la conversation fut très-animée et m'offrit beaucoup d'instruction sur la contrée que je venais visiter. Je remarquai dans mes hôtes une piété vive et sincère ; dans leurs manières et leur costume une extrême simplicité, et leur politesse envers moi montrait beaucoup d'usage et surtout de bonté. L'habitude, dit-on, émousse toutes les sensations, et quand on vit près d'objets admirables les expressions qu'on emploie quand on en parle, n'ont plus, après un certain temps, l'énergie de celles dont on se servait jadis. Cette observation, juste en général, ne pouvait être faite dans la société où je me trouvais, car tout le monde me parla du ministre Oberlin avec une admiration qui semblait de la veille. L'aîné des fils de M.r Legrand me montra un marbre du pasteur, sculpté par le célèbre Ohmacht, de Strasbourg, dont le ciseau a déjà, dans le temple de Saint-Thomas, reproduit les traits du professeur Oberlin, frère du ministre de Waldbach. Toute la famille mettait à la possession de ce por-

Digitized by Google

trait un prix inestimable. Dans cette excellente maison, qui m'en rappellait quelques-unes de la même religion que j'avais connue en Allemagne, mon cœur s'ouvrait aux plus douces impressions; tout le monde me semblait penser comme moi et agir comme j'aurais voulu le faire. Je ne faisais que d'arriver et déjà je songeais avec chagrin à l'instant où il faudrait partir.»

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

De quelques amis d'Oberlin.

(Noms divers. — Mme Schwartz. — Mme Krüdner.)

Là douceur, la pureté d'ame des femmes religieuses exerçait un grand empire sur notre bon pasteur; il eût des amies tendres et constantes, elles furent presque toutes ses disciples et révérèrent en lui un guide sûr et presque céleste.

Nous avons déjà eu occasion de parler de Mme Treuttel, qu'il nous soit permis de citer entre autres les Dmes *Schweighæuser*, épouse du hélléniste, *Réné Stuber*, *Charité Stuber*, Mme *Wægelin*, les Dmes Legrand et notre mère, née *Ziegenhagen*, fille de cet homme de bien, dont il a été question ci-dessus. (V. p. 60.). Une relation d'amitié des plus intimes eût lieu entre Oberlin et Mme *Schwartz*. Nous sommes autorisé à communiquer la lettre suivante que notre bon pasteur adressa à son amie lorsqu'il apprit qu'elle était mourante.

Waldbach, den 9. Hornung 1807.

Geliebteste Freundin,

« *Es scheinet also, dass Sie vor uns von dem Leibe des Todes befreiet werden, und in das Leben des Friedens, der Ruhe und Freude aufgenommen werden sollen. Ich gratulire Ihnen herzlich dazu. Es wird so*

Digitized by Google

lange nicht mehr anstehen, dass ich Ihnen folgen und Sie jenseit des Grabes, nebst meiner lieben Frau und Ihrem lieben Ehegatten, umarmen werde.

Gott schencke Ihnen ein freudiges Aufblicken und Festhalten an Jesum, den für unsere Sünden gekreuzigten Liebhaber unserer Seelen, der den Tod für uns geschmecket und uns Leben und unvergängliche Freude erworben hat. Er wolle Ihnen nahe seyn, und Trost und freudigen Glauben einflössen.

Indessen empfangen Sie meinen herzlichen Dank für alle die viele Liebe, Freundschaft und Güte, die Sie mir und den Meinigen erwiesen. Gott lasse Sie auch dafür reiche Früchte einerndten.

A Dieu, liebe, liebe Freundin!

Ihr alter, ergebener, dankbarer
OBERLIN, Pfarrer.»

Voici la traduction de cette lettre :

O vous la plus chère de mes amies !

« Il paraît donc que vous serez délivré avant nous du corps de la mort, pour être reçue dans la vie de la paix, de la tranquillité et de la joie. Je vous en félicite de tout mon cœur. En peu de temps je vous suivrai et je vous embrasserai au-delà de la tombe, ainsi que ma chère épouse et votre cher époux. Que Dieu vous accorde le courage de diriger tous vos regards vers *Jésus*, l'amant de nos ames, crucifié pour nous, qui pour nous a goûté la mort et nous a acquis la vie et une joie impérissable. Qu'il soit près de vous ! Qu'il vous inspire de la consolation et cette foi qui renferme tant de charmes. Recevez mes plus vifs remercîmens pour toute l'amitié, pour toute la bonté que vous avez eu pour

Digitized by Google

moi et les miens. Que Dieu vous en récompense richement. Adieu, chère! chère amie!

Votre vieux, dévoué et reconnaissant
OBERLIN, pasteur.

Oberlin fut lié d'amitié avec la célèbre Mme *de Krüdner*; voici une notice *qu'on nous communique* sur cette femme remarquable.

Notice sur M.me de Krüdner.

« Il est impossible d'avoir plus d'amabilité et d'aménité dans la vie sociale que Mme de Krüdner. Elle venait au Ban-de-la-Roche pour épancher son cœur dans celui de ce vieux serviteur du Christ et pour fortifier sa foi près de lui : la société de Louise Scheppler, de Sophie Bernard, de Catherine Scheidecker, de Marie Müller et de Madeleine Bernard *), et d'autres ames humbles et pieuses, avait pour elle un charme particulier.

Si l'amour de Dieu et celui du prochain sont le type du chrétien, ses détracteurs même ne lui refuseront pas le témoignage éclatant d'avoir été éminemment chrétienne. On ne peut méconnaître son influence directe et surtout indirecte sur la vie religieuse de nos jours. Ses rapports avec feu l'Empereur Alexandre, à l'époque où il défendit avec magnanimité les intérêts de la France auprès de ses alliés, contribuèrent aussi à la *sainte-alliance* entre les trois représentans des églises évangélique, catholique et grecque, pour baser les droits et les devoirs des monarques et des peuples sur le code sacré de l'évangile; alliance sainte et pure dans son origine, avant

*) Ces chères personnes, à l'exception de la première et de la dernière, sont décédées.

Digitized by Google

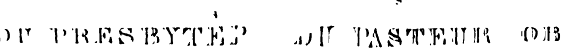
que les ministres de ces souverains, à l'insu desquels elle avait été contractée, ne l'eussent entièrement dénaturée.

Telle qu'une étoile traversant le firmament, qui dans sa course rapide éclaire bien des régions, cette étoile se dirigea depuis les rives de la Seine, par-dessus les glaciers et les vallées de la Suisse, dans les contrées du Nord, d'où elle était sortie et se coucha enfin dans les eaux de la mer d'Azow. Elle jeta un dernier rayon de sa lumière bienfaisante sur l'antique berceau de la liberté, sur ce peuple opprimé, dégénéré par l'esclavage, auquel par une direction providentielle la bataille de Navarin a enfin conquis une place parmi les nations, et qui attend de l'ordre légal sa régénération politique et morale.

Paix et bénédiction aux cendres de Mme de Krüdner! »

Digitized by Google

Digitized by Google



Lith de Simon P et F. à Strasbourg.

VUE DU PRESBYTÈRE DU PASTEUR OBERLIN

Digitized by Google

LIVRE HUITIÈME.

Presbytère d'Oberlin. — Études. — Lectures favorites. — Manière de recevoir les étrangers et les paroissiens. — Particularités et opinions diverses. — Système religieux.

CHAPITRE PREMIER.

Presbytère d'Oberlin.

Nous avons dit ci-dessus (p. 230) quelques mots sur la *maison curiale* d'Oberlin. Dans les coins les plus réculés de ce sanctuaire on trouvait des objets dignes de fixer l'attention, soit par leur agrément, soit par leur utilité. Donnons ici quelques détails. *)

Tableau qui se trouve sur l'escalier.

« Aime donc l'Éternel, ton Dieu, et garde toujours ce qu'il veut que tu gardes, ses statuts, ses lois et ses commandemens.

*) Nous les relatons textuellement d'après une notice que Mme Rauscher-Oberlin a bien voulu nous adresser.

Digitized by Google

Et mettez dans votre cœur, et dans votre entendement ces paroles que je vous dis et liez les pour signe sur vos mains.

Et enseignez-les à vos enfans en vous en entretenant; soit que tu voyages, soit que tu te couches, soit que tu te lèves, tu les écriras aussi sur les poteaux de ta maison et sur tes portes. (Deutéronome XI.)

A la porte du cabinet de Papa.

L'ange de l'Éternel se campe tout autour de ceux qui le craignent.

Rien ne manque à ceux qui le craignent, il est attentif à leur cri.



Savourez et voyez que l'Éternel est bon. O quel bien!

Heureux est l'homme qui se confie en lui.

Recevez ce petit tableau d'une de vos élèves, qui vous souhaite toute sorte de bénédictions pendant le cours de cette année 1792.

La porte en carton a été faite par Oberlin même, sur elle se trouvent collés en dedans, sur un fond de papier noir, trente passages de la bible.

A droite. — Article de prière.

Seigneur, Dieu de la paix, accorde nous la paix! Aie pitié des combattans et des bourgeois! Inspire à tous les Souverains de l'amour pour la paix et de l'horreur pour la guerre! Exauce tes enfans qui crient à toi, nuit et jour. Que ton nom soit sanctifié! Que ton règne vienne! Que ton souhait, ton bon plaisir soit notre but, notre souhait et celui de tous les hommes! Reprends en

Digitized by Google

grâce les pécheurs pénitens! donne aux pécheurs indociles et obstinés des gouverneurs invisibles et célestes, qui les corrigent, les châtient et leur fassent rebrousser chemin vers le ciel! purge notre pays de malfaiteurs et de transgresseurs! ranime l'ardeur des chers tiens, rends les bouillans et *que leur lampe soit toujours remplie d'huile!* que ton ciel, Seigneur, s'établisse entre nous à ton honneur et à la joie de ton cœur pour l'amour de Jésus-Christ, notre Seigneur; Amen.... Seigneur la paix, la paix et le règne de la divine vertu, accorde nous-le, établis-le chez nous, Seigneur!

Janvier 1814.

Au corridor.

Vitres de couleur, cornes de différens animaux; des reposoirs chargés de sacs de papier, contenant des plantes aromatiques et médicinales qu'Oberlin lui-même recueillait et distribuait aux malades de sa paroisse, pour servir de thé, de remèdes, de fortifians.

Intérieurement se trouvait sur la porte l'insription suivante :

Nur Eins ist Noth.

(*Une seule chose est nécessaire.*)

«Au dessus se voyait une tête du Seigneur et le tableau de St.-Jean; tous les tableaux de prix étaient des preuves d'affection de ses amis; les autres qui avaient surtout l'instruction de ses paroissiens pour but, étaient de sa propre composition.

A gauche en entrant, se trouvait une petite armoire, contenant les vases sacrés, puis un meuble à l'antique ayant appartenu à son épouse chérie; les tableaux de ce

Digitized by Google

côté étaient des cartes géographiques dont il avait fait le dessin, la gravure en bois et l'impression, et qu'il avait enluminées, il y avait écrit les noms et les avait encadrées lui-même; elles représentaient les quatre parties du monde, le pays de *Canaan*, qui était pour lui de la plus haute importance, et un tableau représentant les demeures des *trépassés de tout genre*, depuis les plus pervers jusqu'aux bienheureux les plus avancés, puis une Madeleine, un St.-Pierre, un Luther et quelques autres. La porte teinte en noir, d'une chambre voisine offrait aussi de petits ornemens en physique.

Venait ensuite une petite bibliothèque allemande à l'usage des étrangers et des censiers. Puis sa propre bibliothèque formant comme un petit cabinet; pour gagner de la place, c'est là qu'il avait outre une très-grande table encore une autre devant la fenêtre, où il était sans cesse occupé à écrire; auprès de lui pendaient à des clous divers instrumens, attestant ses connaissances dans diverses sciences, puis en face de la porte d'entrée se trouvait un grand miroir antique conjointement à un autre placé vis-à-vis, et quelques tableaux de famille, héritage de ses pères. De chaque côté des représentations de la passion de notre Sauveur, et dessous différens petits tableaux de sa composition.

Vis-à-vis, comme nous venons de le remarquer, le grand miroir et des tableaux de famille, aussi le portrait de Gustave-Adolphe, roi de Suède, celui de l'excellent préfet Lezay-Marnésia .... celui de son frère chéri le professeur Oberlin; les sept classes des insectes recueillis et encadrés par lui-même; des pierres précieuses factices rangées de différentes manières, et sur lesquelles on

Digitized by Google

trouvait des commentaires *d'après la sainte-écriture qui était pour lui la science de toutes les sciences*... Un canapé qui ne fut abordable que dans les dernières années, parce qu'il le chargeait toujours de livres et de divers objets.

Sur une commode on voyait encore une tête de mort selon le système de Gall, présent d'un ami qui avait vû la commode de sa chambre à coucher, toute chargée de têtes de morts qu'il avait pris la peine de nettoyer lui-même pour y faire ses observations.

Vis-à-vis de la première bibliothèque dont j'ai parlé, s'en trouvait une autre, arrangée de même en forme de cabinet, dont l'extérieur était garni de livres français à l'usage de sa chère paroisse. — —

Voilà son cabinet d'étude, chacun de ces objets lui rappelait des époques intéressantes de sa vie, les amis de son affection, les voyageurs distingués qui l'avaient visité dans sa solitude, les œuvres merveilleuses de ce Dieu qu'il aurait voulu chanter comme le psalmiste, et dont le moindre détail faisait palpiter son cœur.

Ce petit musée était fréquemment visité et son propriétaire ne se lassait pas d'en faire l'explication obligeante et enjouée. Il s'arrêtait avec un plaisir particulier à un petit tableau de sa façon, représentant deux objets différens. Les spectateurs étaient-ils des époux tendrement unis, il aimait à leur dire : « Malgré le plaisir que j'ai à voir votre tendresse réciproque, je m'en ferai un tout particulier de vous diviser aujourd'hui, que l'époux se place à ma gauche, l'épouse à ma droite, voyons dites-moi que voyez-vous dans ce tableau ? . . une fleur..., non, un oiseau.... Ah, voilà comme

vous vous contrariez . . . Voyons, changez de place, s'il vous plait. — On change de place, et l'époux de dire ce qu'avait dit l'épouse, et *vice versa* . . . . . . Bon, je vois que vous ne vous plaisez pas dans cette opposition forcée, allons que je vous raccommode, venez-vous placer en face du tableau, voyez-vous qu'il ne s'agit que de s'entendre, et qu'en considérant les objets de tous les côtés, il arrive que tous les deux ont raison.» Et une charmante et naïve exhortation était amenée ainsi tout naturellement.» . . .

A toutes les portes de la maison on remarquait des inscriptions écrites de sa main. Nous en citerons les suivantes : «*De l'huile dans la lampe.*» . . . «*Constante bonté, fermeté douce, charité mâle et inaltérable.*» . . . Sur la porte intérieure d'une chambre des pensionnaires, on lisait :

«*Auch das Thier empfindet Schmerz,*
«*Plag' es nicht, o menschlich Herz.*»

C'est-à-dire :

«L'animal aussi éprouve la douleur, ne le tourmente pas, aie pour lui aussi un cœur humain.»

Le lecteur verra sans doute avec plaisir la jolie lithographie du presbytère d'Oberlin ; c'est à l'avant-dernière fenêtre (vers l'église) que fut placé la table, où le bon pasteur travaillait.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Etudes d'Oberlin et Lectures favorites.

En été Oberlin se levait à la pointe du jour, même en hiver il avait l'habitude de se lever de fort bonne heure. Après avoir adressé une fervente prière à ce Dieu, dont il fut un des plus dignes représentans sur la terre, il quittait sa chambre à coucher et entrait dans son cabinet qui y était attenant; là il se livrait, avec une nouvelle ardeur, au travail le plus varié.

Oberlin avait un goût décidé pour l'étude; son esprit actif cherchait avec avidité à étendre le domaine de ses connaissances; il employait à des occupations littéraires tous les momens que ne réclamaient pas les soins qu'il voua à sa paroisse, à sa famille, à ses élèves. Il continua toujours à cultiver l'hébreu et le grec, pour être à même d'avoir recours au texte original de cette sainte-écriture qui lui fut si chère. Nulle région de la vaste république des lettres ne fut d'ailleurs sans charme pour lui; aucune branche du savoir ne devait lui rester entièrement étrangère; il y avait du moins jeté un coup-d'œil encyclopédique, ce qui lui faisait dire avec la modestie, qui lui fut propre: *in omni aliquid et in toto nihil.* *)

---

*) «Je sais un peu de tout et en tout rien.»

Digitized by Google

Les sciences historiques, philologiques *), mathématiques, physiques, furent tour-à-tour les objets de ses méditations. Il avait une grande perspicacité, une tête méthodiquement organisée, une facilité rare à ranger et à classer les élémens les plus divers. Il lisait beaucoup, il se forma un trésor de connaissances qui ornaient son esprit, rendaient sa conversation des plus intéressantes et tournaient au profit de ceux dont l'instruction lui fut confiée. Il lisait avec une attention religieuse tous les ouvrages, où il croyait pouvoir puiser quelques notions sur ce monde invisible où tendaient toutes ses affections; mais ces contemplations ne le détachaient jamais de la vie pratique. Il aimait à appliquer toutes les sciences à une utilité réelle et positive. Les sciences naturelles lui avaient surtout inspiré beaucoup d'intérêt, il se plaisait à faire des expériences de tout genre. Les couleurs, leur éclat, leurs nuances étaient pour lui d'un grand attrait; il aimait à les reproduire par les procédés de la chymie, par la teinture qu'il fit avec toutes sortes de plantes, soit sur du papier, soit sur du drap; il aimait à sous-ligner les passages remarquables de ses lectures, soit avec de l'encre rouge, soit avec de l'encre verte; il attachait d'ailleurs aux couleurs des idées mystiques dont nous parlerons tout à l'heure. Il apprenait avec plaisir les découvertes nouvelles; jamais la rouille de la routine, l'autorité des pratiques reçues n'entravaient sa marche. Les systèmes qui établissaient des rapports entre

*) Oberlin aimait beaucoup à remonter à l'étymologie des mots, à en fixer le vrai sens, à rétablir l'orthographe primitive, et il y tenait avec persévérance. Par exemple, il écrivait toujours œconomique, jamais économique.

Digitized by Google

le spirituel et le matériel lui souriaient surtout. Voici pourquoi il voua une attention particulière au *Magnétisme* et à la *Physiognomique*.

Le Magnétisme, système enseigné d'abord par Mesmer, fut pendant longtemps traité avec un superbe dédain, il fut le point de mire des sarcasmes de tous ceux qui aiment mieux faire de l'esprit que de la raison; qui, zèlés disciples du matérialisme, ne parlent qu'avec ironie de tout ce qui tient au spiritualisme. Il n'en est pourtant plus ainsi, le magnétisme est comme on sait fréquemment employé comme remède; en Allemagne surtout on a publié des ouvrages fort estimables sur les phénomènes étonnans qu'il produit. *) Oberlin suivait avec attention les progrès de cette nouvelle découverte, qui ouvre un champ si vaste aux observations et aux méditations les plus importantes. Il fit nombre d'extraits des ouvrages qui lui parvinrent et sçut se procurer des manuscrits, rédigés sur des cures remarquables. Mais c'est surtout la partie psychologique du magnétisme qui lui inspira le plus vif intérêt; cet etat de clairvoyance, dans lequel l'ame semble être détachée du corps, délivrée de ses chaînes, cette situation qui embrasse l'avenir et les distances les plus éloignées, était souvent l'objet de ses méditations. Shakespeare a dit:

«*Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que ne s'imagine la sapience de vos écoles.*» . . . Ce mot

---

*) Voici le titre d'un ouvrage qui, s'il n'est pas encore traduit en français, mérite de l'être: *Versuch einer Darstellung des animalischen Magnetismus, etc.* C'est-à-dire: *Essai d'une exposition du Magnétisme animal comme remède, par Charles-Alexandre-Ferdinand Kluge, docteur en médecine. Vienne* 1815, *librairie de François Haas.*

Digitized by Google

d'un sens profond vaut sans doute mieux que les lieux communs d'une prétentieuse incrédulité.

La *Physiognomique* de Lavater fit, comme on sait, une grande sensation. «La physiognomique, dit cet homme célèbre, est la connaissance des rapports entre l'extérieur et l'intérieur de l'homme, entre sa surface visible et son contenu invisible.» *) L'auteur remonte aux siècles les plus reculés pour faire sentir que le principe physiognomique fut toujours reconnu. L'importance de la figure humaine s'annonce par ce passage de la Génèse: *Dieu créa l'homme à son image* (I, 27.) *Salomon* dit: *L'homme fait signe de ses yeux, il parle de ses pieds, il enseigne de ses doigts* (Proverbes XVI, 30.) et *Il y a une race de gens de laquelle les yeux sont fort hautains et dont les paupières sont élevées.* (Ibid. XXX, 13.) *Sirac* dit: *Le cœur de l'homme change son visage, soit en bien, soit en mal* (XIII, 29.), et *L'homme est connu à son regard, et le sage par la rencontre de sa face; l'habillement de l'homme, le ris des dents, et les démarches font connaître quel il est.* (XIX, 26.) Lavater cite ensuite à l'appui de son système quelques auteurs modernes, tels que *Sulzer, Wolf, Gellert* et *Herder*; il en appelle d'ailleurs au sentiment intime de tous les observateurs. Comme c'est principalement dans les *linéamens du profil* que doit s'exprimer le caractère de l'homme, l'auteur de la physiognomique produisit dans son ouvrage non-seulement un grand nombre de *portraits*, mais aussi de simples *silhouettes*.

---

*) *«Das Wissen, die Kenntniss des Verhältnisses des Aeussern mit dem Innern, der sichtbaren Oberfläche mit dem unsichtbaren Inhalte.»*

Digitized by Google

L'on rencontre aussi dans cet ouvrage, d'une originalité piquante, une espèce *d'échelle physiognomique :* de têtes d'animaux, l'auteur passe à des têtes d'hommes d'une stupidité remarquable, qui ont assez d'analogie avec les premières; viennent ensuite des physionomies plus ou moins spirituelles, et la galerie est terminée par une tête d'Apollon. Oberlin se prononça vivement pour ce système, il coucha par écrit ses vues physiognomiques et forma une riche collection de silhouettes; il en fit lui-même et enseigna à en faire à ses enfans et à ses élèves.

Oberlin qui aimait les promenades solitaires, n'y allait jamais sans quelque livre; dans les derniers temps, c'était un psautier en petit format, dont il soulignait les passages qui firent le plus d'impression sur lui.

Nous avons déjà indiqué ses travaux géographiques, Oberlin fit aussi de nombreuses recherches historiques sur le pays qui lui fut si cher. — Le nouveau système décimal introduit en France, trouva aussi en lui un zélé partisan. L'estimable M.r Luthrot en parlant des dernières années d'Oberlin, dit: « C'est de cette époque que datent divers manuscrits, qu'il a laissés à sa mort, une réfutation de l'ouvrage de *Cicéron sur la vieillesse*, rédigée en 1825, paraît être le dernier auquel il ait mis la main.« M.r Luthrot se trompe, ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur, c'est qu'Oberlin a écrit une petite notice, intitulée : *Mes infirmités d'âge.* Oberlin n'a jamais été auteur.

CHAPITRE III.

Réception des Étrangers et de ses Paroissiens.

OBERLIN dont l'esprit était constamment occupé, soit de choses pratiques, soit de méditations qui lui étaient chères, tenait beaucoup à un extrême silence et les interruptions lui étaient à charge; cependant il était toujours de la plus aimable bonté pour les personnes qui voulaient avoir recours à lui. On se faisait annoncer, quelques instans s'écoulaient, car, lorsqu'il était à écrire, il ne répondait pas avant d'avoir fini sa phrase, et puis on fut reçu. L'étranger, et il lui en venait de toutes les régions de la terre, l'étranger qui le voyait pour la première fois, était bientôt saisi de respect, d'amour et de confiance. Peu de personnes l'ont quitté sans se dire, souvent avec le sentiment d'une confusion irrésistible: ah voilà comment il faudrait être! Il avait d'ailleurs des manières fort agréables, et quoiqu'il n'eût jamais quitté sa vallée, il possédait à un haut degré le don de la représentation. Et que sa réception était entraînante lorsque c'étaient d'anciens amis, d'anciens élèves qui venaient le voir après un certain laps de temps! Ah qu'il était doux d'entendre de sa bouche, qui s'exprimait alternativement en français et en allemand ce gracieux: « Quoi? est-il possible? »... « *Was? ist es möglich?* » La

Digitized by Google

joie brillait dans ses yeux et l'enthousiasme était dans le cœur du nouvel arrivé. Et ses paroissiens qui le voyaient tous les jours, paraissaient toujours l'aborder avec un nouveau respect, avec une nouvelle tendresse. Pour éviter le bruit, ceux qui portaient des sabots les laissaient au rez-de-chaussée et montaient en bas. Il leur parlait toujours avec l'autorité d'un père, ils l'écoutaient avec la déférence d'un enfant.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Particularités. — Opinions diverses.

Oberlin avait de l'originalité, qui a quelquefois provoqué le sarcasme ; elle avait cependant toujours pour base un sentiment profond de piété et d'amour pour ses semblables.

Il réprouvait fortement les écritures illisibles, le peu de soin que mettent beaucoup de personnes à faciliter aux autres la lecture de ce qu'elles avaient écrit. À ses yeux c'était presqu'une mauvaise action que de causer le moindre embarras à son prochain, il traçait ses lettres, ses chiffres avec soin.

Dans les lettres qu'il recevait il soulignait toujours, comme dans ses lectures, les principaux passages avec de *l'encre rouge* ou de *l'encre verte*, pour être sûr de n'oublier rien d'essentiel dans ses réponses.

Il blâmait hautement cette manière qu'ont quelques personnes de gâter le pain, d'éparpiller les miettes, puisque l'écriture dit : « Que rien, rien ne se perde ! » Pour la même raison il voyait de mauvais œil, lors qu'à table on n'achevait pas ce qui se trouvait sur l'assiette. Il avait fixé quelques règles domestiques de ce genre dont il prescrivait l'exécution à ses élèves. Lorsqu'il était au fort de l'âge, époque à laquelle il fut d'une

Digitized by Google

Waldb. ce 16 Août 1820.

Mon Cher.

Souvenez Vous des Regles, Exhortations et Promesses que le Seigneur nous dōne

1.) Bienheureux les pacifiques ceux, qui conseillent, procurent, achettent la Paix, car ils seront traittés du Grand DIEU Toutpuissant cōme Ses Enfants, et Heritiers.

2.) Il n'y a Personne, qui pour l'Amour du Seigneur aura cédé, perdu, sacrifié quoique ce soit, qu'il n'en soit dédōmagé dès cette Vie, et qui après sa Mort n'aye la Vie éternelle.

Meinem lieben Freund

Herrn Notarius u. Licent. Ehrenfried Stöber

zum Zeichen meiner herzlichen Dankbarkeit

für

Straßburgs Jubeltage der Reformation,

womit Er mich so angenehm überrascht hat

Waldbach d. 2 Jul. 1818. Joh. Fr. Oberlin Pf.

Digitized by Google

Digitized by Google

vivacité extrême, il punissait quelquefois les contrevenans d'une manière assez plaisante; son petit bonnet de cuir, qu'il portait habituellement chez lui, faisait alors facilement un saut de la tête du pasteur vers celui du jeune délinquant, qui était obligé de le rapporter.

Dans ces momens de vivacité il lui échappait souvent un petit mot que l'auteur des *Promenades alsaciennes* a aussi consigné dans son ouvrage; c'était le mot : *Potz hundert tausend!* (« *Ah cent mille!* ») accompagné d'un petit claquement des doigts.

Il conservait le moindre petit papier lorsqu'il y avait encore du blanc, il en faisait des cahiers pour les enfans des pauvres.

Il détestait les modes indécentes ou absurdes. Nos élégans portaient, il y a une trentaine d'années, en allant à la campagne, de petites vestes vertes et des culottes de nankin très-serrées; plusieurs jeunes théologiens se présentent ainsi chez lui, il leur fit sentir son déplaisir d'une manière toute franche. A-peu-près à la même époque et avant l'existence des têtes à la Titus, les hommes portaient les cheveux de manière à en avoir le front tout couvert. Un jeune homme de Strasbourg ainsi accoutré vint voir notre Oberlin; après les premières salutations d'usage, notre pasteur lui dit, en souriant: C'est sans doute une nouvelle mode que Monsieur nous apporte, les Strasbourgeois n'ont-ils donc plus le courage de marcher à front découvert? En général Oberlin détestait les modes comme filles du luxe corrupteur. Il tenait beaucoup à ce que ses pensionnaires fussent très-modestement habillés, les demoiselles qui voulaient lui plaire, ôtaient bien vite leurs grands chapeaux de la

Digitized by Google

ville, pour se coëffer du simple bonnet du Ban-de-la-Roche. Lui-même prêchait d'exemple en fait de simplicité de costume. Pendant plus de trente ans que j'ai eu le bonheur de fréquenter la maison d'Oberlin, je ne lui ai connu que le même genre d'habits. Chez lui il portait une redingote avec des revers boutonnés comme aux uniformes des militaires; lorsqu'il sortait il était habillé tout en noir, il était coiffé d'une perruque ronde, telle qu'on la voit aux portraits de Jean-Jacques Rousseau, son chapeau était rond, entouré de toile cirée et retroussé des deux côtés.

Sa propreté et sa pureté étaient extrèmes; tous les objets sales le scandalisaient, il enjoignait à ses paroissiens et à ses élèves de les faire disparaître sur les chemins et autres lieux, ou de les couvrir de feuilles d'arbres; il en faisait de même dans ses promenades. Il s'appuyait à cet égard sur un passage du *Deutéronome*.

Dans ses nombreuses écritures on remarquait rarement une tache d'encre. Oberlin était d'une abstinence rare, il avait pour principe que le corps ne devait jamais dominer l'ame. Dès qu'il voyait que quelque goût sensuel voulait s'emparer de lui, il s'y opposait avec force. Il aimait beaucoup à priser du tabac, s'apercevant que cette habitude prenait de l'empire sur lui il prit promptement son parti: « Ah, dit-il, ma tabatière, tu veux me commander, je m'en vais te faire voir à qui entre nous deux appartient l'obéissance: en prison! »

Il enferma sa chère tabatière dans une armoire qui se trouvait dans la chambre de ménage au rez-de-chaussée; de sorte que pour prendre une prise il était chaque fois obligé de descendre du premier étage, où se trouvait

Digitized by Google

son cabinet. Il savait bien que cela arriverait rarement, puisqu'avant tout il était attaché à son travail.

Sur son lit de mort il demanda un verre d'eau, l'estomac se refusa de faire son service. « Marche ! » dit-il à l'eau d'un ton ferme ; mais, hélas ! le bon Papa ne fut plus obéi.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Particularités. — Opinions diverses.

(Continuation.)

Nous avons dit ci-dessus qu'Oberlin aimait beaucoup les couleurs, il y avait dans toutes ses chambres des vitres à couleur, l'arc-en-ciel était pour lui un des plus beaux spectacles de la nature; il attachait un sens mystique aux couleurs; voici sa théorie à cet égard.

Des Couleurs.

1) «Par le prisme, dans l'arc-en-ciel, dans les diamans, les bulles d'eau savonnée, les vieilles vitres, les gouttes de rosée et un grand nombre d'autres objets — nous voyons 7 à 8 vives et belles couleurs.

2) On en compte plus volontiers 7, parce que ce nombre est quasi sacré et se trouve dans beaucoup d'autres choses; par exemple, les 7 sons de la musique; les 7 jours de la création; les 7 mille ans de la durée de l'économie actuelle de notre terre; les 7 esprits devant le trône de Dieu, etc.

3) Les couleurs sont: 1° violet ou pourpre; 2° bleu; 3° vert; 4° citron; 5° jaune doré; 6° orange; 7° rouge.

Ou bien: 1° rouge; 2° orangé; 3° jaune; 4° vert; 5° bleu; 6° indigo; 7° violet.

4) Trois de ces couleurs semblent simples et les autres composées.

Digitized by Google

5) Les simples sont le rouge, le jaune et le bleu.

6) Le rouge et le jaune se trouvent réunis dans le feu. Le bleu est la couleur de l'eau.

7) Le *rouge* signifie *la foi;* le *jaune*, *l'amour;* le *bleu*, *la science* Ainsi le bleu, l'eau et la science sont analogues et en rapport ensemble; comme le feu, l'amour et la couleur jaune, laquelle en s'exaltant tire plus sur le rouge.

8) Lorsque par les prophètes Dieu dit : « Je ferai sourdre des fontaines dans les déserts arides », cela signifie : Je répandrai des lumières, des sciences salutaires sur des pays, qui auparavant furent submergés dans les ténèbres de l'ignorance.

9) Quand le *bleu* est uni au *jaune*, ils produisent ensemble le *vert.* Or

10) Le *vert* signifie l'activité, les inventions utiles, l'empressement à trouver des expédients et des moyens pour le bien-être public, *eine Geschäftigkeit, Thätigkeit, Erfindungsdrang zum allgemeinen Besten !* De même

11) Dans le spirituel, quand la charité anime un homme instruit, il s'agite et se travaille de quoi et comment se rendre utile, soulager, aider, réjouir le prochain.

12) Le *jaune*, combiné avec plus ou moins de *rouge*, produit le *jaune de feu* et puis *l'hyacinthe* ou *l'orange.* Ainsi

13) *L'amour* uni à la *foi* et exalté par elle, produit un haut degré de fidélité, un attachement à toute épreuve, et la persévérance dans le feu de la tribulation.

14) Le *bleu* uni avec le *rouge*, produit le *violet* s'il y a plus de bleu, ou *pourpre* si le rouge domine.

15) Ces deux couleurs expriment l'état des plus élevés

Digitized by Google

d'entre les bienheureux, des plus avancés dans les connaissances et dans la foi.

16) Dans la minéralogie on sait que le *soufre*, ou principe inflammable, donne de belles couleurs aux pierres et aux mines, et fait quelquefois briller ces dernières de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et d'une beauté merveilleuse.

17) Quand on expose ces belles mines sur de la braise, et que par ce grillage on fait sortir le soufre ou principe inflammable, ces mines perdent absolument toute leur beauté et deviennent sales et noirâtres.

18) Toutes les belles couleurs de l'arc-en-ciel sont renfermées dans le rayon blanc. Le prisme décompose le rayon blanc et sépare et étale les couleurs, qui y étaient contenues. Les gouttelettes de rosée et de pluie font le même effet sous de certaines circonstances.

19) Mais le verre ardent et le miroir ardent réunit de rechef ces sept couleurs, et reproduit le premier rayon blanc.

20) Le Seigneur Jésus-Christ promet aux vainqueurs des vêtemens blancs, sans doute par la raison, que qui a le blanc et le droit d'être vêtu de blanc, a toutes les autres couleurs à sa disposition et le plein-pouvoir de choisir entre toutes les autres.

21) Chacun des douze apôtres de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ a sa couleur, qui le distingue particulièrement, et une pierre précieuse qui lui est quasi appropriée. Apocalypse XXI, 14.

22) Quand sous la liste des colonnes des fondements de la nouvelle Jérusalem (Apocal. XXI, 19. 20.), on range la liste des douze apôtres, comme elle se trouve

Digitized by Google

aux Actes des apôtres, (Chap. I, 13 et 26.) le résultat sera le suivant:

1° Le nom de *St.-Pierre* se trouvera écrit sur la colonne de *jaspe* ou d'un crystal doré, qu'imite le diamant. 2° *Jacques* sur celle de *saphir* ou couleur blanc-foncé, comme celle d'une violette. 3° *Jean* sur la *calcédoine*, ou opale, couleur de lait, mêlée de feu. 4° *André* sur la *verte* ou émeraude. 5° *Philippe* sur le *sard-onyx*, ou mêlé de rouge et de blanc. 6° *Thomas* sur la *sardoine*, ou le rubis, le rouge. 7° *Barthélemi* sur le *chrysolithe*, ou jaune doré. 8° *Mathieu* aura le *béryl*, ou le clair bleu du ciel. 9° *Jacques d'Alphée*, la *topase*, ou jaune de paille, ou citron. 10° *Simon-Zélotis* aura le *chrysoprase*, ou le vert doré. 11° *Jude*, frère de Jacques, *l'hyacinthe*, ou jaune d'orange. 12° *Mathias*, *l'améthyste*, ou le violet, mélange de rouge et de bleu.

23) Dans cette liste le *diamant* ne se trouve pas, parce qu'il représente Dieu même, la source et l'origine de tout.

24) La science des couleurs est un abîme de mystères. Pour écrire là-dessus un bon traité, il faudrait que l'auteur fût à la fois un bon physicien et opticien, un bon chymiste, teinturier, minéralogiste et mystique.

Chacun de ces savants à part pourra contenter ses semblables, mais il ne satisfera pas aux autres.» — —

Ce système, abstraction faite de sa partie mystique, rappelle l'opinion de Bernardin de Saint-Pierre, qui prétendait aussi pouvoir juger de l'humeur des gens d'après la couleur sombre ou gaie, nuancée ou tranchante des habits qu'ils portaient. Cette idée du célèbre Abbé, qui a eu le *rêve d'un honnête homme*, (v. *son Traité*

Digitized by Google

de la paix universelle et éternelle) est reproduite dans un ouvrage allemand qui a fait époque dans son temps et qui a pour titre le *Roman de ma vie;* (*Roman meines Lebens*) par *Kniggé.* *) L'auteur va plus loin, il prétend qu'on peut reconnaître le caractère d'un homme à une foule de signes extérieurs, quelque peu importans qu'ils puissent paraître, au son de la voix, aux gestes, à la démarche, à la manière de marcher, de s'asseoir, de se tenir debout, au choix des alimens, etc. — Lavater a prétendu pouvoir juger du caractère d'un homme, d'après son écriture.

---

*) J'ai envoyé dans le temps un extrait de cet ouvrage au bon *Papa*, auquel il a fait beaucoup de plaisir; je l'ai encore trouvé parmi ses papiers.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Particularités. — Opinions diverses.

(Continuation.)

Oberlin ne s'appellait pas *Ministre du culte protestant*, mais *Ministre catholique, évangélique;* voici les raisons de sa détermination, telles qu'elles résultent d'un écrit, que nous avons trouvé parmi ses papiers.

« *Ce qui m'a déterminé à me nommer plûtôt Ministre catholique - évangélique*, que *Ministre du culte protestant*, etc.

1) Notre situation au Ban-de-la-Roche est presqu'unique. Un petit vallon, comme une petite île presqu'imperceptible au milieu de la mer, deux petites paroisses protestantes françaises, isolées et comme abandonnées entre les catholiques-romains.

2) Quand au commencement, je me vis obligé de parler sur la chaire des catholiques-romains, mes paroissiens m'avertirent que M.r Stuber les appelait sur la chaire simplement romains, et leur religion, la religion romaine, sans ajouter catholique. Je n'en compris pas alors la raison; mais dans la suite.

3) Ceux des catholiques entendus, cultivés et pieux de notre voisinage qui ont le courage de lire la sainte-écriture, ne le font pas simplement; mais toujours au-

Digitized by Google

tant que possible, avec les notes ou intercalations des pères de l'église.

4) Or, dans le style de ces pères d'église, comme par exemple dans les confessions de St.-Augustin, on rencontre à tout moment ces dénominations: *Catholique* et *Hérétique*.

5) Cela fait que, lorsque nous disons ou convenons simplement que nous ne sommes pas catholiques, ces bonnes gens aujourd'hui en infèrent que nous confessons d'être hérétiques, ce qui leur donne une répugnance presqu'insurmontable pour nous.

6) A cause des éternelles moqueries, railleries et séductions auxquelles les Ban-de-la-Rochois étaient continuellement exposés, partout où ils avaient à faire dans les voisinages, nous autres pasteurs étions souvent obligés de parler de religion sur la chaire pour prémunir nos paroissiens contre les séductions et les piéges qu'on leur tendait. Voilà ce qui m'arriva à ce sujet:

Un dimanche lorsque je dînai à Belmont chez le cabaretier, il y vint un bourgeois catholique de Colroy-la-Roche pour boire une chopine. Lorsqu'il me vit il fut agréablement surpris, vint et me tendit la main, me faisant mille protestations d'estime et de respect pour tout le bien qu'il disait avoir entendu de moi. Mais, me dit-il en me regardant d'un air de confidence; mais, Monsieur, j'ai entendu dire que dimanche passé vous avez prêché à Waldbach contre la religion catholique. (Effectivement il m'avait fallu résoudre des questions et répondre à des objections romaines dont on avait encore assailli mes paroissiens.)

Pour répondre à ce bon et honnête catholique, je

Digitized by Google

demandai la bible au cabaretier et montrai à ce bourgeois de Colroy, les inscriptions suivantes : Épitre cathol. de St.-Jacques, apôtre ; Épitre cathol. de St.-Pierre ; 1.re Épitre cath. de St.-Jean ; 2.de Épitre cath. de St.-Jean.

Je lui montrai cela et j'ajoutai : Vous voyez que ces saintes épitres catholiques sont dans les mains de tous mes paroissiens ; comment pourriez-vous croire que je prêche contre la religion catholique.

Ce bon homme reprit haleine et dit : Dieu soit loué, je l'ai toujours pensé et même dit que M.r le ministre de Waldbach ne ferait pas cela. Dès-lors je compris pourquoi M.r Stuber ne se soit servi que du terme : Romain au lieu de dire Catholique.

7) Nous avons, mes paroissiens et moi, des milliers de preuves de l'aversion terrible des catholiques romains contre ce qu'ils appellent *Huguenots*, *Luthériens*, *Protestans*, *Hérétiques*. Lors donc que les catholiques voudraient aimer nos gens pour leurs bonnes qualités, malgré la différence de religion, vous ne sauriez croire comme on les voit se réjouir quand nos gens leur soutiennent et les assurent que nous sommes aussi catholiques, et de vrais catholiques-évangéliques, malgré les noms injurieux qu'on nous donne.

8) Encore une fois, notre situation et localité est un peu unique et demande des précautions particulières, qui pourraient cependant aussi être utilement suivies par nos confrères. Car que doit donc penser de nous le peuple catholique-romain ignorant, lorsqu'il voit que nous nous nommons nous-mêmes protestans ou luthériens ?

9) La semaine passée un catholique de Colroy vint me demander un nouveau testament, et se plaignit que

Digitized by Google

depuis que leur ancien curé, non-juré *) (comme ils les appellent) est revenu, il insulte et persécute les patriotes qui se servent du bon vieux curé assermenté, ou qui a juré à la nation. Il leur dit en face : Vous êtes des schismatiques, des luthériens, des damnés, des protestans. Il se sert d'autre eau bénite qu'eux et met le trouble dans toute la ci-devant paroisse. — Ces procédés sont très-communs autour de nous, et plusieurs catholiques m'ont consulté là-dessus.

Je répondis à ce plaignant : Vous savez que nous ne sommes pas luthériens et que nous croyons en Jésus-Christ et non en Luther; nous portons et nous souffrons le titre de luthériens comme une injure qu'on nous donne; nous ne protestons pas contre la religion catholique; il y a plus de deux-cents ans qu'il fallut protester contre la tyrannie de l'Empereur Charles-Quint, qui voulut nous prescrire des dogmes contre l'évangile. Alors nous étions protestans, aujourd'hui ceci ne signifie plus rien; on ne parle plus de dogmes de Charles-Quint, et certes nous ne protestâmes jamais contre le saint-évangile, ni contre l'église catholique ou chrétienne. Pour ce qui regarde le terme de schismatiques ou d'hérétiques, jugez vous-même lequel des deux mérite ce reproche, ou de nous, qui croyons, professons et pratiquons ce qui est contenu dans les épitres catholiques et chrétiennes de St.-Jacques, St.-Pierre, St.-Jean, etc. et tout l'évangile, ou ce curé qui ne souffrait pas que ces épitres fussent dans les mains de ses paroissiens? Jugez, dites,

*) *Prêtre insermenté.* Mot qui rappelle les tristes dissensions qui ont affligé le clergé catholique de France au commencement de la révolution.

Digitized by Google

qui est vraiment catholique et chrétien et qui est schismatique et hérétique ? — Et mon homme s'en retourna consolé.

10) Il se passe peu de semaines qui ne me fournissent de nouveaux motifs de prier tous les protestans de ne se nommer peu-à-peu que catholiques-évangéliques.

11) L'été passé un maître d'école catholique m'envoya un jeune homme pour me prier de voir si la bible qu'il avait fait venir de Strasbourg, était la véritable sainte-bible: en me recommandant ce jeune homme, il me dit que c'était vraiment un bon catholique, c'est-à-dire, un vrai bon chrétien.

12) Il y a quelques semaines qu'un jeune curé catholique dit à quelqu'un : Que s'il savait que les autres ministres qu'on appelle protestans fussent aussi vraiment de bons catholiques que celui de Waldbach, il ne balancerait pas long-temps à se mettre de leur côté.

13) Ainsi la haîne et la répugnance qui nous causait si longtemps des tribulations de tout genre, fit place peu-à-peu à l'amour fraternel, en voyant que nos œuvres et nos dogmes sont ceux de la vraie église catholique, c'est-à-dire, chrétienne.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Système religieux.

Oui, c'est un Dieu caché, que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et, vous, terre, parlez !
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.

RACINE, (*la religion*, ch. 1.)

LA *religion*, ce lien qui lie la terre au ciel, la religion qu'enseignaient par leur vie et par leurs écrits les *Fénélon*, les *Lavater*, les *Benjamin-Constant*, elle qu'a si noblement célébrée *Chateaubriand* : la religion remplissait l'ame toute entière de notre pasteur. Le système religieux d'Oberlin peut être divisé en deux parties, l'une est essentiellement *pratique*, elle renferme les commandemens de Dieu, insérés dans la sainte-écriture, tels qu'Oberlin les a compris et exécutés ; l'autre est purement *spéculative*. Nous parlerons d'abord de la première.

Nous ne nous arrêterons pas à la morale ; toutes les vertus chrétiennes : *probité*, *amour du prochain*, *charité*, *générosité*, *piété*, furent exercées par Oberlin avec un

Digitized by Google

dévouement céleste. Oberlin n'avait pas le loisir nécessaire pour suivre les différens développemens de la théologie protestante, sa foi était d'ailleurs trop inébranlable pour qu'il n'ait pas vû avec déplaisir ces éternelles fluctuations, ces systèmes dont chaque foire de Leipsic dotait le monde chrétien, systèmes qui se contredisaient et dont plusieurs tendaient manifestement à ôter à la bible son authenticité, son caractère sacré comme révélation divine, pour n'en faire qu'un ouvrage ordinaire et purement humain. Oberlin se tenait à sa bible textuellement ; il se servait alternativement des traductions de *Luther*, de *Martin*, *d'Osterwald.* Pour lui la bible entière était obligatoire et nón-seulement le nouveau testament. Il citait à cet égard le passage suivant, tiré du sublime *sermon de la montagne.* « Ne pensez point que je suis venu pour abolir la loi et les prophètes ; je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir. » (St.-Mathieu, ch. 5, v. 17.) Voici quelques-unes des applications qu'Oberlin fit à cet égard.

Les Dîmes.

Voici comment Oberlin s'explique à cet égard dans une lettre, dont nous avons le brouillon sous les yeux.

Mon cher ami !

« Vous me demandez quelques éclaircissemens touchant les *différentes dîmes* que Dieu a ordonné de payer.

Je vous dirai donc comment je fais :

De tout ce que je gagne, du terme que je reçois de tout mon revenu de quelque nom et nature que ce puisse être, je tache de donner les trois dîmes ou plutôt deux dîmes et la trentième.

Digitized by Google

Pour cet effet je tiens trois boîtes; la première pour la 1.re dîme; la seconde pour la 2.me; et la troisième boîte pour la 3.me dîme. Lorsque je ne puis pas payer tout de suite, argent comptant, je marque sur un papier, que je pose dans la boîte, combien j'y dois.

Et quand au contraire je fais une dépense, qui se doit payer d'une des dîmes et pour laquelle il n'y a pas assez de provision, je fais crédit à la boîte et j'y marque combien elle me doit. C'est par ce moyen, que quand il y a quelque chose à payer pour le bien public, j'ai toujours de quoi.

Comme Dieu ne nous demande ces dîmes que pour avoir quasi un prétexte de nous récompenser et bénir, quand nous y sommes exacts et généreux, je ne regarde point ces ordres pour une charge, mais pour un gracieux et précieux privilège du peuple de Dieu.

1.re *Boîte.*

1.° Contient la 1re dîme pour le *culte divin.*

2.° Dans cette boîte j'ai mis un papier où sont écrits les passages suivans:

Lévit. XXVII, 30. Toute dîme de la terre, tant du grain, que du fruit d'arbres, est à l'Éternel. C'est une sainteté à l'Éternel.

Malachie III, 10. Apportez toutes les dîmes aux lieux ordonnés pour les garder, et *qu'il y ait provision dans ma maison*, et dès maintenant éprouvez moi en ceci a dit l'Éternel des armées: Si je ne vous ouvre pas les canaux du ciel, et si je ne répands pas, en votre faveur la bénédiction, de sorte que vous n'y pourrez point suffire.

Tobie I, 17. Je donnais la première dîme de tout le bétail aux enfans d'Aaron, qui exerçaient le ministère à Jérusalem.

Digitized by Google

Matth. XXXIII, 23. Malheur à vous scribes et pharisiens, hypocrites! car vous payez la dîme de la vente de l'anis et du cumin, et vous laissez les choses les plus importantes de la loi, c'est-à-dire, le jugement, la miséricorde et la fidélité. *Il fallait faire ces choses-ci ou bien laisser celles-là.*

3.° J'emploie cette dîme à l'entretien et à l'amélioration des bâtimens sacrés, comme les églises et les maisons d'école, à l'entretien des conductrices, — à l'achat des livres appellés paroles, — et enfin à tout ce qui avance le culte divin et la connaissance de Dieu.

4.° Mes paroissiens peuvent encore prendre de cette dîme ce qu'ils me donnent à moi, soit de droit, soit de générosité.

2me *Boîte.*

1.° Contient la 2me dîme.

2.° J'y ai écrit les passages suivans:

DeutéronomeXIV, 22 — 27. « Tu ne manqueras point de donner la dîme de tout le rapport de ce que tu auras semé, qui sortira de ton champ, chaque année.

Et tu le mangeras devant l'Éternel, ton Dieu, au-lieu qu'il aura choisi, pour y faire habiter son nom; les dîmes de ton froment, de ton vin et de ton huile, et les premiers nés de ton gros et menu bétail, afin que tu apprennes à craindre toujours l'Éternel, ton Dieu. Mais quand le chemin sera si long, que tu ne les puisse porter, parce que le lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi pour y mettre son nom, sera trop loin de toi, lorsque l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni: Alors tu les convertiras en argent, tu serreras l'argent en ta main et tu iras au lieu que l'Eternel, ton Dieu, aura choisi; et

Digitized by Google

tu employeras l'argent en tout ce que ton ame souhaitera, soit gros ou menu bétail, soit vin ou cervoise, et en toute autre chose que ton ame désirera; et tu mangeras en la présence de l'Éternel, ton Dieu, et tu te réjouiras toi et ta famille. — Tu n'abandonneras point le Lévite, qui est dans tes portes, parce qu'il n'a point de portion ni d'héritage avec toi. — Deutéron. XVI, 16. Trois fois tout mâle d'entre vous, se présentera devant l'Éternel, ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi, mais nul ne se présentera devant la face de l'Éternel à vide.

Tobie I, 18. La seconde (dîme), je la vendais, et lorsque j'allais à Jérusalem, je la dépensais chaque année.

3.° *J'emploie cette dîme à beaucoup de choses,* comme par exemple pour 1re les offrandes pour le culte divin, lorsqu'on va à l'église, mais non pour le sachet. 2me Faire travailler sur les chemins d'église et d'autres. 3me Les prix pour les écoliers. 4me Payer tous les ouvrages utiles au public. 5me Les petites dépenses qu'on fait quand on est parrain et compère. 6me Donner à dîner aux pauvres des autres villages les jours de dimanche.

4.° *Mes paroissiens pourraient ajouter à cette liste.* 1) Le gage d'école et de marguillerie, soit ce que l'on donne de droit, soit ce que pour amour de Dieu l'on donne par dessus. 2) Les dépenses que fait mon traitement aux bourgeois de Belmont, de Fouday et de Solbach. 3) Ce que les habitans de Waldbach dépensent pour inviter surtout les pauvres des autres villages. 4) Pour réparer les toits, etc.

La 3me Boîte — pour les pauvres.

Contient la 3me dîme tous les trois ans, ou la 30me à chaque année.

Digitized by Google

J'y ai écrit les passages suivans :

Deutéronome XIV, 28. Au bout de la 3me année tu tireras toutes les dîmes de ton rapport de cette année là et tu les mettras dans tes portes. Alors le Lévite qui n'a point de portion ni d'héritage avec toi et l'étranger, l'orphelin et la veuve, qui sont dans tes portes viendront et ils mangeront et seront rassasiés. *Afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse en tout l'ouvrage de ta main auquel tu t'appliques.* (Tobie I, 19.) Et quant à la 3me dîme, je la donnerais à ceux auxquels il était convenable. Je l'emploie pour ce que je fais mettre au sachet de l'église, pour tout ce que je donne aux pauvres et aux incendiés.

Du Sort.

Nous transcrirons ici une notice que nous devons à la famille Legrand.

« Oberlin se trouva bien isolé après la mort de sa digne épouse, n'ayant personne pour se consulter sur les incidens journaliers qui se présentent à un pasteur qui embrasse les intérêts moraux et matériels de sa paroisse, et qui est visité par tant d'infortunés. Comme il avait à cœur de faire en tout la volonté de Dieu, les passages suivans des saintes-écritures furent pour lui un rayon de lumière : Pseaume 73, v. 24. « Tu me conduiras par ton *Conseil* », et Esaïe chap. 9, v. 5. « Car l'enfant nous est né, le fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son épaule et on appellera son nom, l'admirable, le *Conseiller*, le Dieu fort et puissant, le père d'éternité, le prince de la paix. »

Plein de foi il adopta l'usage du sort pour tous les cas qui ne pouvaient se décider ni par la raison, ni par la conscience, mais il s'en servit avec cet esprit de prière,

Digitized by Google

d'abnégation de soi-même, de charité et de générosité, qui seul pouvait autoriser et sanctifier cet usage.

Il ne sera pas hors de propos de citer ici le chapitre XXXII du Manuel d'Épictète, le stoicien. « Quand tu voudras consulter l'oracle, approche-toi de l'autel saisi de la pensée, que c'est Dieu même que tu vas consulter, et qu'en ne lui obéissant pas tu en supporteras toute la responsabilité. Approche-toi donc comme le voulait Socrate, en ne consultant le Dieu, que sur des choses qui dépendent entièrement de l'évènement, et sur lesquelles ni la raison, ni tout autre art ne peuvent te fournir un motif de décision. Ainsi donc s'il s'agit de savoir, si tu dois voler au secours de ton ami ou de ta patrie, garde-toi bien de consulter l'oracle; car quand même les signes seront sinistres, et qu'ils te présageassent la mutilation d'un de tes membres ou même la mort, la raison décide que non-obstant cela, tu dois en encourir le danger. Souviens-toi toujours du premier des devoirs; Apollon lui-même chassa de son temple le misérable qui n'avait point accouru au secours de son ami assassiné.»

Du sang des animaux.

Oberlin ne mangeait pas des mets composés du sang des animaux, parce que le vieux testament le défend; nous nous bornerons à citer le passage suivant: « Garde-toi de manger du sang de ces bêtes; car le sang est leur ame, et tu ne mangeras point l'ame avec la chair.» *Deutéronome* XII, 23. — Au reste Oberlin se disait: « Pour moi, approcher de Dieu est mon bien. J'ai mis toute mon espérance au Seigneur éternel.» *Pseaume* LXXIII, 28.

Passons au nouveau testament!

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Système religieux.

(Continuation.)

Nous commencerons par relater ici un passage tiré de l'appendice (p. 8.), de l'ouvrage de *Villers,* intitulé: *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther.**) « *Jésus* prêcha avec la tranquille majesté d'un esprit revêtu d'une mission supérieure, et qui n'avait d'autres fonctions sur la terre, que d'y établir la vérité, la piété et l'amour entre les mortels. Sérieux, mesuré dans ses actions, ingénu, simple et sublime dans ses discours, son ame semblait calme, transparente et profonde comme l'éther céleste. Souverainement doux et aimant, un zèle saint contre l'impiété et les vices grossiers, dont la vue l'affligeait, pouvait seule l'émouvoir et le passionner un instant. »... On connaît l'éloquent parallèle que Jean-Jacques Rousseau fit entre le Christ et Socrate.... Quant à Oberlin on peut dire que peu de chrétiens ont aimé avec tant de ferveur le divin fondateur de notre religion. Il voyait en lui *l'homme-dieu, le rédempteur du genre humain, le fils de Dieu,* qui est mort pour nos péchés, dont le sang a coulé pour notre salut; il le voyait tel que l'immortel *Klopstock* l'a peint dans sa *Messiade.*

*) Paris 1804.

Digitized by Google

Nous avons déjà dit qu'Oberlin rejetait avec une noble indignation le dogme des *peines éternelles*.

Il était intimement convaincu que tout homme est né pécheur et a besoin de *régénération*. Le Seigneur a dit : « En vérité, en vérité ! si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » *Évang. selon St.-Jean*, chap. III, 3.

Il croyait à la Toute-puissance de la *prière*, et sa *foi* était celle qui d'après la sainte-écriture *transplante des montagnes*. — Il croyait à une *providence toute spéciale*, et en voyait le doigt dans tous les évènemens de la vie. Il s'est fait à cet égard une collection d'anecdotes, intitulée : *Providentialia*. Soumis lui-même aux décrets de cette providence, il exigeait des autres la même soumission. Je lui ai entendu dire à la mère d'une de ses pensionnaires, qui était tombée sérieusement malade et qui ne voulait écouter aucune de ses consolations, qui jetait des cris, et qui se lamentait de ce que sa fille n'était pas transportable, pour regagner du moins la maison paternelle : « Madame, votre fille peut être enterrée ici comme à Strasbourg. » Dans la bouche de tout autre ce propos m'aurait paru dur, ce n'était cependant que l'effet d'une indignation religieuse.

La *tolérance* d'Oberlin était parfaite. Nous allons transcrire ici quelques lignes des *Promenades alsaciennes* à cet égard. M.r Merlin rendant compte de sa visite faite au patriarche du Ban-de-la-Roche, s'exprime ainsi qu'il suit :

« En m'inclinant avec le plus profond respect, je cherchai à motiver ma visite, peut-être importune, sur le désir bien naturel de voir le créateur du bien-être

Digitized by Google

de cette contrée, qui, quoique d'une religion différente de la mienne.... « Êtes-vous chrétien ! demanda-t-il en m'interrompant; si vous êtes chrétien, mon cher enfant, nous sommes de la même religion. Si vous croyez que vous êtes corrompu, qu'il faut vous repentir, et en adorant Dieu le supplier de couronner vos efforts pour devenir meilleur, nous sommes de la même religion. Suivons la loi tracée par le cher sauveur; elle seule est la vraie loi. Quelles que soient les pratiques, les cérémonies que les diverses sectes aient ajoutées à cette loi, elles sont de peu d'importance.»

Luther n'a point fait une nouvelle religion, il nous a seulement rapprochés de la loi de Jésus-Christ. Soyez catholiques, soyez luthériens, Dieu vous regardera avec la même faveur, si vous suivez les leçons tracées par son divin fils. « Je pris la liberté de demander au pasteur s'il pensait que les hommes qui avaient suivi ces préceptes avant la mission de Jésus-Christ, pouvaient être sauvés; il n'en faisait aucun doute. Vous ne pensez donc pas, ajoutai-je, que Socrate soit dévoué aux peines éternelles. — Quoi! reprit-il avec vivacité, ce cher homme! non certes, je suis convaincu qu'il occupe une des premières places près du trône de Dieu.»

Je me rappelle à cette occasion qu'un jour Oberlin parla avec véhémence d'abord contre Rousseau et puis contre Voltaire, à cause de leurs écrits anti-chrétiens. Je lui fis observer que le premier est parvenu à faire renoncer les mères Françaises du haut-parage, à l'usage barbare d'envoyer leurs enfans nouveau-nés chez des nourrices, et que le second a été le défenseur de la famille Calas, et de tant d'autres opprimés; de suite son front

Digitized by Google

se dérida et il fit entendre ce mot, qu'il prononça avec tant de graces : « Ah, les chers hommes ! »

Oberlin entretenait les relations les plus affectueuses avec différens curés de ses environs, notamment avec MM. *Guntz*, *Fauvage*, *Rey*, *Demange*, *Kuhn* et *Fréchard*. De nombreuses lettres que j'ai devant moi déposent de ce fait.

Oberlin aimait beaucoup à s'attacher à l'esprit primitif de l'église évangélique; voilà pourquoi il faisait grand cas des *Frères moraves* (*Herrenhuter*, *Zinsendorfer*.) *)

*) Parmi les hommes remarquables qui avant la réformation de *Luther* ont cherché à briser le joug papal, à dégager le christianisme des supercheries romaines et à le ramener à cette sublime simplicité qui est son véritable type, il faut citer entr'autres l'anglais *Wiclef* et *Jean Huss*, né en Bohême en 1373, qui a beaucoup contribué à répandre la doctrine du premier. De la secte des *Hussites* se forma celle des *Frères bohémiens*, qui donna elle-même naissance aux *Frères moraves*. Les Frères moraves, persécutés ainsi que leurs devanciers, trouvèrent un asile auprès du comte de *Zinsendorf*, qui devint leur chef et qui mit à leur disposition une de ses terres dans la Haute-Lusace, au midi d'une montagne appellée *Huthberg*; ces réfugiés donnèrent à leur colonie le nom de *Herrnhut*. On les appelle indistinctement *Zinsendorfer*, *Herrenhuter*. Cette congrégation religieuse se rapproche beaucoup de l'état de l'église, telle que les apôtres l'avaient organisée, et telle qu'elle a subsisté dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ils déclarent au reste dans leurs écrits faire partie des chrétiens de la Confession d'Augsbourg, ils ont cependant des formules particulières dans lesquelles ils s'expriment : Le *Christ* comme *médiateur* (*Mittler*) et *Sauveur* (*Heiland*) est tout pour eux, ils aiment à se représenter sous la figure de *l'agneau qui porte les péchés du monde*. Nous avons parlé ci-dessus du *Sort* dont Oberlin s'est servi ; le sort était aussi en grand honneur chez les Frères moraves. Dans leur dernier Synode qui eut lieu à Herrenhut en 1818, ils donnent de leur congrégation la définition suivante : *Ein besonderes Volk der Gnadenwahl unter dem unmittelbaren Schutze Christi und unter der Leitung des heiligen Geistes*. C'est-à-dire : *Un peuple particulier d'élus par la grâce divine sous la protection immédiate du Christ et sous la*

Digitized by Google

Il en parlait souvent en chaire, ainsi que des *Vaudois*. Il fit connaître le système des Frères moraves et l'histoire de cette secte à ses paroissiens. *) Les Frères moraves ont l'habitude de publier annuellement un livret où il se trouve pour chaque jour de l'année un passage de la bible avec quelques lignes qui lui servent de commentaire, (*Losungen der Brüdergemeinde.*) Oberlin se procurait toujours ces livrets, il en faisait attacher un exemplaire à la porte intérieure de la chambre de ménage, il lisait le passage du jour au déjeûner à ses enfans et aux pensionnaires et donnait les explications nécessaires; il distribuait des exemplaires de ces livrets, il en faisait placer surtout dans les ateliers de sa paroisse. Voici une pièce qui prouve combien Oberlin avait d'attachement pour les Frères moraves.

An die Prediger-Conferenz.

«So oft ich an die liebe Prediger-Conferenz gedenke, überfällt mich ein Schwall von Empfindungen, die ich nicht ausdrücken kann. Ich möchte unter den Staub niedersinken, und mit lauter Stimme, dass es Erd und Himmel hörte, ausrufen: «Lob, Lob, Lob und ewiger Dank dem lieben Herrn für dieses seit Anfang der Welt nie erhörte Wunder!»

Es ist nun etwas über hundert Jahre, dass die Ge-

---

direction du Saint-Esprit. — Ainsi que les Anabaptistes aiment à se vouer à l'agriculture, les Frères moraves paraissent avoir un goût décidé pour la filature et pour d'autres branches d'industrie. En général leurs mœurs peuvent servir d'exemple, et l'on respire dans leurs réunions cette paix de l'ame que les sentimens religieux peuvent seuls donner.

*) Brouillon IV, 14. —

sellschaft in England existirte, von der Jeanne Leade, Dr. Bordadge, Bromley, etc. Mitglieder waren. Sie hatten sich einem innern Trieb nach vereiniget, brünstig um die Zukunft des Reiches Gottes zu beten. Da sie hievon keine Früchte sahen, und sich Jeanne Leade deshalb mit dem Herrn besprach, antwortete er ihr: Sie sollten nur anhaltend damit fortfahren, sie säeten dadurch einen Samen, der in hundert Jahren aufgehen, und eine ganze Schaar von andern eifrigen Betern hervorbringen würde.

Dieser Same ist denn nun aufgegangen, und wer wird die unzähligen Früchte berechnen können, die dieser nun aufgegangene Same zu seiner Zeit hervorbringen wird? Der Herr segne sein Werk fortan überschwenglich, damit bald die Erde mit seinen wahren Bekennern und Anbetern bedecket werde, wie der Grund des Meeres mit Wasser.

Erlauben Sie, dass ich mich und meine französische Gemeine zu Ihrer Fürbitte empfehle.

Ihr alter Mitarbeiter, J. F. Oberlin.

Voici la traduction de cette pièce :

A la Conférence des Prédicateurs de Herrenhut. *)

« Chaque fois lorsque je pense à la chère conférence des prédicateurs, je suis saisi d'une foule de sentimens que je ne puis exprimer. Je voudrais me jeter *sous* la poussière et m'écrier à haute voix pour être entendu du ciel et de la terre : Louange ! louange ! louange ! et

*) Ce sont des chefs spirituels de cette congrégation qu'on appelle ainsi.

Digitized by Google

reconnaissance éternelle au cher *Seigneur* pour ce miracle qui n'a jamais eu son pareil depuis la création du monde. Il y a à-peu-près un siècle qu'existait en Angleterre cette société, dont *Jeanne Leade*, le docteur *Bordadge*, *Bromley*, *etc.* furent membres. Poussés par un instinct profond, ils se sont réunis afin de prier avec ferveur pour que le règne de *Dieu* vienne. Comme ils n'en virent pas de fruits, Jeanne Leade en parla au *Seigneur*, qui lui répondit : « Continuez toujours avec assiduité. » Et en effet ils avaient par-là jeté des semences qui ont germé cent ans après et ont produit toute une pépinière de personnes sincèrement attachées à la prière. Cette semence s'est donc développée et qui saurait calculer les fruits innombrables qui en naîtront en son temps. Que le *Seigueur* accorde dorénavant à son ouvrage sa plus riche bénédiction, pour que bientôt toute la terre soit couverte de ses véritables connaisseurs et adorateurs comme le lit de la mer est rempli d'eau. Permettez-moi de me recommander moi et ma paroisse à votre prière.

Votre vieux collaborateur, J. F. Oberlin. » *)

Quel qu'ait été l'attachement d'Oberlin pour les *Frères moraves*, il ne fit cependant pas partie de leur association. En général il ne fut nullement un homme de *secte*; voici ce que nous trouvons au commencement d'une lettre qu'il adressa à un ami qui lui avait écrit au sujet des Frères. **)

« Vous n'êtes, cher ami, partisan d'aucune faction, membre d'aucune confrérie, etc. Bravo, moi de même, j'ai trop d'affaires, et ma paroisse est mon association, confrérie et maçonnerie. »

*) Brouillon V, 7. — **) Brouillon IV, 42.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Système religieux.

(Fin.)

Nous allons passer à la partie du système religieux d'Oberlin, que nous avons appellée *spéculative.* L'ame céleste du bon pasteur aimait à se rapprocher de ce monde mystérieux qui nous attend au-delà des tombeaux. Représentant de Dieu sur la terre, Oberlin aimait à faire le bien en présence du ciel; de ce ciel auquel il aspirait à si juste titre et dont il s'est fait tant d'images.

Oberlin prenant pour base de son système les paroles de la sainte-écriture: «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père,» *) Oberlin lisant avec enthousiasme *l'Apocalypse* et, il faut le dire, les ouvrages de *Swédenborg,* **) il se traçait des cartes de l'autre monde, que cependant il ne présentait que comme des hypothèses. Au bas de plusieurs de ces cartes je trouve écrit de la main d'Oberlin: *Muthmassliche Ansicht der andern Welt,* (*Hypothèse sur l'autre monde*). Au bas d'une autre de ces cartes je lis: *Représentation hazardée de la chère patrie des disciples de Jésus-Christ.* Et depuis

*) St.-Jean XIV, 2.

**) V. Abrégé des ouvrages de Swédenborg. Stockholm 1788. (Strasbourg chez Treuttel.)

Digitized by Google

quand ce ne serait-il pas permis à un grand homme d'avoir des idées hardies et originales qui dépassent les formes vulgaires ! Voici l'explication d'une de ces cartes.

L'univers après le dernier jugement.

1.° *La nouvelle Jérusalem,* la résidence de la majesté visible de Dieu. Voyez Apocal. XXI, 2 etc. Tobie XIII, 11. 23. Esaïe XXIV, 23. LX, 1 — 22. Gal. IV, 26.

2.° *La montagne de Sion,* ou le royaume de Dieu dont la nouvelle Jérusalem est la capitale. Voyez Es. II, 2. 3. XXIV, 23. XXXV, 10. Hebr. XII, 23. Apocalypse XIV, 1 — 5.

3.° *Le Paradis,* ou les terres purifiées par le feu, renouvelées et devenues paradisiaques, qui après l'extinction des soleils seront éclairées et échauffées par les rayons de la majesté divine, adoucis par l'éloignement et le passage à travers l'immense cité de Dieu ou la nouvelle Jérusalem et la montagne de Sion. Apocal. XX, 1 et 24.

Les trois mondes ou demeures des trépassés, qui existent actuellement au-dessous du Paradis, savoir : *la mer ou le deuxième ciel, la mort ou le plus bas ciel et les enfers* n'existeront plus alors, selon Apocal. XX, 13. 14. et XXI, 1. Ainsi,

4.° *Le Gouffre de feu,* où seront jetés au dernier jugement tous ceux où il n'y a plus aucune vie spirituelle, plus rien de bon. Apocal. XX, 15.

Quant aux *vues sur l'autre monde* en général, les idées d'Oberlin se rapprochaient beaucoup de celles de *Lavater* et de *Jung-Stilling ;* les *Aussichten in die Ewigkeit,* (*Vues de l'autre monde*), et les *Szenen aus dem Geisterreich,* (*Scènes de l'empire des esprits*),

Digitized by Google

ouvrages que nous avons déjà cités, sympathisaient extrèmement avec sa manière de voir. Oberlin, l'homme immortel, se plaisait à vivre dans l'éternité et à se familiariser avec elle, son cœur aimant et sa belle ame conçurent tout le charme que son ami Lavater a exprimé dans la strophe suivante :

Ich werde Millionen Meilen
In einem Augenblick durcheilen,
Wenn ich aus Licht gebildet bin!
Ich überschreite die Planeten,
Geh von Cometen zu Cometen,
Von Sonne schnell zu Sonne hin.
Mir fliehn zehnmal zehntausend Sterne
Zurück, gewehten Funken gleich.
Seyd, Freunde, mir undenklich ferne;
Ich will und bin bei Euch!

Voici la traduction de cette strophe:

«J'irai parcourir l'immensité des mondes, dans un instant j'aurai fait des millions de lieues, dès que je ne tiendrai plus à la terre, dès que je serai formé de lumière. Je marcherai de planète à planète, de comète à comète, de soleil à soleil. Je vois fuir devant moi dix fois dix-mille étoiles, comme des étincelles emportées par le vent. Amis, soyez loin de moi! quelle que soit la distance qui nous sépare, je n'ai qu'à vouloir et je serai auprès de vous.»

Oberlin croyait aux *visions*. La sainte-écriture dit: «Malheur au peuple qui n'a pas de visions.» La bible et surtout le vieux testament fourmillent de passages qui attestent ce contact, cette communication entre la divinité et les hommes, entre le monde visible et le monde

Digitized by Google

invisible; qu'on nous permette quelques citations : « *Après ces choses, la parole de l'Éternel fut adressée à Abraham dans une vision.* Génèse XV, 1. — *Et Dieu parle à Israël en vision de nuit.* Gén. XLVI, 2. — *Pendant les pensées diverses des visions de la nuit, quand un profond sommeil assoupit les hommes, une frayeur et un tremblement me saisit, qui pénétra tous mes os. Un esprit passa devant, qui me fit hérisser les cheveux, et il se tint là, mais je ne connus point son visage; une figure d'homme était devant mes yeux et j'entendis une voix basse qui disait : l'homme sera-t-il plus juste que Dieu? l'homme sera-t-il plus pur que celui qui l'a créé?* Job IV, 12 — 17. — *La vision de St.-Pierre,* Actes des apôtres X, 9 — 19.

La croyance aux visions, à l'influence des esprits, à la possibilité d'un commerce avec les êtres surnaturels est aussi ancienne que le monde; elle a été partagée plus ou moins par tous les peuples de la terre, de grands hommes y ont ajouté foi : qu'on se rappelle le génie tutélaire de Socrate, dont nous avons déjà parlé. Nous sommes certes bien loin de vouloir prêcher en faveur des absurdités de la superstition, mais dire qu'une chose n'est pas, parce qu'on ne la conçoit pas, nier à quelqu'un d'avoir vû et senti parce que nous n'avons pas vû et senti comme lui, cela ne nous paraît pas d'une saine logique. Il y a des phénomènes psychologiques inexplicables et cependant dignes de toute notre attention. Nous avons parlé ci-dessus de certains rêves d'Oberlin. Les rêves en général comme la clairvoyance du magnétisme ne sont pas sans intérêt. Nous avons lû avec plaisir deux ouvrages allemands qui traitent de cette matière. Ils sont

Digitized by Google

intitulés : *Die Symbolik der Träume, etc. La Symbolique des rêves par le docteur Schubert,* (Bamberg 1814.) et *Der Traum, etc. Le Songe, essai physiologique et psychologique par le docteur Greiner.* (Altenbourg et Leipzig 1817.) A la tête de ce dernier ouvrage se trouve le beau passage de Térence : *Homo sum, humani a me nihil alienum puto.* *) Nous avons relaté ci-dessus un passage de *Shakespeare* (p. 523.). Le célèbre auteur allemand *Jean Paul* a dit dans la préface de son autographie en parlant de la terre : *Diese von Wundern und Geistern durchdrungene, regierte und beseelte Welt.... Ce monde imprégné, gouverné et animé de miracles et d'esprits.* Terminons ce chapitre par des vers de *Schiller*, qui se trouvent dans sa tragédie de *Jeanne d'Arc :*

Leicht aufzureizen ist das Reich der Geister,
Sie liegen wartend unter dünner Decke
Und leise hörend stürmen sie herauf....

On excite facilement l'empire des esprits, ils nous quètent, ils nous observent ; toujours prêts à s'emparer de nous, un léger voile ou une couche de terre nous sépare d'eux.

---

*) *Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger.*

Digitized by Google

LIVRE NEUVIÈME.

Dernières années d'Oberlin. — Maladie et Mort. — Funérailles. — Honneurs rendus à la mémoire d'Oberlin après sa mort.

CHAPITRE PREMIER.

Dernières années d'Oberlin.

Nous devons la notice suivante à Madame Rauscher.

« Oberlin conserva toujours le même feu et la même activité, son zèle pour son perfectionnement ne se ralentit jamais. Il se communiquait toujours à ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Malgré les infirmités de l'âge, il traitait son corps durement, il était le cavalier agile et vigilant, et son corps devait lui être soumis; combien de fois, éprouvant, en se levant de son siège, la roideur de ses membres, ne s'écria-t-il pas, dans sa langue maternelle; *Du Liederlicher !* (*Paresseux !*) Allons *Fritz*, où sont tes forces, qu'es-tu devenu? Jamais il ne permettait qu'on lui chercha dans son cabinet s'il était au rez-de-chaussée ou qu'on chercha en bas, s'il était en haut, ce dont il avait besoin. Non, mes enfans, disait-il, non, je

vous remercie, le mouvement m'est nécessaire pour dégourdir mes membres.

Il observait une diète sévère: une petite portion de café le matin; il lui en avait couté beaucoup pour en recommencer l'usage, il lui semblait que chaque grain de sucre était teint du sang des malheureux nègres, qui crie vengeance devant Dieu; c'était déjà par cette considération qu'il y avait renoncé dès qu'il eut connaissance entière de la traite des Nègres et de toutes les horreurs qu'elle entraîne, quoique son corps ne put presque se faire à un autre genre de nourriture. A midi soupe, légume et viande avec un seul verre de vin, le soir peu de soupe et des fruits cuits, c'était là toute sa nourriture. Jamais il ne se couchait avant les dix heures et se levait toujours à cinq, la dernière année à six heures. Mais il ne trouvait plus de repos, il était aussi fatigué en se levant qu'il l'avait été en se couchant; son *imagination* étant toujours occupée de sa paroisse chérie, combien de fois croyant être tout seul et pouvant se livrer à ses pensées on l'entendait crier: «Ah ma paroisse, ma pauvre paroisse .... mon Dieu aie pitié de ma paroisse!»

Voyait-il l'une ou l'autre des personnes dévouées entièrement au Sauveur, dont il savait qu'elles aussi s'occupaient du véritable bonheur de leurs frères et en faisaient l'objet de leur prière, avec quelle tendresse il leur tendait la main.... Ah vous êtes aussi une de celles qui prie pour ma pauvre paroisse! et d'abondantes larmes coulaient de ses yeux éteints. Ah que les dernières années de sa vie lui semblaient pénibles sous le rapport du bien qu'il désirait de faire; il aurait voulu mettre une partie de lui-même dans chaque ménage, pour prier,

solliciter ses chers paroissiens de ne rien faire sans Dieu, de tout faire par amour pour celui qui a tout fait pour nous, et il pouvait à peine se traîner au *temple du village*. Là il voyait sa chère famille, et pouvait à son gré la recommander à ce Dieu qui était tout pour lui. Il aurait voulu en reconnaître tous les membres pour dire à son Dieu pour chacun d'eux un mot de sollicitation particulière. En rencontrait-il un dans sa promenade journalière vers le petit ruisseau de *Bellè-goutte*, il lui tendait la main, lui demandait avec une douceur angélique, comment il s'appellait, parce que ses yeux ternis ne distinguaient plus aucun objet, mais sa figure trahissait la joie de son cœur d'avoir parlé à un de ses enfans. — L'âge avait respecté sa taille, il ne fut point courbé, il marchait toujours droit.

Jusque dans ses derniers jours il pouvait montrer par lui-même aux jeunes gens comment il fallait se tenir droit : venez, leur disait-il, je vous ferai voir comment marchent les soldats : Allons, en ligne! la jambe gauche en avant! marche, puis la droite. Livré à lui-même, son visage portait quelque fois malgré le fond de sérénité et d'abandon à la volonté divine, l'empreinte de la tristesse que lui causaient les réflexions sur tout ce qui occupe l'ame d'un chrétien qui désire vivement que toutes les ames soient gagnées à son Sauveur ; mais lorsqu'il voyait des jeunes gens autour de lui le sourire le plus tendre, le plus engageant animait ses traits. « Mes chers, leur disait-il, j'ai beaucoup pensé à vous cette nuit dans mon insomnie », puis les regardant l'un après l'autre, il ajoutait : Ne devenez pas vieux, je ne suis plus bon à rien, je ne vois plus, je n'entends plus! .... J'ai aussi été jeune,

Digitized by Google

quelle force! quelle vivacité! Qu'est-il devenu aujourd'hui ce vigoureux Fritz? Il peut à peine se traîner... Croyez-vous mes chers que je murmure pour cela? Ah! non, non!... Le bon Dieu est un peu plus sage que le vieux Fritz, il saura déjà quand ce sera le moment de le rappeller, il le connaît bien, croyez-moi mes chers, il sait aussi où il demeure.

Tant qu'il le put, il descendit encore pour prendre ses repas; peu-à-peu il en prit l'un ou l'autre dans sa chambre, et quel plaisir il témoignait à sa famille lorsquelle venait l'y trouver!

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Maladie et Mort.

Le physique d'Oberlin devait enfin succomber sous tant de travaux et de fatigues, le patriarche du Ban-de-la-Roche, le héros chrétien devait se reposer sur des lauriers cueillis pour l'immortalité, et que le temps ne saurait flétrir; le bon père céleste devait dégager enfin notre bon Papa de sa dépouille mortelle pour l'attirer plus près de lui, entouré de lumière et d'une gloire éternelle. Oberlin devait cependant payer un dernier tribut aux souffrances et aux tribulations de la terre : Il eut pendant cinq jours avant sa mort des convulsions violentes qui depuis le soir du 30 Mai (1826) ne discontinuaient presque pas; il s'écriait à plusieurs reprises : *O Herr Jesu! mach' Feyerabend! mach' ein Ende! o ich flehe zu Dir, mach' ein Ende der Mühseligkeit meiner Tage! . . . O Seigneur Jésus! accorde moi le repos! termine je t'en conjure, termine les souffrances de ma vie! . . . !*

Le *Seigneur* exauça ses vœux. Le premier Juin, à six heures du matin, le vénérable Oberlin, déjà privé de l'usage de la langue, couvert de la sueur de la mort, les membres froids et presque roides trouva cependant assez de forces pour ôter son bonnet et pour joindre ses

Digitized by Google

mains; il jeta vers le ciel un regard plein d'une tranquillité inexprimable, il ferma ensuite ses yeux qui ne devaient plus se rouvrir; ce n'est cependant que cinq heures après, à onze heures qu'il expira. Telle fut la fin de cet illustre serviteur de Dieu, de cet homme si grand par ses œuvres et par ses vertus, de ce fervent adorateur du Christ, et qui pendant sa longue carrière a été si fidèle aux engagemens de *l'acte solennel de consécration à Dieu*, qu'il avait rédigé dans sa jeunesse. *)

Heureux les morts qui meurent au Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. (Apocal. XIV, 13.) Les sons lugubres de la cloche mortuaire firent connaître au Ban-de-la-Roche qu'il avait perdu son père, son bienfaiteur, sa providence visible.

---

*) Voyez ci-dessus p. 50.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Funérailles.

Je fus instruit de la mort d'Oberlin par une lettre de M.r Rauscher, fils. Je m'empressai d'accourir dans la maison de deuil pour partager la douleur d'une famille dont je me suis toujours considéré comme un des membres. Je voulois d'ailleurs voir encore une fois ces traits qui m'avaient si souvent inspiré les émotions les plus douces; je les vis donc: quel calme! quelle majesté! Je ne pouvois m'empêcher de me dire: *O mort, où est ton aiguillon? o sépulcre, où est ta victoire?* *) Le lit sur lequel on avait placé la dépouille mortelle du vénérable pasteur se trouvait placé dans son cabinet, dans ce sanctuaire de piété et de charité. Je m'établis à la table même de Papa; non, je ne hazarderai pas à vouloir décrire les sentimens que j'éprouvais! non, je ne les divulguerai pas! Mes regards étaient fixés sur ce lit qui était devenu un autel; à son bord je vis un vieillard à genoux pendant une heure, j'appris plus tard que c'était un maître d'école catholique des environs. Le moment auguste arriva, Oberlin fut placé dans son cercueil, je concourus à ce triste soin, je serrai pour la dernière fois la main de mon illustre ami. Quant à la

*) 1 Corinth. XV, 55.

Digitized by Google

description des funérailles mêmes, je ne crois pas pouvoir mieux faire que d'insérer un extrait de la *relation* *) qu'en a donnée mon excellent ami, M.r le pasteur *Rieder*.

« Le 5 Juin, jour fixé pour l'enterrement, arriva. Dès le matin on vit fendre les nuages et descendre du *Champ du feu* le silencieux cortège des membres ecclésiastiques et laïques du Consistoire des églises de Barr, venus d'une distance de cinq lieues, pour rendre le dernier hommage à leur respectable collègue, et pour présider à la triste cérémonie de ses funérailles. Ils étaient accompagnés de plusieurs de leurs paroissiens qui avaient passé la montagne avec eux, pour assister au convoi funèbre. Du côté opposé étaient arrivés et arrivaient encore, par la vallée de Schirmeck, d'une distance de douze lieues, des habitans de Strasbourg.

Midi a sonné. La famille éplorée, réunie pour la dernière fois autour de son respectable chef, voit entrer les maires des villages et les anciens des églises, presque tous vieillards à cheveux blancs. Ils sont venus, pour enlever le cercueil.

Déjà la dépouille mortelle d'Oberlin est descendue dans la cour du presbytère, et placée sous l'ombre des arbres que sa main a plantés, en face de la maison d'école qu'il a bâtie, de l'église qu'il a renouvelée, élargie, ornée. La famille, les amis, le consistoire, les pasteurs, les maires et les anciens sont rangés autour du cercueil. Sur ce dernier, le président du consistoire place le costume ecclésiastique; le vice-président y pose la sainte

*) *Relation des funérailles de Jean-Fréderic Oberlin, pasteur à Waldbach, membre de la Légion d'honneur, célébrées au Ban-de-la-Roche le* 5 *Juin* 1826. *Strasbourg chez la veuve Silbermann.*

Digitized by Google

bible, le maire de la commune de Waldbach y attache la décoration de la Légion d'honneur.

Au son lugubre des cloches qui se fait entendre dans toute la vallée, les habitans des huit villages, formant les deux paroisses de Waldbach et de Rothau, les uns après les autres, en rangs serrés, suivis des enfants conduits par les maîtres d'école, se présentent à la porte qui ferme la cour du presbytère; parmi eux se trouve un grand nombre de personnes qui n'appartiennent ni au culte évangélique, ni à ce pays. Tous demandent à contempler encore une fois les traits chéris de ce père des habitans, de ce bienfaiteur de l'humanité, traits qu'après cinq jours la mort n'a pu altérer *); et après une allocution du fils du défunt, alors pasteur à Rothau, ils passent les uns après les autres à côté du cercueil, offrant le spectacle le plus touchant de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour.

Cette scène intéressante qui dura deux heures entières étant terminée, un chœur de chanteuses, placé autour de la bière, entonna les chants de mort.

A deux heures, le nombreux cortège se mit en mouvement. Il passa par l'église de Waldbach; le cercueil, qui ressemblait plutôt à un char de triomphe, fut porté par les maires et les anciens. En avant du cercueil marchait l'homme le plus âgé du Ban-de-la-Roche, portant la croix à planter sur la tombe, qu'il avait reçue des mains de la fidèle Louise Scheppler. Arrivés devant l'autel où ce vénérable pasteur avait prié tant de fois pour ses paroissiens, et à côté de la chaire où il avait, pen-

*) Le cercueil qu'on devait à l'amitié de M.r *Steinheil*, manufacturier, était recouvert d'un vitrage qui permettait de voir le corps.

Digitized by Google

dant une si longue suite d'années, annoncé l'évangile du Christ, les porteurs, saisis d'un saint respect, s'arrêtèrent involontairement, et ce sentiment fut partagé par tous ceux qui se trouvaient dans ce moment à l'église. Le service funèbre, ainsi que l'enterrement, devait avoir lieu au village de Fouday, situé à une forte demi-lieue de Waldbach; et tel fut le nombre des assistans, que la tête du convoi était déjà entrée à l'église de Fouday, quand les derniers membres du cortège n'avaient pas encore quitté la demeure du défunt. Sur toute la route, on voyait des deux côtés un grand nombre de personnes qui ne faisaient point partie du convoi, et surtout des catholiques qui ne manquèrent jamais de s'agenouiller en prière à l'approche du cercueil. En avant de ce dernier, marchèrent de jeunes filles qui chantaient à voix douce des cantiques analogues à cette triste cérémonie.

Le service divin commença par le chant doux et harmonieux des paroissiens. M.r *Jæglé*, pasteur à Barr et président du Consistoire, monta en chaire et lut l'écrit suivant, tracé de la main du défunt et trouvé, parmi ses papiers, après sa mort; il fut composé en 1784.

« Je nâquis à Strasbourg l'an 1740, le dernier d'Août, et je fus baptisé à l'église de St.-Thomas, le 1.er Septembre.

Dans mon enfance et dans ma jeunesse, Dieu m'a fait la grâce de toucher souvent mon cœur, et de me tirer de bonne heure à lui. Dans mes fréquentes infidélités, il a usé envers moi d'une patience et d'une indulgence inexprimables.

L'an 1767, le 30 Mars, j'arrivai dans cette chère paroisse en qualité de pasteur, à l'âge de 27 ans.

L'an suivant 1768, le 6 Juillet, Dieu me donna pour

femme la chère personne à laquelle, après bien des services, vous fîtes les derniers honneurs il y a six mois. Ce fut Madeleine-Salomé, née Witter.

J'en eus neuf enfans, dont deux encore vivans naquirent au Ban-de-la-Roche, les autres à Strasbourg; deux nous ont devancés au paradis, et sept nous restent dans ce monde.

Le 18 Janvier dernier, dix semaines après ses dernières couches, ma chère femme, en apparence saine et bien portante, me fut arrachée subitement. J'éprouvai malgré mon douloureux abattement, la gracieuse assistance de Dieu d'une manière signalée, dans cette occasion comme en mille autres de ma vie.

Pendant toute ma vie, j'avais un désir souvent très-violent de mourir. Les douloureux sentiments de mes infirmités morales et de mes infidélités trop fréquentes, n'en furent pas la moindre cause.

Ce désir fut enchaîné par l'accroissement de ma famille et le tendre amour pour ma femme et mes chers enfans, et souvent par le violent empressement de me rendre utile à une paroisse que je portais dans mon cœur; mais jamais ce désir de la mort ne fut éteint que pendant des intervalles très-courts.

Il n'y a guère moins d'un an que j'eus quelques pressentimens de l'approche de ma fin, je n'y fis guère attention. Mais depuis la mort de ma chère défunte, j'en eus souvent et fréquemment des avertissemens non équivoques.

Des millions de fois je criai à Dieu pour obtenir un abandonnement filial en toute sa volonté, pour vivre aussi bien que pour mourir; une résignation entière pour

Digitized by Google

ne rien vouloir, ni désirer, ni dire, faire, entreprendre, souhaiter, que selon ce qu'il trouverait de meilleur, lui le bon, le seul sage.

Averti si souvent de ma mort prochaine, j'arrangeai tout ce qui dépendait de moi pour prévenir, autant que possible, toute confusion après mon trépas.

Pour mes chers enfans, je ne crains rien. Aimant d'ailleurs infiniment mieux soulager les autres que de leur occasionner le moindre embarras, je ressens de vives peines pour ces chères personnes à qui mes enfans donneront des soucis et des inquiétudes. Que Dieu veuille leur en être une riche récompense.

Mais pour les enfans eux-mêmes, je ne crains point du tout. J'ai trop souvent éprouvé la providence de Dieu pour moi, je connais trop bien sa tendresse, sa sagesse et sa charité divine, pour oser craindre pour eux. Ma chère défunte, leur mère, elle-même n'a jamais connu ni père ni mère, et est devenue meilleure chrétienne que dix-mille autres qui ont été élevés par père et mère.

Outre cela, je sais combien Dieu exauce les prières. Or, depuis nos premiers enfans, nous n'avons cessé, leur mère et moi, de supplier Dieu de faire de nos enfans autant de disciples de Jésus-Christ et de valets et servantes dans sa vigne. S'ils le deviennent, Dieu ne les laissera pas manquer du nécessaire, pendant cette petite vie temporelle.

Mais pour vous, ma chère paroisse, Dieu ne vous oubliera ni ne vous abandonnera pas non plus. Il a sur vous, souvent je vous l'ai dit, il a sur vous des pensées de paix et de miséricorde. Les choses iront bien pour vous. Attachez-vous seulement à lui, et laissez le faire.

Digitized by Google

O puissez-vous oublier mon nom, et ne retenir que celui de Jésus-Christ que je vous ai prêché; lui est votre pasteur, je n'en étais que le valet; lui est votre cher maître qui m'avait envoyé vers vous après m'avoir dressé et préparé dès ma jeunesse, pour vous être utile. Lui est le tout-bon, le tout-sage, le tout-puissant, le tout-généreux, je ne fus qu'un pauvre, misérable et faible mortel.

O faites, chers amis, faites que vous deveniez, à force des prières, tous ses chères brebis. Il n'y a point de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ. O qu'il vous aime, qu'il vous cherche, qu'il est prêt à vous recevoir! allez à lui tels que vous êtes, avec tous vos péchés, toutes vos infirmités; lui seul vous guérira et vous délivrera de vos défauts; lui vous sanctifiera et vous perfectionnera. O faites que vous soyez à lui, faites qu'à mesure qu'il en mourra d'entre vous, ils meurent tous en lui; faites que je puisse aller au-devant de vous, et vous accompagner avec chant de triomphe, devant le trône de l'agneau, dans les demeures de la félicité.

Adieu, adieu, chers amis! adieu; je vous ai extrêmement aimés. La sévérité même, que j'ai quelquefois crue nécessaire, n'avait pour principale et première source, que le violent désir de vous rendre heureux.

Que Dieu vous récompense des services, bienfaits, déférences, obéissances que vous avez rendus à son pauvre et indigne serviteur; qu'il pardonne à ceux qui m'ont résisté et fait de la peine, ils ne savaient sûrement ce qu'ils faisaient.

O Dieu, que ton œil soit ouvert sur mes chers paroissens; que ton oreille soit prête à les écouter, et son bras à les exaucer et à les protéger.

Digitized by Google

O Seigneur Jésus-Christ! Tu me l'avais confiée cette paroisse, à moi, misérable! O permets que je te la recommande, que je la remette entre tes mains.

Donne à mes paroissiens des pasteurs selon ton cœur, et ne les abandonne jamais. Dirige et conduis tous les évènemens pour leur salut. Éclaire-les, conduis, chéris et protège-les tous, et fais que tous, les grands et les petits, les préposés et les particuliers, pasteurs et paroissiens, se rencontrent en leur temps tous en ton paradis. Amen. O Dieu! Père, Fils et Saint-Esprit, prononce avec nous: Amen! Amen!

Monsieur le Président ajouta quelques exhortations.

Puis l'orateur lut le texte suivant:

Psaume 103, verset 1er à 4. «Mon ame, bénis l'Éternel, et que tout ce qui est au dedans de moi, bénisse le nom de sa sainteté! Mon ame, bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits! C'est lui qui te pardonne toutes les iniquités, qui guérit toutes tes infirmités, qui garantit ta vie de la fosse, et qui te couronne de gratuité et de compassion.»

Apocalypse de St.-Jean, chap. 7, vers. 14. «Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation, et qui ont lavé et blanchi leurs longues robes dans le sang de l'agneau.»

Après la lecture de ces paroles qu'Oberlin avait choisies lui-même pour être de texte au service funèbre qui serait prononcé à sa mort, Mr Jæglé tint un discours dont nous regrettons de ne pouvoir donner que l'exorde.

«Honneur et gloire à celui qui a détruit les terreurs de la mort, et qui a mis en lumière la vie et l'immortalité par l'évangile. Amen!

Digitized by Google

Chrétiens !

L'ange de la mort vient de terminer les jours d'un vieillard vénérable, qui, pendant plus d'un demi-siècle, a été l'un des serviteurs les plus fidèles de Dieu, un des ornemens de son église, et en quelque sorte le génie tutélaire de la communauté qu'il s'était chargé de conduire dans les voies du salut, et d'éclairer de la lumière de l'évangile.

Sa pénible et glorieuse carrière est finie. La frèle machine de son corps s'est brisée, affaissée sous le poids des années. Son ame immortelle, affranchie des liens qui l'attachaient à la terre, s'est élancée vers le trône de celui dont il célébrait si dignement l'ineffable grandeur, et pour qui son cœur brûlait de la flamme la plus pure et la plus ardente.

Ah! pourquoi ce cœur si aimant a-t-il cessé de battre! cette bouche d'où ne sortaient que des paroles de sagesse, de vertu et de consolation, pourquoi s'est-elle close; ces mains toujours ouvertes pour soulager les pauvres, pourquoi se sont-elles fermées à jamais? Pourquoi celui, qu'une population entière, heureuse par ses soins, aimait à nommer son père, lui a-t-il été ravi? Comment la gloire de ces contrées s'est-elle évanouie dans la nuit des tombeaux! Respectons, mes frères, adorons les décrets de la Providence! Ne vous a-t-elle pas offert en lui, pendant tant d'années, le modèle de toutes les vertus chrétiennes; ne vous a-t-elle pas présenté par lui les motifs les plus puissans de marcher dans la voie du Seigneur, de rester inébranlables dans votre foi, et de la prouver par une vie toute consacrée à la piété et à la charité! N'a-t-il pas assez vécu, ce digne ministre de

Digitized by Google

l'évangile? Voudriez-vous qu'il eût eu plus long-temps encore à combattre les peines de la vie, à aspirer à la couronne impérissable qui attend les justes au bout de la carrière? Non, que Dieu soit loué des jours nombreux qu'il lui a été donné de vivre sur la terre, et qu'il a tous consacrés au service de l'église de Jésus-Christ et au bonheur de ses frères; mais qu'il soit béni aussi pour avoir exaucé les ferventes prières de notre vénérable ami, en mettant un terme aux infirmités qui accablaient sa vieillesse, et en le rappelant auprès de lui, dans l'heureux séjour de la paix! Oui, comment en pourrions-nous douter, dans le séjour de la paix, dans la demeure des justes, dans cette autre patrie que Jésus-Christ nous a promise, où chacun moissonnera ce qu'il a semé ici-bas, où une éternelle félicité attend ceux qui, persévérant à bien faire, cherchent la gloire spirituelle et l'immortalité. Et qui, plus que celui que nous pleurons et que nous ne cesserons de regretter, a persévéré à bien faire? Oui qui plus que lui à semé de manière à pouvoir espérer, dans les champs fortunés d'un monde meilleur, une riche et abondante moisson de félicités? . . . »

Après ce sermon, le chœur des jeunes filles termina le service funèbre par un dernier chant, dont les accens mélodieux et tristes retentirent au fond de toutes les ames.

La bénédiction donnée, les anciens soulevèrent le cercueil et le portèrent au cimetière, suivis de la famille, du consistoire et des amis. La foule qui se pressait autour du tombeau ouvrit respectueusement un passage. La fosse était creusée sur une petite éminence s'élevant au milieu du cimetière à côté de l'église, à l'ombre d'un saule pleureur planté sur le tombeau d'Henri Oberlin, fils du défunt.

Digitized by Google

Dans ce moment suprême, M.r *Braunwald*, pasteur à Goxwiller, vice-président du Consistoire, placé en tête du cercueil, prend la parole et prononce, avec une émotion toujours croissante, partagée par toute l'assemblée, un discours dont chaque parole tombe comme un trait de feu dans l'ame des assistans. Nous regrettons de n'en pouvoir communiquer que les fragmens suivans :

« Chrétiens, mes frères !

Nous venons de faire une grande et sensible perte; le bon père Oberlin nous a quittés; il a terminé en paix sa carrière terrestre. Autour de sa tombe je vois les fidèles des deux paroisses du Ban-de-la-Roche, les fidèles de Waldbach et de Rothau, unir leur douleur et leurs larmes à celles des enfans et des nombreux amis du vénérable défunt. — Si, pénétré de sentimens d'amour et d'admiration pour le vénérable pasteur de Waldbach, je parle dans ce jour de deuil, je sens bien, mes frères, qu'il m'est impossible de vous retracer dignement les hautes vertus et les belles qualités de l'homme de bien que nous pleurons.

Notre église consistoriale perd en ce vieillard respectable un des pasteurs les plus zélés, un homme distingué par ses talens et ses vertus; la paroisse de Waldbach, le Ban-de-la-Roche en général, un bienfaiteur, le père le plus tendre; sa famille, ses amis, leur modèle, la source de leur bonheur; l'humanité, un de ses plus beaux ornemens. Quelle ame pure et élevée, quelle simplicité, quelle affabilité, quelle indulgence, quelle droiture, quelle candeur avons-nous admirées en ce bien-heureux vieillard! Plus qu'octogénaire, le vénérable Oberlin fit servir ses forces défaillantes à la gloire de son Dieu et jusqu'au

Digitized by Google

dernier soupir, il a imploré les secours de l'Éternel sur cette chère paroisse, centre de toutes ses affections.

Quels tendres soins il a portés à ce troupeau chéri, confié à sa garde et à sa conduite! Digne serviteur de son divin maître, zélé successeur des apôtres, il se dévouait tout entier au bonheur de ses semblables. Pendant cinquante-neuf ans il a voué toutes ses forces physiques et intellectuelles, tout le temps de sa vie toute laborieuse à la civilisation de cette intéressante contrée, civilisation déjà commencée par le pieux Stuber; avec le désintéressement le plus noble, avec une fermeté imperturbable, avec un zèle à toute épreuve, il a, en sacrifiant volontiers toute sa fortune, tout fait, pour que la sécurité, l'aisance, le bien-être habitassent vos humbles demeures. C'est au bon pasteur Stuber et à Oberlin, votre père, que vous devez vos églises et vos écoles; c'est Oberlin qui a formé vos instituteurs; c'est lui qui a fait couvrir vos rochers nus et arides de terre fertile; c'est lui qui a changé tous ces hameaux en villages florissans; c'est lui, qui travaillant avec vous, a fait réparer et élargir vos chemins; c'est lui qui témoignait une noble compassion à vos pauvres, qui les nourrissait dans les temps de disette; c'est lui qui a secouru les veuves et les orphelins, qui a protégé les délaissés; c'est lui... mais arrêtons-nous: vos cœurs reconnaissans parlent, vous acheverez vous-mêmes ce faible tableau de ce qu'il a fait pour votre prospérité. Dans son humanité, Oberlin ne se laissait point borner par des vues étroites, il ne faisait point de distinction de culte, il était persuadé que l'intolérance déshonore la charité.... »

« Le pieux Oberlin ranimait le flambeau de la foi, illustra

Digitized by Google

la religion dans nos contrées. Plus encore que du bien-être de ce monde, il s'occupait du salut des ames immortelles. La gloire de tous ses efforts, le prix de toutes ses sollicitudes était le bien-être spirituel des fidèles de la paroisse de Waldbach !

Avec quel feu, quelle action, quelle simplicité, quelle persévérance, il prêchait l'évangile du Christ, ce don précieux du ciel, les vérités de la religion gravées dans son cœur !

Ban-de-la-Rochois ! c'est à votre digne patriarche que vous devez cette parole de grâce ; c'est lui qui vous a distribué cette manne qui nourrit vos ames ; c'est lui qui a porté l'évangile dans vos maisons et dans les cabanes de tant de pauvres hors de cette paroisse. Oh ! mes frères, puisez dans ce trésor qui ne tarit jamais, qui s'enrichit à mesure qu'on y puise ! Bénissez le nom d'Oberlin, bénissez la mémoire de ce juste qui peut dire en vérité avec Saint-Paul, le grand apôtre *) : « J'ai servi le Seigneur en toute humilité, avec beaucoup de larmes et parmi beaucoup d'épreuves. Je ne me suis épargné en rien de ce qui vous était utile, vous ayant prêché, et ayant enseigné publiquement et par les maisons, vous conjurant de vous convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ, notre Seigneur. Je ne fais cas de rien, et ma vie ne m'est point précieuse, pourvû qu'avec joie j'achève ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu. J'ai passé parmi vous en prêchant le royaume de Dieu. Je vous prends à témoins que je suis net du sang de tous,

*) Actes, chap. XX, 19 et suiv.

Digitized by Google

car je ne me suis point épargné à vous annoncer tout le conseil de Dieu. Je n'ai convoité ni l'argent, ni l'or, ni la robe de personne.»

« Ne retrouvez-vous pas dans ces traits l'image de votre vénérable pasteur Oberlin ! ... »

L'émotion était au comble, quand M. *Ehrenfried Stœber*, homme de lettres et avocat à Strasbourg, qu'Oberlin a toujours aimé comme son fils, se présenta, pour réciter quelques stances composées en langue allemande et exprimant, dans un style élevé, les plus hautes pensées et les plus nobles sentimens. *)

Voici ces stances :

Jünger Jesu ! Friede deinem Staube ! ...
Du, Befreiter von der Erde Pein !
O dich führt dein wandelloser Glaube
Sieggekrönt in Gottes Himmel ein.
OBERLIN, es fliessen unsre Thränen;
Ach der Vater schwand ! ein heisses Sehnen
Weihet Dir die tiefbewegte Brust.

Vater ! ach dies warst Du ja uns Allen,
Du, Beglücker in dem Felsenthal !
Sieh dein Werk, Gott sieht's mit Wohlgefallen;
Unvergänglich dein Gedächtnissmahl !
Schwinden mögen Fürsten, mögen Helden
Die dem Ruhm gelebt ! doch dankbar melden
Wird die Nachwelt deiner Thaten Glanz.

Berge mag der Glaube wohl versetzen,
Felsen wichen, Trefflicher, vor Dir !
Kindlich-treu den heiligen Gesetzen,
Dem Gebote Gottes, warst Du hier,
Darum hat er Grosses Dir gespendet,
Er der gern uns seine Engel sendet,
Wildniss schufest Du zum Paradies !

---

*) Je prie le lecteur d'observer que c'est l'ami Rieder qui parle. L'amitié use souvent de trop d'indulgence.

Digitized by Google

Brachtest den Verwaisten Christus Lehre,
Strahltest Licht in ihre dunkle Nacht,
Hohes Vorbild, deines Gottes Ehre,
Du, Verkünder seiner Güt' und Macht!
Darf ein Sterblicher schon hier auf Erden
Als ein Heiliger gepriesen werden,
Edler Oberlin! so warst es Du!

Halleluja! Du hast überwunden,
Erndtest deiner Thaten schönen Lohn!
Halleluja! Du bist treu erfunden,
Weilest nun an deines Gottes Thron,
Wandelst in dem Chor der sel'gen Geister,
Vor Jehova deinem Herrn und Meister,
Herrlich hat Dein Hoffen sich bewährt.

Unsern Blicken nur bist Du entschwunden,
Welten eint der Liebe süsses Band;
O wir bleiben innig Dir verbunden
Bis zum Wiederseh'n im Vaterland.
Mögest Du mit Segen uns umschweben!
Huldvoll in dem trüben, dunkeln Leben
Uns ein Führer, uns ein Schutzgeist seyn!

Voici une traduction de ces strophes, faite par M.r *E. Champeaux.* *)

Qu'une éternelle paix descende sur ta tombe,
Disciple de Jésus! tes douleurs vont finir.
Dieu te rappelle à lui; quand le sage succombe,
Sa mort est le signal d'un meilleur avenir.
D'un bonheur infini tu vas goûter les charmes,
Mais lorsque triomphant tu montes dans les cieux,
Oberlin, tes enfans gémissent.... et des larmes
S'échappent de leurs yeux.

Tes enfans!... oui, pour nous tu fus toujours un père,
Du vallon des rochers, toi le consolateur,
Contemple tes travaux: Dieu semble se complaire
A les couvrir encor d'un regard protecteur.
Les siècles à venir garderont ta mémoire.
Périsse des héros le renom trop vanté!
Tes bienfaits te vaudront une solide gloire
Dans la postérité.

*) V. Journal de la société de morale chrétienne, T. VII, N.° 41.

Quand la foi nous soutient tout nous devient facile,
Qu'inspiré par le ciel le génie est puissant!
Dieu te parla; soudain la nature docile,
Offrit à tes efforts un sein obéissant;
Les torrens enchaînés cessèrent leurs ravages;
Les champs fertilisés se couvrirent d'épis:
Ange de paix, tu fis de ces climats sauvages
Un nouveau paradis.

C'était peu de dompter une nature inculte;
Les grossiers habitans de ces lieux délaissés,
Par l'erreur fascinés et livrés à son culte,
Sous son joug imposteur tenaient leurs fronts baissés.
Image du Très-Haut, ta voix savante et tendre
En éclairant les cœurs, fit triompher la foi.
Au beau titre de saint si quelqu'un peut prétendre,
Cher Oberlin, c'est toi.

Béni soit l'Éternel, même aux jours de tristesse!
A la terre enlevé, tu revis dans les cieux.
Béni soit l'Éternel, puisque tu peux sans cesse
Contempler de ses traits l'éclat majestueux
De son vaste palais, les superbes portiques
Ont retenti soudain aux accords solennels;
Les anges vont chanter: unis à leurs cantiques
Tes accens immortels.

Devant nos tristes yeux tu ne dois plus paraître;
Le tombeau s'est fermé!... mais grâce au souvenir,
Appelé par nos vœux, on croit le voir renaître
Avant l'instant sacré qui nous doit réunir.
Daigne veiller sur nous, sois encor notre guide;
Et lorsque de nos ans surviendra le déclin,
Soutiens-nous, et des lieux où ton ame réside
Montre-nous le chemin.

On allait achever la sépulture, lorsque M.r *Bédel*, médecin cantonnal à Schirmeck, sortit de la foule, et prononça les paroles suivantes:

«Au milieu de la douleur générale, qu'il me soit permis de rendre un dernier hommage à l'homme vénérable que la mort vient de nous ravir.

Digitized by Google

Il a disparu du milieu de nous, celui qui aurait du être immortel; quatre-vingts ans de vertus n'ont pu le soustraire à la loi commune. Ah! du haut des demeures célestes où ton ame s'est fixée à jamais, Oberlin! jette encore sur nous un regard de compassion et d'amour, vois près de ta cendre vénérée tous les âges, toutes les religions se presser et se confondre; vois ton nom, gravé en lettres d'or dans les fastes de l'humanité et de l'histoire, attester à jamais à la postérité que pour vivre dans la mémoire des hommes il ne faut pas être un de ces vastes génies, dont les hautes conceptions bouleversent les empires.

Adieu pour la dernière fois, ô le plus vertueux des hommes! repose en paix, sous cette terre fécondée par tes nobles travaux; repose au milieu des heureux que tu as faits; au milieu de ce peuple que tu tiras du néant; repose près de ce fils chéri, naguères ton orgueil et ton espoir, et qui devait combler le vuide immense que ta mort devait nous laisser. Ici chaque jour, prosternés sur ta tombe, ceux que tu laisses après toi viendront t'apporter le tribut de leurs larmes et de leurs regrets; le pélerin, qui viendra visiter nos montagnes, s'arrêtera en disant: Ici repose le moderne *Las Casas*, l'apôtre de l'humanité. Adieu, pour la dernière fois! »

Terminons ce chapitre par ces paroles si touchantes et si vraies de M.r Luthrot: «Nous avons raconté ce qui a eu lieu sur la terre; mais qui, après avoir suivi des yeux le cercueil qu'on a descendu dans la fosse, n'a pas levé les regards au ciel dans le sentiment de ce qui s'y passe? Si les hommes ont pleuré, il y a eu de la joie parmi les anges; si le temps a perdu un Juste, l'Éternité a gagné un Saint.»

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Honneurs rendus à Oberlin après sa mort.

(Ouvrages qui traitent de lui.)

Oberlin, ainsi que l'a dit M.r Luthrot, ne travaillait pas pour que son nom fût honoré parmi les hommes. « Oh! puissiez-vous oublier mon nom, écrivait-il à ses paroissiens, et ne retenir que celui de Jésus-Christ que je vous ai annoncé! » *) Cependant Oberlin a joui et jouira d'une gloire incontestable. Déjà de son vivant, plusieurs ouvrages lui ont été consacrés en tout ou en partie. Nous nous bornerons à citer: Une petite brochure de feu M.r *Massenet*, avec des gravures terminées au bistre, intitulée: *Description du Ban-de-la-Roche.* (Strasbourg chez Levrault, an VI de la Républ. française.) — Le *Rapport fait à la Société royale*, mentionné ci-dessus. — Les *Annales protestantes.* (Paris chez Foulon, 1819, page 169 — 181.) — *Le Pasteur Oberlin ou le Ban-de-la-Roche. Souvenir d'Alsace de M.lle Félicie T.***, publié par M.r Am. T.**** (Strasbourg chez J. H. Heitz, 1824. in-12.) Cet opuscule est de pure invention, c'est un petit roman, qui a fait une sensation désagréable sur notre bon vieillard et qui a vivement

*) V. ci-dessus, page 573.

Digitized by Google

indisposé ses enfans qui ont cru, à juste titre, qu'il était inconvenant de travestir leur père. — *Promenades alsaciennes, par P. M. (Paul Merlin.)* Paris chez Treuttel et Würtz, 1824. Ouvrage charmant dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. — *L'Écolier ou Raoul et Victor, par M.me Guizot.* Paris chez Ladvocat, 4 vol. in-12. Le chap. XVII du 3me vol. est intitulé : *Le Pasteur du Ban-de-la-Roche.* — Un *Calendrier* qui a paru à Montbéliard (?), et où l'on trouve une notice sur Oberlin avec une estampe qui, d'une manière assez grotesque, représente le bon pasteur occupé avec ses paroissiens à fendre les rochers pour creuser des chemins. — *Le Dictionnaire des contemporains*, article : *Jean-Fréderic Oberlin.*

Parmi les ouvrages qui ont paru depuis la mort d'Oberlin, nous remarquerons : *Compte rendu sur les travaux de la Société biblique de femmes, pendant la seconde année de son existence,* 1826. *A l'agence de la Société, in-8.* Ce rapport contient (p. 9.) une lettre de Mme Rauscher, fille d'Oberlin, pleine de détails touchans sur son père et sur sa paroisse. — *Différens rapports et bulletins des Sociétés bibliques et des Missions évangéliques.* — *Rélation des Funérailles, etc.* Ouvrage cité ci-dessus. *) — *Journal de la Société de la Morale chrétienne.* Ouvrage cité ci-dessus.**) — *Jouy, l'Ermite en province.* — *Le Globe,* (Tome III, n.° 79.) On y trouve sur le pasteur Oberlin une lettre *d'un abonné,* écrite d'Auxonne, le 18 Juin 1826. — *The Ban-de-la-Roche, and its Benefactor, M. Jean-Fréderic Ober-*

---

*) Page 568. **) Page 581.

lin, lutheran pastor at Waldbach, in the Departement of the Vosges. London, printed for Francis Westley 1820. La dédicace est signée *Mark Wilks*, et datée de Passy du 5 Novembre 1819. — *The history of the British and Foreign Bible Society, by the Rev. John Owen, A. M. London*, 1820. (Vol. III, p. 421 — 426.) — *Archives du Christianisme au XIX.e siècle*, 1826. *Tome IX*, 10me *livraison*. M.r Luthrot dit à la fin de sa notice (p. 79), que c'est principalement dans cette source qu'il a puisé. — *Notice sur Jean-Fréderic Oberlin, pasteur à Waldbach, au Ban-de-la-Roche, mort le* 1er *Juin* 1826. *Paris chez Servier, Strasbourg chez Heitz*, 1826. (Par M.r Luthrot.) — *Aus Oberlins Leben. Nach dem Französischen des Herrn Heinrich Luthrot, mit einigen Berichtigungen und Zusätzen, von C. W. Krafft.* (Strassburg bei Treuttel und Würtz, 1826.) — *Memoires of John Fréderic Oberlin, pastor of Waldbach, in the Ban-de-la-Roche. London, Holdsworth and Ball*, 1829. Cette compilation qui, dit-on, est d'une dame anglaise, contient des faits et des documens remarquables; il y a cependant des erreurs et des omissions. L'ouvrage, imprimé avec luxe sur de très-beau papier, est orné de la silhouette d'Oberlin et de quelques lithographies assez mauvaises. — Une brochure allemande de *Türck*; une autre de *Schubert*. — *Le petit producteur français, par Charles Dupin.* Paris 1827. (Tome II.) — *Revue protestante.* Paris 1826, (Tome IV, 2me année, 11me livraison, Août), et une foule de *Journaux* littéraires et politiques.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Honneurs rendus à Oberlin, après sa mort. (Fin.)

Les hommes les plus distingués se sont exprimés sur le compte d'Oberlin de la manière la plus flatteuse. Nous avons dit ci-dessus que *Lezay* aimait à l'appeler *l'homme presque divin.* — *Jouy*, dans l'ouvrage cité, a dit: *L'antiquité lui eût élevé des autels.* — *Casimir Delavigne* a dit:

Pour le pleurer est-il assez de larmes?
Est-il marbre assez pur pour orner son tombeau?

M.r *J. J. Gardes*, dans sa *Défense de la religion réformée* (page 163), s'exprime ainsi: *L'humanité le cite comme un modèle et la religion lui prépare des couronnes comme à un élu.*

Plusieurs projets ont été formés pour honorer dignement la mémoire d'Oberlin; des personnes généreuses ont conçu l'idée de créer un *Hospice-Oberlin*, d'autres de faire une *Fondation pour les conductrices.* Nous désirons vivement que ces projets puissent être réalisés.

Un monument *qui a été placé dans l'église de Waldbach, y perpétuera la mémoire du vénérable ministre de l'évangile; qui fut le régénérateur de ce pays.* *) Il

*) V. Paroles prononcées sur la tombe d'Oberlin, le 1er Juin 1827. Paris chez Servier; Strasbourg chez Heitz.

Digitized by Google

a été exécuté par le célèbre *Ohmacht;* et inauguré le 1er Juin 1827, jour anniversaire de la mort d'Oberlin. Le discours d'inauguration a été prononcé par M.^r^ le pasteur *Rieder,* qui dans une allocution chaleureuse a commencé par les paroles de la sainte-écriture, qui suivent : *Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre? Car c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.*

Une des jolies lithographies qui ornent cet ouvrage, représente le tombeau d'Oberlin. Au haut de la pierre on remarque le portrait d'Oberlin; voici l'inscription telle qu'elle s'y trouve.

CEUX QUI AURONT

AMENÉ PLUSIEURS A LA JUSTICE

LUIRONT COMME DES

ÉTOILES A TOUJOURS ET A PERPÉTUITÉ.

ICI REPOSENT

LES DÉPOUILLES MORTELLES

DE

JEAN-FRÉDERIC OBERLIN,

PASTEUR DE LA PAROISSE

DE

WALDBACH.

Né le 31 *Août* 1740.

Décédé le 1er *Juin* 1826.

IL FUT PENDANT CINQUANTE-NEUF ANS

LE PÈRE

DU

BAN-DE-LA-ROCHE.

Digitized by Google



Lith. de Simon Pet Fils Strasbourg.

TOMBEAU D'OBERLIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le tombeau d'Oberlin est devenu un pélerinage. De près et de loin des voyageurs, surtout des Anglais, des Russes, des Allemands, des Français viennent visiter ce saint lieu. Peu de jours après la mort du bon pasteur quelques officiers d'artillerie sont arrivés au Ban-de-la-Roche, ils ont voulu présenter leurs hommages à Oberlin, ils n'ont trouvé que sa tombe. M.r *Emile Rouland*, l'un d'eux, a composé à cette occasion la romance qui suit; c'est par elle que nous terminerons cet ouvrage :

Le Pasteur du Ban-de-la-Roche.

Quelle est sous ce sombre feuillage
Cette croix simple et ce tombeau?
Là repose Oberlin, le sage,
Le vieux pasteur de ce hameau!
Il fut pendant sa vie entière,
Notre ami, notre protecteur,
A la ville et dans la chaumière,
On pleure encor le bon pasteur.

Son humble toit à l'indigence
Ne se ferma qu'avec ses yeux,
Et le flambeau de la science
Par lui vint éclairer ces lieux;
Son esprit fécond en merveilles,
Suivait les élans de son cœur;
Il nous donnait ses jours, ses veilles...,
Qui nous rendra ce bon pasteur!

Après avoir dans leur asile
Avec eux partagé son pain,
Il cultivait le champ stérile
De la veuve et de l'orphelin :

Digitized by Google

Notre amour était sa richesse,
Faire des heureux son bonheur ;
Le plus doux nom pour sa vieillesse
Etait le nom de bon pasteur.

A travers les roches altières
Il ouvrit des chemins nouveaux,
Et bientôt au lieu de bruyères
Le bled flotta sur nos côteaux.
Tout garde ici la souvenance
De ses vertus . . , O voyageur !
Si tu chéris la bienfaisance,
Donne une larme au bon pasteur.

FIN.

Digitized by Google

APPENDICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ADDITIONS.

A la page 26, indépendamment de *l'alphabet méthodique* et du *catechisme* dont il est parlé, Stuber publia plusieurs opuscules, auxquels sa modestie ne lui permit pas d'attacher son nom ; nous citerons : *Erkenntniss Gottes aus Natur und Offenbarung*, c'est-à-dire : *Connaissance de Dieu puisée dans la nature et dans la révelation.* (Strasbourg chez Jonas Lorenz.) On lui attribue aussi la traduction de quelques drames religieux de *Métastasio.*

A la page 38, l. 2. *Jerémie Jacques etc.* Nous n'entrerons ici dans aucuns détails sur les travaux littéraires du frère chéri de notre Oberlin, de ce savant membre correspondant de l'Institut, qui fut une des illustrations de l'ancienne université de Strasbourg ; nous nous bornerons a rappeler aux lecteurs ses belles éditions d'*Ovide*, d'*Horace*, de *Tacite* et de *Jules Cesar ;* ses recherches sur la langue allemande du moyen âge, surtout sa publication du *Glossaire de Scherz ;* ses ouvrages sur la géograpbie ancienne et les antiquités romaines ; ses almanacs statistiques de l'Alsace, et une foule de dissertations sur les sujets les plus divers.

A la page 99, l. 26. *Catherine Gagnière.* Cette excellente personne était native de Bellefosse. Au commencement du mariage d'Oberlin, elle fut servante chez lui, et fut nommée conductrice en 1770. Plus tard elle se maria ; devenue veuve, elle s'en retourna auprès d'Oberlin. Parvenue à un âge avancé, elle eut l'hydropisie, mais au milieu des souffrances les plus cruelles elle conserva non-seulement la résignation d'une vraie chrétienne, mais aussi une sérénitè admirable.

A la page 111. Nous ajouterons aux chapitres sur le culte le passage suivant, tiré de la notice de M.r Luthrot (p. 39.) «Dans les dernières années de la vie d'Oberlin, lorsque son âge l'empêchait de faire la route à pied, les Ban-de-la-Rochois s'arrangèrent de manière à ce que chacun eût successivement l'honneur de lui amener un cheval et de le recevoir à table après le sermon. Il ne consentit cependant à partager leur dîner qu'à condition qu'il payerait chaque fois son écot, et c'est ce qu'il a toujours rigoureusement observé. Le maître du cheval l'accompagnait à pied, portant dans un sac le costume ecclésiastique et les livres dont il avait besoin, les habitans de Waldbach les suivaient pour se rendre au village où il devait prêcher.»

Digitized by Google

A la page 166. Parmi les choses utiles dont le Ban-de-la-Roche doit la création à Oberlin, il faut encore citer l'introduction des cadrans solaires. Il fit venir à cet effet le nommé *Jean-Michel Meckert*, charpentier, demeurant au village de Heiligenstein, à quelques lieues de Waldbach. Meckert était lui-même un homme fort intéressant: Il fit de grands voyages, il séjourna pendant quelque temps en Suisse, en Allemagne, puis en Hollande, où il s'embarqua pour l'île de Ceylan; il y resta pendant sept années et revint ensuite à Heiligenstein. Il était très-pieux, il composa un grand nombre de poésies sacrées. Il était lié d'amitié avec Oberlin. Meckert naquit le 19 Mars 1727 et décéda au mois de Juin 1808. *)

A la page 227, l. 14. Voici comment l'auteur des *Promenades alsaciennes* raconte cet évènement: «Fort de son innocence le pasteur de Waldbach parut devant ses juges, il exposa sa conduite avec simplicité et la vérité, accoutumée à sortir de sa bouche, convainquit aussitôt de la fausseté et de la malignité de l'accusation portée contre lui. La cour souveraine (de Colmar) lui exprima tous ses regrets d'avoir troublé son repos et lui donna les marques les plus flatteuses de l'estime que sa vertu lui inspirait; il se souvenait toujours avec reconnaissance de la conduite du Conseil souverain et surtout des prévenances qu'il reçut de M.r *Georges de Golbéry*, l'un des conseillers.» V. Promenades alsaciennes, p. 128 et 129.

A la page 351. A l'occasion des fonctions consistoriales d'Oberlin nous communiquerons à nos lecteurs la note suivante que nous devons à l'obligeance de notre ami, M.r *Bœckel*, pasteur et inspecteur ecclésiastique: «*Im Jahr 1807 wurden von den Inspectoren an die Geistlichen Fragen wegen der Art der Confirmation der Jugend etc. gerichtet. Zuletzt steht eine Rubrik mit der Ueberschrift: Bemerkungen und Vorschläge. Darauf bemerkt Pfarrer Oberlin: In Ansehung der Schreibübungen wird gemeldet, dass iu meiner Pfarrey jährlich gegen Weihnachten die erwachsenen ledigen Manns- und Weibspersonen eingeladen werden, dem Pfarrer Proben von ihren Fortschritten in der Schreib- und Rechenkunst zu geben, wo er dann Abschriften von Bibelabschnitten, von Liedern, Auszüge aus allerlei Büchern, Erzählungen, Bitten um Rath, Bitten um Erklärung dunkler Schriftstellen, zuweilen vortreffliche Confessionen, rührende Briefe oft von Leuten bekömmt, von denen er so etwas nicht erwartet hätte.*» C'est-à-dire, «En 1807 les inspecteurs ecclésiastiques ont adressé aux pasteurs des questions sur le mode de confirmation de la jeunesse, etc. A la fin de l'état qui fut envoyé à ce sujet, se trouva une colonne intitulée:

*) Nous devons cette note à M.r *Gœpp*, pasteur à Bærstett, petit fils de Meckert.

Digitized by Google

Observations et propositions. Oberlin observa ce qui suit : A l'occasion des exercices d'écriture je remarque que vers Noël de chaque année j'invite les adultes des deux sexes à me donner des échantillons de leurs progrès dans l'écriture et le calcul ; à cette occasion je reçois souvent, et même de personnes, dont je ne croyais pas devoir m'y attendre, des copies de chapitres de la bible, des cantiques, des extraits de toutes sortes de livres, des histoires, des prières pour donner conseil dans des circonstances embarrassantes, des prières pour donner des explications de passages obscurs de la bible, quelquefois aussi des confessions charmantes et des lettres touchantes.»

A la page 401, après la dernière ligne. Nous ajouterons à ce chapitre le trait suivant : «Un jour qu'Oberlin travaillait dans son cabinet, il entendit une grande rumeur dans le village. Il apperçut un étranger que presque toute la population accablait d'injures et de menaces. Il perce la foule. De toutes parts on crie : «C'est un juif ! c'est un juif !» et ce n'est qu'avec peine que le pasteur obtient silence ; il y réussit cependant et en profite pour reprocher à ses montagnards de ne pas se montrer dignes eux-mêmes du nom de chrétiens, qu'ils punissent si cruellement ce malheureux de ne pas porter. Puis, chargeant sur ses épaules le ballot de marchandises de l'étranger, il le prend par la main, le conduit dans son presbytère et le soustrait ainsi à cette fureur aveugle.» V. Luthrot, page 34.

A la page 525, l. 10. Parmi les ouvrages qu'Oberlin affectionnait plus particulièrement, il faut compter ceux de *Fenelon* et *l'Imitation de Jesus-Christ*, par *Thomas à Kempis.*

A la page 536, dernière ligne. Oberlin écrivit à un jeune homme, son proche parent : «Avec ta manière de tailler les plumes, il n'est guères possible de faire une seule bonne lettre, il ne faut cependant qu'un léger changement au bec et elles vont très-bien. Ne semblerait-il pas qu'il y ait un rapport entre le bec du maître et le bec de la plume, l'un et l'autre a besoin d'un petit retranchement.» V. Brouillon V, 3.

A la page 585, l. 8. Ayant cité de mémoire le calendrier dont il est question, j'en dois ici rétablir le titre, le voici : *Le Patriarche de l'agriculture française*, *N.° 4. Année* 1819. *Montbeliard chez Decker, imprimeur.* Il porte pour devise : simplicité, utilité, vérité.

Nous communiquons ici la patente relatée ci-dessus, p. 267.

DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN. — DISTRICT DE BENFELD.

PATENTE SIMPLE. — ANNÉE 1792.

Cejourd'hui 11. Mai 1792, s'est présenté devant nous, administrateurs du directoire du district de Benfeld, *Frederic Oberlin*, habitant domicilié de la communauté de Waldbach, y demeurant,

Digitized by Google

rue de ..... paroisse de ..... ayant un loyer de la valeur de 2 livres.

Lequel nous a justifié de la déclaration par lui faite, conformément à l'article XII de la loi du 17 Mars 1791, au greffe de la municipalité, suivant le certificat sous le N.° 14, par lui déposé au secrétariat de notre district, au dos duquel est la quittance du percepteur de cette communauté, de la somme de 4 sols, formant la totalité du droit de patente, dont le prix total a été réglé à 4 sols par ladite municipalité de Waldbach.

Et nous a requis de lui délivrer une patente simple, pour avoir le droit d'exercer, pendant le cours de l'année 1792, telle profession qu'il lui plaira, à la seule exception de celles mentionnées dans l'article XIV de la loi du 17 Mars 1791.

En vertu desquels certificat et quittance, nous lui avons délivré la présente, au moyen de laquelle il est loisible audit Oberlin d'exercer, pendant le cours de l'année 1792, telle profession qu'il lui plaira, à la seule exception de celles mentionnées dans l'article XIV de la loi du 17 Mars 1791.

Délivré par nous, administrateurs du directoire du district de Benfeld. Fait à Benfeld, ce 11. Mai 1792.

Signés : Kæffer et Weber.

Voici la transaction sur le mémorable procès, dont nous avons parlé page 326. Elle appartient essentiellement à l'histoire du Ban-de-la-Roche.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN.

Cejourd'hui 17 Juin 1813, les soussignés Maires du Ban-de-la-Roche d'une part, et M.r Champy, propriétaire des forges de Framont, d'autre part; s'étant réunis à l'hôtel de la préfecture du département du Bas-Rhin, pour y terminer sous la médiation bienfaisante de M.r le Préfet du département du Bas-Rhin, et de M.r le Sous-préfet de St.-Dié, les contestations qui se sont élevées entre eux et qui sont liées en ce moment au tribunal de St.-Dié, ils ont passé la transaction suivante, bien entendu cependant que les conseils municipaux y donneront leur assentiment, sans lequel elle sera regardée comme nulle et non avenue.

1.° Au lieu du cantonnement demandé par M.r Champy et ordonné par le tribunal de St.-Dié, il sera procédé par trois experts, dont les parties conviendront, sinon qui seront nommés par le tribunal de St.-Dié, au partage des forêts du Ban-de-la-Roche, appartenantes au S.r Champy et sujettes aux droits d'usage des communes, lequel partage se fera de deux tiers entiers, de manière que

le S.r Champy en conserve deux tiers en toute propriété et affranchis de tous droits d'usage et autres quelconques, et que l'autre tiers en soit assuré aux communes qui en jouiront comme du surplus de leurs propriétés.

2.° Les paturages non boisés ne pourront entrer dans ce partage; ils resteront la propriété des communes comme ils le sont dans ce moment.

3.° Les Maires desdites communes ayant insisté a ce que les paturages boisés fussent également distraits de ce partage, le S.r Champy, pour prouver le désir qu'il a de terminer cette discussion à l'amiable, a déclaré consentir, comme il consent à ce que les experts allouent aux communes soixante hectares en sus du tiers de la totalité des forêts, mentionnée au premier article; lesdits soixante hectares présentent la moitié et quelque chose en sus desdits paturages boisés, évalués à cent dix-sept hectares qui seront réunis à la masse des forêts, pour entrer en partage.

4.° Les experts attribueront aux communes leur tiers et les soixante hectares ci-dessus, dans les cantons qui se trouveront le plus à la proximité chacun d'elle.

5.° Ils prendront en considération non-seulement l'étendue, mais encore les qualités des forêts, de manière que les lots soient de l'égalité la plus parfaite, et si les localités nécessitaient impérieusement quelque légère inégalité, il y sera suppléé par forme de soulte de partage par des délivrances en bois que les experts fixeront.

6.° Les dispositions retenues en l'article premier, ne pourront porter atteinte au droit de paturage, dont les communes continueront à jouir comme du passé, en se conformant aux lois et réglements.

7.° Au moyen de la présente transaction toute contestation sera terminée entre le S.r Champy et les communes qui renonçent à toute prétention ultérieure, qu'elles ont formée soit de droit d'usage, soit de paturages recrus, soit de bois communaux ou autres quelconques.

8.° Les frais seront supportés de deux tiers au tiers, c'est-à-dire que le S.r Champy en supportera deux tiers et les communes un tiers.

9.° Le partage terminé, il sera procédé à frais communs à l'abornement des propriétés respectives par les mêmes experts.

10.° Les communes n'ayant jamais formé prétention sur le Champ-de-feu et les censes de Sommerhoff, ils ne sont point compris dans la présente transaction, devant rester la propriété du S.r Champy, comme ils l'ont toujours été.

De tout quoi a été dressé le présent procès-verbal les jour, mois et an que dessus.

Et avant de signer, les Maires des communes de Belmont et de Bellefosse ont demandé, que le S.r Champy continue de laisser à ces

Digitized by Google

communes le paturage du Champ-de-feu, moyennant loyer de vingt francs par commune, qu'ils en ont acquittés depuis longtemps, le S.r Champy a accédé à cette demande sans néanmoins que cette jouissance puisse le gêner dans l'extraction de la tourbe qu'il y fait et qu'il entend y continuer.

Signé : BANTZET, Maire ; Th. SCHEIDECKER, Gédéon AHNE, Jean SCHEPPLER, F. CLAUDE, David CLAUDE, Maire ; Nicolas CAQUELIN, J. CHARPENTIER, DENORMANDIE, CHAMPY, et LEZAY-MARNÉSIA.

Pour copie conforme,
LEZAY-MARNÉSIA.

CANTIQUES.

Nous avons dit ci-dessus (page 105), que nous communiquerions quelques chants sacrés tirés du cantique de Waldbach. En voici deux.

LE CONTENTEMENT.

De quoi t'allarmes-tu mon cœur ?
Ranime ton courage,
Souviens toi de ton créateur ;
Ta tristesse l'outrage ;
Car ce Dieu fort
Règle ton sort.
Enfant du Dieu suprême,
Il te connaît, il t'aime.

Viens contempler le firmament
Dis, si ton œil embrasse
Les mondes que le Tout-puissant
A semés dans l'espace ?
Ni ton savoir,
Ni ton pouvoir,
Ne te rendront capable
De faire un grain de sable.

Connais le Dieu de l'univers
Et ton insuffisance ;
Il a mille moyens divers
Tous prêts pour ta défense.
Et dans ses bras
Tu ne perds pas,
Au fort de la tempête
Un cheveu de ta tête.

Digitized by Google

Tu formas l'homme de limon,
Auteur de toutes choses !
Tu revêts mieux que Salomon
Les lis des champs, les roses.
Quoi ? Tout le ciel,
Père éternel !
Te coûte une parole
Et ton fils se désole !

Les mondes roulant dans les cieux
Et la fleur que je cueille,
L'accord des astres radieux,
La chûte d'une feuille,
Tout suit ta loi ;
Serai-je, moi,
Contre la loi commune,
Soumis à la fortune ?

Bannis donc, mon cœur, les soucis,
Car ta douleur t'abuse ;
Après t'avoir donné son fils,
Est-ce que Dieu refuse
A son enfant
Le vêtement,
Le toit, le pain, la vie,
Crains-tu qu'il ne t'oublie ?

Je te remets, Dieu de bonté,
Dieu tout-puissant, ma vie,
Mon corps, mes biens, ma liberté,
Les miens et ma patrie.
Par ce moyen
Je ne perds rien,
Car une main si sûre
Rend tout avec usure.

Tu me conduiras par la main,
Si tu veux que je vive ;
Chaque jour ajoute à mon gain
Pourvu que je te suive.
Je suis content ; tout accident,
Conduit par ta main sage,
Tourne à mon avantage.

Veux-tu me donner des plaisirs ?
J'en bénis ta tendresse ;

Digitized by Google

Veux-tu traverser mes désirs?
J'adore ta sagesse.
Je sais, je vois
En qui je crois.
Ta volonté, mon père!
Me sera toujours chère.

Je me jetterai dans tes bras
Si tu veux que je meure,
O mon Dieu, ne me quitte pas.
Viens à ma dernière heure,
Viens m'assister
Et transporter
Mon ame en son asile,
Et je mourrai tranquille.

POUR LA ST.e-CÈNE.

Mon ame, ô Dieu, se prosterne à tes pieds
Comme n'étant que cendre et que poussière,
Mais mon esprit à qui ta grâce est chère,
T'ose embrasser, agneau crucifié!

Mon pauvre cœur languit plus après toi,
Qu'un terrain sec ne fait après la pluie;
Viens l'inonder du fleuve de la vie,
Viens, et t'unis pour jamais avec moi.

Je suis indigne, ô Dieu de tes faveurs;
Pécheur, confus: mais à toi sans partage.
Voici mon cœur qui vient te rendre hommage
Pour tes bienfaits, ô mon libérateur!

Pénètre-moi de ta vertu, mon Dieu!
Ayant daigné m'inviter à ta table,
Fais m'en goûter les mets si délectables,
Ta chair sacrée et ton sang précieux.

Plus ma misère est grande à tous égards,
Plus tu es prêt en ta tendresse immense.
A me combler de biens en abondance;
Et c'est à quoi je m'attends de ta part.

Digitized by Google

SERMONS.

Nous avons promis (p. 107.) de communiquer à nos lecteurs à la fin de cet ouvrage une suite de sermons d'Oberlin. Nous avons cependant changé de plan, nous avons inséré dans le corps même de l'ouvrage plusieurs discours religieux. L'espace ne nous permet pas d'en communiquer ici plus d'un, le voici. Il est inutile de faire observer que ce n'est qu'un extrait de sermon, Oberlin en improvisait les développemens. *)

BRIÈVETÉ DE NOTRE VIE.

Texte : Job XIV, 1. *L'homme né de la femme est de courte vie.*

Très-chers amis ! Comme tant de personnes d'ailleurs estimables et sensées attachent au bonheur de cette vie un prix si haut qu'ils renversent l'ordre établi par Dieu, et fondé et confirmé par la saine raison, de façon que contre tout bon sens ils se donnent cinquante fois, non, mais mille fois plus de peine pour être heureux dans ce monde, qu'ils ne s'en donnent pour l'être éternellement ; j'ai conçu le dessein de méditer avec vous sur

La durée courte ou la brièveté de cette vie d'après la parole de Dieu.

Quand Pharaon, roi d'Égypte, demanda à Jacob, père de Joseph, quel âge il avait ? Jacob répondit : « Les jours des années de mes pélérinages sont cent trente ans ; les jours des années de ma vie ont été courts et mauvais, et n'ont point atteint les jours des années de la vie de mes pères du temps de leurs pélérinages.» *Genèse* 47, 9.

Cent trente ans était l'age du patriarche Jacob, lorsqu'il se plaignit devant Pharaon de la brièveté ou courte durée de sa vie ; il vécut ensuite encore dix-sept ans en Égypte, et parvint en tout à l'âge de cent quarante-sept ans.

Si cela semblait une courte vie à Jacob, combien plus nous, de nos temps, avons-nous sujet de nous en plaindre, nous qui n'atteignons guères plus que la moitié de l'âge de Jacob ?

Combien par conséquent avons-nous plus de raison encore que les hommes de ces temps-là de *comparer la vie* aux objets, auxquels eux l'ont comparée ? Savoir :

1.° *A une ombre.*

---

*) Il est à désirer qu'un théologien pieux publie un recueil des principaux sermons d'Oberlin ; un pareil ouvrage ne pourrait inspirer que le plus vif intérêt à tous les vrais chrétiens.

Digitized by Google

Job 8, 9. Nos jours sur la terre sont comme une ombre.

Et 14, 2. L'homme né de la femme s'enfuit comme une ombre, qui ne s'arrête point.

Psaume 39, 7. Certainement l'homme se promène parmi ce qui n'a que de l'apparence (de même qu'une ombre), et il s'agite bien inutilement.

Sap. 2, 5. Notre temps est comme une ombre qui passe.

Et 5, 9. (Le temps viendra où les gens du monde voyant leur erreur et folie, se lamenteront et s'écrieront pleins d'angoisses.) « Insensés que nous étions ! nous nous sommes égarés du chemin de la vérité et de la réalité, et nous avons marché par des voïes égarées De quoi nous a servi notre orgueil, que nous ont servi nos richesses et notre vaine gloire ? » Toutes ces choses sont passées comme une ombre.

2.° *A de l'eau répandue et écoulée.*

2 *Sam.* 14, 14. La femme de Tékoa dit à David : Certainement nous mourrons et nous sommes semblables aux eaux, qui s'écoulent sur la terre, et lesquelles on ne peut ramasser.

Psaume 90, 5. Seigneur ! Tu réduis l'homme jusqu'à le menuiser, et tu les emportes comme par une ravine d'eau (qui coule avec rapidité, mais s'écoule vîte et disparait.)

3.° *A l'herbe qui bientôt se fane.*

Job 14, 2. L'homme se lève et croit comme une fleur, puis il est coupé, (et disparait de dessus le lieu qui l'avait vû naître.)

Psaume 90, 5. 6. L'homme est comme une herbe qui se change. Le matin elle reverdit et fleurit, le soir on la coupe et elle se fane.

Psaume 103, 15. Les jours de l'homme mortel sont comme le foin ; il fleurit comme la fleur d'un champ ; car quand le vent (chaud du désert) est passé par dessus, elle n'est plus, et son lieu ne la reconnait plus.

Esaïe 40, 6. Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce est comme la fleur d'un champ. L'herbe est sêchée et sa fleur est tombée ; parce que le vent chaud de l'Éternel a soufflé dessus. Vraiment les hommes de cette terre sont comme de l'herbe ; mais la parole de l'Éternel demeure éternellement ; et c'est cette parole qui vous est évangélisée. 1 *Pierre* 1, 24. 25.

St.-Jacques 1, 10. Le riche passera comme la fleur de l'herbe ; car comme le soleil ardent n'est pas plutôt levé, que l'herbe est brûlée, que sa fleur tombe, et que sa beauté périt ; ainsi le riche se fletrira avec ses entreprises.

Digitized by Google

4.° *A des nuages et brouillards qui se dissipent bientôt.*

Job 7, 7. 9. Souviens-toi, ô Éternel ! que ma vie n'est qu'un vent. Comme la nuée se dissipe, et s'en va ; ainsi celui qui descend au sépulcre ne remontera plus. Il ne reviendra plus en sa maison, et son lieu ne le reconnaîtra plus.

Sap. 2, 4. Notre vie passe comme la trace d'une nuée, et se dissipe comme un brouillard chassé par les rayons du soleil, et abattu par la chaleur.

St.-Jacques 4, 14. «Qu'est-ce que notre vie ?» Ce n'est certes qu'une vapeur, qui parait pour un peu de temps, et qui ensuite s'évanouit.

5.° *Au jour d'hier et à une des quatre veilles de la nuit.*

Psaume 90, 4. Mille ans devant toi, Seigneur ! sont comme le jour d'hier, qui est passé, et comme une veille en la nuit, (laquelle ne dure que trois heures et ne revient plus.)

6.° *A une flèche tirée de l'arc.*

Sap. 5, 12. 13. Comme quand une flèche est tirée au blanc, l'air qui en est divisé se rejoint aussitôt, sans qu'on reconnaisse par où elle est passée ; — de même nous, à peine que nous sommes nés, nous défaillons, et il n'en reste plus de trâce.

7.° *A un songe, dont le matin on se souvient à peine.*

Psaume 90, 5. La vie de l'homme est comme un songe de la nuit qui est passé quand on s'éveille le matin.

Job 20, 5. Le triomphe de ceux qui ne veulent point garder les commandemens de Dieu, est de peu de durée. Ils s'envolent comme un songe, et on ne les trouvera plus ; ils s'enfuient comme une vision de la nuit.

Chers amis ! Qu'est-ce qui est moins réel, plus vain, plus volage, plus chose de rien, qu'un songe ? L'un rêve d'être devenu riche, et il s'en réjouit ; cependant quand il se réveille le matin, il n'en a pas plus que son frère, qui se sera affligé en rêve, parce qu'il a songé d'être devenu pauvre.

Telle est cette vie temporelle. Le riche n'en emporte pas plus que le pauvre.

Digitized by Google

8.° *A un courrier, qui court la poste.*

Job 9, 25. Mes jours ont été plus vîtes qu'un courrier, et s'en sont fuis, et n'ont point vû de bien.

Sap. 5, 9. Notre vie, (diront un jour ceux, qui n'ont semé que pour cette terre) — notre vie est passée comme un courrier, qui court la poste.

9.° *A un oiseau, qui traverse l'air.*

Job 9, 26. Mes jours sont passés avec la rapidité d'un aigle, qui vole après sa proïe.

Sap. 5, 11. La possession de nos richesses et de nos biens terrestres, et de notre vanité a passé comme un oiseau, qui vole à travers l'air, du chemin duquel on ne trouve aucune marque et dont après que par le mouvement de ses aîles il a traversé l'air, et l'a fendu avec bruit et effort, on ne trouve plus aucune trâce de son passage.

10.° *A un vaisseau sur l'eau, qui ne laisse ni trâce, ni ornière.*

Job 9, 26. Mes jours ont passé comme des barques de poste.

Sap. 5, 10. Notre prospérité terrestre est passée comme un navire, qui traverse l'eau agitée par les vagues, dont on ne peut trouver la trâce, ni le sentier parmi les flots, après qu'il est passé, »

11.° et 12.° *A un rien et à la vanité même.*

Psaume 39, 6. Voilà, Seigneur! tu as réduit mes jours à la mesure de quatre doigts, et le temps de ma vie est devant toi comme un rien. Certainement ce n'est que pure vanité de tout homme, quoïqu'il soit debout, (quoiqu'il se croie assuré bien portant et hors de tout danger.)

La méditation de cette brièveté et extrême volatilité de notre vie terrestre doit nous servir à l'avancement de la piété, en

1) *Chassant notre sécurité*, et en nous portant à dire souvent à Dieu du fond de notre cœur comme le roi David :

Psaume 39, 5. Éternel donne moi à connaître ma fin, et quelle est la mesure de mes jours; fais que je sache, de combien petite durée je suis —

— Afin que nous n'ayons pas le sort de cet homme dont parle le Seigneur, (*St.-Luc* 11, 19.) qui s'était donné beaucoup de peines

pour amasser dans ce monde-ci, et disait enfin à son ame : « Mon ame repose-toi maintenant ; car tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années. » Mais Dieu lui dit : « Insensé ! en cette même nuit ton ame te sera redemandée, et les choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? » (Peut-être à des enfans qui ne seront pas plus sages que toi, et qui te maudiront un jour, toi et les dangereux biens que tu leur as laissés — ou bien à des héritiers riants.)

« Il en est ainsi, ajoute le Seigneur Jésus-Christ, de tout homme qui n'est pas riche en Dieu. »

2) *En diminuant en nous l'amour des biens terrestres*, vû qu'aucun d'entr'eux ne pourra nous suivre à la mort.

3) *En nous pressant d'envoyer nos trésors d'avance là haut*, où est proprement notre patrie, et où nous les retrouverons à notre trépas, et en reprendrons possession.

4) *En nous excitant à ne pas remettre notre entière conversion.* Quiconque n'est pas né de nouveau, ne peut point voir le royaume de Dieu ! — Ai-je cette nouvelle naissance ? — Si non, hâte-toi mon ame, tiens-toi prosternée aux pieds de ton Sauveur, et réclame l'influence de son sang. Présente-lui ton cœur, tel qu'il est, avec toute sa corruption et ses vices : orgueil, vanité, avarice, entêtement, volupté. Présente-le lui, et ne cesse de le supplier de l'accepter et de le changer et de le laver dans son sang, et le remplir de son Saint-Esprit.

Tiens-toi constamment dans cette disposition. Sans cela la mort pourrait te surpendre, et te mettre hors de la salle des nôces avec les cinq vierges folles.

Que l'idée de la courte durée de la vie ne sorte jamais de ton esprit, — ni, que notre Sauveur veut des efforts et une application soutenue, — et, qu'on ne peut plus revenir pour mieux faire, et pour se tirer du mauvais, du terrible sort, qui attend les avares, les orgueilleux, les entêtés, les désobéissants, les impudiques et les perdeurs de temps.

Tous ces gens-là espèrent aussi le ciel, et s'opiniâtrent à l'espérer malgré tous les avertissemens de la Sainte-Écriture, et de l'expérience, et d'un sage raisonnement.

Ah, que la vie passée sur cette terre semble maintenant courte, et avoir passé comme un éclair à ces impudiques et fornicateurs, que vous avez déjà assisté à enterrer, et qui depuis leur mort se trouvent si malheureux.

Ah, que la vie passée dans ce monde semble avoir été bien courte aux défunts négligeurs d'églises, qui donneraient beaucoup pour avoir une fois encore un verre de bonne eau, au lieu de l'eau infecte, bourbeuse et puante, à laquelle ils sont réduits !

Digitized by Google

Ah, que la vie terrestre passée semble avoir été bien courte aux défunts insensés avares, qui voulaient marchander avec Dieu, et au lieu de travailler pour le ciel, et y envoyer tout leur superflu, n'ont pas même voulu donner à Dieu par de bonnes œuvres les trois dîmes de leurs revenus quelconques, et qui actuellement se trouvent dans les angoisses du désespoir.

Et ce qui est peut-être plus terrible encore, un ver rongeur qui ne meurt pas, ce sont les reproches de leurs fils et filles, qui leur crieront : « Malheureux pères et mères ! si vous aviez obéi à la parole de Dieu, et administré vos revenus tant en argent qu'en productions de la terre et des arbres, de la manière dont Dieu l'a voulu, vous nous eussiez engendrés, élevés, nourris dans la pratique et habitude des bonnes œuvres, nous y aurions été accoutumés, et y aurions pris du goût dès notre tendre enfance, et nous serions héritiers de la gloire de Dieu. — Au lieu de cela, par votre maudit entêtement et brutale indocilité, vous êtes la cause, que nous avons employé nos jeunes ans, nos années de vigueur, et ce que nous y avions gagné par notre travail — nous l'avons employé à la vanité des habits ou à la débauche, et avons perdu le choix de notre glorieuse vocation, et notre partage est maintenant avec les diables, que nous avons servi et dont nous avons suivi les conseils. Ah, frémissez les désobéissans, les avares, les impudiques, frémissez et convertissez vous. —

LETTRES.

Nous eussions vivement désiré pouvoir encore donner une suite de lettres, soit adressées à Oberlin, soit écrites par lui. L'espace ne nous le permet pas. Nous sommes obligé de nous restreindre aux deux suivantes.

Madame de LAUMOND *aux filles de la paroisse de Waldbach.* (V. page 319.)

« J'ai reçu, Mesdemoiselles, avec plaisir et reconnaissance les ouvrages en paille que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; ils sont une preuve de votre application et des soins que vos institutrices prennent de vous inspirer le goût du travail qui est inséparable de l'amour de la vertu, je vous invite à continuer de mériter par une conduite si touchante l'estime des honnêtes gens et la bienveillance du respectable M.r Oberlin, que je ne connais que de ré-

Digitized by Google

putation ; mais dont le frère est très-lié avec mon mari. Disposez de moi si je puis vous être bonne ici à quelque chose.»

Je vous salue. LAUMOND.

Strasbourg, ce 3 Germinal an 10.

Extrait d'une lettre d'Oberlin à une Dame chrétienne, éprouvée par le malheur.

«J'ai devant moi, Madame, deux pierres qui imitent les pierres précieuses. Elles sont l'une et l'autre parfaitement semblables en couleur ; elles ont la même eau, claire, pure et nette. Cependant il y a entre elles une différence marquée quant à l'éclat et au brillant ; l'une en a un éblouissant, tandis que l'autre est matte, en sorte que l'œil ne la considère qu'en passant et sans y trouver de satisfaction. Quelle peut être la cause de cette différence ? La voici : L'une n'est taillée qu'à peu de facettes, l'autre en a dix fois d'avantage. Ces facettes sont produites par une opération très-violente ; il faut tailler, dégrossir et polir. Si ces pierres avaient eu vie et avaient pu sentir à quoi on les soumettait, celle qui a reçu quatre-vingts facettes se serait trouvée bien malheureuse et aurait envié le sort de celle qui, n'en ayant reçu que huit, n'aurait éprouvé que la dixième partie de ses peines. Cependant, l'opération terminée, c'en est fait pour toujours ; la différence reste toujours très-marquée entre les deux pierres ; celle qui n'a souffert que peu est entièrement éclipsée par l'autre qui est seule estimée et qui seule attire les regards. — Ceci ne peut-il pas servir à expliquer ce que disait notre bon Sauveur dont les paroles se rapportent toujours à l'éternité : *Bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés ;* bienheureux, si on les considère isolement ; bienheureux, si on les compare à ceux qui n'ont pas passé par autant d'épreuves ! Oh ! puissions-nous toujours nous jeter entre ses bras comme de petits enfans, nous approcher de lui comme de jeunes agneaux, et toujours lui demander de la patience, de la résignation, un entier abandon à sa volonté, de la foi, de la confiance et une obéissance du cœur aux commandemens qu'il donne à ceux qui veulent être ses disciples. *Le Seigneur, l'Éternel essuiera les larmes de tous les visages.* (Ésaïe 25, 8).»

Digitized by Google

TABLETTES CHRONOLOGIQUES

sur l'histoire du Ban-de-la-Roche et la vie d'Oberlin.

1469. Château-de-la-Roche détruit définitivement,
1529. 20 Février. Strasbourg embrasse la réformation.
1530. Confession d'Augsbourg.
1570. Le Ban-de-la-Roche vendu au prince de Veldence par les Rathsamhausen. Les Veldence y confirment la réforme de Luther que le dernier de Rathsamhausen y avait introduite.
1618. Commencement de la guerre de trente ans. Le prince de Veldence élève la chapelle de Waldbach en mère-église.
1648. Paix de Westphalie. L'Alsace soumise à la France.
1672. Barr brûlé.
1681. Strasbourg à la France.
1709. Le froid hiver. Introduction des pommes de terre au Ban-de-la-Roche.
1715. Commencement du règne de Louis XV.
1722. Le 23 Avril, naissance de l'excellent pasteur Jean-George Stuber.
1723. DAngervillers, Seigneur du Ban-de-la-Roche. Ses liaisons avec Felz.
1724. Forges de Rothau rétablies par le Seigneur d'Angervillers.
1725. Le culte catholique-romain introduit à Rothau.
1726. Le premier pasteur Strasbourgeois établi à Waldbach. Ce fut le nommé Walter, grand-père de M.r le professeur Herrenschneider,
1727. Le 30 Septembre, J. H. Felz (âgé de 65 ans), grand-père d'Oberlin meurt, il avait prédit depuis longtemps l'année et le jour de sa mort. Le jour arrivé il prédit encore l'heure.
1740. 31 Août. Jour de naissance de Jean-Fréderic Oberlin.
1er Septembre, il fut baptisé à St.-Thomas à Strasbourg.
1747. Passage des Autrichiens en Alsace. — Église de Waldbach fondée.
1750. Arrivée du pasteur Stuber au Ban-de-la-Roche.
1751. L'église de Waldbach achevée.
1752. L'église de Neuvillers bâtie. Celle de Rothau agrandie.

Digitized by Google

1754. 15 Septembre, Stuber quitte le Ban-de-la-Roche pour la cure de Barr.
1755. Premier agrandissement de l'église de Belmont. — Le 30 Septembre, Oberlin est reçu au nombre des étudians de l'université protestante de Strasbourg.
1758. Le 6 Avril, Oberlin reçoit le grade de bachelier.
1760. Stuber revient à Waldbach.
1761. Fondation scholastique par Ott.
1762. Le pasteur Stuber fait imprimer son alphabet méthodique. L'église de Belmont agrandie pour la seconde fois. La paix faite. Oberlin devient gouverneur chez Ziegenhagen. Le Ban-de-la-Roche est érigé en comté et donné par le Roi de France à Voyer-d'Argenson.
1763. Oberlin est reçu docteur en philosophie. — Le 4 Novembre, naissance de Louise Scheppler.
1765. Oberlin quitte la maison de Ziegenhagen.
1766. Oberlin fait l'achat d'une collection d'objets d'histoire naturelle, et fonde ainsi son cabinet.
1767. Stuber reçoit la vocation à la cure de St. Thomas à Strasbourg. Oberlin après avoir accepté une place d'aumônier, y renonce et accepte la cure de Waldbach.
1768. Le 5 Juin, Oberlin est fiancé avec la D[lle] Witter. Le 6 Juillet il se marie.
1769. La maison d'école de Waldbach bâtie. Au mois de Septembre de cette année *Sara Banzet* devint la première conductrice.
1770. 6 Mars, le père d'Oberlin meurt.
1771. Juillet. Prise de possession du Ban-de-la-Roche par Dietrich, Stædtmeistre de Strasbourg.
1774. Vocation pour Ebenezer, en Amérique. Le 11 Août, la maison d'école de Bellefosse est dressée et bénie.
1775. Couronnement de Louis XVI.
1777. L'église neuve de Fouday bâtie par le baron de Dietrich, Seigneur du Ban-de-la-Roche.
1778. Séjour à Waldbach du poëte *Lenz*.
1782. 30 Janvier, fondation de la Société chrétienne.
1782. 2 Avril, J. G. Claude, ancien de Waldbach, meurt, âgé de 60 ans. Oberlin l'appellait: «mon aide dans toute *bonne entreprise*.»
1783. Louise Scheppler, conductrice ambulante, commence à aller à Rothau.
1787. La neuve maison curiale de Waldbach, bâtie par le baron de Dietrich. — Ordre de Paris de créer une assemblée municipale qui serait composée du Seigneur ou de son délégué,

Digitized by Google

du pasteur et de neuf notables. — Le 16 Novembre, meurt la mère d'Oberlin, âgée de 69 ans.

1793. 21 Janvier, Louis XVI décapité. Oberlin, le père des proscrits; les familles nobles de l'Alsace trouvent un asile au Ban-de-la-Roche.

1793. 27 Août, mort héroïque du fils aimé d'Oberlin. — 15 Décembre, Oberlin cité devant le comité de sûreté publique de Strasbourg.

1794. Oberlin fut interdit de ses fonctions pastorales par le gouvernement révolutionnaire de Robespierre et des Jacobins, et établit un club à la place du service divin, pour, sous ce nom, continuer l'instruction morale. — 20 Janvier, Oberlin fit une grave maladie. — 30 Mars, il revint pour la première fois à l'église après soixante-dix jours, mené par deux anciens. — 28 Juillet, il va en arrestation à Schlestadt, avec M.r Bœckel, alors pasteur à Rothau.

1795. 22 Mars, rétablissement du culte.

1797. 30 Janvier, mort du pasteur Stuber.

1799. 27 Janvier, le Haut-Waldbach raviné par la subite fonte des neiges et les pluies. — 26 Septembre, Lavater, pasteur à Zuric, blessé à mort. — 27 Novembre, Henri-Geofroi Oberlin quitte Strasbourg, le havresac sur le dos comme conscrit.

1803. 10 Janvier, trois maisons incendiées à Fouday.

1804. 21 Mars, année de fondation de la Société biblique de Londres.

1806. 2 Février, trois maisons incendiées au Bas-Waldbach.

1808. 1 Octobre, installation de Charles Oberlin comme pasteur à Rothau, par son père.

1809. 1 Novembre, la maison curiale de Rothau incendiée.

1810. 23 Octobre, Grand incendie à Belmont de dix maisons occupées par vingt ménages. — Conduite philanthropique d'Oberlin. — Mention honorable dans le bulletin de la Sous-préfecture, par le Sous-préfet Cunier.

1812. Extraction de la tourbe dans le lac, par M.r Champy.

1813. Oberlin reçoit un sauf-conduit Russe. — Le 17 Juin de cette année: Transaction entre les communes et M.r Champy, devant Lezay. Le procès a duré près de cent ans.

1814. Le 16 Janvier, Henri-Geofroi Oberlin reçoit les ordres sacrés. Le 9 Octobre, mort de Lezay-Marnésia.

1817. Disette.

1816. Le 1er Septembre, par ordonnance royale Oberlin est nommé chevalier de la légion d'honneur.

1826. 1er Juin, mort d'Oberlin. — 5 Juin, son enterrement.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE.

INTRODUCTION. 1 — 34.

Notice sur le Ban-de-la-Roche.

Notice sur le pasteur Stuber.

LIVRE I. *Ancêtres, enfance et jeunesse d'Oberlin, sa nomination de pasteur à Waldbach au Ban-de-la-Roche.* (1740 — 1767). 35 — 72.

Chapitre 1. Ancêtres et parens d'Oberlin. — Son enfance. — Anecdotes. — Ses études au gymnase. (1740 — 1755).

Chap. 2. Ses études académiques. — Son attachement à un professeur disgracié. — Fermeté de caractère. (1755 — 1760).

Chap. 3. Oberlin par un acte solennel se voue au Seigneur (1760).

Chap. 4. Exorcisme bienfaisant. — Séjour d'Oberlin dans la maison de Ziegenhagen. (1760 — 1765).

Chap. 5. Journal d'Oberlin. — Idées sur la mort. — Stoicisme. — Cabinet d'histoire naturelle. (1766).

Chap. 6. On propose à Oberlin une place d'aumônier dans un régiment français. — Stuber l'engage à devenir son successeur comme pasteur à Waldbach au Ban-de-la-Roche; il accepte sa nomination à cette cure. (1767).

LIVRE II. *Arrivée. — Installation. — Fonctions pastorales.* 73 — 130.

Chap. 1. Arrivée. — Installation. — Entrée en fonctions. — Développement de son activité. — Traits de pauvreté des Ban-de-la-Rochois, racontés par Oberlin.

Chap. 2. Enseignement. — Instruction publique. (Construction des maisons d'école.)

Chap. 3. Enseignement. — Instruction publique. (Des maîtres d'école.)

Digitized by Google

Pages.

Chap. 4. Enseignement. — Instruction publique. (Des écoles et dos objets d'enseignement.)

Chap. 5. Enseignement. — Instruction publique. (Fondation Fritsch en faveur des écoles.)

Chap. 6. Enseignement. — Instruction publique. (Des conductrices.)

Chap. 7. Du culte : Des églises de la paroissr de Waldbach. — Du service divin du Dimanche ; chant, prédication, prières, intercession, quête, collecte.

Chap. 8. Du culte : Continuation du service divin du dimanche, catéchisme. — Jour du Seigneur consacré à des œuvres de charité. — Instructions religieuses pendant la semaine.

Chap. 9. D'autres fonctions pastorales : Visite chez les paroissiens, en particulier chez les malades. Danger dans la mauvaise saison. Caisse des pauvres.

Chap. 10. De quelques faits particuliers qui se rattachent aux fonctions pastorales d'Oberlin. — Menaces contre Oberlin. — Du prédicant Nicolas. — Fermeté et prudence d'Oberlin.

Chap. 11. Des revenus de la cure de Waldbach en 1779.

LIVRE III. *Travaux philanthropiques et religieux jusqu'en* 1789. 131 — 180.

Chap. 1. Efforts pour répandre la langue française et extirper le patois.

Chap. 2. Construction de chemins et de ponts.

Chap. 3. Couches de grès.

Chap. 4. Agriculture.

Chap. 5. Métiers.

Chap. 6. Industrie.

Chap. 7. Construction des maisons. — Pompes à feu.

Chap. 8. Moyens sanitaires.

Chap. 9. Conseils et prix.

Chap. 10. Bibliothèque à l'usage de la paroisse et communication des feuilles publiques.

Chap. 11. Cabinet d'histoire naturelle et de physique.

Chap. 12. Extinction, amortissement des dettes. — Caisse d'emprunt. — Point de mendicité.

Chap. 13. Société chrétienne.

Digitized by Google

Pages.

Chap. 14. Impression et distribution de passages de la bible.

LIVRE IV. *Évènemens divers de la vie d'Oberlin de* 1767 — 1789. 181 — 234.

Chap. 1. Mariage d'Oberlin. — Belles qualités de Mme Oberlin. — Son concours aux bonnes œuvres de son mari. — Prière commune. — Tendresse réciproque.

Chap. 2. Mort du père d'Oberlin.

Chap. 3. Voyage à Strasbourg. — Confiance en Dieu.

Chao. 4. Détournement de malheurs.

Chap. 5. Prise de possession du Ban-de-la-Roche par Mr de Dietrich.

Chap. 6. Vocation pour Ebénézer en Amérique. — Foi héroïque. — Refus de cures lucratives.

Chap. 7. Relations d'Oberlin avec l'institut d'éducation de Basédow. — Beau trait de Mme Oberlin.

Chap. 8. Hospitalité envers le poëte Lenz.

Chap. 9. Voyage en Allemagne.

Chap. 10. Excursions à cheval.

Chap. 10 bis. Mort de Mme Oberlin.

Chap. 11. Pensionnat.

Chap. 12. Persécutions contre Oberlin sous prétexte qu'il favorisait des émigrations pour la Pologne.

Chap. 13. Nouvelle maison curiale. — Mort de la mère d'Oberlin.

Chap. 14. Visite de l'abbé Grégoire.

Chap. 15. Papa.

LIVRE V. *Oberlin, pasteur-citoyen. — Sa conduite politique. — Ses œuvres patriotiques. — Ses rapports avec les autorités.* 235 — 339.

Chap. 1. Fête civique en 1791.

Chap. 2. Départ des volontaires Ban-de-la-Rochois.

Chap. 3. Mort héroïque du fils aîné d'Oberlin.

Chap. 4. Fête patriotique.

Chap. 5. Le gouvernement républicain est introduit en France. — Lettre de l'abbé Grégoire à Oberlin. — Société populaire à Waldbach.

Chap. 6. Cessation du culte au Ban-de-la-Roche. — Oberlin devant le comité de sûreté publique à Strasbourg. — Profession de foi politique. — Autre déclaration dans le même sens.

Digitized by Google

Pages.

Chap. 7. Arrestation d'Oberlin. — Il est transféré à Sélestadt. — Son courage. — Sa mise en liberté.
Chap. 8. Oberlin se fait délivrer une patente d'artisan. — Certificat de civisme délivré à Oberlin par le comité de surveillance de Waldbach. — Lettre adressée à Oberlin par l'agent national Stamm. — Déclaration de la municipalite de Waldbach en faveur d'Oberlin.
Chap. 9. Bienfaits accordés aux Ban-de-la-Rochois par une société populaire et par l'administration sur la sollicitation d'Oberlin.
Chap. 10. Le Ban-de-la-Roche, terre d'asile pendant la terreur; Oberlin le protecteur des proscrits. — Inscription de M. Augustin Perrier dans le livre d'amitié d'Oberlin.
Chap. 11. Franchise d'Oberlin envers la société populaire de Waldbach.
Chap. 12. Oberlin est désigné comme juré.
Chap. 13. Reprise du culte. — Déclaration. — Conditions.
Chap. 14. Efforts d'Oberlin en faveur des assignats.
Chap. 15. Almanach populaire publié par Oberlin.
Chap. 16. La Convention nationale reconnaît le civisme d'Oberlin.
Chap. 17. Rapport d'Oberlin avec les autorités de l'empire.
Chap. 18. Rapports particuliers d'Oberlin avec Lezay-Marnésia, préfet du Bas-Rhin. — Transaction sur un procès ruineux pour le Ban-de-la-Roche.
Chap. 19. Trait patriotique d'Oberlin pendant les dernières campagnes de Napoléon.
Chap. 20. Conduite civique d'Oberlin pendant l'invasion des armées ennemies, dites alliées.
Chap. 21. Mot de l'empereur Alexandre sur Oberlin.
Chap. 22. Rapports d'Oberlin avec les autorités royales.
Chap. 23. Réflexions générales sur la conduite politique et civique d'Oberlin.
LIVRE VI. *Travaux divers d'Oberlin depuis* 1789: *Ponts et chemins* (continuation). — *Prés artificiels* (continuation). — *Societés bibliques.* — *Missions.* — *Societés des traités* (Tractatengesell-

Digitized by Google

Pages.

schaft). — *Dévouement pour les intérêts de son consistoire et ceux des protestans en général.* 340 — 398.

Chap. 1. Ponts et chemins, (continuation).

Chap. 2. Prés artificiels, (continuation).

Chap. 3. De la répression et du rachat des délits forestiers.

Chap. 4. Zèle d'Oberlin comme membre d'un consistoire.

Chap. 5. Concours d'Oberlin aux travaux des sociétés bibliques.

Chap. 6. Concours d'Oberlin aux travaux des sociétés bibliques, (continuation).

Chap. 7. Concours d'Oberlin aux travaux des sociétés bibliques, (continuation).

Chap. 8. Concours d'Oberlin aux travaux des sociétés des missions évangeliques chez les peuples non-chrétiens.

Chap. 9. Concours d'Oberlin aux travaux des sociétés des traités religieux.

LIVRE VII. *Évènemens divers de la vie d'Oberlin depuis 1789. — Des honneurs qui lui furent rendus de son vivant. — De sa famille. — De Louise Scheppler. — Traits de quelques Ban-de-la-Rochois. — Des amis et amies d'Oberlin.* 399 — 514.

Chap. 1. Maladies graves.

Chap. 2. Traits de bienfaisance envers des juifs.

Chap. 3. Incendie de Belmont.

Chap. 4 Secours portés aux enfans trouvés de l'hospice de Strasbourg, aux incendiés du Bas-Rhin, aux Salinois, aux Grecs et à différens établissemens pieux et philanthropiques.

Chap. 5. Famine en 1817.

Chap. 6. Voyage à Mühlhouse et à St.-Dié.

Chap. 7. Soixante-dixième anniversaire de la naissance d'Oberlin.

Chap. 8. Honneurs publics rendus à Oberlin de son vivant. — Médaille d'or de la société royale d'agriculture de Paris.

Chap. 9. Honneurs publics rendus à Oberlin en son vivant : Décoration de la légion d'honneur.

Chap. 10. Honneurs publics rendus à Oberlin en son vivant. — Société d'émulation du département des Vôges.

Digitized by Google

Pages.

Chap. 11. Des enfans d'Oberlin.
Chap. 12. Henri Oberlin.
Chap. 13. Henri Oberlin, (continuation).
Chap. 14. Louise Scheppler.
Chap. 15. Louise Scheppler, (continuation).
Chap. 16. Sébastien Scheidecker.
Chap. 17. Jean-Jacques Neuvillers de Bellefosse. Trait de probité.
Chap. 18. De quelques amis d'Oberlin. (Noms divers. — Abbé Grégoire).
Chap. 19. De quelques amis d'Oberlin. (Lavater. — Jung-Stilling).
Chap. 20. De quelques amis d'Oberlin. (Lezay-Marnésia. — Cunier)
Chap. 21. De quelques amis d'Oberlin. (M.r Legrand père et sa famille).
Chap. 22. De quelques amies d'Oberlin. (Noms divers. — Mme Schwartz. — Mme Krüdner).

LIVRE VIII. *Presbytère d'Oberlin. — Études. — Lectures favorites. — Manière de recevoir les étrangers et les paroissiens. — Particularités et opinions diverses. — Système religieux.* 515 — 560.

Chap. 1. Presbytère d'Oberlin.
Chap. 2. Études d'Oberlin et lectures favorites.
Chap. 3. Réception des étrangers et de ses paroissiens.
Chap. 4. Particularités. — Opinions diverses.
Chap. 5. Particularités. — Opinions diverses, (continuation).
Chap. 6. Particularités. — Opinions diverses, (continuation).
Chap. 7. Système religieux.
Chap. 8. Système religieux, (continuation).
Chap. 9. Système religieux, (fin).

LIVRE IX. *Dernières années d'Oberlin. — Maladie et mort. — Funérailles. — Honneurs rendus à la mémoire d'Oberlin après sa mort.* 561 — 590.

Chap. 1. Dernières années d'Oberlin.
Chap. 2. Maladie et mort.
Chap. 3. Funérailles.
Chap. 4. Honneurs rendus à Oberlin après sa mort. (Ouvrages qui traitent de lui).
Chap. 5. Honneurs rendus à Oberlin après sa mort. (Fin).

APPENDICE. 591 — 610.

Additions aux pages. — Pièces diverses. — Cantiques. Sermons. — Lettres. — Tablettes chronologiques.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google